Orientation lacanienne III, 4.

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours* [1]

(mercredi 14 novembre 2001)

I

J'ai vu, annoncé partout, le titre de ce cours, qui serait *Le désenchantement de la psychanalyse*.

Première nouvelle.

J'ai songé à me laisser suggestionner par la vox populi, mais je reconnais là en définitive plutôt une formule à laquelle je suis arrivé l'an dernier, que je ne renie pas, que je prends volontiers comme appui, mais ce que je vise en ce début d'année est décalé par rapport à cette formule.

J'avais employé cette formule pour nommer ce sur quoi débouche le dernier enseignement de Lacan, en tant que, d'une part, il dénude le ressort de fiction de l'expérience analytique, ce qu'il avait déjà nommé le sujet supposé savoir, et, d'autre part, corrélativement, l'enjeu de réel de cette expérience - un réel qui saille d'autant plus qu'il est disjoint du rationnel.

Je crois avoir montré l'an dernier que l'enseignement de Lacan ne parvenait pas à ce point sans une inversion du déterminisme porté à l'absolu, qui donnait leur accent propre aux commencements de son enseignement.

C'est précisément un accent que nous entendons dans ses propos de Rome, en 1953, des propos que vous pouvez lire maintenant dans le recueil des *Autres écrits*, pages 143 et 144, quand Lacan définit l'expérience analytique par la conjugaison du particulier et de l'universel et la théorie analytique par la subordination du réel au rationnel - ces termes étant évidemment empruntés à la philosophie, une philosophie bien précise puisqu'il s'agit de celle de Hegel. Et c'est précisément ces propositions qui s'inversent dans son dernier enseignement, qui sont invalidées et comme contredites.

Ce à quoi nous avons affaire avec ces dernières indications, c'est bien plutôt, dans l'expérience analytique, à un particulier disjoint de tout universel, un particulier qui ne se laisse pas résorber dans l'universel mais qui est bien plutôt rendu à la singularité, à l'originalité, voire à la bizarrerie, du cas par cas. Et le singulier est d'ailleurs désormais pour nous le statut du cas. Et nous avons aussi affaire, dans ces dernières indications, à un réel détaché du rationnel, et même de toute possibilité de régularité et d'aucun établissement d'une loi.

Le désenchantement de la psychanalyse, avec les harmoniques de cette formule, je le laisse volontiers à d'autres.

Nommons-les, ces autres, puisqu'il y a dans la psychanalyse quelque chose, une formation, une sédimentation, qui s'appelle l'IPA. Je ne sais pas si vous en avez entendu parler sous ce nom, puisqu'en plus elle fait la coquette, elle ne veut pas qu'on l'appelle comme ça, en France - dans le reste du monde ça s'appelle comme ça. C'est un conglomérat de Sociétés de psychanalyse, de groupements de psychanalystes, qui est aujourd'hui bien en peine de se définir.

Je pourrais proposer cette définition : “ l'IPA lit pas Lacan ”. C'est une définition qui est tous les jours moins exacte parce que précisément l'IPA est en train de lire Lacan.

Ça promet. Ça promet car elle reste marquée par son “ lit pas ” définitionnel. Il n'est donc pas sûr que ça lui fera du bien de passer Lacan à la moulinette de son “ lit pas ”.

C'est de ce côté-là, je le dis avec compassion, que l'on éprouve durement le désenchantement de la psychanalyse. Et l'I.P.A., l'IPA, l'éprouve sous les espèces de la fragmentation. C'est un terme qui

[1] « La transcription de ce *Cours* a été assurée par Catherine Bonningue, Béatrice Chahtoussi Bernard Cremniter et Gérard Le Roy. »

revient dans des productions récentes issues de l'IPA, et il m'est arrivé d'y faire référence. Je vous épargne les textes à l'appui qui vous montreraient que ça n'est nullement une interprétation de ma part mais à proprement parler une citation, un ensemble de citations.

Le terme de fragmentation, pour caractériser l'état de la psychanalyse, son état théorique, n'est pas un terme que nous puissions adopter. Car ces termes de fragmentation, de morcellement, de dispersion, ne prennent leur sens que de ce qui a été sa croyance à elle, l'IPA, à savoir qu'il existait dans la psychanalyse quelque chose comme une orthodoxie… - *[un appariteur présente une feuille à Jacques-Alain Miller ; je signe une feuille de présence ; ça tombe très bien, étant donné qu'à un moment je compte donner, en passant, une valeur éminente à la présence d'esprit]* - et que cette orthodoxie c'était elle. Enfin c'est un détail.

C'est en fait par rapport au temps révolu de son orthodoxie - il y a encore des gens pour distinguer les lacaniens et les orthodoxes, les lacaniens et les freudiens - qu'elle éprouve le moment présent comme fragmentation. Et le terme traduit la constatation navrée qui se fait de ce côté-là qu'il n'y a plus personne pour eux, et pas eux-mêmes d'abord, qui disent le vrai sur le vrai en psychanalyse. Et dire le vrai sur le vrai en psychanalyse c'était d'abord savoir ce qu'est la psychanalyse et de là ce qui est psychanalyse et ce qui ne l'est pas.

C'est un fait que Freud pensait le savoir. Il pensait le savoir et il a été amené à le dire précisément au moment où ça a été mis en question, évidemment, et où ça l'a inquiété, et donc au moment où il a pensé être en mesure de transférer ce savoir - ce qu'est la psychanalyse - à un corps constitué, constitué par lui et ses amis, un corps investi à cette fin, une association internationale dotée d'une énonciation collective.

D'où nous sommes, après un siècle d'expérience de la psychanalyse, nous pouvons aller jusqu'à dire que cette initiative de Freud de 1914 a été une erreur. Je ne dis pas l'idée que lui ait pu savoir ce qu'était la psychanalyse, mais en tout cas l'idée de pouvoir transférer ce savoir à une instance dotée d'une énonciation collective.

Et l'échec de ce projet de Freud qui était déjà patent pour ceux de l'extérieur, c'est un fait qu'il est aujourd'hui avoué, subjectivé, par ceux de l'intérieur.

Il s'ensuit pour eux - comme quelqu'un d'entre eux en a vendu la mèche - un affect dépressif, qui commence à s'avouer. Il serait logique que cet affect dépressif de ceux de l'intérieur soit corrélatif chez ceux de l'extérieur d'un affect maniaque. Et qui serait dû par exemple à ce que nous pourrions avoir le sentiment d'avoir eu encore plus raison que nous ne pouvions le croire.

C'est là qu'il faut garder le sens de la mesure et nous interroger précisément sur ce que, dans ce moment de désarroi de ceux qui furent, qui crurent être les représentants de l'orthodoxie psychanalytique, sur ce que, dans ce moment de leur désarroi, nous pouvons enseigner. Eh bien, nous pouvons d'abord enseigner ce que l'expérience d'un siècle de psychanalyse enseigne, à savoir que cette expérience s'est démontrée animée d'une dynamique qui n'a permis en définitive à aucune théorie de la psychanalyse de se stabiliser durablement dans un état d'orthodoxie.

En 1914, Freud pouvait penser que l'identité de la psychanalyse était stabilisée. Mais lui-même fut conduit, peu après, à bouleverser les coordonnées de sa théorie en introduisant une seconde topique. Et donc, dans l'œuvre de Freud lui-même, on observe ce débordement de l'expérience par rapport à une formalisation théorique qui était quand même le résultat de l'élaboration même qui avait permis de mettre en place l'expérience.

C'est cette seconde topique qui devint le credo de l'orthodoxie qui s'établit alors et dont on peut dire en

effet - c'est ça notre référence quand nous parlons d'orthodoxie analytique - qu'elle régna aux États-Unis de 1940 jusqu'au début des années 70, périodisation que j'emprunte à monsieur Wallerstein, ancien président de l'IPA, et dont l'effondrement progressif, on peut le dire, laisse aujourd'hui nos collègues, et nous-mêmes à travers eux, devant la fragmentation et le morcellement.

Mais remarquons que cette orthodoxie fut limitée, fut rongée de l'intérieur, fut animée d'une tension déstabilisante en raison du compromis historique, si je peux employer cette expression, que le centre de l'IPA, le centre hartmannien de l'IPA, fut conduit à passer avec la périphérie kleinienne. Et néanmoins, ce mannequin d'orthodoxie fournit à Lacan le partenaire dont il faut croire qu'il avait besoin pour entamer en 1953 son enseignement et une pratique qui lui valurent, dix ans plus tard, ce qu'il appela une excommunication.

Nous disons “ l'enseignement de Lacan ”, et l'expression, ici dans ce cours, est devenue rituelle. Il vaut la peine de l'interroger, cette expression. Pourquoi cette prédilection pour parler de l'enseignement de Lacan ? Sans doute parce qu'elle vaut par ce à quoi elle s'oppose.

Nous ne disons pas “ la théorie de Lacan ”. Et nous ne le disons pas parce que nous serions bien en peine de dire la théorie de Lacan. En effet, il n'y a pas de théorie de Lacan. Lacan n'a pas établi avec l'expérience analytique un rapport tel qu'il permette de fixer une théorie. Et si nous parlons de son enseignement comme lui-même le faisait, et si nous parlons avec dilection de son enseignement, c'est que l'expérience analytique - prenons-le comme un fait - a débordé toute théorie que l'on a prétendu fixer.

Donc, certes Lacan s'est adonné à une activité théorisante, qui s'est exprimée dans une suite de séminaires qui sont en réalité des cours, et qui s'est déposée dans des écrits ne faisant pas système mais série. La leçon de Lacan à cet égard, c'est la substitution du système, la substitution au système, de la série, la substitution à la fixation du frayage, et la substitution, à ce qui serait la vérification du savoir acquis, du pas en avant.

La leçon de Lacan, de ce point de vue, c'est le primat de l'expérience sur la théorie. Seulement l'expérience dont il s'agit n'est pas une expérience immédiate, ce n'est pas une expérience humaine, c'est une expérience analytique, c'est-à-dire certainement déterminée, conditionnée, structurée, c'est-à-dire relevant de ce que Lacan à un moment a appelé un discours. Lacan a vu en effet dans le concept de structure l'instrument ou l'instance permettant de théoriser, de disposer, la disjonction du singulier, le détachement du réel et ce que l'on peut appeler le mystère de l'inconscient.

Je vous donnerai un exemple de ce qui me paraît soutenir là le point de vue que je présente sur l'enseignement de Lacan comme ayant toujours donné le primat à l'expérience en tant qu'expérience certes structurée. Par exemple, l'expérience impose de constater à la fois le pouvoir de l'interprétation et l'obscurité profonde des voies par lesquelles elle opère.

Et c'est au point que Lacan formulait, en 1966, dans “ Réponses à des étudiants en philosophie ”, que vous trouvez dans les *Autres écrits* page 211 - c'est une phrase abyssale - : “ Une interprétation dont on comprend les effets, n'est pas une interprétation psychanalytique. ”

S'il y a quelque chose qui installe le mystère dans l'expérience, c'est bien une proposition de cet ordre, qui fait défaillir ce que trop souvent on croit être le “ s'orienter dans l'expérience ”. Et il donnait ça comme une évidence de la pratique puisqu'il ajoutait : “ Il suffit d'avoir été analysé ou d'être analyste - le *ou* est surprenant - pour savoir cela. ”

Cette notation, qui est faite au nom de l'expérience, suffit à situer l'inconscient comme cause perdue, comme rupture de causalité. On pourrait dire que l'inconscient est le nom que nous donnons depuis Freud à

l'absence de la cause dont les effets pourtant sont manifestes dans le discours. L'absence de la cause déterminant des effets discursifs, c'est même ce que Freud a cerné du nom de refoulement.

Et c'est dans ce fil-là précisément que Lacan validait sa référence déjà ancienne à cette date à la structure : “ C'est pourquoi la psychanalyse comme science sera structuraliste. ” C'est qu'il entendait la structure comme permettant de situer un rapport de causalité, de cause à effet qui ne se comprend pas, comme si la structure était précisément ce qui permet d'appareiller que la compréhension n'est pas la mesure de la rationalité.

La structure au sens de Lacan, quand elle prend figure de discours, c'est un savoir, un ordre de signifiants qui fait sa place à la vérité. Dans la structure qu'il appelle discours, structure qui dispose des places au nombre de quatre, l'une est celle de la vérité. C'est concrétiser un paradoxe propre à la structure de l'expérience analytique que de dire que le signifiant du savoir en elle se loge à la place de la vérité. Ce qui veut dire, premièrement, que le savoir dans la psychanalyse, le savoir de l'expérience analytique, celui qui opère dans l'expérience analytique, ne peut pas s'expliciter, et que ce savoir ne peut s'inscrire que sous les espèces de la vérité, que le site propre de ce savoir, c'est l'occasion, la conjoncture hasardeuse, le moment ici et maintenant, et c'est ce qui fait qu'une déduction ne sera jamais une interprétation.

Cela pose une question quand il s'agit de former des psychanalystes. Cela pose une question que ce statut du savoir, qui mérite qu'on le désigne comme le savoir vérité, le savoir qui ne s'inscrit que sous les espèces de la vérité. Et disons en court-circuit que c'est un savoir qui n'est pas transformable en connaissance, et que, par là même, il ne peut pas donner matière à une pédagogie - si l'on définit la pédagogie comme la transmission du savoir en tant que connaissance.

Dans la psychanalyse, le savoir, le savoir essentiel, se transmet en tant que vérité c'est-à-dire dans l'expérience même de la psychanalyse.

Le savoir vérité, c'est ce qui explique, au fond du fond, le désenchantement qui saisit toujours l'analyste devant la futilité de son savoir connaissance, et même davantage, que son savoir connaissance lui apparaît arbitraire. Et c'est ce que précisément la prégnance de la notion d'orthodoxie avait pour fonction de voiler. Mais ça fait d'autant plus aiguë la question de la formation de l'analyste, dans la mesure où c'est une formation à disjoindre de la pédagogie.

Et c'est le sens de l'aphorisme de Lacan - vous ne le trouverez pas dans les *Autres écrits* parce que c'est dans une de ses causeries, qu'il faudra aussi bien recueillir, bien entendu - : “ Il n'y a pas de formation de l'analyste, il n'y a que des formations de l'inconscient ”.

Cette proposition vise cela, que je dis, que le seul savoir qu'il s'agit de transmettre est celui qui se transmet sous forme de savoir supposé, c'est-à-dire de vérité dans l'expérience analytique. Et donc, en effet, à la limite, il y a résorption de la formation analytique dans l'expérience analytique elle-même.

Cela revient à dire qu'il n'y a pas de psychanalyse sans psychanalystes, et en particulier qu'il n'y a pas de psychanalyse sans psychanalystes à la hauteur de leur tâche. Il peut parfaitement y avoir de la psychanalyse sans professeurs de psychanalyse - pour autant que l'on puisse être professeur de psychanalyse -, mais il ne peut pas y avoir de psychanalyse sans psychanalystes. Et c'est pourquoi l'impasse actuelle de la psychanalyse se centre sur cette question : qu'est-ce que former des analystes et comment les former ?

Former est d'abord un mot qu'il faut abandonner. C'est un mot qui ne peut qu'être tenu pour inadéquat, ou au mieux approximatif, dans la mesure où sa référence est imaginaire.

La forme, c'est une formation imaginaire. Le terme allemand est

Bildung, où le mot d'image est présent, et on peut dire, de ce seul terme, que toute formation se conclut par l'identification au formateur.

Cela a de toujours été aperçu comme le paradoxe de la formation. Le penseur des Lumières, le penseur qui conclut les Lumières, à savoir Kant dans ses “ Réflexions sur l'éducation ”, est pris dans le paradoxe qu'il faut que d'un côté l'élève se soumette, obéisse, que la contrainte est nécessaire à la pédagogie, et que néanmoins le but de l'éducation c'est que l'individu soit libre. Et donc, comment est-ce qu'on conduit, qu'on prépare, qu'on forme à la liberté, par les voies de la contrainte ? C'est dans ces termes qu'il s'exprime : “ Comment puis-je cultiver la liberté sous la contrainte ? Comment unir la soumission sous une contrainte légale avec la faculté de se servir de la liberté ? ”

Ce paradoxe à lui tout seul indiquerait que l'effet de formation doit être abordé par l'envers, par le biais de ce qui ne peut pas s'enseigner. C'est là que dans les références, s'avance le dialogue de Platon *Ménon*, auquel Lacan a fait un sort et qui se conclut sur la proposition qui est restée énigmatique pour les commentateurs, l'objet de leurs efforts pour le comprendre, que la vertu ne peut pas s'enseigner si elle n'est pas raison.

Remarquons là que, d'emblée, dans le commentaire que Lacan en donne dans le chapitre 2 du Séminaire II, donc dans les premiers pas de son enseignement, vibrent déjà les mêmes harmoniques que nous retrouverons développés dans son dernier enseignement.

Il n'y a rien de plus proche de ce que Lacan orchestre dans son dernier enseignement que la note qu'il fait entendre dans son premier commentaire du *Ménon*, dont il écarte les thèmes apparents pour retenir ceci, que Socrate isole ce qui fait limite au savoir, au savoir transmissible, au savoir épinglé du terme épistémè, mais dont il donne le déchiffrement le plus élémentaire : un savoir lié par une cohérence formelle.

Il fait voir ici, précisément dans ce lieu de ce dialogue de Platon, le point par où ça échappe à l'image du platonisme, un platonisme qui a porté précisément l'exigence de cohérence formelle au ciel des idées, mais qui là au contraire exploite les vertus de ce qui déconcerte la cohérence formelle, de ce qui ne se laisse pas inscrire dans un ordre signifiant cohérent.

L'an dernier, j'ai fait, en l'improvisant, un éloge de l'incohérence, que je me permettais de l'incohérence. C'était une référence anticipée au *Ménon*.

Ce que Socrate introduit dans le discours par son énonciation, à savoir, pour le dire vite, l'ironie, l'ironie de Socrate est toujours supportée par une référence au savoir entendu comme cohérence. C'est à ce titre qu'il peut ne rien professer ou professer qu'il ne sait rien. Il ne sait rien parce qu'il est le gardien de la cohérence du discours de l'Autre. Sa position consiste seulement à demander à l'Autre la cohérence du discours, que ça tienne ensemble. Et c'est pourquoi on a très précisément isolé son procédé dialectique. “ On ”, c'est un érudit qui est mort aujourd'hui, Grégory Vlastos, qui a isolé le mode propre de la réfutation socratique sous le nom d'*elenchus*, dont il a montré que c'était la démarche argumentative propre à Socrate, consistant à ne rien dire lui-même, à parler toujours en second à partir de ce que son interlocuteur affirme, et à le mettre en contradiction, à mettre ce que dit l'interlocuteur en contradiction avec autre chose que l'interlocuteur a dit, ou avec les autres croyances que cet interlocuteur peut entretenir, et à ce moment-là de le faire reculer devant l'incohérence.

Ce n'est pas un trait psychologique que l'ironie socratique. Elle est supportée par la croyance en la valeur éminente de la cohérence formelle des signifiants. La valeur suprême, c'est la cohérence du savoir, et c'est ce qu'il appelle épistémè.

Si on perçoit ça, c'est là qu'on s'aperçoit que la démonstration du *Ménon* vaut, telle que Lacan la résume, par ceci qu'on achoppe sur le fait que

l'épistémè ne couvre pas tout le champ de l'expérience, et qu'il y a du vrai qui est disjoint du savoir, comme s'exprime Lacan, qu'il y a un vrai qui n'est pas saisissable dans un savoir lié.

Socrate ici isole - Socrate, par les voies de Lacan - isole le vrai comme ce qui est hors du lien, hors du lien des signifiants entre eux, et comme ce qui met en cause le savoir.

Ce n'est qu'un temps, ça ne dure qu'un moment, parce qu'ensuite, bien sûr, le savoir s'avance, le savoir avale le vrai, il lui ménage une place. Le vrai passe au savoir. C'est ce dont Socrate se fait le promoteur. Après avoir fait scintiller qu'il y a du vrai hors du savoir, un vrai sans le savoir, un vrai délié, ensuite, conformément à sa mission, à sa vocation propre, il le dévalorise, quand il dit, vers la fin du dialogue : " Les opinions vraies ne valent pas grand-chose tant qu'on ne les a pas reliées par un raisonnement qui en donne l'explication ". La traduction, là, est difficile. Ce qu'on traduit ainsi, c'est l'expression sur laquelle les commentateurs ont proposé plusieurs traductions, *aitias logismos*. *Logismos*, c'est le calcul ou le raisonnement qui donne la cause, qui donne l'explication, qui donne le fondement.

C'est ce que promeut Socrate que, à partir du vrai qui surgit hors du savoir, il soit rattrapé par le *aitias logismos*, par le raisonnement qui va pouvoir le fonder et lui donner sa place.

C'est là que Lacan se glisse. C'est une constante de son abord, que l'interprétation analytique reste foncièrement - c'est ce que dit la proposition que j'ai citée -foncièrement incapable de trouver son *aitias logismos*. Elle ne peut pas trouver le raisonnement qui va vous l'expliquer. Elle est vouée à rester, l'interprétation, une *orthedoxa*, une opinion vraie, une opinion juste, droite, adaptée, qui convient, mais qui demeure infondée, et dont on pourra admettre qu'elle est vérifiée par ses suites à long terme, par l'élaboration qu'elle permet, etc.

C'est une thèse qui s'exprime là, en fait, une thèse qui ne trouve pas tellement de développement dans ce Séminaire de Lacan du chapitre II, mais dont on peut dire que le dernier enseignement est le développement. À savoir qu'il y a du vrai antérieur au savoir, il y a un vrai préalable, et que ce qui émerge dans la surprise et dans l'occasion comme vérité infondée s'amortit dans la cohérence du savoir.

Je vais vous citer là une phrase de Lacan, page 29 du Séminaire II, qui évidemment résonne tout autrement si on l'entend sur le fond de son dernier enseignement. " Il y a, dit-il, dans tout savoir constitué une dimension d'erreur, qui est d'oublier la fonction créatrice de la vérité sous sa forme naissante. "

Cette proposition de Lacan s'est amortie parce que lui-même a été prodigue en constructions épistémiques, lui-même n'a pas cessé de mettre au point des chaînes signifiantes extrêmement cohérentes qui ont eu un pouvoir de fascination et de ralliement sur ses disciples. Mais il y avait déjà en attente la notion que, comme savoir constitué, le savoir analytique, ce qui s'est élaboré à partir de l'expérience dans son incohérence, dans son caractère hasardeux, aléatoire, que ce savoir qui s'est déposé comporte en lui-même une dose d'erreur. Et c'est de là qu'avant d'arrêter de parler, il entreprend de laisser précisément comme message un " jette mon enseignement ! ". Jette mon enseignement au profit de la vérité de l'expérience, du vrai qui émerge dans l'expérience.

C'est l'écho que prennent pour moi ces pages où il situe l'essentiel de l'analyse au niveau de l'opinion vraie et non pas au niveau de la science, au niveau du discernement, du jugement dans le moment, dans une conjoncture dont les facteurs évidemment se rassemblent toujours d'une façon inédite, imprévue, et que c'est là qu'est la source du savoir. La source du savoir n'est pas dans le savoir.

Je me laisse emporter, là. Il y a une dimension, en effet, du savoir qui est de l'ordre de la conséquence, mais l'essentiel n'est pas de l'ordre de la conséquence.

J'ai pris quelques-unes des pages

pour les citer à l'occasion. Il parle du savoir comme cristallisation de l'activité symbolique. " Tout ce qui s'opère, dit-il, dans le champ de l'action analytique est antérieur à la constitution du savoir. Ce qui n'empêche pas qu'en opérant dans ce champ, nous avons constitué un savoir et qui s'est même montré exceptionnellement efficace, mais plus nous en savons, plus les risques sont grands. Il serait stupide qu'un psychanalyste néglige ce qu'on enseigne dans les instituts, mais il faut qu'il sache que ce n'est pas la dimension dans laquelle il opère. Il doit se former, s'assouplir dans un autre domaine que celui où se sédimente, se dépose ce qui, dans son expérience, se forme peu à peu de savoir. "

Ce qui se découvre dans l'analyse, ce qu'on découvre dans l'analyse, est au niveau du vrai en tant que préalable au savoir. Ce qui implique, en effet, une suspension du savoir qui ne soit pas feinte, qui ne soit pas feinte pour réendosser aussitôt le costume que soi-disant on a abandonné, mais pour, à partir de l'expérience, décontenancer le savoir, et non pas le vérifier, comme on passe son temps à le faire avec les cas cliniques. - " C'est bien conforme à ce qu'on savait déjà ". Et on est content de vérifier la conformité de l'expérience avec ce qu'on savait déjà.

Quand ça se produit, on sait que c'est faux, on est assuré que c'est faux. C'est seulement par le biais où ce qui émerge dans l'expérience est de nature à déconcerter le savoir que ça a une chance d'être vrai et de pouvoir délivrer sa contribution au savoir.

Il va de soi qu'on a oublié cet accent de Lacan, je l'ai dit, parce que lui-même nous a prodigué des chaînes signifiantes extrêmement bien ourlées, dont simplement on n'a pas pris au sérieux que ça surgissait, en effet, de ce qui, dans l'expérience, pouvait décontenancer la construction précédente qu'il avait présentée.

Et donc, retour à l'idée que l'analyste comme praticien opère avec le vrai, et, en tout cas, retour au privilège accordé à ce qui est hors savoir. Sans doute, pour être hors savoir, il faut le savoir. Mais le privilège à ce qui ici apparaît comme refoulé ou forclos du savoir.

Il est certain qu'à cet égard l'interprétation, par sa phase la plus profonde, est de l'ordre de l'opinion vraie, est de l'ordre de " sur le moment ", et elle n'est pas de l'ordre de la déduction. L'interprétation n'est pas de l'ordre de l'épistémè, elle est d'un autre ordre que ce que Lacan distingue comme étant " le savoir généralisable et toujours vrai ". C'est ce dont on rêve évidemment, d'avoir la petite boîte qui vous délivre, dans chaque cas, la computation de ce qui se vérifiera. Eh bien, c'est d'un autre ordre que ce que Lacan appelle faire la bonne interprétation au moment où il faut.

Il suffit en effet d'être analysé, analyste, pour qu'on puisse apprécier que l'interprétation c'est un dire dans l'occasion, au moment opportun, en utilisant à l'occasion la catégorie grecque du *kairos*.

C'est dire que " la formation de l'analyste " culmine - avec tous les guillemets que vous pourrez y mettre - avec ce qu'on appelle dans la tradition française l'esprit d'à-propos. Ce qu'il s'agit de produire c'est quelqu'un avec du discernement, avec du jugement, c'est-à-dire capable de l'appréciation convenable au cas tel qu'il se présente.

Ce qui me plairait beaucoup plus comme titre pour mon cours que *Le désenchantement de la psychanalyse*, c'est un morceau de l'abbé Delille, que j'ai trouvé dans Le Robert, *Le tact de l'à-propos*. Voilà par où peut-être on peut déconcerter la notion de filière pour la formation de l'analyste.

Il ne suffit pas de savoir que le savoir a un trou, mais que la formation est elle-même en tension entre ce qui s'enseigne du savoir qui s'est déposé de l'expérience, mais que l'essentiel de la formation est de mettre le sujet en rapport avec ce qui ne s'enseigne pas. J'emploie cette formule " mettre le sujet en rapport avec ", puisque je ne veux pas dire lui enseigner ce qui ne s'enseigne pas. Il faut le mettre en rapport, et spécialement dans l'expérience analytique, avec ce qui ne s'enseigne pas.

Ce qui est formidable, c'est que l'*orthedoxa*, l'opinion vraie, hasardeuse et qui échappe au savoir, c'est justement le mot qui a donné *orthodoxie*, c'est-à-dire ce qui semble être absolument le contraire.

Comment est-on passé de l'*orthedoxa* à l'orthodoxie ? Elle est tellement bien passée que, dans la transcription du Séminaire II, j'ai manqué le *orthedoxa* et je me suis laissé emporter à écrire *orthodoxa*.

On ne va pas se lancer dans l'étymologie à ce propos. On saisit que ce qu'il y a de commun entre les deux, c'est que c'est construit sur l'énonciation. Dans une orthodoxie, ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on dit, c'est le lieu d'où ça s'énonce. C'est d'ailleurs ça que Freud avait voulu créer avec l'IPA. Il avait voulu créer un *Stelle*, un endroit, à partir duquel on pourrait énoncer “ Ceci est psychanalyse et ceci ne l'est pas ”, où l'on pourrait énoncer spécialement “ Ceci n'est pas de la psychanalyse ”.

Qu'est-ce que l'orthodoxie ? Qu'est-ce qui se dépose comme orthodoxie, et pourquoi est-ce que ça s'est déposé, mon Dieu !, dans la psychanalyse, avec le cortège de la formation du psychanalyste ?

L'orthodoxie, c'est le résultat de la collectivisation de l'opinion vraie. C'est l'idée de collectiviser l'opinion vraie qui a été l'erreur de Freud, l'erreur ecclésiale de Freud. Évidemment, l'opinion vraie c'est tout à fait différent selon que c'est un sujet qui l'entretient ou que ça fasse corps, corps d'ignorance.

Évidemment, il y a déjà ça dans l'*orthedoxa* socratique, et Lacan le commente comme ça. Il dit bien : “ Il y a aussi un fond de croyance commune qui supporte l'opinion vraie ”. C'est déjà l'amorce de ce qui s'explicitera comme l'orthodoxie, ce fond de connaissance sur lequel peuvent s'enlever les opinions vraies ou le bon coup à jouer. Il ne faut pas sacraliser le bon coup à jouer parce que, précisément, il dépend de la connaissance intuitive du fond commun.

Récemment, par exemple, j'ai réussi un bon coup, mais cela suppose la connaissance intuitive de l'opinion sur laquelle il s'agit d'agir. Ce qui a été d'ailleurs le fond de l'*orthedoxa* de toujours, c'est la religion. Lacan le signale d'ailleurs que c'est la religion qui a donné ce fond de croyance commune, et c'est même pourquoi il dit : “ Rien ne prévaudra en définitive contre l'Église ”.

Vade retro cette pensée, et au contraire continuons nos vaillants efforts pour déjouer en nous, chez nous, dans la psychanalyse, toute velléité d'orthodoxie. Il y a péril en la demeure, puisque dans la psychanalyse on est habitué à faire référence à l'orthodoxie. Si les autres la laissent tomber, où est-ce qu'elle va aller, l'orthodoxie ? Elle va aller exactement ici. On m'offre déjà la place de l'orthodoxe. Quand on cause avec moi, on est déjà des pluralistes, et tout va, et vous, au contraire, Freud, Lacan, oh la la !

Ce avec quoi je me débats, c'est de bien saisir ce qui fait orthodoxie pour le contourner, pour le déjouer.

C'est à ça que Lacan a eu affaire et c'est ça qui lui a fait dire *excommunication*. Tout le monde s'est précipité sur Spinoza, parce que, là il y avait un nom, il y avait le martyr de la pensée. Tout le monde a dit Spinoza.

Le développement de Lacan porte sur l'Église. Du côté de ceux qui ont exclu Spinoza, ils n'ont jamais vraiment réussi à constituer une orthodoxie. Ils ont eu toujours les plus grandes peines du monde à se mettre d'accord, au point de devoir faire le relevé au petit bonheur la chance des opinions des maîtres. Du côté des juifs, on n'a pas inventé un pape. On a réussi à trouver son timbre-poste après longtemps, mais pas du tout à lui donner l'autorité morale dont jouit le Vatican.

L'Église, c'est le modèle de toute organisation bureaucratique et de la perpétuation bureaucratique d'un charisme. Là, on peut se demander comment s'est constituée cette orthodoxie-là, la mère de toutes les orthodoxies, donc aussi bien celle dont nous avons pâti dans la psychanalyse.

C'est un fait, semble-t-il, historique que l'orthodoxie n'a pas procédé en voie directe de l'opinion vraie. L'orthodoxie semble être une formation réactive. L'hérésie est première, et l'orthodoxie s'est formée par réaction contre l'hérésie. C'est l'apparition d'hérésies qui a entraîné la formation, l'explicitation, la formalisation de l'orthodoxie.

En tout cas c'est quelque chose qu'on voit dans la psychanalyse. C'est quand Freud a été confronté à Adler puis à Jung qu'il a amené, comme riposte, la création de l'IPA comme le lieu qui dirait ceci n'est pas de la psychanalyse. On voit dans l'histoire de la psychanalyse que la formation de l'orthodoxie, de par la volonté de Freud, a été une réponse à ce qui a été condamné comme hérésie. Donc, d'une certaine façon, l'excommunication vérifie l'orthodoxie.

C'est une thèse qui a fait scandale, qui continue de faire scandale dans les lieux théologiques, mais c'est quand même ce livre, me semble-t-il, qui reste la référence, le grand ouvrage de Walter Bauer, *Orthodoxie et hérésies dans la première chrétienté*, qui est paru en 1934 et que j'avais lu en anglais à sa sortie, à peu près à sa sortie, ça a été traduit en 1971 et réédité depuis. Cela reste la thèse scandaleuse, et de référence, comme quoi l'orthodoxie n'est pas sortie toute armée de la juste doctrine, mais que l'orthodoxie s'est formée en réaction aux hérésies.

C'est la thèse qui a posé la dépendance de l'orthodoxie envers l'hérésie, jusqu'à ce que ça se stabilise, dans les premiers temps, au quatrième siècle, après la controverse avec l'arianisme, à quoi Lacan fait référence. Et ce qui est intéressant, c'est que ce débat - plein de choses y sont intéressantes - a tout entier été conduit - les termes mêmes que Lacan emploie, les termes communs que Lacan emploie y font référence -, le débat où l'orthodoxie s'est stabilisée a conduit dans les termes de la philosophie grecque tardive, c'est-à-dire du stoïcisme ou du platonisme finissant. C'est dans ces termes qu'on a débattu de la Bible et qu'on a fixé l'orthodoxie. On vérifie que, devant l'écrit biblique, pour l'interpréter, il a fallu avoir recours à un autre langage que celui de la Bible. Le langage du débat orthodoxie-hétérodoxie, c'est le langage de la philosophie grecque faisant office de métalangage.

Dans la psychanalyse, il y a aussi un écrit prévalent qui est le texte de l'œuvre freudienne, qui est en quelque sorte l'écriture psychanalytique. On a vu, dans l'histoire de la psychanalyse, en effet, s'élever la revendication orthodoxe, qui est exactement celle-ci, que seule la tradition est légitime à interpréter l'écriture, seule la tradition est légitime à fixer le sens des signifiants.

Sur le fond de cette histoire religieuse, on peut situer à quel moment s'est constituée la soi-disant orthodoxie freudienne. Elle s'est essentiellement constituée, établie, contre Mélanie Klein. Le triumvirat qui s'est imposé comme une instance pivot à New York, le triumvirat de Hartmann, Loewenstein et Kris, qui s'est imposé sous la houlette et la caution de la fille de Freud, Anna Freud, s'est rassemblé dans la revue *The psychoanalitic Studies of the Child*. Et c'était bien parce que l'essentiel était de faire pièce à Mélanie Klein.

C'est contre l'hérésie kleinienne que s'est fixée, s'est durcie, une orthodoxie freudienne. Mais évidemment, cela a été une orthodoxie timide, c'est ça qui les a perdus. C'est qu'elle a été limitée dans son extension aux États-Unis et qu'ils ont laissé l'Angleterre et l'Amérique latine se débrouiller avec le kleinisme, les relations d'objets, etc. - la France et l'Europe étant une sorte de zone mixte sous la dépendance institutionnelle des États-Unis, mais faisant sa place à la relation d'objet.

Ce qu'il y a eu dans la psychanalyse - c'est pour ça qu'elle n'a pas tenu, qu'elle ne tient pas depuis vingt siècles, qu'elle a lâché aujourd'hui -, l'orthodoxie psychanalytique a passé un compromis institutionnel, et passant un compromis institutionnel avec l'hérésie

kleinienne, elle a dû se transformer en orthopraxie. Non pas la doctrine droite - déjà le ver était dans le fruit de ce point de vue-là, et ce qu'on éprouve aujourd'hui comme fragmentation théorique a commencé déjà en 40 dans le compromis historique qu'a accepté l'orthodoxie. Et donc, elle s'est repliée sur les positions d'orthopraxie. C'est pourquoi elle a donné cette valeur au standard. C'est l'orthopraxie à la place de l'orthodoxie.

D'ailleurs, Lacan a été avant tout condamné, pour des tas de raisons, mais au nom de l'orthopraxie, de ses infractions à l'orthopraxie. Ce n'est pas un hétérodoxe mais un hétéropraxe. Et nous aussi nous sommes des hétéropraxes. Nous pouvons le dire avec d'autant plus de satisfaction qu'aujourd'hui c'est bien sûr l'orthopraxie elle-même qui est en voie de décadence accélérée, c'est-à-dire qu'ils s'aperçoivent qu'ils ne savent absolument pas quel est le standard, et que ce standard est déjà rongé aux mites et extraordinairement bigarré dans l'IPA.

Au regard de l'histoire de l'orthodoxie et des hérésies ecclésiales, on comprend l'enjeu qu'a été l'interprétation de l'écriture freudienne. Comment Lacan, premièrement en 53, a pris comme bannière le retour à Freud, c'est-à-dire a dit : les hérésiarques c'est les autres - manœuvre connue chez les hérésiarques, il suffit de lire Tertullien, comme je vais le faire tout à l'heure -, et, deuxièmement en 1963, a voulu réaffirmer son orthodoxie dans le nom École freudienne de Paris.

Mais ça ne nous trompe pas. La tactique de Lacan a été anticipée par Tertullien. J'ai été ravi de trouver en bas de chez moi, chez le libraire de livres anciens, et dont j'ai pu faire l'emplette pour une somme vraiment modique, un *Dictionnaire universel des hérésies*, *des erreurs et des schismes, continués jusqu'à nos jours* par l'abbé Guyot. Nos jours c'est 1847. C'est un ouvrage absolument passionnant. On n'imagine pas les hérétiques et leur inventivité extraordinaire, beaucoup plus distrayants que les autres.

Tertullien - c'est cité dans l'introduction - dénonce la manipulation textuelle des hérésiarques. C'est des spécialistes d'aller reprendre les écritures, au lieu de les laisser tranquillement à la tradition, d'aller manipuler les textes comme certains psychanalystes que nous connaissons.

“ L'hérésie, dit Tertullien, rejette certains livres canoniques. ” Par exemple, on préfère la première topique à la deuxième, on fait des manœuvres comme ça. “Ceux qu'elle admet, elle les mutile, les interpole et par des additions et des retranchements les approprie à sa défense. Ceux qu'elle reçoit en entier, elle les travestit par des interprétations fausses de son invention. Habile tactique, car la vérité souffre autant d'un sens arbitraire que d'un texte altéré. ” La traduction est une belle infidèle. “ Opiniâtre à rejeter ce qui la confond, l'hérésie cite en sa faveur et les passages qu'elle a falsifiés et ceux qui, par leur obscurité, fournissent matière à discussion. ”

Le conseil qu'il donne, dans ces manœuvres textuelles des hérésiarques, c'est : il ne faut pas discuter. “ Tout versé que vous êtes dans la science de l'écriture, que gagnerez-vous à une dispute, où l'on nie ce que vous avancez, et où l'on soutient ce que vous niez ? ” Cette phrase est formidable. “D'une pareille conférence, vous ne remporterez que beaucoup de fatigue et d'indignation, et si vous n'êtes entré que pour lever les doutes et fixer les irrésolutions de votre auditeur, surpris que vous n'ayez eu aucun avantage marqué, que de part et d'autre on ait nié et affirmé également et qu'on en soit resté au point d'où l'on était parti, il vous quittera encore plus indécis sans pouvoir juger où est l'hérésie. L'hérétique ne se fera pas scrupule d'assurer que c'est nous qui corrompons l'écriture et qui l'interprétons mal, et que lui seul soutient la cause de la vérité. Il ne faut donc pas en appeler aux écritures, ni se placer sur un terrain où la victoire, si elle n'est pas incertaine, le paraîtra. ”

Et donc, qu'est-ce qu'il faut faire ?

Eh bien, la vraie réponse de l'orthodoxie, en résumé, c'est : il faut condamner l'originalité. C'est-à-dire il faut, premièrement, promouvoir la continuité d'un conformisme, c'est-à-dire faire valoir la tradition apostolique, ininterrompue depuis l'origine, et deuxièmement, il faut promouvoir l'extension, c'est-à-dire faire argument de l'unité et de l'universalisme de la foi.

C'est pourquoi, dans le débat avec Lacan, ce ne sont pas des arguments qui ont été à proprement parler avancés, sinon qu'on y a reconnu les marques infamantes de l'hérésie, telles que Tertullien - mais c'est une tradition ininterrompue jusqu'à Bossuet qui cite beaucoup Tertullien - les isole, ces marques infamantes, à savoir premièrement la rupture - vous retrouverez toujours dans une hérésie la marque de la rupture - et deuxièmement, le localisme qui s'oppose à l'universalisme. Et c'est pourquoi le caractère international de l'orthodoxie était un trait tout à fait essentiel.

Et donc, le conseil précis est donné par Bossuet. Cela doit être dans ses *Variations des Églises protestantes* ou dans ses *Prescriptions*. “ En face de l'hérésie, il n'y a qu'à ramener toutes les sectes séparées à leur origine. On trouvera toujours aisément et sans aucun doute le temps précis de l'interruption. Le point de la rupture demeurera pour ainsi dire toujours sanglant et ce caractère de nouveauté qu'elles porteront éternellement sur le front sans que cette empreinte se puisse effacer, les rendra toujours reconnaissables. ”

Donc, la marque de Caïn, c'est qu'il y a toujours un point de rupture assignable, et ça continue de saigner. Et on peut constater à quel point, en effet, chez les porte-parole des sectes lacaniennes, des sectes hérésiarques lacaniennes, qui ne le sont plus, puisqu'il n'y a plus d'orthodoxie, la rupture lacanienne, l'excommunication de Lacan, que lui-même a soulignée, est en effet restée comme un épisode fondateur.

Ce qui distingue l'hérésie de l'orthodoxie, c'est que l'une argue de sa continuité et l'autre est marquée par la rupture. Donc, il ne faut pas discuter des écritures.

Ce que conseille Bossuet, c'est ça : “ Nous confondons tous les hérétiques ” - nous les rendons confus, nous les obligeons à se taire - “ en leur montrant sans les écritures ” - donc on ne discute pas des textes et de l'exactitude, etc. - “ qu'elles ne leur appartiennent pas, et qu'ils n'ont pas le droit de s'en servir. ”

Moi, ça m'explique beaucoup de phénomènes qui ont eu lieu dans le cours de l'histoire de la psychanalyse, et je trouve que l'essence de l'orthodoxie a été… Ce que l'on voit peut-être mieux maintenant qu'elle s'efface de notre paysage. Cela fait longtemps que l'on bataille encore contre un mannequin, contre une IPA qui n'existe plus. Cela servait de punching-ball, de faire-valoir. Là, c'est vraiment un adieu à l'orthodoxie, on n'a plus ça comme partenaire. Donc, on voit mieux comme c'était utile - là, il y a un deuil à faire -, et on voit mieux quelle était l'essence de l'orthodoxie. Je trouve que c'était dans cet argument de Bossuet adressé à l'hérésiarque. Ce qu'il faut dire à l'hérésiarque, c'est ça : “ Vous êtes nouveau, vous êtes venu après, vous êtes venu hier, et avant-hier on ne vous connaissait pas. ”

Dans ce théâtre du débat, en effet, on voit que ce qui supporte l'orthodoxie, c'est la notion que l'innovation en elle-même est une infamie. Et l'énonciation est avant tout une énonciation de propriétaires.

Bien sûr que Lacan connaissait bien ça, et bien sûr que, avant de tomber sous le coup de l'excommunication, il avait parfaitement saisi la nature ecclésiale de la psychanalyse telle qu'elle se transmettait, de la communauté analytique puisque, en 1948, quand il a parlé au nom de la commission de l'enseignement de la Société psychanalytique de Paris, il ne rougit pas de faire argument de ce qu'il appelle, je le cite, “ une tradition continue depuis les découvertes constituantes de la psychanalyse ”.

Et quand il dit “ une tradition

continue ", évidemment, ce qu'il y a derrière, c'est la succession apostolique. Vraiment, il fait argument, parce que, en effet, il n'y avait rien d'autre à faire valoir que ça, la continuité apostolique de la tradition. Et c'est par rapport à cette notion que lui-même avait entretenue - en y croyant, en n'y croyant pas, ça a peu d'importance dès lors qu'il l'a écrit -, c'est bien parce qu'il avait la notion de l'importance de cette continuité qu'il a pu dire, quand il a créé son École, que l'École était une expérience inaugurale.

Et j'ai eu tort jadis d'entendre dans cette expression des échos heideggériens, etc. Expérience inaugurale signifie exactement qu'il a assumé dans la création d'une École la rupture d'avec la tradition analytique. Et donc il a proposé, en effet, une seconde origine.

Ce dont l'IPA fait aujourd'hui l'expérience ou l'épreuve sous le nom de fragmentation - et elle n'est qu'au début de son chemin de croix -, bien entendu, cette fragmentation théorique, une fois qu'on l'a reconnue, mise noir sur blanc, va se traduire aussitôt par une fragmentation institutionnelle, par ce qui apparaîtra d'abord comme une discrétion du centre, et donc, comme un nécessaire effacement progressif. Ce dont elle fait l'expérience sous notre argumentation, il faut dire, c'est la déchéance contemporaine du principe de la tradition.

Le principe de la tradition, on peut dire qu'il a commencé à être atteint dès que le principe scientifique est venu au jour. Le principe de la tradition a commencé à être mis à mal déjà par Galilée et par Descartes. Et Dieu sait s'il y a eu un combat dans la culture entre l'esprit de la science et l'esprit de la tradition.

Hanna Arendt dans un essai célèbre, *La tradition et l'âge moderne*, explique à quel point ce qu'a pu être la tradition, le sens du passé qui était impliqué dans la tradition, s'est affaibli jusqu'à disparaître aujourd'hui.

Lacan a exploité deux antagonismes dans son enseignement. Il a exploité l'antagonisme de la science et de la tradition. Et quand il revendique pour la psychanalyse le statut de science - évidemment, ce n'est pas la science dure, c'est parfois à peine la science conjecturale -, c'est avant tout une rupture avec la tradition. Il exploite l'antagonisme science et tradition, et il exploite aussi bien l'antagonisme origine et tradition.

C'était un *topos* phénoménologique, qui résonne dans la phrase de Maurice Merleau-Ponty : " La tradition est oubli des origines ". Et donc, Lacan, d'une part, a opposé à l'autorité de la tradition celle d'une science qui se fait toujours au présent et, d'autre part, il a dénoncé dans la tradition ipéiste l'oubli des origines freudiennes.

Hanna Arendt, dans l'essai que je citais, mentionne un passage de Platon dans le livre VI des *Lois*, qui dit : " L'origine – *arkè* – est comme un dieu qui, aussi longtemps qu'il séjourne parmi les hommes, sauve toute chose ".

Eh bien, Lacan a dit que l'origine avait cessé de séjourner dans l'IPA. Et par là, de là, il a fondé comme la nécessité d'une seconde origine ou d'une répétition originale de l'origine. Et en quoi originale ? Eh bien, précisément en ce qu'elle abrase toute possibilité d'orthodoxie.

Ce qu'il montre, c'est qu'au moment même où il crée une École comme expérience inaugurale - et donc, il répète comme une nouvelle fondation, une seconde origine -, en même temps il met en question le Nom-du-Père. C'est-à-dire qu'il montre la connexion entre la volonté d'orthodoxie de Freud et la théorie de l'Œdipe.

C'est donc dès ce moment-là qu'il ouvre la dimension de l'au-delà de l'Œdipe. L'ouverture de cette dimension comporte la substitution au un totalisant qui s'inscrit de l'Œdipe, du un de la série qui est propre à l'au-delà de l'Œdipe. Et c'est tout.

C'est pour ça que Lacan reste notre contemporain. Il reste notre contemporain parce qu'il a anticipé ou il a accompagné ce qui caractérise le monde où nous vivons, c'est-à-dire l'effondrement de l'autorité fondée sur la tradition, sur le passé. Et on peut dire

qu'à cet égard le culte du passé appartient au passé. Ce que comporte l'innovation lacanienne, c'est précisément l'inéluctable du présent, si je puis dire. Même les fondamentalistes, même notre époque qui est celle des fondamentalismes, on peut dire ils célèbrent le retour au passé, ils ont eu le culte de ce qui a été, mais c'est bien un autre trait que l'on peut mettre en valeur, qu'ils ont là l'idée de rendre le passé immédiatement présent, sans médiation, sans la médiation de l'histoire. Et de ce fait, les fondamentalismes sont paradoxalement aussi des an-historismes, eux aussi participent de la loi qui régit le monde contemporain.

Lacan a été le fondateur d'une École en rupture avec la tradition, mais aussi bien sans orthodoxie, sans orthopraxie, et on peut dire sans Nom-du-Père, puisque Lacan n'a même pas voulu être, selon la formule que saint Justin - voyez mes lectures ! - assigne aux fondateurs de secte, Lacan n'a même pas voulu être le père de son propre enseignement. C'est ça le sens de ce qu'il a dit : " Je suis freudien ".

À cet égard, il s'est rattaché au sens originaire de l'*orthedoxa,* par delà l'orthodoxie, au sens d'une vérité qui précède le savoir, et c'est aussi bien ce que veut dire l'orientation lacanienne. L'orientation lacanienne précède la démonstration et la rend possible.

Là, je n'ai pas le temps de développer les origines, l'étymologie de ce mot d'hérésie. Il y aurait au fond du sens d'hérésie le mot de choix, et de fait, il y a dans la psychanalyse des choix différents, et ce n'est pas la démonstration qui assurera la prévalence de l'un sur l'autre.

Il y a d'un côté le choix en faveur du savoir qu'il faut, la confiance faite à l'écriture, à la tradition et à ses maîtres. Il y a le choix qui définit l'analyste comme un autre sujet, le choix intersubjectif du kleinisme et de la relation d'objet : " Tu associes, j'associe " - ce que le président actuel de l'IPA, monsieur Widlöcher, appelle de façon savoureuse la co-associativité. C'est un des éléments qui reste présent, commun, à cette IPA, dans la doctrine du contre-transfert. Et puis il y a le choix lacanien. Et si j'avais, pour finir, à le caractériser d'un mot, je dirais que c'est un choix qui est orienté par la notion que l'analyste n'est pas un sujet, par la désubjectivation de l'analyste. C'est le choix qui bien sûr peut mobiliser toute une bibliothèque de savoirs, mais qui reste orienté par la notion que ce qui compte chez l'analyste, c'est un état de vacuité, c'est un état zen, si je puis dire, de disponibilité à l'inattendu, et d'esprit d'à-propos.

On pourrait même dire que tout ce qu'on appelle la formation analytique n'a que ce but d'obtenir chez l'analyste ce qui s'appelle la présence d'esprit - j'y arrive quand même. Et définissons-la simplement, comme le faisait Vauvenargues : " La présence d'esprit, dit-il, se pourrait définir comme une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. "

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours I* de Orientation lacanienne III, 4.

Jacques-Alain Miller

14 novembre 2001.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 21 novembre 2001)

II

J'ai posé la dernière fois la question de savoir ce que c'était qu'une orthodoxie et de pourquoi quelque chose comme une orthodoxie avait émergé dans la psychanalyse, on peut le dire, avait encombré la pratique de la psychanalyse et la réflexion des psychanalystes. [*]

Cette question de l'orthodoxie concerne la phase que traverse actuellement le mouvement psychanalytique et qui se caractérise, du moins à mes yeux, par la fin de l'orthodoxie.

On peut soutenir que c'est depuis longtemps, comme chaque fois que l'on s'aperçoit de quelque chose de nouveau. Disons au moins que la phase actuelle se caractérise par la subjectivation de la fin de l'orthodoxie. Et il est déjà à remarquer qu'il ne va pas de soi que l'on puisse s'exprimer dans les termes où je viens de le faire, en me référant au mouvement psychanalytique comme tel, et en supposant que le mouvement psychanalytique traverse lui-même une phase.

C'est là qu'est le fait nouveau.

Jusqu'à présent, disons depuis près de quarante ans, je ne vois pas qu'on ait pu dire pareille chose. Du moins, je n'ai jamais, me semble-t-il, été amené à réfléchir dans ces termes, à m'exprimer dans ces termes.

Disons pour simplifier qu'il n'y avait plus *le* mouvement psychanalytique, pour la bonne raison qu'il y en avait deux, le mouvement ipéiste et le mouvement lacanien.

Ça ne va pas de dire ça comme ça. J'essaye de m'apprendre un nouveau langage, donc je tâtonne.

Dire cela dans ces termes, ce n'est qu'une approximation. D'abord parce que, sous cette forme manifestement divisée, c'est tout de même le mouvement psychanalytique qui se poursuivait, s'il faut entendre par là, de la façon la plus générale, les conséquences de la découverte de Freud, la forme de pratique issue du freudisme, la formation des agents capables de cette pratique, et leurs modes de sélection, de régulation, d'association, ainsi que leur réflexion, leur malheureuse réflexion, sur ce qu'ils se trouvaient rencontrer dans cette pratique et leur façon de s'en débrouiller.

Tout cela faisait sans doute *le* mouvement psychanalytique, mais en tant que celui-ci se poursuivait évidemment sous des formes très différentes du côté ipéiste et du côté lacanien. Je ne sais pas à qui ça fera le plus d'effet, finalement, de prendre les choses comme ça, aux ipéistes ou aux lacaniens. Parce que, en définitive, chacun d'eux, à leur façon, bien distincte, était accoutumé à être les seuls, à se penser comme les seuls, à un certain niveau. Et rappeler à chacun son Autre va demander peut-être un petit temps de familiarisation, d'accoutumance, y compris pour moi. C'est pour ça que j'y vais précautionneusement.

Mais considérons les deux côtés, et ce que peut nous apprendre de les considérer ensemble, comme des formes qu'a prises historiquement le mouvement psychanalytique.

Qu'observe-t-on ? Pour le dire en simplifiant, le côté ipéiste était aux prises avec le multiple, et spécialement avec la tâche d'accorder le multiple présent en son sein.

Et le côté lacanien ? Eh bien, symétriquement, il était aux prises avec le Un, et avec la difficulté de faire avec son Un, le Un qui l'habitait, le Un qui

[*] La transcription de ce *Cours* a été assurée par Catherine Bonningue, Béatrice Chahtoussi Gérard Le Roy et Bernard Cremniter.

l'envahissait, le Un à l'occasion dont certains ont pu penser qu'il l'étouffait. La difficulté de faire avec ce Un et de tenter de se déprendre de ce Un.

Si vous ne l'avez pas reconnu, ce Un, c'est Lacan, Lacan qui a été, et qui est encore, le problème des lacaniens.

Or, paradoxalement, c'est le multiple ipéiste qui, lui, avait à faire avec l'orthodoxie, qui se trouvait avoir été investi du signifiant de l'orthodoxie, et qui, en conséquence, se présentait comme une orthodoxie, se pensait comme une orthodoxie, se croyait être une orthodoxie, et petit à petit cherchait à rester une orthodoxie, cherchait les voies et les moyens de rester une orthodoxie.

En revanche, le côté lacanien, lui, ne se pensait pas du tout comme une orthodoxie, ne songeait pas une seconde à revendiquer ce signifiant, et alors même qu'il jouissait, si je puis dire, d'une unité incomparable, pour la bonne raison que, de ce côté-là, le mouvement analytique était animé par une élaboration unique, l'élaboration de Jacques Lacan en personne.

Donc, à prendre cette perspective, je vois d'un côté une orthodoxie affairée, affolée, par le multiple qui la travaillait et qui donc intérieurement la niait, et de l'autre côté une unité au travail qui ne se pensait pas elle-même comme une orthodoxie, et qui par là, en effet, échappait à un certain nombre de difficultés, mais peut-être au prix d'une méconnaissance de ce qui était son être réel.

Je prends ici - c'est mon parti pour cette fois-ci -, je prends sur l'histoire de la psychanalyse, et pour repérer la position d'aujourd'hui, un point de vue dialectique.

Le point de vue dialectique n'est pas irénique. Je ne dis pas “ ironique ”. Il peut être tout à fait ironique au contraire. Je dis “n'est pas irénique ”, pas pacificateur, mais tout de même, le point de vue dialectique oblige à considérer l'Autre sous un autre aspect que celui du en trop, du déviant et du perturbateur. Le point de vue dialectique conduit à, oblige à donner sa place à l'Autre.

La dialectique, c'est ce qui vous enseigne que ce qui a lieu dans l'Autre n'est pas séparé de vous mais qu'il est corrélatif de ce qui vous arrive, qu'il y a quelque chose de vous dans l'Autre, et j'ose ajouter : et vice versa.

La dialectique conduit à penser une unité qui n'est pas la fusion, qui n'est pas la reconnaissance, qui n'est pas la communauté, mais qui, tout de même, d'un certain point de vue, surmonte la division, la séparation, l'ignorance, donc conduit à penser une unité articulée - ici à articuler d'abord sur ces deux éléments que je désignais comme le côté ipéiste et le côté lacanien.

Essayons d'entrer un peu plus avant dans le détail du processus selon lequel le mouvement psychanalytique s'est divisé en deux.

Prenons le côté ipéiste. Pour ceux qui ne le sauraient pas, puisque je vois ici des têtes nouvelles, ipéiste se réfère à I.P.A., IPA, l'Association psychanalytique internationale, qui s'est voulue l'Autre de Lacan puisqu'elle l'a mis dehors ou elle a refusé de le réinclure quand il s'est trouvé, par ce que lui-même a appelé une fausse manœuvre, à l'extérieur.

Le côté ipéiste, donc, a eu la charge, à lui confiée par Freud, de représenter l'orthodoxie dans la psychanalyse. Et c'est un fait, que j'ai mentionné la dernière fois, que Freud, on le constate, a ressenti la nécessité qu'il se dise, qu'il y ait un dire autorisé à proférer “ ceci n'est pas la psychanalyse, ceci n'est pas de la psychanalyse ”.

Il faut se demander pourquoi il a éprouvé la nécessité que, quelque part, il y ait un lieu habilité, d'abord par lui-même, et qui se perpétuerait, et d'où pourrait se faire entendre la parole “ ceci n'est pas de la psychanalyse ”.

Si c'était évident par soi-même que quelque chose n'était pas de la psychanalyse, ça irait sans dire. Au contraire, on a le témoignage que Freud avait dû se rendre à l'évidence que ça n'allait pas sans le dire. Et tout de même, si on a eu dans la psychanalyse quelque chose comme une orthodoxie, si ça a roulé dans la psychanalyse depuis près d'un siècle,

c'est bien parce qu'il a eu le sentiment de cette nécessité-là. Donc, on y est habitué, mais est-ce que ça va de soi ?

On sait quand cette idée lui est passée par la tête. Il en a rendu compte en 1914 dans son “ Histoire du mouvement analytique ”, après avoir eu affaire aux scissions de Adler et de Jung. Il a essayé d'en rendre compte, d'en tirer la philosophie, et dans ces termes-là.

Qu'est-ce qu'il a dû constater à cette occasion ? Il a dû constater qu'en dépit de la création d'une association internationale, il se produisait des déviations par rapport à son intention initiale.

Qu'est-ce que ça traduisait ? - pour le dire le plus simplement du monde. Cela traduisait le fait qu'il y a du jeu, en psychanalyse, entre la théorie et la pratique. Et même, cela avouait déjà qu'il y avait une indépendance, que l'on peut dire relative, mais qu'il y avait une indépendance de la pratique par rapport à la théorie, et que Freud avait mis au monde un mode d'écoute, comportant qu'on intervienne par l'interprétation, et que, comme résultat, on va mieux, on guérit, on se satisfait.

Il avait mis au monde ce mode, et il a dû constater - c'est ça l'aveu que comporte la création d'une orthodoxie - que l'on pouvait s'emparer de la méthode, du mode, du dispositif, et puis le conceptualiser autrement que lui, et donc, dans la pratique, interpréter en fonction d'un savoir distinct de celui qu'il avait obtenu de l'expérience.

Il a constaté qu'en effet on pouvait recevoir des gens, les inviter à parler sans mettre de barrières à ce qu'ils pouvaient trouver à dire, en les invitant à se livrer au mode de l'association libre, ponctuer leurs énoncés, les déchiffrer, leur proposer d'autres sens à ce qu'ils disaient, et puis s'alléger en même temps - il faut croire que si ça tenait, c'est quand même qu'on en obtenait des résultats positifs du point de vue thérapeutique -, s'alléger de l'appareil conceptuel fondamental que Freud avait construit pour aller avec ce mode de pratique.

Il a constaté que Adler pouvait penser faire de la psychanalyse tout en unilatéralisant la protestation virile, par exemple. Ou qu'on pouvait faire quelque chose comme de la psychanalyse tout en dévalorisant l'incidence sexuelle, voire en concevant une libido désexualisée, comme Jung. Ou qu'on pouvait encore faire venir les gens et puis les traiter, tout en considérant que tous leurs maux avaient comme origine le traumatisme de la naissance, comme l'a pensé à partir d'une certaine date Otto Rank. Et donc, c'est devant, me semble-t-il, cette évidence-là que lui ont imposée les faits, que Freud a fait appel à l'orthodoxie, précisément pour combler l'écart entre théorie et pratique.

Il y a une déviation néanmoins qu'il n'a pas maîtrisée, c'est-à-dire qu'il n'a pas réussi à transformer en scission. La scission, c'est l'idéal pour la préservation de l'orthodoxie. Une scission vérifie une orthodoxie. La déviation qu'il n'a pas pu maîtriser, c'est la déviation kleinienne.

Appelons-la par son nom, c'est une déviation. C'est une déviation consistant, comme le relève méthodiquement Lacan page 115 des *Écrits*, à projeter l'expérience subjective à la limite de l'apparition du langage, par là même à bouleverser la chronologie freudienne qui consiste à donner une très grande importance à la fonction imaginaire du corps maternel, qui dessine un univers conflictuel de l'enfant où se trouvent déjà présents les éléments que Freud ne met en jeu qu'au moment de l'Œdipe, et également à faire un sort spécial, capital, à l'action des mauvais objets internes dont l'incidence serait morcelante sur l'identification du sujet. Ils seraient donc à traiter électivement, y compris la subjectivation primordiale d'un mauvais objet, qui a conduit, comme le relève Lacan, à anticiper beaucoup sur Freud quant à la formation du surmoi, à considérer que la formation du surmoi intervient de façon précoce et non pas au déclin de l'Œdipe. Éléments parfaitement caractérisés d'une déviation théorique par rapport à des éléments tout à fait établis de la

doctrine freudienne reprise par les disciples.

Il faut même ajouter que cette déviation avait une incidence marquée dans la pratique, une pratique que l'on peut dire - je simplifie beaucoup - placée sous le signe de la mère, de telle sorte même qu'en regard la pratique qui se voulait freudienne, antikleinienne, s'est placée vaillamment sous le signe du père.

Nous avons vu se dessiner dans la psychanalyse une opposition pratique qui, pour être floue, n'en est pas moins capitale, l'opposition entre une atmosphère rigide de la cure du côté freudien orthodoxe, une atmosphère impitoyable quand elle a été pratiquée par des fanatiques. C'est un mixte de rigorisme germanique et de puritanisme anglo-saxon. Ça a donné des descriptions, qui ont été faites, de la rigidité, de la fixité de toutes les coordonnées de la cure et du caractère indifférent, aveugle, de l'analyste à tous les incidents pouvant survenir, lui-même essayant d'incarner un objet absolument invariable, donc habillé toujours de la même façon, rien ne bougeant dans le cabinet, donc allant dans le sens d'un certain dépouillement - chez les vrais fanatiques, l'idée même que tous les analystes devaient s'habiller de la même façon. On a le récit de ça, pour les années 50, de la pratique new-yorkaise où il était chaudement recommandé aux analystes d'aller s'habiller chez Brooks Brothers.

Et puis, de l'autre côté - c'était dans mon jeune temps que je faisais des gorges chaudes là-dessus, c'est passé -, une atmosphère flexible, souple, accueillante, par rapport à quoi les sujets désirant une analyse pouvaient s'orienter. Et aussi, sans doute, un style d'interprétation profondément distinct d'un côté et de l'autre, certainement beaucoup plus bavard du côté kleinien, jusqu'à opérer une sorte de commentaire continu des énoncés du patient de telle sorte que l'on peut parfois avoir le sentiment que la séance se déroule en partie double : le patient dit, l'analyste dit, et retour.

Le fait est que la déviation kleinienne - terme qu'on n'emploie plus, parce qu'on a réussi à gommer ce fait-là, pourtant capital -, la déviation kleinienne a pris. Elle a pris en Angleterre sous la houlette d'Ernst Jones qui y a vu une alternative à l'hégémonie allemande, autrichienne, sur la psychanalyse. Et c'est au fond assez content de lui que l'on voit Ernst Jones, dans les années 30, se rendre à Vienne et dire : “ Je viens vous apporter les nouveautés que nous, à Londres, nous avons pu élaborer, et on le prend à partir de Mélanie Klein. ”

Cela revient à dire : “ Il n'y a pas que vous, Messieurs, il y a un second lieu de vérité dans la psychanalyse. Londres vaut Vienne de ce point de vue-là. Cela a été sa place historique dans la psychanalyse de trouver un compromis. On peut dire qu'il a été en effet l'instrument du destin qui a permis à l'I.P.A. de surmonter la déviation kleinienne, mais en la reconnaissant, en l'admettant.

À partir de l'Angleterre, cette déviation a enthousiasmé en Amérique latine, où on y a trouvé une alternative à l'hégémonie américaine. Le destin, à cet égard, de la déviation kleinienne contraste avec ce qui s'est passé pour Sandor Ferenczi. Il n'y a pas de doute que - ça, c'est la géopolitique de la psychanalyse - c'est vraiment le déplacement de Klein à Londres, dans une métropole mondiale, et l'usage qu'ont pu en faire les insulaires, et puis les Américains latins, qui ont fortifié cette déviation jusqu'à en faire un courant. Alors que, à partir de Budapest, il n'y a pas eu à proprement parler une école ferenczienne. Il y a eu un style qui, en effet, s'est retrouvé à irriguer la psychanalyse - un des noms célèbres est celui de Balint -, la psychanalyse et au-delà de la psychanalyse, et cela a conflué avec la flexibilité kleinienne. Cette flexibilité a conduit par exemple un Balint à avoir les meilleures relations avec Lacan, dans les années 40, 50, relations dont Lacan fait état à l'occasion dans les *Écrits*.

On peut dire que le côté ipéiste s'est

lui-même divisé en deux, entre d'un côté le courant annafreudien - ça a pris vraiment forme après la mort de Freud, et c'est sa fille qui a patronné le mouvement d'orthodoxisation de la seconde topique et a rameuté, a fait le liant de l'équipe Hartmann, Lœwenstein et Kris, dans *The Psychoanalytic Studies of the Child*.. Et puis, de l'autre côté, nous avons eu le courant kleinien, auquel on peut joindre, tout en faisant des différences plus fines, le courant dit des relations d'objet qui s'est aussi avant tout développé au Royaume-Uni.

Cette opposition, qui dure encore, est celle du style rigide et du style souple dans la pratique, parce que, au fond, cette division n'est pas allée à son terme. Elle a été retenue dans le même cadre institutionnel.

C'est ça l'aventure du côté ipéiste du mouvement psychanalytique, c'est que deux orthodoxies ont voisiné, et sans s'excommunier. Et du coup, logiquement, il est apparu, il s'est affirmé une troisième orthodoxie, l'orthodoxie mixte, l'orthodoxie ouverte, l'orthodoxie empruntant à tous, en définitive informe. C'est celle qu'on a connue en France et dans la zone européenne de l'influence française.

Et ce qui est très frappant, c'est que, sans être vraiment fixée sur la doctrine, la troisième orthodoxie a conservé une atmosphère d'orthodoxie plutôt qu'elle n'a élaboré une doctrine orthodoxe. Cela lui a d'ailleurs permis d'absorber des influences phénoménologiques personnalistes.

Qu'est-ce que ça traduit cette histoire, cette pluralisation de l'orthodoxie du côté de l'I.P.A. ?

Cela ne fait que confirmer le débordement constant dans la psychanalyse de la théorie par la pratique. On peut dire que Freud a été le premier à en donner l'exemple par ce que lui-même a dû effectuer du passage de la première à la seconde topique. Et c'est parce qu'on est habitué aujourd'hui à ces termes qu'il faut se rendre compte de ce que ça a voulu dire à l'époque, pour ceux qui s'étaient fait entrer dans la tête la première topique, de voir que Freud, conservant l'expérience, déplaçait le premier édifice qu'il avait construit et, sur la base de la même expérience, de la même pratique, élevait un nouvel édifice.

C'est criant là. Comment mieux avouer la disjonction de la pratique et de la théorie, le débordement interne de la théorie sous les effets de la pratique ?

Le scandale a été qu'en quelque sorte il substituait une orthodoxie à une autre, et cela a déconcerté. Les uns ont dit oui, les autres ont dit non, et puis ils ont eu au moins deux éléments pour jouer. Et certains, vous le savez, parmi ceux qui se disaient les plus orthodoxes freudiens, ont refusé la pulsion de mort, alors que Klein, la déviationniste, embrassait d'enthousiasme cette pulsion de mort.

Et, en effet, sur la base de cette seconde topique, s'est édifié ce qui a fait figure d'orthodoxie principale dans la psychanalyse, là où Lacan a trouvé le ressort de son mouvement à lui, l'*Egopsychology*, qui en effet était, après sa constitution, dans son moment de verdeur, de force, de plus grande force, quand Lacan a commencé son enseignement en 1953. C'était au moment où en effet le triumvirat new-yorkais produisait les textes fondamentaux de ce qu'ils entendaient être l'orthodoxie dans la psychanalyse. Et cela a soutenu Lacan dans son effort théorique de s'opposer frontalement à cette orthodoxie.

Il y a une telle énergie qui s'est dégagée de cette confrontation que, pendant des années ensuite, les élèves de Lacan ont continué de voir le mouvement ipéiste par le prisme de l'*Egopsychology* au moment où celle-ci était déjà en train de s'évanouir, de disparaître.

C'est un fait que les trois orthodoxies que je distingue ont passé un compromis historique qui a fait durer l'orthodoxie dans la psychanalyse.

Ce compromis comportait trois volets.

Premièrement, l'appartenance à un même ensemble institutionnel, laissant la direction du mouvement dans les

mains des annafreudiens. Et jusqu'à il y a très récemment, ça été comme ça, il fallait être annafreudien ou avoir fait allégeance à l'annafreudisme pour être président de l'I.P.A. Il n'y a pas eu d'exception, à vrai dire.

Deuxièmement, conservation du privilège médical, c'est-à-dire accord général de tout le monde pour mettre sous le boisseau l'argumentation freudienne en faveur de ce qui s'appelait l'analyse profane, l'analyse pratiquée par des analystes non médecins.

Et troisièmement - et on voit bien que ce point a nécessairement été investi d'une importance capitale dans ce contexte -, régulation purement quantitative de la pratique.

Elle est purement quantitative parce qu'elle ne pouvait pas être qualitative, puisqu'ils étaient déjà, si je puis dire, d'accord sur rien, ou sur très peu concernant les fondements théoriques, et qu'il y avait justement cette zone mixte en pleine croissance de tous les côtés. Donc, nécessairement, le ciment a été le quantitatif, la régulation purement quantitative de la pratique, à savoir concernant la durée des séances, qui est devenue un élément, une pierre angulaire de la psychanalyse, et puis le nombre des séances hebdomadaires à respecter pour la validation d'une analyse comme didactique.

D'ailleurs, c'est très amusant, parce qu'on apprend maintenant - moi, je ne l'apprends vraiment que maintenant, par les bouches les plus autorisées, c'est ce qui est encore plus amusant - qu'il y a eu un conflit permanent, à partir des années 50, entre les orthodoxes français et le centre orthodoxal ipéiste. Il semble - je le dis sous toutes réserves parce que les recherches sont en cours, paraît-il - qu'au même moment où Lacan avait perçu que ça ne pouvait pas durer comme ça une séance analytique, et qu'il avait commencé à diminuer la durée de la séance - Dieu sait ce qu'on lui a reproché à cet égard, c'était comme un crime de lèse-psychanalyse, comme " ce n'est pas de la psychanalyse " -, il semble que, dans le même temps où ceux qui lui reprochaient de diminuer la durée des séances, eux diminuaient le nombre des séances obligatoires pour une analyse didactique.

En tout cas, ça, c'est avéré, on le sait de façon sûre, parce que tout ça ne laisse pas beaucoup de traces écrites pour les chercheurs - il semble avéré qu'à partir des années 60, en effet, la S.P.P., la Société psychanalytique de Paris, fer de lance de l'orthodoxie en France, s'est trouvée en conflit avec l'ensemble de l'I.P.A. sur le fait qu'ils se contentaient volontiers de trois séances hebdomadaires par semaine pour la didactique, alors que la norme était quatre ou cinq séances. Dans le même temps où Lacan a diminué la durée des séances - et il était stigmatisé pour ça -, il semble que Nacht, le luminaire de l'autre côté, lui, ait enlevé au cursus obligatoire de la didactique une séance obligatoire sur quatre ou sur cinq. Donc, ils ont fait simultanément la même découverte que le temps était une variable à laquelle on pouvait toucher.

En tout cas, on ne nous en a pas fait la confidence. C'est maintenant qu'on l'apprend et qu'on espère avoir l'occasion de le lire, une fois que les chercheurs auront fait leur travail. Les communications orales nous disent qu'on a interrogé certains notables de l'époque quand ils étaient encore en vie, pour savoir ce qu'il en était et que leur réponse en général c'était "je ne me souviens plus comment ça a commencé ". Là, dans le moment présent, on va apprendre des choses.

Donc, une régulation, au moins l'idéal d'une régulation quantitative spécialement investie dans cette situation d'orthodoxie conflictuelle. C'est sur la base de ce compromis historique que Lacan a été excommunié.

On peut essayer de dessiner ce qu'a été l'évolution de la triple alliance. La triple alliance des trois orthodoxies, la triple alliance des orthodoxies marquée par le moment de sa naissance dans le compromis, on peut dire qu'elle s'est occupée à élaborer des formations

théoriques de compromis, et que c'est ça l'histoire théorique à partir des années 40. Et, dans les faits, cette élaboration des formations théoriques de compromis s'est traduite par une mise en question de l'*Egopsychology* puisque c'était, si je puis dire, la seule vraie orthodoxie, puisqu'ils avaient l'avantage, et en même temps le péché, la charge, dans ce débat, de représenter le discours rigide. Et donc, le mouvement historique n'est pas généreux, n'est pas bienveillant pour les rigides.

On peut dire que l'élaboration théorique ipéiste, son histoire, c'est le grignotage progressif des positions de l'*Egopsychology*, par mixage avec le kleinisme, et spécialement le courant dit des relations d'objet.

Quelqu'un s'est distingué, à un moment donné, dans les années 70, par les recollements astucieux qu'il a essayés de l'*Egopsychology* par les relations d'objet, Otto Kernberg, qui a été salué comme le sauveur aux États-Unis d'Amérique, c'est-à-dire comme le producteur d'une néo-*Egopsychology*. Il en a été d'ailleurs récompensé par la présidence de l'I.P.A., qu'il a vaillamment assumée ces quatre dernières années. Il vient de passer la main au mois de juillet dernier. Alors qu'on a dû constater historiquement que la néo-orthodoxie *Egopsychology* qu'il avait mise au point n'est pas passée au-delà des Etats-Unis. Ils n'ont pas réussi la reconquête du champ freudien à partir d'Otto Kernberg.

D'ailleurs, la meilleure preuve que là il en a souffert, c'est qu'il en a été mortifié. Pourquoi est-ce que ce qui marchait aux États-Unis a été traité par-dessus la jambe par ses collègues ipéistes de France, d'Amérique latine et du reste du monde ? Le résultat est que nous avons vu venir de sa part un certain nombre de textes extrêmement critiques à l'endroit de ses collègues de l'I.P.A., et qui traduisent en effet l'échec de son projet qui était de réussir un mixage des orthodoxies afin de redonner un sens à l'orthodoxie.

Là, on peut observer - à bon entendeur, salut - un phénomène de lutte asymétrique entre les rigides et les flexibles. On peut dire que l'*Egopsychology* était vouée, par sa définition même, à la répétition, et que le seul fait qu'elle a dû accueillir des trouvailles ou prétendues telles, était déjà pour elle un facteur d'affaiblissement et de dissolution.

On constate, dans l'histoire du courant ipéiste, du mouvement ipéiste, que c'est plutôt du courant des relations d'objet qu'ont émergé les nouveaux maîtres de vérité. Les Bion, les Winnicott, viennent de là, du côté des flexibles. Du côté des inflexibles, ils ont été voués à une répétition ou à essayer de rattraper, de nommer de l'ancienne manière les nouvelles découvertes, les nouvelles trouvailles, les phénomènes cliniques qui n'avaient pas été pris en compte.

Du côté de ce mouvement ipéiste, le progrès, la progression s'est faite précisément du côté de l'orthodoxie la plus faible. Et jusqu'à ce que, à partir des années 80, après sa mort, l'enseignement de Lacan lui-même soit pris en compte et progressivement mis au programme d'un certain nombre d'instituts ipéistes - ce qui connaît actuellement, vingt ans après le début du phénomène, une croissance considérable, sinon en France, où c'est encore discret, mais d'une façon tout à fait affichée en Amérique latine.

Autrement dit, le mouvement ipéiste a commencé par l'investiture de Freud comme une orthodoxie investie et féroce - qui aurait dû l'être, elle aurait dû être féroce -, et elle s'est transformée en orthodoxie buvard, en orthodoxie attrape-tout. Et l'évolution, de ce côté-là, en est arrivée au point où non seulement chacun dans le mouvement ipéiste a sa théorie, mais où chacun veut avoir sa théorie. S'il n'a pas sa théorie, il lui manque quelque chose. Il faut qu'il ait un mot à lui, au moins. Cela fait partie de son identité de psychanalyste. C'est comme ça que les orthodoxies finissent.

Désormais - c'est ce que le mouvement ipéiste est en train de subjectiver douloureusement, il ne faut pas s'en moquer, je ne vous dis pas de

compatir, mais, comme dirait l'autre, c'est aussi notre histoire, à l'envers peut-être. Donc, pas de *Schadenfreude,* il ne faut pas se réjouir des malheurs qui arrivent à l'autre, d'autant que là ce n'est pas un malheur, c'est que la signification même de l'orthodoxie est maintenant perdue chez eux, et au point qu'on assiste à une privatisation de la théorie.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que, eux, ils sont en train de réaliser, beaucoup plus que les lacaniens, que la théorie est une élucubration de savoir - expression du dernier enseignement de Lacan. Lacan l'a dit, c'est une élucubration de savoir, mais c'est du côté ipéiste que c'est réalisé en quelque sorte. Je ne dis pas sous la forme optimale, il ne faut pas trop m'en demander, mais l'I.P.A. réalise actuellement la théorie comme élucubration de savoir.

Là, notre guide est M. Wallerstein, ancien président de l'I.P.A., et qui s'est voué à travers les décennies dernières, d'une façon héroïque, à rechercher les bases minimales de l'orthodoxie.

Dans le dernier texte que j'ai lu de lui, qui est paru en français en juin dernier, il arrive - peut-être y est-il arrivé déjà depuis quelques années, mais j'en ai pris connaissance là - à la thèse, en toutes lettres, de la disjonction, dans la psychanalyse, de la théorie et de la pratique. Il propose au psychanalyste de distinguer deux niveaux.

Le premier consistant à dire ce qu'il fait, et à essayer de le dire dans une langue commune, dans une langue pauvre, dans une langue factuelle, à la limite on serait peut-être dans les protocoles d'observation qu'on essayait de pratiquer dans le logicopositivisme, où il s'agissait de décrire ces expériences d'une façon dénuée de toute connotation, sur le modèle “ Otto a vu que, deux points ”.

Et puis, deuxième niveau, vous élucubrez à ce propos, en sachant que ce ne seront jamais que des métaphores. Il a appris ce mot-là ! Ah ! on ne dit pas des choses comme ça.

C'est à ça que converge, on peut dire, le dernier enseignement de Lacan et puis l'expérience vécue du mouvement ipéiste où se développe un pluralisme qui est à la fois pragmatique et esthétisant.

D'abord, c'est pragmatique. C'est pragmatique au sens où on s'incline devant ce qui marche ou ce qui est supposé marcher. Donc, là on est dans le régime que l'épistémologue Feyerabend appelait *anything goes*, n'importe quoi fait l'affaire - Lacan aussi bien. Je suis en train de décrire là le moment le plus actuel et presque à faire les prédictions que ça ne peut aller que davantage dans ce sens. De son propre mouvement ça ira toujours davantage en ce sens à moins que des bonnes fées se présentent qui aident à faire autrement. Donc, *anything goes* dans la théorie psychanalytique.

Deuxièmement, c'est esthétisant en même temps, c'est-à-dire on apprécie les belles métaphores, sans croire pour autant que ce soit vrai, mais on est capable de faire une différence entre bien parler de la psychanalyse ou ne pas bien en parler.

Et puis, le pluralisme, parce que c'est la conséquence logique de ça, le pluralisme qui descend au niveau de chaque praticien, c'est-à-dire que l'on perd même l'espoir qu'il y ait un pluralisme au niveau des sociétés entre elles, c'est un pluralisme qui descend jusqu'au niveau du praticien.

Il faut bien dire que ça conflue. Cet état de la théorie, cet état de dissolution de l'orthodoxie conflue avec le relativisme postmoderne, et peut s'accommoder très bien, se sentir en résonance aussi bien avec la déconstruction de Derrida qu'avec le néopragmatisme de Richard Rorty.

Le résultat, le résultat de cette fête - parce que, là, *anything goes*, c'est le banquet, c'est tout le monde est invité -, si je puis dire, l'effet gueule de bois de ces excès, c'est que, de façon patente, il devient de plus en plus difficile, au mouvement ipéiste, de différencier la psychanalyse de la psychothérapie psychanalytique, comme ils s'expriment.

Et donc, ils sont animés d'une recherche passionnée de la

différenciation, ils prennent ça comme thème, etc., et, sur les fondements que je viens de rappeler, cette différenciation nécessairement échappe. Et même, elle s'inverse, et on entend dire : “ C'est justement là où vous croyez être psychothérapeute que vous êtes psychanalyste, et le contraire, etc. ”

L'idée même d'orthodoxie apparaît comme désuète. On pourrait dire même que sa seule chance aurait été de pouvoir se définir comme orthodoxie contre Lacan. Ce serait le recours. Il faudrait - est-ce jouable ? - que Lacan soit le moins-un du nouveau banquet des analystes.

À quoi assiste-t-on, de fait là, aujourd'hui, la semaine dernière, la semaine prochaine ? J'essaie de parler du plus présent, de la façon dont je suis maintenant l'actualité de ce que raconte l'un ou l'autre du courant ipéiste quand il prend la parole à Paris, à New York, à Buenos Aires, etc.

D'abord, il y a des essais - on va voir jusqu'où ça va aller -, des essais pour répéter l'anathème de 1963 dans les conditions du XXIe siècle. Je ne vous dis pas le problème. On a vu cette tentative il y a trois ans avec M. Kernberg, qui a vraiment fait une excommunication pour rire, en disant que l'I.P.A. était pour le contact avec tout le monde sauf avec les personnes et les institutions ne respectant pas les standards de l'I.P.A.

C'est pas sérieux. Quand on veut qu'une excommunication marche, on la formule autrement, et puis il faut dire des noms. Si on ne dit pas de noms, une excommunication c'est nul et non avenu.

Je me suis donné ce plaisir, en avril dernier, à Buenos Aires, devant une salle qui était bourrée de membres de l'I.P.A. voisinant avec des lacaniens, tout ça pour rendre hommage à Lacan, pas à Kernberg, je me suis donné le plaisir de leur rappeler qu'ils étaient là en infraction avec un édit. Je ne peux pas vous dire ce qu'ils m'ont répondu, je peux seulement vous le mimer. [*Haussements d'épaules*]. Ce n'est pas facile de répéter l'anathème.

Vous avez aussi la tentative, méritoire, de M. André Green, celui-là même qui s'était - je m'en souviens - présenté à Lacan lui-même comme le propagateur de Lacan dans l'I.P.A.

Il faut dire d'ailleurs qu'il l'a fait. Il a tenu parole. Il a propagé quelque chose de Lacan dans l'I.P.A. En disant que c'était du Green, bon ! C'est un détail. Et en disant “ image mnésique ” au lieu de dire “ signifiant ”.

Dialectiquement, en même temps il est conduit à proposer actuellement au mouvement ipéiste la forclusion éternelle de Lacan lui-même. On comprend bien que, pour que Green soit son prophète dans l'I.P.A., il faut que Lacan ne soit rien dans l'I.P.A. Donc, ça obéit à une logique inflexible. Il est tout à fait logique que ce soit un de ceux qui ont le plus fait pour faire pénétrer des thèses ou des notions de Lacan à l'intérieur de l'I.P.A., il est parfaitement logique que ce soit celui-là même qui soit le diffamateur de Lacan, celui qui dit du mal de Lacan lui-même.

Voilà des produits de dissolution de l'orthodoxie. Voilà ce qui se passe quand l'orthodoxie se défait. On voit surgir ce type de phénomènes. Donc, essais pour répéter l'anathème.

Deuxièmement, l'opération consistant à pratiquer une disjonction entre Lacan praticien et Lacan théoricien, c'est-à-dire critiquer l'un et emprunter à l'autre. Critiquer le Lacan praticien, avoir des réserves - “ nous avons des réserves sur la pratique de Lacan ” -, mais en même temps, d'autant plus, à l'abri de ces réserves, emprunter à son langage, lui emprunter ses métaphores - “ j'aime beaucoup les métaphores de Lacan ”. Donc la formule complète : “ J'ai mes réserves sur la pratique de Lacan, mais j'aime beaucoup les métaphores de Lacan ”. Je vous donne le principe d'une littérature dont on a pour l'instant quelques éléments, et que nous allons voir grossir en nombre dans les temps qui viennent.

Et puis, troisièmement, opérer une disjonction entre Lacan et les lacaniens. C'est la version : “ Lacan, très bien, très intéressant. Les lacaniens, pouah ! ” -

avec le corollaire de cette position, proférée par des analystes ipéistes : “ En définitive, les meilleurs élèves de Lacan, c’est nous ”. Je vous décris une combinatoire à partir d’indices qui sont encore légers, mais je crois que toute une littérature va venir remplir et donner de la vie à ces différentes places.

Je vous donne une matrice. Il y a une combinaison des trois positions, et là, les combinaisons sont multiples, infinies, empruntant à chacune des trois dans des proportions diverses.

Il ne s’agit pas de satire ici, il s’agit d’un constat. L’orthodoxie est devenue un éclectisme. Nous assistons à un phénomène qui n’est pas inédit dans l’histoire des idées, nous assistons au devenir éclectique de l’orthodoxie, et à une pulvérisation du discours qui est retenue par l’inertie institutionnelle et les garde-fous qui sont ainsi ménagés.

C’est dans ce contexte qu’il m’est arrivé ailleurs de parler de réunification du mouvement psychanalytique. Le mot a évidemment quelque chose d’ironique. D’un côté, cela nomme cet état où tous les chats sont gris, ou même la seule chose qui peut prévaloir alors, c’est la formule qui est due à un théoricien, qui a été en même temps un homme d’État chinois - je me souviens de son nom -, Teng Hsiao-Ping, et qui avait proféré : “ Qu’importe qu’un chat soit blanc ou noir s’il attrape les souris ”. Eh bien, il y a quelque chose dans la psychanalyse qui gagne et qui répond à la formule de Teng Hsiao-Ping.

Prenons maintenant le côté lacanien. Le mouvement lacanien a apparemment une histoire plus simple, dans la mesure où il se résume à l’évolution interne de l’enseignement de Lacan. C’est-à-dire que, jusqu’en 1981, le mouvement lacanien s’est trouvé dans la même position que le mouvement ipéiste jusqu’en 1939, c’est-à-dire dans une situation où le maître est là. Le maître, celui qui a inauguré une expérience nouvelle, est là en personne pour l’orienter, la commenter et la faire évoluer.

La différence - il y en a une -, c’est que Lacan, à la différence de Freud, n’a pas donné à son propos la forme d’une orthodoxie, et qu’il s’est même explicitement refusé à le faire.

C’est Freud lui-même qui a mis en évidence la première et la seconde topiques, comme des repères *ne varietur.* On peut dire que ce sont ses élèves qui l’ont pris comme tel, mais Freud a pensé qu’il fallait donner une stabilité à la pratique analytique, qu’il fallait la prendre dans un cadre rigide institutionnel. C’est ça qui a conduit Lacan à dire que Freud, par là, a pris le risque d’un certain arrêt de la psychanalyse.

Il a concédé que peut-être, pour Freud, c’était le seul abri possible pour éviter l’extinction de l’expérience analytique. Je crois qu’on sent ça chez Freud, en effet, l’idée qu’il y a là un feu qu’il faut abriter, et que pour ça il ne faut pas prendre de risque.

On peut dire que Lacan, lui, a eu une stratégie anti-orthodoxe, c’est-à-dire qu’il a parié sur le déplacement et non pas sur la stabilité. Et c’est pour ça qu’il a fait ce que lui-même a appelé, même en faisant des mines, *un enseignement*, et non pas une ou deux théories, parce que la théorie comporte arrêt, comporte contemplation.

Dans toute théorie, il y a un repos sur l’acquis, alors que l’enseignement, celui de Lacan au moins, s’est installé dans la faille qui, dans la psychanalyse, disjoint pratique et théorie. Et avec l’idée que le partenaire auquel l’analyste, et l’analyste qui enseigne, a affaire, c’est un réel qui produit sa propre méconnaissance, et donc qu’il s’agit dans l’activité théorique de gagner sur le refoulement, il s’agit de gagner sur la défense, de telle sorte qu’en effet l’enseignement apparaît comme quelque chose comme une analyse, comme l’analyse de ce qu’un analyste méconnaît de sa pratique et méconnaît de la psychanalyse.

Dans cette perspective s’ordonnent très bien les dits de Lacan qui ne sont pas une coquetterie, de dire, comme il le faisait, que, quand il enseignait, il était dans la position de l’analysant, la position de l’analysant, non pas qui sait mais qui veut savoir.

Quand il disait : “ Je fais la passe continuellement, dans mon Séminaire ”. Ou quand il disait que le comble de la position analytique est de redevenir analysant au regard du sujet supposé savoir. Ce sont autant de formulations qui éloignent, qui rendent impossible toute position d'orthodoxie.

Et, de fait, on ne trouve pas… C'est ça que cherchent à l'occasion les aventuriers ipéistes qui viennent fureter chez les lacaniens, en disant : “ Où est le trésor ? ” Ils sont sur les traces, comme disait quelqu'un, fort sympathique, du côté ipéiste, qui était depuis cinq ans dans un cartel, avec quatre lacaniens : “ Ça fait cinq ans, je n'ai pas encore trouvé comment on fait la scansion. ” C'est que précisément on peut chercher, il n'y a pas de formulaire, il y a pas de credo lacanien.

On ne trouve rien, ou très peu, de Lacan sur la séance courte. On peut répéter “ le retour à Freud ”, “ l'inconscient structuré comme un langage ”, mais ce sont des expressions qu'il a dites une fois, qui sont prélevées sur son discours, dont au plus on a pu faire des slogans qu'il a laissé se répandre, mais qui évidemment ne peuvent pas constituer une orthodoxie.

C'est pourquoi le mouvement lacanien n'a pas un devenir éclectique, et Lacan n'était pas éclectique pour n'être pas orthodoxe. Il était bien plus opportuniste, au sens où il était attentif aux inventions de la culture, aux productions de la civilisation, à la pointe de l'information.

Et combien d'auteurs, qui sont devenus célèbres ensuite, Lacan n'a-t-il d'abord nommés, indiqués.

Je me souviens, le nom de Chomsky était inconnu de l'opinion éclairée avant que Lacan ne lui consacre un Séminaire. Il commençait à être connu pour une petite thèse qu'il avait faite, *Syntactic Structures*, par les spécialistes, et puis c'est Lacan qui l'a porté à l'opinion.

Il n'y avait pas une seule traduction française de Frege, il n'y avait aucune mention de son nom, il était complètement inconnu au bataillon de la philosophie française, quand Lacan m'a dit, et à mon ami [?] : “ Intéressez-vous à ça, faites un exposé là-dessus ”. Il se trouvait que j'avais acheté, peu de jours avant, ce qui n'était pas paru très longtemps avant, les *Grundlagen der Arithmetik*, leur traduction anglaise. Je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup d'exposés sur Frege avant que je fasse le malheureux mien, en lacanien, comme me le reproche encore quelqu'un qui pourrait penser à autre chose, mon collègue Bouveresse. Le fait d'être au Collège de France à professer sur la philosophie n'empêche pas que ça continue de le travailler que j'aie fait ça. Dans la voie de Lacan, en effet, on n'attendait pas les gros bataillons pour être à la pointe - très relativement, puisque c'était déjà dans les pays anglo-saxons une référence capitale.

Autrement dit, il y a chez Lacan une orientation anti-orthodoxe, affirmée, et qui est répercutée tant au niveau de la formation qu'au niveau de la transmission de la psychanalyse. Au niveau de la formation, c'est là qu'il faut inscrire son dit : “ Il n'y a pas de formation analytique, il n'y a que des formations de l'inconscient ”. Et au niveau de la transmission, quand il dit : “ Il s'agit que chacun réinvente la psychanalyse ”, qu'au fond, la psychanalyse est à faire par chacun.

Il ne faut pas croire que ce sont les élucubrations de la fin de son enseignement. C'est dès le début, dès qu'il prend la parole. Vous avez ça dans les *Écrits* page 458 sur “ La psychanalyse et son enseignement ”, quand il formule - ce qui devenu célèbre - que “ la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre ” - le nous est de majesté - “ à ceux qui nous suivent s'appelle un style.

Il ne s'agit pas de la transmission d'un savoir acquis. Et Lacan, à cette occasion, prend comme référence les révolutions de la culture. Il dit que la voie par laquelle il s'agit de transmettre la psychanalyse, c'est la voie “ par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture ”.

Pensons à la révolution de la culture qu'a été la Renaissance. En effet, à un moment, on a mis de côté là le type de recherche scolastique - on le réévalue aujourd'hui, cet apport scolastique -, on a mis de côté la scolastique pour se livrer avec passion à la réédition, à la traduction des maîtres antiques. On a là une mutation du goût, une révolution de la culture, et qui passe par d'autres voies que la transmission d'un savoir déjà organisé.

D'ailleurs, ce n'est pas forcément un mieux. On pourrait défendre qu'il y avait dans la scolastique plus d'esprit scientifique que dans le mouvement renaissant que Lacan taxe à l'occasion d'avoir été obscurantiste, alors que les scolastiques après tout s'occupaient des problèmes de l'énonciation et du langage avec une minutie qui fait encore notre admiration, et que par contre les renaissants, eux, reprenaient le plus éculé de la mythographie antique.

Pensons aussi à ce qui a eu lieu au moment de l'émergence du discours scientifique et où on peut suivre comment on est passé de l'érudition à l'expérience et à la manipulation des symboles mathématiques.

Cela s'est fait progressivement, et puis, en effet, on commence à dire, à partir du milieu du XVIIIe, siècle : “ Oh ! les gens ne s'intéressent plus aux travaux d'érudition, il n'y en a plus que pour les expérimentalistes et les savants. ” Ceux qui compulsent, là, les données quantitatives ont pu à peu près placer le moment où le goût, en effet, bascule du côté scientifique, et où l'érudition apparaît au contraire comme une chose d'avant.

Lacan fondait en effet la transmission sur le transfert, c'est-à-dire sur les mutations du sujet supposé savoir, ce qui nous invite aussi bien à nous interroger sur ce qui aujourd'hui en est des psychanalystes au regard du sujet supposé savoir.

Il est certain que les analystes sont aujourd'hui décontenancés par la forme moderne du sujet supposé savoir. D'un côté, en effet, le sujet supposé savoir n'a fait que gonfler sa position du côté du discours de la science, et que, de l'autre côté, par compensation, il y a une inflation des pratiques de bavardage, dans la sphère publique et aussi bien comme thérapeutique. Disons, d'un côté, le hors-sens croît, du côté scientifique, et de l'autre, une quête éperdue du sens, thérapeutique, politique, de divertissement, et on peut dire que la psychanalyse se trouve comme écartelée entre ces deux versants.

Sous quelle forme cette réunification dont j'ai pu parler peut-elle s'effectuer ? Je repose la question.

Je me suis aperçu, j'ai dû m'apercevoir… Le seul fait que j'aie lancé le mot a allumé quelques petites lumières, puisque justement j'ai dû répondre là-dessus ce matin à une enquête d'opinion - enfin, la mienne. On est venu enquêter sur mon opinion pour savoir ce qui allait vraiment se faire de cette réunification.

J'ai dû expliquer que c'était précisément le triomphe du multiple dans la psychanalyse qui laissait présager une réunification sous des formes tout à fait imprévues, que le fait nouveau c'est que la psychanalyse se reconnaît comme plurielle. Cela suppose finalement plus d'efforts du côté lacanien que du côté ipéiste. C'est ça qu'il faut voir.

On constate en effet - c'est même ce que je commence à mettre en œuvre ici - que les barrières deviennent poreuses, et qu'il semblerait que la libido des psychanalystes, dans les temps qui viennent, va moins se porter à se discréditer les uns les autres. Ils ont déjà beaucoup donné dans cet ordre d'idée, et c'est avec une certaine tendresse que l'on peut écouter quelques débris du temps passé essayer de ranimer la flamme. Mais les psychanalystes sont plutôt contraints d'essayer de donner une définition recevable de la psychanalyse dans les conditions du siècle présent.

Qu'est-ce que c'est que ces conditions du siècle présent ? Le fait même qu'un journaliste se dérange parce qu'il a entendu dire que je parlais de réunification du mouvement

analytique, ça en témoigne. C'est l'époque - je généralise - où les psychanalystes sont conduits à répondre à une injonction de transparence, à un impératif qui s'impose à partir de la sphère publique et qui est de l'ordre : " Dis-nous qui tu es ! Dis-nous ce que tu fais ! Dis-nous d'où tu viens ! " Et je crois que les analystes ne pourront pas y échapper, ne pourront pas y couper, les ipéistes comme les lacaniens.

Les formes traditionnelles de garantie ou d'autorité, sur lesquelles le mouvement psychanalytique dans son ensemble a vécu, le respect de l'autorité, le respect de l'institution, le préjugé favorable qu'on accorde à l'institution ou à une autorité qui a les insignes qu'il faut, eh bien, tout ça appartient à un monde disparu. On ne fait plus confiance, à cet égard, aux galonnés. On fait encore moins confiance aux galonnés qu'aux autres, parce qu'on sait qu'ils ont des choses à cacher.

Le moment présent - puisque c'est en train d'arriver maintenant -, le moment présent est un moment de difficulté aiguë puisque la pratique analytique est tout de même fondée sur le caché, elle est fondée sur une confidence intime. Elle est fondée en plus sur le silence des psychanalystes, sauf quand ils prennent la parole sous des formes absconses qui sont équivalentes au silence en moins bien. Et en plus, l'inconscient lui-même a un mode d'être ou de non-être qui ne répond pas au canon de l'existence commune, et en particulier déjoue tout à fait la conception de rapport de causalité linéaire.

Donc, ça ne convient pas, la psychanalyse. S'il fallait choisir un siècle, ce n'est pas celui-là qu'on aurait choisi. Mais, précisément, on ne choisit pas, et donc il y a un choix forcé, et c'est un choix forcé qui, quoi qu'ils en aient, force les analystes à un rapprochement pour répondre de la psychanalyse. Une psychanalyse qui à part ça est partout. Elle fait retour partout, elle inspire profondément le mode de sustentation de notre civilisation.

Ou bien la libido des psychanalystes va se déplacer de l'affrontement entre courants, mouvements psychanalytiques, ou ça va se déplacer de là pour assumer la contradiction où est la psychanalyse par rapport à la civilisation sur un certain nombre de points, ou bien - je ne dirai pas que la psychanalyse disparaîtra, je dirai ça plus gentiment -, ou bien elle passera dans le mouvement général de la civilisation.

Donc, encore un moment monsieur le bourreau.

Orientation lacanienne III, 4

Fin du *Cours II* de Jacques-Alain Miller du 21 novembre 2001.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Troisième séance du *Cours*

(mercredi 28 novembre 2001)

III

La disjonction de la pratique et de la théorie dont j'ai parlé la dernière fois, cela s'éprouve aujourd'hui chez les analystes. Et comment en serait-il autrement, à vrai dire, quand d'un côté la pratique s'étend et prolifère, tandis que de l'autre côté la théorie se fragmente et se privatise ?

Le fait majeur est que la pratique jouit de crédibilité sociale, alors que la théorie est au contraire suspecte, elle nourrit les incrédules.

Ce que j'appelle ici la pratique, dans un sens étendu, la pratique de l'écoute considérée dans une acception générale, cette pratique de l'écoute, dans les formes diverses qu'elle revêt, est crédible. On constate que l'opinion lui fait confiance. On admet très généralement que parler et être écouté en privé, voire en public, fait du bien. C'est de partout que l'on encourage le thérapeute à s'isoler avec le patient, pour que celui-ci parle aussi librement que possible et dise ce qu'il ne pourrait pas dire dans son travail, dans sa famille, et l'on est persuadé qu'il en sortira du bien.

Quelle est la théorie de cette pratique ? Là on ne sait plus, là rivalisent les prétendants, là on doute, on combine, on emprunte des modèles, on est éclectique, voire on se passe tout simplement de théorie. Il en est encore certains pour se souvenir que cette pratique, cette façon de faire, a été inaugurée par Freud, qu'elle n'avait pas cours avant lui. Mais il semble que ce soit un souvenir.

J'exagère. J'exagère pour faire comprendre dans quelle direction va la tendance, et il me semble que la tendance va dans cette direction-là. Il me semble que c'est cette tendance que Lacan a anticipée dans son dernier enseignement, quand il s'est avancé jusqu'à mettre en question les concepts fondamentaux de Freud et qu'il a laissé entrevoir par quelle voie ces concepts pourraient être récusés.

Simplifions. Ils pourraient être récusés au nom du réel comme inadéquats à ce qu'il y a, à ce qu'il y aurait de réel dans l'expérience analytique. Au regard du réel, l'édifice conceptuel freudien et ce qui s'en est suivi de surgeon, voire même, le doute porte jusque-là, sur les constructions mêmes de Lacan, un bon nombre pourraient se voir invalidées au regard du réel de l'expérience.

Quelle étrange catégorie, à vrai dire, que ce réel, puisque c'est une catégorie qui se récuse elle-même. Lacan n'hésite pas à dire, au moins une fois, que ce serait encore trop dire qu'il y a du réel, parce que le dire c'est faire sens. Nous avons, autrement dit, avec le réel comme une catégorie qui s'auto-invalide quand on l'amène et qui a cet effet d'invalidation sur toutes les constructions conceptuelles. C'est son usage, son usage de Lacan. Elle est justement faite pour récuser et même pour instituer une dimension qui récuse tout ce que l'on peut en dire.

Ce que cela a d'invraisemblable s'approche mieux maintenant que s'éprouve la disjonction de la pratique et de la théorie. C'est cette disjonction qui est saisie par Lacan, sans doute plus profondément, comme la disjonction du vrai et du réel. Cette disjonction, elle, elle ne s'éprouve pas, mais ce qui s'éprouve, c'est la disjonction de la théorie et de la pratique, l'indépendance relative des constructions théoriques par rapport à la pratique. Et il se pourrait que cela s'éclaire de la disjonction, que Lacan a introduite dans son dernier enseignement, du vrai et du réel. Ce qui la ferait en effet d'actualité.

Cette disjonction est ce qu'exprime la thèse “ Il n'y a pas de vérité sur le réel ”, que j'emprunte au Séminaire de

Lacan. C'est une thèse limite. A quoi peut-elle bien introduire, sinon au silence ? Dans cette voie, il n'y a plus rien à dire sinon que toute théorie sera insuffisante, inadéquate, manquera ce dont il s'agit, ne permettra pas l'accès au réel, ne sera qu'une élucubration personnelle sur un réel qui lui échappe.

C'est bien dans ce registre que l'on peut inscrire les propos d'un analyste que je citais, qui se veut épistémologue, M. Wallerstein, quand il réduit ce qu'il appelle nos métaphores explicatives à grande échelle à n'être en substance, dit-il, que des métaphores ou des symbolismes. Il considère qu'elles sont en tant que telles au-delà du domaine empirique et du processus scientifique, qu'elles diffèrent comme telles des données qui sont recueillies dans l'expérience effective. C'est aussi ce que reconnaît ces jours-ci un psychanalyste anglais, M. Tuquet (?), lorsqu'il formule que les théories du psychanalyste sont des théories privées. L'un et l'autre avouent, chacun à leur façon, que la théorie psychanalytique leur paraît menteuse.

Il me semble que la voie de sortie de cette aporie avait été indiquée dès longtemps par Lacan. Elle consiste à abandonner le *sur* qui figure dans la thèse limite " pas de vérité *sur* le réel " pour lui préférer le *dans*. L'hypothèse qui fonde en effet l'orientation lacanienne dès son départ, c'est qu'il y a du symbolique dans le réel, et que, s'il y a du symbolique dans le réel, alors on peut opérer sur le réel à partir du symbolique. C'est la boussole de ce qui constitue l'orientation lacanienne.

Ce symbolique inclus dans le réel, c'est ce que Lacan appelle tout au long de son enseignement la structure. C'est de la structure qu'il a attendu de surmonter la disjonction de la pratique et de la théorie. C'est cette hypothèse de l'inclusion de la structure dans le réel qui l'autorise à rapporter la psychanalyse à la science et qui permettrait de surmonter le pluralisme des théories privées.

C'est précisément là où se distingue, où se détache son dernier enseignement, où au mot de structure se voit en quelque sorte substitué le mot de mensonge. Je le cite, de son dernier enseignement : " Le symbolique inclus dans le réel a bel et bien un nom. Cela s'appelle le mensonge ".

Par le biais où je vous ai introduit la chose, nous nous trouvons devant cette singulière équation de la structure et du mensonge.

Structure = Mensonge

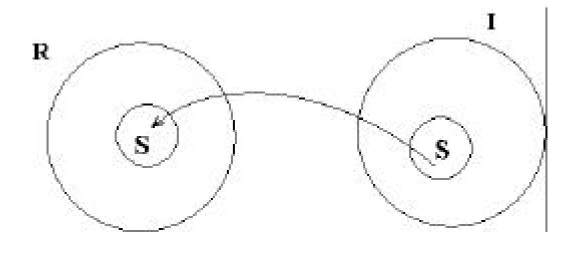
Comment pourrions-nous rendre compte du statut de mensonge de la structure ? Nous pourrions en rendre compte par une implication : s'il n'y a pas de vérité sur le réel, alors il y a du mensonge dans le réel.

Quel sens pouvons-nous donner à cette thèse ?

Je propose ceci : d'abord qu'il y a quelque chose de commun entre vérité et mensonge et qui est le sens ; deuxièmement que ceci implique qu'une exception est à faire dans l'exclusion du sens par le réel ; et troisièmement que pour Lacan c'est précisément ce à quoi la psychanalyse a affaire, à un réel incluant du sens.

C'est ce qui définit, dans le dernier enseignement de Lacan, le symptôme, précisément par ceci qu'il est à la fois dans le réel et qu'il a un sens. C'est une hypothèse. C'est l'hypothèse qu'il faut faire pour que la psychanalyse puisse opérer sur le symptôme afin de le dissoudre dans le réel.

Imageons-le ainsi - ça m'est arrivé déjà une fois. Dans la dimension du réel, nous incluons du symbolique, et un symbolique qui a à faire avec le sens puisqu'il a à faire avec le mensonge.



Ce que tente Lacan pour qualifier l'opération analytique dans son dernier enseignement, c'est ceci que la

psychanalyse opère sur le symbolique inclus dans le réel à partir du symbolique inclus dans l'imaginaire. C'est là la ligne majeure d'intervention proprement analytique. Autrement dit, l'analyste serait en mesure d'opérer sur la structure à condition de forcer le symbolique inclus dans l'imaginaire, la langue, celle qui est d'usage commun. Il pourrait opérer à condition de forcer le symbolique de la langue jusqu'à lui faire délivrer un effet de type poétique, qui est un effet de vérité, et qui est imaginaire.

Nous sommes là à déchiffrer des indications, il faut le dire, elliptiques, obscures, que Lacan a laissées. Essayons donc de resserrer la chose pour essayer de l'attraper.

Qu'est-ce que cela comporte que l'on opère sur la structure à partir de la vérité, de la vérité menteuse, et non pas à partir du savoir ? Nous avons certainement là un repère sûr pour nous orienter dans ce que Lacan nous a laissé, parce que, à travers toutes ces transformations, c'est bien l'opération de la vérité qui est donnée comme efficace concernant le symptôme.

La définition de la structure par Lacan a certes varié. Il l'a d'abord présentée comme un savoir articulé, comme une chaîne signifiante. Il lui a fallu par après y ménager la place où s'inscrit la vérité, la vérité menteuse. Et troisièmement, il lui a fallu encore enrichir cette structure en tenant compte du corps comme condition de la jouissance, et c'est sur cette voie qu'il a été conduit au nœud borroméen.

Ça, ce sont souvent des choses que je dis en terminant. Je les ai dites cette fois-ci pour commencer, afin de vous mettre dans l'atmosphère de ce dans quoi nous aurons à nous avancer.

Nous allons redescendre de là au moment actuel dans la psychanalyse, en tant qu'il nous permet de prendre une autre vue de ce qui fut son passé. On le fait travailler, le contact que j'ai pris avec le moment actuel, pour considérer ce qui nous a menés là, et en particulier que Lacan est celui qui a apporté le concept de structure dans la psychanalyse, et, singulièrement, il l'a apporté au nom du retour à Freud.

Eh bien, du point où nous sommes, nous pouvons reconsidérer ce dont il s'agit dans ce retour à Freud. Le retour à Freud était strictement conditionné par l'orthodoxie alors régnante dans la psychanalyse. C'était il y a un demi-siècle, alors que le ton était donné par le courant de l'*Egopsychology*, qui se posait comme orthodoxie, et c'est par rapport à cette orthodoxie que Lacan a entamé son enseignement comme étant un retour à Freud.

Cela consistait à en appeler à Freud contre l'orthodoxie régnante, et qui était fondée, comme vous le savez, sur une lecture psychologisante de la seconde topique, que Freud lui-même avait substituée à la première où il avait appareillé sa découverte.

Le retour à Freud s'est donc présenté, dans l'enseignement de Lacan, comme un retour aux formulations initiales de Freud, à ses premières œuvres, dont l'évocation est répétée - *L'Interprétation des rêves*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient* -, et au-delà, un retour à l'intention originelle de Freud, qui avait présidé à la découverte d'un mode nouveau de traiter le symptôme.

Ce retour à Freud était un appel à la lecture de Freud, à la lettre. De ce fait, Lacan a été conduit à stigmatiser comme déviation, comme hérésie, ce qui se présentait comme orthodoxie. Le départ de son enseignement reste marqué par ce trait que, vu les circonstances où il s'est avancé dans la psychanalyse, il a dû adopter le langage même de l'orthodoxie pour combattre l'orthodoxie, il a dû s'exprimer en termes de déviation et d'hérésie.

De ce fait, il a introduit dans la psychanalyse, ou il a perfectionné dans la psychanalyse, un style polémique d'une rare violence qui faisait résonner les échos des grandes polémiques du début du siècle, disons les échos de la polémique révolutionnaire qui avait trouvé avec le surréalisme une traduction littéraire.

L'énergie de cette polémique n'est

pas éteinte, et elle a durablement porté l'enseignement de Lacan jusqu'à nous. Il faut dire que, en effet, on enseigne volontiers Lacan dans le cadre de cette polémique, dans le style de cette polémique.

Ce sont les mêmes échos qui se sont fait entendre jusque dans l'Acte de fondation de l'École freudienne de Paris en juin 1964, lorsque Lacan en appelait à un travail qui restaure le tranchant de la vérité freudienne, qui ramène la pratique analytique dans le devoir qui lui revient, qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès, etc.

Nous avons ici comme un double acte inaugural de Lacan, l'acte inaugural de son enseignement dans “ Fonction et champ de la parole et du langage ” et la répétition de cet acte dans l'Acte de fondation de l'École. Ce double acte inaugural a installé la division dans la psychanalyse, a fait de la psychanalyse le champ d'une polémique qui ne s'éteint pas, et où d'ailleurs ce courant qui s'appelle le Champ freudien a trouvé son ressort propre.

Vous avez l'extrême pointe de cette polémique dans un texte que Lacan s'était gardé de publier en français, et qui a été découvert après sa mort, et qui est publié dans les *Autres écrits,* “ La psychanalyse vraie, et la fausse ” où, à la fin, l'IPA étant dûment assimilée à une Église, nous avons une invitation à écraser l'infâme, la reprise de l'anathème voltairien.

L'éclat et la force de cette polémique ont éclipsé une autre attitude qui pourtant s'avoue en clair chez Lacan, et surtout une fois que sa polémique eut reçu de la part de l'orthodoxie la sanction d'une excommunication.

Certes, sous le coup de l'excommunication de 1963, Lacan a été conduit à répéter la revendication d'une orthodoxie véritable qui se faisait entendre dans le mot d'ordre du retour à Freud. Mais c'est un autre accent fort différent qui se fait entendre lorsqu'il écrit en 1967, en proposant à son École la procédure de la passe, que Freud a voulu les Sociétés existantes telles qu'elles sont.

De là, on s'aperçoit qu'en effet Lacan avait toujours ménagé, à l'intérieur même du retour à Freud, cette marge, un espace de marge où il précisait que Freud y était tout de même pour quelque chose à ce qu'il stigmatisait par ailleurs comme les déviations.

Eh bien, dans cette marge qui est allée en s'agrandissant, Lacan a ouvert un autre espace à la réflexion qui n'est plus structuré dans les termes d'orthodoxie et de déviation, et qui ne peut plus se satisfaire de la polémique et de la satire.

Il s'agit en effet - et Lacan l'a esquissé - d'une mise en question du désir de Freud lui-même, ce désir dont il a indiqué qu'il était retenu dans les rets de l'Œdipe, qu'il visait à célébrer le règne du Nom-du-Père, en un temps qui voyait au contraire s'accomplir la décadence de la figure paternelle et la montée irrésistible de la revendication féminine.

C'est le thème secret du Séminaire XI qui s'intitule *Les quatre concepts fondamentaux*. Le thème apparent, ce sont ces quatre concepts fondamentaux de Freud. C'est comme la répétition, la confirmation du retour à Freud. Mais plus secrètement, derrière le thème apparent des quatre concepts, là s'affirme le dessein de déplacer le fondement, et en particulier d'invalider comme fondement le signifiant-maître du père pour lui substituer l'objet petit *a*, cette jouissance à quoi le signifiant-maître donne sa place mais qu'il s'avère impuissant à éteindre comme à maîtriser.

Lacan passe ici du retour à Freud à un au-delà de l'Œdipe, ce qui veut bien dire en un certain sens un au-delà de Freud.

Cette mutation ne laisse pas indemne la configuration du champ freudien. Dans la perspective du retour à Freud, si c'était l'unique perspective, le champ freudien apparaît configuré par le départ qu'il y à faire entre orthodoxie et déviation, et donc installe le rapport polémique au cœur de la

relation des psychanalystes. Dans cette configuration, Lacan, son enseignement, ses élèves, enfin tout le bataclan, apparaissent comme le moins-un par rapport à quoi les autres sont dans l'erreur et dans la déviation.

Dans la perspective de l'au-delà de l'Œdipe, la configuration du champ freudien est à penser d'une façon distincte. Au-delà de l'Œdipe, on cesse de raisonner en termes d'orthodoxie et de déviation. Il ne s'agit pas non plus de se référer à une origine conçue comme le critère d'une vérité *ne varietur*. La possibilité même s'effondre de faire entre les analystes un partage en termes de classe - les freudiens, les déviants. C'est précisément que, dans la perspective de l'au-delà de l'Œdipe, on peut dire que la série l'emporte sur la classe. Il s'agit donc là de considérer bien plutôt les analystes un par un, en tant que chacun est seul, aux prises avec l'expérience, aux prises avec la psychanalyse qu'il s'agit pour chacun de réinventer, puisque, dans son dernier enseignement, Lacan est allé jusque-là, il a surpris tout un congrès qui se tenait sur la transmission en le bouclant du propos que la psychanalyse ne se transmettait pas, et qu'elle ne se transmettait qu'à ce que chacun la réinvente.

Cette proposition qui met un bémol sur toute thématique de la formation, trouve son sens, son fondement. Ce n'est pas simplement un mot d'esprit, c'est un mot d'esprit qui s'inscrit dans cette seconde perspective qui configure le champ freudien d'une façon distincte de celle qui s'annonçait, s'était annoncée avec la rubrique du retour à Freud.

Peut-être que le moment actuel, s'il se développe convenablement - ce qui n'est pas dit -, nous permettra d'apercevoir que nous n'avions pas encore donné toutes ses conséquences à cette mutation du discours de Lacan - au moins à cet élargissement de la marge - qui abandonne le combat des classes de psychanalystes opposés pour descendre au niveau où chacun est affronté au réel inédit que délivre l'expérience psychanalytique.

La polémique n'est pas le fin mot du rapport que les psychanalystes ont à entretenir entre eux. Il me semble que Lacan s'est lui-même déplacé de la polémique à l'interprétation.

Le partage des psychanalystes en deux classes, les ipéistes et les lacaniens, est un fait, et c'est un fait qui donne lieu à polémique depuis longtemps. Mais au-delà de la polémique, il y a l'interprétation. Le fait qu'il y a un réel en jeu dans l'expérience psychanalytique explique qu'il puisse donner lieu à refoulement et à défense, et donc il y a lieu à interprétation.

C'est un fait d'interprétation et non pas de polémique. C'est d'ailleurs maintenant subjectivé, comme je l'ai dit, par l'IPA elle-même, que cette orthodoxie ancienne a cessé de croire en elle-même et qu'elle est devenue un éclectisme, et d'ailleurs un éclectisme dynamique, qui a même entrepris d'aborder l'ancienne hérésie lacanienne. A l'avant-garde de ce dynamisme, se trouve l'IPA latino-américaine qui fraye la voie que l'ensemble de l'IPA s'apprête à emprunter, et qui consiste à adopter Lacan comme une référence parmi d'autres. Cela définit en quelque sorte notre conjoncture.

Nous étions plutôt habitués à un refus de Lacan et nous voyons s'esquisser une tout autre conjoncture qui est faite de l'adoption de Lacan comme une référence parmi d'autres, et qui est évidemment liée à la notion, à la supposition, que la pratique se soutient de sa propre évidence, et que la théorie n'est qu'un commentaire métaphorique de ce qui a lieu dans l'expérience.

Cela rend d'autant plus crucial, aujourd'hui, dans cette conjoncture qui se révèle, de formuler l'objection lacanienne. L'objection lacanienne est essentiellement que l'expérience analytique est conditionnée par une structure, et que cette structure comporte des contraintes et des conséquences.

Voilà ce qu'il faudra savoir développer, à savoir qu'il y a une jonction conditionnante de la structure à

l'expérience analytique elle-même, et que la structure comporte un degré d'objectivité tel que l'on peut juger des théories, que la théorie dont il s'agit doit être théorie de la structure et non pas métaphore à distance, récit de l'expérience - avec ce petit bémol que j'ai introduit d'abord, qu'il y a une certaine similitude de place, chez Lacan, dans son dernier enseignement, entre structure et mensonge.

Si le temps est venu de l'interprétation des analystes plutôt que de leur polémique, ce n'est pas à sens unique, c'est-à-dire que les élèves de Lacan ne sont pas moins à interpréter que les autres.

Je pourrais là, pour une fois, me congratuler devant vous en faisant référence - ce qui n'est pas mon habitude - à quelques lignes que j'ai écrites en 1984, et qui indiquaient une certaine perception des enjeux tels qu'aujourd'hui ils apparaissent en pleine lumière.

Je m'essayais, en 1984, au moment où reparaissait une revue à éclipses qui s'appelle *Ornicar ?*, à définir l'enjeu, actuel alors, à faire apparaître cet enjeu dans le Champ freudien, et précisément dans les termes que je me trouve amener à retrouver aujourd'hui, à savoir le problème de l'orthodoxie. [1]

Je commençais par définir l'IPA en termes d'orthodoxie. Je me cite : “ Qu'est-ce que l'IPA dans la psychanalyse ? L'IPA est l'orthodoxie. Cela est beaucoup. Et comme ce n'est pas la fixité de la doctrine qui définit une orthodoxie, mais l'argument d'autorité, l'usage d'un grimoire, la mainmise sur pratique et interprétation - l'Internationale, si seulement ce qu'il enseigne ne portait plus à conséquence pour le Standard, ferait bientôt à Lacan une place dans son Panthéon. Ne voit-on pas déjà son ombre invoquée à l'ouverture des Congrès, comme l'Autre, et le témoin ? ”

J'avais à l'époque une référence précise sous la main où, en effet, on voyait déjà, à ce petit signe, le mouvement d'intégration, d'absorption de Lacan se dessiner, s'annoncer de très loin.

J'ai souligné alors que l'orthodoxie ne tenait pas à la doctrine. L'orthodoxie, ce n'est pas une doctrine. Il n'est pas nécessaire que ce qui sert de doctrine à une orthodoxie soit *ne varietur*. Une orthodoxie ne tient pas à des énoncés, elle tient à une énonciation, elle tient à une hiérarchie, et elle tient par la référence à une écriture, que j'appelais là grimoire, et elle dit moins ce qu'il faut penser que ce qu'il faut faire pour être dans les règles.

En face, je posais la tentation lacanienne, j'imaginais la tentation lacanienne, celle d'une orthodoxie à l'envers. J'en énumérais les éléments constituants : “ La référence constante prise à une œuvre paraissant cryptée - celle de Lacan -, le commentaire autorisé qu'elle appelle, la loi qui veut qu'au charisme succède la bureaucratie, et qui trouverait ici le relais d'instances légitimes (la Fondation du Champ freudien, l'École de la Cause freudienne), enfin l'assise d'une filiation (l'IPA n'a pas commencé autrement […]) - tout y porterait à la contre-orthodoxie [...] ”.

J'ai là énuméré, encore, les éléments constituants de ce qui pouvait être l'orthodoxie lacanienne, aussi bien la référence à une écriture, les *Écrits* de Lacan, les Séminaires en seconde place. J'évoquais avec l'écriture, évidemment, la figure du commentaire autorisé, figure dont il faut voir qu'elle allait se lever, appelée par cette conjoncture. Je faisais aussi appel à la sociologie, à la loi wéberienne qui prévoit en effet qu'au charisme d'un succède une organisation bureaucratique, ce qui s'était vérifié avec l'IPA. Et j'allais enfin jusqu'à y ajouter le facteur de légitimité par la famille.

On peut dire en tout cas que je ne faisais pas la part belle aux lacaniens, en subodorant déjà, il y a plus de quinze ans, ce qui pourrait advenir d'orthodoxique à la postérité de Lacan. C'est ce qui m'incitait au contraire à inviter à ne pas s'engager dans cette

---

[1] *Ornicar ? revue du Champ freudien*, janvier 1984, n° 28, pp. 5-6.

voie, à ne pas s'engager dans la voie du père, pour choisir celle du pire.

J'essayais de montrer, aussi rapidement, dans un troisième paragraphe, que la psychanalyse ne se prête pas comme telle à l'orthodoxie, que préférer le pire au père, c'est précisément ce que comporte le principe de s'autoriser de soi-même, c'est refuser l'investiture supérieure, deuxièmement, que rien ne peut apaiser l'écart entre l'agent et l'acte, et je rappelais aussi que la psychanalyse, selon le dernier dit de Lacan, avait à être réinventée par chacun, faisant appel, pour terminer, au déplacement du discours, ce d'ailleurs à quoi nous assistons avec Lacan, une dynamique propre du signifiant qui échappe à tout contrôle autorisé. Mais cela précise, cela cerne ce qui reste à interpréter chez les élèves de Lacan et que l'on peut classer au chapitre des tourments des disciples.

On a déjà vu ça dans l'Antiquité, et même l'Antiquité nous procure un certain échantillonnage de ces tourments des disciples, où il s'agit de savoir quoi faire de la fidélité, quoi faire de l'attachement au maître. Un philosophe, Francis Wolff, qui a d'ailleurs fréquenté l'enseignement de Lacan et qui a même fréquenté les lacaniens, s'est sans doute trouvé par là inspiré à distinguer trois grandes figures des disciples : d'abord le disciple socratique, ensuite le disciple épicurien et troisièmement l'aristotélicien.

Le socratique a ce problème que le maître auquel il se réfère est un maître de l'ironie, un maître qui a professé le non-savoir - ne rien détenir d'autre qu'un certain usage de son ignorance, ce qui met le disciple devant ce paradoxe de rester fidèle tout en étant créateur. Cette référence à Socrate a en définitive donné naissance à différentes écoles opposées les unes aux autres en fonction de ce paradoxe matriciel. Le disciple épicurien, lui, ne peut rien ajouter ni retrancher de la parole du maître qui lui a enseigné des contenus de savoir, et donc il est voué à la répétition de cet enseignement. Quant à l'aristotélicien, il est voué à rechercher à l'infini ce que le maître a bien pu vouloir dire.

Nous avons là une trinité assez suggestive, et on peut dire que ces trois figures, et la difficulté que chacune comporte, convergent sur le disciple lacanien qui emprunte à chacune de ces trois figures.

J'aurais plutôt tendance - d'ailleurs l'histoire semblerait le montrer -, pour ma part, à accentuer le socratisme de Lacan. Certes, un grand savoir s'est accumulé qui ferait penser là à Aristote, mais sur la base d'une ironie, d'une mise en question, d'une ignorance au travail.

Il faut dire que ce qui a été l'enjeu d'une École comme celle de la Cause freudienne a été de faire en sorte que le disciple lacanien soit possible. Peut-être peut-on dire aujourd'hui que cela n'a pas été un vœu pieux et que, c'est ce qui m'a semblé pour ma part aux dernières Journées de cette École qui avaient lieu ce week-end, que quelque chose avait été réussi dans l'ordre de déjouer les impasses des disciples. C'est passé, il faut le dire, par d'abord un retour à la clinique, un retour à l'expérience analytique, et cela a supposé aussi sans doute un commentaire de Lacan d'un style anti-orthodoxe, c'est-à-dire un commentaire lui-même ironique de Lacan, et consistant précisément, à la façon socratique, à mettre Lacan en contradiction avec lui-même - c'est ce que j'ai pu appeler, à un moment de ce cours, “ Lacan contre Lacan ”. On peut dire que c'était là appliquer à l'enseignement de Lacan lui-même la tournure socratique.

Le dispositif de transmission que Lacan a créé et qui concerne la formation de l'analyste est un effort vers l'anti-orthodoxie. D'abord, par sa pratique de l'ironie. On peut rappeler le propos que vous trouvez dans le rapport de Rome, que Lacan lui-même mettait sous le chef de l'ironie. Il qualifiait ainsi le style qu'il avait adopté de “ style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline ”. En même temps qu'en

prônant un antiformalisme institutionnel, dont depuis lors on a vu les critiques internes à l'IPA elle-même se multiplier, définissant le formalisme institutionnel d'une façon précise, qui consiste à décourager l'initiative, à pénaliser le risque, à faire régner l'opinion des doctes, et afin d'obtenir une prudence qui ruine l'authenticité.

On pourrait en conclure, de la part de Lacan, à l'invitation que chacun y aille de sa théorie. On a le sentiment que c'est ce genre de solution qui est essayé maintenant avec les théories privées ou la théorie des théories privées.

C'est pourquoi Lacan, d'emblée, pouvait préciser qu'il ne fallait attendre de lui aucune valorisation des divergences comme telles. Ce qu'il effectue bien plutôt, c'est une manœuvre de table rase du savoir au nom de l'authenticité et de la vérité.

C'est ainsi que l'on peut entendre ce qu'il formule page 357 des *Écrits* dans " Variantes de la cure-type ", qui semble comporter une invalidation comme telle du savoir dans la formation analytique, donc accentuer l'aspect socratique de la formation : " Même si un savoir résume les données de l'expérience analytique, quelle que soit la dose de savoir ainsi transmise, elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice. " Nous sommes là, si l'on veut, dans une formulation d'ordre socratique, et qui invite à une formation qui va au-delà de la transmission de savoir, qui vise une formation qui comporte une mutation subjective.

C'est dans cette ligne que Lacan proposera la passe comme examen de capacité, et cette passe ne prenant en compte et n'essayant de cerner que la mutation subjective survenue. L'examen de capacité qu'est la passe se trouve singulièrement disjoint de tout examen de savoir acquis, de tout examen de savoir dans les formes universitaires ou dans les formes du contrôle. Le seul savoir qui est ici examiné, c'est ce qui peut être saisi et rapporté d'une mutation subjective.

On peut considérer la mutation subjective à partir de deux pôles.

C'est, premier pôle, entre l'université et l'initiation. C'est d'abord la mutation subjective, ce que l'université évite de prendre en compte. On peut dire en fait qu'elle le récupère par ailleurs, parce qu'il s'agit aussi de savoir si l'on a l'habitus qui convient, le genre, si l'on a le style de l'Institution, et donc bien sûr il y a là-dessus une ambiguïté, mais elle procède par des épreuves formelles où il s'agit de résoudre, d'exposer ou de satisfaire à des réquisits formalisés.

A l'autre pôle, il y a l'initiation où le savoir qui est transmis ne peut pas se dire et où le savoir est essentiellement un savoir caché. La passe vise au contraire à inscrire la mutation subjective dans un appareil de transmission dont le pivot est un témoignage qui rapporte une expérience rendue recevable pour une communauté.

On pourrait dire, en langage postmoderne, qu'il s'agit dans la passe de produire un grand récit de son expérience, une *hystoire*, avec l'*y* dont Lacan affecte ce terme. Ce qui suppose le maintien d'une communauté capable d'apprécier la valeur de ce témoignage.

L'opposition ici entre ipéiste et lacanien est sensible, parce que, d'une façon générale, la fin de l'analyse n'a pas la même valeur cruciale pour l'ipéiste que pour le lacanien.

Pour l'ipéiste, la mutation subjective n'est pas au premier plan de la formation analytique. Ce qui est au premier plan, c'est le savoir transmis, c'est l'examen contrôlé de ce savoir, alors que pour le lacanien, c'est, avec toutes les difficultés de cet examen de capacité, une pierre angulaire.

La différence essentielle est celle-ci, c'est que, pour Lacan, il y a un réel en jeu. Il le dit, non seulement dans l'expérience analytique, mais il y a un réel en jeu dans la formation de l'analyste. Cette position est évidemment à l'opposé du devenir éclectique de l'orthodoxie où - j'irais jusqu'à le formuler comme ça, ce n'est pas de la polémique -, d'une certaine façon, tout est semblant, il n'y a pas de réel. C'est pourquoi il y a aussi bien une clinique floue, une clinique qui est

perçue par les lacaniens comme une clinique floue, parce qu'il n'y a pas un enjeu de réel dans la clinique.

Dans la perspective lacanienne, la clinique ipéiste est floue au point de ne pas vraiment réussir à distinguer l'analyste et l'analysant, c'est-à-dire en les qualifiant tous les deux de sujets qui associent, certes à des places différentes. Il n'empêche que la doctrine de la formation chez Lacan est elle-même parcourue par une tension dont les pôles sont le réel et la vérité.

D'un côté, Lacan note - présentons-le ainsi - une oscillation dans sa doctrine de la formation. Premièrement, nous avons une ouverture au particulier, la recommandation soulignée et empruntée à Freud, dans l'expérience, de ne jamais rien préjuger, de s'efforcer de ne rien savoir à l'avance de ce qui va avoir lieu. Donc, faire table rase du savoir acquis.

Vous avez de nombreux passages de Lacan qui peuvent être allégués où il donne, pour la clé de la formation analytique, savoir ne rien savoir. C'est au point donc, pour qualifier cette ouverture au particulier, qu'il peut formuler, page 358 des *Écrits* : “ La passion de l'ignorance donne son sens à toute la formation analytique ”.

Deuxièmement, il y a un nombre important de passages qui font au contraire état dans la formation de l'analyste d'une exigence immense et presque démesurée de savoir qui aurait à faire avec le réel de l'expérience. Comment se repérer dans ce qui est une oscillation constante du discours de Lacan sur la formation, et donc sur la production de disciples aussi bien ? Est-ce qu'il faut savoir ? Est-ce qu'il ne faut pas savoir ?

Ordonnons cette perspective de façon simple en disant que, là, il faut stratifier ces thèses de Lacan. Il faut passer de simplement constater une oscillation à construire une stratification.

Oui, sans doute, Lacan recommande une annulation de savoir au niveau des phénomènes de l'expérience, une annulation de savoir comme condition pour que puisse surgir la surprise ou l'aléatoire, c'est-à-dire pour faire sa place au réel comme impossible à prévoir, comme impossible à savoir à l'avance.

Mais il y a un autre niveau où il exige du savoir, et ce n'est pas le savoir de beaucoup d'expérience. Il n'exige pas le savoir d'avoir pratiqué beaucoup dans l'expérience analytique, puisque précisément, dans son épure, la passe devait consacrer comme analyste avant tout un analysant, et pas un praticien.

L'exigence de beaucoup de savoir ne porte donc pas sur le beaucoup d'expérience. Ce n'est pas une exigence qui porterait sur l'analyste chevronné, mais l'exigence de savoir est très précisément au niveau de la structure de l'expérience. Autrement dit, au niveau des phénomènes, une annulation pour être disponible au réel comme impossible à prévoir, et l'exigence de savoir, elle, ne porte pas sur la quantité des expériences, mais très précisément sur la structure de l'expérience.

Tout repose sur ceci qu'il y a une structure, sur la notion lacanienne qu'il y a du symbolique dans le réel, et que la formation analytique de façon élective doit porter sur les savoirs qui sont en mesure de cerner le symbolique dans le réel.

Le savoir que Lacan récuse volontiers, c'est celui qui concerne l'expérience antérieure, les expériences, le fonctionnement empirique de la cure analytique. Il le récuse par exemple dans “ Variantes de la cure-type ”, en disant : “ Mais les arguments changeront au fil du temps, tout ça n'est que de l'imaginaire ”.

Il oppose d'une façon stricte, concernant le savoir en fonction dans la formation analytique, ce qui est de l'ordre du dépôt et ce qui est de l'ordre du ressort. Il y a ce qui se dépose de l'expérience à force de, et ce dépôt des formes imaginaires de capture du désir est à distinguer de ce qui fait le ressort de l'action analytique proprement dit, où - c'est la thèse en tout cas de Lacan alors - ce ressort est à trouver dans les lois du langage, les lois de la parole. C'est-à-dire que, ici, dans ce labyrinthe de cette doctrine de la formation, il faut

ordonner et distinguer ce qui est le savoir déposé et le savoir du ressort, le savoir de la structure comme efficace.

C'est en ce sens que Lacan peut dire que la passion de l'ignorance structure la situation analytique. Cette formule, page 358 des *Écrits,* annonce déjà la formulation du sujet supposé savoir. Cette passion de l'ignorance n'est pas une disposition psychologique, pas plus que le désir de l'analyste ne sera pour Lacan une disposition psychologique, la passion de l'ignorance est ici au niveau même de la structure.

Je me permettrai là ce court-circuit, c'est que le sujet supposé savoir c'est précisément ce que Lacan épinglera comme un artifice, comme produit par l'artifice de la situation. Il faut supposer - c'est en tout cas l'hypothèse de Lacan - que c'est un artifice congruent avec le symbolique dans le réel.

Dans le réel de l'expérience analytique, il y a du symbolique, et ce symbolique est articulé au sujet supposé savoir qui est un mensonge structural de l'expérience. C'est par là que l'on peut approcher ce que j'ai posé au départ comme problème, cette équivalence de la structure et du mensonge.

L'enseignement de Lacan d'un côté passe par Freud, réaffirme la primauté du dire de Freud, mais en même temps entend nettoyer le dire de Freud de tout ce qui l'encombre de formes imaginaires du savoir pour substituer le savoir de la structure. Donc, d'un côté, Lacan ne manque pas jusqu'à la fin de réaffirmer la primauté de Freud, mais en même temps de substituer à ce qui ont été les repères de Freud ce que lui considère, de façon d'ailleurs variable dans son enseignement, comme la structure adéquate à l'expérience.

C'est ainsi que vous pouvez lire ce qui me paraît donner le mouvement principal, le fil de l'effort de Lacan, dans les *Autres écrits* page 457. Dans une phrase de “ L'étourdit ”, il évoque l'organisme parasite que Freud a greffé sur son dire. Cela me paraît correspondre à l'intuition la plus profonde de Lacan dans son rapport à Freud.

Le désenchantement, c'est ça. Le désenchantement de la psychanalyse que Lacan a pratiqué consiste précisément dans cette opération, et dans une référence à la structure comme à ce qui ne s'apprend pas de la pratique, de la même façon que la référence de Lacan au mathème est faite comme à ce qui s'enseigne sans recours à aucune expérience.

Au moment de s'engager dans le débat pragmatique au sein d'un champ psychanalytique où l'interprétation se serait substituée à la polémique, nous n'en sommes pas encore là, mais dans ce cadre il est certain que le point pivot est précisément la place à donner à une structure qui ne s'apprend pas de la pratique et qui pourtant met en scène l'expérience même du sujet dans l'expérience analytique.

Je m'en tiens là et reprendrai la fois prochaine en essayant d'être plus clair.

Orientation lacanienne III, 4

Fin du *Cours III* de Jacques-Alain Miller du 29 novembre 2001.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Quatrième séance du Cours

(mercredi 5 décembre 2001)

IV

Vous comprenez à ces mouvements divers et à cette extension de la tribune que nous allons aujourd'hui, à l'occasion de ce changement de salle provisoire, tenir une séance de séminaire. Ce qui est déjà arrivé dans une série que je poursuis ici.

Le point d'accrochage de ce séminaire, sa raison d'être, c'est, au moins pour moi, la formule que j'ai présentée la dernière fois, en lui gardant un caractère d'énigme, pour l'avoir introduite d'une façon seulement formelle, l'équivalence, peut-être l'équation, entre structure et mensonge.

Structure = mensonge

Je l'ai introduite au départ en me gardant de la faire excessivement signifier, pour qu'elle puisse prendre une certaine résonance et contribuer à modifier l'idée simplette que l'on a pu se faire du structuralisme de Lacan et aussi bien des développements que nous pouvons aujourd'hui y apporter.

La première résonance que cette formule a trouvée, a été auprès d'Éric Laurent qui y a vu - il nous le précisera lui-même dans ses termes - le moyen de penser, de fonder notre pratique du cas clinique. Ça l'a conduit lui-même à reprendre un certain nombre des réflexions qu'il avait pu par ailleurs présenter, et à mobiliser aussi bien un certain nombre de collègues psychanalystes qui avaient été tout récemment eux-mêmes amenés à réfléchir sur le statut actuel du cas clinique, son éventuelle impasse, en tout cas sa variété, l'absence de modèle. C'est ce que chacun va, à sa façon, exposer.

Comme ce sera pour chacun assez brièvement, il devrait nous rester le temps de converser à ce propos.

Je donne la parole à Éric Laurent pour présenter cette séquence de séminaire qui s'inscrit ici.

Éric Laurent

Il y a certainement une actualité du récit du cas ou de la présentation de cas comme le moyen électif par lequel nous transmettons notre pratique.

Cette actualité, multiforme, on peut dire qu'elle s'accentue dans la perspective qu'a tracée Jacques-Alain Miller de l'état actuel du mouvement analytique dans son ensemble, centré sur un débat sur l'orthopraxie, sur des questions essentiellement touchant à sa pratique, les questions théoriques étant très largement apparemment apaisées. En tout cas, la juxtaposition de théories contradictoires et inconsistantes n'empêche personne de pratiquer et s'interroger sur la vie pratique.

On peut voir un des traits de cette actualité, d'ailleurs, dans le fait que, hier, le quotidien *Le Monde*, sous la plume de M. Birnbaum, interprète à sa façon la problématique lancée par Jacques-Alain lors de sa conférence du 25 octobre et reprise lors de nos Journées de l'École de la Cause freudienne des 24 et 25 novembre -, cette problématique de la réunification paradoxale du mouvement psychanalytique.

La façon dont *Le Monde* situe cette perspective est dans celle du discours du maître bien sûr, mais il n'en reste pas moins que cet article permet de constater deux choses.

Premièrement, que les personnes interrogées acceptent les termes de la polarisation du champ proposés par Jacques-Alain Miller. Chacun admet la réunification par fragmentation et renchérit même en disant que bien entendu c'était déjà là, que c'est un fait et que, d'ailleurs, il est même inutile de le dire, tellement en effet tout le monde l'avait sur le bout de la langue.

Par ailleurs, on félicite l'École de la

Cause freudienne de tenir toute sa place dans cette configuration bien que l'on émette des réserves, à l'occasion, sur l'importance de ce corps constitué.

Le deuxième point, c'est que les personnes interrogées reconnaissent que la polarisation du champ psychanalytique se fait autour de questions sur la pratique, sur l'orthopraxie. C'est cela qui est en jeu, le souligne Daniel Widlöcher dans la politique de dialogue maximum qu'il propose. Tout se concentre sur le fait que la psychanalyse nécessite du temps, selon son expression.

Nous sommes sûrement d'accord avec cette expression de Daniel Widlöcher, mais la question est de savoir de quel temps la psychanalyse a-t-elle la nécessité.

Est-ce du temps chronologique ou est-ce du temps logique ou du temps qui inclut la fonction de la hâte ? La question se joue maintenant là et, en effet, la problématique du cas en tant qu'il témoigne de la pratique est, là, cruciale.

À suivre le Cours de Jacques-Alain Miller de cette année, deux points m'avaient particulièrement retenu. L'un est l'articulation nouvelle de la science et de l'*orthedoxa*. L'autre, la monstration - le Cours suivant - du lieu du mensonge dans les catégories R,S,I.

L'homologie des deux lieux, de l'*orthedoxa* et du mensonge, me paraît décisive pour se séparer dans la psychanalyse des impasses d'une épistémologie du modèle.

L'épistémologie du modèle suppose que le réel d'un côté, le symbolique de l'autre, n'ont pas de point d'intersection et qu'on élabore une représentation dans le symbolique du réel avec d'ailleurs ce que ça a, par contre, plutôt de recouvrement entre symbolique et imaginaire.

Qu'il y ait du symbolique dans le réel, c'est décisif pour la place du récit de cas comme démonstration dans la discipline psychanalytique.

L'épistémologie du modèle est partout ailleurs la source d'un malaise dans le récit de cas, partout ailleurs dans la psychanalyse. Il y a un malaise, est-ce pour autant une crise ? Je l'ai dit dans le titre d'un petit article, mais est-ce bien le cas ?

Nous allons reprendre dans cette perspective nouvelle ce qu'ont apporté récemment sur le cas en psychanalyse les fidèles auditeurs du Cours que nous sommes, Marie-Hélène Brousse, Philippe De Georges, Pierre-Gilles Guéguen, Pierre Naveau et moi.

Philippe De Georges va commencer, il va nous parler de la particularité de la construction du cas à partir du cas princeps freudien. Pierre Naveau le fera ensuite à partir du cas le plus développé, exposé par Lacan, de sa pratique. Pierre-Gilles Guéguen commentera le débat Freud et Lacan sur le cas qu'il faut à la psychanalyse à partir de " L'étourdit ". Et Marie-Hélène Brousse nous dira ce que lui a appris la rédaction du cas qu'elle a présenté aux dernières Journées, dans l'après-coup de cette réflexion.

Donc, nous partons tous du malaise dans le cas. On en isole deux causes. La première est externe, elle est due à la science. Le prestige de la science et de la série statistique ruinent, dans les sciences humaines, le lustre du cas unique.

Le malaise, d'ailleurs, est radicalisé par l'extension des psychothérapies. Leur inconsistance théorique adore se masquer par l'exigence de mesures. " Mesurons l'efficacité ! ", ce cri permet de se poser une multitude de questions sur la méthodologie et d'oublier l'inconsistance totale de ce que l'on mesure.

Un auteur citait à ce propos l'excellence de la méthode du Dodo dans *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. N'est-ce pas, les animaux sont mouillés par les larmes d'Alice et tout le monde cherche à se sécher.

" Le mieux, dit le Dodo, serait de faire une course " – j'ai traduit en français " une course à la Comitarde ", le fait d'une course tous ensemble, comitive. " Ma foi, dit le Dodo, la meilleure expression d'expliquer en quoi consiste cette course, c'est de la faire. Tout d'abord il délimita une piste

de course vaguement circulaire (“ la forme exacte, dit-il, importe peu ”) ; ensuite tous les assistants furent éparpillés çà et là, le long de la piste. Il n’y eut pas de signal : “ Un, deux, trois, partez ! ” Les participants se mirent à courir quand bon leur sembla et abandonnèrent la course au gré de leur fantaisie, de sorte qu’il n’eût pas été facile de savoir à quel moment elle prit fin. Néanmoins, lorsqu’ils eurent tous couru pendant une demi-heure environ et qu’ils furent de nouveau tout à fait secs, le Dodo proclama : “ La course est terminée ! ” et ils se pressèrent tous pour demander : “ Qui a gagné ? Qui a la bonne méthode ? ” Et à cette question, il répondit : “ *Tout le monde* a gagné et nous devons *tous* recevoir des prix. ”

Il faut bien dire que la mesure de l’efficacité où le mime de la science dans la série de cas psychanalytiques relève beaucoup de cette méthode essentielle de *tout le monde a gagné*.

La seconde cause du malaise est interne. Il n’y a plus de canons de la rédaction du cas, donc la permissivité qui en découle s’accompagne d’un certain désarroi.

Le malaise fait mine de s’organiser autour d’un certain nombre de fausses oppositions et de faux dilemmes. Donc on oppose qualitatif contre quantitatif, vignette contre cas déployé ou monographie exhaustive, ou grande série contre isolement des variables pertinentes dans un cas.

Les scientifiques, eux, renâclent à inscrire le récit de cas psychanalytiques dans le cadre de l’expérience sur un seul cas, comme certains psychanalystes les y inciteraient. Le transfert fait objection à ce qu’il y ait un seul cas. Qu’est-ce qu’une expérience qui dépende aussi étroitement du lien observateur/observé ?

Alors, pour qu’il y ait crise, il faudrait que soit thématisée la problématique de l’impasse, il faudrait que soit articulée l’opposition du symbolique et du réel en d’autres termes que des termes kantiens mous, en d’autres termes que une vague de rappels (où le) phénomène nous mène[?] ou bien représentation-chose ou bien modèle-hypothèse.

On ne peut pas dire que ce soit le cas et que ce soit thématisé précisément. Donc, on peut sans doute garder le terme de malaise plutôt que celui de crise.

La solution dans l’orientation lacanienne s’articule sur trois points.

Le premier, c’est que la solution qu’a donnée Lacan, c’est de réduire le cas à son enveloppe formelle. La deuxième - nous reprendrons peut-être ça dans les discussions -, le deuxième point, c’est que l’enveloppe formelle ne suffit pas. Il faut la part objet petit *a*, la part de jouissance. Ce qui fait que la démonstration en psychanalyse passe par un chemin sur lequel Lacan a donné la question fondamentale, qu’il est structuré comme le mot d’esprit.

La démonstration se produit dans notre discours lorsque le gain libidinal est atteint, lorsque le cas touche l’Autre auquel il s’adresse, provoque chez lui l’effet “ Ah, Ah ! ”, lui apprend quelque chose. L’effet “ Ah, Ah ! ”, l’effet d’éclair de compréhension, c’est le quantum énergétique de compréhension signalé dans les bandes dessinées comme la petite lampe qui s’allume au-dessus de la tête de celui qui comprend. C’est le quantum libidinal produit.

La voie propre au discours psychanalytique dans l’échange de récits de cas s’oppose à celle du discours universitaire. Pour nous, il s’agit, comme dans le dispositif de la passe, de radicaliser l’énonciation de chacun, alors que le mime universitaire de la science est à la recherche d’une langue clinique universelle, expurgée des particularités de la trouvaille.

Loin d’expurger, il nous faut mettre à jour une clinique des symptômes établie par la découverte, dans l’expérience, par chaque sujet, de ce qui est nommable ou innommable dans la langue clinique de sa communauté.

Cela suppose de maintenir vides les places occupées par le prêt-à-porter d’une classification ségrégative pour laisser la place à de véritables distinctions et, au une par une, celle qui surgit dans l’expérience comme

orthedoxa.

Et la tension entre ce qui est transmissible par la voie du mathème et ce qui s'inscrit de l'*orthedoxa* est à ce prix. On pourrait dire que l'enveloppe formelle du cas n'est pas séparable de sa poétique, le mot désigne à la fois l'effet de création obtenu par la mise en forme du symptôme, aussi bien du côté de l'analysant que de celui du psychanalyste. La poétique dans le discours psychanalytique vient à la place de la pragmatique dans le discours du maître. Ce discours reconnaît l'acte de langage, mais tente de le réduire dans sa portée en le plaçant sous la dépendance du signifiant-maître. La poétique psychanalytique suppose un acte de langage qui déplace, qui disloque le signifiant-maître. C'est une poétique qui dépasse l'analyste et l'analysant, c'est la version où l'*orthedoxa* du Séminaire II transformée par la structure dans le réel se présente comme mensonge du cas.

Ça, c'est plutôt une sorte de résumé d'un ensemble de thèses mais que je vais pouvoir reprendre, une fois situé ce petit ensemble après que chacun se soit exprimé, développé.

Je passe la parole à Philippe De Georges.

Philippe De Georges

J'ai été invité à intervenir sur un texte qui fait partie du petit recueil liminaire des XXX[ème] Journées d'automne de l'École, texte qui traite de la construction du cas et qui était destiné à l'origine à un public de Section clinique. Je vais m'attacher plutôt à déconstruire ce texte pour en faire saillir les arêtes et les hypothèses.

Le domaine de réflexion, c'est la construction du cas dans le champ analytique. Le point de départ de cette réflexion est bien sûr que cette notion est mise en valeur pour nous par Freud qui la définit comme une des tâches de l'analyste.

Pour lui, les choses se passent un petit peu comme s'il s'agissait pour l'analyste de procéder à un travail de restitution - comme on dit pour un tableau détérioré, un retable baroque par exemple -, restitution de l'histoire de l'analysant qui s'opère à partir de ses dits.

Du coup, pour Freud, la métaphore qui lui sert à expliciter son projet est une métaphore archéologique. Son époque est en effet celle où Schliemann retrouve Troie détruite, à travers des fragments recueillis dans une salle.

Pour Freud, sur ce modèle, l'analyste se sert de sa reconstruction pour communiquer à l'analysant ce qui est en blanc dans son discours. On a donc là une hypothèse, une métaphore, qui correspondent chez Freud à un modèle de l'inconscient, l'inconscient freudien qui est homogène à ce travail et qui est un inconscient mémoire, un inconscient répétition, un inconscient déjà là.

Un texte de Jacques-Alain Miller a actualisé pour nous cette notion. Ce texte, c'est " *Marginalia* de Constructions en analyse ".

Ce que Jacques-Alain Miller inscrit dans les marges du texte de Freud, relève des changements induits dans le modèle par l'expérience analytique elle-même. Et ces changements sont en fait parallèles au changement de modèle concernant l'inconscient, changement opéré par Lacan.

La construction dans l'analyse, en effet, n'est plus depuis Lacan vraiment à la charge de l'analysant, et je me demande d'ailleurs dans quelle mesure ce que disait Adamo Virgine l'autre jour n'est pas une reconnaissance par ce collègue du fait que ce constat ne vaut pas que pour nous.

La construction n'est plus à la charge de l'analyste, elle est à la charge de l'analysant. J'avais fait un lapsus, j'ai dit l'inverse -, donc la construction pour nous est à la charge de l'analysant.

C'est d'abord la construction de son fantasme telle qu'elle est visée par la reconstruction historique. Et l'arrière-plan est là, l'ensemble des métaphores lacaniennes qui nous sont familières depuis la lecture du Séminaire XI, où

l'inconscient nous apparaît dans son ouverture fugace, dans sa temporalité pulsatile avec ses allers-retours, ses battements, ses syncopes.

Le modèle renvoie à ce que Lacan, dans ce Séminaire, dit en réponse à une question de Jacques-Alain Miller - à une subjectivité sans sujet, à un inconscient comme ça été développé depuis, dans ce Cours, *want to be*. Ou comme le dit Lacan à l'époque, *ni être, ni non être, mais ad-venir*.

Il y a un arrière-plan à ce changement, c'est un arrière-plan épistémologique. Il concerne le passage d'une détermination linéaire, qui joint la cause mécaniquement à son effet, à un autre modèle épistémologique qui est du même ordre que le fait qu'on passe du scientisme freudien à un principe de causalité non linéaire qui fait place à la contingence, à l'aléatoire, à la surprise et à l'invention.

Tous ces changements bien sûr ont leur incidence dans la direction de la cure, et notamment on peut décrypter sur ce fond le passage d'une direction dominée par l'interprétation à une direction dominée par la question de l'acte.

De tout cela, il découle une logique de la construction du cas. Dans le modèle freudien - ça a été rappelé entre autres par Éric Laurent lors des Journées d'automne -, ce qui domine, c'est les récits de cure, avec bien sûr ces *Cinq psychanalyses* qui sont qualifiées dans le titre allemand, mais dans chacun des titres, de *Geschichte*, histoire.

La pratique héritée de Freud, de nos jours, laisse place à la construction dans un certain nombre de domaines qui sont indéniablement la pratique du contrôle, la pratique de la passe et, puisque je m'adressais au départ à un public de Section clinique, la pratique du séminaire dit d'élucidation des pratiques.

De Freud à nous, quelque chose est constant. Le terme de construction ne s'oppose pas au cas. Il ne s'y oppose pas comme on pourrait vouloir opposer l'élaboration, l'intellectualisation ou l'interprétation au matériel brut que serait supposé être le cas.

La logique analytique est en effet très différente, par exemple, du modèle proposé par Merleau-Ponty, auquel je fais référence à cause de la publication dans les *Autres écrits* du texte de Lacan à l'occasion de son décès. Merleau-Ponty était animé par une croyance en une présence possible de l'acte humain au cœur brut du monde. Il supposait ce qu'il appelle une familiarité immédiate et directe auprès du réel du *il y a*. Ce qui l'amenait à supposer une ouverture aux choses, je le cite, sans concept.

Pour Freud et dès Freud pour nous, l'analyse a une autre optique du récit de cas, une autre optique qui inclut la dimension de fiction. Et Freud avait par exemple l'habitude de mettre l'accent sur la différence entre ce qu'il appelait l'échafaudage et l'édifice.

Pour nous comme pour Freud, l'impossible à supporter de la clinique ne peut s'aborder que par le truchement des mots, des signifiants, des concepts. Ce réel de la cure est traité à travers les signifiants.

Vous savez que chez Freud cela se manifeste par l'écart qu'il ne cesse d'indiquer entre la représentation et ce qui est représenté ou, dans un langage plus proche de nous, entre le concept et la Chose.

Dans la pratique de Freud, cet écart irréductible est toutefois compensé par les hypothèses que fait l'analyste, hypothèses dont relèvent les constructions, hypothèses qui lui servent à interpréter. Et il y a là bien sûr place à l'erreur, erreur que Freud marque lui-même. C'est le cas chez Dora bien sûr. Nous avons tous en tête que Freud pense pouvoir interpréter dans la cure l'amour pour Monsieur K., avant qu'il théorise vingt ans plus tard - une note de bas de page l'indique - ce qu'il avait pourtant bien perçu dans le cours de la cure - le récit le montre -, à savoir ce qu'il appelle la gynécophilie hystérique.

Donc chez Freud, dans la pratique, les hypothèses essayent de compenser, rémunérer je dirais, le

défaut structurel qui est cet écart entre le nœud et la Chose. Mais on en trouve aussi trace chez lui, par exemple dans sa façon de faire des hypothèses à propos de ce qui est impossible à observer, de ce qui est simplement déductible en logique. Vous savez que c'est comme ça qu'il parle du deuxième temps, logiquement nécessaire selon lui, du fantasme, *ein Kind wird geschlagen*.

Lacan ne fera qu'accentuer cette conception. Pour lui, comme il le dit, les faits sont construits, son épistémologie est en ce sens parente de celle de Koyré. On en retrouve des indices par exemple mis en valeur par Éric Laurent lors de notre Rencontre d'Arcachon, qui notait que, pour Hegel, le philosophe est le secrétaire de l'histoire - de la même façon que pour Lacan l'analyste se fait secrétaire de l'aliéné.

Ce que Éric Laurent mettait en valeur, c'est que dans les deux cas le secrétaire n'a pas un rôle passif, le secrétaire ordonne et produit les découpes qui structurent les faits et qui produisent du sens.

Cette logique du cas distingue aussi celui-ci de l'illusion d'objectivité supposée par exemple aux compte rendus d'expériences scientifiques. Pour Lacan, pour nous tous, l'observateur fait partie de l'expérience et Lacan dans le Séminaire *L'Acte analytique* va même jusqu'à le démontrer pour Pavlov lui-même, démontrant que sans le désir de Pavlov il n'y aurait pas salivation du chien.

L'analyste fait partie du concept d'inconscient, le désir de l'analyste est à l'œuvre dans ce qui s'élabore de l'inconscient dans la cure. Et donc nous pouvons dire que, fondamentalement, l'expérience analytique est un artefact, artefact que Jacques-Alain Miller avait épinglé du terme de “ clinique sous transfert ” mais pour laquelle, à la suite des Journées d'automne, nous pourrions dire que c'est aussi une clinique sous désir de l'analyste.

Aujourd'hui, pour nous, le témoignage de la passe est le paradigme de la construction de cas. Les mots-clés en sont la recherche et la mise en évidence des signifiants-maîtres, la découverte et la reconstruction des lignes de destinée du sujet, la mise en valeur et sa traversée du fantasme, la mise à jour du symptôme. Nous pouvons dire qu'un récit de passe, comme le fait le mythe selon Lacan, donne la forme épique de la structure.

Pour conclure, je dirais qu'il me semble qu'on peut pointer des parentés dans toutes ces formes de construction de cas que nous pouvons évoquer dans notre pratique - séminaire d'élucidation des pratiques, récits de cas comme on en fait parfois dans les Journées, par exemple dans nos dernières Journées, contrôle et passe.

Mais ce qui est commun et qui fait structure à toutes ces formes de récit, c'est sans doute la troisième personne, *die dritte Person* dont parlait Freud, c'est-à-dire l'absent du récit devant lequel le narrateur s'efface. Il s'efface parce que l'enjeu est pour lui de faire surgir la structure du cas, ce qui l'ordonne, sa singularité radicale, la différence absolue, son *sans pareil* comme disait récemment Jacques-Alain Miller. Et c'est cela qui est le gage que, dans le cas, on approche un noyau de réel.

Freud donnait la voie de cela, par exemple dans sa façon de nommer les cas, de les nommer, ces analyses princeps, en épinglant un nom de jouissance pour le sujet - l'Homme aux loups, l'Homme aux rats, Dora la suçoteuse.

Mais, indéniablement le contrôle et la passe ont un autre versant, et une des nouveautés des Journées d'automne annoncées l'an dernier en ce sens par Jacques-Alain Miller, a montré que cela pouvait être aussi le cas d'exposés faits par des analystes, des récits d'analyses faits par des analystes. En effet, dans le contrôle comme dans la passe, il est aussi question de rendre compte de l'acte analytique lui-même, soit que l'analyste s'expose, dans le contrôle, soit que dans la passe il se trouve exposé.

Ce qui me paraît nouveau aujourd'hui, et éclairer peut-être le

débat autour de la construction des cas, et comme l'a rappelé tout à l'heure Éric Laurent, le point mis en valeur cette année par Jacques-Alain Miller dans son Cours (et qui) est la question du signifiant dans le réel.

Ce signifiant dans le réel relativise le hiatus, suppose effectivement un espace d'intersection entre ces deux domaines que sont le réel et le symbolique. C'est déjà, dans la Conférence de Nice sur le phénomène lacanien, ce que laissait entrevoir Lacan en disant que la cure ne pouvait se fonder - sinon elle serait une escroquerie - sur la possibilité que le signifiant agisse sur le réel.

Merci.

Éric Laurent

Il faut retenir, dans ce que nous a dit Philippe De Georges, la façon dont il a fait voir sous diverses facettes, la façon dont l'analyste s'ajoute au cas, la façon dont l'interprétation vient là rendre compte et faire apparaître quelque chose qui se révèle comme étant déjà là, et que le déjà-là freudien, c'est aussi ce déjà-là du signifiant dans le réel qui est à l'horizon des interprétations.

Alors, il en a donné diverses facettes, diverses apparitions, en effet qui, de façon précise, font apparaître comment l'analyste fait partie du concept d'inconscient.

Alors en effet, sur ce point, je pense que la série de ponctuations que vous avez dégagées est à retenir, aussi la façon dont Lacan répondait à Merleau-Ponty, dialoguait avec Merleau-Ponty, c'est très juste - il dit ça dans la version écrite. En effet, je trouve cela très vraie la façon dont Merleau-Ponty, lui, montrait cette question, dégageait cette ouverture - la citation que vous avez isolée -, c'est le rapport au réel du il y a et l'ouverture aux choses sans concept, disons il y a chez Lacan - c'est là où il reprenait Merleau-Ponty -, c'est plutôt une ouverture à la jouissance sans concept, que les pensées de jouissance, en effet, ont un caractère de il y a.

Jacques-Alain Miller

Je poserai une question radicale : où se recueille aujourd'hui le savoir d'une cure ? Je dis aujourd'hui parce que, jadis, il n'y avait pas d'ambiguïté sur ce point. Le lieu où se recueillait le savoir d'une cure, c'était l'analyste.

Le savoir, en quel sens ? Un symptôme se présente, il est énigmatique, il est fermé sur lui-même, on ne sait pas d'où il vient. Il apparaît comme un isolat, fermé sur lui-même, dont le sujet a à se plaindre, et puis, grâce à la méthode de l'association libre, une méthode merveilleuse pour que, finalement, des articulations apparaissent. Le symptôme se décompose en éléments et l'on voit se multiplier des arborescences, se regrouper ces arborescences. On peut donc considérer que nous avons là, non pas une connaissance, mais un savoir, c'est-à-dire une articulation signifiante.

Tous les premiers temps de l'analyse, personne d'autre n'avait la parole à ce propos que l'analyste qui exposait l'articulation de savoir.

Il me semble qu'en amenant la Proposition de la passe Lacan n'a pas seulement proposé une procédure pour la fin de l'analyse, mais a dit autre chose, qui peut-être est en train de développer maintenant ses conséquences, à savoir que le lieu où se recueille par excellence le savoir d'une cure, c'est l'analysant, et que, finalement, l'analyste éprouve qu'il n'a pas tellement à en dire ou que ce qu'il a à en dire est un peu pâle.

Ne développons pas cela, mais, évidemment, ce qui s'ajoute au compte rendu que l'analysant peut faire du recueil de ce savoir, c'est - disons-le très simplement - l'effet que ça lui fait.

C'est du côté de l'analysant que s'ajoute à l'articulation signifiante l'effet de vérité. Et, à cet effet de vérité, s'ajoute aussi l'éventuelle modification de jouissance.

Ce qu'a introduit la passe, au-delà de son aspect de procédure, et qui explique peut-être cette problématique difficile du cas aujourd'hui, c'est le déplacement du lieu du recueil du savoir de l'analyste à l'analysant.

Ce qui fait que lorsqu'on se risque à un exercice comme celui qu'a affronté l'École de la Cause freudienne il y a très peu de temps, en définitive qu'est-ce qui vaut auprès du témoignage de l'analysant, auprès du témoignage du passant ?

Ce qui crève l'écran, c'est ce qui n'est pas le compte rendu pur et simple, qui est le témoignage, et ça laisse l'analyste sans doute dans une certaine perplexité, et c'est là que peut-être nous sommes en train d'élaborer.

Éric Laurent

Pour situer le rapport de l'action de l'analyste, son interprétation, et la perplexité, peut-être Pierre Naveau pourrait développer son point qu'il amène…

Pierre Naveau

Le cas et l'occasion :
Une intervention de Lacan

La thèse que j'ai soutenue dans ce texte qui se trouve dans le fascicule est la suivante : *Dans l'exposé d'un cas clinique, il s'agit de poser un problème psychanalytique*.

J'ai choisi comme exemple, pour soutenir cette thèse, celui du fameux cas de névrose obsessionnelle que Lacan évoque dans “ La direction de la cure ”. Il me semble, en effet, que, dans ces pages 630 à 633 des *Écrits*, Lacan montre de quelle manière un problème psychanalytique peut être à la fois posé et résolu à l'occasion de l'exposé d'un cas clinique. La méthode utilisée - c'est du moins de cette façon-là que j'ai lu ce §13 du chapitre V de “ La direction de la cure ” - consiste à faire tourner l'exposé autour d'un axe qui, ici, met en mouvement ce que Lacan appelle alors “ le signifiant du désir ”, c'est-à-dire *le phallus*. Je parle de “ méthode ”, car Lacan s'adresse explicitement aux analystes qui sont préoccupés par la fin de l'analyse. Je le cite : “ La fonction de ce signifiant, comme tel, dans la quête du désir est bien, comme Freud l'a repéré, la clef de ce qu'il faut savoir *pour terminer ses analyses.* ” (C'est moi qui souligne.)

Lacan intervient

Je ne vais pas commenter ces quatre pages.

Je veux simplement faire remarquer que l'articulation de l'exposé du cas s'effectue à partir d'*une intervention de Lacan*. Lacan articule, en effet, d'une façon très vivante, l'exposé du cas qu'il propose à l'occasion qui lui a été donnée, à un moment tournant de la cure, d'intervenir, de dire quelque chose au patient.

Je me réfère, sur ce point, à la phrase de Lacan qui se trouve p. 632 des *Écrits* : “ C'est l'occasion de faire saisir au patient la fonction de signifiant qu'a le phallus dans son désir. ”

Lacan fait ainsi valoir que “ faire saisir ” au patient quelque chose qui porte sur la cause de son désir, c'est une interprétation. Et c'est précisément de cette interprétation dont je veux, ici, parler.

L'occasion : le rêve de la maîtresse

Lacan lui-même souligne que l'occasion d'intervenir lui a été donnée, non pas par un rêve du patient, mais par un rêve de la maîtresse de celui-ci. Il donne, à cet égard, une précision qui me paraît essentielle. Il avance, en effet, qu'il ne s'agit pas d'interpréter le rêve de la maîtresse, - sous-entendu : puisque ce n'est pas elle qui est le sujet en analyse -, mais *l'effet* qu'a produit sur le patient le rêve en question. L'interprétation de Lacan prend donc appui, non pas sur le symptôme de l'impuissance sexuelle dont souffre le patient, puisque c'est ce dont il est question dans ce cas, mais sur le rêve de sa partenaire sexuelle.

Je condense légèrement le récit du rêve :

La maîtresse rêve qu'elle a un phallus sous sa robe, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne.

Lacan rapporte ce récit de rêve d'une façon telle qu'un détail attire, d'emblée, l'attention. Le fait que Lacan écrive, dans un deuxième temps, “ ce qui ne l'empêche pas d'avoir un vagin ” appellerait, à première vue, qu'il ait écrit, dans un premier temps, “ la maîtresse rêve qu'elle a un pénis ”. Or, ce n'est pas ce que Lacan a écrit. Le mot utilisé par lui est bien celui de “ phallus ”, et non celui de “ pénis ”. La formulation choisie par Lacan met donc l'accent sur le signifiant, et non sur l'organe.

Le rêve de la maîtresse est, en fait, une réponse à une demande de l'amant qui pourrait être ainsi énoncée : “ Je te demande de coucher avec un autre homme, pour voir l'effet que ça me ferait. ”

La maîtresse ne satisfait pas à cette demande de son amant, mais elle fait un rêve, que, dès son réveil, elle lui raconte. À cet égard, la chose importante, comme le dit Lacan, est l'effet immédiatement produit par le récit du rêve sur le patient. Il retrouve sur-le-champ ses moyens. Autrement dit, il retrouve l'usage de l'organe qu'il avait perdu. L'effet du récit du rêve démontre que la maîtresse, au moyen du rêve qu'elle s'empresse de lui raconter, satisfait au désir du patient.

Lacan fait ici valoir que l'art de la séduction, qui peut être celui de la femme, se manifeste sous la forme de l'antinomie entre le fait de satisfaire à la demande de l'homme et le fait de satisfaire à son désir. Ce n'est pas la même chose. L'effet est différent.

L'interprétation de Lacan

L'interprétation dont Lacan fait part au patient tend à lui faire saisir la différence entre le signifiant et l'organe. C'est, en effet, l'apparition du *signifiant* dans le récit du rêve qui, dans la réalité, réveille et ranime le désir du patient. Grâce au rêve, le signifiant, à rebours de ce à quoi il est voué, ne tue pas l'organe, mais lui redonne vie. C'est bien du phallus en tant que signifiant dont il est question, puisque c'est dans le récit du rêve qu'il apparaît comme voilé, comme caché sous la robe. Lacan insiste ainsi sur le fait que le ressort du réveil du désir de l'homme est le récit, par la femme, de son rêve. Je le cite : “ Au-delà de ce que la femme rêve, il y a qu'elle lui en parle ”. Et, je souligne la chose, *c'est sur ces entrefaites que Lacan intervient*.

L'interprétation de Lacan prend donc appui, non pas sur la manœuvre de l'homme, mais sur le rêve surprenant de la femme qui tend à déjouer cette manœuvre. Lacan ne se limite pas à désigner le phallus comme signifiant-cause du désir, pourrait-on dire, mais vise surtout à mettre en évidence la fonction de signifiant du phallus, c'est-à-dire le fait que le symptôme du patient, qui touche à l'usage de l'organe, mette en jeu la dialectique de l'avoir et de l'être.

Ce que Lacan, en fin de compte, fait saisir au patient, c'est ce que sa maîtresse a saisi inconsciemment, - qu'il triche.

D'où le tour de bonneteau dont parle Lacan.

La dialectique de l'avoir et de l'être

Le problème qui se pose est que l'impuissance, dont se plaint le patient, vient à surgir à la fin de son analyse. C'est en quelque sorte l'impossible, qui, tel un énorme et lourd rocher, se pose là. Il y a un côté “ poseur ” chez le patient. Lacan y fait allusion.

L'homme est impuissant, il a perdu l'usage de l'organe. Cela veut dire qu'il ne peut pas s'empêcher de faire comme s'il ne l'avait pas, comme si cela ne servait à rien de l'avoir. La femme le démasque, débusque l'embrouille. Elle lui dit ce dont il s'agit : “ Rien ne sert de l'avoir, puisque ce que tu veux, ce n'est pas l'avoir, mais l'être. ” Moyennant quoi elle lui dit, elle, sa maîtresse, ce qu'elle est, pour lui, dans le rêve, - l'incarnation du phallus voilé.

C'est également sur cette évocation que se termine l'analyse, par Lacan, du rêve de la belle bouchère, pp. 626 et 627 des *Écrits*. Jacques-Alain Miller a

montré, jadis, que le rêve de la belle bouchère est une réponse à l'interrogation de son mari au sujet de son désir insatisfait : Préfère-t-il les femmes plutôt rondes ou les femmes plutôt maigres ? Lacan montre, ici, que le rêve de la maîtresse est une réponse à l'interrogation de son amant à propos de son désir impossible : Qu'est-ce que je veux ? Être ou ne pas être ce qu'il est impossible d'être ?

Il me semble que l'exposé par Lacan de ce cas clinique pose et résout un problème psychanalytique selon un certain mode. Sa méthode consiste à déplier l'étoffe d'*une interprétation qu'il a faite* et à mettre ainsi en relief la faille qu'une telle interprétation a ouverte dans le savoir inconscient du patient.

Éric Laurent

On voit en effet l'accent, dans ce qu'a dit Pierre Naveau, de, au fond, d'où lui vient ce savoir, à la dame. Qu'est-ce qu'il y a déjà là qui lui permet d'intervenir avec cette sûreté, de restaurer le champ du désir, là où le côté homme, où le patient l'accable avec ses demandes ?

Ces demandes sont interprétées comme tuant l'ordre du désir et au contraire la structure du désir étant que le désir est désir de l'Autre, enfin, en faisant une leçon de désir, que le fait de l'avoir ne l'empêche pas de désirer, en faisant fond, il y a une sorte de contamination, enfin, de transmission du désir, qui se produit. Et donc avec la question en effet : où est-ce qu'il est le phallus ? où est-ce qu'il a circulé ?

Alors, le deuxième point, c'est en effet dans une structure, là, de type troisième personne qui est restaurée par, d'abord, une troisième personne bizarre - la partie à trois que proposent le monsieur et la dame se joue à trois avec le phallus.

Mais là, on voit la modification de jouissance produite, Pierre Naveau le soulignait, c'est sur ce point-là qu'intervient Lacan, il fait à ce moment-là l'interprétation, me semble-t-il, que c'est une fois qu'il y a ce gain-là, qui montre l'efficacité de cette remise en jeu du désir.

Alors là encore, si on pose la question : où se dépose le savoir là ? Une question, puisqu'il y a ce savoir de la dame…

Jacques-Alain Miller

Nous passons là de réflexions sur aujourd'hui à un cas de jadis, un cas ancien. La posture de l'analyste que Lacan présente est plutôt de celui qui a toutes les cartes en main et qui l'affiche. On a là un patient aveuglé, et au contraire l'analyste affiche que, lui, connaît le dessous des cartes et qu'il fait l'interprétation, et pas du tout une interprétation dans le style de l'équivoque, comme Lacan le prônera plus tard. Il fait au contraire une interprétation extrêmement indicative.

Peut-être peut-on donner un tour de plus et montrer qu'elle est néanmoins équivoque, mais il me semble que, là, la référence que prend Pierre Naveau à ce cas est plutôt de nature à nous montrer le chemin parcouru dans la dynamique même de l'expérience analytique.

Est-ce qu'on interprète encore de cette position-là ?

Éric Laurent

Est-ce qu'il n'y a pas dans le cas, le fait d'introduire la dame comme personnage équivoque en effet, puisqu'au fond faisant l'interprétation c'est la dame, et Lacan dit : Vous voyez ce qu'elle a fait. Il montre en effet le ressort, mais en quelque sorte ce qu'il y a déjà qui perturbe un peu la position classique, c'est que le personnage de la dame, l'interprétation est faite déjà, disons l'interprétation de l'inconscient est faite d'ailleurs que du côté de l'analyste…

Jacques-Alain Miller

C'est l'exemple de, non pas une femme partenaire-symptôme, mais une femme partenaire-interprète, qui est en effet une fonction tout à fait d'actualité, le partenaire-interprète.

Éric Laurent

Oui. Absolument. Simplement ça

complique la figure, en effet, du chemin vers l'équivoque.

Peut-être que Pierre-Gilles Guéguen pourrait, puisque lui va faire un pas de plus sur cette voie et puisqu'il s'appuie sur " L'étourdit ".

Pierre-Gilles Guéguen

J'avais l'idée déjà en entendant les premières discussions que c'est un courant qui vient de loin, cette pratique de l'analysant interprète de sa cure, puisque Lacan s'est intéressé par exemple au cas de Margaret Little, à celui de Joan Rivière qui, au début des années 50, pour autant que je me souvienne, ont utilisé leur propre cas pour en faire un savoir, un savoir théorique.

On voit déjà cheminer cette idée que peut-être en effet l'analysant est bien placé pour apporter sa pierre à l'édifice du cas.

Je me suis rapporté, dans le fil de ce que Jacques-Alain Miller développait au dernier cours, aux pages de " L'étourdit " - vous évoquiez la page 457, mais aussi bien la page 454 des *Autres écrits*.

Sur le cas en psychanalyse

Page 454 des *Autres écrits*, dans " L'étourdit ", Lacan décrit la complexité de son rapport à Freud. Il en donne la formule en deux propositions parfaitement compatibles bien qu'elles paraissent contradictoires. Elles font état à la fois d'un respect absolu pour le dire freudien et d'une position critique à son endroit qui est sans concession et sans appel.

La première proposition s'énonce ainsi : il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien du dire de Freud.

La seconde stipule que " faute d'avoir forgé avec le discours de l'analyste le lien dont auraient tenu les sociétés de psychanalyse, (il) les a situées d'autres discours qui barrent son dire nécessairement ".

Il s'agit donc, si l'on suit Lacan, de fonder la formation de l'analyste sur le dire de Freud et de faire exister ce dire dans un lien social particulier (le discours psychanalytique), alors que l'IPA, voulue par Freud, s'est constituée à partir du discours du maître sur le modèle de l'Église.

Parmi les instruments de sa formation, l'analyste, depuis Freud, dispose du cas clinique. Ce qui importe ici, c'est que nous considérons, avec toute la tradition psychanalytique, le cas freudien comme un des moyens du dire de Freud. Il vérifie particulièrement la sentence lacanienne : " qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ", comme en témoigne par exemple la lecture des cas rapportés par Peter Gay dans sa biographie de Freud.

Or Lacan donne, dans le même passage, trois caractéristiques du dire de Freud et donc du cas :

1) " Le dire de Freud s'infère de la logique qui prend de source le dit de l'inconscient. C'est en tant que Freud a découvert ce dit qu'il ex-siste. "

Le cas doit donc démontrer la logique de l'inconscient à l'œuvre et par là, comme Lacan le mentionne, " restituer le dire freudien ". Notons qu'il s'agit ici de logique et non pas de roman individuel ni même de mythe individuel, qui seraient des hystorisations du sujet : le cas n'est pas une narration thérapeutique, comme Bollas par exemple peut les concevoir. Le cas n'est pas non plus de métaphore, comme Lacan lui-même pouvait encore en avoir l'idée au début de son enseignement quand il faisait valoir la primauté du symbolique : ce n'est donc pas la métaphore thérapeutique du sujet. Car le cas, comme il l'indique en bas de cette même page 454, vise à rien moins que " cerner le réel ", et si nous nous référons aux derniers cours de Jacques-Alain Miller, nous dirions qu'il vise à toucher le symbolique qui est dans le réel. Notons aussi la différence que Lacan souligne fortement dans " L'étourdit " entre dire et dit. Le dire de Freud s'infère de la logique des dits de l'inconscient. Le cas, s'il se veut freudien, et donc lacanien, doit donc inclure le dire dans la logique des dits.

Nous avons là affaire à une structure de type gödelien, fréquente référence de Lacan. Il faut à la fois un ensemble de dits et un point extérieur à l'ensemble mais qui est un dit spécial qu'avec Lacan nous appelons le dire. Ainsi pouvons-nous reconnaître le vrai récit de cas en ceci qu'il exige, outre une description des faits, la présence d'une énonciation qui se repérera à l'accent de subjectivation du cas par celui qui l'énonce et qui l'a écrit. Il y est pris par son style, par son mode de sublimation, certes, mais aussi par son rapport à la pulsion en tant qu'il met en jeu sa position d'analyste. Le cas n'énonce donc pas là une " théorie privée " - comme pourrait le proposer un Tuckett -, mais un dire singulier induit par la logique des dits inconscients et qui ne se transmet que dans la mesure où c'est le discours analytique qui fait lien entre les membres d'une société d'analystes. C'est-à-dire, ce discours qui rend impossible la jonction entre *a* et S barré. Pour le dire autrement : dans le cas vrai, la jouissance de l'analyste en tant que son habitus doit être mise à mal. Le cas doit le diviser afin de diviser aussi les autres et par là produire un savoir qui se transmettra en vérité. C'est en cela que nous pensons qu'un cas, quand il touche au paradigme, est une solution à un vrai problème analytique. En ce sens, le cas est une alternative au contre-transfert. Le contre-transfert est une glose coupable sur l'impuissance de l'analyste. Le cas en tant qu'il présente une solution élaborée à partir d'une difficulté, indique les voies selon lesquelles l'analyste a tranché.

2) Toutefois, il ne s'agit pas d'imiter Freud mais seulement son dire : le dire de Freud lui-même n'établit pas une vérité immortelle car pour Freud aussi la vérité n'était que mi-dire. Mais, comme le signale Lacan, le dire freudien produit au moins un mi-dit qui coupe, qui fait scansion : " qu'il y ait ce midi-net ne prend son sens que de ce dire ". Cela nous éloigne du faux problème de savoir si le cas est un " traitement réussi ou pas ". On sait que tout un courant de la littérature analytique s'est employé à montrer que les cas de Freud étaient des traitements ratés. Cela ne peut se dire que si l'on considère que le cas vise d'abord l'effet thérapeutique et donc le " savoir déposé " d'une quelconque technique psychanalytique. Pour nous, le cas freudien et ceux que nous tentons de produire, n'ont de valeur que s'ils mettent en évidence un ressort de l'acte analytique et non pas s'ils vérifient qu'en appuyant sur tel bouton on obtient tel effet thérapeutique. Ce que confirme le principe freudien selon lequel un seul cas qui contredit la théorie exige que cette dernière soit remaniée (1915, " Un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique ").

3) Ce dire n'est pas libre mais se produit d'en relayer d'autres qui proviennent d'autres discours.

Faisons ici porter notre attention sur le terme de relayer. Il y a en effet diverses manières de présenter les cas et l'on peut bien rencontrer des cas hystériques qui s'enchantent de l'énigme qu'ils sont à eux-mêmes, des cas obsessionnels fermés sur leur secret vérificatoire, des cas phobiques dont le sens fuit de partout et dont l'auteur s'emploie à fuir le problème. Le cas qui relaierait un dire freudien ne serait pas cela : il offrirait à la fois un midi-net, pour reprendre l'expression de Lacan, mais aussi il relaierait des dires qui auraient avec notre monde et les discours qui y règnent, les mêmes rapports que ceux de Freud avec le monde de la Vienne du début de l'Autre siècle.

Si nous voulons voir dans ces quelques indications de Lacan des préceptes pour la construction de cas, nous constatons que l'instrument épistémique qu'est le cas, est alors totalement indissociable d'une autre construction lacanienne : l'École que nous tâchons de débarrasser de l'obscénité des effets de groupe pour qu'elle incarne le lien analytique. Ce que Freud n'avait pas fait, laissant ainsi ses successeurs s'engager dans quelques impasses qui, aujourd'hui, apparaissent clairement.

Éric Laurent

En écoutant Pierre-Gilles Guéguen et en rajoutant l'hypothèse radicale qu'a proposée Jacques-Alain au début, je me demandais, en effet, si vous n'arrivez pas à lire ces passages que vous disiez de " L'étourdit " de façon radicale. C'est-à-dire que le dire de Freud, c'est pour le fondateur, lui il pouvait être le dépositaire du savoir de l'expérience, mais qu'après, au fond, la structure de l'expérience, ça ne serait pas de transférer le dire de Freud non pas à l'analyste mais à l'analysant. Et qu'au fond, les citations que vous notez, c'est-à-dire tout ce qui se dépose, le mi-dire qui coupe l'ensemble de ces coupures dans le sens, ne prennent - parce que mi-dit net fait plutôt coupure, plutôt hors sens, ne prend son sens que de mi-dire. Au fond que du transfert, que de la remise du type de celle que soulignait Jacques-Alain.

Alors ça me fait lire le passage de " L'étourdit ", ce passage-là, tout autrement que de la façon que je le lisais jusque-là, en effet. Et qu'au fond voilà, des passés, il y a eu le dire de Freud et ensuite le transfert de technologie, ces deux passés, ça n'est pas que les successeurs doivent s'inscrire et avoir l'idée qu'ils poursuivent l'affaire de Freud, mais que le transfert de technologie c'est de se dire : le transmettre, le remettre à l'analysant.

Pierre-Gilles Guéguen

Je pensais que c'est tout à fait cohérent avec cette thèse qui nous a agités de "l'inconscient interprète ", où les dits de l'inconscient proviennent de l'analysant. Somme toute, le savoir, si nous considérons qu'il s'agit du savoir inconscient qui est en jeu, c'est l'analysant qui le propose.

L'analyste, évidemment, l'aide à le mettre en forme, il intervient de différentes manières, mais, en effet, restituer le dire freudien n'implique pas qu'il y ait des dits qui appartiennent à quelqu'un spécifiquement.

Philippe De Georges

Je me demandais si on pouvait rapprocher ce que Pierre-Gilles vient de dire de la thèse de Adamo Virgine sur " tout est auto-analyse " ou, comment on peut distinguer cette thèse - je me tourne vers lui d'ailleurs - de celle de Virgine ?

Éric Laurent

Eh bien oui. En tout cas, ça fait une série qui serait, là, à faire, en effet une différenciation. Déjà, les préoccupations sur le contre-transfert, j'ai beaucoup aimé l'expression, là, que vous utilisez, " la glose coupable sur l'impuissance de l'analyste ", c'est amusant comme façon de désigner ça.

Il y a en effet quelque chose de ces pensées qui encombrent. L'analyste a son dire, il y a le dire de l'inconscient, j'ai le mien, donc ça, c'est le mi-dire mauvaise formule. Il y a la moitié, là, tu as ton transfert où il y a le dire et les dits, mais moi j'ai moi aussi mon truc. Et qu'au fond de dire : ça n'est pas comme ça que ça doit passer, la rupture, que d'un côté l'analyste, lui, dans l'acte, son problème n'est pas ses pensées, c'est qu'il est coupable de penser qu'on s'analyse avec ses analysants, c'est une pensée coupable et que, par contre, il s'agit que dans l'opération d'analyse il y ait ce passage, en effet ce passage vers l'analysant qui prend en charge à la fin, quels qu'aient été les dits de l'analyste interprétatifs qui restent, que c'est lui qui reprend en charge le dire à la fin.

Alors, c'est dans la perspective radicale que tu traçais.

Philippe De Georges

Juste pour rajouter un mot. C'est une pensée coupable, mais c'est une pensée qui a un succès fou parce que j'ai pu voir, par exemple, en Ukraine que tout ce qui traite du contre-transfert a un succès époustouflant. Et que tous les gens qui s'intéressent à l'analyse dans les pays où elle se découvre à l'heure actuelle, ont l'idée qu'on ne cesse pas de s'analyser soi-même, à travers les cas, et que c'est même la

voie de la vérité. Le seul moyen de savoir qu'est-ce que c'est que la vérité de l'analysant, c'est de faire confiance à ses propres *insight*.

Éric Laurent

Voilà ! Il suffit de dire : la vraie voie du contre-transfert, le vrai Tao de ça, la vraie voie, c'est qu'à la fin l'analyste il se fait analyser par l'analysant. C'est pas qu'on s'analyse au moyen de ses analysants, c'est l'analysant à la fin qui finit par analyser l'analyste, et ça serait beaucoup plus intéressant comme ça. Et d'ailleurs ça fait contrôle de l'expérience plus sûr que...

Mais peut-être Marie-Hélène pourrait-elle ?

Jacques-Alain Miller

Ça va être trop court pour Marie-Hélène.

Nous sommes en train d'examiner, après coup, comment il aurait fallu rendre compte de comment on analyse dans telle École. Nous l'avons fait spontanément, nous avons donné une interprétation de ce “ comment on analyse ? ” comme ça nous est venu, et nous sommes un petit peu, après la fête, dans l'évaluation de la méthode.

Il y a déjà une question très simple qui est introduite par la référence que Pierre Naveau a prise d'un cas ancien de Lacan. Ce qui est saisissant dans ce cas, c'est à quel point est comprimée l'histoire du cas.

Il y a une économie de détails très grande. Il y a quelques paragraphes pour décrire le background, la constellation familiale, et même de nombreuses années d'analyse. Ce qui est au contraire développé, c'est ce que Lacan lui-même appelle un incident. C'est à l'incident où se nouent en effet l'impuissance du sujet, l'intervention de sa maîtresse, l'interprétation de Lacan, donc on a un socle extrêmement réduit pour mettre en valeur une passe d'armes. Voilà quelque chose qui est à évaluer, me semble-t-il.

C'est une considération ancienne de Lacan, et l'on voit la disproportion entre le passé et puis l'incident révélateur.

C'est d'ailleurs à cette occasion que Lacan souligne - c'est une phrase à quoi j'avais fait un sort jadis - : “ Notre science ne se transmet qu'à articuler dans l'occasion le particulier ”.

L'accent est mis sur le moment de l'occasion De toute une cure qui a duré des années, l'accent est porté sur l'occasion. Il ajoute d'ailleurs - c'est la page 632 que vous avez citée : “ Ici l'occasion est unique à montrer, etc. ”. Peu importe l'ensemble de la phrase, c'est une occasion unique.

Même si ce cas est ancien déjà, et que la position de l'analyste que Lacan met en valeur n'est peut-être pas celle qui va se transformer, qu'il va mettre en valeur plus tard, on a néanmoins cette disproportion. On accumule quelques données, on les résume, on les stylise, elles sont déjà d'ailleurs, dans ce cas, données d'une façon très formalisée, en termes de grand A, petit *a*, désir de l'Autre, etc., pas du tout d'une façon scénographique. On ne décrit pas les personnages, on donne les fonctions, et puis, l'incident minime, au contraire, lui, est étendu, valorisé, détaillé.

J'hésite à le dire ainsi, mais cela me semble être le style lacanien du cas. C'est ce qu'il y a de plus contemporain, en effet, et c'est aussi ce que, finalement, souvent mettent en valeur les passants. Ils mettent en valeur, en effet, ce qui fait passe, donc ils doivent donner les éléments avant, mais, ensuite, il y a une disproportion par rapport à un socle qui est menu, stylisé, formalisé, au contraire une expansion qui est donnée à l'occasion unique.

Peut-être a-t-on là les éléments d'un style lacanien du cas, sans vouloir en faire une norme, bien entendu.

Pierre Naveau

Oui, il me semble que le fait de mettre comme ça, en valeur, l'incident, l'occasion unique comme vous dites, je trouve que ça rapproche ce qu'il appelle l'interprétation d'un acte. Il y a quelque chose comme ça il me semble, c'est un terme d'intervention tout de même, vous disiez une interprétation indicative, c'est très actif en effet.

Jacques Alain Miller

Le style de l'occasion unique n'est pas forcément unilatéral à la fin de l'analyse. On peut très bien imaginer, et c'est le cas, qu'une occasion unique se présente au moment de l'introduction du sujet au discours de l'inconscient. Le moment de l'entrée peut lui-même avoir ce caractère.

C'est moins une question sans doute de son moment chronologique dans la cure que de donner à des incidents cette allure d'occasion unique, par rapport à ce qui est, et ce qui est l'antidote, à ce qui noie la pratique analytique dans la répétition du même. Et par rapport à la répétition du même et qui, elle, peut être formalisée, qui elle a un algorithme, qui elle a une matrice, là on distingue l'incident qui ne répond pas à la matrice, ou alors qui la met en valeur, mais par là même qui la disjoint de l'algorithme.

La tendance - je le dis avec précaution, parce qu'il ne s'agit pas, au moment où nous éprouvons la diversité des façons de faire, de reconstituer un modèle - de l'approche lacanienne du cas va vers le style de l'occasion unique.

Éric Laurent

Donc, la prochaine fois si Marie-Hélène…

Jacques-Alain Miller

Nous commencerons la prochaine fois par entendre Marie-Hélène Brousse et j'essaierai de poursuivre sur la lancée, avec éventuellement d'autres collègues.

Fin du *Cours IV* de Jacques-Alain Miller du 5 décembre 2001.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Cinquième séance du Cours

(mercredi 12 décembre 2001)

V

Nous avons vu se produire la semaine dernière ou s'introduire ici un effet de séminaire par l'initiative et l'entregent d'Éric Laurent, avec lequel j'ai déjà pendant une année fait cours il y a quelque temps. Cet effet de séminaire, je l'accueille et il se prolonge aujourd'hui, ne serait-ce que parce que nous avons été limités par le temps avant d'entendre la contribution de Marie-Hélène Brousse.

Je me suis trouvé, à certains égards à ma surprise, entouré, conforté, prolongé, et en même temps tordu, par des collègues qui ont accroché la question du cas à l'équation mystérieuse que j'avais posée à ce titre de structure et mensonge. J'ai donc été trop content et d'accueillir et de laisser se poursuivre cet effet de séminaire.

Aujourd'hui que chacun sera un peu moins contraint par sa propre contribution, par sa lecture, nous pouvons avoir l'occasion de mettre en scène un échange, une improvisation. Avec M.-H. Brousse, É. Laurent nous rapportera également ce qu'il a développé au cours de la semaine de ces considérations, assez loin d'ici, à Buenos Aires, où il est allé faire un voyage éclair, et où il a donné existence à une École Une qui s'échine sur des thèmes communs.

De mon côté, j'ai volontiers accueilli la nouvelle que m'a apportée Pierre-Gilles Guéguen que Nathalie Georges avait, à partir de sa contribution, eu l'idée de présenter quelque chose concernant les entretiens préliminaires. Une fois que l'on commence, il y a une série qui s'enchaîne, et je laisse faire.

Je laisse faire parce qu'il faut bien que moi-même je valide un certain nombre des conséquences de ce que je peux ici bafouiller et qui se trouvent représentées par les échos que mes collègues peuvent y donner, et en retour ce que cela peut à moi-même me suggérer. J'ai en particulier accueilli l'expression, dont P.-G. Guéguen m'a dit qu'elle était peut-être à prendre avec des pincettes, de la crise du cas. Cette expression de crise du cas qui s'est proposée la dernière fois, je l'ai accueillie et je l'ai laissé résonner et porter pour moi son écho, se réverbérer, c'est-à-dire je me suis gardé de la convoquer aussitôt devant la question de sa validité.

Pour moi, accueillir cette expression veut dire ne pas l'interroger aussitôt dans les termes est-ce vrai ? est-ce faux ? De telle sorte qu'accueillir une expression, me suis-je dit à ce propos, comme la crise du cas, c'est sans doute suspendre la dimension de la vérité. Accueillir une expression, c'est suspendre la vérité par oui ou non.

On peut bien sûr se demander quelle vérité et se tourner aussi vers la notion de la *dit-mension*, telle qu'il est arrivé à Lacan de l'écrire dans son dernier enseignement, dit, tiret, *mension*, et qui désigne le lieu où réside. La mension, c'est le lieu où réside.

Si Lacan a pu, dans son dernier enseignement, jouer sur le mot de dimension, c'est dans la mesure même où il avait fixé, au départ de son enseignement, une dimension unique, qui était celle de l'Autre avec un grand A. C'est cette dimension-là, cette dimension de l'Autre qu'il avait privilégiée, la dimension où l'Autre est le lieu, est la mension où le dit se pose en vérité.

Cela lui paraissait le lieu naturel du dit, le lieu où l'on se demande si c'est vrai ou si c'est faux, le lieu où l'on dit d'accord ou pas d'accord, et où ce qui prévaut, ce qui organise, ce sont les formes de la langue commune, celles qui peuvent dire si cela se dit ou si cela ne se dit pas, de façon correcte.

Distinguer les différentes dimensions, admettre qu'il y a plusieurs mensions du dit, qu'il y a plusieurs demeures du dit, va contre l'unicité de l'Autre. L'accent que Lacan a pu mettre, dans son dernier enseignement, sur les dit-mensions, sur les différentes mensions du dit, participe du même mouvement qui lui ont fait pluraliser les noms du père, que le dit est susceptible de se poser de bien d'autres façons qu'en vérité, et en vérité qui dit oui ou non.

C'est ce que pour ma part j'ai éprouvé avec l'expression la crise du cas, qui ne m'a pas du tout porté à me demander “ y a-t-il ou non crise du cas ? ”, “ où est-ce qu'il y a crise du cas ? ”, “ à quelle condition et chez qui y a-t-il crise du cas ? ”, sinon que j'ai laissé pour moi cette expression rouler pour elle-même et donc trouver ses échos ailleurs que dans l'Autre qui dit oui ou non, ailleurs que dans le lieu de la vérité qui dit oui ou non.

J'ai admis pour cette expression sa valeur poétique. Le dit poétique est justement un dit dont on ne se pose pas la question de sa validité propositionnelle. Il est donc à résonner dans un lieu qui est distinct du lieu de la vérité et de la bonne foi. On ne demande pas au poète d'être de bonne foi, et l'on n'entreprend pas de valider ou de vérifier le dit qu'il fait résonner.

C'est dans ce sens que l'on comprend que Lacan ait pu parler de la poésie comme de ce qui s'inscrit en tant que symbolique dans l'imaginaire. C'est du signifiant, en effet, qui s'inscrit en un lieu, mais en un lieu qui n'est pas l'Autre symbolique, qui est l'autre imaginaire où des significations peuvent venir à se multiplier ou à s'annuler, mais disjointes de la notion qu'une voix pourrait proférer le oui et le non.

Eh bien, curieusement, l'expression “ la crise du cas ” m'a fait cet effet-là à moi. Ce n'est tout de même pas tout à fait aberrant dans la mesure où cela appelait évidemment un écho associatif qui est celui de l'écrit de Mallarmé, écrit assez composite, qui s'appelle *Crise de vers*.

L'élément poétique était là certainement sollicité par cette référence littéraire. Mallarmé essayait, dans ce texte, qui est composé de morceaux divers, qui est une sorte de patchwork, de rendre compte de l'étrange mutation que connaissait la poésie fin de siècle, et pouvait dire : “ La littérature ici subit une exquise crise fondamentale. ”

C'est une question qui est sans doute posée aujourd'hui aussi à la psychanalyse, celle de son exquise crise, dont nous sommes peut-être à essayer de déchiffrer les indices et les promesses.

La question du mensonge, que j'ai là amenée en court-circuit dans une sorte d'équivalence avec la structure, suit évidemment comme son ombre la question de la vérité. D'abord parce qu'il s'agit de dire.

Certes, Lacan a espéré disjoindre la structure et le mensonge parce qu'il a espéré disjoindre la structure et la parole, préserver, isoler ce que lui-même a appelé un discours sans parole. C'était même le mot d'ordre de sa construction des quatre discours que de les qualifier de discours sans parole.

On pourrait le traduire en tant que structure sans mensonge, comme sont les structures de Lévi-Strauss, des structures où tout est calculable, et où tout est à sa place, mais, dès le départ de l'enseignement de Lacan aussi bien, la thèse est posée que le réel dont il s'agit dans la psychanalyse, ce qui est justement inéliminable, c'est que c'est quelqu'un qui parle. Dès lors, si structure il y a, ce n'est que par une amputation artificielle que l'on peut la couper de la parole qui génère vérité et mensonge.

C'est la thèse que Lacan a fait résonner, et sur quoi il s'est repéré dès le début de son enseignement de la vérité a structure de fiction. Dire que la vérité est du côté de la fiction, c'est dire qu'elle n'est pas du côté de l'exactitude, de la constatation ou de l'observation. La vérité dans la psychanalyse ne consiste pas seulement à dire ce qui est le cas, et d'où, très logiquement, la connexion qu'a introduite aussitôt É.

Laurent entre l'équation structure = mensonge et la question du cas en psychanalyse.

Comment est-ce qu'en psychanalyse on peut dire ce qui est le cas ? Et comment on peut le dire dans un registre qui n'est pas celui de l'observation ?

Quel est-il ? Doit-il comporter les associations de l'analyste ? C'est la question qui est posée par la généralité de nos collègues ipéistes, qui rencontrent aussi cette difficulté à dire ce qui est le cas, et qui tentent de la résoudre en ajoutant leurs associations.

Lacan a pensé, au départ de son enseignement, que la vérité était d'un autre ordre, d'un ordre supérieur à l'ordre de ce qui est le cas, d'un ordre supérieur étant celui du sens. Donc, l'optimisme conquérant de l'enseignement de Lacan a reposé, en effet, sur l'idée que la vérité l'emporte sur le réel en tant que le réel serait ce qui est le cas, et que l'on peut défalquer ce qui est le résidu de l'opération, qu'en effet il y a un résidu et que ce résidu est négligeable.

C'est ce qui a donné son style de conquête à l'enseignement de Lacan tel qu'il s'est engagé il y a un demi-siècle.

Le dernier enseignement de Lacan fait à cet égard entendre un accent tout à fait différent où le résidu prend une place incomparable avec celle qui lui était reconnue. C'est la valeur qu'il faut donner au propos inaugural de sa *Télévision* : “ On ne peut dire toute la vérité. ” Ce propos s'installe du moment où l'on admet de comparer le vrai au réel et où l'on doit constater que ce qui est le cas c'est que l'on ne peut pas résorber le réel dans la vérité, qu'il y a du réel qui ne se prête pas à la vérité, qui ne se livre pas au sens, ou alors à n'importe lequel.

Lacan a isolé, en psychanalyse, cette part du réel qui ne se prête pas à la vérité sous le nom évidemment approché, puisqu'il a du sens, de rapport sexuel, dont le non-sens désigne le décalage du vrai par rapport au réel.

De ce fait, le symbolique dans le réel, la structure des structuralistes se trouve amenée à inclure un élément qui la perturbe, un élément de mensonge. Dire qu'il y a du réel qui ne se prête pas à la vérité, c'est ce qui donne occasion à Lacan de formuler, d'une façon qui a vraiment l'air du Feydeau : “ Le réel ne peut que mentir au partenaire ”. Il y a une attache foncière du réel au mensonge et, si loin que le symbolique cerne le réel, si loin que, par le signifiant, on cerne le réel, quand on en parle on ne peut qu'en mentir. On ne peut pas dire ce qui est le cas. C'est pourquoi Lacan peut attacher le mensonge comme un adjectif à la vérité en parlant de la vérité menteuse.

Une fois ceci rappelé, ordonné, même s'il faut beaucoup de bonne volonté pour passer d'une proposition à l'autre, on comprend ce qui étreint le psychanalyste, l'agent du discours analytique, au moment d'avoir à rendre compte de ce qui est le cas, le cas analytique, le cas clinique, et les éléments complexes qui entrent dans la composition du cas clinique, en particulier l'attache du réel au mensonge qui va beaucoup plus loin que l'interférence de sa subjectivité de psychanalyste.

Voilà pour moi placé l'intérêt de ce que je vais maintenant avec vous apprendre de mes collègues.

Marie-Hélène Brousse

Sollicitée par Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, j'ai choisi de traiter la question du cas par le biais clinique, c'est-à-dire en revenant sur le processus mis en acte par la rédaction du texte que j'ai présenté aux Journées d'automne, lesquelles s'avèrent a posteriori fournir matière à définir l'état actuel de la casuistique en psychanalyse.

Un récit de cas part d'une question, me semble-t-il, de façon implicite ou explicite. Cette question est l'issue favorable d'une brèche ouverte chez l'analyste par ce qu'il écoute de la cure d'un analysant.

Puisque je parle de brèche, il apparaît que le récit d'un cas mobilise chez l'analyste une sorte de retour de la division subjective hors du dispositif lui-

même. C'est donc une mise au travail par une rencontre, dans la cure dirigée, de points qui ne se laissent pas réduire à la *doxa* ou à la théorie.

Dans le cas auquel je pense, deux éléments se présentaient de cette façon. En dépit du sérieux de la cure, attesté par ses résultats thérapeutiques comme par sa poursuite au-delà de ses résultats, une absence dans la parole analysante de toute mention de l'activité sexuelle proprement dite, ainsi qu'un refus de passage au divan, tels étaient les deux éléments.

Ils étaient conjoints à une polarisation du discours par l'activité artistique et ces trois points m'amenèrent à la question de la sublimation, hypothèse sur le processus en jeu dans l'organisation libidinale de ce sujet.

Cela entraîna un travail de contrôle d'une part et une recherche théorique sur cette question, dans la littérature analytique au terme duquel je fus en mesure de juger. Pourtant, il ne s'agit pas d'un processus spéculatif. La question posée par l'analyste dans le récit de cas, et je reprends là une expression d'Éric Laurent, est toujours une lettre en souffrance.

Ici, elle réactivait une autre question, la dernière que j'avais posée, en tant qu'analyste de l'École, sur le désir de l'analyste, et qui était restée aussi en suspens.

Ce désir que Lacan qualifie d'inédit, de quoi est-il fait ? Quelle est son étoffe libidinale ? Pourquoi se différencie-t-il du désir de savoir tel que mis en jeu par la science ? Ou en quoi se différencie-t-il du désir pervers ?

Je n'étais pas alors allée me confronter à ce que Lacan mentionne à plusieurs reprises, à savoir la cure analytique comme sublimation. Je dis confronter car l'utilisation de ce terme par Lacan implique une nouvelle définition de la sublimation.

Cette question du désir inédit comme relevant de la sublimation avait pourtant été réactivée par une séance mémorable du Collège de la passe, lors de laquelle le témoignage d'un passant avait été abordé de cette manière par un collègue. Elle était encore alors restée pour moi en suspens.

Il me semble donc que le récit de cas par un analyste mobilise toujours le point vif où il en est lui-même dans son rapport à la psychanalyse. D'où l'hypothèse : tout récit de cas est une lettre en souffrance.

Mais le cas est aussi un écrit. Jacques-Alain Miller, il y a quelques années, avait développé sur la cure analytique une opposition entre réduction et amplification.

Pour écrire un cas, on choisit toujours entre les deux, mais il me semble que l'écriture comme telle pousse à la réduction. C'est pour le moins le choix qui s'impose toujours à moi, non seulement pour des rationalisations de confidentialité absolument nécessaire, mais dans la logique même de l'écriture qui resserre ce que l'exposé oral déploie plus facilement. Cette réduction ne relève cependant pas de la synthèse, plutôt du détail érigé en matrice. Je veux dire par là qu'un énoncé, marqué de contingence, devient un axiome du sujet.

Cet effort n'est pas sans conséquence, il peut mener à une conclusion qui n'est que celle d'un texte et pas nécessairement celle d'un sujet, donc un appauvrissement ou une fermeture.

C'est, je crois, la valeur de déchet du récit de cas par rapport à la cure. Lacan loue à plusieurs reprises les cas freudiens, de transmettre plus de données cliniques que celles que Freud lui-même utilise dans son effort de réduction.

On sait que certains kleiniens ont poussé jusqu'à l'absurde cette non-discrimination dans la parole analysante, ce qui n'a pas fait avancer pour autant la psychanalyse. Après la réduction que je m'étais imposée pour le texte présenté lors des Journées d'automne, une idée m'était venue qui me plaisait : reprendre ce cas dans le cadre d'un enseignement de psychanalyse avec un auditoire très limité, cette fois en jouant de l'amplification, de façon non kleinienne,

mais pour voir si, dans le débat avec un auditoire choisi, surgiraient d'autres pistes ou encore si la réduction opérée avait laissé de côté un réel essentiel.

L'idée d'une troisième version du même cas m'est venue dans le même temps, version inspirée par les deux phrases de Lacan dans la “ Proposition du 9 octobre 1967 ” resserrant deux cures, une cure, une phrase.

Cela attirerait l'écriture du cas soit vers le mathème, ce que Lacan fait par exemple pour le petit Hans dans le Séminaire IV, soit vers le poème zen, avec lequel je trouve que les deux phrases de la “ Proposition du 9 octobre 67 ” ont une affinité.

Éric Laurent faisait remarquer que dans la phrase qui suit le récit de ces deux cure, Lacan ajoute : “ Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste. ”

Ces deux phrases de Lacan qu'Éric Laurent avait commentées il y a quelques années, me semblent à mettre au compte de l'écriture du cas dans la mesure où elles sont écrites par un analyste, d'un point particulier, là, tel qu'il se pose la question de la fin de la cure et du passage à l'analyste, et qu'il résout cette question par l'invention de la passe.

J'y vois le point vif dont je parlais tout à l'heure. Elles sont en ce sens différentes du récit de son cas que fait l'analyste passant, récit auquel lors des dernières Journées s'est risquée Véronique Mariage. Si je mentionne le texte de Véronique Mariage, commenté par d'autres analystes de l'École lors d'une séance de travail inédite, c'est que la pointe en est située dans l'écrit.

J'ai été saisie par le passage du *C'est écrit* au *Je l'écris*, prononcé par l'analyste. Outre que cela a fait résonner le *Wo es war, soll ich werden*, en produisant un déplacement du *je* sur l'analyste et en réintroduisant ainsi la contingence dans l'écriture là où elle avait eu pour fonction de figer un Autre mort, cela indique un digne d'être écrit qui renvoie l'analysant à la passe.

Mais dire mémorable pour l'analysante et séquence qui donnera lieu pour elle à l'écriture sous forme cette fois du *je*, du témoignage d'AE, ce que l'analyste écrit alors n'est précisément pas un cas.

Ce qui m'amène à conclure que lorsque l'analyste écrit un cas, il cesse d'être dans la position d'analyste telle qu'il l'occupe dans la cure, sans être pour autant dans la position de passant.

Retrouve-t-il alors celle d'analysant ? La lettre en souffrance irait dans ce sens.

L'écriture du cas relève-t-elle alors de l'acte analytique sous la rubrique, pour reprendre les termes de l' “ Acte de fondation ”, de son contrôle interne ? Cela irait aussi dans le sens du récit comme déchet de l'acte, ce qui constitue son côté conclusif, de fermeture possible donc, mais aussi d'ouverture puisque de mise en forme de la question en souffrance chez l'analyste.

Éric Laurent

Ce qui m'a frappé dans le travail qu'a fait Marie-Hélène, c'est que le cas qu'elle a présenté aux Journées est construit comme un cas dans la modernité de la problématique sur le cas. Pourquoi ça ?

Parce qu'à choisir de parler d'un artiste - puisque c'était ta rubrique et sous le thème “ Des artistes en analyse ” -, le paradoxe que tu constates dans le cas lui-même, c'est que c'est l'analysant qui est en position de savoir. Ce n'est pas du tout le cas du récit lorsque le sujet psychotique en analyse dépossède l'analyste de l'interprétation parce que c'est lui qui fait tout, il interprète beaucoup mieux que l'analyste et surtout à ce jeu-là c'est toujours l'Autre qui perdra, ce qui est une façon de déposséder la question de l'interprétation, du savoir interprétatif. Là, l'artiste aussi a une façon de mettre en échec le savoir interprétatif et par sa sublimation même - ce que Lacan reprend sur le thème “ ils en savent plus long que les analystes ”, etc., qui est une façon de marquer son embarras qui réapparaît

d'ailleurs avec l'art. C'est une façon de situer l'artefact proprement dit de l'art comme la construction d'une satisfaction sublimatoire sur laquelle l'analyste n'incite pas.

Le paradoxe est que l'analyste est amené à faire un récit, tel qu'il inclut le fait que l'incidence de son interprétation bute sur un problème, sur le savoir de l'analysant, qui finalement est là dans une position où ça bascule de son côté à lui.

En ce sens, ce type de problématique me paraît relever des impasses modernes sur le cas. L'indication que donnait Jacques-Alain Miller était que, dans l'expérience analytique, ce que Lacan indique dans les derniers temps de son enseignement, c'est que ça se dépose vraiment du côté de l'analysant. Voilà différentes formules qui font apparaître la façon dont ce savoir est du côté de l'analysant.

Dans le texte que tu lisais aujourd'hui, tu fais série avec le cas que tu présentais, avec plutôt de dire du côté analyste non pas tellement le savoir mais la lettre en souffrance - à discuter comme point - et, côté analysant, ce savoir qui est relié à sa pratique même, à côté, et que tu mets en série avec la passe. Dans le cas de Véronique Mariage, c'était en effet spécialement vif ce passage du *C'est écrit* à écrire son cas comme décomplétude de l'Autre.

Jacques-Alain Miller

L'expression de “ récit de cas ” revient dans vos deux exposés. Interrogeons donc l'expression du récit de cas. Y compris d'ailleurs la notion de lettre en souffrance pour le récit de cas.

À qui est destiné le récit de cas ? Pas au patient lui-même. On est même plutôt embarrassé de l'idée que le patient pourrait en prendre connaissance, et il y a souvent de grandes considérations là-dessus : non, il n'en prendra pas connaissance ; il ne s'y reconnaîtra pas ; ou, il s'y reconnaîtra, mais cela lui fera plaisir. Mais ce n'est pas le destinataire. Il faut donc là sans doute compléter l'idée de lettre en souffrance par l'idée que le destinataire est une communauté de savoirs, une communauté d'expériences, et qui retranche d'une certaine façon le patient lui-même de ce public. Au point qu'il y a des jeux qui se font entre publier dans un pays en une langue ou dans un autre pays en une autre langue.

C'est la souffrance de qui en définitive ? C'est la souffrance de l'analyste de retrouver quelque chose de ce dont il est l'agent sans en avoir les clefs lui-même. Le récit de cas témoigne à cet égard de son propre rapport avec le mystère de ce dont il s'agit.

La référence précise de ce que j'avais rappelé la dernière fois, l'idée de Lacan qu'en définitive le savoir est plutôt du côté de l'analysant, on la trouve page 579 des *Autres écrits*, c'est dans la première version que Lacan a donnée de la Proposition de 67, cela n'a pas cette clarté dans la version définitive. Lacan le dit en évoquant l'analyse de Freud avec un analyste qui s'ignorait comme tel, à savoir Fliess, Fliess qui n'y a vu que du feu, Fliess qui aurait été tout à fait incapable de rendre compte du cas Freud, de faire le récit du cas Freud. C'est à ce propos que Lacan dit, page 579, à la fin du second paragraphe : “ Qu'est-ce à dire, sinon que la psychanalyse tient à celui qui doit être nommé le psychanalysant : Freud le premier en l'occasion, démontrant qu'il peut concentrer en lui le tout de l'expérience. Ce qui ne fait pas autoanalyse pour autant. ” Il faut la présence de l'autre, le transfert à l'autre, mais l'autre peut être stupide. C'est un autre accent qui est mis là que celui de la direction de la cure. C'est l'idée d'un certain aveuglement de l'analyste compatible avec la poursuite de l'analyse et avec la constitution d'une analyse.

Cela fait donc partie d'une certaine façon de cette notion qui s'accroît avec Lacan et qui a aujourd'hui une extraordinaire actualité, celle de la déchéance de l'analyste. Il me semble qu'à partir du moment où Lacan introduit la fonction du sujet supposé

savoir, il introduit la notion que l'expérience analytique est compatible, peut-être même est favorisée par une certaine déchéance de l'analyste. On ne peut pas le dire mieux que par cet exemple, en amenant Fliess qui est l'aveugle de l'affaire.

La souffrance dont témoignerait le récit de cas, c'est avant tout pour l'analyste rédimer sa déchéance, racheter la déchéance qu'il subit de son acte, et dire : “ J'y comprends quelque chose, j'y suis pour quelque chose, voilà comment ça s'est passé ”, avec évidemment l'aspect d'essai et de démonstration précaire qui s'accomplit.

La crédibilité actuelle du récit de cas n'est plus du tout celle qu'elle a été au départ. Quelqu'un, qui n'avait pas forcément la psychanalyse à la bonne, a dit - je l'ai entendu il n'y a pas longtemps cité par Éric Laurent -, Harold Bloom cité par Mahony : “ Freud est parmi les écrivains modernes un des plus persuasifs. ”[1] C'est formidable de prendre les choses comme ça. Finalement, c'est un exercice littéraire.

À partir du moment où la psychanalyse n'est pas considérée comme science et que le récit de cas ne prétend pas être un compte rendu d'observation scientifique, cela passe à une forme de littérature. Ce que Lacan laisse lui-même pointer à la fin des *Autres écrits* tels qu'ils ont été composés, c'est que la passe elle-même relève du genre de la littérature persuasive.

Peut-être que ce que nous aurions à creuser dans l'avenir de cette discipline, c'est d'avoir une notion un peu plus complexe de la littérature dont il s'agit. Dans quelle mesure la perspective proposée par Lacan à propos de la passe ce n'est pas d'obtenir de la lituraterre, finalement le dépôt à terre de la *litura* du sujet.

Cela met en question l'expression du récit de cas et cela oblige à prendre très au sérieux le thème de la vérité menteuse comme étant le rapport le plus authentique qu'il peut y avoir au réel. De ce fait aussi, cela oblige à revaloriser le thème du style.

Qu'est-ce que la pratique de la vérité menteuse ? C'est la pratique d'un style - je propose cela en tout cas -, de telle sorte que le conformisme de société, le conformisme d'école, tue le rapport de la vérité menteuse au réel. C'est même un appareil qui empêche ce rapport de vérité menteuse parce qu'il oblige à une vérité véridique. La grande question, c'est quel est le type d'argumentation et de discussion qui est finalement permis dans la psychanalyse, et celui qui va à contre-pente. Cela va se présenter pour nous dans la mesure où nous proposons nous-mêmes des controverses à d'autres psychanalystes, sur le registre de la vérité véridique - démontrer, prouver, présenter des données.

Ce dont il s'agit est autre chose. Il s'agit beaucoup plus d'une confrontation des styles, une confrontation des vérités menteuses les unes avec les autres. Il est donc possible que cela suive un tout autre régime que celui de l'argumentation, de la même façon que cela peut suivre un tout autre régime que celui de la quantité, où l'on nous promet des débats sur la durée de la séance : variable, minimum, etc. Ce sont des débats qui laisseront échapper le plus vif du rapport du vrai au réel.

Éric Laurent

Ma participation aux Journées de l'EOL argentine, cette fin de semaine, m'a appris en effet là-dessus, puisque eux sont confrontés à beaucoup d'échanges, qui ont lieu régulièrement, sur le thème : la clinique, partageons notre clinique, et de très près. Ils ont donc des rencontres régulières avec des collègues d'autres orientations et ils me faisaient état en échange de ce que j'amenais - puisque j'ai amené un état du point où nous en étions ici, je me suis mouillé pour faire état en effet du fait que mercredi dernier nous étions […] -, ils constataient que l'échange

[1] *Cf.* Laurent É., “ Le récit de cas, crise et solution ”, *Liminaire des XXXème Journées de l'École de la Cause freudienne,* Paris, ECF, 2001, p. 27.

clinique, loin de donner un apaisement, une sorte de référence commune, donnait plutôt une dispersion maximale face à laquelle ils éprouvaient un malaise, dans la mesure où le cas clinique, toujours plus raconté, donnait au contraire une sorte de très grande variété d'élucubrations et d'élucubrations de savoir quelquefois difficiles…

Jacques-Alain Miller
Entre ipéistes et lacaniens ?

Éric Laurent
Entre ipéistes et lacaniens, et avec une grande difficulté à pouvoir centrer.

Alors, en effet on a le sentiment que l'épistémologie réelle modèle le cas, son modèle de représentation, ou sa théorie. Loin de permettre qu'en mettant en compétition des modèles, on arrive à se centrer sur le même référent clinique, au lieu de ça le référent clinique ne cesse pas d'être en position de cause et de faire causer, si je puis dire, c'est-à-dire d'être en position d'assurer la dispersion maximale.

Et on se trouve confronté à la solution qu'étant donné un matériel clinique, n théories peuvent être proposées, n formulations peuvent être données et il suffit de les mettre ensemble pour s'apercevoir qu'on peut toujours en donner n + 1. Et ce mécanisme de dispersion peut se conjoindre avec le souci d'originalité justement - c'est-à-dire chacun pouvant rajouter et mettant son point d'honneur à rajouter un bricolage particulier entre un concept de Lacan, épissuré avec telle proposition kleinienne ou d'autres auteurs, etc., permettant une approche originale entre guillemets, et donc un enchantement. Ça peut donner l'enchantement d'avoir de l'épissure, du matériel à raboutage.

Voilà une crise du modèle clinique. La clinique, loin d'être ce rêve universitaire qu'elle pourrait être, le rêve d'une langue clinique qui serait expurgée de la rencontre, etc., se révèle en fait beaucoup plus un objet qui fait causer et qui assure la dispersion.

Face à ça, on pourrait se dire que dans d'autres disciplines les gens arrivent à se mettre d'accord sur les rapports du réel et de ce point, et qu'au fond je disais par la façon, l'étonnant dialogue qui a eu lieu vers 1911 entre Wittgenstein, Russel et Frege. Parce qu'après tout, la thèse de Wittgenstein selon laquelle la structure d'une proposition doit refléter de quelque façon l'état du monde, cette déclaration-là a donné lieu à une bibliothèque pour savoir ce que ça peut vouloir dire.

Mais si on la prend *in situ* [...], au moment où Wittgenstein essaye de convaincre Russel que cette thèse est très forte et qu'elle simplifie beaucoup la logique, Russel n'y comprend rien, même chose pour Frege. Donc il y a un type qui s'est spécialisé là-dedans, qui a écrit il y a dix ans le récit d'abord, il a fait un tome sur Wittgenstein. Au bout de dix ans, il a produit trois tomes sur Russel, et il va probablement finir par en faire un sur Frege, ou plusieurs, la vie de Russel est plus romanesque donc propice à beaucoup de tomes. Pourquoi ne pas entendre la thèse de Wittgenstein comme quelque chose selon lequel il cherche ce qu'il y a de symbolique dans le réel, et que pour lui, en un point, il y a quelque chose de réel.

Jacques-Alain Miller
La première thèse de Wittgenstein, celle du *Tractatus logico philosophicus,* est une thèse radicale qui dit que le réel est de part en part symbolique. Ce qu'il nous faut donc trouver, c'est la forme symbolique adéquate à celle qui est là dans le réel, et donc une résorption totale, l'éventuel résidu étant éliminé *in fine*, par le fait qu'il ne rentrera pas dans le symbolique.

Le deuxième Wittgenstein inverse cette thèse, et c'est plutôt la thèse de la disjonction du symbolique, du réel, et même de l'imaginaire. Tout ne colle que par approximation et pas du tout par identité de structure.

Éric Laurent
Ce qui est en effet frappant dans ce

que tu rappelles là, c'était l'incompréhension profonde des autres qui étaient les mieux à même de comprendre ce qu'il disait, enfin il espérait se faire entendre d'eux. Et on voit la difficulté là aussi pour lui à montrer ce qui est le cas, puisque c'était pour lui le récit du cas qui allait du *Tractatus*, ce qui est le cas pour le monde. Et à partir de là, je relisais dans la perspective de ce qui est le cas et de la façon dont le savoir se dépose côté analysant, la préface à l'édition anglaise du Séminaire XI ; en relisant ce texte sous une lumière nouvelle, il faut bien dire qu'il est ahurissant vu dans cette perspective.

Où est le savoir ? Comment ça se situe ? Ce qui était frappant, c'est que si on prend la phrase de Wittgenstein " le monde est tout ce qui est le cas ", dès le premier truc Frege lui dit : Écoutez, là je ne comprends pas du tout, vous dites " le monde est tout ce qui est le cas ".

On voit que Lacan ne parle pas d'un tout, dans ce texte il n'y a pas le mot *tout*, il parle de l'objet. A partir de l'objet et pas du monde, il parle non pas de ce qui est le cas mais de ce qui manque. Ça n'est pas l'état de fait, c'est l'état de manque. Ensuite, le réel est construit le coup d'après comme manque du manque, puis il dit : " manque du manque, voilà ce qui fait place de réel que supporte le terme d'impossible " - ce qui construit son antinomie avec le vrai : puisque c'est impossible, c'est antinomique avec toute la vraisemblance aussi bien.

Donc, on pourrait dire que c'est complètement à l'envers d'une thèse de type " le monde est ce qui est le cas ". Il n'y a pas de monde, il y a un réel, il est appuyé sur le manque du manque, et le manque du manque c'est un impossible, et la vérité est uniquement du côté du rêve. S'il y a une place pour la vérité, elle est dans cette dimension du rêve.

Ensuite, le seul moment où il y a le fond de savoir est effectivement à propos du réel où il dit : " le peu que nous savons en matière de réel ". C'est sur le thème : ce n'est pas le peu de réalité des textes […], c'est le peu de savoir. Et pour le reste il n'y a pas la moindre trace de savoir dans tout ça.

Il dit : " Freud a inventé la psychanalyse, notre théoricien incontestable de l'inconscient ", pour dire il ne savait pas ce qu'il faisait. Ensuite, il a transmis ça à ses disciples - le terme de disciples est justifié, note-t-il, parce que justement Freud ne savait pas ce qu'il faisait, pas plus les autres bien sûr, répétant le truc en ne sachant pas ce qu'ils faisaient.

Ensuite, s'il y a une dimension de vérité, on le fait du côté du rêve et enfin, s'il y a quelque chose peut-être de savoir de l'expérience, il serait disposé du côté de la raison qu'il y a à continuer ça, donc interroger l'analyste. Mais là, ce n'est pas en savoir qu'on peut l'interroger, c'est du point de vue de son désir qui n'est pas du point de vue de son savoir. Le désir du psychanalyste, ce n'est pas le savoir du psychanalyste, d'ailleurs jusque-là je ne m'en étais pas aperçu ! Tout le montage est une sophistication puisqu'il y a aussi l'antinomie à la croyance. Où est la fonction de la croyance ? Elle est sur " à m'en croire l'inconscient […] ".

On a donc un texte qui donne une pointe, c'est extrêmement travaillé, alors que c'est un texte qui passait inaperçu et qui met en lumière le résidu, le peu de où est la fonction de savoir par rapport à la construction très articulée de l'affaire.

Disons que c'est un texte - je m'arrêterai là - spécialement adéquat pour faire voir pourquoi on peut avoir le sentiment de se trouver dans la crise du cas.

Marie-Hélène Brousse

Il y a une chose que je n'ai pas dite de manière sans doute suffisamment claire, ce que vous avez souligné, à savoir que l'invention de la passe avec les témoignages des AE et la nécessité dans laquelle ils se trouvent de produire un écrit a décalé complètement les récits de cas, mais totalement, je trouve que ça s'est vu aux dernières Journées. Pierre-Gilles Guéguen et Éric Laurent avaient trouvé ce dispositif qui

permettait donc d'entendre un témoignage d'AE, puis de le reprendre dans une autre série d'AE, on voyait bien là qu'il y avait quelque chose qui, quand même, impliquait une certaine rupture par rapport au récit de cas de l'analyste tel que la tradition analytique l'a reçu, développé, etc.

Donc ça exige aujourd'hui qu'on envisage le récit de cas par l'analyste en contrepoint ou en tout cas en binaire, si je puis dire, comparé avec le travail des AE.

Ça c'est un point que vous avez dit, je le souligne encore parce que c'est certainement ce qui m'a amené à construire cette petite intervention comme je l'ai construite. Simplement, sur ce commentaire du texte des *Autres écrits* que Éric Laurent vient de faire, c'est sûr que la différence justement entre récit de cas par un analyste et puis témoignage par un AE, elle ne peut, me semble-t-il, que se situer du côté de l'opérateur désir de l'analyste, qui dans un cas me semble du coup avoir une place centrale et dans l'autre être balayé de la carte.

Jacques-Alain Miller

En tout cas, le récit de cas de l'avenir ne vaudra que dans la mesure où on sentira qu'il se fait sur le fond de l'incompréhensible. Il a été fait traditionnellement sur le fond de la sécurité, du mécanisme de causalité, de la direction de la cure, et dans l'avenir il vaudra beaucoup plus s'il arrive à faire sentir, à agiter le peu que nous savons du réel.

Ce n'est pas dans la masse de la démonstration que va résider la chance du cas clinique en psychanalyse, mais beaucoup plus dans arriver à faire vibrer le peu que l'on arrive à cerner du réel, et beaucoup plus que dans les couches accumulées de signifiance. Je ne dis pas que la signifiance a fait son temps - enfin je le dis aussi -, elle a fait son temps par rapport au réel. Quelque chose du récit de cas durera dans la mesure où l'analyste en effet ne sera pas le sujet qui sait et qu'il pourra lui-même présenter son opération avec la part d'opacité qu'elle comporte pour lui.

Nathalie Georges

J'avais entendu l'exposé de Pierre-Gilles Guéguen la semaine dernière et je lui avais donné un écho de ce que ça m'avait dit, alors je ne sais pas si ça ne va pas venir un petit peu en rupture. Je crois que ça vient en rupture avec la crise du récit de cas, ça la déplace mais évidemment ça n'y est pas étranger puisque ça touche à la question des entretiens préliminaires.

Il m'avait semblé que quand Pierre-Gilles Guéguen évoquait " L'étourdit " et la façon dont Lacan oppose dans le texte de " L'étourdit " le dire de Freud et les dits de l'inconscient, ça permettait de repenser à ce qu'on mettait aujourd'hui à la place du dire de Freud, dans la mesure où on le sait bien que Freud était le fondateur et que donc il informait ses patients du dernier état de la théorie analytique quand il les recevait.

Alors que mettons-nous à la place ? C'est la question que je me suis posée et il me semblait que c'était un devoir de l'analyste d'informer et je me disais qu'on pouvait dire plutôt que de communiquer au sujet quelque chose, plutôt d'informer la cure, de parler en direction du sujet à venir, de telle façon que l'analyste, lui, s'éclaire du fait de cette information.

Je tourne autour de l'expression que j'ai employée, je ne sais pas si elle est bonne, je me disais est-ce que c'est ça la rectification subjective. Philippe De Georges avait opposé la rectification subjective et la construction, et je me demandais si on pouvait appeler ça la rectification subjective.

L'analyste informe le patient des conditions dans lesquelles la cure est possible pour lui, et il l'informe au départ et d'une certaine façon. A ce moment-là, on ne peut pas dire qu'il soit déchu, on peut dire qu'il programme sa déchéance, au départ, et il est censé ne pas l'ignorer. Ça, ça me paraît un exemple d'acte inaugural.

Ça avait résonné aussi, c'est peut-être pour ça que j'ai écrit à Pierre-Gilles, c'est parce que ça avait résonné une première fois dans l'après-midi de

travail avec notre collègue italien Adamo Vergine, qui, lui, a fait passer comme ça sans mettre du tout à la discussion le fait que pour lui une cure partait toujours du point où la sienne […] était partie. Il avait toujours l'idée que le patient partait du point où lui-même était parti, et il disait : Au fond, je ne sais pas où ça arrivera.

Alors, je me disais qu'il ne me semble pas que ce soit comme ça pour nous, et ça m'a évoqué une réponse de Borges à une question qu'on lui posait sur comment il écrivait. Il disait que, contrairement à beaucoup d'écrivains qu'il connaissait, lui ne prenait jamais son stylo sans tenir à la fois le point de départ et le point d'arrivée de ce qu'il entendait écrire, en disant il y a des gens qui ont un point de départ et puis voilà ils s'embarquent, ils ne savent pas où ils vont, c'est vraiment formidable ; moi je ne peux pas faire comme ça, si je n'ai pas un point d'arrivée, je ne pars pas.

Alors voilà, le psychanalyste a quand même un point d'arrivée et plus il l'explicitera… parce que Borges aussi dit bien qu'il n'arrive pas toujours là où il croyait, mais quand même quand il prend le départ, il croit à son point d'arrivée. Eh bien c'est une question…

Jacques-Alain Miller

Nous sommes vraiment là à l'opposé de ce que nous évoquions précédemment, à savoir que vous faites surgir la figure de l'analyste, au départ, comme celui qui sait comment ça doit fonctionner, au moins pour pouvoir introduire le sujet au fonctionnement de la structure du discours analytique.

En effet, sous une forme ou une autre, cela est. A ce moment-là, il n'y a pas de récit de cas, parce qu'il n'y a pas le cas. Vous évoquez cette figure au seuil où il n'y a pas encore le cas, où il y a la réunion des conditions qui permettraient qu'il y ait cas.

C'est un privilège. Nous sommes là sur les bords du sujet supposé savoir, nous sommes sur les preuves que l'analyste donne qui vont permettre au sujet supposé savoir de s'installer. D'une certaine façon, c'est l'absence du cas, de tout cas.

Nathalie Georges

Au départ. C'est peut-être une condition nécessaire pour qu'un cas…

Jacques-Alain Miller

Ce sont les conditions nécessaires. Toute la question est : est-ce que cet analyste-là il dure ? Ou est-ce qu'il renonce… ?

Nathalie Georges

Moi, je dis qu'il programme sa déchéance dans cet acte-là, et je n'ai pas vraiment l'idée que l'analyste se magnifie dans l'écriture du cas, plutôt qu'il repère les étapes de sa déchéance quand il construit le cas. Je trouve que c'est quelque chose qu'on éprouve quand on écrit un cas, c'est qu'effectivement, on le fait à l'occasion d'une difficulté qu'on rencontre, on le fait à l'occasion d'un obstacle mais c'est une étape dans la déchéance de l'analyste…

Jacques-Alain Miller

C'est ce qu'on a noté dans les cas de Freud lui-même. On a remarqué que Freud n'y était pas si brillant que ça, et que c'étaient des cas où on vérifiait justement une certaine déchéance de Freud.

Philippe De Georges

Depuis la séance de la semaine dernière, je réfléchis à une phrase prononcée par Éric Laurent dans la rencontre avec Adamo Vergine qui me paraît consoner avec le débat d'aujourd'hui. Je relis dans les notes données par Pierre Naveau “ l'analyste est en relation avec un élément mystique ”. Et il précise : “ un élément mystique, une présence qui échappe et qui pourtant se manifeste. ”

Alors j'ai le sentiment qu'on tourne un petit peu autour de ça, c'est-à-dire que vous évoquiez *Crise de vers.* La thèse de Mallarmé dans *Crise de vers*, c'est : ce qui fonde la modernité poétique, c'est que la langue unique manque, il n'y a pas de frappe unique et que donc le vers va essayer de

rémunérer le défaut de la langue.

Il me semble que, dans le débat que nous avons, nous sommes dans la position de Mallarmé, c'est-à-dire, par rapport à l'analyse, entre cette idée-là, que l'analyste rémunérerait quelque chose du défaut essentiel qui est l'impossibilité de rendre compte du tout et du réel, et nous sommes dans un entre-deux parce que l'aboutissement de Mallarmé c'est quand même son poème sur *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

Et ça, il me semble que c'est plutôt ce que vous êtes en train là d'évoquer, c'est-à-dire que quoiqu'il en soit si nous sommes poussés quand nous écrivons des récits de cas par quelque chose qui serait l'espoir de rendre compte du petit noyau de symbolique qui est dans le réel sur lequel l'acte analytique agirait, eh bien il y a quand même quelque chose qui est comme un point de fuite qui est que cela échappe toujours.

Il me semble que le cas dont parlait Marie-Hélène Brousse rend compte de ça, ça échappe toujours et je pensais à la formule de Kierkegaard à propos de [...] qui est de dire qu'il est comme un somnambule qui se réveille aussitôt qu'on l'appelle par son nom. Donc il me semble que la question de ce point-là est dans cette impossibilité finalement à rendre compte de ça.

Jacques-Alain Miller

En même temps certaines de ces formulations inquiétaient beaucoup Lacan, comme celle de " ce qui échappe toujours, etc. ". Il disait finalement qu'elles étaient à la fois des formules philosophiques et en même temps celles des grandes névroses. Il a tenté par le mathème de rendre compte de ce sentiment mais en même temps de l'articuler.

Dans la zone de son dernier enseignement, tout ça à la fois conflue et puis s'échange. C'est quand même extraordinaire que nous ayons affaire d'un côté à un Lacan scientiste, un scientiste moderne au début de son enseignement, qui parle des fondements de l'expérience analytique avec un ton de certitude, qui trouve ses fondements dans la linguistique, qui les trouve dans un certain nombre de mécanismes, et que nous nous trouvions au contraire, à la pointe de son dernier enseignement, vraiment à l'opposé de tout scientisme, avec un sentiment que ce que nous arrivons à prélever sur l'expérience est extrêmement précaire, discutable, provisoire, et finalement très modeste.

Nous, nous avons à élaborer - et l'on a un vaste champ pour cela -, pour aujourd'hui, la pratique de l'analyse qui est la nôtre et qui circule entre ces pôles, et qui sans doute est condamnée à une certaine oscillation, à une certaine circulation qui ne peut pas stationner.

Pierre-Gilles Guéguen

J'étais frappé par le fait que, dans la plupart des exposés, des présentations, des discussions autour de cette table, ce qui apparaissait comme le ressort même du cas présenté aujourd'hui, pas pour le cas des AE mais le cas présenté par les analystes, c'est une butée de savoir.

C'est une butée de savoir que chacun essaye de résoudre, mais ce n'est pas la figure de l'analyste triomphant, c'est plutôt l'analyste, Marie-Hélène a employé le terme, " divisé ". C'est là un heureux [saut ?...] qui nous fait retrouver Lacan enseignant et par là même analysant. Sans doute la pratique du cas aujourd'hui est-elle une pratique d'un analysant - c'est le terme qu'a employé Marie-Hélène -, d'un analysant sous une autre forme que l'analyse elle-même.

Jacques-Alain Miller

Qu'est-ce qui fait la différence entre l'analyste divisé et le contre-transfert ?

Pierre-Gilles Guéguen

C'est là que Lacan est extrêmement intéressant. Il en rend compte merveilleusement bien dans le cas de Lucie Tower. Lucie Tower présente un cas avec deux patients un peu difficiles, sur le contre-transfert, elle veut illustrer le contre-transfert. Et Lacan ne

s'intéresse pas une seule seconde au contre-transfert, mais il dit qu'elle est formidable parce qu'elle a réussi à se laisser courber par cet analysant en dépit de toute la rivalité hystérique qu'il entretenait avec sa femme, en dépit du fait qu'il ne lui plaisait pas beaucoup, etc., elle a quand même consenti à un certain moment à entendre le sadisme oral de l'analysant se déverser, et c'est à partir du fait qu'elle ait accepté ça, qu'elle s'est rendu compte que finalement la rivalité avec la femme n'était qu'imaginaire, qu'elle a pu interpréter à cet analysant qu'il voulait la mettre dans une position de mère dans laquelle elle ne voulait pas du tout se laisser porter. Et donc là, Lacan constate qu'elle a pu agir à partir d'une position qu'il évoque comme une position féminine, et c'est ça qu'il considère formidable dans le cas, et non pas les considérations de Lucie Tower sur le transfert. Je pense que c'est ce type de position-là qui est intéressant.

Pierre Naveau

L'idée que je retenais, c'était celle dont vous parliez tout à l'heure au sujet de l'exercice littéraire. Je trouve que dans les deux phrases dont Marie-Hélène parlait tout à l'heure à propos des deux passes, c'est vrai que quand on les considère de très près il y a là un exercice littéraire mais aussi un exercice de style. Dans la première phrase, c'est-à-dire à propos de la première passe, le psychanalyste apparaît comme le sujet de la phrase et dans la deuxième phrase, il est l'objet. C'est-à-dire, dans la première phrase, il dit : “ Ainsi de celui qui a reçu la clef du monde dans la fente de l'impubère, le psychanalyste n'a plus à attendre un regard, mais se voit devenir une voix ”. Alors que dans la deuxième phrase - mais on sent bien que c'est le rapport à l'objet dont il est question -, le passant reste le sujet de la phrase même s'il s'agit, comme dans la première, d'indiquer la déchéance de l'analyste. Et la façon dont l'indication même de la déchéance de l'analyste est exprimée d'une façon différente, je trouve qu'en effet il y a quelque chose de très écrit, là, chez Lacan.

Éric Laurent

Simplement sur le divisé et contre-transfert. Je posais la question justement aux Italiens sur le thème : comment s'est fait le passage du contre-transfert chez les kleiniens ? - alors que Mélanie Klein n'avait absolument aucun penchant vers le contre-transfert, ne s'intéressait absolument pas à ça. Elle avait la position classique, c'est : Si vous êtes encombré par vos pensées, allez vous faire analyser. Et elle était très prête à analyser celui qui lui disait qu'il avait beaucoup de contre-transfert.

Donc, avec des gens qui ont la pratique de ça, comment se fait-il qu'ensuite l'école italienne dans son ensemble - et finalement la question n'est pas claire, c'est ça qui m'a frappé, c'est que ça n'est pas encore très thématisé dans l'histoire de l'école kleinienne - qu'est-ce qui a fait à un moment donné l'enthousiasme là-dessus et comment ça s'est fait ?

J'ai l'idée que la séance kleinienne avec autant de matériel de l'analysant et l'interprétation de l'analyste, cet aspect en double partie, très absent chez Freud, la façon dont ça s'est construit ainsi, pousse à ce que dans cette espèce de division, là, représentée dans la séance - autant pour chaque -, finalement cette division se remette à rebasculer du côté de l'analyste qui se met à se diviser entre la partie en lui, il s'en fait gagner par la force persuasive du genre littéraire qu'ils avaient créé.

Philippe De Georges

J'ai l'impression que le cas de Marie-Hélène Brousse donne une réponse à votre question - le cas qu'elle nous a présenté aux Journées d'automne -, dans la mesure où à aucun moment elle n'évoque les réactions qu'elle aurait au transfert de son patient, mais où ce dont elle témoigne, c'est d'un transfert de travail qui est : il y a un point d'énigme dans ce cas et ce point d'énigme me pousse à travailler une

question irrésolue.

Jacques-Alain Miller
Bon, merci.

Fin du *Cours V* de Jacques-Alain Miller du 12 décembre 2001.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Sixième séance du Cours

(mercredi 16 janvier 2002)

VI

RÉFLEXIONS SUR LE MOMENT PRÉSENT - 1 -

Nous allons consacrer nos réunions de ce mois de janvier et de février - cinq - à des réflexions sur le moment présent. [*]

Le moment présent n'est pas instantané, il a une certaine épaisseur et il est complexe. Il y a un moment présent à l'intérieur de ce groupe lacanien, un parmi d'autres, qui s'appelle l'École de la Cause freudienne, et qui est marqué par beaucoup de traits, mais en particulier par le fait que l'on s'y occupe, que l'on voudrait s'y occuper de la formation de l'analyste. Ce groupe a été conduit à ce thème par sa logique interne.

Et puis il y a le moment présent à l'extérieur de ce groupe, donc dans la sphère publique, et qui est marqué, en ce qui nous concerne au moins, par l'adresse insistante, personnalisée, que j'ai pu faire à ce que j'ai appelé, et qui a été entendu, “ l'opinion éclairée ”. Cette adresse n'est pas sans effet de retour - ce que je voudrais essayer d'organiser, de cerner.

Cette expression à vrai dire d'opinion éclairée, pour ceux qui sont vraiment éclairés, c'est un terme ironique. C'est au mieux une opinion éclairable, à qui on fait le crédit d'être curieuse de ce que peut être aujourd'hui la psychanalyse, et de ce que les psychanalystes, divers psychanalystes, peuvent en dire.

Mais il s'agit, à vrai dire, de la faire exister, cette opinion éclairée. Il s'agit, en s'adressant à elle, de la créer, et ce, afin qu'elle réponde si possible favorablement.

Cela m'oblige à rencontrer, de temps en temps maintenant, des représentants de cette opinion, qui viennent prendre la mienne. Je n'en ai pas toujours de la désolation comme j'étais prêt à l'assumer, bien sûr.

Il y a par exemple quelqu'un, émissaire des fabricants d'opinions [1], qui m'a demandé - ça, c'est fatal, voilà dans quoi nous entrons - : “ Mais tout de même, entre les freudiens et les lacaniens, quelle est la différence dans la pratique ? ”

On m'a posé cette question, et je n'ai pas eu le loisir d'expliquer que le terme qui est opposé à lacanien ce serait plutôt celui d'ipéiste que de freudien, puisqu'il y a, en dehors de ces catégories, des kleiniens, et puis il y a un certain nombre important de métis, si je puis dire.

Donc, vous expliquez comme je l'ai fait - nous verrons s'il en restera quelque chose - que la différence, en effet, tel que d'ailleurs cela s'est dessiné dès le début des années 50, dans la polémique, a porté sur la durée et la fréquence des séances.

Ce qui m'a stupéfait - je ne sais pas s'il faut le prendre comme l'annonce d'un changement d'opinion profond et durable -, c'est que le journaliste m'a dit : “ Mais ce n'est pas possible, mais c'est tout à fait dérisoire que cette question. ”

Autrement dit, il n'est pas impossible qu'il y ait une bonne opinion éclairée et qui considère que l'on n'attrape pas aujourd'hui ce qu'il en est de la pratique analytique par le biais de la quantité.

Je ne le lui ai pas fait dire. Cet

---

[*] La transcription de ce cours a été assurée par Catherine Bonningue, Béatrice Chahtoussi, Bernard Cremniter et Gérard Le Roy.

[1] *Cf. L'express* du 17 janvier 2002.

adjectif dérisoire, portant sur ce qui a soulevé pendant un demi-siècle tant de passions, qui sont d'ailleurs allées en se tassant, est peut-être le signal qu'en effet les questions, qui jadis furent brûlantes, ne le sont plus autant et que ça va se déplacer sur des zones que nous ne connaissons pas encore.

Il n'y a pas seulement une adresse à l'opinion éclairée, mais il y a, dont nous allons voir rouler les effets dans les jours, les semaines, les mois qui viennent, ce qu'on peut appeler une offre publique de discussion.

Évidemment, la plupart des responsables d'organisations pensent qu'ils n'ont pas une cuillère assez longue pour s'approcher. Mais, même à distance et indirectement, ça commence à grouiller, des éléments de réponses et de questions, en regardant à côté, de façon indirecte. J'en ai d'ailleurs eu récemment le compte rendu par Éric Laurent, qui assistait à une table ronde à laquelle ni lui ni moi n'étions conviés, mais dont on a pu constater à quel point nous pouvions les occuper. C'est-à-dire que, pour l'instant, c'est entre eux qu'ils parlent de nous, si je puis dire.

La discussion suppose qu'on puisse se rencontrer pour bavarder, à partir d'axiomes ou de postulats différents. Il est très difficile de discuter des axiomes et des postulats quand ils sont différents. On a plutôt le sentiment - c'est le témoignage que m'en avait rapporté Éric Laurent - que le principe c'est " Pas touche à mon axiome ". Donc, ce sur quoi peut se centrer une discussion, c'est sur les effets et les conséquences des axiomes, des postulats, différents de chacun.

Le bon usage de ce que l'on peut qualifier d'ouverture - sous toute réserve, l'ouverture pouvant se présenter par le bout d'une fermeture à double tour -, son bon usage, quand nous sommes entre nous, c'est de revisiter nos présupposés. Par exemple, cela ne nous était pas venu à nous-mêmes que la fin d'une séance, dans l'orientation lacanienne, puisse être qualifiée de scansion arbitraire.

Des personnes qui se présentent comme de bonne volonté nous expliquent que ça fait cinq ans qu'ils essayent de comprendre le principe de la scansion arbitraire. Il semble en effet que l'adjectif lui-même interdise de découvrir le principe.

Ce qualificatif, même si nous pouvons le trouver inadéquat, est de nature à nous faire revenir sur des pratiques de base qui sont les nôtres et puis d'accueillir, comme ils nous viennent, les signifiants de l'Autre.

Comme par exemple ce principe, qui semblait essentiel à un de nos collègues - qui m'en avait fait part dans le privé très gentiment, qui en a reparlé peut-être moins gentiment en public -, comme quoi il est essentiel à sa pratique analytique que la co-associativité, aussi appelée co-pensée.

Ce qui veut dire qu'il n'imagine de pratiquer la psychanalyse qu'à la condition lui-même d'associer - je le suppose - en même temps que le patient. Et ce serait du croisement - je le dis sous toute réserve d'études plus approfondies que nous pourrons faire - des associations du patient et des siennes que l'on pourrait attendre que l'expérience analytique ait un[e] efficace.

Nous pouvons dire que c'est là une position que nous avons, à la suite de Lacan, depuis longtemps critiquée, mais qui fait partie de ces axiomes auxquels il est très difficile de toucher dans une discussion.

Donc, il vaut mieux nous le retourner sous la forme suivante, par exemple, qui ne m'a pas été adressée mais que je forge : " Est-ce que vraiment vous, les lacaniens, vous ne pensez à rien pendant que vous analysez ? Allez-vous nous faire croire que par on ne sait quel privilège vous auriez réussi à tarir quelque chose de la pensée ? "

Cette perspective de l'Autre - à quoi j'ai pris ce risque, je lui ai ouvert les portes à cette perspective de l'Autre sur nous, ce nouveau regard sur nous -, cette perspective de l'Autre sur ce qui est nôtre peut être l'occasion de voir surgir un nouveau relief qui nous aurait été jusqu'à présent dérobé par notre routine.

Si nous sommes aujourd'hui deux, pour un certain temps également, et d'autres pourraient nous rejoindre, si Éric Laurent est ici, c'est précisément parce que lui aussi comme moi-même est invité à répondre à cette interrogation que nous avons suscitée.

Nous pourrions nous concerter en privé, sauf que nous n'en avons guère l'occasion, et nous avons pensé que nous allions nous concerter en public, accorder nos violons et inviter d'autres aussi à participer à ce qui est là le retour d'une initiative que, pour le meilleur et pour le pire, je me suis trouvé amené à prendre à la rentrée dernière.

J'ai en particulier lancé ce thème qui a eu de l'écho, et dont tout le monde n'a pas saisi, me semble-t-il, l'accent ironique, le thème de la réunification du mouvement psychanalytique. Cela a été, il faut le dire, de l'ordre du pavé dans la mare, et je pourrais décrire les ondes qui en ont été produites, le trouble, les réactions.

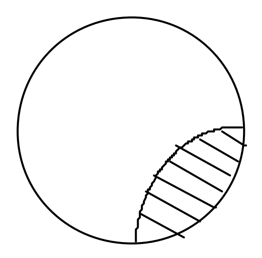
La première a été : “ Que veut-il ? ”. J'y suis habitué, j'y suis condamné. Je suis condamné à ce que, en effet, on cherche pas seulement la petite bête, mais à m'interpréter, à interpréter le désir qu'il y aurait là-dessous, certains proposant que ce soit simplement de rejoindre l'Association internationale de Psychanalyse. Bon !

Mais la question, à vrai dire, n'est pas illégitime dans la mesure où le langage n'est pas description, n'est pas adéquation, et que la parole est avant tout une sélection. Elle est supportée par un choix et elle est traversée par un désir. Et que je voie d'abord se présenter devant moi la question “ Que veut-il ? ” ne fait que vérifier cette présence en effet inéliminable du désir, au sein de tout ce qui pourrait se présenter, de ce que moi-même je présentais comme une description.

Si j'avais là discussion à tenir, réponse à apporter à cette question du “ Que veut-il ? ”, je dirais simplement que vous vérifiez qu'il n'y pas de description sans désir, et que vous ne pouvez nullement réduire la parole à ce qui serait l'adéquation au monde.

Qu'est-ce que je veux ? - si je me le redemande moi-même. J'aimerais que nous puissions anticiper sur ce que sera la psychanalyse au vingt-et-unième siècle, et dans sa différence avec ce qu'elle a été au vingtième. Le passage du siècle, la conclusion du siècle a eu un effet de fermeture, de clôture, qui se trouvait coïncider avec le centenaire de Lacan, avec les vingt ans de sa disparition. Et d'un effet de clôture il peut sortir certaines libertés que nous sommes en train, peut-être pour un moment seulement, de prendre, et une perspective sur ce qui est clos d'une ère.

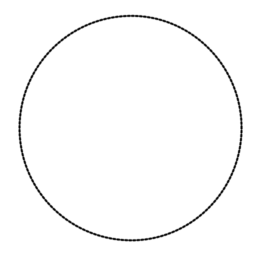
Quand j'ai parlé de réunification, je n'entendais pas du tout mettre à l'ordre du jour aucun Un nostalgique. J'évoquais de cette façon-là, par ce mot, en fait le surgissement, qui reste éventuel, mais qui semble bien se dessiner dans les faits, s'esquisser dans les faits, le surgissement d'un nouvel Un dans la psychanalyse, qui n'est pas le Un de la classe logique que nous avons l'habitude entre nous d'appeler le “ pour tout x”. Un Un qui n'est pas de l'univers prédicatif, mais qui est le Un de la série, que nous appelons dans notre langage le pas-tout.



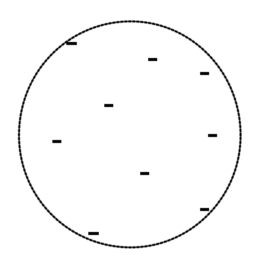
incomplétude

Le pas-tout n'est pas l'incomplet, au sens où l'on dessinerait ici une classe, et puis l'on en ferait la soustraction d'une partie, et là nous aurions une forme de pas-tout, mais qui serait de l'ordre de l'incomplétude.

Quand nous utilisons ce vocable de Lacan, le pas-tout, c'est pour dire que l'on ne peut pas former les éléments dont il s'agit en classe.



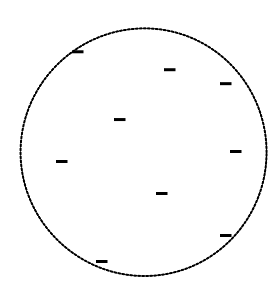
C'est pourquoi je dessine en pointillés le cercle de la classe. On ne peut pas fermer la classe à partir d'un prédicat, et donc on ne peut pas dire " pour tout x ", on ne peut pas universaliser.



Ce qui n'empêche pas les éléments d'être là, sans que l'on ait aucune assurance sur leur prédicat. Ce qui oblige à vérifier.

Ce que d'ailleurs j'ai pu comprendre de cette table ronde à laquelle je n'ai pas assisté, mais dont Éric Laurent m'a transmis l'écho, il semble bien, en effet, que nos collègues soient de façon haletante appelés par une pratique de vérification.

Je ne dis pas ça à leur détriment, étant donné que la passe est précisément une épreuve aussi bien de vérification, pas la même que celle qu'ils peuvent envisager, mais c'est aussi une pratique de vérification, et qui répond au statut propre du pas-tout qui est l'inconsistance.



inconsistance → vérification

Inconsistance, donc vérification.

Alors que quand vous formez une classe qui répond à la formule "pour tout x ", vous êtes tranquille, vous savez à l'avance ce qu'il en est. Nul n'est entré ici dans la classe s'il n'était conforme au prédicat posé. Alors que dans une situation d'inconsistance, vous n'avez pas cette assurance préalable et donc vous êtes précipité dans la vérification.

Eh bien, la thèse que je voudrais essayer est la suivante, c'est qu'il se pourrait que la psychanalyse au vingt-et-unième siècle doive vivre sous le régime de l'inconsistance.

Cela ne veut pas dire que la psychanalyse est inconsistante, mais que ce qui est périmé, ce qui apparaît être périmé, c'est le projet freudien mis en œuvre pour supporter la pratique analytique, son projet associatif, et qui était fondé, il faut le dire, sur la logique de la classe, puisqu'il a voulu fonder une association capable de dire " ceci n'est pas de la psychanalyse ".

Cette énonciation même indique que Freud s'est érigé sur le "pour tout x", qu'il a voulu faire vivre la psychanalyse sous le régime de la classe prédicative. De ce fait même, la psychanalyse au vingtième siècle a été occupée, assiégée, encombrée de thèmes comme ceux de la déviation ou de l'hérésie. C'est ça qui s'est d'abord manifesté à Freud, et il y a répondu par son " pour tout x ". Il a vu surgir, comme tout naturellement, au début du vingtième siècle, des formes qui ont pris l'allure de déviations et d'hérésies, à quoi il a répondu par un "pour tout x ".

Il semble bien qu'on ait traîné tout le long du vingtième siècle ce régime-là dans la psychanalyse, au point que l'opinion n'évoque plus la psychanalyse que sous ces espèces : "Vous n'êtes pas d'accord entre vous, vous vous excommuniez, vous vous excluez les uns les autres, etc. "

Il me semble que ça, c'est le vingtième siècle. Alors le vingtième siècle peut durer, il peut empiéter sur le vingt-et-unième. La question est du mouvement qui se dessine.

Ce n'est d'ailleurs pas le propre de la

psychanalyse, c'est le style du vingtième siècle.

Cela a été le style dans le marxisme, où aussi bien le terme d'orthodoxie a été prévalent. Marx a bataillé lui-même contre des déviations. Il y a des marxistes qui se sont dits orthodoxes - les Autrichiens. Et il y a eu, dans le marxisme aussi bien, une refondation d'orthodoxie, avec Lénine expliquant aux soi-disant orthodoxes qu'en fait ils étaient infidèles au principe de la doctrine.

Je dis le marxisme, mais nous en avons aussi bien l'écho patent dans ce qui a pris forme de groupe dans une activité qui n'appelait pas évidemment cela, mais qui a en effet commencé à se présenter, à cristalliser sous cette forme, depuis un certain temps si on remonte, je veux dire dans l'activité littéraire. J'allais dire que cela a commencé à cristalliser sous cette forme à la fin du dix-neuvième, mais on peut remonter aux philosophes du dix-huitième. On peut parler de la naissance groupusculaire de l'Académie française, etc. Mais, sous la forme du surréalisme, nous avons vu ce que l'on a pris comme une parodie de l'orthodoxie révolutionnaire, mais qui participe vraiment de l'esprit du vingtième siècle - surréalisme qui s'est présenté comme un mouvement de libération de la littérature, et dont un trait évident de la pratique du groupe a été celle de l'exclusion.

Tout indique que ce groupe a vibré, a trouvé une jouissance particulière dans la pratique de l'exclusion, sur les bases de l'éthique qui serait intrinsèque à l'exercice littéraire. Cela prenait la forme, en général, d'une convocation dans un café, entouré donc de toute la protection qui va avec, devant l'ensemble des membres du groupe, et puis la prise de parole de procureurs, de faisant fonction de procureurs, et puis la défense éventuelle, balbutiante, de l'accusé, et puis chassé ensuite du " pour tout x " surréaliste, de façon à préserver la pureté de la doctrine et de l'action. Vous en avez - je songe à ça - une description assez amusante chez Raymond Queneau, par exemple, qui y est passé. C'est dans *Odile,* peut-être.

Donc, le marxisme, le surréalisme. La psychanalyse s'est développée sous un régime comparable, *mutatis mutandis*.

A l'orée du vingt-et-unième siècle, là où nous sommes, on peut faire un constat, sous toutes réserves, différent - que s'affirme ou que tend à s'affirmer le renoncement de l'organisme fondé par Freud à sa tâche historique du vingtième siècle, c'est-à-dire son renoncement au monopole du " pour tout x " que Freud lui avait concédé.

Je l'ai entendu d'abord proférer, il y a quelques années, par ce qui semblait être un aventurier arrivé à la présidence de l'Association internationale, et que l'on pouvait après tout penser être une faveur, une amabilité qu'il nous faisait. Et, selon ce que m'en a rapporté Éric Laurent, cela se redit maintenant, cela ne s'écrit pas encore, mais c'est en train de se redire dans la bouche de hautes autorités de cet organisme, que ce monopole est caduc.

C'est la reconnaissance, sans doute, que ce monopole est battu en brèche, qu'il est inopérant, qu'il n'est pas effectif dans la réalité sociale, et que la psychanalyse s'est émancipée du " pour tout x", qu'elle s'est émancipée de la logique des classes, et qu'elle va peut-être devoir vivre sous le régime de l'inconsistance.

On pourrait dire que cela se serait accompli de fait, il y a déjà bien longtemps, avec Lacan. Mais pas du tout. Il y a une différence tout à fait nette entre jadis et maintenant. C'est que, à l'époque, le " pour tout x " affirmait son monopole, et que Lacan s'était posé, avait pu se poser comme l'Autre de ce " pour tout x ", et il apparaissait par là lié à ce "pour tout x " par un lien antinomique.

Mis hors de l'univers prédicatif du 'pour tout x', il l'avait assumé sous la forme de se faire l'Autre de l'IPA. Selon des formes déjà classiques au vingtième siècle, au moment où lui-même s'y s'est essayé, on a vu l'hérétique revendiquer l'orthodoxie, qui est un grand classique du débat des orthodoxies, comme j'avais pu le dire

au trimestre dernier, mais qui a pris au vingtième siècle des formes multiples.

C'est ainsi que l'on peut voir un relief nouveau de son Acte de fondation de l'École freudienne de Paris en 1964, et qui est habité, écartelé, par plusieurs tensions.

La première tension, c'est d'abord que Lacan procède au nom de Freud, et il assume en même temps un "je fonde ". Il y a donc déjà dans ce texte une tension entre Freud et le fait de l'acte, qui lui est au nom de Lacan. C'est une tension entre le " au nom de Freud " et le " au nom de moi-même ".

Deuxième tension, qui va être si présente qu'elle va faire souffrir l'École même que Lacan a fondée, une seconde tension entre l'acte, souligné dans le titre même de ce texte, et le travail - le thème du travail étant, dans ce texte, à de multiples reprises, mis en avant. Une tension entre acte et travail, qui resurgira au moment même de la dissolution de son École par Lacan, où un certain nombre auraient voulu, en effet, que leur travail ait eu la valeur de remettre en question, d'ébranler ce qui a été l'acte inaugural, alors que, pour Lacan, il est clair que rien de ce qui était de l'ordre du travail était de nature à remettre en question l'Acte de fondation comme sa capacité à prononcer un acte de dissolution.

Donc, nous avons d'un côté cette fondation qui est un acte, et ce qui est fondé, selon Lacan, par Lacan, était un organisme défini comme le lieu où doit s'accomplir un travail. Beaucoup ici l'ont lu ce texte, l'ont relu, comme moi-même, mais il est clair que la promotion de cet objectif laborieux est tout à fait distinct de l'objectif freudien.

L'objectif freudien n'était pas un objectif essentiellement laborieux, mais un objectif classificatoire. Encore une tension, travail sans doute, mais qui contient et qui emporte aussi bien un jugement de valeur, puisque ce travail a pour objectif ce que Lacan pouvait appeler à l'époque la restauration de la vérité freudienne.

Ce travail s'est démontré indissociable de ce jugement de valeur - que j'exprime, je souligne, sous cette forme -, qui montre dans cet Acte de fondation une répétition de l'acte freudien, mais déplacé.

Le propos de la fondation n'est pas de pouvoir proférer : " Ceci n'est pas de la psychanalyse ". Lacan n'a jamais porté ce jugement sur le " pour tout x " freudien dont il se faisait l'Autre. Il a au contraire pris soin, ici et là, de signaler que le fait que l'on ne prenne pas les choses comme lui n'excluait pas de la psychanalyse ceux qui faisaient partie du " pour tout x ".

Son énoncé n'était pas " ce n'est pas de la psychanalyse ", mais c'était tout de même quelque chose de l'ordre " ce n'est pas la vérité de la psychanalyse ". Ce qui veut dire : " C'est néanmoins de la psychanalyse, mais ce n'est pas la vérité de la psychanalyse ".

Il y a là une tension entre " c'est de la psychanalyse ", d'un côté, mais " ce n'est pas la meilleure ". Ce n'est pas ce que doit être la psychanalyse ou ça n'est pas ce que peut être la psychanalyse.

Lacan a dû élaborer cette tension-là, son rapport avec ce dont il se faisait l'Autre. Il a élaboré un certain rapport avec la psychanalyse au pluriel, et sous une forme qui devient patente au moment où il énonce sa proposition de la passe, Il qualifie la psychanalyse du " pour tout x" comme comportant une méconnaissance du réel en jeu dans la psychanalyse, et spécialement dans la formation du psychanalyste, voire sa négation systématique.

C'est de la psychanalyse, mais c'est une psychanalyse qui méconnaît le réel en jeu dans la psychanalyse, voire qui nie le réel de la psychanalyse, tout en étant de la psychanalyse.

C'est pourquoi il pouvait donner comme autodéfinition de son enseignement qu'il se tient au niveau du réel, qu'il parle de ce qu'est la psychanalyse, et que les autres, leur pratique, sans doute, relève de la psychanalyse, mais en méconnaît le réel, et leur théorie ne parle pas de ce qu'est la psychanalyse.

J'évoque soigneusement ces traits pour que nous mesurions ce que nous pouvons en conserver et ce qui en est

caduc. Est-ce que, aujourd'hui, quand nous ouvrons un espace, même virtuel, de discussion, la règle du jeu, la nôtre, va être celle-ci, de prendre la question par ce bout que d'autres formes de pratiques méconnaissent le réel en jeu dans la psychanalyse ?

On voit - on peut reprendre dans le détail -, au moment où nous sommes dans la position de savoir ce que nous contresignons aujourd'hui et ce que nous ne pouvons plus contresigner -, les trois définitions que Lacan pouvait donner de l'objectif laborieux de l'École, qui tiennent dans trois verbes : restaurer, ramener, dénoncer.

Restaurer le soc tranchant de la vérité dans le champ que Freud a ouvert, et le terme important ici est tranchant. Cela laisse entendre qu'il y a des pratiques émoussées de la psychanalyse par rapport à une pratique qui se veut tranchante.

Le verbe ramener. C'est dans la phrase " ramener la praxis originelle, etc., dans le devoir qui lui revient en notre monde ". La connotation est là manquer à son devoir : les autres manquent à leur devoir de psychanalyste. Allons-nous dire ça dans la discussion ? C'est intéressant. Le verbe dénoncer, par une critique assidue, " dénoncer les déviations et compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi ".

C'est de la psychanalyse, mais marquée d'amortissement et de dégradation. Dès " Fonction et champ de la parole et du langage ", Lacan pouvait se dresser contre ce qu'il appelait la détérioration du discours analytique - *Écrits*, page 244.

Le dispositif de Lacan - celui-là, ce dispositif qui n'est pas seulement institutionnel, son emplacement par rapport au "pour tout x", qui était déjà très bariolé à l'époque, que Lacan déjà appelait une Babel -, le dispositif de Lacan, celui-ci, c'est de la psychanalyse, mais émoussée, amortie, dégradée, détériorée, qui méconnaît le réel, et dont aucune théorie ne touche à ce qu'est la psychanalyse, est-ce que ce dispositif est opératoire aujourd'hui ? Est-ce qu'il fait sens et est-ce qu'il fait poids ? Est-ce qu'il fait poids, si nous allons vers un état, un régime, que je qualifiais d'inconsistance concernant la psychanalyse ? Parce que restaurer, ramener, dénoncer, cette critique des déviations et compromissions est évidemment sous le régime antérieur, et sous le régime de la classe. C'est, chez Lacan, la réponse qu'il a donnée à l'excommunication.

Ce qui lui est venu de l'Autre, c'est un message de déchéance de sa qualité de didacticien, la négation de sa capacité à transmettre la psychanalyse. Sa réponse a été ce message inversé : c'est une excommunication. Il a inversé ce qui lui est venu de l'Autre sous la forme " c'est une excommunication ", où, bien sûr, il fallait voir une interprétation du " pour tout x ", à savoir " Tu es une Église ". " Je suis excommunié " veut dire " Tu es une Église ".

Ça, Lacan le savait. On peut mieux s'en apercevoir quand on relit ce texte fondamental, et que Lacan n'avait pas livré au public en français. Il s'était égaré en Espagne, à Barcelone, depuis 1958. Vous trouvez ce texte dans les *Autres écrits*, " La psychanalyse vraie, et la fausse ". C'est la pointe de sa position. Il se conclut sur la reprise du slogan de Voltaire : " Écrasons l'infâme ", et qui visait, dans l'esprit de Voltaire, l'Église.

Dès cette date, Lacan savait, il pensait qu'il avait affaire à une Église. C'est cette interprétation qu'il a rendue sonore, présente, mémorable, dans son Séminaire des *Quatre concepts*.

Je peux citer le dernier paragraphe, les dernières lignes de ce texte que j'ai recopiées : " Ici la psychanalyse se manifeste elle-même passion dans l'acte qui la constitue, suscitant à nouveau en son sein le mot de ralliement dont Voltaire conspuait l'imposture : "Écrasons l'infâme". "

Nous avons l'écho de cela même, lors de la parution des *Écrits*, quand Lacan dit, au dos de son volume, qu'il continue le combat des Lumières. Quelle que soit la critique qu'il peut faire par ailleurs du rationalisme du dix-

huitième siècle, il reste attaché, par ce fil anti-ecclésiastique, à la même racine. Donc, Lacan savait qu'il avait affaire à ça.

Notre hypothèse actuelle est différente. Sous toutes réserves de le vérifier. C'est que ce ne serait plus une Église, c'est qu'elle ne revendiquerait plus le monopole de la psychanalyse, qu'elle reconnaîtrait au moins de n'avoir plus l'autorité pour prononcer des excommunications, et partant, qu'elle n'en aurait plus le désir. De telle sorte qu'on aurait du mal aujourd'hui à ce que la psychanalyse se manifeste comme passion en adressant, en renouvelant l'invective de " Écrasons l'infâme ", quel que soit le goût que nous aurions pu en avoir dans notre jeunesse.

Plutôt qu'une Église - c'est notre problème aujourd'hui, dans les mois qui vont venir -, nous avons affaire à une éponge, c'est-à-dire à un organisme qui élabore son propre éclectisme.

Je suis allé lire de plus près des textes des gens les plus sympathiques, qui sont justement : " Mais comment donc, Lacan va rester comme reste Freud, comme reste Mélanie Klein, comme reste Hartmann, comme reste Bion, comme tout le monde reste. " C'est l'heure des séries. " Mais bien sûr que chez nous aussi nous avons des lacaniens, des néo-lacaniens, des kleino-lacaniens, nous avons de tout. "

Nous sommes devant une tout autre situation que la situation de Lacan, c'est-à-dire devant un organisme attrape-tout. Si c'est attrape-tout, c'est avec l'incomplétude qu'il y a quand même un groupe lacanien qui est bien difficile à attraper, et, semble-t-il, même un seul, avec l'idée que, le reste de la poissonnaille, il n'y a pas de raison que ça n'y vienne pas.

L'hypothèse actuelle c'est que ce n'est plus une Église mais quelque chose d'autre, un autre type de formation dont nous n'avons pas l'expérience aussi affirmée jusqu'à présent, cet organisme-éponge qui met à l'affiche non plus l'exclusion mais l'ouverture, un tout autre régime.

Corrélativement, le Champ freudien, les groupes du Champ freudien, l'Association mondiale de Psychanalyse, me semble-t-il, à voir le relief de ce Champ freudien, que j'ai contribué avec d'autres à dessiner, ne repère plus depuis longtemps sa position en termes d'excommunication, mais en termes d'alternative. Si je me souviens bien, il y a même eu, de ce Champ freudien ou de cette AMP une déclaration solennelle, en l'an 2000, qui justement s'affirmait comme une position alternative dans la psychanalyse, soutenant une position alternative par apport à une majorité.

Ce qui se dessine, c'est, autrement dit, la reconnaissance qu'il y a divers usages de la pratique analytique. Ce que l'on voit se dessiner de toutes parts, chez les uns et chez les autres, à tâtons, c'est une rhétorique de la diversité, voire de la dispersion, à la place de déviations et compromissions.

On voit - on pourrait le dire comme ça - que le champ ouvert par Freud autorise différents usages. Ce serait la façon de rendre compatibles dans ce champ le Un et le multiple. Ce qui peut conduire, d'une certaine façon, à une pacification, simplement à la reconnaissance que les condamnations sont inopérantes - les excommunications sont inopérantes, mais les contre-excommunications, de ce fait, le sont aussi. La contre-excommunication sur le thème restaurer la vérité freudienne n'apparaît pas - en tout cas c'est à discuter - nécessairement opérante. La vérité de la pacification, c'est la prolifération inconsistante des agents psychanalytiques.

On voit là comment s'est développée une contradiction qui a pris forme déjà chez Freud. Freud a voulu l'autonomie des agents du champ qu'il avait ouvert. Il a conçu d'emblée la psychanalyse comme en rupture de ban avec la communauté scientifique et la république des Lettres. Il justifie, dans le texte même de l'Association internationale, sa création par cette mise au ban de la communauté scientifique et de la république des Lettres, et donc échappant aux états et

à la législation.

En même temps, on ne peut pas dire que Freud a voulu faire de la psychanalyse un illégalisme. La logique de sa position conduisait à ceci, que nous retrouvons aujourd'hui sous une forme sauvage mais qui était là présente d'emblée, que c'était une logique de double qualification du psychanalyste, une logique conduisant à ce que la qualification médicale vienne en appui à la qualification psychanalytique, et que l'autorisation thérapeutique, ce soit la qualification médicale qui l'assure, et que, par là, elle supporte l'exercice psychanalytique.

Autrement dit, une logique du support et du supplément, une qualification de support et une qualification de supplément. Et en même temps une position de l'analyste qui soit de Janus, c'est-à-dire : “ Regardez mes pattes. Du point de vue social, rien à dire. Mais par ailleurs, en plus, mes ailes de psychanalyste. ” La logique voulait, en effet, que soit maintenue l'exigence d'une qualification admise dans la réalité sociale.

On sait que Freud s'y est opposé dans la théorie mais que, dans les faits, il a laissé faire, et on n'a admis, pendant tout un temps, les non-médecins qu'à titre d'exception. On est resté dans la logique du support et du supplément.

Freud, là-dessus, a spéculé sur la fonction de l'autorité, sur la tradition de l'autorité, et sur le prestige que l'Association que lui-même avait créée pouvait détenir dans la régulation. Il a spéculé sur le signifiant-maître.

On doit constater - cela fait longtemps qu'on le constate -, on doit essayer un peu de théoriser ce qu'il en est aujourd'hui, à savoir que le prédicat psychanalyste court tout seul, et qu'il est pathétique de voir certains groupes analytiques, y compris les meilleurs, débordés par la course du prédicat psychanalyste à travers la réalité sociale.

Ce qui est intéressant, c'est que ce prédicat psychanalyste reste pris dans le schéma support et supplément. Quand on feuillette, là, maintenant - j'y suis conduit parce qu'on m'en apporte - des journaux, des magazines, le médiatique, on constate, dans le champ médiatique, une accélération, une multiplication - de la formule “ je suis x et psychanalyste ”. A la place de x, en place de support, il y a non seulement le médecin, il y a maintenant bien sûr le psychologue, spécialement clinicien, mais il y a l'énoncé d'une fonction, en général, l'énoncé d'une charge, d'une responsabilité, voire simplement d'une profession, et qui fonctionne sur le modèle support et supplément. Et avec un dynamisme tel qu'aucune forme du vingtième siècle et aucune autorité n'arrêtera ça. C'est au contraire à accueillir comme le régime sous lequel va vivre la psychanalyse et ses agents.

J'essaie. Je ne dis pas que c'est ce que je veux. Je ne dis pas que c'est ce que je ne veux pas. J'essaie de faire quelque chose avec ce nouveau et qui ne soit pas de le rabattre sur les formes du vingtième siècle.

L'histoire sans doute est à faire de la façon dont le monopole médical de la thérapeutique a été battu en brèche. On peut dire qu'il s'agit d'une lente déqualification de la pratique thérapeutique. On pourrait dire qu'il y a eu passage de la somathérapie à la psychothérapie. Mais aussi la composante psychique de la maladie, ou plus généralement du malaise, du mal-être, cette composante psychique est sue depuis toujours, qu'il existe des maladies de l'âme, que l'âme a ses passions propres, ses souffrances.

Lacan rappelait dans *Télévision* que de tout temps la médecine a fait mouche par des mots. Depuis toujours la médecine était la psychanalyse en espérance, que le médecin a été l'esquisse de l'analyste, le précurseur de l'analyste, avant que l'inconscient ait été repéré.

Mais aujourd'hui la médecine disparaît. C'est une hypothèse. La médecine se décompose et il s'ensuit l'isolement de ses composantes, comme si la partie mot avait été extraite, et que nous allons vivre au vingt-et-unième le partage suivant :

d'un côté, une médecine qui tend au mutisme, une médecine dont l'agent n'a plus rien à dire au patient, dont l'agent se livre à une investigation mutique où il extrait des données numériques, en étant absorbé sous le régime du discours de la science, c'est-à-dire tentant d'écrire le savoir qui est présent dans le réel du corps. " Faites des examens. "

D'un côté, une médecine qui tend au mutisme, et de l'autre, la prise en charge de la relation humaine dans toute sa généralité : l'accueil, l'écoute, l'empathie. Voilà le couple qui se présente, le couple de la médecine muette et de la thérapie bavarde, qui peuvent passer des accords entre elles, qui peuvent se méconnaître ou s'assembler.

C'est le couple, d'un côté, d'une pratique qui fait fond, cette médecine muette, sur un savoir dans le réel, et on laisse à d'autres, à la généralité du psy, on lui laisse la vérité et le mensonge, à se débrouiller avec la vérité et le mensonge, on peut ajouter dans le réel, si l'on veut. Mais d'un côté le savoir dans le réel et de l'autre côté vérité et mensonge dans le réel.

La psychanalyse a été - hypothèse toujours, tout ça est au conditionnel - inexorablement refoulée du côté de la relation humaine. Au point qu'elle commence à apparaître - allons jusque-là - comme un mode de psychothérapie, comme une des espèces de la psychothérapie. Le résultat logique, c'est la décadence, le manque d'intérêt, la chute de virulence, la délibidinalisation du débat interne à la psychanalyse - en tout cas c'est l'horizon - pour, s'il y a un lieu où se concentre la libido du débat, c'est plutôt le débat entre psychanalyse et psychothérapie, c'est-à-dire les efforts désespérés des psychanalystes pour faire la différence avec la psychothérapie. Et ça, qu'ils soient du Champ freudien, du " pour tout x ", etc., c'est du pareil au même. La libido se concentre beaucoup plus sur essayer d'extraire la psychanalyse de la nébuleuse psychothérapique que dans le débat interne à la psychanalyse.

Entre psychothérapie et psychanalyse, ce n'est pas un débat symétrique, mais un lien asymétrique. Ce débat consiste, pour les psychanalystes, à chercher incessamment à démontrer - ça leur devient de plus en plus difficile - en quoi leur pratique n'est pas psychothérapique.

Si l'on suit les toutes dernières descriptions que donnait l'ancien président de l'IPA, qu'Éric Laurent m'avait fait connaître, d'Otto Kernberg, ses toutes dernières descriptions de cette année, on voit quelqu'un qui nous décrit, à partir des États-Unis et de son expérience internationale, la psychothérapie qui croît, qui s'étend, qui est partout, et corrélativement l'exercice pur de la psychanalyse tel qu'il l'entend se rétrécissant comme une peau de chagrin, et une infiltration de la psychothérapie dans la psychanalyse, qui serait partout. Comme si, de sa description, quelque chose était sorti de la psychanalyse - le psy - et qui s'avérait plus puissant que la psychanalyse dans le registre de la réalité sociale.

Pourquoi ? C'est sans mystère. Parce que ce qu'on appelle ici psychothérapie, psychothérapie psychanalytique, celle qui garde un lien, et qui est justement une sorte de double bien difficile à distinguer de l'original, c'est la forme sous laquelle la psychanalyse est allégée de sa finalité propre, c'est-à-dire, pour le dire rapidement, rendue compatible avec l'utilitarisme.

Dans les débats que j'ai pu lire, on a le sentiment d'assister, que ce soit aux États-Unis, en Amérique latine, sans doute en France, au combat de la psychanalyse et de son double. La psychanalyse ne peut se défaire de l'adversaire. Elle le nourrit, et d'une certaine façon elle se confond avec lui. C'est vrai qu'on a le sentiment, quand on voit Kernberg décrire la pratique de la psychothérapie et celle de la psychanalyse, que ce qu'il appelle psychothérapie, nous pourrions l'appeler psychanalyse, et le contraire, par moments. Je ne le donne pas

comme une analyse du texte, mais j'essaie de rendre ce qui est le combat de la psychanalyse avec l'ange. Son combat avec l'ange, c'est avec un double d'elle-même, quelque chose qui est sorti d'elle et dont elle ne se dépêtre pas, dont elle n'arrive pas à faire la différence, au point que l'existence de ce double menace l'original.

Pour Lacan, ce double, très simplement, c'était son envers, le double de la psychanalyse, c'était l'envers de la psychanalyse. Ce que Lacan appelle le discours du maître, c'est une structure dont l'opération propre est la suggestion, le renforcement de l'identification. C'est sur le discours du maître que nous repérons la psychothérapie et que Lacan repérait la psychothérapie comme l'envers de la psychanalyse, c'est-à-dire, elle, procédant par renforcement de l'identification, et l'opération analytique étant essentiellement désidentification.

Le résultat de sa combinatoire, il y a une trentaine d'années, avait pour but, au moins pour résultat, d'établir une opposition diamétrale de la psychothérapie et de la psychanalyse.

Aujourd'hui, tout va dans le sens d'établir au contraire une continuité, une gradation entre psychothérapie et psychanalyse, et une continuité qui semble être appelée à se révéler comme une simple multiplicité des usages.

Dans le champ que Freud a ouvert, pour reprendre l'expression de Lacan, ce que Lacan concevait comme des déviations et des compromissions, et ce que ses adversaires aussi bien concevaient comme des déviations, tout ça est aujourd'hui élevé à la dignité de pratique de plein exercice.

Autrement dit, les fondements mêmes de la position de Lacan mettent en valeur un Un, le Un de la psychanalyse susceptible de se dégrader, alors qu'aujourd'hui c'est tout simplement le multiple.

C'est pourquoi il y a lieu de revenir, de poser la question sur quoi se fonde ou se fondait le Un lacanien, c'est-à-dire l'axiome de la psychanalyse, l'axiome selon lequel il y a la psychanalyse, il y en a une et une seule, et il y a des formes dégradées de la psychanalyse.

Examiner ça, c'est la condition pour pouvoir entrer dans un débat qui est structuré par la psychanalyse au pluriel. Là-dessus, dans une petite lettre qui a été envoyée à quelques-uns seulement d'entre vous, ceux qui font partie du groupe en question, j'ai pu dire que cet axiome me semblait en effet fondé sur deux retours, et deux retours promus par Lacan, pas un seul - le retour à Freud d'un côté, et le retour à la logique -, et qu'il faut examiner le sens et la validité aujourd'hui de ces deux retours pour examiner et pour pouvoir rendre compte de ce qui, à nos yeux, pourrait nous conduire à réaffirmer l'axiome de la psychanalyse sous le régime de l'inconsistance où sont sans doute appelés à vivre ses agents.

J'avais préparé la suite. Peut-être qu'Éric pourrait nous donner le début de ce qu'il développera la prochaine fois. Ou alors on arrête là.

Ou alors tu me critiques, tu me commentes…

Éric Laurent

Plutôt que de me lancer dans la discussion sur l'examen des différentes conceptions que l'on peut se faire des rapports de la supervision ou des conséquences que ça a sur le statut que l'on donne à ce que tu as appelé la vérité et le mensonge dans le réel…

Jacques-Alain Miller

Le texte d'Éric Laurent, c'est, pour ici, “ Mensonge, passe et supervision ”.

Éric Laurent

Avant de me lancer là-dedans, je voudrais reprendre les points que tu mettais en exergue, en évidence.

C'est assez fort l'opposition, en effet, de toute une pratique dans le champ qui va vers le mutisme, de ce qui va vers le mutisme et ce qui va vers la considération vérité et mensonge dans le réel, on peut dire qu'il y a certainement la médecine qui va vers là, mais, au-delà de la médecine, il y a

tout un ensemble de pratiques sociales diverses qu'on pourrait dire d'un champ plus vaste - les pratiques, de soins et au bord des pratiques de soins - qui vont vers le mutisme. Un mutisme au sens profond. Cela n'empêche pas de parler beaucoup, le mutisme.

Par exemple, la médecine étant maintenant soumise à des rythmes infernaux, certains médecins américains veulent obtenir le temps de pouvoir vraiment les voir longtemps, de donner du confort. Pas dire un mot supplémentaire, mais faire en sorte que chacun puisse avoir un peignoir marqué à son nom, par exemple, pour être accueilli confortablement, et avec beaucoup de paroles du type “ Vous êtes formidable, je suis formidable ”, beaucoup de paroles assurant qu'on est dans la même bonbonnière, et qu'on est bien dans un système à plusieurs vitesses, et qu'on est dans la vitesse supérieure.

On peut en étendre le champ de ces pratiques, si on voit ça en médecine, sortant et laissant de côté l'usage de vérité et de mensonge dans le réel à d'autres. Avec ceux qui peuvent avoir le soupçon qu'il y a quelque chose comme cela, comme quelque chose dans le réel, et ceux qui n'en ont aucun soupçon, dont on voit, dans le champ des psychothérapies vraiment se fonder sur la méconnaissance et la dénégation qu'il y ait le moindre réel en jeu. Au contraire, il n'y en a pas, il n'y a que des formes, des cérémonies et des rituels, et il faut trouver la bonne cérémonie à mettre au point pour que le sujet soit réintégré dans le symbolique, et pas du tout qu'il y a un point de réel en jeu.

On pourrait d'ailleurs voir comment la supervision touche à ce point, mais je développerai ça la prochaine fois. Est-ce que c'est une cérémonie pour remettre quelqu'un dans le symbolique ? Il y a une version psychothérapique de la supervision.

Jacques-Alain Miller

La question, dans les débats qui s'annoncent, de la psychanalyse au pluriel.

Qu'est-ce qui est audible, qu'est-ce qui peut être effectif aujourd'hui de l'axiome lacanien de *La* psychanalyse ? - et qui reposait d'un côté sur l'autorité de Freud comme Un. Le retour à Freud c'était, par-delà la Babel, le retour au Un originel. Cela supposait le prestige de l'origine.

Le prestige de l'origine, il n'y en a plus. Au vingt-et-unième siècle, c'est fini. Cela a été opéré, d'une certaine façon. Cela reposait sur l'idée d'une logification de l'expérience analytique, que l'expérience analytique est équivalente à une forme de déduction, et donc converge sur une fin typique. Ce qui fait bien l'acuité de la question de la fin dans l'enseignement de Lacan. Puisque la fin est là en quelque sorte pour démontrer que ce qui a eu lieu a pris la forme de la déduction, a pris la forme de la démonstration qu'il s'agit de faire valoir.

C'est aujourd'hui, dans le contexte, considéré comme le dogmatisme lacanien. Dès que l'on parle de la psychanalyse au singulier sous cette forme, on entre dans la rhétorique que je disais de l'amortissement, de la dégradation, de la détérioration, etc. Qu'est-ce qui est audible, qu'est-ce qui reste audible de ce double retour ?

Éric Laurent

Le Lacan logicien qui est retenu, c'est le théoricien de l'impossible. Puisqu'il a mis l'accent sur l'impossible, tout ce qui est impossible et les formes de l'impossible, il est du vingt-et-unième siècle. On confond à ce moment-là très volontiers, dans l'extension de la psychothérapie, toutes les formes de l'impuissance, toutes les formes qui font que, étant donné une question, il n'y a jamais une solution, il n'y a que composer une majorité de solutions pour obtenir une majorité plurielle étant donné la dispersion des solutions. A toute question qui se pose, il n'y a plus que des listes à large spectre, comme disait […]. Etant donné qu'il n'y a plus que ce type de problèmes, Lacan est formidable parce qu'il a démontré qu'il était impossible, de faire la liste de ce

qui est démontré comme impossible, avec une confusion entre les registres de l'impuissance et de l'impossible, et essayer de restaurer au moins ceci que démontrer l'impossible c'est en soi-même viser en effet une démonstration qui est en général la partie qui est beaucoup moins retenue, commentée, soutenue…

Jacques-Alain Miller
L'impossible ouvre le *anything goes,* tout fait l'affaire. Lacan lui-même, dans la dernière partie de son enseignement, a procédé à une certaine délogification, à partir de cette perspective du dernier enseignement. C'est pourquoi c'est aussi ce dernier enseignement qui est volontiers exploité n'importe comment, mais parce qu'il est animé d'une certaine permission d'essayer et d'un certain pragmatisme.

Éric Laurent
C'est en effet ça qu'il nous faudra vraiment mesurer, à quoi ça entraîne comme conséquence…

Jacques-Alain Miller
La différence la plus marquée est quand même peut-être à chercher dans la position de l'analyste, c'est-à-dire, en effet, que c'est peut-être là que c'est le plus saisissable - l'analyste qui associe, l'analyste qui pense, et l'analyste, tel que Lacan le dessine, dont l'ascèse propre est de s'abstenir de cette dimension. Il y a peut-être là une arête.

On entre dans une période de métissage généralisé dans la psychanalyse, que nous ont épargné nos collègues français d'autres groupes, les groupes ipéistes - il faut les en remercier -, par l'acrimonie que leurs responsables ont gardée à l'égard de Lacan personnellement, mais c'est fini. Ce qui va se transmettre en France comme États-Unis, c'est le style métissage, absorption, qui est déjà en œuvre, qui est déjà très actif en Amérique latine. La recherche de la différence va prendre une tout autre allure au vingt-et-unième siècle.

On va continuer

Fin du cours de Jacques-Alain Miller du 16 janvier 2002.

(C*ours n°6)*

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Septième séance du Cours

(mercredi 23 janvier 2002)

VII

RÉFLEXIONS
SUR LE MOMENT PRÉSENT - 2 -

J'ai annoncé la dernière fois que nous allions consacrer ces quelques réunions de janvier et février à des réflexions sur le moment présent. Il s'agit du moment présent dans le mouvement psychanalytique, non pas dans l'actualité de la civilisation, comme il nous est arrivé de nous y engager, et il ne s'agit pas seulement de décrire, mais d'essayer d'anticiper, de palper les points vifs, les déchirures, autour de quoi il est susceptible de se rassembler le débat, qui aura lieu même lentement, même avec des précautions de distance, un essai d'anticipation, de préparation.

J'ai présenté la dernière fois un argument simple sur ce qui fait, qui fera, la douleur exquise du mouvement psychanalytique, à savoir la tension entre la psychanalyse au singulier et la psychanalyse au pluriel.

J'anticipe, je prophétise, je vois s'esquisser les termes d'un débat, d'un débat embarrassé sur la compatibilité de ces deux termes, leur articulation, toute une combinatoire qui peut déjà se dessiner à ce propos. On s'aperçoit en fait que l'idée de la psychanalyse au singulier, d'une seule psychanalyse, cette idée était protégée par la notion de déviation, elle-même adossée à la notion d'orthodoxie.

Freud avait voulu incarner l'unité de la psychanalyse dans une Association internationale, et quelles que soient les contingences de sa création, elle était dans la logique de son projet.

C'est précisément parce que, pour Freud, la psychanalyse est Une que ses praticiens sont destinés à se rassembler tous. Il y a une connexion entre le Un et le Tout, comme une connexion entre la psychanalyse Une et la psychanalyse univers.

Lacan, lui, s'est retrouvé hors du Tout, hors de cet univers au nom de l'Un. C'est-à-dire qu'il a validé l'idéal de la psychanalyse au singulier, il l'a assumé et il l'a retourné contre la psychanalyse univers, qu'il a au fond trouvée babélienne. Il a trouvé que la psychanalyse univers de son temps n'était pas conforme à la psychanalyse Une, et il s'est employé à fonder la psychanalyse au singulier. J'ai annoncé que, selon moi, il fondait la psychanalyse au singulier sur le retour à Freud et sur le retour à la logique.

Nous sommes en même temps, dans le moment présent, à devoir appréhender la psychanalyse au pluriel. C'est au moins le nom, la dénomination qui émerge quand on ne peut plus réduire la multiplicité par un opérateur d'orthodoxie.

D'où - ce que je vais formuler comme une hypothèse - le régime d'inconsistance sous lequel il est possible que doive vivre la psychanalyse, et qui repose sur une disjonction entre le prédicat psychanalyste et toute classe que l'on voudrait former à partir de là. La classe c'était la société analytique, la société des psychanalystes.

On peut d'ores et déjà, après coup, d'où nous sommes maintenant, s'apercevoir que ce que Lacan a appelé l'École n'obéissait pas à la logique de la classe, que c'était un type d'ensemble bien particulier et où le « tous psychanalystes » devait s'accommoder de valences, de valeurs très distinctes du prédicat de psychanalyste. Dans cet ensemble que Lacan appelait École, de psychanalystes, il y avait d'une part ceux qui se disent psychanalystes, ceux qui de fait pratiquent la psychanalyse. Il y avait ceux qui, à force, se trouvaient validés dans leur exercice de fait sous le nom d'AME - analyste membre de l'École. C'est un titre qui faisait passer soi-disant du fait

au droit, pour employer un terme d'aujourd'hui, une sorte de blanchiment de la pratique empirique des psychanalystes.

Et puis il y avait aussi ceux reconnus de droit comme psychanalystes, mais paradoxalement dans un temps préalable à leur pratique effective ou au moins indépendamment de leur pratique de fait.

Autrement dit, trois valences fort distinctes du prédicat, certes combinables, mais qui n'étaient pas ordonnées du moins au plus, c'est-à-dire pas hiérarchisées entre elles. Pour ce qui est de ceux qui se disent psychanalystes et qui pratiquent de fait, pour éviter que ça paraisse le grade le moins élevé, Lacan disait tout simplement : “ Ce n'est pas un titre de psychanalyste ”.

On se trouvait donc bien en peine de former une classe ou de distinguer vraiment des classes dans cette École, au point qu'elle s'est réduite progressivement à une simple liste, à une série, et on peut rétrospectivement s'apercevoir que l'École était déjà une introduction du régime d'inconsistance.

Nous allons aujourd'hui toucher un second point vif, que va nous introduire, nous commenter Éric Laurent, comme prévu, avec un peu de retard par ma faute. Ce second point vif, c'est la tiercéité à tous les niveaux.

Ce n'est pas un néologisme qui serait dû à Éric Laurent, mais une expression, sans doute toute récente, qui est venue vers lui, prononcée une fois, il y a une quinzaine de jours, par telle haute autorité ipéiste qui est dans le moment présent à la recherche des réponses à apporter à un certain brûlot qui leur a été présenté à l'automne dernier. Nous sommes donc nous-mêmes attentifs, vigilants, de saisir dans quels termes ce débat s'esquisse.

Éric Laurent suppose que la tiercéité à tous les niveaux, c'est un futur slogan, que ce sera peut-être la réplique ipéiste dans ce régime d'inconsistance qui s'annonce.

Il est frappant, comme l'indique Éric Laurent, que c'est une réponse bricolée à partir de Lacan, bricolée à partir de lambeaux de l'enseignement de Lacan. C'est un des enseignements, il faut bien dire, du moment présent que l'étonnante actualité de Lacan pour ceux-là mêmes qui, jadis, l'avaient mis de côté.

Il est certain que la personne de Lacan, la pratique de Lacan, et l'enseignement de Lacan, sont mis au premier plan et servent de pivot au débat, nullement de notre fait, mais bien parce que c'est à cette personne, à cette pratique et à cet enseignement que se rapportent ceux-là mêmes qui cherchent aujourd'hui, en dehors du Champ freudien, à s'orienter, comme nous-mêmes, dans la psychanalyse et dans le devenir du mouvement analytique.

Au point que l'on est conduit à revenir sur certains fondements de la pratique et de l'enseignement de Lacan pour apprécier leurs propos et pour les critiquer. C'est cela qu'Éric Laurent va présenter, c'est précisément à ça qu'il a recours, parce qu'il s'impose en effet, sans nulle torsion, de trouver la réplique dans des fondements qui sont par là même éclaircis, trouvent une perspective nouvelle, et en tout cas une actualité d'autant plus vive.

Éric, je te donne la parole.

Éric Laurent

Jacques-Alain Miller situait l'enseignement de Lacan dans un double retour, retour à Freud et retour à la logique. J'interroge, dans cette perspective, le statut du cas, du récit de cas, la façon dont nous l'utilisons comme procédure démonstrative.

Nous ne pouvons pas répondre simplement à cette question en disant que nos cas font retour à Freud et se formulent dans les concepts même qu'il nous a transmis et qu'ensuite ils sont articulés autour de la logique que les mathèmes de la psychanalyse structurent pour nous.

Ce sont des réquisits. Nous formulons l'expérience dans les termes freudiens, et en même temps nous les construisons dans le cadre de la logique que Lacan a forgée. Mais en même temps nous sommes amenés à

saisir que le cœur de la question est cette bascule radicale du cas de l'analysant rapporté par un autre, au cas de l'analysant rapporté par lui-même.

Cette bascule est congruente avec l'enseignement de Lacan selon lequel la structure dans ses aspects logiques est « dans le réel ». C'est un point de vue opposé à l'élaboration du cas comme « modèle » ou « représentation » d'un réel.

Si le véritable cas est celui du passant aux prises avec son sinthome, témoignant ainsi de l'irréductible du symbolique dans le réel, que devient alors le récit de cas « des autres », celui qui s'échange lors des présentations publiques ou celui qui est présenté lors des supervisions ?

Ce double versant du cas public et du cas qui s'expose dans les supervisions apparaît d'abord comme l'énoncé d'une opposition entre ce qui peut se dire entre praticiens, d'une façon ésotérique, et ce qui peut se dire « pour tous », de façon exotérique.

Cette distinction nous vient de la philosophie. À notre époque du triomphe de la technique, elle se poursuit par la distinction entre ce que l'on peut dire entre spécialistes et ce que l'on peut dire à tous.

Le contrôle relève par un côté de l'évaluation par un groupe de pairs, *peer group evaluation.* L'opposition entre ce qui est exposable devant tous, et ce qui l'est devant un groupe restreint de pairs montre que, même dans la culture technique, la barrière entre ésotérique et exotérique reste difficilement réductible.

Cette première distinction n'est qu'un aspect du problème. Il faut sans doute la passe et la perspective de la passe avec ce qu'elle isole du « mensonge dans le réel », pour que l'étrangeté de la supervision apparaisse dans sa juste lumière. Sinon elle apparaît plutôt comme une évidence, une fausse évidence.

Chacun a sa pratique, qui se joue largement dans le secret du cabinet, sur laquelle il est difficile de savoir l'essentiel et qu'il est en fait impossible de standardiser.

C'est le prototype de la situation qui, dans notre civilisation, dans l'exigence de l'individualisme démocratique, appelle une surveillance. Elle appelle un « plus » de transparence. C'est ce qui fait que dès que le vieux système soviétique a voulu faire moderne ses tenants ont crié eux aussi : transparence ! transparence ! glasnost.

C'est un problème qui est brûlant dès l'origine des Droits de l'Homme et de la Révolution. Jean Starobinski a intitulé un très beau livre sur Jean-Jacques Rousseau la transparence et l'obstacle. Il faisait valoir comment la paranoïa de Rousseau consonnait avec le Nouveau monde qui allait surgir.

L'un et l'autre regrettaient que nous n'ayons pas, comme dit Rousseau, de « miroir intellectuel » et que nous soyons condamnés à vivre dans l'opacité.

Dans l'appel au contrôle de la pratique analytique, on ne compte plus sur un opérateur standardisé qui aurait une vision claire de son action. On ne croit plus à cet opérateur-là, dont la vision aurait été claire car il saurait par rapport aux normes de la cure où il se trouve précisément. Nous sommes renvoyés à l'opacité de l'homme pour l'homme. Il faut donc surveiller.

Cela se dit dans la langue de l'IPA contemporaine : il faut en rendre compte à un tiers. J'entendais récemment une personne éminente faire un tableau de son association, qui reprenait très largement la description faite par Jacques-Alain Miller dans sa dernière Lettre à l'opinion éclairée, dont le volume se trouve aujourd'hui en librairie. Dans cette dernière Lettre, la dernière partie porte sur la « réunification fragmentée » du mouvement psychanalytique.

Ce responsable admettait qu'il n'y avait plus dans l'IPA, depuis la Freud/Klein *controversy,* d'orthodoxie, ni même d'écoles. Il ajoutait : « sauf peut-être pour quelques kleiniens isolés ». Sans doute est-ce une pique envers certains kleiniens, et pour ne pas le nommer, Horacio Etchegoyen.

Le terme lacanien d'École était donc

repris mais utilisé dans un sens plus général d'écoles comme on parle d'écoles en médecine. Il jouait plus exactement sur les deux sens de l'Ecole comme invention institutionnelle. Le sens précis, lacanien, et le sens reçu dans la langue. Il n'y a plus d'écoles de psychanalyse, mais il y en avait encore dans les années 80, il y avait l'École de Lacan, les kleiniens, etc.

Jacques-Alain Miller
Je crois qu'il disait les écoles internes à l'IPA…

Éric Laurent
irci

Il en concluait à la nécessité d'autant plus grande de la supervision pour s'assurer que cette dissolution ne conduise pas à un n'importe quoi généralisé. La supervision lui paraissait la façon la plus évidente de «rendre compte à un tiers ». Elle contribuait à l'établissement de ce qu'il appelait « la tiercéïté à tous les niveaux ».

Dans cette perspective, le récit de cas moderne est confirmé comme une forme de compte-rendu d'activité, plutôt que support d'une avancée théorique.

Ce néologisme de tiercéïté fait penser à la solution qu'avait trouvé dans un autre registre Serge Leclaire aux difficultés institutionnelles du mouvement psychanalytique.

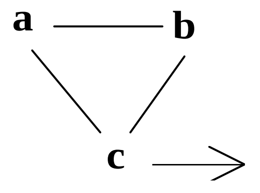
Pour lui chacun pouvait procéder institutionnellement à son gré à condition qu'il y ait une instance tierce - comme il l'avait appelé - qui serve de recours dans les conflits possibles et vérifie qu'un code de bonnes procédures soit suivi par chacun.

Cette continuité entre l'instance tierce et la « tiercéïté à tous les niveaux » chez deux lecteurs de Lacan, comme Serge Leclaire et Daniel Widlöcher, met sans doute en valeur la source commune de cette inspiration dans l'enseignement de Lacan.

Philippe la Sagna a attiré mon attention sur le fait que certains psychanalystes américains (cf CAVELL, M., « Triangulation, *one's own mind and Objectivity », International Journal of Psycho-analysis n°79, 1998, pp. 449-)* reprennent cette idée de la « tiercéïté à tous les niveaux », qui les enchante, en la naturalisant américaine, et en disant que c'est dans Peirce. Ce serait peut-être l'occasion pour ceux qui font cette référence de constater que le premier psychanalyste qui a pris soin de lire Charles Sanders Peirce de façon attentive à partir des années 60 et d'en tirer des leçons pour la psychanalyse, c'était Jacques Lacan.

Encourageons donc nos amis américains à relire leur grand logicien philosophe, d'une main, et Lacan de l'autre, puisqu'avant lui cette référence n'était pas intégrée au discours psychanalytique.

La tiercéïté, chez Peirce, s'appelle *thirdness (cf. PEIRCE, Philosophical Writings, New York, Dover Publications, 1955, p. 91).* La notion peut être présentée par un schéma :



irci

Il est basé sur l'idée qu'il faut compter jusqu'à trois pour pouvoir engendrer le mécanisme du sens. Il y a d'abord la présence du Un, un élément a. C'est en le comparant à b que l'on produit un effet de sens pour savoir ce qu'est a qui, sinon, se donne dans sa « primarité ». L'introduction du nouveau terme appelle la dimension de secondarité. Du fait même de les mettre en relation, il surgit un terme médian, qui vient en tiers pour assurer la comparaison. Ce terme médian assure la constitution d'une chaîne. Peirce ajoute que le terme médian n'occupe sa place qu'en tant qu'il permet de vérifier le lien entre a et b. Comparer a et b, juger à propos de l'un et l'autre implique une anticipation sur une vérification à venir.

La place du tiers là-dedans est profondément corrélée au terme

d'inférence. Il y a un passage d'ailleurs amusant, c'est que dans un de ses articles, il note que la preuve du rôle et de la fonction de l'inférence dans le jugement est le phénomène hypnotique (cf PIERCE, op. cit., p. 305). Il ne parle pas de l'inconscient freudien dont il n'avait évidemment pas, à proprement parler, de connaissance. La date de son œuvre l'en empêchait. Mais enfin il prend le phénomène de la suggestion hypnotique pour preuve d'un jugement d'anticipation présent dans la perception. Il la complète par des phénomènes de l'expérience quotidienne. Par exemple l'expérience que nous avons de nous réveiller à l'heure que nous souhaitons, à un point incroyablement précis, beaucoup plus précis que notre moi conscient pourrait le faire.

Ces faits d'expérience confirment, pour Peirce, que la perception n'est jamais séparée d'une anticipation. On anticipe le réveil, on anticipe la réalisation du commandement reçu sous hypnose. Vous voulez vous réveiller à cinq heures du matin, ça marche. Il suffit d'être suffisamment angoissé pour que ça marche avec une précision impeccable. Ou bien quand vous ne le voulez pas, mais que vous êtes dans une mauvaise série, vous vous réveillez pendant une semaine à trois heures du matin avec une ponctuation qui est décourageante dans sa répétition. Elle signale que là vous n'avez pas affaire vraiment à du conscient, c'est un truc bizarre.

Irci

Jacques-Alain Miller
Non ! un savoir !

Éric Laurent
Il y a un savoir !

Jacques-Alain Miller
Dans Peirce, il lie ça à quel… ?

Éric Laurent
Peirce lie cela au fait que tout jugement, toute perception est déjà prise dans une anticipation, dans une inférence, dans un phénomène de tiers. La preuve c'est que on se couche tranquillement et qu'il y a quelque chose en nous qui est construit comme un mécanisme d'anticipation.

Jacques-Alain Miller
Alors là, où est le tiers ?

Éric Laurent
Là on ne voit pas bien où est le tiers ! mais on voit bien où est l'inférence.

Jacques-Alain Miller
On voit où est l'anticipation.

Éric Laurent
On voit où est l'inférence et l'anticipation.

Jacques-Alain Miller
Là, Peirce ne dit pas s'il se couche tout seul ou à deux. Et s'il se réveille pour le troisième. Mais la tiercéité peircienne, c'est quoi ?

Éric Laurent
C'est le fait que pour comparer les deux termes il faut un terme médian. Prenons par exemple la comparaison entre les lettres a et b. On peut les comparer avec leurs petites queues, il y en une horizontale et une verticale. On évoque ainsi un terme qui n'est ni a, ni b, un terme médian. De ce terme médian on attend qu'il nous aide à situer, à vérifier la différence entre les deux.

Du jugement, on attend une vérification, il est donc pris dans un processus d'inférence.

Dans l'exemple que j'ai choisi, celui du phénomène hypnotique, ce n'est pas la comparaison qui vient au premier plan, plutôt l'inférence.

J'ai fait jusqu'à irci

Jacques-Alain Miller
C'est un phénomène qui s'inscrit dans la structure d'anticipation, et le tiers est un exemple de la structure d'anticipation, qui est plus générale.

Éric Laurent

Irci
Pour en revenir à la psychanalyse

c'est Lacan qui a mis l'accent sur la fonction du tiers et sur les structures ternaires, indispensables pour concevoir l'expérience même, bien qu'il ajoute qu'il faille compter jusqu'à quatre « une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible, dans la construction d'une ordonnance subjective ».

Pour en arriver à quatre il faut déjà trois, d'ailleurs un cours de Jacques-Alain Miller «1, 2, 3, 4», comportait la nécessité de l'énumération. Disons qu'il y a deux sources du rapport au tiers dans l'enseignement de Lacan qui ne se recouvre pas exactement. Il y a d'abord la source logique dans lequel le tiers est présenté comme ce qui faint.

D'autre part et plus profondément encore, Lacan a situé la fonction du tiers, dans le retour à Freud, comme le rôle de la dritte person, de la troisième personne, dans le fonctionnement du mot d'esprit.

Il en a fait le fondement du dispositif de la passe plutôt que celui de la supervision. Mais enfin il y a quelque chose du même ordre qui est situé dans ce dispositif de la supervision.

Du côté IPA, on interprète la dritte person d'une certaine façon. La volonté d'établir le tiers à tous les niveaux, du responsable français que je citait, consonne avec l'importance qu'Otto Kernberg donnait au processus de supervision dans l'institution analytique telle qu'il la concevait (cf. «Formation et éthique, Qui son vos psychanalystes ?).

Cela correspond, pour eux, à la mise en place de l'Autre du symbolique, l'Autre de la bonne foi, l'Autre où s'établirait le passage du privé au public, dans la transmission.

Le problème semble en effet sur une certaine voie de résolution par l'introduction de cette instance symbolique qui vient sortir de l'enfermement imaginaire. Mais le problème est-il vraiment résolu de la bonne manière ? Est-il même posé correctement ?

On ne peut pas le penser pour deux ordres de raison distincte. D'abord, parce qu'il faut séparer l'Autre de la bonne foi et l'Autre comme lieu logique. L'Autre de la bonne foi comme lieu universel n'est pas tout à fait le même que celui de l'Autre du mot d'esprit tel que le présente le Séminaire V. Du moins il faut bien voir en quoi il est le même et autre. Là cet Autre est le lieu où le particulier du mot d'esprit est accueilli dans son irréductible nouveauté (cf. Présentation de ce séminaire par J.-A. Milller)

C'est le lieu où il faut que le nouveau qui est produit soit enregistré comme faisant partie de la famille des jeux de mots précédents, dans un sens homologue à celui de Wittgenstein et de ses familles logiques, relevant d'une même série sans pour autant qu'elle soit qualifiable d'un trait commun.

Quel est l'Autre qui va être mis en place ? Est-ce l'Autre de la surveillance qui vérifie que cela se passe selon des normes, ou bien est-ce l'Autre de l'autorisation du nouveau dans la même famille ? Ce sont toujours des bifaces ou — selon une comparaison qu'aime beaucoup Jacques-Alain Miller — c'est une question chauve-souris, en un sens je suis l'Autre de l'interdiction, en un sens je suis l'Autre de l'autorisation. Il faut bien faire attention car cela peut entraîner des confusions avec la place du surmoi psychanalytique, le surmoi tel que l'aborde la psychanalyse. En un sens interdiction, en un autre sens pousse à.

Il faut bien penser la chose dans sa différence et ne pas se contenter de penser qu 'elle s'épuise dans le « rendre compte à un tiers ». Quelle est l'intention qui supporte ce « rendre compte » et quelle est l'opération que l'on en attend ?

C'est pas tout à fait la même qualification, qui fait qu'un sujet est amené à penser occuper la place du garant de la norme ou à occuper celle de celui qui accueille le nouveau dans une famille de pratiques.

Quelle est donc l'instance tierce qui va reconnaître la qualité du tiers ? La régression peut se poursuivre ainsi longtemps.

Il y a aussi un deuxième ordre d'arguments, qui fait objection à cette

solution, c'est que la «tiercéïté à tous les niveaux» donne une erreur de perspective sur l'ensemble du problème de la transmission en psychanalyse.

Le psychanalyste, lui, n'est pas dans le processus à la place de l'Autre universel de la bonne foi. Il occupe plutôt, dès que le processus se déroule et se met en place, la place du mort, anticipant la place de l'objet a qui vient décompléter l'Autre et des signifiants.

La tiercéïté à tous les niveaux Thirdness at every level, j'anticipe sur la traduction du slogan, est une sorte de fausse évidence bonhomme. Si on se mettait à crier partout « introduction de la place du mort à tous les niveaux », ce serait plus inquiétant. Il suffit de se rappeler dans cette veine, que pour supporter la structure des trois, Lacan appelle le quatrième terme, qui implique la question de la mort, ainsi, dans « Question préliminaire » : « Le quatrième terme est donné par le sujet dans sa réalité comme telle forclose dans le système, n'entrant que sous le mode du mort dans le jeu des signifiants, mais devient le sujet véritable à mesure que le jeu des signifiants on va le faire signifier ».

La réalité du vivant forclose dans le système va être ensuite abordée autrement avec l'objet petit a, mais quand même, c'est dans le fil du quatrième terme, qu'il fait objection à l'omnipotence du tiers du symbolique.

Lacan n'a pas pris les choses par le bout selon lequel il s'agirait de savoir ce qui qualifie celui qui occupe la place de l'Autre, grand A. On n'est jamais qualifié pour le faire, et Lacan a pu dire à un moment, que croire pouvoir le faire est une canaillerie.

C'est une imposture que de croire occuper la place de l'Autre, de façon légitime. La place du psychanalyste, dans l'enseignement de Lacan, s'aborde à partir d'un «faire le mort» pour ensuite être situé à la place de l'objet petit a. Il décomplète le lieu de la bonne foi et ne s'identifie pas à lui.

Dès « Variantes de la cure-type » au milieu des années 50, pour qualifier ce qui est requis de la personne du psychanalyste, Lacan évoque dans l'ordre de la subjectivité à réaliser, tout ce qui fait l'effacement du moi, pour laisser la place au « point de sujet » de l'interprétation.

Qu'est-ce qu'un désir, d'effacement, pour rejoindre le point-sujet de l'interprétation ? Qu'il suffise pour l'instant de souligner que dans « Variantes de la cure-type » la liste des qualités requises de l'analyste est la suivante : « réduction de l'équation personnelle, empire qui sache n'insister pas, défiance des autels du bienfait, et modestie vraie sur le savoir ».

Il ne s'agit pas là de jouer à être vraiment à la place de l'Autre mais d'être plutôt à la place du mort ou du sujet barré, pour laisser advenir le sujet véritable. Dans sa «Proposition sur le psychanalyste de l'École », à propos de la passe, Lacan précise davantage l'ordre de subjectivité à réaliser. Il évoque non seulement la «réduction» mais la «destitution» du sujet qui se produit. À la réduction de l'imaginaire du moi s'ajoute «l'effacement du nom». Il ne s'agit plus seulement du « moi » mais du «nom», prêt à «se réduire au signifiant quelconque». La destitution va de pair avec la perte de la prise que le sujet avait sur son désir par le fantasme. Par l'empire du fantasme qui le jouait, il croyait savoir ce qu'était son désir.

On pourrait ajouter que dans le dernier enseignement de Lacan, une fois que la prise du désir dans le fantasme chavire, c'est la présence du sinthome qui vient au premier plan. L'effacement du sujet met alors au jour le lieu hors-sens du symbolique dans le réel, le partenaire-sinthome.

Prendre les choses par ce bout là, nous met à l'abri de ce qui pourrait gonfler le tiers, par une identification à sa place de tiers, à son nom, à son écoute, à sa position de vigie de la vérité. En dernière instance il s'agit de se mettre à distance d'une vocation à faire consister l'Autre qui n'existe pas.

En se posant comme « instance véridictionnelle », pour paraphraser Foucault, la tentation du tiers est de localiser le « mensonge » du cas dans l'impuissance du supervisant à se

maintenir à la hauteur. La tentation du tiers est de s'historiser comme tiers, en oubliant le reste irréductible de l'opération analytique et ce qui n'aura jamais de nom dans l'Autre. La mise en garde par Lacan dans le « Discours à l'EFP » est toujours d'actualité, là encore il mettait en garde devant ceux qui voulaient occuper la place des superviseurs universels.

« L'impropre n'est pas qu'un quelconque s'attribue la supériorité, voire le sublime de l'écoute, ni que le groupe se garantisse sur ses marges thérapeutiques, (…) c'est qu'infatuation et prudence fassent office d'organisation ». Cette mise en garde vaut pour tout le monde, vaut pour la perspective du surveillant à tous les niveaux, et vaut pour nous, pour notre organisation.

Nous voyons deux types de solution institutionnelle qui s'opposent, celle qui compte sur le tiers à tous les niveaux, et celle qui compte jusqu'à quatre. Les institutions qui ne comptent que jusqu'à trois éliminent en fait la question du désir de l'analyste, elles lui préfèrent le savoir de l'analyste qui peut soutenir la figure d'un sujet qui échapperait à la méprise du sujet supposé savoir.

Venons-en maintenant, après ces perspectives qui opposent deux types d'institutions, à la fonction précise que peut avoir la supervision.

Lacan n'a jamais méprisé la fonction du contrôle, de la supervision. La fin du texte sur le « traitement possible » de la psychose est un appel au contrôle, à ce qui peut se transmettre dans la pratique, du moins une référence à ce qui peut se transmettre d'une pragmatique de la cure. Le texte se termine sur « la conception à se former de la manœuvre dans ce traitement du transfert. Dire ce que sur ce terrain nous pouvons faire serait prématuré ». C'est ainsi opposer, ce que exotériquement il serait prématuré de le dire et encourager ésotériquement au contrôle.

Après avoir mis au point la passe Lacan reconnaît une dimension originale du dire dans le contrôle et dans ses « Conférences américaines » en 75, il note « Je ne sais pas pourquoi on a appelé ça supervision, c'est en fait une super audition, il est très surprenant qu'on puisse, à entendre ce que vous a raconté un praticien, qu'on puisse avoir une représentation de celui qui est en analyse, c'est une nouvelle dimension ».

Il reconnaît qu'il y a quelque chose, un réel en jeu dans cette expérience. Il ne le prend pas pour acquis évident, mais il le constate comme surprenant.

Ce que le dispositif de la passe met en cause, disons modifie dans la fausse évidence de la supervision, c'est le fantasme du superviseur, de celui qui serait le seul à pouvoir entendre la dimension en jeu dans la supervision, c'est le fantasme d'un savoir dont un sujet serait maître. C'est toujours par-là que pointe le narcissisme qui habille petit a. Le narcissisme du superviseur serait la revanche d'avoir à occuper la place du petit a dans l'expérience analytique.

Pour être contemporaine la supervision doit avoir intégré l'aporie de l'acte analytique. C'est le point que visait Lacan dans son « Discours à l'EFP ». Il dit ceci : « C'est autre chose que de contrôler un cas, c'est-à-dire un sujet que son acte dépasse, ce qui n'est rien, mais que s'il dépasse son acte, fait l'incapacité que nous voyons fleurir le parterre des psychanalystes ».

Lacan va vite, il reconnaît d'abord la fonction du contrôle. Le contrôle c'est « contrôler un sujet que son acte dépasse », il ajoute « ce qui n'est rien ». Ça existe mais c'est « facile ». C'est le travail, on le fait, la question n'est pas là. La question est celle du sujet qui dépasse son acte ; c'est-à-dire celui qui croit en être maître, celui qui fait le malin, celui qui habille l'acte de son narcissisme et qui, au lieu de saisir la dimension de désir en jeu, veut ramener ça à un savoir, voire un savoir-faire qu'il aurait.

Le problème du contrôle n'est pas de rectifier la position du sujet que son acte dépasse. Le problème c'est l'analyste d'expérience, celui qui ne se rend même plus compte, qu'il sort de l'acte analytique, celui qui veut

échapper à la nécessité du «désir de l'analyste». Le problème commence lorsqu'il faut intervenir sur l'incapacité de l'analyste à se faire cause du désir.

Cette incapacité est à la source de toutes les tentations de céder sur le désir de l'analyste, et c'est pour ça que dans le « Discours à l'EFP », les exemples donnés, les objurgations portent sur l'analyste d'expérience qui se met dans la position de celui qui a le savoir et qui, dans le même mouvement, cède. Lacan dit ceci : « devant le siège de l'obsessionnel il cède à sa demande de phallus, à l'interpréter en termes de coprophage ».

De quoi s'agit-il exactement ? L'interprétation critiquée est une interprétation proférée par l'un des grands écouteurs du moment, dans l'EFP. Elle relève cependant d'un modèle dont s'avérait friande l'IPA française à la suite de Maurice Bouvet. Cette position est d'ailleurs encore actuelle pour certains. Commençons par examiner la critique par Lacan d'un cas de Bouvet pour ensuite se diriger vers des cas contemporains.

L'interprétation qui est critiquée consistait à céder au siège de l'obsessionnel en répondant en terme de « ici et maintenant », en interprétant « vous voulez ça de moi ? je vous le donne ». La demande interprétée en terme d'objet régressif, est considérée comme si elle renvoyait à une vérité objective, à une véritable objectivation du désir.

Dans le cas de Bouvet critiqué dans le Séminaire V, l'analyste cède devant le siège de l'obsessionnel en interprétant le désir en termes de demande orale du phallus imaginaire. Lacan dit : l'analyste interprète le désir en termes de phallophagie. Il ne s'agit pas de coprophagie, comme dans le « Discours à l'EFP », mais de phallophagie. Qu'il suffise de mettre ces deux « phagies » en homologie pour voir qu'il s'agit du même problème.

Lacan développe sa critique dans le Séminaire V d'une technique selon laquelle l'analyste va se faire pressant, insistant, par ses interprétations, pour que le sujet consente à avaler, à s'incorporer fantasmatiquement l'objet partiel.

Il s'agit d'un sujet obsessionnel qui rêve et s'adresse à l'analyste : « Je vous accompagne à votre domicile particulier, dans votre chambre il y a un grand lit, je m'y couche, je suis extrêmement gêné, il y a un bidet dans le coin de la chambre, je suis heureux quoique mal à l'aise ». L'analyste interprète tout de suite ce sujet obsessionnel en lui disant : « c'est votre tendance homosexuelle passive, vous voulez recevoir de moi le phallus ». Cela vient après une longue série d'interprétations où Bouvet est prêt, avec une disponibilité qui l'honore, à donner son phallus pour qu'il serve de terme rassurant venant combler le manque du sujet. Il s'offre en sacrifice pour la phallophagie fantasmatique en question. Lacan critique le terme « homosexuel passif » car, « jusqu'à nouvel ordre, rien ne s'y manifeste qui fasse en cette occasion de l'Autre un objet du désir ». Il met par contre en avant dans le rêve «un objet, quelque chose qui est pleinement articulé comme place de tiers, c'est le bidet, indiquant ce qui est problématique ». Il note très bien, à l'époque, combien la coupe en creux, comme pouvant représenter le phallus, Lacan rappelle combien il est typique dans les rêves de l'obsessionnel que la coupe en creux fonctionne comme les génitoires donc le phallus.

C'est le phallus en tant que question : l'Autre l'a-t-il ou ne l'a-t-il pas ? Voilà ce que couvre le bidet en position tierce, c'est une position moins glorieuse du « tiers à tous les niveaux ». Il y a des niveaux où il n'est pas très agréable de se retrouver à cette place-là, ni facile d'être à la hauteur de la question phallique. Il ne s'agit pas de vouloir être prêt à la phallophagie fantasmatique généralisée et de l'interpréter en terme d'ici et maintenant mais au contraire de laisser la question apparaître comme question. Quelle est donc la question sur le phallus ? Il s'agit de distinguer une orientation de la cure vers une relation

à deux comblée par un objet imaginaire, et une direction qui interroge la place de l'Autre et laisse la place à la question portant sur la complétude de cet Autre, « s'il a ou pas le phallus ».

Lacan critique donc cette tendance, ce développement des travaux de Bouvet, qui finit par se centrer tout spécialement sur l'élaboration d'un fantasme, le fantasme de fellation, donné pour comparable à l'absorption d'une hostie.

Cette perspective écrase la question de l'Autre. Elle réduit la question du désir sur la base d'une satisfaction fantasmatique imaginaire.

Le psychanalyste constate qu'il y a une réduction des symptômes, le sujet qui est en analyse est moins angoissé. Lacan souligne que l'amélioration est obtenue par l'intermédiaire d'un processus régressif, pour autant que tout ce qui est de l'ordre du désir, de sa production, de son organisation, de son maintien, est réduite au profit du vis-à-vis imaginaire.

Cette réduction du désir à la dimension duelle de la demande, dans le cadre de la séance, est le produit de la négligence de la position tierce du signifiant du désir, le phallus. Venons-en à l'orientation contemporaine dans l'IPA. La critique n'est-elle pas toujours actuelle. N'est-ce pas ce qui risque de se passer, dans l'accent mis sur la « pensée à deux », sur l'équilibre du transfert et du contre-transfert, où l'analysant donnerait ses associations et l'analyste, plus averti, ne donnerait pas tout de suite son phallus, mais disons qu'il donnerait toutes ses pensées, ce qu'il a de mieux pour aider le sujet. Est-ce qu'on ne se retrouverait pas dans ces histoires de transfert/contre-transfert dans une perspective très voisine, ignorant profondément la place qu'il faut sauvegarder. L'accent mis sur l'appel au tiers, à la tiercéïté, n'est-elle pas là comme la trace et le symptôme d'un tourment ? Arriverons-nous vraiment à compter ensemble jusqu'à quatre.

Vous verrez dans un cas que je reprendrais un peu plus loin de O. Kernberg, que cette question est vraiment à considérer. Mais revenons pour l'instant sur le mécanisme qui est très précis. L'analysant fait le siège de l'analyste qui répond en terme d'objets cessibles. C'est ce que certains appelaient, formés dans l'IPA d'alors, « interpréter dans le transfert ».

Il ne s'agissait pas d'ailleurs seulement de ceux qui étaient dans l'IPA mais aussi de ceux qui étaient dans l'EFP et qui s'étaient formés au moment charnière entre la SFP et l'EFP. Ceux qui allaient bientôt se séparer de Lacan pour former un groupe autonome. Dire à l'analysant : « vous voulez incorporer le phallus comme étron », voilà qui le qualifie de coprophage. L'opération produite dans les deux cas, épinglée comme phallophagie ou coprophagie, provoque une réduction du désir à une demande imaginaire que Lacan qualifie comme : « c'est ce dont le fantasme implique l'engluement ».

Quelle serait l'alternative ? Comment interpréter autrement ? Il faudrait se maintenir au niveau du désir et non au niveau de l'imaginaire. Prenons un exemple. Un sujet obsessionnel fait le siège de l'analyste en lui déclarant de façon répétitive qu'il n'a rien à dire, après avoir eu une idée des liens associatif entre la rétention de ses idées et la rétention anale chère à son enfance. Il fait donc supporter à l'analyste le fruit de ses découvertes et sa jouissance rétentive. Il maintient haut et fort qu'il n'a rien à céder, ni à dire. La question n'est pas de le fixer à cet engluement mais de le relancer sur le plan du désir. On peut faire des tas de choses : on peut ne rien dire. On peut aussi dire : « vous voulez donc me dégoûter de vous analyser ». Il s'agit de lui montrer son jeu de destruction sur le désir de l'Autre.

L'objet anal retenu par l'enfant a pour fonction fondamentale de détruire le désir du géniteur appendu à l'objet imaginaire qu'il s'agirait de céder. On peut dire autre chose, on peut faire remarquer au sujet qu'il se plaint de n'avoir rien à dire, rien à céder, lui dire mais « de cela vous en jouissez ». Il ne

s'agit pas de fixer le sujet à son objet imaginaire, mais de lui faire percevoir comment, avec cet objet anal et la jouissance auto-érotique qu'il en tire, il veut détruire le désir chez l'analyste.

L'objet par lequel l'analysant opère sur le désir chez l'analyste est en fait indifférent, il peut être oral ou anal. C'est sur le point sur lequel Lacan attire l'attention à la fin de « La direction de la cure » mais qui n'est pas encore entendu, neuf ans après lors du « Discours à l'EFP ». « Cet objet indifférent c'est la substance de l'objet [pensent-ils] : mangez mon corps buvez mon sang (l'évocation profanante est de leur plume). Le mystère de la rédemption de l'analysé est dans cette effusion imaginaire dont l'analyste est l'oblat ».

Dans cette critique de la « phallophagie » ou de la « coprophagie », nous entendons donc la dénonciation d'un changement de plan. Au lieu de renvoyer le sujet à l'énigme de son jeu sur le désir de l'Autre, qui prend la forme de l'analyste ou de ses partenaires, on fixe le sujet à l'objet imaginaire qui n'est qu'un moyen d'atteindre l'Autre.

Cette critique des cas contient une doctrine du contrôle. Le bon usage du contrôle est quelque chose à laquelle Lacan souhaite introduire le plus largement possible ceux qui en ont besoin « ce qu'il n'y a pas à voiler : à savoir le besoin qui résulte des exigences professionnelles chaque fois qu'elles entraînent l'analysé en formation à prendre une responsabilité si peu que ce soit analytique ». Lacan l'explicite dans une « note adjointe » à l'« Acte de fondation », la responsabilité analytique implique les effets de transfert ». C'est pourquoi Lacan ne dévalorise pas le contrôle dans cet « acte de fondation », bien au contraire, en lieu et place du cursus qui, dans les sociétés traditionnelles, réservait le contrôle aux « admis », selon des procédures plus ou moins arbitraires, il proposait que « dès le départ et en tout cas un contrôle qualifié sera dans ce cadre assuré au praticien en formation dans notre École ».

Il ne s'agit pas seulement, dans cette offre, de surpasser, outbid, l'offre de l'institution rivale. Il s'agit de mettre à sa juste place le contrôle et son usage. C'est dans le même mouvement que le contrôle est offert « dès le départ » et que la fausse fenêtre qu'il peut ouvrir sur le « désir de l'analyste » doit être dénoncée. Le contrôle permet de rectifier la position du sujet « dépassé par son acte » et de rectifier l'orientation de la cure. Par contre, s'il permet d'installer une catégorie de superviseurs qui, au nom de leur expérience mal comprise, font régulièrement l'erreur de rabattre le désir sur la demande, alors la situation est sans recours. La fausse fenêtre a triomphé, l'acte analytique est méconnu.

Lacan ne recule donc pas devant l'exigence de donner sa place au contrôle et à son expérience. Par contre, il se méfie des effets pervers que celui-ci peut entraîner dans son effort pour rattraper l'acte auquel il doit s'égaler. Le psychanalyste est celui qui ne se définit que de n'être pas maître de ce qu'il énonce, doit continuer à maintenir ouverte « la béance qui fait la loi de son acte ».

Il ne s'agit pas, cet acte, de « penser s'y égaler à la structure qui le détermine sous une forme mentale ». Il faut donc se défier de tout ce qui vient à la place du rêve de cette égalité, soit dans le contrôleur comme « superentendant », soit dans le contre-transfert qui permettrait de rattraper ce qui fuit. Il s'agit plutôt, comme l'a souligné J.-A. Miller, de supporter d'occuper ce point extrême que Lacan formule comme un dépouillement de toute maîtrise. L'aporie se formule sous la forme radicale : « une interprétation dont on comprend l'action n'est pas une interprétation analytique ». C'est ainsi que se révèle « la position de sujet [de l'analyste] en tant qu'inscrite dans le réel ».

C'est cette inscription du sujet dans le réel qui s'éclaire d'un jour nouveau par la proposition de situer le symbolique dans le réel comme le point de structure ou de « mensonge ».

L'absence de maîtrise ne peut se mimer, elle n'est pas équivalente avec l'égarement. Il ne suffit pas de rater pour clamer bien haut sa réussite. C'est pourquoi Lacan différencie soigneusement « l'acte qui ne réussit jamais si bien que d'être manqué » et l'acte supporté des différentes fictions psychologiques du sujet. Les deux premières qui sont visées par Lacan sont la fiction du sujet de la représentation, mais aussi bien celle du sujet de la communication.

La supervision adéquate vue de la passe est celle qui se défait de toute illusion de communication, ce qui n'est pas si simple.

L'analyste « superviseur sachant superviser » vient poursuivre l'illusion du déplacement de l'analyste à la place de l'Autre. Ce déplacement est cohérent avec le déclin de toute orthodoxie et la monté de l'orthopraxie dont J.-A. Miller dégageait la place et la fonction. C'est le dernier recours pour faire consister un Autre et ne pas laisser la place au vide dans le processus analytique. Dans la direction opposée, Lacan insiste sur le thème de l'acte de façon radicale dans les conférences italiennes de la fin de l'année 67. « Un acte encore sans mesure » contre lequel il ne vaut se protéger ni par le fantasme d'un pouvoir, ni par un habillage narcissique, ni par le cours à l'expérience.

La supervision qu'il nous faut est celle qui respecte cet aporie et trouve le moyen de la situer « de la bonne manière ». Celle qui sache toujours préserver, au-delà du mirage du supplément de savoir, la place du désir du psychanalyste.

Irci

Jacques-Alain Miller

J'ai encore en tête, d'Éric Laurent, une lecture d'un cas relativement récent de Kernberg, mais profitons des dix dernières minutes pour parler du point où nous en sommes déjà arrivés.

Tu en fais beaucoup sur le néologisme qui t'est parvenu. Nous sommes à une construction à partir de ce que pourrait annoncer, dans un débat à venir, le slogan de la tiercéité à tous les niveaux. Peut-être d'ailleurs, si l'écho en retour leur arrive que nous sommes déjà là-dessus à dépiauter la chose, cela découragera sa tentative.

Le terme de tiercéité vient à la place du terme qui est abandonné de monopole, ou qui a l'air d'être en train d'être abandonné. J'avais signalé jadis la nouveauté que représentait ce qu'avait glissé devant moi, il y a cinq ans, le président de l'IPA, M. Etchegoyen, à savoir que son organisation héritière de Freud ne pouvait plus décemment prétendre au monopole de la psychanalyse et ce qu'il avait encore introduit d'une façon interrogative. Apparemment, disons-le, nous sommes au moment où, de nouveau, un président de l'IPA redit ça.

Nous allons donc peut-être voir cela s'imposer comme une nouvelle évidence. - “ Mais bien entendu ! nous ne prétendons plus au monopole de la psychanalyse. ” Et peut-être que ce qui vient à la place, c'est cette prétention, cette offre ou cette invention de tiercéité. Et qui veut dire quoi, exactement ? La tiercéité à la place du monopole.

Ce serait le slogan qui viendrait au moment où il est admis qu'il n'y a plus, dans l'IPA, d'école de pensée, qu'il n'y a plus d'école de pratique et donc que nous ne pouvons plus prétendre, comme au temps du monopole, fabriquer tous les psychanalystes.

Qu'est-ce que voulait dire monopole ? - Nous fabriquons chez nous tous les psychanalystes. Et l'abandon de la prétention au monopole, c'est l'abandon de cette prétention-là et la constatation que les psychanalystes se fabriquent ailleurs aussi bien et exercent, opèrent.

Peut-être que le slogan de la tiercéité annonce une nouvelle ambition qui serait : “ Nous ne les fabriquons plus, mais nous allons les contrôler, nous allons - en effet comme tu l'évoquais - les surveiller. A la place d'écoles qu'il n'y a plus, ce serait l'annonce que vont s'ouvrir des cabinets de supervision, des audits de

la pratique.

Ce que j'entends à travers ce slogan que tu as isolé, c'est : “ Nous ne sommes plus le Un solitaire de la psychanalyse, le Un monopoliste de la psychanalyse. Nous ne serons pas le Deux des lacaniens, nous ne ferons pas deux avec les lacaniens, pour débattre, examiner l'alternative. Nous serons le support de la tiercéité à tous les niveaux. ” Et il faut dire une tiercéité de prothèse.

Ce n'est pas tout à fait sans fondement, puisque cela nous fait apercevoir que Lacan, lorsqu'il introduisait la passe, ne l'introduisait pas seulement pour son École. Des analysants formés n'importe où pouvaient demander la passe. Il y avait, dans la proposition de Lacan, un “ Venez contrôler votre propre analyse à l'École freudienne de Paris ”.

Comme tu l'as indiqué aussi à la fin, il y avait même ça pour le contrôle, avec cette position du contrôle précoce, du contrôle généralisé des analyses ou de la pratique des analysants, l'offre d'un contrôle précoce et généralisé des analyses.

Le rappel que tu fais des critiques de Lacan dans ses textes fondamentaux de “ La direction de la cure ”, etc., permet de situer cette éventuelle ambition de tiercéité comme une prothèse, dans la mesure où, dans l'usage ipéiste de la psychanalyse, on peut dire qu'il n'y a pas le tiers interne de l'expérience analytique.

C'est ce qui apparaît aussi dans la question du récit de cas. Tout le monde est sensible à ceci qu'un cas ne peut pas faire l'objet d'une description objective qui virerait au comportalisme. Donc il y faut de la subjectivité, et c'est pourquoi, à l'horizon, le cas est celui que présente l'analysant lui-même dans la passe.

Ce que mettent en œuvre nos collègues ipéistes aujourd'hui, ce sont des cas où ce qui est finalement au premier plan, c'est la subjectivité de l'analyste. Leurs cas sont truffés et même sont organisés autour du témoignage de ce que l'analyste a pensé, a senti, a éprouvé, de son chemin de croix émotionnel et intellectuel. Ce qui est donc mis en valeur, c'est la division de l'analyste.

Je ne suis pas encore un grand lecteur des cas ipéistes et je m'appuie sur un certain nombre de commentaires qui ont pu être faits, quelques lectures aussi, et en particulier ce qu'Éric Laurent met en valeur dans ce qu'il dira de Kernberg.

Dans cette modalité de l'expérience analytique, non seulement l'analysant est au travail, mais l'analyste est aussi au travail et en quelque sorte à la même place. Dans le discours de l'analyste tel que l'écrit Lacan, l'analyste et l'analysant sont à la même place, à la place du sujet divisé. C'est dans cette mesure qu'il n'y a pas de tiers dans l'expérience analytique, parce qu'ils partagent la même place du sujet l'un et l'autre.

Le premier niveau où il faudrait rétablir la tiercéité, c'est au niveau de l'expérience analytique. Le privilège donné au contre-transfert veut dire que la tiercéité sera établie à tous les niveaux moins un, moins l'expérience analytique, puisque justement l'exigence de tiercéité à tous les niveaux vient de ce que le tiers n'est pas établi au niveau où il devrait l'être, c'est-à-dire dans ce qui apparaît comme une relation duelle.

L'extraordinaire actualité de toute la critique que Lacan a pu faire, de ce qu'il appelait déviations et compromissions, c'était pris dans la parenthèse : “ Vous pratiquez la psychanalyse au niveau imaginaire, vous pratiquez la psychanalyse au niveau duel. ” Et le contre-transfert n'a fait qu'accentuer ça.

D'autre part - tu l'as souligné -, le tiers établi dans l'expérience analytique ne veut pas dire - et Lacan je crois ne l'a jamais formulé comme ça - que l'analyste aurait à s'identifier au grand Autre. Ce qu'il appelle s'inscrire ou inscrire sa parole au lieu de l'Autre est tout à fait distinct, même l'opposé d'une identification au tiers.

Ce qu'il a pu dire, que tu as énuméré - la mortification de l'analyste, son désêtre, etc. -, est fait pour dénuder le lieu de l'Autre, ne pas faire écran au

lieu de l'Autre, au point que Lacan a pu qualifier l'analyste d'homme de paille. Et parmi les recommandations ou les critères que Lacan pouvait proposer, il y avait la réduction de l'équation personnelle.

Or, à quoi est-ce qu'on assiste ? Au temps de l'orthodoxie, surtout américaine, clairement, l'analyste de la psychologie de l'ego, l'analyste orthodoxe des années 40 aux années 75, analysait identifié, en effet, à l'Autre, et identifié au savoir de l'Autre, c'est-à-dire dans une position de “ je sais ”.

La grande nouveauté que Kernberg amène il y a trois ou quatre ans, c'est de dire finalement : “ Il y a certains moments où je n'arrive pas à comprendre. Par exception, il y a des moments où je ne sais pas. ” Mais tout cela fait bien apparaître que le présupposé ancien et basique, c'était “ je sais ”.

Quand surgit le “ je ne sais pas ” - et les kleiniens plus décidés que Kernberg sont là-dedans depuis très longtemps -, qu'est-ce qui surgit dans la défaillance du “ je sais ” de l'analyste ? Ce qui surgit, c'est justement l'équation personnelle. L'équation personnelle de l'analyste vient au premier plan, sous les aspects du contre-transfert : “ J'ai pensé, je me suis dit, là j'ai été mal à l'aise, là vraiment c'est sans doute que ça a réveillé chez moi une vieille identification, etc. ”

Autrement dit, quand il bute sur le “ je ne sais pas ”, alors c'est l'équation personnelle de l'analyste qui vient au premier plan. Tout ça se traduisant par une décadence de la clinique, c'est-à-dire une enflure de l'équation personnelle de l'analyste.

Il me semble qu'au point où nous en sommes on voit bien le renversement dialectique qu'il y a eu entre l'orthodoxie du tout savoir, c'est-à-dire tout traduire, où interpréter voulait dire incessamment recoder - on en a l'exemple dans Bouvet -, recoder en termes pulsionnels, recoder en faisant de l'analyste l'objet essentiel en jeu, insister pour que les interprétations passent, c'est-à-dire pour que le savoir de l'analyste passe à l'analysant, avec insistance, avec une pédagogie insistante, et donc l'analyste étant dans la position de l'Autre au sens d'aussi celui qui a, en particulier qui a l'objet savoir qu'il s'agit de faire passer. Et à travers toutes ces interprétations parfois élucubrées, l'objet que l'analyste a, qu'il ne doute pas d'avoir, et dont il veut faire bénéficier le patient, c'est l'objet savoir.

On voit bien que comme ça ne colle pas à ce qu'il en est de l'expérience analytique, on a assisté à un renversement sensationnel, historique, une bascule dans le contre-transfert, c'est-à-dire mettre au contraire au premier plan la division du sujet, abandonner le savoir de l'Autre pour la division du sujet.

D'une certaine façon, au temps de l'*Egopsychology*, c'était le régime du Un - il y a un savoir, je l'ai, vous pouvez sucer ma mamelle de savoir. Après, cette orthodoxie a été progressivement désagrégée par le contre-transfert, c'est-à-dire l'analysant et l'analyste à la même place, foncièrement à la même place, et en tout cas la division de l'analyste au premier plan. Et peut-être que le nouveau slogan annonce, sous les espèces de la tiercéité, un retour au Un, mais comme extérieur à l'expérience analytique elle-même, c'est-à-dire les contrôleurs patentés : “ Vous vous formez comme vous voulez, vous pratiquez, mais vous devez passer au cabinet de supervision. Nous préparons votre audit. ” Audit universel de la pratique analytique.

C'est évidemment une hypothèse, mais qui s'appuie sur les données que tu a réunies, sur le commentaire que tu en as fait, et ce sera amusant de voir si cette construction se vérifie dans l'avenir immédiat, pendant les quelques mois et peut-être une ou deux années qui viennent.

Fin du *Cours VII* de Jacques-Alain Miller du 23 janvier 2002

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du Cours [1]

(mercredi 30 janvier 2002)

VIII

RÉFLEXIONS
SUR LE MOMENT PRÉSENT - 3 -

Nous poursuivons aujourd'hui, Éric Laurent et moi, nos réflexions sur le moment présent. Nous le faisons à deux parce que, moi en tout cas, je n'aurais pas la force de le faire tout seul. Cela suppose en effet d'entrer dans une littérature dont je n'ai pas la pratique. Il faut vraiment que j'y sois incité, et même guidé, par Éric Laurent pour m'y risquer.

C'est donc une forme de séminaire que nous esquissons. C'est à la fois une anticipation de discussions à venir, au moins en avons-nous fait l'offre, et c'est aussi une mise à jour de nos connaissances, un aggiornamento.

À partir des documents dont nous disposons, nous essayons de répondre à la question de savoir comment on pratique la psychanalyse quand on n'est pas lacaniens.

Dans la position où nous sommes, Éric Laurent et moi, c'est la pratique lacanienne de la psychanalyse qui nous sert de référence, de pierre de touche. Il est donc relatif à nous que nous nous permettions de distinguer entre lacaniens et non lacaniens.

Mais - je me risquerai jusque-là -, objectivement, pour un observateur que j'imagine, que j'essaye d'être, il est plus aisé de définir la pratique lacanienne de la psychanalyse que comment on analyse quand on n'est pas lacaniens, et peut-être au témoignage même de ceux qui ne le sont pas.

D'abord parce que la pratique lacanienne de la psychanalyse se définit à partir d'un enseignement unique, celui de Lacan. Les lacaniens, on doit le constater, fût-ce pour le regretter - je n'exclus pas ça -, les lacaniens ne se sont pas engagés dans la correction de Lacan - peut-être certains. Ils se sont plutôt engagés dans la répétition de Lacan et au mieux dans l'élucidation de Lacan. Alors que ce n'est pas du tout le régime des non-lacaniens, qui ne lisent pas un texte sans aussitôt le corriger, le développer, le réfuter, qui ont une tout autre pratique, peut-être moins révérencieuse, des textes et des témoignages du psychanalyste.

D'autre part, la pratique lacanienne de la psychanalyse se veut freudienne, ce qui commence à être une originalité dans le monde psychanalytique élargi. Cette pratique se veut freudienne et revendique pour elle-même une forme d'orthodoxie qu'exprime Lacan lorsqu'il dit - c'est un de ses derniers dits - : “ Moi, je suis freudien ”.

D'une façon générale, les réflexions sur la pratique analytique des analystes lacaniens circulent entre Freud et Lacan, alors que les acteurs qui sont présents dans les réflexions des non-lacaniens sont beaucoup plus nombreux et ne se réduisent pas à ces deux personnages fondamentaux.

Un observateur pourrait admettre que la pratique lacanienne se trouve dans la position de prendre en charge le Un dans la psychanalyse, tandis que le non-lacanisme assume - pour certains avec gaieté, pour d'autres avec tristesse - le multiple dans la psychanalyse.

C'est ce que, dans un article tout récemment paru en français, expose justement quelqu'un que j'ai rencontré, M. Robert Michels, qui est psychiatre et psychanalyste à New York. Je me souviens avoir eu l'occasion de le rencontrer en public à New York. C'est lui qui me posait des questions, tout ça

[1] « La transcription de ce *Cours* a été assurée par Catherine Bonningue, Béatrice Chahtoussi ; Jean-Claude Encalado, Bernard Cremniter et Gérard Le Roy. »

se déroulait en anglais. Je me souviens fort bien de lui, puisque, à tout ce que je disais, à ce que je m'efforçais de répondre à ses questions, il rétorquait : “ Je ne comprends pas ”. Et donc, avec ma patience et mon désir de faire comprendre, je reformulais, et lui : “ Je ne comprends pas ”.

Tout le monde l'appelait “ Bob Michels ”. J'ai donc été content de retrouver les pensées les plus récentes de Bob Michels, quinze ans plus tard, où il est toujours content d'ailleurs de signaler que “ l'on s'intéresse beaucoup à Lacan aux États-Unis, mais que ce sont les humanistes qui s'y intéressent, et pas du tout les cliniciens ”.

M. Michels expose des thèses. Ce sont sans doute les siennes. Elles ne comportent pas en effet qu'elles puissent recueillir une unanimité, mais on est porté à le croire, en tout cas moi. Il formule qu' “ il n'existe pas de psychologie psychanalytique correcte - il a la pudeur d'employer le terme de métapsychologie -, il n'existe pas de théorie fondamentale psychanalytique qui soit correcte, et il met le mot “ correct ” entre guillemets, et il considère même que ce terme est inapproprié.

Il témoigne de ce que, aux États-Unis, la plupart des psychanalystes n'en sont plus à chercher une théorie unifiée et intégrative, comme on traduit, de la psychanalyse - un renoncement à une théorie unifiée de la psychanalyse -, et qu'en revanche ils tolèrent de multiples modèles théoriques.

On pourrait dire qu'il assume qu'il n'y a plus d'orthodoxie ou, s'il y en a une, c'est l'orthodoxie de la tolérance, c'est la nouvelle orthodoxie du multiple.

Ce que je trouve le plus sympathique chez M. Michels, c'est qu'il affiche un optimisme à toute épreuve sur cette base. Il répète, peut-être un peu trop, mais il répète : “ Tout va bien, la psychanalyse est vivante aux États-Unis, elle se porte bien. ” Il y a dans la psychanalyse, dit-il, “ un dialogue ouvert, joyeux et pluraliste ”. Ce n'est pas la tonalité de tout le recueil récent auquel je me réfère, mais Bob - je vais l'appeler Bob -, lui, ça le rend joyeux que cette multiplicité et ce renoncement à une théorie unifiée.

Il exprime donc la revendication d'un éclectisme sûr de soi, qui assume la fragmentation, aussi bien la fragmentation de la cure que celle de la pensée. Pour être joyeux, Bob n'a pas besoin d'un cadre unifié, au contraire.

En interprétant ce que je lis de lui, je dirai - peut-être anticipe-t-il sur le mouvement ou le décrit-il, il est difficile de le savoir -, il divise la cure en moments et peut-être est-ce congruent avec ce que d'autres exposent du renoncement à des modèles linéaires de la cure analytique - peut-être -, il divise la cure en moments et il divise la théorie en fragments, en fragments empruntés aux uns et aux autres. Il peut donc écrire : “ Le recours à tel fragment de théorie éclaire tel moment clinique. ”

Dès lors, nous allons, à l'en croire - et c'est un bon point de perspective sur ce qui a lieu dans l'espace non lacanien de la psychanalyse qui est un espace important, divers - vers une définition de la psychanalyse par la pratique et non par la théorie.

D'où le retour de ces propositions, à travers les auteurs, que la théorie est en définitive secondaire dans la psychanalyse, au point qu'elle paraît même souvent superfétatoire et qu'elle est au mieux auxiliaire, auxiliaire de la pratique. Ce que, après tout, dans un certain contexte, l'on va peut-être valider du côté lacanien.

Lacan lui-même pouvait formuler, il y a déjà bien longtemps, qu'il n'y a pas de théorie de la psychanalyse, qu'il y a une théorie de la pratique analytique. Mais évidemment, lui pensait, Lacan, que de la pratique analytique il y avait une théorie. Le primat de la pratique pourrait aussi bien se recommander de Lacan. C'est d'ailleurs un point fondamental à prendre dans un autre contexte de discours.

La conception de mon ami Bob exprime sous une forme optimiste un effondrement du savoir analytique. Il témoigne que l'on ne croit plus à la vérité de ce savoir, on ne croit plus à l'objectivité de ce savoir, et l'on ne croit

plus à son caractère opératoire, mais seulement à son caractère auxiliaire : “ Cela m'aide. ” - « Cela m'aide à vivre ma séance de trois quarts d'heure », puis-je ajouter.

Qu'est-ce qui reste quand on a tout perdu du savoir analytique ou que l'on n'en conserve explicitement que des bribes utiles ? Il reste ce qu'il appelle la méthode psychanalytique. Beaucoup d'analystes, dit-il - pour décrire la psychanalyse aux Etats-Unis, je m'empresse de le dire, c'est en tout cas son objectif -, “ pensent que ce n'est plus la théorie mais la méthode qui constitue la base de la psychanalyse ”.

Donc, il s'accommode d'une psychanalyse qui est allégée de la théorie de la libido, qui est allégée de la théorie de la sexualité, et qui est même allégée du complexe d'Œdipe. Je n'interprète pas. C'est tout de même quelqu'un qui nous parle des États-Unis et de ce qui a été la terre élue de l'orthodoxie psychanalytique par rapport à laquelle Lacan s'est trouvé se définir comme un excommunié. Nous sommes très loin de ce moment-là de ce point de vue.

Est-ce que c'est vraiment la méthode qui reste, comme il le dit ? Je ne vais pas entrer dans des considérations savantes sur ce qu'est la méthode, ce qu'il faut entendre par méthode dans la philosophie, et de là dans d'autres disciplines, parce que je vois déjà Bob Michels me dire : “ Je ne comprends pas ”.

Cela serait déjà très beau qu'il reste la méthode, parce que la méthode c'est la théorie en tant qu'elle se traduit dans une pratique. Il resterait tout s'il restait la méthode.

À l'époque où Lacan était critique de ce qu'il considérait être une Église, il admettait que la méthode restât de l'autre côté. C'est pourquoi il pouvait dire, en abrégé : « Même s'ils n'ont pas la boussole qui convient dans la pratique, ils sont néanmoins psychanalystes, parce que le procédé freudien dans l'ensemble est respecté, la méthode est à l'œuvre. »

Si nous revenons en arrière, on pouvait en effet dire : la théorie était différente, mais on pouvait se retrouver sur des éléments de méthode, au moins selon Lacan.

Ce qui reste en fait, ce n'est pas la méthode, c'est ce que j'appellerais - c'est un des mots que je choisis parmi ceux que je pourrais employer, c'est le plus neutre - la relation. Comme d'ailleurs Bob Michels peut le dire : “ La vie mentale de l'analysant existe dans les relations ”. Ce qui est un propos très original par rapport à l'*Egopsychology*.

L'essence de l'*Egopsychology*, de la psychologie du moi, celle qui avait été le ciment de l'orthodoxie jadis, c'était que la vie mentale se passait des relations. Et il a fallu, de l'extérieur, qu'on leur amène les relations d'objet qu'ils ont eu beaucoup de mal à intégrer. Il a fallu que des penseurs se détachent de l'*Egopsychology* pour admettre des relations.

Or, au contraire, dans ce qui se présente comme un effondrement du savoir analytique, une perte de confiance du savoir analytique, aux États-Unis, ce qui reste c'est la relation de l'un et de l'autre, la relation de deux.

Nous sommes dans un moment, le moment présent, où il s'est déjà produit un extraordinaire balayage conceptuel, un désencombrement, un nettoyage, et peut-être une forme de ce que j'appelais, à propos de Lacan, désenchantement à l'égard du savoir analytique tel qu'ils l'ont manié pendant des décennies après la forclusion où a été mis Lacan.

Une fois accompli ce balayage dont émergent des concepts, mais sous la forme de ruines, il reste la relation, il reste la rencontre. Il reste le fait que quelqu'un vient se plaindre de son malaise, vient en parler auprès d'un expert qui doit répondre, qui doit converser, de telle sorte qu'il y a un paradoxe qui m'est apparu à parcourir ce texte et d'autres, un paradoxe qui est sensible si l'on songe qu'il y a quelque cinquante ans Lacan pouvait dire : “ L'analyste abandonne le fondement de la parole ”, et que lui venait pour restituer dans la psychanalyse le fondement de la parole.

Eh bien, le paradoxe c'est que, aujourd'hui, chez les non-lacaniens, finalement le dernier recours c'est la relation de parole. Dans l'effondrement conceptuel généralisé, ce qui leur reste comme donnée phénoménologique, comme donnée de base, comme donnée de fait, c'est finalement qu'il y a une relation de parole.

Une fois que la théorie est reconnue pour n'être plus la base de la psychanalyse, c'est en définitive la relation de parole qui surgit, mais en même temps sans aucun repère de structure. C'est même fascinant de voir à quel point n'est pas conceptualisée et structurée la relation de parole comme telle, sinon dans les termes les plus génériques.

C'est dans la mesure où il y a ce balayage, que le savoir analytique semble être comme une Atlantide engloutie, que des questions émergent avec une certaine fraîcheur retrouvée qui était bouchée avant. Comment répondre ? De quelle position répondre ? On voit donc se pointer le thème de la réponse, on voit émerger le thème de l'écoute comme telle. Par exemple dans l'article de Kernberg que va reprendre Éric Laurent et qu'il m'a permis de connaître. A vrai dire, on m'avait signalé cet article il y a quelque temps et j'avais dit : “ Envoyez-le à Éric Laurent ”. Finalement, cela m'a fait retour.

On voit émerger le thème de l'écoute. Ce qui n'allait pas du tout de soi jadis et naguère. Cela émerge justement dans l'effondrement conceptuel où encore le thème de la position est explicitement thématisé.

On peut dire que Bob Michels assume dans la joie la déstructuration de la psychanalyse et même ce qu'il appelle son incapacité à définir ses limites. Évidemment, sur la base de la relation d'écoute et de parole, on peut aller très loin dans la diversité et, loin qu'il le regrette, il est de ceux qui l'assument gaiement.

C'est vraiment des hypothèses qui seront à vérifier. Ce serait plutôt pour un séminaire. Je crois qu'il représente une position inverse de celle d'Otto Kernberg. En tout cas l'effort d'Otto Kernberg dans la psychanalyse américaine m'apparaît être inverse et certainement pas joyeux. Ce n'est pas le style de Kernberg.

Kernberg fait au contraire un effort, lui, permanent pour s'y retrouver, pour tenter de définir les limites de la psychanalyse dans l'état michelsien où elle est, et il essaye en général de la définir sous la forme de la classification.

Éric Laurent, naguère, avait rappelé dans un exposé comment Kernberg ordonnait en quelques phrases l'histoire de la psychanalyse sous une forme dialectique. C'est présent dans cet article d'ailleurs. Ce n'est pas inintéressant, ce n'est pas un mauvais repère.

Premier moment de l'histoire de la psychanalyse, elle commence par l'analyse du ça, et il englobe ici l'essentiel de l'activité freudienne, lorsqu'on s'intéressait à l'Éros, à la sexualité, aux pulsions, aussi bien dans la première que dans la seconde topique en définitive.

Deuxième moment, renversement dialectique. La psychanalyse se voue à l'analyse du moi. Selon les classiques, cela aurait commencé avec Freud, en tout cas c'est leur lecture de Freud, et elle se poursuit avec l'orthodoxie de l'*Egopsychology*. Et donc, intérêt pour les défenses, l'adaptation. C'est le moment Hartmann de l'histoire de la psychanalyse. Il construit ça à partir de renversements dialectiques qui font un peu penser à la lecture par Lacan du cas Dora.

Et puis, troisième moment, le moment kleinien - il y a au fond le moment Freud, le moment Hartmann, le moment Klein - qui vise essentiellement l'investigation, dans l'analyse, de l'inconscient précoce.

On peut dire que c'est à ce moment-là vraiment que Lacan s'est glissé dans l'histoire de la psychanalyse - Lacan dont explicitement Kernberg ne s'occupe pas. En effet, on peut lire les premiers séminaires de Lacan comme un effort pour accorder Freud et Klein. Le fameux schéma R de Lacan est un schéma qui essaye de produire une

théorie unifiée et intégrative de Freud et Mélanie Klein.

Et ensuite, trois autres moments qui nous amènent jusqu'à aujourd'hui.

Quatrième temps - là, c'est moins des noms propres -, ce qu'on appelle de ce côté-là le " ici et maintenant ", le , s'occuper d'analyser dans le moment présent les interactions des deux sujets, voire leurs interactions inconscientes.

Cinquièmement, le moment du self, le moment winnicottien.

Et il considère comme le dernier moment, d'une façon intéressante, le moment français. Pour lui, ce qui se rapproche d'aujourd'hui, c'est le moment français, cette psychanalyse qui s'intéresse tellement aux fantasmes originaires et à la scène primitive. Bien entendu, le nom de Lacan n'est pas cité à ce propos, mais c'est le lacanisme ipéiste, la version ipéiste du lacanisme, qui lui paraît être le sixième moment de cette dialectique et le moment contemporain.

Mais je ne crois pas que l'essentiel pour Kernberg ce soit cette histoire où lui-même s'est manifesté en effet toujours avec une ambition intégrative. Kernberg a émergé dans la psychanalyse américaine justement comme le grand intégrateur, celui qui disait : " L'*Egopsychology* peut être compatible avec les relations d'objet, et on peut même y ajouter Mélanie Klein. Je vais vous montrer comment faire. " Les manques des uns et des autres se trouvaient donc s'emboîter. Donc, une ambition intégrative. Pas du tout la gaieté du fragment de Bob Michels. Au contraire l'euphorie de la totalité intégrative de Kernberg.

On pourrait dire que Michels peint les analystes tels qu'ils sont et Kernberg tels qu'ils devraient être. Je sens - c'est une hypothèse de séminaire - aller vers le parallèle des deux.

Mais en fait, dans cette dialectique, qui a son mérite, ce qui intéresse Kernberg reste l'effort pour construire, à partir de cette dialectique même, finalement une néo-orthodoxie, ce qu'il appelle une orientation générale de la psychanalyse. Il a voué des travaux pour démontrer - ce qui se traduit de façon assez amusante - le " grand rapprochement mutuel " des psychanalystes. Il construit un point de vue que je n'ai pas complètement percé à jour - c'est compliqué pour moi -, un point de vue qui autorise à parler d'un grand rapprochement mutuel entre l'*Egopsychology*, le kleinisme, l'école britannique indépendante winnicottienne, l'école française, c'est-à-dire lacanoïde, et tout ça se rapprochant mutuellement donnerait une expérience de base commune. C'est très clairement un point de vue opposé à celui de Bob Michels, par exemple.

Je n'ai pas tout à fait percé à jour ce que serait la technique de base commune entre ces différentes orientations. Il me semble que le point tournant, le pivot, c'est quand même d'asseoir tout ça sur l'expérience affective.

D'ailleurs, la fois où j'ai eu l'occasion de faire un exposé à New York - il m'est arrivé de l'évoquer -, j'avais Bob Michels à mes côtés, pour garantir qu'on avait le droit de ne pas comprendre, et j'avais Kernberg dans la salle pour lever le doigt et dire : " Mais vous ne parlez pas des affects, or les affects sont *fifty percent of analytic experience*. "

Je crois que - c'est peut-être cette réplique qui me fait dire ça - quand même, pour lui, la technique de base commune, c'est l'expérience affective, c'est-à-dire celle du transfert et du contre-transfert, mais aussi préserver la pureté de l'expérience affective suppose de ne pas endoctriner le patient, et c'est là qu'il voit un point commun.

C'est quelqu'un qui a lu Lacan, Kernberg. Il le cite très peu, mais il le cite quand il préface un ouvrage supposé transmettre quelque chose de Lacan. Il a lu Lacan, il aurait même appris le français pour lire Lacan. C'est ce que l'on disait à l'époque à New York. Cela suppose donc de ne pas endoctriner le patient et de rechercher toujours, dans cette technique de base,

au-delà du *Hic et nunc* - on emploie les termes latins -, au-delà de l'ici et maintenant, rechercher toujours les significations inconscientes. Il construit un front commun de ce qui, à partir de l'expérience affective pure dans la cure, continue de croire à l'inconscient et de viser quelque chose qu'ils appellent l'inconscient.

Cela dénonce une seule chose, c'est que l'inconscient est en train de perdre tout sens dans la psychanalyse non lacanienne. « Attention Psychanalyse ! Ton inconscient fout le camp. »

C'est en fait une construction très artificielle que propose Kernberg, une pseudo théorie unifiée et intégrative, beaucoup plus floue, beaucoup plus équivoque - sous réserve d'une étude ultérieure -, que ce qu'il pouvait proposer à la fin des années 60 où il s'agissait essentiellement d'intégrer *Egopsychology*, relation d'objet et kleinisme, qui reste le noyau dur de son orientation.

Cette construction très artificielle en fait a un but très précis qui est d'isoler ce qu'il appelle un nouveau courant psychanalytique - pas du tout le courant lacanien, ne croyez pas ça -, un nouveau courant psychanalytique particulièrement marqué aux USA et dont il dit qu'il est en train de diverger peu à peu de l'orientation générale. Il construit sa théorie de l'orientation générale finalement pour démontrer qu'il y a un courant américain, qui a de plus en plus d'écho, et qui diverge de cette orientation.

C'est bien aventuré, mais c'est amusant de faire des hypothèses pour voir si ensuite les faits les confirment ou les infirment, le moment Kernberg de la psychanalyse américaine me semble en voie de dépassement, et, en définitive, Kernberg est un néoclassique.

Quand il essaye de définir la psychanalyse - on souffre de la misère de ce qu'il rencontre -, pour définir la psychanalyse, quand il fait de grandes considérations théoriques, il va chercher une phrase de Merton Gill, de 1954. Merton Gill, quand j'ai voyagé aux États-Unis, c'était vraiment le psychanalyste le plus sympathique que j'aie rencontré, enthousiaste de Lacan en plus. Pour lui, c'était resté inoubliable justement " L'intervention sur le transfert ", le texte de Lacan qui précède le rapport de Rome, et il en avait fait, devant un auditoire hospitalier, un éloge formidable.

Eh bien, c'est Merton Gill, 1954, auquel se réfère Kernberg comme définition de la psychanalyse, et ensuite, quand d'autres commentent Kernberg, ils reviennent aussi à ça : " La psychanalyse, c'est une méthode qui facilite le développement d'une névrose de transfert et qui la résout par la seule interprétation énoncée par un psychanalyste en position de neutralité. "

Voilà sur quoi se rassemble la définition de la psychanalyse. Je n'interprète pas là, je lis. C'est le noyau dur de la définition.

Cela suppose après tout beaucoup de choses. Cela rappelle la neutralité qui était quand même le grand mot de l'*Egopsychology*, qui allait à une époque jusqu'à une austérité en effet très grande, une atmosphère extrêmement austère, que certains pratiquent encore.

J'entendais, il y a très peu de temps, une jeune femme m'expliquer qu'elle était allée un an chez une analyste non lacanienne, que ça lui avait fait un bien fou, qu'elle passait trois quarts d'heure sur le divan à pleurer, et que son analyste n'avait pas ouvert la bouche pendant tout ce temps-là, ni fait le moindre geste de compassion, de compréhension, même pas lui taper sur l'épaule. C'est la grande école. Cette neutralité classique… qui se pratique encore, avec des résultats… La patiente disait que ça lui avait fait un bien fou, mais elle ne voulait plus y retourner sous aucun prétexte, jamais. Un an réussi, c'est déjà pas mal.

C'est la neutralité, et c'est dans ce contexte que s'est imposée la théorie du contre-transfert, qui était au fond rappeler à l'analyste : " Vous êtes quand même vivant, vous éprouvez quelque chose. " Mais tant que l'analyste garde son contre-transfert

pour lui-même, cela reste d'une certaine façon compatible avec la neutralité analytique.

Les kernbergiens ou néokernbergiens vont assez loin dans l'interprétation, jusqu'aux rives lacaniennes. Par exemple, M. Gibeault, qui est actuellement le secrétaire de l'IPA, et qui jadis avait fait une critique minutieuse de textes de Lacan, M. Gibeault admet comme interprétation compatible avec la définition étroite de la psychanalyse, aussi bien l'interprétation-explication, telle qu'il appelle, qui est univoque, où l'analyste dit ce qu'il en est, et l'interprétation qu'il appelle allusive, l'interprétation qui a une résonance, et « dont le mérite », dit-il, « de l'école française a été de la mettre en pratique ».

Dans ce contexte-là, on comprend pourquoi ce n'est absolument plus Lacan, sinon pour la fameuse durée de la séance, qui est là la menace de divergence. Nous allons voir laquelle elle est précisément.

Pour que cette interprétation soit possible, l'interprétation allusive, il faut que le patient soit capable de jouer avec le langage, et s'il ne l'est pas, eh bien, en effet, on est obligé de modifier ce caractère de la définition de la psychanalyse.

Quant au transfert, on ne demande pas plus pour ce néoclassicisme que de l'interpréter en relation au passé. C'est là que l'on voit ce qui pointe, ce qui est vraiment ce qui pressionne la psychanalyse dans sa tentative de reconstituer une néo-orthodoxie. Ce qui pointe au contraire, c'est une pratique de la relation de parole qui reconnaît le transfert, mais qui le reconnaît essentiellement, voire uniquement, dans la relation actuelle entre le patient et l'analyste, qui le reconnaît seulement dans le *Hic et nunc*, dans le ici et maintenant. Donc qui réduit - c'est ce que note une analyste américaine - le transfert à être une relation. Ce que l'on a donc essentiellement à interpréter, c'est la relation actuelle dans la séance entre le patient et l'analyste.

Ce qui pointe à mon avis - il faudrait en lire beaucoup plus et se tenir maintenant au courant -, c'est ce que l'un appelle « les dérives de la psychanalyse interpersonnelle ». Ce serait ça le nouveau courant qui est en train de se développer aux États-Unis.

C'est pourquoi Kernberg essaye de construire de bric et de broc une néo-orthodoxie. Je crois qu'il essaye de la construire par rapport à la psychanalyse interpersonnelle, alors que Bob Michels représenterait la partie américaine qui est prête à accueillir la psychanalyse interpersonnelle.

Celui qui donne la vérité de la chose, me semble-t-il - je l'ai déjà signalé ailleurs -, c'est Christopher Bollas, qui est anglais, qui a lu Lacan - je l'ai lui aussi croisé il y a une dizaine d'années, je l'ai retrouvé au Congrès de Barcelone de l'IPA aussi, charmant collègue -, Christopher Bollas qui est rempli d'une grande amertume à l'endroit de l'École britannique, de la sienne, qu'il a l'air de connaître de l'intérieur.

Quand on le lit, moi cela m'a fait comprendre que ce fameux *Hic et nunc*, c'est-à-dire le recentrage de la psychanalyse sur la relation actuelle de parole - ce n'est pas l'enseignement de Lacan qui a fait ça -, c'est ce recentrage-là qui a accompli l'effondrement du savoir analytique et qui a même mis hors les murs l'inconscient.

Selon Bollas, son École britannique a tout détruit - ce sont ses termes -, elle a détruit la théorie de la technique freudienne avec son *Hic et nunc*, elle a détruit le couple freudien, comme il s'exprime, elle a érodé ce qu'il y a de psychanalytique dans la psychanalyse, ce qui n'est pas mal dit, elle a en partie ruiné l'accès de l'analyste à l'inconscient, et elle a défait toute la technique freudienne.

Pour lui, ce qui a opéré cette destruction, cette déstructuration de la psychanalyse qui est maintenant envahissante, c'est l'interprétation du transfert dans le *Hic et nunc*, c'est-à-dire, pour eux, le gommage du passé, de la référence au passé.

Le responsable de cette catastrophe, de ce tremblement de

terre dans la psychanalyse, de cette catastrophe écologique dans la psychanalyse, c'est Mélanie Klein. C'est en tout cas l'exemple que l'on a pris chez Mélanie Klein du récit, comme il s'exprime, en voix off, accompagnant le jeu de l'enfant. Et on s'est mis en effet à pratiquer ainsi, c'est-à-dire à interpréter, dans la séance avec les adultes aussi bien, interpréter de moment en moment ce qui se produisait, l'analyste donnant comme une traduction constante de ce qui se passe. Ce qui conduisait à l'époque à une présence de l'analyste évidemment très interprétative, très autoritaire, et même étouffant l'analysant dans ce que Bollas appelle l'univers paranoïde de l'analyste.

Cela n'a fait que frayer la voie à ce qui est aujourd'hui à proprement parler l'interpersonnel. Ce qu'il faudrait rechercher, c'est quel est l'opérateur, ou les opérateurs, le complexe opératoire, une fois que la voie a divergé complètement avec Lacan qui a mis la psychanalyse dans l'état qu'il nous décrit. Il me semble que cet opérateur de destruction a été le contre-transfert, le contre-transfert en effet comme réaction dialectique à l'interprétation de la neutralité analytique que donnait l'*Egopsychology*.

Le contre-transfert comme renversement dialectique de la position de l'analyste leur rappelle : “ Vous vivez tout de même pendant la séance, vous n'êtes pas mort pendant vos… » à l'époque ça devait être 55 minutes. « Vous êtes vivants, vos sentiments comptent, ce que vous pensez compte, et ce que vous pensez est un effet de l'interaction avec le patient. ”

On arrive de ce fait en effet aujourd'hui à un étiolement de la clinique puisque, d'une certaine façon, il n'y a plus de clinique puisqu'elle est mangée par l'interaction entre le patient et l'analyste. C'est donc en effet toute idée de l'objectivité du processus qui en même temps se délite.

Il y a là quelque chose à situer. Comment en est-on passé de l'émergence du contre-transfert, c'est-à-dire l'examen du transfert de l'analyste, de ses émotions au sens de ses émotions, de ses pensées, aujourd'hui même, de ses rêveries - très important les rêveries de l'analyste pendant l'analyse, Bion l'a signalé -, comment en est-on passé de l'émergence du contre-transfert à l'analyse interpersonnelle ? On s'interrogeait sur comment rendre compte d'un cas. Là, la solution est très simple, vous rendez compte du cas en disant à quoi vous avez pensé, vous, pendant vos trois quarts d'heure, et à partir de là, par là même, vous rendez compte du cas. Je ne travestis pas, et comme nous prenons le style séminaire, j'aurai l'occasion de l'indiquer.

Qui est - je ne connaissais pas son nom - le promoteur de la psychanalyse interpersonnelle qui fait trembler sur ses bases la néo-orthodoxie américaine et qui va peut-être envahir… ? Je trouve ça passionnant à suivre. Je suis content de vous dire son nom que j'apprends grâce à ces lectures. C'est M. Owen Renik. Voilà le danger.

Je subodore que l'effort théorique de Kernberg et cette césure entre Michels et Kernberg, finalement c'est tout de même autour de “ que faire d'Owen Renik ? ”, qui a le vent en poupe parce que lui se centre vraiment sur la relation de parole, et qu'il a comme organe pour répandre sa psychanalyse interpersonnelle le *Psychoanalytic Quaterly*. Il est le directeur du *Psychoanalytic Quaterly*. Nous avons cessé de le lire depuis sa grande époque, eh bien il faut recommencer.

On dit interpersonnel ou intersubjectif. C'est l'intersubjectivité, et bien sûr que lui met en question la neutralité analytique, et pas avec une petite pincée de contre-transfert. C'est : « Les patients ne veulent plus de la neutralité analytique. » Les histoires de réalité psychique, *Realität*, *Wirklichkeit*, pfft ! Mise en question de la réalité psychique dans la psychanalyse. Et jusqu'au bout dans ce qu'on reprochait classiquement au pauvre Ferenczi. Bien entendu il faut aller dans la relation de parole. Il n'y a quand même aucune raison que l'un dise tout à

l'autre si l'autre ne dit pas au moins quelque chose à l'un.

Donc, la technique de M. Renik comporte l'autodévoilement de l'analyste, *the self disclosure*. Nos collègues de la psychanalyse française, nos collègues non lacaniens français, sont aussi ébaubis que vous l'êtes devant ces productions. On pourrait - je me garderai bien de le faire, parce que je trouve ça fort sympathique - dire : “ Tous contre Owen Renik ”. Ce serait un mot d'ordre extrêmement fédérateur. La pulsion, la sexualité infantile, prendre en compte la différence des sexes, tout ça date affreusement pour le *Psychoanalytic Quaterly*.

Il s'agit d'examiner le “ ici et maintenant ” de la vie du patient et surtout sur une base égalitaire. Donc, par M. Owen Renik, la démocratie entre dans la psychanalyse. Il favorise chez ses patients en effet un certain type de revendications du genre : “ Écoute, Owen, ça va bien comme ça. Je sais bien que tu essayes ” - c'est lui-même qui en donne le témoignage - “ d'être clair, mais vraiment tu n'y arrives pas. – Oui, tu as raison, etc. ”

On rigole. On rigole parce qu'on est tous de l'école française de psychanalyse. C'est vraiment le problème de l'IPA.

Il a écrit un article formidable qui s'appelle “ Jouer cartes sur table ”. Dans la psychanalyse, très important de jouer cartes sur table. Il complète la technique analytique de ceci qu'il faut communiquer au patient la façon dont l'analyste ressent ses propos afin d'obtenir une transparence du dialogue, et donc une collaboration maximale. Comment vous voulez que le patient collabore à la tâche analytique si le patient n'a aucune idée de comment vous ressentez ses paroles ? Vous handicapez la collaboration.

Donc, M. Owen Renik - voilà, moi j'ai attendu le vingt-et-unième siècle pour découvrir M. Owen Renik - cherche à éviter au patient le jeu de “ Devine à quoi je pense ? ”, qui est au fond la position de l'analyste. L'analyste se tait, donc il fait jouer le patient au jeu de “ Devine à quoi je pense ”. Eh bien, on perd du temps avec ça. C'est foncièrement nocif.

On rigole, mais comment en est-on arrivé là ? C'est la pointe extrême d'un mouvement qui a mis un demi-siècle pour se former, développer, qui cristallise maintenant dans ce nouveau courant si menaçant. Ils n'ont pas les moyens d'excommunier... M. Kernberg peut dire trente-six fois : “ Ça diverge de l'orientation générale ”, M. Bob Michels dit : “ C'est fini cette époque, il n'y aura plus de théorie unifiée, unifiante, et M. Renik reste avec nous. ”

Comment en est-on arrivé là ? C'est le point limite tel qu'on le voit, obtenir dans l'expérience analytique l'ablation du désir de l'Autre, obtenir l'ablation du *Che vuoi ?*. C'est un élément perturbateur de l'efficacité de la cure, parce qu'on ne s'y retrouve pas.

Donc, M. Renik clarifie des questions fondamentales sur le thème « le but essentiel de la psychanalyse est thérapeutique ». On va peut-être dire que c'est du pragmatisme américain, mais les gens viennent pour ça. Donc, ablation du désir de l'Autre et réduction de la finalité de la cure au but thérapeutique.

Je ne sais pas si je peux vous le transmettre, c'est une chose… Il donne une première séance avec une patiente, qui n'est d'ailleurs pas du tout une première séance scandaleuse.

C'est une dame de cinquante ans maintenant, qui vient le voir lorsqu'elle a déjà fait un certain nombre de thérapies, dont la vie n'avait pas changé grâce à ces thérapies, mais on apprend tout de même qu'elle avait été religieuse, et qu'elle avait cessé de l'être, et elle veut être, la traduction dit “ sauvée ”, elle ne sait pas très bien de quoi.

De quoi s'occupe M. Renik ? Eh bien, de lui faire préciser ce qu'elle pourrait vouloir voir changer dans sa vie.

On apprend en passant l'intérêt passionné qu'elle a eu pour une femme asiatique parce qu'elle voulait tout apprendre de la culture asiatique. On apprend sa grande amitié avec une ex-prostituée qui s'est beaucoup droguée

et qu'elle-même voulait sauver, mais qui l'aidait aussi beaucoup. Quand elle était religieuse, elle s'occupait de filles délinquantes. Elle parle longuement du charme de son père qui était colérique. Elle se querelle avec les automobilistes qui lui coupent la route. Elle a toujours vu les points faibles de ses thérapeutes. Elle ne compte surtout pas que M. Renik lui impose aucun dogme parce qu'elle a déjà été membre d'une Église, et elle ne veut pas entrer dans une autre. Elle aime beaucoup Luis Buñuel parce qu'il refuse toute orthodoxie. Et conclusion, ce qu'elle veut surtout, c'est pouvoir avoir le sentiment d'être une bonne personne, et elle n'y parvient pas depuis qu'elle a renoncé à la religion. Et donc, elle voudrait que l'analyse lui permette d'être moralement bonne, et grâce à M. Renik elle va y réussir, en deux ans et demi.

Le mot d'hystérie n'est pas prononcé. On sent bien qu'il ne s'agit pas là le moins du monde de la contrarier sur quelque chose que ce soit, et on voit bien comme c'est corrélatif de l'ablation du désir de l'Autre. Il a le mérite, dans la première séance, de vouloir qu'elle mette en forme sa demande, et une fois que la patiente a mis en forme sa demande, l'opération essentielle est accomplie. Et donc, il refuse ceux qui le critiquent au nom de " mais ce n'est qu'un but conscient ". Il tient mordicus sur l'importance de la demande.

Il note que, tout de même, il a obtenu dans l'analyse : " Entre autres choses, elle s'est rendu compte qu'elle s'identifiait inconsciemment à son père, et ça a produit une réaction émotionnelle intense ". L'essentiel était que l'autorité de l'analyste ne pèse pas exagérément sur elle.

C'est plus précis dans un autre article dont on a tel fragment, c'est l'article " Cartes sur table ". A un moment, la patiente Anne explique quelles sont les critiques que lui fait son mari qui supporte mal ses succès. Alors Owen dit : " Je ne comprends pas. " Anne lui répond : " Vous comprenez très bien Owen. Pourquoi ne pas dire tout simplement ce que vous pensez ? " Et c'est là qu'Owen se dit qu'elle a raison : " Elle avait raison ". Il lui dit : " Oui, mais je trouve qu'il y a quelque chose de nouveau dans la façon dont vous vous critiquez vous-même. " Alors elle lui dit : " C'est mieux, ça. Mais pourquoi vous prenez-vous les pieds dans le tapis ? Pourquoi refusez-vous de m'en faire part ? "

Il a beaucoup appris de cette patiente qui lui dit : " Vous savez, Owen, je sais que c'est un enjeu personnel pour vous de ne pas apparaître comme dominateur et injuste. Du coup, quand je vous vois ainsi, vous réagissez au quart de tour, et parfois ça vous empêche de m'écouter. Vous finissez par faire exactement ce que vous voulez éviter. " Et Renik commente : " Eh bien, voilà mon pétard qui m'explosait à la figure. L'atmosphère que j'avais créée permettait à ma patiente de me critiquer de façon constructive pour mes excès d'explication, elle me faisait une consultation exemplaire. " Et d'ailleurs la personne qui commente ça dans ce recueil, qui est une psychanalyste française, note : " On se demande s'il a donné des honoraires à sa patiente. "

Maintenant, on va repasser à un cas de Kernberg plus classique. Je crois que la psychanalyse intersubjective et interpersonnelle d'Owen Renik, c'est le tracas actuel de l'IPA et c'est aussi la vérité de ce qui s'est tramé depuis un demi-siècle. Si nous avons la chance d'avoir des dialogues avec des collègues, il faudra leur demander leur avis sur Owen Renik.

Maintenant, Kernberg dans un cas qui va apparaître plus classique.

Éric Laurent I[2]

Plus classique mais tout de même amusant aussi, même intéressant. Quelqu'un me disait qu'au dernier congrès de l'IPA, André Green s'en était pris à Owen Renik - c'est notre invité italien que nous avions -, et je ne comprenais pas pourquoi parce que je

[2] Pour l'instant, cette séance n'a pas été relue par Eric Laurent.

ne connaissais pas Owen Renik, mais maintenant je commence à comprendre.

Je vais poursuivre.

Tu désignais la semaine dernière, dans l'histoire du mouvement psychanalytique contemporain, le renversement dialectique de l'analyste orthodoxe à l'analyste à la même place que l'analysant. L'analyste orthodoxe, et pendant un moment, s'était installé à la place de l'Autre, d'où il comprenait en continu le discours d'un analysant, la marque de cette compréhension étant son recodage, tu disais.

Alors, c'est distinct de la position freudienne. Freud dit que l'interprétation peut être erronée, mais ça n'est pas grave parce qu'il y en a toujours une partie exacte, la partie exacte sert à l'analysant, le reste ça ne fait pas de mal. Et donc, Freud encourageait à interpréter, mais avec cette remarque - ça va beaucoup plus loin que l'aspect de non-nocivité qui est au premier plan -, elle indique surtout que l'interprétation n'est pas simplement sur le plan du savoir, qu'elle est sur le plan de la vérité, qu'on peut se tromper, l'important c'est d'introduire cette dimension de la vérité.

L'analyste orthodoxe bien formé, lui, ne se trompait pas ou s'il se trompait c'était d'indications d'analysabilité, d'où l'inflation de la littérature sur les critères de ladite ina…, enfin le mot reste toujours imprononçable.

La bascule dialectique s'est produite dans la mesure où l'orthodoxie a modifié son rapport au savoir et il s'est retrouvé à la même enseigne que l'analysant, plus exactement à la même place.

Et dans cette bascule historique s'est développé un genre littéraire nouveau, autre que celui des critères d'analyse possible. Ce genre littéraire s'est centré sur le malaise qui se produit lorsque l'analyste ne comprend pas. Quand il y a rupture, hiatus, avec son sentiment d'être dans le prolongement même de l'analysant, il cesse d'être le double.

Alors, le cas de Kernberg s'inscrit dans ce genre littéraire. C'est un article publié donc dans un recueil de 97. Le cas cité permet de comprendre ce que veut dire ne pas comprendre, puisque pour nous ça ne va pas de soi puisque la grande recommandation de Lacan c'est de ne pas comprendre. Donc pour nous, l'état naturel est de ne pas comprendre, on ne comprend jamais ce que dit l'analysant. Il faut donc faire un effort pour comprendre ce que veut dire l'autre quand il trouve très bizarre, très exceptionnel, le moment où l'on ne comprend pas.

Il s'agit de trois séances extraites de l'analyse d'un sujet qualifié de séducteur et souffrant de troubles narcissiques de la personnalité, spécialité kernbergienne s'il en fût, troubles narcissiques de la personnalité.

La séquence est la suivante : dans la première séance le patient revient de vacances longues avec son épouse en se plaignant de son vieux symptôme, la perte d'intérêt sexuel. Les vacances n'étaient pas propices.

“ Il ne pouvait jouir d'elle qu'avec l'aide de fantasmes sexuels évoquant des femmes plus âgées qu'il avait connues autrefois, d'un niveau social moins élevé, intéressées sexuellement par lui et qui, nous l'avions établi ensemble, le tranquillisait de ses angoisses d'être exploité par les femmes. ” Donc des femmes ravalées dont il savait à quoi s'en tenir.

“ Nous connaissions son identification inconsciente à une mère sadique comme facteur important de sa promiscuité hostile envers les femmes. Ce qui me frappait était l'impatience inquiète - je le traduis comme ça -, c'était l'impatience inquiète du patient envers lui-même. Il se plaint, le manque d'excitation sexuelle avec une femme aimée était un problème qui aurait dû être surmonté depuis longtemps. Comment se fait-il que ça se répétait ? Et son attitude dans la séance était comme si ce symptôme qui se répétait était hors sens, qu'il devait le traiter en s'appliquant à lui-même le savoir qu'il avait dégagé avec moi. ”

Donc, au milieu de ses associations sur les femmes âgées de son passé,

utilisées pour soutenir son érection, surgit en lui une pensée intrusive portant sur ce qui est traduit dans le texte, puisque c'est espagnol, *mis genitales*, donc mes génitoires.

" Des pensées subites de représentation de ses génitoires avaient surgi auparavant en relation avec des fantasmes de ce que sa proximité émotionnelle avec moi - là il faut garder les termes, la proximité émotionnelle donc qu'il faut obtenir en analyse - elle lui ouvrait tous les secrets de comment faire avec les femmes. "

Le cas de Bouvet que Lacan commentait dans le Séminaire V est utile pour saisir ce dont il s'agit. Au milieu de toutes ces proximités émotionnelles, ce dont il s'agit c'est que, pour faire face à la rencontre avec l'Autre féminin, le sujet s'appuie sur des fantasmes mettant en jeu le phallus de l'analyste. C'est le même type de problèmes que rencontrait le patient de Bouvet. Donc surgissement de ces fantasmes avec une référence directe à l'image du sexe de l'analyste.

Alors, à travers ce thème des fantasmes phalliques - je continue la citation de Kernberg - " il avait des fantasmes de séduction sexuelle de ma part qu'il relia, à un niveau plus profond, à son identification avec la mère, flirtante et frustrante, qui m'aurait attiré sexuellement. "

Donc, il dit que ses fantasmes d'avoir une relation sexuelle avec l'analyste, lui, ne l'interprète pas comme Bouvet comme homosexualité passive, il dit que c'est une identification à la mère.

" Il mit en valeur les racines complexes et les problèmes qui surgissaient derrière ce fantasme apparemment simple qui se présentait en séance avec son impatience et son désir de résoudre sa difficulté avec son épouse par sa force de volonté. "

C'est ça la première séance.

Et là, à ce carrefour imaginaire sur les fantasmes phalliques s'échangeant, s'impose du côté analyste la chose suivante : " Durant ce temps dans la séance, je me sentais frustré et déçu comme si la résolution de son inhibition sexuelle à lui, avec son épouse, se serait liée à une satisfaction narcissique mienne. Je partageai ou je fus séduit par son vécu d'impatience et son désir rapidement ce symptôme répétitif. "

Je passe. " Donc je vécus cette séance comme frustrante et rétrospectivement comme l'indice d'une période de non-compréhension de ma part ou plutôt du fait que mon écoute du patient se perturba par ma préoccupation de ne pas comprendre. Ce que je finis par traduire finalement comme sentiment momentané d'insécurité totale dans mon travail. "

Arrêtons-nous pour bien comprendre ce qui s'appelle ne pas comprendre.

Donc, jusque-là, la traduction continue marche très bien. Le patient, à un moment donné, lui communique son impatience de pourquoi il n'a pas un sexe qui marche en évoquant cette image interchangeable entre les deux de " le sexe de lanalyste ". Et l'autre, en quelque sorte, si je puis dire, se fait refiler l'impatience et il ne comprend pas pourquoi. D'où le moment où, à partir de là, il n'arrive plus à continuer à traduire comme il le fait le sentiment du patient, cette revendication, en effet il n'a pas réussi à donner le phallus qui marche à l'analysant et ça le préoccupe beaucoup.

Notons que, quant au reste, rien ne surprend l'analyste. Il n'y a pas la moindre interrogation sur un signifiant particulier, sur une expérience qui pourrait être relevée d'une certaine énigme, pas d'expérience subjective énigmatique, et même cette impatience-là n'est pas pour lui en soi énigmatique. Je veux dire, il comprend ce que l'autre lui demande et il n'y a là-dessus aucun commentaire.

Jacques-Alain Miller

On peut dire que l'expérience analytique pour lui se déroule tout entière dans le signifié. C'est pourquoi le grand trouble qui peut se présenter, c'est de ne pas comprendre. Quand, au contraire, la séance se déroule au niveau du signifiant, comme tu disais, l'état de ne pas comprendre est naturel puisque ce n'est pas dans l'ordre de la

compréhension que se déroule l'expérience. Pour lui, en effet, c'est dans l'ordre du signifié, donc il n'a pas un mot spécialement à mettre en valeur. Et quand c'est au niveau du signifié, le sien, ce que ça lui signifie à lui est capital. On a donc ce style qui est devenu classique : “ Je vécus cette séance comme ceci ou comme cela ”.

Alors qu'on ne trouve pas régulièrement dans les comptes rendus lacaniens de la part de l'analyste, “je vécus cette séance comme ci ou comme ça ”. Ce n'est pas qu'ils ne vivent pas, mais c'est que l'orientation vers le signifiant - ne parlons pas de “ vers le réel ” -, mais l'orientation vers le signifiant et l'articulation signifiante ne donnent pas lieu à inscrire dans le compte rendu de séance “ je vécus cette séance comme ci ou comme ça ”. On considère que “ c'est ton affaire ”. La question est de savoir si un signifiant s'est articulé à un autre. On a là vraiment l'exemple de ce qui s'est quand même introduit avec le contre-transfert.

Tout démontre que Freud vivait la séance au niveau de l'articulation signifiante. C'est quand même ça l'acte renégat avec le contre-transfert, ils ont fait entrer dans l'expérience analytique l'ordre du signifié.

Éric Laurent

Ce point de vue-là, on va le voir un peu plus loin après dans les textes de Widlöcher. Dans les travaux de Daniel Widlöcher, il y a une sorte d'histoire récente du mouvement psychanalytique qui est, je crois, une pièce à verser au dossier de ce que tu dis. Ce qu'il dit sur l'histoire du mouvement psychanalytique, qui monte dans les trente dernières années vers le triomphe, dit-il, “ le triomphe de l'empathie ”, qui est un développement du contre-transfert, et il adopte ça comme la boussole centrale dans toute cette grande diversité et qui lui paraît, pour lui, à mi-chemin entre l'optimisme de Bob Michels et, disons, le néopessimisme de Kernberg. Enfin, lui, il essaye de tenir sa place de président.

Mais disons dans le cas, on a limite à l'identification réciproque mais qui se poursuit cette identification réciproque, parce qu'il y a le partage de l'égarement, il y a le partage de l'égarement de l'analysant - sa revendication : mais pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? - et l'analyste lui-même perturbe.

Moyennant quoi, cette expérience de partage de l'égarement de l'analyse continue : “ Quand cette expérience se répéta avec une clarté croissante, je compris ”. Donc au bout d'un certain nombre de séances comme ça - ça se fait sur trois séances -, “ je compris que ce qui manquait de façon patente dans la description de nos difficultés était une réflexion en ce qui concernait ses sentiments internes et ses idées sur sa femme. Je lui signalai qu'il parlait de sa conduite à lui et non pas de ses sentiments envers elle. Il apparut qu'il ressentait envers elle une insécurité énorme ainsi que le fantasme d'être un enfant. ”

Ça lui permit d'ailleurs de se demander si l'évocation du phallus de l'analyste n'était pas une façon pour lui de surmonter son petit pénis qu'il imaginait face à la demande de sa femme, et ça lui permit de se rappeler une expérience précoce, qui n'était pas encore apparue là, dans laquelle sa mère l'avait amené chez un médecin car elle était préoccupée par la non-descente de ses testicules.

“ Je sentis alors, dit l'analyste, que dans mon expérience d'insécurité et de désorientation, je m'identifiais de façon empathique - ça c'est le triomphe de l'empathie à la Widlöcher -, je m'identifiais de façon empathique avec une partie de lui-même non tolérée, le petit enfant châtré incapable de satisfaire la mère adulte. Monsieur B. avait projeté son self infantile rejeté en moi. ”

Jacques-Alain Miller

Et il dit que ça avait un écho en lui.

Éric Laurent

Il l'avait projeté en l'analyste et c'est cette projection qui l'avait troublé.

Jacques-Alain Miller

Ce qui a déboussolé Kernberg, c'était la position de petit enfant châtré.

Éric Laurent

Voilà. Il s'est retrouvé, lui, comme analyste dans cette position-là, identifié à ça, et il dit : “ parce que l'autre avait mis ça en moi ”.

Que peut-on dire de cette variante technique contemporaine ?

D'abord, on peut la comparer utilement avec le point où en étaient les choses avec Bouvet. On peut dire qu'en un sens c'est l'envers de l'opération que tentait Bouvet. Là où Bouvet essayait de faire avaler par le sujet le phallus de référence imaginaire - phallophagie, disait Lacan - là, c'est l'analysant qui fait avaler à l'analyste son pénis insatisfaisant et il se retrouve perdu, petit enfant châtré.

En un sens, on peut dire que c'est l'envers, mais c'est tout de même le même point car l'analyste relance le sujet sur les fantasmes phalliques en s'identifiant à la réponse imaginaire qu'introduit le patient.

Tous les deux tournent autour de cette identification au grand phallus imaginaire pour sortir de l'identification au petit pénis. Et la façon dont ils sortent de cet embarras, c'est de convoquer l'Autre sous les traits de la femme de l'analysant. A partir du moment où ils convoquent en effet la femme du sujet et son insatisfaction, là se débloque quelque chose, car c'est la question non plus du phallus, mais la question de la jouissance féminine qui est convoquée dans l'analyse, et entre les deux ça fait fonction de tiers. Et en effet, ça les met tous les deux du même côté de ce tiers et ça les réveille un peu de cet échange phallophagique à l'envers mais qui était très bien installé.

Dans le Séminaire V, Lacan situait le phallus comme tiers, entre les deux, sous la forme de la représentation dite du bidet. Là, si nous poursuivons cette indication avec les indications ultérieures de Lacan pour relire ce cas de Kernberg, on voit que le phallus qui vient sur la scène, directement par l'évocation des fantasmes phalliques, indexe le lieu de l'Autre non seulement sous la forme symbolique mais aussi sous la forme de la question sur la satisfaction Autre. Et c'est par la question du phallus que le tiers radical de la jouissance est convoqué.

En un sens autre donc, ce dont Kernberg témoigne par son sentiment de ne pas comprendre c'est une question, c'est le fait que la satisfaction Autre laisse le sujet, comme l'analyste, sans réponse et c'est là-dessus que se désorganise le sentiment de comprendre qui accompagne la cure de façon inquiétante.

On pourrait dire que le point de rupture dans le sentiment de compréhension est rupture du sentiment de comprendre le corps de l'Autre, les affects de l'Autre. L'atmosphère, comme il le dit, l'atmosphère émotionnelle qui entourait la cure, l'atmosphère émotionnelle globale d'incertitude se produit lorsque c'est la question sur la jouissance qui se met à désorganiser la compréhension des affects et du corps.

C'est au fond ce point dont le phallus témoigne, ce point où, comme le dit Lacan dans les conférences américaines d'ailleurs, “ la jouissance phallique est au joint du symbolique et du réel, hors de l'imaginaire, du corps, comme tel ”. Et au fond, l'embarras sur les fantasmes phalliques dans l'analyse, que ce soient ceux de Bouvet et, à l'envers, ceux de Kernberg maintenant, témoigne de ce point : c'est que chaque fois que cette question est convoquée, c'est en effet ce joint symbolique et réel, l'orientation à la fois vers le signifiant et vers le réel qui est mise en cause de façon cruciale, et ça rompt la compréhension imaginaire.

Jacques-Alain Miller

Nous allons poursuivre ces études, mais il me semble que ce qui se dégage très simplement dès maintenant, c'est le faux-semblant que constituerait dans des débats très éventuels avec d'autres de considérer que la différence entre lacaniens et non lacaniens, c'est la durée de la séance.

La vraie différence que cette

question quantitative cache, c'est le contre-transfert. C'est-à-dire que des propositions comme celles de Kernberg qui est pourtant un néoclassique, qui n'est pas M. Owen Renik, qui est déjà le pas suivant de M. Owen Renik, mais pour un néoclassique comme Kernberg, il va de soi de faire entrer dans le compte rendu de la séance comment lui a vécu cette séance et qu'en plus il s'est identifié de façon empathique avec la position de petit enfant châtré.

Ce type de position de l'analyste comme sujet de l'inconscient, comme sujet divisé, comme émotionnellement troublé, et comme susceptible de s'identifier à telle ou telle image que lui propose l'analysant, ça c'est une différence radicale avec la pratique lacanienne, qui suppose que l'analyste soit dans une position où ces phénomènes n'entrent pas en ligne de compte, n'ont pas lieu ou renvoient l'analyste à sa propre analyse, je veux dire à la faire.

C'est pourquoi, en effet, il y a là une différence de pratique, de technique, bien supérieure à celle de la durée. Ou alors on peut dire que c'est la durée même de la séance de 45 minutes, etc., qui finit par ruiner la position de l'analyste. Ils se décrivent quand même progressivement comme envahis par leurs associations à eux, alors que la séance lacanienne tend au contraire à l'acte acéphale, à l'acte de quelque chose qui est accompli par autre chose qu'un sujet de l'inconscient.

Nous voyons, dans les différents textes, les praticiens non lacaniens lutter d'une façon désespérée pour récupérer une asymétrie avec le patient qui est de base chez Lacan et que, sous des formes différentes, il n'a pas cessé de réaffirmer.

Autant la quantité est un problème, on peut essayer d'en faire une montagne, mais là où est la différence cruciale, c'est dans une pratique - la nôtre - qui n'utilise pas et qui ne favorise pas le repère du contre-transfert. Si aujourd'hui les analystes de l'IPA voient glisser la psychanalyse vers Owen Renik, c'est parce qu'ils ont ouvert la porte du contre-transfert et qu'à partir de là, par une logique implacable, on arrive à l'ablation du désir de l'Autre. En tout cas, c'est une hypothèse que nous pourrions travailler.

Fin du *Cours VIII* de Jacques-Alain Miller du 30 janvier 2002

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Neuvième séance du Cours

(mercredi 6 février 2002)

IX

RÉFLEXIONS
SUR LE MOMENT PRÉSENT - 4 -

Nous poursuivons aujourd'hui ces réflexions de janvier et février sur le moment présent dans le mouvement analytique ou, comme un collègue ipéiste cette semaine me proposait de le dire, les mouvements psychanalytiques.[*]

Ces réflexions nous ont menés jusqu'à présent à un point qui est de reconnaître que, derrière la différence quantitative supposée distinguer la pratique lacanienne et la pratique ipéiste, derrière la différence qui porte sur la durée de la séance, voire la fréquence des séances, il y a une différence que l'on peut dire qualitative et qui porte sur cette catégorie qui a après tout ses lettres de noblesse freudiennes et qui est le contre-transfert.

Il est vraisemblable que si un débat devait dans l'avenir s'amorcer, se développer, entre lacaniens et ipéistes, il ne pourrait pas éviter de se déplacer de la durée sur ce thème du contre-transfert, et dans des termes tranchés : contre-transfert, oui ou non ?

Ce qui est en question à propos du contre-transfert, c'est en fait la position de l'analyste qui paraît en effet sur ce point différente, voire opposée, au point que, d'où nous sommes, nous pouvons prendre cette perspective sur l'histoire de la psychanalyse. Essayons cette construction qu'il y a eu en fait, au début des années 50 - même chronologie, même horloge -, un partage des eaux dans la psychanalyse qui est marqué, d'un côté, par le début de l'enseignement de Lacan qui s'amorce et s'affirme, à cette date en 1953, avec le rapport de Rome, et puis, plus discrètement, de l'autre côté, commence, s'amorce une dynamique qui vient d'abord sur des pattes de colombe, sans faire de bruit, avec la première contribution, celle à laquelle on se réfère couramment, de Paula Heimann, 1950, sur le contre-transfert. Elle est éventuellement - c'est à étudier - précédée d'un article d'un Européen déplacé en Argentine, Heinrich Racker, qui s'intéresse en effet déjà au contre-transfert en 1948, deux ans avant, mais encore dans une ligne, si je puis dire, très freudienne.

Il y a donc d'un côté, on peut dire depuis un demi-siècle, ce que, nous, nous avons connu, fréquenté, élaboré, l'enseignement de Lacan, et une autre dynamique, de l'autre côté, dont nous pouvons étudier aujourd'hui le dernier état, mais qui a sa date de naissance reculée là d'un demi-siècle, la dynamique de ce thème du contre-transfert.

Une fois que Paula Heimann a mis l'accent - qu'il faudra étudier, nous l'étudierons ici très précisément -, sur le contre-transfert - terme que l'on peut aller pêcher chez Freud en 1910 -, les premières contributions se sont plutôt groupées suivant la ligne freudienne, à propos du contre-transfert. La ligne freudienne consiste à voir dans le contre-transfert un obstacle à l'analyse que l'analyste doit surmonter. Je suis rapide là. Et l'on assiste progressivement à un renversement de cette perspective dont, en effet, le promoteur historique est Racker, qui fut le premier analyste de Horacio Etchegoyen, et qui fait du contre-transfert non pas tant un obstacle qu'un moyen, un instrument essentiel de la direction de la cure.

Voilà le contre-transfert non seulement reconnu mais admis au point

---

[*] La transcription de ce cours a été assurée par Catherine Bonningue, Béatrice Chahtoussi, Bernard Cremniter, Jean-Claude Encalado et Gérard Le Roy.

qu'il ait pu apparaître jusqu'à ces dernières années comme le principal facteur d'unité, aussi bien théorique que technique, de cette nébuleuse qui prend ses références dans l'Association internationale de Psychanalyse et qui s'accommode d'une grande diversité d'usages du contre-transfert.

A ma connaissance, le premier à avoir formulé la question dans le terme d'usage du contre-transfert, c'est Racker. Ce n'est pas une question secondaire. La dynamique sensationnelle du thème du contre-transfert dans l'IPA le montre, il en va de la position de l'analyste dans la cure analytique.

C'est même au point que, si on voulait voir considérer Lacan du point de vue ipéiste, on pourrait dire que tout l'enseignement de Lacan trouve son unité dans le refus du contre-transfert, que c'est une formation réactionnelle de déni du contre-transfert. Vous voyez que je suis généreux au point de leur proposer des termes de réfutation.

On pourrait dire que tout cet enseignement a pour but de réfuter, de dénier le contre-transfert jusqu'au dernier point. Le véritable moteur, la véritable dynamique de l'enseignement de Lacan serait à trouver dans un déni du contre-transfert.

Cette construction pourrait se soutenir, depuis la mortification de l'analyste, sa localisation au lieu de l'Autre, les thèses concernant le sujet supposé savoir, l'acte analytique, le discours analytique. On pourrait dire que tout ça ce sont des façons diverses de plus en plus sophistiquées pour écarter l'analyste de l'analyse du contre-transfert. Au point qu'en effet, au point où nous en sommes aujourd'hui, le compte rendu d'une cure du point de vue ipéiste et du point de vue lacanien, ça n'a plus rien à voir.

L'analyste qui se repère sur le contre-transfert fait de l'analyste essentiellement le siège - je donne ça de façon un peu anticipée pour que l'on s'y retrouve - d'une réponse au patient, mais non pas d'une réponse signifiante, comme Lacan l'a thématisé dans le circuit de la question et de la réponse, du message inversé, etc., mais d'une réponse émotionnelle, affective, le siège d'une reviviscence de rôles inconscients induite par la présence, le discours et l'être même du patient. On peut dire : l'analyste siège d'une réponse inconsciente.

Donc, la thèse commune c'est que, dans l'expérience analytique, l'inconscient de l'analyste serait mobilisé, activé par l'inconscient du patient, et l'analyste conduit à y répondre en termes inconscients. De telle sorte qu'il y a pour l'analyste ipéiste, après cinquante ans, une instance présente dans la cure qui est absente de la considération lacanienne de la cure, notre inconscient, c'est-à-dire l'inconscient de l'analyste. Alors que la présence de cette instance est repérée du côté ipéiste, et est inéliminable de la direction de la cure et du compte rendu de la cure. On trouve cela couramment : “ notre inconscient ”.

Très clairement - je ne le dis pas comme une interprétation, je le dis comme une lecture -, c'est en rupture avec la direction que Freud avait engagée à ce sujet. Et même, au moment où Paula Heimann s'est lancée dans cette considération sur le contre-transfert, on peut dire qu'elle a rencontré l'opposition de Mélanie Klein elle-même, et que cela a donc été freiné. Et puis, à partir de la fin de la deuxième moitié des années 50 jusqu'à aujourd'hui, la dynamique du contre-transfert a tout emporté sur son passage et est devenue une base fondamentale de la pratique ipéiste.

Cela suppose, parmi les coordonnées de la position de l'analyste, la réceptivité, si l'on veut qualifier ainsi son ouverture à l'inconscient du patient et à la dérive de cet inconscient. Cela suppose sa réactivité - il faut un analyste réactif, c'est-à-dire qui assume une attitude d'ouverture à l'égard de son propre inconscient dans la cure. Et, troisièmement, son auto-observation, ou son auto-analyse, l'auto-analyse de l'analyste se poursuivant nécessairement durant la cure qu'il dirige du patient. Réceptivité, réactivité,

auto-observation.

Voilà ce qui nous semble, de façon schématique, le point où se fait le partage des eaux, puisque aucune de ces qualités ne figure dans la définition lacanienne de la position de l'analyste. On peut même dire qu'elle est en négatif, elle est même l'envers de cette position.

Nous allons poursuivre l'étude de ce contre-transfert, où nous sommes des apprentis. Nous avions suivi Lacan dans son rejet de la pratique du contre-transfert, et nous nous étions toujours contentés de l'évacuation à laquelle il avait dû procéder de cette notion, justement dans les années 50. Eh bien, nous allons faire preuve, et nous faisons preuve maintenant de plus de réceptivité à l'égard de cette pratique, puisqu'elle s'est affirmée depuis un demi-siècle en dépit de toutes les interdictions classiques.

Nous allons faire preuve de plus de réactivité aussi, et pourquoi pas d'auto-observation, c'est-à-dire utiliser en effet les matériaux qui nous viennent de cette source, et que nous n'étudions pas jusqu'à présent. Peut-être que nous pouvons gagner quelque chose à y entrer.

C'est donc ce que nous avons ébauché et ce que nous allons poursuivre aujourd'hui, Éric Laurent et moi. Mais nous avons un renfort dans ce travail que déjà je qualifiais de séminaire, un renfort que nous apporte Graciela Brodsky. Quelques-uns parmi vous la connaissent. Elle fait tout à fait partie de notre communauté de travail, qui est plus vaste que ce déjà vaste amphithéâtre. Elle fait partie de notre communauté de travail qui s'étend jusqu'à Buenos Aires où elle exerce, et ceux qui lisent l'espagnol suivent les travaux de Graciela Brodsky qui sont en consonance avec ceux qui se poursuivent à Paris, en France, en Europe.

J'ai une raison particulière, spéciale, de l'inviter aujourd'hui. C'est que, grâce à elle, je vais être allégé d'un certain nombre de tâches institutionnelles que j'ai assurées cahin-caha depuis dix ans maintenant. C'était dix ans le 1er février. Voilà dix ans qu'en effet j'assure des tâches institutionnelles, celles de - je peux bien le dire une fois au moins -, de Délégué général de l'Association mondiale de Psychanalyse. J'ai pensé que dix ans ça suffisait, et que, puisque je continuais de me proposer et qu'on continuait de m'élire, ça risquait de durer vraiment trop longtemps. J'ai donc indiqué que je cesserai de postuler à cette fonction, tandis que Graciela Brodsky a accepté de postuler à cette fonction dans un congrès qui aura leu en juillet prochain. Elle sera donc vraisemblablement, à cette date - on doit le dire ainsi en français - mon successeur. Cela m'a donc fait une raison supplémentaire de vous la présenter aujourd'hui et de l'inviter.

J'ai demandé à Éric Laurent de dire quelques mots à propos de Graciela Brodsky, avant que nous lui passions la parole sur le sujet que nous sommes en train d'étudier aujourd'hui.

L'Argentine a une responsabilité dans le développement du contre-transfert. C'est quand même Racker, éminent analyste de Buenos Aires, je ne dirais pas qu'il a fait tout le mal, mais c'est quand même lui, dans des textes tout à fait remarquables, extrêmement construits, qui doivent être étudiés avec respect, qui a été le promoteur de ce qui s'est révélé être la doctrine technique et théorique fondamentale de l'Association internationale. Il est donc particulièrement opportun que ce soit une analyste lacanienne, une analyste du Champ freudien, de Buenos Aires, qui vienne nous apporter quelques données et ses remarques sur le contre-transfert.

Je donne la parole à Éric Laurent et après à Graciela.

Éric Laurent

Oui, accueillir Graciela Brodsky dans ce séminaire, c'est accueillir l'auteur de nombreux articles de la théorie de la psychanalyse et de techniques de la cure, publiés dans des volumes qui ne sont pas encore traduits en français, mais qui ne le sont en tout cas qu'en partie dans les volumes en général qui ont lieu lors des rencontres

internationales, dans lesquels vous trouvez, depuis que ces rencontres existent, depuis vingt ans, depuis Caracas en 1980 où Graciela était, des articles d'elle.

Je signalerai aussi, au-delà de ses articles qui couvrent de nombreux domaines de la théorie et de la technique analytique, son livre, le dernier publié dans la collection des *Cahiers* de l'Institut clinique de Buenos Aires - puisque c'est aussi un enseignant distingué de l'Institut clinique de Buenos Aires -, son *Commentaire du Séminaire XI*, publié en 2001 et qui est l'état du commentaire de ce Séminaire, le plus récent que l'on puisse trouver dans notre monde psychanalytique. Il intègre la plupart des multiples lectures qui ont eu lieu de ce séminaire-clé, et j'en recommande à chacun la lecture qui y trouvera les enseignements qui lui convient.

Donc ravi de l'accueillir.

Graciela Brodsky

Je remercie Jacques-Alain Miller, je remercie Éric Laurent et je vous remercie tous.

Pour présenter ce que je tiens à vous dire cet après-midi, je dirai quelque chose d'évident : la pratique change.

La pratique change dans le mouvement psychanalytique, la pratique change dans une même communauté, la pratique change pour un analyste même.

Freud, par exemple, n'a pas analysé de la même façon la Jeune homosexuelle et Dora, parce qu'il a pris la leçon que Dora lui avait donnée. De même, la clinique de Lacan n'est pas la même quand il analyse le cas du petit Hans dans son Séminaire IV que quand il le reprend en 1975, lors de la Conférence de Genève sur le symptôme.

Bien sûr, la pratique change parce qu'il y a quelque chose de cumulatif, une expérience qui agite comme un sédiment. Mais il y a une autre dimension que je voudrais souligner.

Même s'il y a une formation progressive de l'analyste, la formation de l'analyste est une succession de points de rupture, de discontinuité. Ces moments de rupture sont d'habitude la conséquence d'une rencontre dans la pratique, dans les lectures, dans l'analyse, dans les contrôles. Mais c'est toujours une rencontre qui révèle une faille dans le savoir, ce que nous écrivons S de A barré, vous connaissez. Et cette faille ne peut pas être fermée rapidement avec le recours symbolique, imaginaire, dont l'analyse dispose. La conséquence de cette rencontre est toujours un effet de division subjective. C'est un moment extrêmement important et, arrivés là, nous avons vu beaucoup de praticiens reculer, revenant à la pratique des psychothérapies ou de la psychiatrie ou, tel que je l'ai constaté dernièrement, à l'activité politique par exemple, c'est-à-dire à d'autres pratiques qui permettent, mieux que la psychanalyse, de suturer ce manque dans l'Autre.

Placer la division subjective comme condition, comme quelque moment tout à fait nécessaire de la formation de l'analyste nous oblige à préciser qu'il y a une opposition, une contradiction, entre cet effet subjectif et la place qui est attribuée à l'analyste dans son discours parce que, d'après ce que nous avons l'habitude de dire, l'analyste n'est pas sujet dans l'expérience.

Dire qu'il s'agit d'une opposition est déjà prendre parti dans le cadre de la psychanalyse car, pour quelques analystes, pour beaucoup d'analystes, il faut bien le dire, cet effet subjectif est l'outil le plus important dans la direction de la cure. C'est ce que nous appelons le contre-transfert, grâce auquel il est possible de concilier la division subjective avec la pratique analytique même.

Au cours de cette année, j'ai eu quelques réunions avec des analystes de l'IPA pour échanger des idées à propos de quelques cas cliniques. Je tiens à vous dire que ce qui m'a le plus étonnée, ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est, d'un côté, le manque d'intérêt complet vis-à-vis du diagnostic différentiel et, de l'autre, l'actualité de

l'utilisation du contre-transfert pour avoir des repères aussi bien dans la cure que dans la construction du cas. Pour nous, par contre, cela est opposé. L'effet subjectif doit être traité ailleurs, au dehors de la pratique - dans l'analyse, dans le contrôle.

Comme vous le savez - Jacques-Alain Miller l'a évoqué il y a un moment -, une certaine tradition psychanalytique appelle contre-transfert l'ensemble des manifestations de l'inconscient de l'analyste en relation avec les manifestations du transfert du patient. Même s'il y a une relation avec le transfert, le contre-transfert a suscité, depuis toujours, des polémiques tout à fait diverses parmi les analystes des différents courants du mouvement psychanalytique.

Je crois que Sandor Ferenczi a été le premier à mentionner, dans une lettre qu'il a adressée à Freud le 22 novembre 1908, l'existence d'une réaction de l'analyste envers les dires de son patient : “ J'ai une tendance excessive, dit Ferenczi, à considérer comme propres les affaires des malades ”.

Freud a employé, pour la première fois je crois, le terme contre-transfert entre guillemets dans une lettre à Jung, le 7 juin 1909, mais c'est seulement en 1910, quand il évalue l'avenir de la psychanalyse, qu'il évoque, en parlant de la personne de l'analyste, l'existence du contre-transfert “ qui s'installe, dit Freud, à partir de l'influence du patient sur la sensibilité inconsciente de l'analyste ”.

Freud ajoute : “ Le moment est proche où il faudra poser l'exigence que l'analyste reconnaisse soi-même ce contre-transfert et le domine. En sachant qu'aucun analyste ne peut aller au-delà de ce qui lui permet ses propres résistances, nous exigeons, continue Freud, que l'analyste initie sa pratique avec une analyse et qu'il approfondisse cette analyse à mesure de son expérience avec des malades. ”

En 1913, dans une lettre à Binswanger, Freud souligne que le problème du contre-transfert se place parmi le plus difficile de la technique psychanalytique. L'analyste - il s'agit d'une règle, Freud le dit - ne doit jamais rien donner à l'analysant qui provienne de son propre inconscient. Dans chaque cas, il doit se détacher de son contre-transfert pour être libre lui-même. Vous voyez que Freud n'avait jamais envisagé l'idée que le contre-transfert puisse être utilisé pour la direction de la cure.

Par contre, Ferenczi, à partir des difficultés qu'il a trouvées dans certains traitements, a développé l'idée de l'analyse mutuelle, processus dont le parcours suppose que l'analyste donne au patient les éléments constitutifs de son contre-transfert, c'est-à-dire des confessions contre-transférentielles.

Mais c'est après la Seconde Guerre que le débat sur le contre-transfert a connu son point d'orgue, à partir surtout des disciples de Mélanie Klein, même si elle n'a jamais été spécialement attirée par ce sujet-là spécifiquement. Mais, à partir de la relation analytique considérée comme une dualité, Paula Heimann et Margaret Little auraient défini le contre-transfert.

Pour Paula Heimann - que tu viens de citer -, puisque l'inconscient de l'analyste englobe celui du patient, l'analyste doit se servir du contre-transfert comme d'un instrument qui facilite la compréhension de l'inconscient de son patient. Elle considère que la réponse émotionnelle immédiate de l'analyste est un indice de sa proximité au processus inconscient de son patient, et que le contre-transfert peut aider à focaliser l'attention de l'analyste sur les éléments les plus urgents des associations du patient.

A la limite, Paula Heimann pense que cette proximité lui permet d'anticiper les développements de la cure. Il peut donc arriver, dit-elle, qu'un rêve de l'analyste éclaircisse quelques éléments encore invisibles du discours du patient.

Si vous voulez, je peux vous raconter ma première expérience de contrôle, qui a été un contrôle de groupe que j'ai partagé avec des analystes installés depuis de nombreuses années.

J'ai écouté une analyste de l'IPA raconter sans aucune pudeur qu'elle s'était endormie pendant la séance d'un patient, qu'elle avait rêvé et que quand elle s'était réveillée - peut-être par un petit bruit dans la séance -, elle avait interprété son patient à partir de son rêve à elle. Bien entendu, pour elle ce rêve avait été induit par le récit de l'analysant.

Il faut bien dire qu'à partir de ce moment-là, je me suis dit que quand un analyste prend sa pipe, s'assied dans son fauteuil, vous laisse parler pendant cinquante minutes, il vaudrait mieux se demander à quoi il pense. Je vous assure que l'impatience des analystes lacaniens est une vraie garantie d'attention pour ses analysants.

Puisqu'on parle de récit de cas, je peux vous en donner un d'un analyste de l'IPA.

C'est un cas que présente Robert […], analyste anglais, membre de l'Institut de psychanalyse. Il a créé le *British Journal Psychotherapy*, il est directeur clinique de l'hôpital Castel et occupe un poste de professeur au Centre des Études psychanalytiques à l'université d'Essex.

Le cas. " Le patient, Monsieur A., paraissait beaucoup plus jeune que ses trente-quatre ans. Il était venu à cause d'un sentiment accablant de la finalité dans son travail et, au cours de la première séance, il était tombé en larmes - événement qui, me dit-il ultérieurement, ne s'était jamais produit auparavant. Cela avait été occasionné par une association que je lui avais proposée, une interprétation partielle. Il [le patient] parlait de la mort de sa mère alors qu'il avait environ huit ans et qu'il avait été récemment placé dans un pensionnat. Il qualifiait de manière saisissante ce pensionnat. Il disait : "C'était un lieu digne d'une rose d'Angleterre." Cette phrase avait, au niveau conscient, un éventail de sens condensés, une densité presque poétique. C'était un lieu particulier, il était situé dans la magnifique campagne anglaise. A première vue, son apparence était très belle mais cachait des épines. C'était un emblème guerrier - la Guerre des Deux-Roses. Il [le patient] se souvenait d'être tombé d'un arbre dans une partie du domaine connue sous le nom de Jardin des roses. "

Jacques-Alain Miller

Jusque-là, ça va bien. Jusque-là, l'analyste est sensible à un signifiant pêché dans le discours du patient, et puis - c'est très freudien -, les associations arrivent, et on voit…

Graciela Brodsky

" J'ai fait observer qu'une des associations qu'il n'avait pas faite, était que *rose anglaise* est une expression souvent utilisée pour une jeune et jolie femme, et que peut-être, inconsciemment, il avait recherché pendant toute sa scolarité cette jolie jeune mère. Et qu'en dehors de son immense respect pour son école, il y avait parallèlement une hostilité farouche devant son désespoir de ne plus jamais revoir sa mère. J'ajoutai qu'il voulait peut-être venir en analyse pour diverses raisons, l'une d'entre elles étant un désir secret de trouver une mère ici, une autre étant qu'il souhaitait peut-être décharger une partie de son désespoir sur moi. En un instant, il sembla déconcerté et se mit poliment à refuser ce que je lui avais dit à propos du désespoir : "Désespoir ? chose curieuse. Je ne me suis jamais senti désespéré après sa mort." Il commença à pleurer. "

Ce qui suit est l'illustration du contre-transfert, qui a permis à l'analyste d'arriver à ça.

Donc il dit : " Au cours du moment ayant précédé l'incident émotionnel [c'est-à-dire quand le patient commence à pleurer], le patient A. avait influencé mon psychisme de diverses façons, certain dont j'étais suffisamment conscient pour pouvoir lui proposer cette association.

J'avais été frappé par sa jeunesse apparente et par sa façon presque poétique de décrire la période qui avait entouré la mort de sa mère. Cette attitude cachait une tempête d'émotions que, me semble-t-il alors, il avait dû

subir. C'était plus qu'une supposition de ma part qu'une tempête furieuse avait dû se dérouler en lui, car je ressentais moi-même une espèce d'angoisse à propos de ce que cela avait pu être, pour un garçon de huit ans, d'être envoyé au loin puis de recevoir la nouvelle de la mort de sa mère.

Je crois que j'avais le sentiment d'être un spectateur impuissant devant la tragédie d'un autre, expérience qui pourrait presque me faire désirer de tomber d'un arbre afin d'y mettre fin. Et pourtant, il n'y avait pas de tragédie visible devant mes yeux quand j'étais assis avec lui. Je faisais face à une situation dans laquelle mon patient avait traversé des événements profondément bouleversants et j'étais celui qui était bouleversé. Dans cette circonstance, il n'était pas difficile de rapprocher mon trouble à son histoire. ”

Ça continue. On peut arrêter à ce moment où il se sentait tomber de l'arbre. Il va finir.

C'est simplement pour vous donner un exemple. C'est un contemporain, c'est un article qui a été écrit en 1997, c'est tout près de nous.

Je pense que le contre-transfert a été considéré par Lacan comme la somme des préjugés de l'analyste. Peut-être que si l'on considère les points où on est arrivé à l'IPA après avoir insisté pendant cinquante années sur le contre-transfert, en lisant cet article je pense qu'on pourrait dire qu'il ne s'agit pas seulement de préjugés du psychanalyste, mais de la jouissance que le psychanalyste extrait de sa propre introspection, peut-être une façon de penser à la jouissance de l'inconscient.

C'est ce que j'avais préparé pour partager avec vous. Je vous remercie de votre attention.

Jacques-Alain Miller

Je remercie Graciela de ce qu'elle a préparé ces trois derniers jours pour venir ici à mon invitation.

Parlons du cas puisque tu nous l'as lu. Ce qui me frappe c'est que, là, le contre-transfert ça ne me dérange pas trop. Il décrit une première séance. On a le sentiment que c'est une bonne première séance, c'est-à-dire qu'il a appuyé sur le point qui fait mal et, sous la forme de cette réponse émotionnelle, il a levé, en effet, sinon un refoulement - va-t-on dire qu'il a déjoué une résistance ? -, il a en tout cas permis au sujet d'arriver à une zone à laquelle il n'accédait pas auparavant. Et puis, il l'a fait d'une façon très lacanienne, c'est-à-dire qu'il a repéré cette expression, que l'on n'a pas comprise immédiatement, ce lieu qui était comme une rose d'Angleterre, il a pensé qu'il y avait une association de plus qui n'était pas apportée par le patient.

Ce dont il donne le témoignage, c'est qu'il croit y être arrivé par ses propres émotions à lui. C'est vrai que cette attitude-là n'est pas une attitude freudienne ni lacanienne. L'attitude orthodoxe ou classique, c'est-à-dire la nôtre, la nôtre en tant que nous prenons nos références chez Freud et chez Lacan, c'est plutôt de dire que, là, c'est le fait qu'il ait ponctué ce signifiant, ou qu'il ait apporté une valeur sémantique supplémentaire à ce signifiant, qui a produit cet effet.

L'attitude orthodoxe, l'attitude classique, comporte en effet pas du tout que l'analyste soit dans une attitude de partage ou d'identification ou d'empathie avec le patient, mais qu'il soit dans une attitude objective. Si on a pu s'imaginer à un moment que l'analyse était une science, si on a pu discuter dans ces termes, c'est parce qu'on supposait que l'analyste déchiffre. L'analyste déchiffre, repère par exemple un signifiant qui se répète, et lorsqu'il a vérifié la répétition d'un signifiant, il peut en déduire une certitude, ou cette répétition fonde en tout cas chez lui une certitude. C'est ce que Lacan explique dans le Séminaire XI : “ Le fondement de la certitude de Freud, c'est le repérage d'un réseau de signifiants ”.

L'attitude de l'analyste est donc là une attitude déductive. Freud qualifiait cette déduction d'inférence. L'analyste est en mesure d'inférer, à partir des signifiants antérieurs, un signifiant que l'analysant n'a pas encore produit.

Freud signalait, ce qui apparaît là dans cette première séance, la capacité étonnamment anticipatoire de l'interprétation, que l'interprétation fait fonction d'anticipation, mais grâce à un processus déductif qui est celui de l'inférence. On a pu le comparer aussi, quand on prenait comme référence la théorie de la forme, à compléter une figure pour qu'elle trouve son équilibre visuel. Il y a donc beaucoup de façons de thématiser cette anticipation signifiante.

On voit ici que l'analyste témoigne qu'il fait le détour par ses propres émotions. Ce qui me frappe, c'est qu'ici ça ne gêne pas. Ce qui, en termes freudiens et lacaniens, est thématisé dans des termes épistémiques, est ici thématisé en termes émotionnels, mais le résultat est le même.

Peut-être que dans la suite de la cure ça se met à être un obstacle, mais dans cette première séance, on ne voit pas ce circuit contre-transférentiel déranger la cure.

Je ne sais pas si tu peux dire quelque chose sur la suite ou si, par prudence, cette analyse s'arrête à la première séance.

Graciela Brodsky

On a seulement le rapport de cette première séance. On voit la différence, c'est-à-dire qu'avec la rose d'Angleterre, il s'ouvre une série d'associations mais au moment où il doit théoriser, rendre compte de l'efficace de son interprétation, il doit tomber nécessairement sur le contre-transfert, même s'il ne l'utilise pas. On peut se demander si vraiment il utilise le contre-transfert ou s'il suit simplement le déplacement de la rose d'Angleterre dans les différents…. Quand je disais l'autre jour que beaucoup de collègues de l'IPA ont le sentiment d'être enfermés, un peu comme dans le *coralito*, comme dans le petit enclos argentin…

Jacques-Alain Miller

C'est pour les finances là. C'est le grand problème. On ne peut retirer que très peu d'argent de la banque ces jours-ci. Cela s'appelle le *coralito*, le petit enclos, ils se sentent tous dans un petit enclos financier…

Graciela Brodsky

Je pense que c'est ça. Ils sont tout à fait obligés même de rendre compte de leur pratique en termes de contre-transfert.

Jacques-Alain Miller

Ici, c'est encore très raisonnable.

Graciela Brodsky

Pourquoi ?

Jacques-Alain Miller

Je trouve cela encore très raisonnable, non pas le compte rendu mais le fait. Sur cette toute petite séquence, on voit en définitive que c'est un signifiant qui le frappe, et, de fait, c'est très souvent comme ça quand on nous parle du contre-transfert. C'est finalement toujours suscité par un signifiant, et ici son contre-transfert n'est pas trop intrusif parce qu'il n'est pas quand même pas à dire au patient : “ Vous savez, au moment où vous avez dit rose d'Angleterre, je me suis mis à penser que j'étais comme vous, que vous êtes tellement malheureux que je suis malheureux aussi avec vous, et que j'aimerais bien tomber d'un arbre, me casser une jambe, si ça pouvait vous tirer d'affaire… ” Il ne dit pas tout ça.

Je considère que c'est là un exemple de pratique modérée du contre-transfert, une pratique très réservée. Il y a des exemples d'un autre ordre.

Je ne sais pas ce qu'en pense Éric Laurent.

Éric Laurent

Il y a un cas de Racker, justement, qui est une autre pratique, une autre façon de faire, où on va essayer d'apprendre justement dans cette variété d'usages.

Ici, on a un pôle. C'est le moment où ça ne dérange pas trop. L'affect accompagne le développement de la chaîne signifiante. Il a besoin de cette rhétorique-là. Il faut qu'il se sente sujet,

mais ça ne gêne pas.

Jacques-Alain Miller

L'analyste lacanien, ou en tout cas celui qui se met dans le sillage de Lacan, son contre-transfert est en quelque sorte logicien, et s'il suit Freud, également. Freud présente les choses en termes d'hypothèse, de prémisses, de conclusion, de déduction, d'inférence, etc. Il ne présente pas la tempête émotionnelle que s'oblige à présenter l'analyste contre-transférentiel.

Il faut penser qu'ils font ça toute la journée, c'est-à-dire qu'ils seraient le siège d'une tempête émotionnelle, strictement déterminée par le patient, toutes les cinquante minutes.

Ils se présentent comme une plaque sensible qui, au départ, n'aurait pas un état d'esprit en quelque sorte. Ce qui est assez singulier, qui est peut-être un artefact de la durée de la séance. On ne peut pas exclure que notre surprise à lire certains comptes rendus soit due au fait que c'est en effet le résultat de séances prolongées qui, finalement, libèrent chez l'analyste toute une activité mentale qui est chez les lacaniens inhibée par la durée plus restreinte de la séance.

Éric Laurent

Je ne sais pas jusqu'où on pourrait examiner ça, mais on pourrait se demander qu'à mesure, de même que dans l'histoire de la psychanalyse au moment où Lacan a touché à la durée de la séance à partir des années 60, que la volonté de l'autre côté de ne pas toucher à ça surtout, ne s'est pas mis à provoquer, parce qu'en même temps comme ils comprenaient de moins en mois pourquoi ça devait durer vraiment 45 ou 50 minutes, mais comme il ne fallait pas y toucher, ça a produit toute cette littérature de justification de ce temps de séance nécessaire pour que toute cette activité superfétatoire, cette activité autre, puisse se déployer, et qu'on a touché au temps dans la psychanalyse à ce moment-là.

Jacques-Alain Miller

Non. Dans l'exemple que prend Graciela, l'attitude de l'analyste est rassurante, parce qu'il continue de viser les énoncés du patient. Il nous donne l'exemple, dans son style, d'un analyste qui écoute le patient, qui est suspendu au détail de l'énoncé suffisamment pour être sollicité par le signifiant « rose d'Angleterre ». C'est en rapport direct avec ça qu'il éprouve une émotion, dont le résultat est de communiquer une interprétation, un peu rapide sans doute, à savoir : « Ce n'est pas le seul sens de rose d'Angleterre, on dit aussi rose quand il s'agit d'une jeune femme. »

Évidemment, il en donne beaucoup dans cette première séance. Il ajoute : « Et ça pourrait être votre mère. Et vous pourriez cacher une tristesse. » Et aussitôt l'autre se met à pleurer. On pourrait dire en effet qu'à donner si rapidement cette interprétation, il lui demande de pleurer un peu. Si vraiment il a fait ça, si vraiment il n'a pas simplement ponctué « rose d'Angleterre » mais en plus il a dit « cela pourrait être votre mère, et cela pourrait être vraiment terrible pour un petit enfant de perdre sa mère quand il est loin, etc., ça doit être très triste, etc. », et l'autre pleure, et il dit « bravo ». Peut-être pourrait-on dire qu'il y a une suggestion un peu insistante.

Mais ce n'est quand même pas aussi inquiétant, aussi étrange que lorsque l'analyste assume complètement le fait de ne plus écouter du tout.

Si l'on prend l'éventail des pratiques du contre-transfert, sous cette rubrique, il y a des façons de faire extrêmement diverses. Eh bien, à l'autre bout c'est autre chose. Racker, déjà, signalait : « Qu'on ne nous raconte pas d'histoire, l'analyste ne fait pas que d'écouter ». Il disait : « L'analyste a aussi des distractions, et ces distractions sont encore plus intéressantes que quand il écoute. » Le fait de la distraction, c'est vraiment là : à l'écoute de son propre inconscient. Alors que, dans ce cas, cela reste relié aux énoncés du patient. Ce qui intéresse l'analyste, c'est le moment où lui-même se déconnecte de la situation analytique.

Celui qui a thématisé ça d'une façon très valorisée, c'est Bion. Il a mis en jeu comme élément dans la situation analytique les rêveries de l'analyste. Il y a : " et comment donc ". Si c'est tellement utile les rêveries de l'analyste, à ce moment-là on commence à se détacher complètement des signifiants du patient. Là à la première séance, on n'en est pas à il répète toujours la même chose. Cinquante minutes, encore cinquante minutes, la machine à rêveries de l'analyste se met en marche. Et on a un exercice mental spécial.

J'ai trouvé très étonnant aussi une chose récente, un analyste californien qui raconte une séance. Le patient parle de certaines choses, mais lui a ses rêveries, ses ruminations qui rentrent dans le compte rendu de la séance.

C'est le début du traitement. Le premier fait clinique que signale l'analyste, c'est qu'il remarque lui-même une enveloppe sur la table à côté de sa chaise, l'enveloppe d'une lettre qu'il a reçue, et il commence à réfléchir sur l'enveloppe de la lettre qu'il a reçue. " Cette enveloppe était là depuis plus d'une semaine, mais je n'avais pas remarqué les lignes en bas de l'enveloppe. Il s'agissait d'une lettre d'un collègue italien, etc. " La séance comporte le compte rendu du fait que l'analyste se met à réfléchir à cet objet à côté.

Puis il revient au patient : " Le patient est là désespéré et continue avec obstination sur la voie des associations libres ". Je ne sais pas pourquoi vous riez parce que c'est écrit comme ça. Voilà, ça fait trois ans, au rythme de quatre séances par semaine, et il n'a rien à nous en raconter.

" Alors que le temps de la séance passait peu à peu, je fus à un moment donné perturbé par la pensée que je devais aller chercher ma voiture avant que le garage ferme à 18 heures " - j'ai fait allusion à ça la semaine dernière. " Je m'imaginais arriver au garage à l'heure juste, et j'imaginais que le garagiste était déjà parti, et donc que je ne pouvais pas reprendre ma voiture. Ainsi, dans ma rêverie j'éprouvai d'intenses sentiments de désolation, de solitude, mais aussi de nettes sensations physiques de la dureté du trottoir et de la puanteur des gaz d'échappement. "

Voilà la séance. La voiture, ça compte beaucoup. Il est californien, il est de San Francisco. En Californie la voiture c'est très important. Il rêve qu'il ne va pas arriver au garage à l'heure, qu'il a perdu son objet, et qu'il est dans la puanteur, etc.

" Et pendant ce temps-là, l'analysant continua à parler. " Désespéré, il se dit : " Peut-être que ma rêverie était une identification projective au sentiment de désespoir du patient ". Donc, il fait ce circuit.

" Le téléphone de mon bureau sonne au cours de la séance, le répondeur se déclenche. Je me sentis soulagé en imaginant le son d'une voix fraîche qui m'attendait sur la bande. Je sentais une petite brise rafraîchissante caresser mon visage et entrer profondément dans mes poumons. "

Ce qui le soulage encore, c'est qu'il remarque que sur l'enveloppe il y a une irrégularité de l'adresse, de ce qui a été tapé à la machine, qu'il y a comme une erreur, parce qu'on s'est servi d'une vieille machine à écrire et pas d'un ordinateur. A ce moment-là, il se souvient que son patient lui a dit qu'il se sentait " plus proche de moi quand je faisais des erreurs ", etc. " C'est à ce moment de la séance qu'un changement psychologique se produisit en moi ", et il se rend capable de décrire ses propres sentiments de solitude pour lui-même. Le patient continue de causer. Là, c'est l'activité mentale de l'analyste pendant les cinquante minutes. C'est extraordinaire.

On parle des garanties de la pratique, etc., les lacaniens normalement garantissent que l'analyste va s'occuper de ce que dit le patient. Alors que là, visiblement, il faut que le patient sache que la plupart du temps, dans la séance de cinquante minutes, l'analyste va s'occuper de ce qui se passe dans sa tête à lui.

À ce moment-là, il se souvient que le

patient avait décrit sa mère comme une femme “ avec de gros seins et un cerveau mort ”. Il fait alors une interprétation et il dit au patient : “ Vous me paraissez si désespérément étouffer pendant la séance que ça doit vous donner l’impression d’être étouffé par quelque chose qui semble être de l’air mais qui est en réalité du vide. ” Et il pense à la mère au cerveau mort, etc. A ce moment-là, le patient répond en s’animant : “ Oui, je dors la fenêtre grande ouverte de peur d’étouffer la nuit. ”

C’est là que ça se centre. C’est le fait que l’analyste a mis dans son interprétation finalement le mot “ étouffer ” et le patient en rajoute. Il a en effet l’air guidé dans la vie par le souci de n’être pas étouffé. Donc, dans la séance suivante, il raconte un rêve d’étouffement, d’asphyxie, et il pleure de tristesse avec de gros sanglots.

Conclusion de l’analyste. Il a suivi tout un processus mental qui est à lui, et puis il nous assure qu’à la fin il y a eu un point de capiton où le signifiant qu’il a employé fait écho chez le patient.

Là on a eu une divergence. Il s’est mis à penser à autre chose, il a été distrait, il a eu une rêverie mais, à la fin, il y a le point de capiton du signifiant qui s’opère.

Quelle conclusion tire-t-il ? “ Ma rêverie et son rêve faisaient sans doute partie d’un seul événement psychologique construit de concert entre nous et en grande partie inconsciente. Et c’est finalement à travers ma rêverie et son rêve qu’il a osé se permettre d’être vivant ”, le moment où, en effet, il se met à parler d’une façon plus animée.

C’est pour cet analyste l’exemple de ce qu’il introduit et qu’il appelle le tiers analytique. Le tiers analytique, c’est une façon d’aborder le grand Autre mais sous la forme d’un espace intersubjectif inconscient où l’on ne sait plus qui rêve. Le sujet du rêve, c’est une combinaison de l’analyste et du patient.

Ce n’est pas inintéressant parce que, sous une forme aplatie, ils essayent de recomposer quelque chose du lieu de l’Autre, mais sous la forme d’un partage des émotions et du partage du même inconscient. Son guide, c’est : prenez au sérieux vos rêveries. - Non seulement je suis aussi sujet de l’inconscient, comme le patient, mais le fait qu’il y ait deux sujets de l’inconscient fait qu’il y a finalement un tiers sujet, un tiers payant de son inconscient, un tiers sujet qui se manifeste sous la forme aussi bien des événements psychiques de l’analyste que des événements psychiques du patient.

Cela a deux faces. On peut dire que c’est absolument répugnant, que c’est vraiment la disparition de la clinique. Il ne peut plus y avoir de clinique, parce que la clinique suppose un minimum d’objectivité. Elle suppose pour le moins une distance, une position distincte de l’analyste et de l’analysant. Là, nous avons deux analysants dans la séance, avec simplement un analysant qui a plus d’expérience et qui observe mieux que l’autre ses propres processus psychologiques, mais c’est deux analysants dans la séance, avec simplement un analysant informé qui a les capacités d’auto-observation, et l’autre n’a pas de capacité d’auto-observation.

Cela le conduit à prôner une modification des règles analytiques. Il entend modifier la règle fondamentale “ vous devez tout dire de ce qui vous vient à l’esprit ”. Il considère que cette règle-là est incompatible avec la création d’un environnement analytique à même de provoquer la rêverie.

Si on suit la règle freudienne, l’analyste n’a plus d’espace pour la rêverie, parce qu’il est obligé d’écouter. Donc il faut modifier la règle fondamentale pour permettre à l’analyste de rêver pendant la séance. Il faut qu’il puisse rêver à l’enveloppe, au garagiste et avoir un petit vent frais qui le rafraîchit quand son répondeur téléphonique se met à marcher.

La règle freudienne inhibe la production de la rêverie de l’analyste, premièrement. Donc, il faut dire quelque chose : “ dites-moi tout ce que vous voulez ”. C’est proche de

certaines formes de ce que disait Lacan, après tout. - “ Vous pouvez dire ce que vous voulez, et moi je peux dire ce que je veux à ma façon ”. Il faut dérigidifier, flexibiliser la rencontre analytique.

Deuxièmement, il définit la situation analytique comme un espace de jeu, un espace winnicottien, où les événements psychiques de l’analyste et de l’analysant s’imbriquent les uns dans les autres.

On n’est plus du tout dans la situation à proprement parler de production de matériel et d’interprétation. - “ Nous sommes en train de jouer ”. Et ce n’est pas que “ moi, je suis dans une position d’interprète à l’égard de ce que vous dites, nous sommes en train de jouer et nos états mentaux s’imbriquent les uns dans les autres ”.

Donc, s’il y a un rêve, il est engendré dans cet espace commun et il peut être considéré comme un rêve du tiers analytique. C’est une façon psychologisante d’essayer de reconstituer le lieu de l’Autre dans une pratique qui le méconnaît complètement.

Éric Laurent

Comment on reprendrait la description du processus ? Une façon de le faire, il y a en a sûrement bien d’autres, mais une façon de le faire serait de dire : il a affaire à un sujet déprimé - ce qu’il appelle “ le sujet avec son désespoir ” -, un sujet déprimé qui a une parole un peu vide, et c’est pour ça qu’il dit : “ il poursuit les libres associations ”. Il a une parole un peu vide, il n’a pas le sentiment qu’il dise grand-chose sinon parler de sa dépression, et le type ne supporte pas, et donc il se met à penser à autre chose.

Jacques-Alain Miller

Cela fait trois ans, quatre séances par semaine, cinquante minutes. Il y a deux paroles vides au fond.

Éric Laurent

Pas entièrement puisque, quand même, le type a un souvenir-écran important sous la forme de la mère aux gros seins et au cerveau mort.

Donc, on voit en effet comment la dépression est liée sûrement à la dépression maternelle, et on a les gros seins. Les gros seins renvoient à l’objet oral, donc évidemment de l’objet oral on peut se dire c’est par là que le sujet peut passer de considérations un peu vides à quelque chose qui le fixe à un souvenir authentique, et que des gros seins à l’étouffement il n’y a en effet pas très loin, que c’est par là. Et que le type soit réveillé de cette dérive en se rappelant qu’il lui a parlé quand même, en sentant que le type a toute cette parole vide qu’il lui fait rentrer dans la bouche, il est un peu étouffé, donc il lui dit : “ j’étouffe ”. Mais moi, finalement, j’aurais affaire à quelqu’un comme ça, admettons, il me semble que j’aurais quand même retenu quelques signifiants préalables.

Mais penser que, pour le réveiller de cette dérive dans la parole vide, il faille à l’occasion marquer quelque chose de la série du type “ vous m’étouffez ”, du qu’est-ce que vous me refourguer ?, que de les prendre strictement dans la série orale et centrer sur l’objet oral et de ne pas toucher aux autres circuits pulsionnels, ça, j’aurais tout à fait cette idée-là. Que c’était pas du genre : vous déposez là tous vos déchets ici, pas prendre dans le truc anal, prendre dans le truc les gros seins, l’objet étouffant, etc., et que lui-même ça lui vienne dans sa rêverie sur l’idée je respire, etc., bien entendu il est contaminé par ça.

Ensuite, il se dit : ah ! c’est magnifique, ça fait capiton - mais c’est parce que, préalablement, il a quand même obtenu du sujet quelques expériences traumatisantes qui avaient eu lieu et qui avaient rapport avec cet objet oral.

Il a saisi lui-même la question de la perte de l’objet à travers son objet phallique à lui, la voiture - je vais la perdre, on va me la couper, enfin, le garagiste ne va pas me la donner, etc. C’est là qu’il saisit ça, et c’est sa dépression qui vient là, enfin son identification à ça. Donc, si on devait

contrôler le sujet, là, on enlèverait tout ça, on arriverait à le remettre sur le bon chemin, et lui dire : ce n'est pas comme ça qu'il faut faire mais quand même vous n'avez pas perdu le fil. Continuez dans cette voie-là, vers l'objet, centrez-vous vers l'objet. D'ailleurs, Lacan le dit bien : l'interprétation doit viser l'objet entre les lignes. Alors, allez-y plutôt, mon vieux, vers le réel, vers l'objet, plus vite vers l'étouffement.

Jacques-Alain Miller

Il a dit exactement : “ Il me paraissait si désespérément étouffer pendant la séance que cela devait donner l'impression d'être étouffé par quelque chose qui semblait de l'air, mais qui est en réalité du vide. Je pensai à sa mère, avec de gros seins et un cerveau mort ”. Il a pensé à ça mais il ne lui a pas dit. Il lui dit “ Vous me semblez étouffer ”, et il n'a pas livré l'association avec ce qu'il avait pêché comme signifiant antérieurement, la formule concernant la mère.

J'ai tendance à penser qu'en effet, par rapport à la séance que nous a présentée Graciela, on est à un autre bout de l'éventail. Il y a une règle analytique qui s'ajoute aux règles classiques qui est : la séance doit être pour l'analyste un espace de jeu mental. Il faut donc que la règle analytique, loin d'interdire à l'analyste sa rêverie, la favorise et l'active, la stimule.

Dire espace de jeu, c'est dire qu'on a un analyste qui n'est pas - on peut le dire en anglais - *interpretation oriented*, il n'est pas orienté vers l'interprétation. Quand il communique, il dit quelque chose à sa façon. Ce n'est plus un analyste qui interprète. L'acte analytique ne passe plus par l'interprétation, il passe par la faculté de rêver, par une déconnexion.

On peut lui dire qu'il y a quand même des choses qui vous restent, et c'est finalement les choses qui vous restent des signifiants du patient qui vous permettent de temps en temps d'avoir un effet que vous repérez.

Je ne crois pas là qu'aucun contrôle soit en mesure de modifier ça, parce qu'on s'attaque à tout à fait autre chose. On s'attaque en effet à la jouissance que l'analyste soutire de la séance analytique.

Les ipéistes pensent que l'analyste lacanien soutire de la séance une jouissance de pouvoir, une jouissance autoritaire. Là, au moins dans ce versant, on a le sentiment que des analystes soutirent une jouissance autistique, une jouissance autoérotique, la jouissance autoérotique de la pensée, et que personne ne les chassera de ce paradis-là. C'est peut-être un enfer, mais c'est peut-être aussi une rose d'Angleterre.

Il y a une jouissance et ils revendiquent la séance comme un espace de jeu. Laisser le patient à la jouissance du blablabla. Là, “ nous pouvons vous garantir la jouissance de votre blabla pendant cinquante minutes et… ” - l'un aura Sodome et l'autre aura Gomorrhe -, “ le patient aura la jouissance du blabla et l'analyste aura la jouissance de la pensée ”. On peut rêver du contrôle, qu'ils n'ont aucune raison de le demander, parce que c'est nous qui avons à apprendre…

Éric Laurent

C'est ma rêverie…

Jacques-Alain Miller

… Qu'il serait beau d'avoir en contrôle l'analyste californien !

Nous terminerons ces réflexions sur le moment présent la fois prochaine.

Fin du *Cours IX* de Jacques-Alain Miller du 6 février 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du Cours

(mercredi 13 février 2002)

X

RÉFLEXIONS
SUR LE MOMENT PRÉSENT - 5 -

Nos réflexions sur le moment présent dans le mouvement psychanalytique nous ont conduits cette semaine à essayer une formule qui est celle de la psychanalyse au pluriel.[*] Je considère que sa validité est suspendue à la poursuite de ce séminaire et qu'elle témoigne plutôt d'une interrogation sur l'articulation que les faits nous imposent entre le singulier de la psychanalyse, la psychanalyse au singulier, et la pluralité que nous sommes forcés de constater dans l'exercice qui se recommande de ce terme de psychanalyse.

Ce moment présent, nous allons l'illustrer par une étude fouillée, à laquelle a procédé Éric Laurent, de la théorie qui est celle de quelqu'un que nous pouvons appeler un collègue, sans le choquer lui-même, un collègue qui est président de l'Association internationale de Psychanalyse. Éric Laurent s'est dévoué à dépiauter l'œuvre théorique de M. Daniel Widlöcher, qui aujourd'hui, et pour quatre ans, va donner le ton comme il pourra dans cette Association internationale.

Nos réflexions nous ont conduits à mettre au premier plan le terme et le concept de contre-transfert, qui n'est d'ailleurs pas un terme clé pour M. Widlöcher, mais nous donnons à contre-transfert une acception élargie.

Qu'est-ce que le contre-transfert ? Au moment où Lacan publiait ses *Écrits* en 1966, il faut croire que c'était si peu un terme courant que Lacan était amené à indiquer en note - note 2 de la page 339 - qu'il s'agit du transfert chez l'analyste.

Le contre-transfert n'est pas ce qui viendrait contrer le transfert, n'est pas ce qui viendrait en opposition avec le transfert. Ce terme a une valeur comparable à celle de contrepoint et il désigne l'analyste comme le siège d'un transfert venant répondre au transfert du patient, d'une réponse de transfert.

Mais le transfert dont il s'agit dans le contre-transfert est essentiellement un transfert émotionnel, pulsionnel. Ce n'est pas un transfert épistémique, comme celui que Lacan définira explicitement à partir de 1967, celui de la supposition.

Le terme de contre-transfert s'autorise de Freud, de son texte de 1910 auquel s'est référé Graciela Brodsky la dernière fois, ce texte qui s'intitule « Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique »[1], et qui fut prononcé en ouverture du Congrès de Nuremberg, le second congrès de l'Association internationale, et en fait le premier où cette Association était existante, puisque le précédent était encore informel.

C'est un texte très intéressant - j'en avais préparé un commentaire pour la dernière fois, que je reporterai à plus tard - qui permet de se replacer en 1910 et de voir comment Freud prophétisait l'avenir de la psychanalyse. Il constatait qu'à l'enthousiasme des débuts avait succédé un certain sentiment de dépression chez les analystes en raison des grandes difficultés qu'ils pouvaient rencontrer et où il leur annonçait avant longtemps un accroissement de la puissance thérapeutique de la psychanalyse.

Ce qui donnait à Freud avant tout confiance en 1910 - ce n'était pas mal vu -, c'était la débilité de l'espèce

---

[*] La transcription de ce cours a été assurée par Catherine Bonningue, Béatrice Chahtoussi, Bernard Cremniter Jean-Claude Encalado et Gérard Le Roy.

[1] Freud S., *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, pp. 23-34 ; « Les chances d'avenir de la thérapie psychanalytique », *Œuvres complètes*, T. 10, pp. 63-73.

humaine, ce qu'il appelait *die Autoritätsucht*, le désir passionné ou la manie d'autorité, et puis *die Haltlosigkeit der Menschen*, la fragilité, l'inconsistance de l'humanité. Et Freud rassurait les analystes en leur disant : “ Vous pouvez faire fond sur l'inconsistance humaine et son désir passionné de l'autorité, pour penser qu'à force la psychanalyse gagnera à son profit cette autorité, à mesure même que la religion se débilite et que les identifications jusqu'alors proposées ne remplissent pas leur fonction. Donc, ayez confiance. Jusqu'à présent, l'autorité, la suggestion sociale n'a pas fonctionné en faveur de la psychanalyse depuis dix ans. ” Il avouait que, lui, Freud après tout ne payait pas tellement de mine, que l'on n'était pas porté à le croire, mais il prophétisait que, petit à petit, l'Autre social passerait du côté de la psychanalyse, et qu'il finirait par se produire un effet général qui favoriserait la puissance thérapeutique de la psychanalyse. Tout le monde finirait par être informé de la psychanalyse et, de ce fait, le déguisement des pulsions dans les symptômes ne serait plus opératoire parce que tout le monde saurait peu ou prou les déchiffrer. Dès lors, l'Autre social étant informé, il se produirait un certain abrasement du chiffrage symptomatique.

Ce qui était vraiment très bien vu et qui nous aide aujourd'hui même à comprendre pourquoi la clinique est floue, et pourquoi des catégories aussi équivoques que celle de la dépression peuvent être accréditées.

Mais, après l'avoir évoqué, je laisse le commentaire de cet article pour plus tard. C'est dans ce contexte que Freud mentionne le contre-transfert comme un phénomène à surmonter par l'analyste : “ Aucun analyste ne peut aller plus loin que ne lui permet son inconscient ”. Il introduit ainsi la nécessité d'une auto-analyse, voire d'une analyse en bonne et due forme de l'analyste par un autre analyste.

Or, ce que le moment présent nous invite à considérer dans l'histoire de la psychanalyse, c'est que, à partir du contre-transfert amené par Freud en 1910 comme un phénomène à surmonter, il s'est produit une extraordinaire dynamique dont on peut dire qu'elle a tout emporté sur son passage, hormis le cercle qui a continué de se référer à Lacan.

Pour Freud, la psychanalyse, quand il l'a mise au monde, c'était un déchiffrage de l'inconscient, un déchiffrage des formations de l'inconscient. Il revenait à l'analysant, dans l'expérience analytique, de produire du matériel, c'est-à-dire du signifiant lui étant opaque en raison du refoulement, et la fonction de l'analyste était celle de l'interprète, du déchiffreur.

Il suffit de se référer à ce moment initial - l'analysant produit à tout va du matériel dont il ne sait pas quoi faire, l'analyste est dans la position sereine, la position objective, la position neutre, du déchiffreur -, il suffit de se replacer à ce moment initial pour comprendre ce que Lacan en est venu à dire, bien plus tard, que l'analyste et l'analysant sont du même côté par rapport à l'inconscient.

En effet, pour l'un et pour l'autre, il y a une opacité signifiante à déchiffrer, l'analysant ne sait pas ce que ça veut dire et l'analyste non plus. C'est la fonction propre de l'analyste d'aider l'analysant à déchiffrer les formations de son inconscient. Donc, la position initiale est exactement celle que décrit Lacan, à savoir l'analyste et l'analysant du même côté par rapport à l'opacité du texte inconscient.

C'est à partir de cette disposition initiale que le transfert de l'analysant a été repéré d'abord comme un obstacle, comme une interférence, et c'est seulement dans un second temps - comme ça a été repéré - que l'obstacle a été transformé en moyen, puis même en condition du déchiffrage.

Eh bien, on peut dire que ceux qui ont élaboré la technique du contre-transfert ont pensé faire la même chose, à savoir qu'en effet le contre-transfert de l'analyste, le transfert de l'analyste, a d'abord, disent-ils, émergé pour Freud comme un obstacle, et ils se sont voués, eux, à transformer cet

obstacle en moyen et en condition de l'expérience analytique.

C'est ainsi, par exemple, qu'en 1975 Otto Kernberg, dans son article sur le contre-transfert où il valide cette catégorie, distingue le contre-transfert classique et la nouvelle conception opératoire du contre-transfert. Le contre-transfert classique, c'est celui que Freud a signalé en 1910 et qu'un certain nombre de textes ont développé, à savoir que l'analyste ne peut pas ne pas avoir une réaction inconsciente au transfert du patient et que c'est une réaction qu'il s'agit de surmonter.

À cette conception classique, il oppose comme opératoire une conception dite totale du contre-transfert, celle qui admet comme un facteur de l'expérience analytique la réaction émotionnelle totale de l'analyste au patient - totale ici veut dire que ce n'est pas seulement névrotique chez l'analyste, ce n'est pas seulement ses limites qui sont en cause. Et à partir du moment où l'on admet cette réaction émotionnelle totale, alors le contre-transfert devient un moyen de la compréhension du patient, et il est légitime de faire un usage technique du contre-transfert.

On comprend ce qui a, de façon irrésistible, entraîné la majorité des analystes dans cette voie. C'est que, du patient, ils ont pensé qu'ils n'avaient jamais qu'une connaissance indirecte, par le biais du langage. Lacan, bien sûr, à partir de 1950, leur a dit : " C'est là que ça se passe, c'est là que vous avez à interpréter, au niveau du signifiant. " Mais pour la majorité des analystes, le langage ce n'était qu'une expression très indirecte. Ils cherchaient, au-delà du langage, le vécu du patient, qu'ils ont été bien en peine d'atteindre. Pour eux, le signifiant était un obstacle sur la voie du contexte vécu. Et, logiquement, ils n'ont trouvé ce vécu que chez eux-mêmes. Ils se sont considérés comme un élément de l'expérience et le véritable contact vécu, ils l'ont trouvé par l'introspection. C'est chez eux qu'ils se sont mis à constater les phénomènes, en général d'ennui, de désespoir, de ravage, produits par l'expérience analytique. Et donc, le culte du vécu, que Lacan signale déjà au début des années 50, qu'il signale sans prévoir encore la dynamique irrésistible du contre-transfert, ce culte du vécu a conduit les analystes dans la voie de faire du contre-transfert un moyen, une condition, un instrument de l'expérience analytique.

C'est finalement ce contre-transfert qui a fragmenté la psychanalyse telle qu'on constate son état aujourd'hui du côté de l'Association internationale, que ça a été vraiment l'opérateur de la dissolution de la théorie et de la technique analytiques.

Cela nous donne une nouvelle perspective sur l'histoire de la psychanalyse. Lorsque Lacan a commencé son enseignement en 1953, il n'en avait pas après le contre-transfert qui n'en était qu'à ses balbutiements, il en avait après l'*Egopsychology*, mais qui nous apparaît rétrospectivement comme un solipsisme psychanalytique. On s'occupe de l'appareil psychique du patient comme étant un monde clos. Au point que si Kernberg a gagné une place dans l'histoire de la psychanalyse, c'est en essayant de faire une synthèse entre le solipsisme de l'*Egopsychology* et les relations d'objet.

Lacan en 1953 avait affaire, pas du tout à ce à quoi nous avons affaire aujourd'hui, il avait affaire à un solipsisme psychanalytique, et il pouvait donc diagnostiquer dans la psychanalyse de son temps un oubli de la fonction de la parole et du champ du langage. Et en face, il dressait l'édifice, il pointait l'évidence de l'intersubjectivité, de la communication intersubjective, c'est-à-dire qu'il faisait la théorie de la psychanalyse à partir de la relation analytique comme communication intersubjective. Il faisait la théorie de la psychanalyse comme une théorie de la pratique psychanalytique, alors que l'*Egopsychology,* pas du tout, elle partait d'une théorie de l'inconscient. Mais c'est vrai que Freud est parti de là.

Il est parti de l'interprétation des rêves où il n'y a pas la relation analytique d'une façon manifeste, où il y a du signifiant à déchiffrer, c'est tout.

En face de l'*Egopsychology,* héritière, entre guillemets, du solipsisme freudien, Lacan a dressé la communication intersubjective, et il a commencé par une description phénoménologique de l'expérience analytique. Il y en a un qui parle, il y en a un autre qui écoute, il y a du sens qui circule, il s'agit de savoir qui reconnaît ou non ce sens, ou va le chercher, etc.

En effet, du point où nous sommes, nous pouvons dire : " L'intersubjectivité a eu raison de l'*Egopsychology.* L'évidence de l'intersubjectivité a eu raison de la construction théorique de l'*Egopsychology*, aujourd'hui négligée, oubliée, que l'on met de côté même aux États-Unis. " Mais l'intersubjectivité a eu raison de l'*Egopsychology* sous la forme du contre-transfert, c'est-à-dire que l'analyste est apparu, dans l'expérience, plutôt sujet qu'interprète.

Le paradoxe, c'est que plus nous nous intéressons au moment présent et plus nous sommes reconduits en effet à ce moment de partage des eaux du début des années 50 où Lacan opposait à l'*Egopsychology* l'intersubjectivité, et où il distinguait d'emblée deux intersubjectivités, sur le registre imaginaire et sur le registre symbolique.

L'histoire de la psychanalyse depuis cinquante ans est faite d'une dynamique qui se poursuit et s'approfondit au niveau de l'intersubjectivité imaginaire, cette intersubjectivité imaginaire qui est au principe du pluriel de la psychanalyse contemporaine. En revanche, l'enseignement de Lacan est animé par la dynamique de l'intersubjectivité symbolique.

Du côté de l'intersubjectivité imaginaire, le pluriel est fatal, alors que, du côté de Lacan, l'attachement perdure à l'unité de la psychanalyse. Mais c'est une unité qui ne peut pas prétendre aujourd'hui surplomber ce qu'est la psychanalyse dans les faits.

Le lacanisme peut prétendre représenter le Un au milieu d'une configuration plurielle, dont il a aussi bien à rendre compte, et c'est ce à quoi nous nous efforçons.

La psychanalyse au singulier, j'ai eu l'occasion de le dire, est fondée sur les deux retours auxquels Lacan a procédé : le retour à Freud et le retour à la logique.

Le sens du retour à Freud en psychanalyse qui était promu par Lacan, c'est un retour au Un de l'origine, alors que Lacan en était déjà à constater la babélisation de la psychanalyse. Il a pu citer longuement, dans son article de " Variantes de la cure-type ", un texte de Glover qui faisait état de l'éclectisme croissant des psychanalystes à la date de 1954. Glover constatait que, dans les groupes analytiques, il y avait parfois des positions extrêmes mais que ce qui les tenait ensemble, c'était un groupe médian caractérisé par une absence d'originalité et par un éclectisme affiché.

C'est par rapport à cette babélisation que Lacan constatait qu'il avait recours à Freud pour restituer à la psychanalyse son singulier, par opposition à des déviations qui seraient autant de reniements.

A quoi attribuait-il foncièrement la pluralisation et la multiplication des déviations psychanalytiques ? Il imputait cet effet à la pression sociale, à ce qui est reconnu, à ce qui est requis pour être reconnu par l'Autre social.

Qu'est-ce que visait en fait Lacan, dès le début des années 50 ? Il visait la société américaine. Il se référait à l'immigration européenne aux États-Unis et il faisait une analyse, en effet, de ce que les immigrés décidés à s'assimiler, à se placer, étaient conduits à adopter des valeurs incompatibles avec la psychanalyse proprement dite.

Donc, déjà au début des années 50, c'est à l'américanisation qu'il imputait l'essentiel des déviations de la psychanalyse.

Maintenant, il n'est pas question de cet effet d'immigration, il est question de mondialisation, c'est-à-dire de l'extension universelle des valeurs

américaines dont nous sentons tous les jours la pression, même si, comme, paraît-il, le disait le *Corriere della Sera* il y a quelques jours, la France est le pays le moins américanisé d'Europe.

Le retour lacanien à Freud avait pour but de construire le Un de la psychanalyse contre son pluriel que Lacan voyait déjà proliférer.

La première thèse qu'offrait ce retour à Freud c'est " Freud et le Un de la psychanalyse ".

Ce Un de la psychanalyse est la chance de la psychanalyse au singulier parce qu'il est origine, et cela supposait bien sûr qu'on admette le privilège de l'origine, privilège dont il est très discutable qu'il soit aujourd'hui une évidence.

C'était encore une évidence en 1950 que l'origine avait un privilège, parce que le privilège de l'origine s'oppose à une thèse qui fait valoir la supériorité du développement sur l'origine, le privilège de l'origine s'oppose au privilège du progrès. Et Lacan pouvait faire fond là-dessus en 1950, et je me demande si aujourd'hui, en 2002, il est raisonnable de faire fond sur le privilège de l'origine par rapport au privilège du progrès. C'est beaucoup plus douteux.

Cela imposait à Lacan aussi bien de démontrer l'unité de l'œuvre de Freud, et donc ça le conduisait à privilégier chez Freud lui-même l'origine. Freud est origine, mais, en plus, nous privilégions dans Freud l'origine de sa découverte, c'est-à-dire le premier moment de l'œuvre de Freud, le ternaire des œuvres initiales, *L'Interprétation des rêves*, la *Psychopathologie*, *le Mot d'esprit*.

Cela conduisait aussi Lacan à interpréter la seconde topique à partir de la première et de privilégier l'unité de l'œuvre freudienne. Comme Lacan l'écrit page 404 des *Écrits* : " Les étapes et les virages de l'œuvre de Freud sont commandés par le souci de Freud de maintenir le sens premier dans sa rigueur première. "

C'est pourquoi l'intervention de Lacan dans la psychanalyse a pris d'abord la forme du commentaire de textes freudiens comme étant le musée, le refuge de l'origine de la psychanalyse où résiderait son unité, où serait à l'abri l'unité de la psychanalyse.

Il faut encore démontrer l'unité de l'œuvre de Freud, mais troisièmement, à travers Freud, Lacan pensait pouvoir, au début des années 50 et dans la suite, dégager les principes d'une discipline, ses fondements et une structure. Quand il considérait la relation analytique comme dialogue, il pouvait dire page 418 : " Le dialogue analytique a une structure. "

C'est ça le sens du structuralisme de Lacan. Le sens du structuralisme de Lacan, ce n'est pas la linguistique, ce n'est pas Lévi-Strauss, le sens du structuralisme de Lacan, le pourquoi de ce structuralisme, c'est la réduction radicale du multiple psychanalytique, c'est la construction de la psychanalyse au singulier.

Cette psychanalyse au singulier, Lacan a pensé pouvoir la construire sur le fondement de la parole. Et c'est justement ce fondement de la parole qui a été élaboré à sa façon par les doctrinaires du contre-transfert. Ils ont élaboré à leur façon une doctrine de la relation.

Tandis que, quatrièmement, le retour à Freud c'était pour Lacan aussi bien un retour à la logique de la découverte de Freud. D'où ce que nous avons admis comme allant de soi, mais dont nous voyons le relief aujourd'hui, aujourd'hui que nous nous intéressons à ceux pour qui ça ne veut plus rien dire, d'où l'accent incessamment porté par Lacan sur la rigueur et sur la cohérence.

D'abord sur la rigueur. Tout ne peut pas se dire concernant la psychanalyse, tout ne peut pas se faire au nom de la psychanalyse. Au contraire, ce qui se dit et se fait est toujours tenu de se justifier par rapport au fondement.

Et la cohérence. Cohérence de l'œuvre de Freud à travers ses variations, c'est-à-dire unicité de l'intention de Freud. Le retour à Freud c'était ça, un retour à l'intention de Freud, avec les contradictions et les

tensions que cela a introduit, dans la mesure où Lacan a été amené à imposer la logique freudienne à l'œuvre de Freud lui-même, à se prévaloir d'une logique freudienne s'imposant à l'œuvre de Freud.

L'enseignement de Lacan a en effet pris dans une tension entre la logique freudienne et l'œuvre de Freud, qui n'y répond pas toujours, a posé que cette logique prévaut sur Freud, et donc a jaugé les énoncés de Freud au gré de la logique freudienne.

On peut dire que, au nom du fondement de la psychanalyse, Lacan en effet a remanié le discours de Freud. D'où la tension qui parcourt l'enseignement lacanien, qui consiste, d'une part, à revenir à l'œuvre de Freud pour retrouver le sens de l'expérience analytique, mais, deuxièmement, à reformuler l'œuvre conformément au sens de l'expérience, et à poser qu'il n'y a qu'une seule façon de faire qui soit cohérente avec le dispositif, qu'il y a un usage et un seul qui est cohérent avec le dispositif freudien.

Cette thèse de l'unicité de l'usage est au fondement de ce que l'on a pu appeler le dogmatisme lacanien. Nous pouvons penser que ce terme est très injuste, mais il faut voir sur quoi il s'appuie. Il s'appuie en effet là-dessus : le sens du dogmatisme lacanien, c'est que la cure analytique a une logique. Et c'est ça l'essence du lacanisme en psychanalyse, que la cure a un point de départ typique et un point d'arrivée typique. Et c'est ce qui a fait dans le lacanisme l'acuité de la question de la fin de l'analyse. Le lacanisme, au moins le lacanisme classique, dit : l'expérience a un point de départ et un seul, une fin et une seule.

Ce qui fait que l'expérience a un parcours, est supposée avoir un parcours qui s'apparente à un processus de déduction. Cette conception culmine avec la proposition de la passe, qui veut dire il y a une logique de la cure, et qu'étant donné comment s'inaugure l'expérience analytique, elle se conclut logiquement d'une seule façon.

Sans doute cette conception, cette logique a été appareillée par Lacan de façons différentes. Il a pu saisir, dans un premier temps, cette conclusion de la cure comme l'établissement d'un nouveau rapport à la mort, et, dans un deuxième temps, il l'a saisie comme l'établissement d'un nouveau rapport à la jouissance, de telle sorte que, dans ce second moment, la logique de la cure est une logique du fantasme - c'est le titre d'un de ses séminaires. Mais ce qui vaut au lacanisme l'imputation de dogmatisme, ce qui lui rend difficile d'admettre le pluriel de la psychanalyse, c'est la thèse logicienne qui assimile la cure à un processus de déduction, et qui fait donc de l'analyste un opérateur qui n'est pas dans la cure comme un sujet qui amène ses émotions, son fantasme, ses difficultés, mais qui est un opérateur dont les particularités sont annulées. Que Lacan les disent sous le mode de la mortification ou de la traversée du fantasme ou de la position de l'objet petit *a*, ce sont autant de formulations qui sauvent l'unicité de la psychanalyse.

Il faudra maintenant compléter le sens du retour à Freud d'un sens du retour à la logique. On peut dire que Lacan l'a annoncé avant même d'annoncer son retour à Freud et qui n'est pas moins important. On peut même dire que le retour à Freud s'ordonne au retour à la logique, expression qui figure, comme je l'ai déjà signalé, déjà dans son écrit de 1945 sur « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », et qui conçoit la logique comme une base, je le cite, « solide comme le roc, et non moins implacable quand elle entre en mouvement ».

Bien que ce texte-là traite d'un problème arithmétique récréatif, ce qui l'anime c'est cette notion d'un mouvement implacable, en tant que logique, qui anime la cure analytique. Rien n'est plus loin, rien n'est plus opposé à la plasticité, la flexibilité, la mollesse, la mélasse, le côté dégoulinant, d'exprimer son rapport à l'expérience analytique qui prévaut aujourd'hui chez les tenants du pluriel.

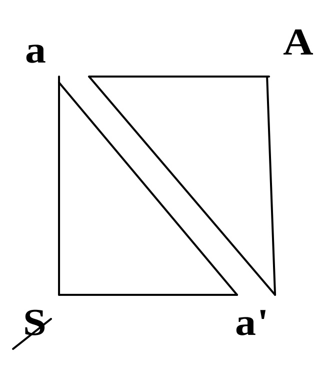
Je laisse de côté le sens du retour à la logique pour m'instruire, comme vous-mêmes, de l'effort qu'a fait Éric Laurent, explorateur, pour nous s'avançant dans des terres encore peu balisées de la pensée de Daniel Widlöcher, président de l'Association internationale de Psychanalyse, et qui ordonne sa pratique de la psychanalyse au concept de l'empathie, sauf erreur - afin de nous préparer à d'éventuels dialogues à venir.

Éric Laurent

Nous sommes maintenant familiarisés avec l'étrange paradoxe de l'usage contemporain du contre-transfert, où il s'agit de produire un tiers, conçu comme unité supérieure ou mise en continu de l'analyste et de l'analysant. C'est une sorte de modalité unienne du lien transférentiel.

Distinguons la structure du transfert qui, en elle-même, opère une réduction - de deux, elle produit un plus petit *a* - distinguons-la, cette structure du transfert, de la construction contre-transférentielle.

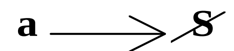
La séance analytique produit un effet de réduction qui n'est pas celui qui est visé ainsi. Lacan a pu faire apparaître cet effet de réduction de diverses manières. Par exemple, lors de la mise en place du schéma I,



il notait combien le fait qu'il y ait deux sujets, chacun articulé sur le triangle imaginaire, chaque sujet présentant son moi et son Autre, comment, quand il venait dans la séance, on avait un effet de réduction : il restait un sujet et l'Autre puisque, entre-temps, il y en avait un qui s'était réduit à la place de la mortification et là il faisait taire, lui, ses signifiants pour faire surgir le lieu de l'Autre auprès duquel le sujet calculait sa partie.

Ensuite Lacan a précisé, comme l'a montré Jacques-Alain Miller, que la mortification annonce et désigne le lieu de ce qui fait trou dans l'Autre - mort ou jouissance - et qui peut s'écrire de la lettre petit a.

Après le schéma I, la première ligne du discours de l'analyste va inscrire l'analyste à la place de petit *a* divisant, causant la division du sujet.



Cette place de l'analyste à la place de l'objet avait son repérage dans la tradition kleinienne du fantasme ou dans le surmoi à la James Strachey.

Nous retrouvons dans le vocabulaire du contre-transfert la réduction et la création d'un nouveau terme, mais rien n'est à sa place. Nous retrouvons un effort de réduction d'une part, puis de construction du tiers analytique, ladite tiercéité.

Par exemple, nous en étions restés la semaine dernière sur une séance d'analyse d'un analyste californien où surgissait une série d'objets en position de tiers qui ensuite constituait une unité supérieure. A ce propos, Philippe La Sagna lisant en parallèle ces textes et les textes que Jacques-Alain Miller a évoqués dans le Cours, remarque que dans cette séance, dont vous vous rappelez, qui par une succession d'associations donnait lieu et place à l'étouffement comme signifiant clé…

Jacques-Alain Miller

C'étaient les associations de l'analyste.

Éric Laurent

Les associations de l'analyste, absolument. La Sagna notait que le premier objet tiers, avant d'être une voiture ou ensuite le répondeur est d'abord une lettre, une lettre laissée là en souffrance, et en effet comme il dit, ça, ça ne s'invente pas, c'est vraiment

l'objet lacanien qui surgit.

Revenons d'ailleurs précisément sur cette lettre qui s'inscrit dans cette série des objets en marge, des objets qui débordent, qui surgissent sur ces marges de la séance, des associations. L'analyste dit : " Je remarquai une enveloppe sur la table à côté de ma chaise, elle était là depuis plus d'une semaine, j'y prenais rapidement des notes pour moi. "

Donc c'est vraiment un objet de type bloc-notes, enveloppe transformée topologiquement, au lieu d'être contenant elle devient contenu, enveloppe transformée en message comme à la fin du conte d'Edgar Poe que Lacan a fait valoir.

Mais cette opération topologique devient d'ailleurs le support, pour l'analyste, d'une interrogation globale si l'on peut dire, plus générale sur le langage comme tel et l'objet qu'il enserre, le mensonge fondamental qu'il comporte.

Remarquons, en effet, la logique implacable des associations de l'analyste. Il parle de l'enveloppe et il dit : " Je n'avais pas jusque-là remarqué les lignes en bas de l'enveloppe qui semblaient indiquer qu'elle faisait partie d'un envoi en nombre. Mais cela ne pouvait pas être le cas car il s'agissait d'une lettre d'un collègue italien qui m'avait écrit à propos d'un sujet lui paraissant très délicat et devoir rester strictement confidentiel. Je pensais avoir peut-être été crédule en croyant à la prétendue confidentialité de la lettre. "

Ça, c'est vraiment formidable, c'est une réflexion en effet sur la place et la fonction de la croyance dans le langage qui mérite toute notre attention, et ça s'arrête là. Ensuite, tout portera sur une autre croyance, mais enfin c'est à l'orée du développement.

De même, Yasmine Grasser a pu signaler la façon particulière dont André Green procédait, lui, pour construire sa fonction de la tiercéité, ou sa version de la tiercéité, elle en parle dans son article du volume *Qui sont vos analystes ?*

Nous pourrions distinguer un vaste éventail de modalités de constitution de cet objet tiers interne dans la cure, mais maintenant nous allons donc nous tourner vers une version particulière, celle de Daniel Widlöcher.

Nous examinerons la construction de ce qu'il appelle la co-pensée, mode *sui generis* du tiers analytique et nous examinerons son usage dans la pragmatique de la cure.

Les travaux de Daniel Widlöcher sont avares de cas cliniques, pour autant que j'ai pu en prendre connaissance d'une série d'articles. Je ne connais pas tout, mais je finirai par connaître tout, mais pour l'instant je m'approche, donc je saurai vraiment si c'est le cas ou pas plutôt à la fin.

Quelques vignettes dans tel ou tel article sont cependant suffisantes pour nous y retrouver. Et dans son dernier livre publié, *Les nouvelles cartes de la psychanalyse*, la mise en place de la problématique se fait dès le début du chapitre VI intitulé " La communication psychanalytique ".

Il oppose les tenants de ceux qui disent : " il existerait une asymétrie foncière entre l'activité mentale - quel beau terme, n'est-ce pas ? -, l'activité mentale de l'analysant et celle de l'analyste. La parole requise de l'un et le silence de l'autre matérialiseraient cette asymétrie, c'est le dispositif freudien. Eh bien pourtant, en réalité, il existe une grande identité dans le mode de pensée entre les deux types d'activités. "

Et il appuie cette déclaration sur l'identité et le refus de la dissymétrie sur un recours que nous commençons à connaître : " L'écoute de l'analyste est occupée par des représentations mentales, construites par référence à partir des paroles de l'analysant ".

Et, pour bien se démarquer de ce que…

Jacques-Alain Miller

Là, ça fait bien comprendre la valeur de ce qui paraît énigmatique quand Lacan assigne à l'analyste un " je ne pense pas ". On voit chez Widlöcher la notion de " comme analyste, je pense ", et " je pense de la même façon que

l'analysant ".

À l'horizon, cela s'inscrit dans la fragmentation de la psychanalyse. L'intention freudienne, c'est tout de même : il y a du matériel, l'analysant produit du matériel, il revient à l'analyste de le déchiffrer d'une façon objective. A l'horizon, le facteur analyste est en quelque sorte neutralisé, on fait la même analyse avec n'importe qui. Il y a quand même cet horizon d'objectivité de la cure analytique.

Alors que, d'une façon ou d'une autre, et ça se poursuit chez Lacan, en effet ça commence à dire : l'analyste est une présence mortifiée en tant qu'imaginaire dans la cure, donc il est dépouillé de ses particularités fantasmatiques, inconscientes, etc. Cela conduit en effet tout droit à l'analyste en position d'objet petit *a*, c'est-à-dire autre chose qu'un sujet, un déchet, un objet compact et dense, mais il n'entre pas en ligne de compte ce qu'il peut penser, ce qu'il peut croire, ses émotions, etc.

De l'autre côté au contraire, on voit bien que chaque cure est nécessairement dépendante des associations propres à l'analyste, en tant qu'il pense, en tant qu'il est sujet à une activité mentale, à des processus inconscients. Chez Widlöcher d'ailleurs, ce n'est pas l'inconscient qui est au premier plan, c'est l'activité mentale.

Éric Laurent
C'est l'activité mentale.

Jacques-Alain Miller
C'est le "je pense", c'est le cogito de Widlöcher.

Éric Laurent
C'est même un *co-cogito.* C'est le *co-cogito.* C'est très explicité.

Et pour bien se démarquer de ce qu'il a appris de Lacan dans les années 53-58 et de ce que les représentations mentales pourraient évoquer de signifiant, il oppose une conception linguistique de l'inconscient qui n'est pas la sienne, à une conception communicationnelle de l'interaction analytique.

Il distingue donc des formes de communication, en dehors et dans la pratique psychanalytique. Il note qu'il y a deux formes de communication naturelle, celles qui ont lieu en dehors de la séance analytique : la communication informative et la communication interactive. Pourquoi pas ?

" L'analyste et l'analysant, dit-il, doivent se dégager de ces deux formes de communication naturelle pour accéder à une théorie spécifique, à une communication nouvelle, la communication psychanalytique comme telle. " La voilà sa définition. Donc, " la communication porte alors non pas sur ce qui est signifié mais sur l'acte de représentation. "

Qu'est-ce que c'est ? Nous allons voir. L'acte de représentation c'est : je me représente étant en train d'avoir une représentation mentale, enfin me semble-t-il, mais je ne suis pas certain en effet, mais enfin voyons ce que c'est, c'est la communication par *insight*.

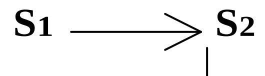
Elle fonctionne en deux temps. Premièrement, l'analysant découvre " une pensée impromptue, en rupture partielle ou totale vis-à-vis des pensées qui la précèdent ". Ça, c'est une expérience en effet fréquente chez l'analysant : j'allais vous dire ça, mais là justement il y a quelque chose qui n'a aucun rapport qui m'arrive à l'esprit. Ou bien : je vais vous dire quelque chose et là c'est plus un blanc, ça y est, ça m'échappe, je ne sais plus, etc.

Donc, il y a " une pensée impromptue en rupture partielle ou totale vis-à-vis des pensées qui la précèdent. L'analysant constate le hiatus - c'est nouveau, ou alors c'est perdu, ou bien je ne m'y retrouve plus -, [il] constate le hiatus et s'interroge sur les raisons de sa survenue. L'analyste de son côté communique à l'analysant une pensée qui aurait pu succéder à celle qui l'occupait précédemment " - Ah ! là, vous voyez, vous vous êtes arrêté de parler, vous alliez parler de votre mère ; c'est ce qui se passe à chaque fois que vous approchez

vraiment vraiment intense le rapport à votre mère, vous perdez le fil. Donc l'analyste communique quelque chose : encore un effort, approchez-vous de la chose.

Ainsi, dit Widlöcher, puisque l'analyste communique sa pensée, “ il y a une identité des processus de pensée. L'interprétation répond à la pensée impromptue et lui propose un développement immédiat. Ceci implique que l'activité de l'esprit du psychanalyste soit très proche de celle de l'analysant. J'ai proposé le terme de co-pensée pour définir cette proximité.” Voilà la définition. Arrêtons-nous un moment pour bien saisir la chose.

Donc il y a une première pensée,



notons-la S_1, il y a une pensée impromptue qui vient chez l'analysant. Il y a une pensée S_2 qui est induite d'ailleurs par cette première et qui est vraiment une réponse, qui vient en réponse ; c'est une pensée en continuité avec cette première pensée et appelée par celle-ci.

Il faut donc d'abord une première rupture avec la communication imaginaire, avec l'interaction première, moyennant quoi il y a surgissement d'une capacité nouvelle, un processus nouveau et spécifique s'installe dans la situation analytique, il s'agit de cette capacité de penser à la place de l'analysant - c'est dit comme tel -, d'être une partie de son système de pensée. Donc il s'agit bien vraiment de ce que désignait Jacques-Alain Miller comme le processus psychanalytique alors que l'analysant et l'analyste sont à la même place.

L'expérience tout entière se reconstruit à partir de cette réduction. Donc la dissymétrie du silence et de la parole, ou bien de la parole et de l'interprétation, n'en est plus une. Widlöcher réduit le silence du psychanalyste à n'être que l'index de sa double réserve, comme il le dit, à l'égard de la communication narrative et de la communication interactive.

Et qu'au fond il doit avoir une réserve, voilà la seule fonction de ce silence mais à part ça c'est pour mieux l'autoriser à être bruyant, c'est pour mieux l'autoriser à penser, pas du tout à être silencieux. Et après tout, l'analysant aussi doit faire silence puisqu'il faut qu'il abandonne toute planification du discours, je cite : “ et qu'il doit observer les pensées qui font irruption dans le champ de l'activité mentale, tout cela conduit à une forme obligée de silence, un fossé nécessaire entre l'état mental identifié et l'annonce d'une proposition censée exprimer cet état. ”

Donc le fossé en question, on le voit, c'est la distinction reprise entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation, il y a entre les deux une barrière.

Dans ce fossé, cette béance, Daniel Widlöcher est prêt à reconnaître que s'agite quelque chose qui a les rapports les plus étranges avec ce qu'on appelle communément pensée, puisque c'est après coup que le sujet analysant peut dire “ j'ai eu une pensée ”, mais ce qui est premier, c'est l'adresse à l'analyste, c'est parce qu'il veut parler ou, en termes de Widlöcher, “ c'est parce que le sujet se place dans une perspective de communication, dans une intention informative, qu'il adopte après coup une heuristique susceptible de dégager de l'ensemble des contextes une forme propositionnelle qui l'engage dans un acte de parole : j'étais en train de penser à…, ou j'étais en train d'imaginer que…, mais au fond dans les deux cas il n'est pas juste de se référer à une perception interne. ”

Là, on pourrait le suivre en effet. Dire “ je pense à ça ” n'est pas regarder une chose pensée qui s'agiterait dans le cerveau, ou qu'on lirait en “ mentalais [mentalise ?] ” comme dirait Fodor, on lirait dans le cerveau le ruban de la pensée qui passe et on dirait j'ai lu dans mon cerveau la pensée. Il dit lui-même, ou s'il y a surtout une attitude on dit j'étais en train de penser, mais ça désigne sans doute autre chose que ça.

Donc, comme il le dit, “ on est souvent étonné de l'extrême richesse

des contenus mentaux qui ont occupé un temps de silence assez court. ” C’est-à-dire que si c’était sur le mode du ruban de la pensée qui passait, on se demande comment un tout petit silence en effet peut amener ensuite ce qui m’est venu à l’esprit c’est... un flot ou un petit rêve qui devient tout un long récit.

Donc, plus que des pensées, Widlöcher admet que ce sont “ des actes de paroles après coup ”, je cite.

Jacques-Alain Miller

Qu’est-ce qui corrode ici l’expérience analytique ? C’est quand même cette fascination pour le mental. Au-delà du signifiant, il y a le mental, et ce mental est très difficile à capter, éventuellement immense. Ce qui est gommé, c’est l’attention minutieuse au matériel signifiant comme tel, qui ne l’occupe pas du tout. Ce qui l’occupe, c’est des spéculations sur quoi ? Sur une zone de l’expérience à quoi il n’a pas accès. Il n’a accès que chez lui à ces processus mentaux. A partir de ses processus mentaux, il se fascine pour les éventuels processus mentaux du patient. Alors que le lacanisme contemporain reste très proche de la position freudienne initiale, à savoir : du côté de l’analysant il y a une production de matériel signifiant, c’est-à-dire qu’un lacanien ne spécule pas sur le processus mental, il construit sur le matériel signifiant.

Éric Laurent

Construire une interprétation sur le matériel signifiant.

Mais alors, la fascination en effet pour le mental, pour l’au-delà de ce qui est dit…

Jacques-Alain Miller

… l’état mental.

Éric Laurent

Et donc il se demande comment il peut avoir accès à cela. C’est là où il mobilise toutes les ressources de la compréhension, et donc ressort le vieux concept d’empathie.

C’est une notion inventée à l’origine par un critique d’art, vers la fin du XIXe siècle, et reprise par le psychologue Theodor Lipps vers 1900 et que Freud a utilisée pour la *Traumdeutung* et pour *le Mot d’esprit*, Lipps étant un psychologue très éminent et que Freud aimait bien d’ailleurs.

Et donc cette empathie est une notion qu’il invente pour montrer - et elle est reprise par Widlöcher -, pour conjoindre processus cognitifs et processus d’identification. On n’en croit pas ses yeux, on se demande : mais qu’est-ce que cela vient faire ? Alors effectivement, on comprend mieux lorsqu’on s’aperçoit que le terme est aussi en faveur auprès du courant intersubjectif, le courant californien de Owen Renik. Et dans le *Psychoanalytic Quaterly*, il y a aussi des articles sur l’empathie. C’est au fond la constitution d’une nouvelle koinè avec des signes de reconnaissance, empathie en fait partie.

Jacques-Alain Miller

L’empathie a été présentée comme : d’où je suis, je rentre en contact avec ce qu’il y a de plus profond chez le patient…

Éric Laurent

De plus mental…

Jacques-Alain Miller

… de plus profond dans le mental du patient.

En fait, le seul mental auquel j’ai accès, c’est le mien, et donc, ce qui soi-disant est se mettre à la place du patient, c’est en fait mettre mon mental auquel j’ai accès, le projeter sur le patient. C’est quand même la version projective, dans ce sens-là, de l’analyste au patient qui est le seul fondement de ce qu’il appelle empathie.

Éric Laurent

Oui c’est au fond se fonder sur la projection imaginaire pour garantir d’avoir un accès, comme il dit, “ au sens au-delà d’un simple décodage du signifié ”.

Jacques-Alain Miller

Pas de déchiffrage, mais…

Éric Laurent
…mais l'accès au véritable sens.
Alors le jeu mutuel des projections imaginaires - je suis ton mental, tu es mon mental, etc. - assure l'interchangeabilité des pensées de l'analyste et de l'analysant.

Jacques-Alain Miller
Ah oui ! l'interchangeabilité ?

Éric Laurent
C'est moi qui le rajoute, c'est de mon cru. Je pense qu'on peut le justifier.
Donc interchangeabilité des pensées de l'analyste et de l'analysant qui se trouvent à la même place avec une co-pensée, qui me semble une version social-démocrate de l'accès à une copropriété du signifiant. Et en effet, comme il le dit, là c'est une citation : “ Dans la mesure où les inférences du clinicien tentent à construire une représentation qui résume l'état mental du locuteur, il est inévitable qu'à certains moments cette construction anticipe celle de l'analysant. ”
C'est là où je dis que c'est interchangeable, puisqu'il dit : c'est tellement bien reconstruit qu'au fond on anticipe et “ à la compréhension du présent s'associe alors une certaine communauté de pensée pour l'avenir immédiat ”. Ça me paraît très projet social-démocrate de l'avenir.

Jacques-Alain Miller
[…] on l'admet ça, mais ce qui est frappant là, c'est qu'il pense pouvoir construire une représentation résumant l'état mental présent du locuteur. Ça, quand même…

Éric Laurent
Nous, on n'ose pas.

Jacques-Alain Miller
Une représentation résumant l'état présent du locuteur…

Éric Laurent
Non, non. Nous sommes timides.
Où s'arrêtent tout de même ces jeux de copropriété qui posent quand même un *mind body problem*. Deux corps avec un seul esprit, jusqu'où ça va ?
Daniel Widlöcher nous rassure : “ Bien entendu cette co-pensée n'est que partielle. A la limite, son intérêt clinique réside dans des communautés de parcours associatif, réduites souvent à un simple enchaînement de propositions [qui peut se réduire à S1/S2, heureusement]. C'est ce qui explique que les meilleures interprétations du psychanalyste sont souvent entendues comme écho de la propre pensée du patient. ”
Donc ça, c'est la reprise de l'aphorisme freudien, de la constatation freudienne qui figure dans le texte célèbre de 1925 sur la dénégation : la meilleure preuve qu'une interprétation analytique est vraie, c'est que, de l'analysant, elle n'obtient pas le oui, elle obtient le “ ça je le savais déjà ! ”, c'est au lieu du savoir.
Et au lieu de prendre ça comme le grand avertissement freudien qui est : ne cherchez jamais le oui ! A la limite, si vous obtenez un non, ça prouve qu'au moins vous êtes quand même dans la bonne voie, mais pas l'assentiment. Sinon, soyez déjà bien content, vous obtiendrez simplement ce “ ça je le savais déjà ”. C'est l'humilité analytique par définition, c'est le refus de la thérapie suggestive, c'est le refus de l'exercice d'un pouvoir.
Tout ce qui a d'éthique, de grande vision morale si l'on veut, se ramène à : voilà, la preuve que là il y a co-pensée, c'est que vous faites une interprétation brillante et l'autre vous dit : Oh ! ça je le savais. Ça prouve qu'on pense la même chose.
Ou bien encore, comme le dit notre auteur, “ les mots manquent toujours dans la communication psychanalytique. Faute d'impératif conversationnel précis, les états mentaux revêtent un caractère chaotique et fluctuant qui ne permet pas qu'une idée claire en soit extraite - là c'est superbe - la compréhension analytique laisse voir un travail d'inférence sans fin. ”
Donc, l'analysant qui dérive dans

l'association libre et l'analyste qui dérive lui aussi dans sa co-association libre, voilà le travail d'inférence sans fin, d'où finalement on n'extrait jamais une idée claire et surtout pas un signifiant précis autour de quoi ça cristalliserait.

" En poussant le paradoxe, on pourrait dire que la séance idéale pourrait être ce double silence. "

Vous voyez ça !

Jacques-Alain Miller

C'est la limite de la conception qui substitue au signifiant le mental. Le matériel inaccessible de la séance, c'est le mental. Et donc, en définitive, la séance idéale serait celle où le patient et l'analyste ne seraient que mental, sans communication, sans matériel signifiant. Il n'y aurait que de l'immatériel mental. Substituer au matériel signifiant l'immatériel mental, et avec ça réussir à se cogner aux murs…

Éric Laurent

Alors, là où pour nous l'interprétation, la possibilité qu'un signifiant 2 vienne interpréter un signifiant 1,

$$\frac{S_1}{\$} \longrightarrow S_2$$

ça assure un sujet barré précisément, le sujet de la chaîne.

Pour lui à la place, le fait qu'il y ait un signifiant 2 ça assure, il suffit qu'il y ait une interprétation, une seule, ça assure l'existence supposée du mental et qui ensuite en effet assure l'immatériel de cet Un.

$$\frac{S_1}{\text{Un}} \longrightarrow S_2$$

C'est vraiment suivre ça, comme il le dit en poussant le paradoxe, mais enfin c'est une position quand même très paradoxale.

Alors, la réciprocité du phénomène n'apaise pas les tourments de Widlöcher, parce qu'en effet, à partir du moment où il y a cette imbrication, il note : " L'esprit du psychanalyste ne devient-il pas de la sorte le complice d'un autre appareil psychique qui le prend dans ses filets - le miroir -, le complice d'un autre appareil psychique qui le prend dans ses filets ? N'est-ce pas alors sa tâche de déjouer ce piège et de répondre par une non-réponse à ceux qui cherchent à se faire pensée en lui, etc. ? "

" Comment distinguer le jeu transfert contre-transfert de la co-pensée ? " C'est difficile. " Dans le processus de co-pensée, il ne s'agit plus de l'attribution au psychanalyste d'un rôle que le patient expulse de soi, mais d'une identité de pensée. "

Là, le rôle que le patient expulse de soi, c'est l'idée que le contre-transfert peut se définir aussi comme identification projective : Moi qui ai à faire avec le capitaine cruel, dirait l'Homme aux rats, moi qui ai à faire avec un Autre qui me persécute, qui me cherche, eh bien je vois Freud, simplement, et je dis aujourd'hui : Vous avez vraiment l'air sévère et cruel, c'est terrible, c'est épouvantable. D'ailleurs, venir chez vous c'est un cauchemar, c'est une plaie, vous êtes d'une agressivité sans bornes, etc. Donc il dit : voilà l'identification projective, en termes kleiniens ; mon personnage, je le loge chez l'Autre.

Mais là, il dit : la co-pensée ce n'est pas ça. C'est : dégagé de ces rôles imaginaires, j'atteins la véritable co-pensée, ou en tout cas son souci, comme, lui, il ne distingue pas symbolique et imaginaire, il est obligé de faire des efforts considérables pour s'assurer qu'il ne joue aucun rôle prévu dans les scénarios du patient, pour s'assurer qu'il est bien dans la co-pensée et que l'analysant pense.

Je cite : " L'analysant pense avec l'activité mentale de l'analyste - comme l'homme pense avec son âme selon Aristote -, eh bien l'analysant pense avec l'activité mentale de l'analyste, avec son travail interprétatif. Donc faute de dégager le lieu de l'Autre, dont les deux, l'analyste et l'analysant seraient

séparés, on obtient cette chimère de deux esprits dans un même corps, celui-ci donc quoique qu'on fasse force recours à la biologie et aux neurosciences ", parce que de ce côté-là, on aime beaucoup parler de la biologie et des neurosciences, sans qu'on voie tellement les rapports que ça a avec la pratique analytique mais c'est à côté. On dit : oui, oui, nous bénissons les neurosciences, c'est très utile mais à part ça. Les mêmes, justement, ont plutôt affaire à quelque chose d'extrêmement dématérialisé, Jacques-Alain disait immatériel, c'est vraiment ça. Et cela me fait penser donc aux travaux de l'artiste Bruce Nauman, que parmi vous ceux qui suivent l'art contemporain connaissent, c'est un habitué des grandes biennales. Il conçoit des installations, en général ça consiste à avoir un petit *cubicle*, une petite case dans laquelle on a son installation, sa vidéo, ses objets qui traînent et qui voisinent à côté des autres, et l'une de ses installations portait comme message, à l'intérieur de l'habitacle rituel, *Get out of my room ! Get off my mind !* s'adressant au spectateur qui vient là. Donc il lui met un truc en général soit attirant soit repoussant, donc soit très séduction kitch soit repoussant ignoble, comme on fait dans ces trucs-là et avec le truc, le message : *Get out of my room ! Get off my mind !*

Pour être bien sûr que l'avenir de la psychanalyse est dans cette co-pensée, Widlöcher réécrit l'histoire de la psychanalyse à partir de là comme ce qu'il appelle le triomphe de l'empathie, bien qu'il constate que Freud ne fasse aucun usage de cette notion et que le concept qu'il met à la place, Freud, lui, c'est l'identification.

Et qu'à cela ne tienne, il voit là une limite du cadre philosophique dans lequel Freud est pris - authentique n'est-ce pas ? Il dit : " Il faut reconnaître qu'à l'époque [à l'époque de Freud], le principe d'une stricte autonomie entre le sujet et l'objet selon la tradition cartésienne demeure un dogme philosophique fort. Bref, fidèle à une tradition philosophique forte, Freud ne passera jamais d'une perspective sujet-objet à la perspective intersubjective ". C'est une citation authentique.

Jacques-Alain Miller

L'intersubjectivité, dont Lacan faisait en 1950 l'objection alors que ['elle n'était pas prévalente dans le milieu] analytique, cette intersubjectivité a triomphé sur les modes du contre-transfert et de l'empathie.

Éric Laurent

Et en effet, il va refaire l'histoire de la psychanalyse comme montrer le triomphe de l'intersubjectivité, mais c'est l'intersubjectivité au sens que Lacan utilisait en appelant ça l'empathie.

J'arrête là peut-être, on reprendra la prochaine fois…

Fin du *Cours X* de Jacques-Alain Miller du 13 février 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Onzième séance du Cours

(mercredi 6 mars 2002)

XI

Nous n'en avons pas fini avec le contre-transfert et nous allons poursuivre sa mise en place, sa structuration, sous la forme de séminaire, un séminaire auquel participeront cette fois-ci Philippe La Sagna, qui m'a adressé un texte qui prend appui sur ce que nous avons pu mettre en place dans les cinq dernières réunions avec Éric Laurent, et Éric Laurent lui-même va poursuivre sur la ligne qu'il avait entamée à partir des travaux de Monsieur Widlöcher.

Nous n'en avons pas fini avec le contre-transfert et ce pour trois raisons.

Premièrement, ce terme nous donne la clé de ce que l'on peut appeler la logique de l'histoire de la psychanalyse. Le contre-transfert n'est pas cette clé, mais cette clé nous permet de la prendre en main, c'est-à-dire de construire la logique de l'histoire de la psychanalyse.

Deuxièmement, le terme de contre-transfert nous donne aussi une perspective sur l'enseignement de Lacan, une perspective qui est puissante au point que cet enseignement puisse nous apparaître comme un refus du contre-transfert, incessamment modulé sous des formes diverses.

Et troisièmement, de ce fait, la référence au contre-transfert nous offre les moyens de répondre aujourd'hui, à nouveaux frais, à la question “Qu'est-ce qu'être lacanien ? ”

On s'imagine volontiers, au moins en France, qu'être lacanien ce serait autre chose qu'être freudien. Cela m'a été, peut-être comme à vous-mêmes, réactualisé par les formules galvaudées dans les médias, les formules qui opposent les lacaniens aux freudiens. Admettons-le. Reconnaissons que c'est ainsi que nous sommes perçus, que nous sommes commentés.

Cette opposition des lacaniens et des freudiens prend pour critère la durée de la séance. Ce qui distinguerait le psychanalyste lacanien du psychanalyste freudien, ce serait que l'un pratique la séance de durée variable et, dans l'ensemble, courte, tandis que l'autre pratique la durée fixe et “ longue ”, entre guillemets - la durée précise étant en fait, il faut bien l'avouer, variable de la demi-heure, des trois quarts d'heure, des cinquante-cinq minutes.

Néanmoins, si au critère de la durée on substitue le critère du contre-transfert, il en va tout autrement. C'est ce que nous avons mis en valeur, souligné, lors des cinq précédentes réunions que nous avons eues.

En effet, la position freudienne orthodoxe, celle qui a été établie par Freud lui-même en 1910, quand il a amené le terme de contre-transfert - un terme rare dans ses écrits -, la position freudienne orthodoxe conçoit le contre-transfert comme un obstacle à la poursuite de la cure, un obstacle qui doit être réduit et en particulier par l'analyse de l'analyste.

C'est donc le fait d'une position que l'on peut dire hérétique, non freudienne, que de concevoir le contre-transfert comme un instrument, un moyen de la cure.

Eh bien, pour nous, c'est là le critère décisif. C'est ce critère qui justifie la psychanalyse lacanienne à se prétendre freudienne, freudienne orthodoxe. Et si l'on veut parler, dans ces termes, d'orthodoxie, de non-orthodoxie, nous disons que c'est là le critère qui fonde l'orthodoxie freudienne de l'enseignement de Lacan et de la pratique qui s'ensuit.

C'est un fait, un fait historique, que l'introduction du contre-transfert de l'analyste comme instrument de la cure - cela au début des années 50 - a été contestée, au sein même de l'Association internationale, au nom de

l'orthodoxie freudienne. Permettez-moi ici de me référer à l'article d'Annie Reich qui date de 1960 et qui a été publié par nos soins dans un recueil qui s'appelle *Le contre-transfert*, paru en 1987 dans la *Bibliothèque des Analytica* sous son titre traduit “ Quelques remarques supplémentaires sur le contre-transfert ”.

Annie Reich, qui n'était pas lacanienne, et au terme d'une décennie qui avait vu se multiplier les contributions analytiques sur le contre-transfert, contestait le parallélisme établi entre transfert et contre-transfert. Le parallélisme qui aurait été fondé sur le fait que l'un et l'autre de ces termes, d'abord conçus comme interférences et obstacles dans la cure, avaient vocation à être transformés en moyens et instruments.

Déjà en 1960, elle voyait se dessiner un engouement pour les relations interpersonnelles. Elle voyait déjà la relation analytique être englobée dans le registre plus vaste de ces relations interpersonnelles, et elle voyait déjà - ce déjà est bien fait pour nous manifester qu'il y a là une logique à l'œuvre - ces relations interpersonnelles menacer la psychanalyse d'une dilution - c'est son terme -, et aussi bien d'une confusion entre psychanalyse et psychothérapie. D'où nous sommes, nous ne pouvons que valider son pressentiment ou sa prophétie.

Annie Reich ne nie pas le phénomène du contre-transfert, mais elle conteste ce qu'elle appelle sa surestimation. De quoi s'agit-il dans cette surestimation ?

Elle admet qu'il y a des manifestations contre-transférentielles de l'analyste dans la cure. Elle admet aussi bien qu'il puisse y avoir lieu pour l'analyste de reconnaître devant le patient ses manifestations contre-transférentielles - ce qui est déjà l'amorce de ce que nous trouvons aujourd'hui promu dans le cadre de la psychanalyse intersubjective comme le dévoilement de l'analyste, *the disclosure*, dont Philippe La Sagna compte parler, et que j'ai évoqué il y a peu en le référant à ce nouveau déviant qui s'appelle Owen Renik. C'est-à-dire que l'analyste - elle ne le conteste pas - puisse avoir lieu d'admettre devant l'analysant des oublis et des erreurs, c'est-à-dire se décompléter, avouer que l'Autre n'est pas infaillible. C'est la valeur qu'elle donne à cette reconnaissance des manifestations contre-transférentielles.

Mais, en même temps, elle s'oppose à ce que l'on accable le patient des affaires privées de l'analyste. C'est donc dire que, déjà à cette date, on pouvait repérer cette tendance qui consistait pour l'analyste à faire part à l'analysant de ce qui pouvait l'émouvoir de l'expérience analytique en cours. Elle considère qu'il s'agit là de l'intrusion d'un matériel étranger à la cure et qui l'encombre et qui l'opacifie. Elle dit cela remarquablement en 1960 quand elle voit se dessiner cette pratique, cet usage de l'expérience ouverte par Freud.

Et de ce fait, elle s'opposait à ce que tout ce que l'analyste peut faire dans la cure, le faire de l'analyste - terme qui pour nous résonne de l'opposition que Lacan a construite avec l'acte de l'analyste -, elle s'oppose à ce que le faire de l'analyste soit mis sous la rubrique du contre-transfert. C'est-à-dire à ce que le contre-transfert soit conçu comme équivalent à ce que l'on a appelé alors la réponse totale de l'analyste au patient. Cette référence à la réponse totale de l'analyste, cette conception a été mise en avant par Heinrich Racker comme par Margaret Little, qui a même essayé de créer un mathème de la réponse totale sous les espèces d'un R majuscule.

La ligne de clivage, c'est qu'Annie Reich maintient contre vents et marées, qui se lèvent au cours de la décennie des années 50, la notion de la neutralité analytique. C'est sur ce critère-là qu'elle trace la ligne de partage entre les freudiens et les autres.

Les freudiens ne nient pas l'existence du contre-transfert, ne nient pas qu'il y ait, chez l'analyste, réponse émotionnelle au patient, des affects, ce que Lacan appellera le “ tu me plais ou tu me déplais ”. Mais c'est pour inviter

l'analyste à la vigilance à l'endroit de ses sentiments, de ses réponses émotionnelles, considérant précisément que l'élément sentimental fait obstacle au bon fonctionnement de l'analyste, et qu'il s'agit donc, ce contre-transfert, de le surmonter. Tandis que les autres, ceux qui dévient, selon Annie Reich, de la position freudienne, établissent une corrélation entre le contre-transfert de l'analyste et, si je puis dire, la structure du patient, ses pulsions et ses défenses.

La distinction est là entre un contre-transfert qui tient à l'inconscient de l'analyste en tant qu'il n'est pas, selon le terme freudien, purifié, et le contre-transfert rapporté au patient comme cause. Il s'agit de savoir quelle est la cause du contre-transfert. Est-ce que le contre-transfert tient à ce qui persiste chez l'analyste d'un inconscient non analysé ? Ou est-ce que le contre-transfert est à rapporter au patient comme cause, à l'inconscient du patient comme cause ?

Chez les autres, ceux qui dévient de la position freudienne, en analysant une réaction contre-transférentielle du patient, on peut obtenir une révélation de son histoire infantile et de sa structure.

Ce qui pour elle déjà lui apparaît comme non freudien, c'est l'idée que l'émotion de l'analyste est une réponse au patient et qu'elle est identique aux expériences les plus originaires du patient qui deviendraient, chez l'analyste, lisibles.

En effet, cette orientation transforme du tout au tout la pratique de l'analyse, l'usage de l'expérience freudienne, parce que, dès lors, l'analyse du contre-transfert est susceptible de remplacer la remémoration du patient, susceptible de remplacer la reconstruction du passé du patient. Le contre-transfert est supposé donner un accès direct - direct parce que l'analyste l'éprouve - à l'histoire inconsciente du patient.

Cela a des conséquences majeures sur la conduite de la cure. Cela dévalorise l'interprétation qui se trouve ainsi reléguée, comme elle le dit, à une place seconde - et elle nous décrit une pratique qui a pris forme dans les années 50 - et, à la place, cette pratique valorise la participation émotionnelle de l'analyste à la cure. Elle en voit le fondement, le point d'appel, dans la pratique étendue au psychotique, alors que Lacan, quand il évoque le contre-transfert, en 1953, dans l'introduction de son texte “ Fonction et champ de la parole et du langage ”, à cette date de 53, lie la question du contre-transfert à la fin de l'analyse. On voit qu'il n'en est déjà plus ainsi en 1960 et que c'est plutôt l'expérience avec les psychotiques qui pousse, favorise, cette surestimation du contre-transfert, la participation émotionnelle de l'analyste remplaçant l'interprétation.

Pour une classique comme Annie Reich, cela se traduit dans les termes suivants. On privilégie le ça par rapport à l'inconscient. On prétend établir un contact direct avec le ça en court-circuitant l'inconscient ou on réduit l'inconscient au ça.

Dans la même ligne, en 1966, Annie Reich, dans un article suivant, signale que la personne qui fait le plus de tapage autour du contre-transfert est kleinienne et que c'est Margaret Little, et que celle-ci amène une nouvelle définition de l'expérience analytique conçue comme “ une réflexion mutuelle du patient et de l'analyste, dans une sorte de miroir où l'inconscient de chacun se présente à l'autre ”.

C'est ainsi réduire ce qu'on s'imagine qui se passe chez le patient à l'émotion qu'éprouverait le psychanalyste, une réduction, et une déduction, que l'on pourrait, à partir de ce qu'éprouve l'analyste, déduire ce qu'il en est de ce qui se passe pour le patient.

Annie Reich nie cette déduction. C'est un point évidemment essentiel qui est compatible, harmonique avec ce que Lacan développera d'une logique du fantasme comme étant la logique de la cure, et où ce qu'il y a de déduction est interne à la chaîne signifiante du patient, et non pas une déduction qui irait de l'émotion de l'analyste à ce qui se passe pour le patient.

Mais, en même temps, elle établit une différence qui sera d'avenir entre le contre-transfert et l'empathie, cette empathie dont Daniel Widlöcher fait aujourd'hui le moteur de l'expérience analytique.

Elle voit entre contre-transfert et empathie deux usages distincts de l'inconscient de l'analyste. Dans son effort pour être orthodoxe, pour être freudienne, si elle valide l'empathie en l'opposant au contre-transfert - elle l'oppose au contre-transfert, mais elle n'a évidemment pas les moyens de se situer ailleurs que dans la même problématique en définitive -, c'est dans la mesure où ce qui l'occupe c'est de rendre compte de ce qu'elle appelle la compréhension psychanalytique, ce qu'on appelle d'un terme anglais - pas pour rien, il vient de l'école anglaise -, l'*insight*, le fait que tout d'un coup on sait, comme elle s'exprime. Il y a beaucoup de témoignages, dans l'expérience lacanienne de la psychanalyse, où l'on met en valeur ce “ tout d'un coup on sait ”. Eh bien, pour Annie Reich, cet *insight*, qui est le moteur de l'interprétation analytique, se fonde sur ce qu'elle croit être, ce qu'elle appelle “ une saisie intérieure qui provient de l'inconscient de l'analyste ”.

Il y a là un enjeu sérieux pour nous, c'est de savoir dans quelle mesure il est fondé de rapporter cette illumination, cette révélation de vérité, à une saisie intérieure de l'inconscient de l'analyste, dans quelle mesure c'est réductible à un processus logique, comme l'entend Lacan.

Pour elle, l'empathie, cette saisie intérieure, rend compte de ce que nous appelons le point de capiton. Mais évidemment, dans sa conception à elle, où elle oppose empathie et contre-transfert, l'inconscient qui est en jeu dans la compréhension psychanalytique, dans celle qui permet l'*insight*, ce savoir soudain, c'est un inconscient freudien, défini comme analytiquement purifié, qui permet à l'analyste d'orienter son inconscient comme un organe récepteur. C'est un inconscient qui ne serait plus encombré du fantasme, un inconscient dont les résistances auraient été éliminées.

Sur cette base, qui est distincte de celle du contre-transfert, l'identification au patient est permise. Ce n'est pas l'interaction mutuelle de deux inconscients chargés, c'est au contraire ici la purification analytique de l'inconscient chez l'analyste qui est la condition d'une identification au patient. C'est justement parce que l'analyste a élucidé son inconscient - je glose - qu'il est en mesure de s'identifier au patient sur le mode de l'empathie. Ce qu'on appelle ici l'inconscient purifié, c'est la capacité de s'identifier au patient. C'est un certain vidage de l'inconscient de l'analyste qui lui permet de s'identifier.

Cela permet à Annie Reich de dresser une liste de psychanalystes qui auraient, eux aussi, partagé cette conception de l'empathie qu'elle défend, qu'elle essaye de dresser comme une digue en face de la pratique contre-transférentielle de la psychanalyse.

C'est d'abord Robert Fliess, que Lacan cite dans son Séminaire, qui invite l'analyste à procéder à une identification transitoire au patient, de courte durée, pour savoir ce qu'il en est avant de revenir à une position extérieure d'évaluation.

Elle valide aussi bien Kohut. Elle admet sa version de l'empathie comme forme de communication primitive qui serait issue d'une fusion du petit enfant avec sa mère. Elle admet tous ces modes qui pour nous s'inscrivent très généralement dans la rubrique du registre imaginaire, mais en essayant de faire la différence avec le contre-transfert.

Elle fait appel aussi bien à la caution de Ferenczi, qui prônait chez l'analyste une souplesse du moi qui le met en mesure de s'adapter au patient, sans être arrêté par son inertie moiïque, par ses résistances, au point d'admettre d'ailleurs chez Jakob Arlow l'idée d'un mimétisme transitoire de l'analyste par rapport au patient.

Elle se recommande aussi bien de Roy Schafer qui défend que l'analyste interprète correctement à condition d'avoir lui-même éprouvé ce que le

patient a éprouvé - tout ça dans un registre distinct du contre-transfert.

Et elle inscrit dans la même rubrique Theodor Reik qui prônait en effet pour l'analyste un "devenir le patient ", afin de pouvoir percevoir en lui-même ce qu'il aurait éprouvé à la place du patient.

Chacun de ces auteurs mériterait d'être traité pour lui-même, mais ce que nous en conservons pour l'instant, puisque nous rentrons dans le labyrinthe du contre-transfert, c'est l'idée d'Annie Reich que tout ça n'est pas le contre-transfert, c'est de l'empathie dans la mesure où l'empathie est vectorialisée par l'*insight*, par la notion de compréhension. Tandis que pour elle, au contraire, le contre-transfert n'est pas vectorialisé par la compréhension mais il pousse à l'*acting out*, c'est-à-dire à l'*acting out* de l'analyste qu'elle définit comme un ratage de la compréhension de l'analyste.

Le critère ici en jeu, c'est : compréhension, non. Ce qu'elle appelle empathie, même quand c'est pour nous du registre imaginaire, c'est le moyen de la compréhension, c'est ce qui accouche de l'*insight*, tandis que pour elle le contre-transfert en fait accouche d'un *acting out* de l'analyste.

C'est une construction qui n'est pas sans mérite et en tout cas sans exactitude si l'on se réfère par exemple à une praticienne du contre-transfert comme la nommée Lucia Tower, qui se trouve également dans ce recueil que nous avons publié, dans son article intitulé " Contre-transfert " de 1955, et qui en effet conduit le contre-transfert jusqu'à l'*acting out*, dans ses termes propres. Ce n'est pas une interprétation, c'est elle-même qui donne un cas où il est question de la réaction contre-transférentielle de l'analyste avec *acting out*.

Disons un mot de ce cas. Voilà une patiente qui lui vient d'une autre analyse où elle aurait connu une " réaction quasi-psychotique " - mettons-ça entre guillemets - et qui commence avec elle, Lucia Tower, à la vitupérer rageusement et à l'agonir d'injures séance après séance. On n'a pas le détail, on a simplement cette description. Et l'analyste témoigne en avoir été un peu agacée, mais en même temps "la plupart du temps, je l'aimais bien ". Et donc elle la laisse faire, elle laisse se poursuivre l'expérience sur ce mode. La patiente l'injurie, tempête. - " Au revoir, à bientôt, à la prochaine fois ", etc. Elle ne moufte pas.

Et puis ça se paye d'un *acting out.* L'analyste s'en va déjeuner, agréablement, prend son temps, revient, et s'aperçoit que ses agapes ont eu lieu au moment où elle aurait dû être dans son cabinet pour recevoir cette patiente. Elle avait oublié le rendez-vous. Et elle témoigne, Lucia Tower, d'avoir été habitée de sentiments de rage, de culpabilité et d'angoisse entre cette séance qu'elle avait oubliée et le moment où la patiente revient.

La patiente revient, lui demande où elle avait été. L'analyste répond : " J'avais oublié " - ça, c'est le *disclosure*, elle admet son manquement -, " Je suis désolée ". L'analysante proteste dans la séance et puis finit par dire : " Eh bien, vous savez, docteur Tower, je ne peux pas vraiment dire que je vous blâme. "

Et merveille de l'*acting out* contre-transférentiel de Lucia Tower, comme elle s'exprime, " la défense disparut entièrement ". La patiente cesse de l'injurier et elle entre dans l'analyse à proprement parler. C'est, pour Lucia Tower, la preuve à quel point le contre-transfert est utile dans l'expérience analytique. Le contre-transfert vous fait faire de ces sortes d'*acting out* qui, finalement, libèrent la possibilité de l'expérience.

Elle conclut tout de même qu'il est probable qu'elle avait eu trop de patience avec cette patiente et que si elle s'était sentie, comme elle dit, plus libre d'être agressive avec la patiente, et de lui dire "ça va bien comme ça ", devant ses injures, peut-être qu'elle aurait gagner du temps.

Elle y voit tout de même la justification de ce qui se produit dans

l'analyse - et sans doute toujours pour elle - “ une névrose de contre-transfert, cette fois-ci heureusement de courte durée ”. Il faut dire que c'est ce terme de névrose de contre-transfert qui ne passe pas auprès d'Annie Reich, et dont on peut supposer qu'elle pense que c'est une question technique et qu'il faut savoir qu'il n'y a pas lieu que l'analyste, dans l'acte analytique, autorise le patient à dire n'importe quoi, en l'occurrence des injures à l'analyste. Et on ne manque pas de témoignages d'analyses lacaniennes, y compris d'interventions de Lacan, de refuser, de mettre obstacle à ce que l'analyste autorise l'analysant à l'injure, à cette insulte.

Voilà au moins un aperçu de la façon dont, en 1960, on pouvait voir déjà se dessiner ce qui a fleuri depuis et qui, aujourd'hui en effet, se présente comme une pratique empathique de l'analyse, une pratique contre-transférentielle, et ce qui s'en dégage à la pointe, une pratique purement intersubjective, qui laisse de côté aussi bien le terme d'empathie que le terme de contre-transfert, puisque c'est une pratique intersubjective qui se passe, on peut dire, de l'inconscient, qui fait l'économie de l'inconscient.

Un mot avant de passer la parole à Philippe La Sagna. Il est clair que, dans la perspective de Lacan, ce débat entre contre-transfert et empathie est tout entier à situer dans les impasses du registre imaginaire. Et ce qui fait défaut, d'un point de vue comme de l'autre, c'est tout simplement de ne pas considérer que l'analyse est une expérience de langage, parce que clairement, dans un cas comme dans l'autre, l'analyse est définie comme une expérience émotionnelle.

C'est donc l'occasion pour nous, c'est comme un réactif, de donner toute sa valeur à cette définition de l'analyse comme expérience de langage, ce qui pour nous est presque banal, et qui a une pointe tout à fait précise quand on l'oppose à cette problématique émotionnelle dans ces deux versions.

De ce point de vue, quand il y a contre-transfert c'est-à-dire qu'est mobilisé l'inconscient de l'analyste, la solution c'est l'analyse de l'analyste, son autoanalyse ou sa reprise d'analyse.

Quant à ce qui concerne l'empathie, l'*insight*, le tout d'un coup on sait, est par Lacan rapporté à un processus logique. De telle sorte qu'il est clair que ce qui oriente l'enseignement de Lacan à travers ces différentes versions, innovations, son évolution, c'est la position de l'analyste définie à partir du “ je ne pense pas ”, c'est-à-dire une position de l'analyste définie comme extérieure à l'inconscient, et, comme il s'exprime, de quelqu'un qui a affaire aux pensées, comment définir sa position sinon par le fait du “ je ne pense pas ”.

J'y reviendrai plus tard, mais c'est comme une nécessité logique qui excepte l'analyste dans sa position de cet ensemble des pensées auxquelles il a affaire.

D'autre part, il est clair qu'il faut bien constater que nous sommes ramenés dans ce débat à ce que Lacan a posé justement au début des années 50, la différence entre une intersubjectivité imaginaire et une intersubjectivité symbolique. Cette intersubjectivité imaginaire qu'il a pu appeler le discours intermédiaire où, en effet, il peut s'agir de rapport de sujet à sujet, mais où le sujet prend en compte l'être de l'autre comme donnée, et, par là, se trouve ouvert à tous les labyrinthes de la ruse où lui-même est joué.

En revanche, l'analyste d'emblée par Lacan a été défini comme celui qui fait taire en lui-même le discours intermédiaire, celui qui se déporte du côté de l'intersubjectivité symbolique, et capable d'amener une interprétation qui fait tomber la trame imaginaire de l'intersubjectivité.

Cette formule générale et initiale de l'enseignement de Lacan ne doit pas nous faire éviter de suivre dans leurs labyrinthes - et d'en recomposer, si nous le pouvons, la combinatoire - toutes les versions qui ont pu en être élaborées. J'ai dit le contre-transfert, j'ai dit l'empathie. Nous avons maintenant l'intersubjectivité rénikienne, qui est la

dernière fleur, la fleur la plus actuelle de cette histoire, et c'est celle qui a intéressé La Sagna auquel je passe la parole à la suite.

Philippe La Sagna

Ce qu'il faut saisir d'abord, c'est que nous sommes habitués à un terme qui est, dans Lacan, intersubjectivité, et le courant intersubjectiviste actuel outre-Atlantique n'a que peu de choses à voir avec ce que nous connaissons.

Je voulais d'abord voir ce qu'il vise comme ennemi, comme la chose à détruire. C'est au fond toute référence dans la psychanalyse classique à un courant positiviste, c'est-à-dire même à l'idée qu'il existerait quelque chose comme un inconscient fixe - en dehors de ses manifestations dans la cure -, qu'il existerait quelque chose comme une pulsion ou qu'il existerait quelque chose comme ce que Freud appelle la réalité psychique, voire sexuelle.

Et donc ce courant est un courant grossissant qui prend sa force spécialement sur la côte ouest des États-Unis, et qui au fond est la menace interne au sein de l'IPA. C'est-à-dire qu'à l'extérieur, il y a la menace des psychothérapies et à l'intérieur, la psychanalyse classique est menacée par ce courant qui se dit lui-même révisionniste - ils emploient ce terme - et qui vise à supprimer un certain nombre de mythes à l'intérieur de la psychanalyse.

Alors, comme le rappelait Jacques-Alain Miller, ce courant accentue le déclin de l'interprétation qu'évoquait déjà Annie Reich, et il fait valoir, à la place de l'interprétation, la valeur de ce qu'ils appellent *disclosure*, c'est-à-dire la divulgation à l'analysant d'un certain nombre de faits qui relèvent de la réalité subjective de l'analyste.

Ce qu'il faut maintenant voir avant de vous donner quelques exemples, c'est que ça n'est pas venu tout seul, cette idée-là. Alors évidemment, ça remonte à cette affaire du transfert et du contre-transfert, qui était d'abord un obstacle comme on vient de le voir et qui après est passé pour le meilleur éclairage de l'inconscient. Mais c'est venu aussi du courant de la relation d'objet, c'est-à-dire l'idée que ce qui éclaire le mieux sur l'inconscient, ce ne sont pas les formations de l'inconscient mais les modes relationnels que peut déployer un sujet par rapport à son entourage et en particulier par rapport à son entourage analytique et, là, c'est-à-dire par rapport à l'analyste.

Le troisième terme de l'attaque est beaucoup plus contemporain. C'est au fond les idées de la philosophie postmoderne qui vient d'Europe et en particulier des partisans de la déconstruction - c'est-à-dire Derrida par exemple -, les partisans qui sont plus développés au niveau outre-Atlantique du constructivisme social et aussi l'effet en Amérique de la dénonciation par Foucault de toute relation d'autorité.

Et un des grands arguments des intersubjectivistes, c'est de dire : il faut enlever dans la relation analysant/analyste toute relation d'autorité. Ça a été un grand débat à l'intérieur de l'IPA, dans les années 95-98, sur comment traiter du problème de l'autorité dans l'analyse. Et cette tendance s'appuyant sur les idées postmodernes, vise aussi à éliminer dans la cure toute idée d'un référent. C'est-à-dire ils utilisent la même idée que les postmodernes en philosophie : il n'y a que des discours et il n'y a pas de référent - et en particulier le référent par exemple pulsionnel, eh bien, c'est peut-être un mythe, ils ne s'en servent plus et…

Jacques-Alain Miller

On peut dire, si l'on veut, que c'est la tentative d'une psychanalyse sans réel.

Philippe La Sagna

C'est une psychanalyse sans réel ou qui n'admet, entre guillemets, comme réel - je dis entre guillemets - que le fait intersubjectif dans le ici et maintenant, c'est-à-dire la rencontre de deux subjectivités, même pas de deux inconscients. C'est : deux sujets se rencontrent et qu'est-ce qui se passe ? Mais l'idée que ces sujets aient une personnalité, une réalité psychique, soient déterminés par des pulsions, leur

semble de la mythologie ; c'est ce qu'ils disent.

Jacques-Alain Miller
Autrement dit, c'est à la fois postmoderne et positiviste.

Philippe La Sagna
Postmoderne et positiviste mais au sens pragmatiste, c'est-à-dire : qu'est-ce qui se passe dans le phénomène ici et maintenant ? Pas de réalité positive au-delà des faits. Ils considèrent que définir une réalité positive au-delà des faits, comme le font les freudiens, c'est de la métaphysique, si on peut dire.

Donc, il n'y a pas non plus de réalité transférentielle au sens où, pour eux, l'idée que le transfert est la répétition du passé, c'est-à-dire qu'il constitue une référence comme des faits passés à ce qui se passe à l'heure actuelle, faits qui seraient transférés dans la cure, ça leur semble aussi quelque chose appartenant, disons, à notre imagination.

C'est pour ça d'ailleurs qu'ils récusent le fait d'être des partisans du contre-transfert, parce qu'ils disent : nous ne pouvons pas être partisans du contre-transfert puisque nous ne sommes même pas partisans du transfert, donc on ne peut pas être contre.

Ils disent au fond : il y a le discours du patient ; l'idée que c'est la répétition d'un autre discours, c'est encore un préjugé.

Éric Laurent
Ils ne sont pas partisans du transfert comme répétition.

Philippe La Sagna
Ils ne sont pas partisans du transfert comme répétition. Ils sont à la limite partisans du transfert comme phénomène imaginaire, mais ce n'est vraiment pas ce sur quoi ils mettent l'accent.

Alors donc le contre-transfert n'est plus un problème et en particulier ils critiquent beaucoup, pour certains, l'idée que le contre-transfert soit une faute parce que, comme le souligne un auteur, ça a un effet négatif de considérer le contre-transfert comme une faute parce qu'ils disent en général ça entraîne un pédalage en arrière de l'analyste. Ils disent : ça, c'est pire au fond que l'erreur de l'analyste ; il n'a qu'à la reconnaître et il n'a pas à pédaler en arrière - j'ai trouvé l'expression assez amusante. Et au fond la réalité, si l'on peut dire, qui se maintient, ce n'est pas la réalité du transfert, c'est la réalité subjective, c'est-à-dire c'est le *data*, c'est le fait intersubjectif. Et il ne naît que dans la rencontre, c'est-à-dire il n'a pas d'existence hors des séances. Alors, la perspective postmoderne s'appuie sur un certain nombre d'auteurs dont vous connaissez, je pense, certains, par exemple comme Roy Schafer qui, lui, a d'abord introduit la narrativité.

Il y a quelqu'un de moins connu en France qui est Erwin Hoffmann qui, lui, s'appuie surtout sur les idées constructivistes, c'est-à-dire l'idée que toute réalité sociale est une construction.

Jacques-Alain Miller
Que toute réalité est sociale et qu'en tant que sociale…

Philippe La Sagna
Elle est une construction analogue à un jeu disons, analogue aussi par exemple à un jeu de cartes.

Dans les années 70 et 80, ces deux auteurs ont posé les bases de ce que certains désignent comme le tournant postmoderne de la psychanalyse.

Si la psychanalyse est bien reconnue comme une pratique de discours, celui-ci ne se réfère qu'à lui-même. Il n'y a donc pas de réalité au-delà et cela a entraîné évidemment une critique de toute la métapsychologie freudienne. Ils considèrent qu'on peut très bien faire de la psychanalyse - en particulier Schafer - sans le recours à la métapsychologie. La sorcière, la fameuse sorcière métapsychologie doit rejoindre le placard des idées anciennes avec la métaphysique et le scientisme, qui sont des choses - ils ne le disent pas comme ça mais presque -

bonnes à maintenir l'exception culturelle de la vieille Europe et le goût des Européens pour les choses positives.

Dans cette perspective, le but de l'analyse n'est plus de dévoiler le savoir inconscient ou de mettre en évidence pulsions et défenses déterminant le sujet, mais de l'aider à construire une histoire de sa vie qui tienne ou simplement qui lui plaise, c'est-à-dire une histoire dont il se satisfasse, voire de construire simplement dans la cure une conversation intéressante. Au fond la cure analytique, c'est l'occasion de fabriquer une conversation intéressante pour les deux, pour l'analyste et pour le patient.

Et la doctrine analytique elle-même est considérée comme un sujet de conversation plus ou moins intéressant entre les analystes. C'est-à-dire qu'il n'y a plus aucune référence à un réel au sens lacanien, et il suffit que les conversations plaisent aux analystes et aux patients.

Il n'y a aucune nécessité qui fait que la conversation va être orientée au préalable, donc vous pouvez réinventer votre subjectivité, et donc ça permet tous les discours possibles. Et il y a donc chez tout sujet une pluralité d'identités possibles, ce qui va de pair avec la théorie moderne des identités multiples. Il y a aussi une pluralité possible des théories, c'est-à-dire la doctrine elle-même, c'est une façon de raconter. Et le sujet n'est pas tant déterminé par le discours que restitué à une profonde indétermination qui est posée, par ces auteurs, comme une liberté.

C'est en accord avec la perspective contemporaine que vous trouvez dans les films de Woody Allen, c'est-à-dire construire le self vous savez, le sujet en train de construire son self et où au fond le mode d'œuvre d'art le plus répandu dans la vie contemporaine, c'est sa propre vie. Chacun peut devenir l'artiste de sa propre vie, ce qui est une thèse aussi constante au niveau des mouvements par exemple gays et lesbiens, mais qui est une thèse moderne. C'est-à-dire la seule création qui reste à chacun, c'est son mode de vie.

Alors, les relations du sujet et de ses partenaires, et les relations et les structures sociales sont conçues comme des règles arbitrairement construites et analogues à celles d'un jeu, c'est-à-dire la référence, en particulier chez Hoffman, c'est le jeu de cartes. Et ce qui l'intéresse aussi, c'est ce qu'ils appellent l'interaction réciproque. Il faut saisir qu'à l'intérieur du courant intersubjectif, il existe des partisans de l'interaction, qui se différencient des partisans de l'empathie parce qu'ils disent : c'est une pure interaction entre deux sujets, ça ne passe pas forcément par l'inconscient et ce qu'il faut viser, c'est plus des interactions que des discours. Parmi les modernes, il y a ceux qui tirent du côté de l'interaction.

Si le self devient ainsi multiple et changeant, on remarque cependant chez ces auteurs qu'ils maintiennent la plupart la catégorie de la personne. Parce que, même si les identités sont multiples, il faut une maison - c'est le terme de l'un d'entre eux - où s'abrite la pluralité des identités. C'est-à-dire qu'il faut que vos différents moi conversationnels, vous puissiez les loger dans un placard qui est la personne comme maison.

Alors évidemment, c'est un peu exotique pour nous, et ce qui est évident c'est que ça rentre dans la conception de l'analyse comme moyen cosmétique, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas sans lien avec une sorte de chirurgie esthétique du self et vous pouvez vous refaire en permanence une personnalité.

Et l'analyste idéal est donc le partenaire d'un jeu libre d'interactions et qui permet la recréation de chaque vie dans la cure, mais qui ne nécessite en rien de faire exister une vie passée, une histoire effective qui serait déplacée dans le transfert. C'est pour ça qu'au fond le transfert au sens freudien tel que nous le connaissons, semble dissous dans cette visée-là.

Ce qui va de pair avec ça, à mon avis, c'est que le grand obstacle à cette

libre conversation, c'est l'autorité de l'analyste perçue comme une limitation des possibilités de conversation. C'est-à-dire moins il y a d'autorité, plus on a de conversations possibles.

Et leur référence se fait au philosophe Richard Rhorty et en particulier en posant la substitution aux valeurs dures de la science des règles de la conversation et à l'exigence autoritaire et moderne de la vérité ou du réalisme, la pensée moderne d'une bonne conversation qui satisfait tout le monde.

Certains analystes se demandent ce qui est à préserver de Freud dans cette perspective.

On a vu qu'il y a l'orthopraxie - Jacques-Alain Miller l'a évoquée -, c'est-à-dire que la règle minimum à laquelle tout le monde doit se régler, comme au jeu de cartes, c'est la durée des séances par exemple, c'est-à-dire ce qu'ils appellent le cadre. Mais certains, en particulier je pense que Renik en fait un peu partie, pensent que, ma foi, ça aussi ça fait partie de la métaphysique, c'est-à-dire que le cadre aussi ne doit pas forcément être maintenu.

Alors, si la personnalité est multiple, la seule vertu du sujet - parce qu'il y a quand même des valeurs -, c'est sa capacité à établir un maximum de relations avec un maximum d'autres. Et là, la référence de certains c'est le Web, c'est-à-dire il faut que vous ayez beaucoup de connexions, et au fond si votre site personnel est très connecté, très recherché, eh bien vous êtes quelqu'un qui s'approche de la normalité, et il faut que vous créiez le maximum de liens. Et il y a même quelqu'un comme Goldberg, que je n'ai pas cité mais qui est absolument inénarrable, qui dit au fond : l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, mais il est structuré comme le Web - parce qu'ils ont lu Lacan, enfin je ne sais pas comment, mais ils l'ont parcouru.

Et Goldberg - qui est un transfuge, parce qu'il se réfère à Kohut et Kernberg mais il voudrait être un peu moderniste - pense que la grande valeur à faire valoir dans la cure, c'est la négociation entre l'analyste et l'analysant.

On voit bien comment c'est pour nous quelque chose de très instructif puisque c'est là-dessus que nous ne cédons pas. Et donc Goldberg dit : mais c'est formidable, il faut négocier en permanence - je ne sais pas quoi au juste, mais c'est une négociation.

Pour les partisans les plus récents de l'intersubjectivité, quand même, les points de vue postmodernes que nous avons examinés restent entachés de métaphysique, parce que par exemple Schafer et Hoffman sont des théoriciens, ils s'appuient sur la philosophie, et ça, ça semble extrêmement suspect à quelqu'un comme Renik, ce n'est pas assez pragmatique.

Le seul but de l'analyse pour Owen Renik, ça doit être la thérapeutique. C'est-à-dire la psychanalyse n'a pas pour visée la doctrine analytique ou l'élargissement pour le sujet de ses capacités à déchiffrer son savoir inconscient. Le seul critère c'est la thérapeutique, et au fond c'est le seul critère objectif pour lui. Et ça suppose que toutes idées classiques de la psychanalyse doivent être passées au tamis pour que l'on ne garde que les moyens qui ont une efficacité thérapeutique ; c'est ultrapragmatiste.

Et en particulier, il y a quelque chose qui est mis à la question, c'est la figure classique de l'analyste, en particulier chez Renik, ce qu'il appelle l'analyste anonyme, c'est-à-dire censé ne pas manifester, comme disait Annie Reich, des traits de sa vie privé.

Donc pour eux, et en particulier pour Renik, c'est un mythe. Et il y a d'autres gens, comme par exemple Stoloro et Hatwood, qui disent aussi : de même la neutralité de l'analyste est un mythe. Et au fond la différence entre transfert et suggestion n'est jamais pure, c'est-à-dire il y a toujours l'équation personnelle de l'analyste qui vient contaminer le transfert et l'interprétation.

On peut dire que c'est leur grande idée et, pour résumer simplement, ils

pensent que puisqu'on ne peut pas l'éviter - donc ils ne croient pas à la purification, ils croient qu'il y a toujours quelque chose de la subjectivité de l'analyste -, eh bien alors c'est le même mécanisme que pour le contre-transfert : puisqu'on ne peut pas éviter de s'en passer, on va s'en servir, c'est-à-dire on va utiliser le dévoilement de la subjectivité de l'analyste pour activer la cure.

Alors un exemple de Renik. Une jeune patiente qui a dévoué sa vie…

Jacques-Alain Miller
Là, nous sommes avec des auteurs que nous avons très peu parcourus jusqu'à présent, que vous avez lus…

Philippe La Sagna
Oui, j'ai lu quelques articles…

Jacques-Alain Miller
… Quelques articles qui sont de pointe et qui suscitent une réaction hostile de la majorité même de l'Association internationale…

Philippe La Sagna
Oui, il y a même eu en janvier 98 un débat sur le Web à propos des thèses de Renik, qui était un débat assez vif. Ils se sont assez disputés puisqu'au fond Kernberg par exemple n'admet pas ces thèses, et aussi une partie des gens raisonnables, entre guillemets, pour nous, comme Martia Cavell, qui sont des gens un peu cultivés, trouvent que c'est quand même assez allumé, que c'est assez peu sérieux…

Jacques-Alain Miller
Dans la mythologie, il y a l'inconscient comme il y a la pulsion, comme il y a le transfert. On a une théorie de la relation interpersonnelle pure.

Philippe La Sagna
Je crois que l'inconscient est peut-être le dernier bastion auquel ils ne s'attaquent pas trop, parce qu'autrement après, évidemment, ils ne pourraient pas rentrer dans leur banquet, ou difficilement. On voit qu'ils ne s'en servent pas, mais ils ne disent rien contre. Par contre, tout le reste est attaqué à boulets rouges : le transfert, la pulsion, enfin tous les concepts fondamentaux, l'inconscient évidemment…

Jacques-Alain Miller
Ils font comme le dernier Lacan.

Il y a un écho avec le désenchantement de la psychanalyse par le tout dernier Lacan qui met en question l'ensemble de la conceptualité métapsychologique.

Philippe La Sagna
Ce qui est évident par ailleurs, c'est qu'ils l'ont lu. Par exemple, Renik pourra dire que l'expression de Lacan « sujet supposé savoir » pour l'analyste, c'est un bonheur parfait. Donc, à la fois ils ont un côté extrêmement fermé et à la fois il est évident qu'ils ont une stratégie qui n'est pas uniquement pragmatique. Ils ont l'idée de déboulonner la psychanalyse classique en fait, ils le disent d'ailleurs.

Éric Laurent
[…] tout l'aspect réaliste, tout l'aspect réel, donc ils sont très contents que Lacan ait dit supposé savoir, parce que ça réintroduit en effet de la supposition et pas du savoir. Il n'est pas certain qu'ils l'aient beaucoup lu, mais en tout cas certains mots de la langue lacanienne sont choisis…

Philippe La Sagna
Oui. Je ne pense pas qu'ils aient une connaissance de l'œuvre de Lacan, mais disons qu'ils ne l'ignorent pas totalement…

Jacques-Alain Miller
C'est la psychanalyse définie comme une pratique de la fiction intersubjective sans réel.

Philippe La Sagna
Absolument. Alors, on est un peu déçu quand ils parlent de clinique. Évidemment, ils disent que c'est tellement intersubjectif, que ce n'est pas racontable, ce qui est logique

puisque c'est le *here and now*, c'est-à-dire il faut prendre ça quand ça sort du four.

Alors un cas. C'est donc une patiente qui a dévoué sa vie aux personnes handicapées et elle se sent dans la vie comme une petite fille perdue dans un monde d'adultes - c'est un cas qu'on a évoqué aussi - et l'analyste relie cela à l'abandon et aux mauvais traitements dont elle a été l'objet dans son enfance de la part de ses parents, parents qui étaient alcooliques et dépressifs. Et rapidement, il s'avère que la patiente ne supporte pas les temps de séparation de l'analyste, c'est-à-dire les moments où il va en vacances. Et l'orage se dissipe, enfin l'analyste arrive à négocier ses départs quand il s'avise que sa difficulté personnelle à négocier la relation avec cette patiente est liée au fait que lui-même a perdu sa mère enfant, et qu'au fond la douleur de cette patiente le renvoie à sa douleur à lui qui a perdu sa mère enfant. Et donc, la douleur retrouvée de l'analyste permet que la patiente retrouve sa propre douleur et en particulier - alors ça, c'est assez subtil - qu'elle ne mette plus à la place de sa propre douleur celle des personnes souffrant de handicaps dont elles s'occupent. C'est-à-dire il a l'idée que sa sollicitude était une façon de cacher sa douleur avec la douleur des autres. Alors, c'est amusant parce que lui cachait aussi sa douleur en quelque sorte…

Jacques-Alain Miller

On peut penser que c'est un exemple de contre-transfert, c'est une utilisation du contre-transfert, mais ce n'est pas ce qu'ils pensent.

Philippe La Sagna

Non, ils ne le situent pas eux comme contre-transfert, ils le situent comme phénomène subjectif.

Ce qui est très curieux, c'est que pour nous c'est typiquement un contre-transfert, c'est-à-dire il y a une réalité passée de l'analyste, mais il ne le situe pas comme ça. Et d'ailleurs il insiste pour dire ça n'est pas un contre-transfert.

La question qui est la leur, c'est de dire : s'il faut faire des divulgations, comment les faire ? Par exemple, là dans l'exemple que j'ai cité, tout s'est passé sans que l'analyste n'explique à son patient l'histoire de sa mère et de son désespoir quand il était enfant parce que sa mère était morte. Et il dit : voyez, ça peut très bien se passer sans divulgation, mais on aurait pu faire une divulgation. Et au fond tout le débat technique, c'est : qu'est-ce qu'on peut raconter ? comment ? et à quel moment ?

Par contre, l'idée qu'il existe un trauma infantile et que ce trauma soit la cause des désordres actuels n'est absolument pas mise en question. De même que pour cette patiente il ne se demande absolument pas si cette pauvre fille, maltraitée et qui débarque chez lui, n'est pas comme les héroïnes de Sherlock Holmes, une aventurière. C'est-à-dire il ne se pose pas du tout la position de *girl*/phallus de la soi-disant victime.

Et la mère aussi tient énormément le coup, c'est-à-dire dans le cas on voit quand même que tout est référé à ce qui s'est passé avec la mère. Ça va de pair d'ailleurs avec l'idée de certains que la tendance fondamentale du psychisme, ça n'est pas de résister à l'inconscient ou d'avoir des défenses ou de se défendre de la pulsion, c'est de partager ses contenus avec un autre psychisme. C'est-à-dire qu'il pense qu'il y a une tendance spontanée du psychisme humain à partager ses contenus - ça c'est une idée a priori -, c'est-à-dire le sujet vise toujours à faire partager ses contenus. Et au fond, il apprend ça de sa mère, c'est-à-dire c'est la mère qui apprend à l'enfant à partager ses contenus.

Alors, pour vous donner un autre exemple - je ne sais pas si j'ai le temps - de cette divulgation donc ou de ce dévoilement de l'analyste, c'est un exemple qui peut nous paraître moins sauvage mais qui donne une bonne idée.

C'est quelqu'un qui vient voir Renik pour des malheurs affectifs, dans sa vie

sexuelle, amoureuse, et des malheurs professionnels. Alors Renik règle assez vite les malheurs amoureux, mais il n'arrive pas à régler les malheurs professionnels et ce patient passe ses séances à lui expliquer comment il n'est pas aimé, il n'est pas reconnu, en particulier par son supérieur hiérarchique. Ça dure des heures - les séances dans les articles américains ça ne se dit pas une séance, ça se dit *an hour* c'est-à-dire qu'il dit c'était l'heure, l'heure du patient, et " l'heure précédente ", ça veut dire la séance précédente. Donc évidemment, on comprend que ça soit long, surtout quand le sujet se plaint. Et au fond, Renik dit : au bout d'un moment, j'étais exaspéré de ce type qui, visiblement, n'avait qu'une idée : se tirer en permanence une balle dans le pied au niveau social.

Et au bout d'un moment, l'analysant lui dit : j'ai l'impression que je vous agace, que vous êtes légèrement irrité, j'ai senti votre irritation. Et Renik lui dit : mais tout à fait ! C'est la démonstration même de l'effet que vous produisez socialement auprès de vos collègues. C'est-à-dire que si je vous dis qu'en permanence c'est vous qui créez cet effet, eh bien voilà la démonstration, c'est que vous m'agacez. Et donc voilà un exemple de *disclosure*, c'est-à-dire ça vient comme la meilleure interprétation, c'est-à-dire que l'analyste est vraiment agacé et qu'en le divulguant au patient, quelque part ça vaut une interprétation.

Ce qui est frappant aussi quand on lit Renik, c'est que le plus souvent ce qu'il obtient c'est une agressivité réciproque. De même, il a une crainte permanente qu'on idéalise l'analyste. Alors là évidemment, il vise par là à détruire toute la clinique de Kernberg, puisque la clinique des partisans du self, c'est de dire que l'essentiel dans l'analyse c'est de lutter contre les tendances à l'idéalisation, au moi grandiose. Eh bien, la thèse de Renik est très méchante, c'est de dire l'idéalisation n'est due qu'à une seule chose, c'est à la pratique de M. Kernberg. C'est-à-dire M. Kernberg idéalise l'analyste et après il retrouve ça chez ses patients.

Alors il dit, lui : il faut désidéaliser - et évidemment il a des côtés amusants - et il dit : mais il y a les ruses de la modestie, c'est-à-dire si vous faites l'analyste modeste qui avoue sa faiblesse, ses erreurs théoriques, vous risquez de tomber dans l'histoire juive suivante, qui est une histoire new-yorkaise sans doute. C'est un vieux juif qui se regarde tous les soirs dans la glace et qui dit : je ne suis pas très chic, je ne suis pas très beau, je ne suis pas très riche, mais moi monsieur je suis humble. Et au fond Renik, on sent qu'à la fois il se moque de ça mais j'ai l'impression qu'il n'en est pas loin ; d'ailleurs il n'est pas si humble que ça.

Alors, j'ai dit qu'il visait évidemment à attaquer toute référence à une idéalisation et à un analyste anonyme et idéalisé, mais ce qui est évident aussi c'est que ce courant intersubjectif vise à établir une parité à l'intérieur du transfert. D'ailleurs, c'est un terme qui revient souvent : il faut qu'il y ait une symétrie, une parité et même une mutualité entre l'analysant et l'analyste.

Et ils luttent contre ce qu'ils appellent les partisans de l'asymétrie, donc on en fait partie, puisqu'au fond c'est vraiment le chapitre I du séminaire de Lacan sur le transfert - le transfert est à concevoir comme asymétrique.

Mais ils ne s'en sortent pas ni entre partisans de l'asymétrie ni partisans de la symétrie par contre, parce qu'ils n'ont qu'une idée purement imaginaire de la question. Et si vous avez une idée imaginaire de la question, vous n'en sortez pas, parce que ces questions d'asymétrie et de symétrie s'éclairent si l'on introduit la notion d'imparité, c'est-à-dire que le fait qu'en effet le transfert introduit une imparité, une imparité en particulier au niveau du rapport à la jouissance des corps qui est un rapport qui, lui, n'est pas imaginaire mais bien réel, et au fond qui est en jeu dans le transfert. Ils n'ont aucune idée de ça.

Et leur idée aussi, démocratique on pourrait dire, d'effacer tout rapport d'autorité, toute différence entre analysant et analyste, leur fait, je crois,

rater la vraie différence entre l'analysant et l'analyste. Cette différence essentielle de l'analysant et de l'analyste ne peut être correctement posée à l'intérieur de la cure que si l'on saisit qu'elle ne se produit que dans le temps et le moment où l'analysant passe à l'analyste, et où se vérifie, dans ce passage, ce qui était fictif dans le transfert. Puisque la différence analysant/analyste, si on la saisit en termes de relations interpersonnelles, elle est toujours à mettre en cause. Elle n'est vérifiable réellement qu'au moment où le transfert en quelque sorte se dénoue, ce qui ne veut pas dire qu'il s'achève mais qu'on en saisit le relief - c'est ce que nous étudions à travers la passe.

C'est ce qui nous permet aussi de dire que la différence entre l'analysant et l'analyste contient un réel qui est aussi le réel de l'expérience, c'est-à-dire la question de quel est le produit d'une analyse et quelle est sa fin et en quoi ce produit tient à cette question de l'analyste comme formé dans l'expérience.

Alors, il n'y a aucune référence ou presque à leur formation, c'est-à-dire personne dans ces divulgations intersubjectives, aucun des auteurs n'évoque des moments de sa formation. Ils évoquent des moments de leur Œdipe, des moments de leur vie amoureuse, mais jamais des moments de leur formation comme analyste.

Ce qu'on peut dire aussi, c'est que Lacan - je saute un peu - soulignait à la fin de son enseignement que l'analysant tenait plus au couple analysant/analyste qu'à l'analyste lui-même. Je trouve que c'est une remarque très vraie, c'est-à-dire ce qui souvent est un obstacle à la fin de la cure, c'est cet attachement de l'analysant au couple, au rapport si vous voulez, il fait exister un couple analysant/analyste qui n'existe pas forcément.

Eh bien, je crois que les intersubjectivistes américains visent particulièrement, pourrait-on dire, à faire exister l'analysant et l'analyste comme un couple, c'est-à-dire à attacher l'analysant à la réalité de ce couple intersubjectif, qui au fond n'existe pas dans la perspective où l'analyste n'est pas sujet mais semblant d'objet. Voilà.

Jacques Alain Miller

Nous allons poursuivre la semaine prochaine, toujours sous forme de séminaire, cette investigation sur l'autre psychanalyse que la nôtre.

Fin du *Cours XI* de Jacques-Alain Miller du 6 mars 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Douzième séance du Cours

(mercredi 13 mars 2002)

XII

Nous rions.

C'est un fait que nous rions.

Nous rions ici assez souvent, bien souvent, peut-être trop souvent, depuis que nous lisons les autres psychanalystes, en particulier quand nous lisons leurs comptes rendus de cas, le récit qu'ils nous apportent de leurs interventions, la narration de leurs états d'âme, de leurs expériences émotionnelles ou « pensatives », si je puis dire, et leurs élaborations théoriques à ce propos.

Nous rions.

Ce rire est un fait et il exprime sans doute l'idée que nous avons, le préjugé que nous nourrissons de la supériorité de notre technique et de notre clinique.

Ce rire fait réfléchir, signale que nous pensons comme persuadés d'avoir le plan de la maison là où nous voyons les confrères se faire des bosses.

Je ne dis pas que ce rire est illégitime.

Néanmoins, ici et maintenant, ce rire est un obstacle épistémologique dans la mesure où nous avons entrepris de nous enseigner à nous-mêmes - et nous nous mettons à plusieurs - ce qu'il en est du moment actuel dans la psychanalyse, c'est-à-dire où nous tentons, si je puis employer l'expression, une réunification conceptuelle.

En particulier, ce cours dit de *L'orientation lacanienne* s'est voué depuis longtemps à étudier la logique de l'enseignement de Lacan, à la recomposer, à la scander, à mettre en évidence sa cohérence et aussi bien sa dynamique de transformation. Il faut reconnaître que ce n'est que de loin en loin que nous avons jeté un œil sur ce qui avait lieu ailleurs, et dans l'esprit plutôt de vérifier que nous n'en avions rien à attendre.

Eh bien, ces jours-ci, nous tentons une conversion du regard. Ce qui se fait ailleurs, et ce qui se fait par une population plus nombreuse que la nôtre, plus étendue dans le monde, c'est aussi de la psychanalyse. Cela, nous l'avons toujours admis en parole, mais ce dont il s'agit maintenant, c'est de nous apercevoir à quel titre nous y sommes impliqués.

Rions, mais sachons que, pour le dire en latin, *de te fabula narratur* - c'est de ton histoire qu'il s'agit aussi.

Ce qui s'est déroulé depuis un demi-siècle, hors de l'enseignement de Lacan, structure, organise, impulse des forces qui aujourd'hui nous traversent.

Il y a en effet désormais un monde psy, et dont la psychanalyse fait partie, que ça lui chante ou pas. La psychanalyse a été l'accoucheuse de ce monde, mais il l'a débordé et désormais il l'inclut.

Nous avons traduit cela jusqu'ici dans les termes d'une alternative : ou la psychanalyse ou la psychothérapie. C'est un emplâtre sur une jambe de bois. C'est vraiment une réduction du problème qui est bien plus pressant, bien plus ample, bien plus blessant pour la psychanalyse que ça. Si d'ailleurs nous avons dû, en particulier l'an dernier, réaffirmer cette alternative à nouveaux frais, c'est bien parce qu'elle s'avérait poreuse dans les faits.

Pour comprendre ce qui a lieu, il faut prendre une voie plus longue que celle du mathème. Il faut recomposer l'autre logique, la logique de la psychanalyse non lacanienne, si je puis dire - car elle en a une, c'est au moins ce que nous supposons. Nous n'en sommes à vrai dire qu'au commencement de recomposer cette logique.

Cela a fait irruption ici dans les conséquences de quelques interventions aventurées, publiques,

dont je dois encore porter - j'espère pour peu de temps encore - le poids d'images et de sottises qui vont avec.

Certains ont déjà contribué à ce travail. Éric Laurent va poursuivre sur les constructions de psychanalystes français contemporains.

A défaut de pouvoir apporter toute chaude cette logique de l'autre psychanalyse, je m'en tiendrai à proposer, avant de lui passer la parole, l'esquisse d'une chronologie, quelques repères, que nous avons d'ailleurs déjà, pour certains, évoqués.

La première date, 1949, est celle d'un article que l'on dit, plutôt en anglais qu'en français, séminal, celui qui a ouvert le champ, la voie, et qui constitue une référence toujours présente après un demi-siècle. C'est la date de l'article de Paula Heimann, intitulé « A propos du contre-transfert », parce qu'en effet tout a commencé par le contre-transfert et, il y a peu, nous étions encore à penser que tout en était au contre-transfert.

Ce texte, bref, accomplit ceci.

Premièrement, il a, dans l'autre psychanalyse, autorisé le contre-transfert. Lequel contre-transfert était dans l'orthodoxie analytique, celle qui s'est cristallisée après la Seconde Guerre mondiale, cette orthodoxie à laquelle Lacan s'est attaqué, celle de Hartmann, Lœwenstein, Kris - je dis 1945 parce que c'est là qu'apparaît *The Psychoanalytic Studies of the Child*, où ces trois se rassemblent sous la houlette d'Anna Freud -, dans l'orthodoxie, le contre-transfert était une source de perturbation de l'analyse, conformément aux indications de Freud.

La kleinienne accomplit ce geste inaugural de donner sa légitimité au contre-transfert, en considérant que non seulement il est inévitable, mais qu'en plus il est utile, suprêmement utile à la direction de la cure. C'est un outil de travail, un instrument de recherche - ce sont ses termes -, et il convient que l'analyste interroge ses sentiments.

Il doit avoir des sentiments. Il en a. Il ne doit pas les méconnaître, les démentir, mais au contraire les accueillir et les interroger.

Voilà l'acte inaugural, dont le sens est encore à dégager.

Quel est le sens de cet acte de Paula Heimann ?

Deuxièmement, en légitimant le contre-transfert, elle en donne une définition déjà élargie : « La totalité des sentiments que l'analyste éprouve envers son patient ».

Autrement dit, elle ne fait pas du contre-transfert une entité seulement relative au transfert du patient, sinon elle pose une équivalence entre ce contre-transfert et la réponse émotionnelle de l'analyste, dont elle considère que c'est la clef essentielle qui ouvre l'inconscient du patient.

Et troisièmement, ce faisant, discrètement, elle introduit une définition nouvelle de la situation analytique et de la position de l'analyste.

Il vaut la peine de citer les deux phrases - il n'y en a pas plus - qui constituent l'introduction d'une perspective nouvelle à cette date, au moins pour ce champ orthodoxe, une définition nouvelle de la situation. «La situation analytique a été étudiée et décrite sous plusieurs angles et l'on s'accorde sur son caractère singulier. » Elle n'en dit pas plus là-dessus dans le reste de l'article. « Mais j'ai le sentiment que l'on n'a pas assez souligné qu'il s'agissait en fait d'une relation entre deux personnes. »

Ce qui commence donc là à se faire entendre, c'est le thème de la relation, comme ayant été jusqu'alors méconnu dans la psychanalyse. Et corrélativement, elle critique et propose d'abandonner l'élaboration orthodoxe de la position de l'analyste, cette position qui, à partir des indications de Freud sur sa neutralité, avait selon elle conduit en effet à un portrait-type, un portrait-robot de l'analyste détaché, neutralisant ses sentiments, un analyste zéro, si l'on veut, un analyste voué à l'impersonnalité. Par rapport à cet analyste, le contre-transfert ne pouvait être en effet situé que comme une perturbation.

On sent bien qu'à travers, là aussi, des phrases discrètes, elle s'en prend à ce que Lacan à l'occasion a ridiculisé dans la position orthodoxe, cet effort d'impersonnalité, d'interchangeabilité de l'analyste que l'on pouvait encore moquer dans les années 50. Ne jamais rien bouger au cabinet de consultation, qu'il soit le plus neutre possible, que l'analyste soit habillé toujours pareil, qu'il soit habillé comme les autres analystes, etc. - choses qui font toujours rire.

On sent bien que c'est à ça qu'elle-même a affaire et qu'elle conteste en invitant l'analyste à ne pas reculer devant ce que l'on pourrait appeler un engagement émotionnel dans la cure. Bien sûr, cet engagement émotionnel était déjà favorisé par le kleinisme et introduisait déjà une atmosphère de la cure sensiblement différente chez ceux qu'on appelait les freudiens - légitimement à l'époque - et les élèves de Mélanie Klein.

Quatrièmement, je me permettrai là, pour ne pas être trop long, un simple petit commentaire, que me permet le fait de m'être reporté à tels documents que Philippe La Sagna a apportés la dernière fois, que je ne connaissais pas, et dont j'ai fait entre-temps mon profit.

Ce petit commentaire, c'est que Paula Heimann, apparemment, pensait qu'elle pouvait toucher à la position de l'analyste, modifier la définition de la position de l'analyste, sans mettre en question le statut de l'inconscient. Elle découple position de l'analyste et statut de l'inconscient, puisque, tout en modifiant dans le sens émotionnel la position de l'analyste, elle continue - on ne s'en aperçoit même pas tellement ça va de soi apparemment - de se référer à l'inconscient, et elle voit dans la relation le moyen d'accéder à cet inconscient du patient, en mettant en jeu celui de l'analyste.

Or, dans la position orthodoxe - défendons-la un petit peu -, justement, il y avait une corrélation très étroite entre position de l'analyste et statut de l'inconscient.

Pourquoi cette impersonnalité, cette réduction à zéro de l'individualité de l'analyste, cette tentative pathétique pour y parvenir ? C'était pour protéger le statut de l'inconscient, c'était dans l'idée que l'inconscient est déjà là, qu'il est inscrit comme une réalité objective, et que l'analyse, la cure, doit donner à cet inconscient déjà là l'occasion de se révéler, de se manifester de la façon la plus pure qu'il soit possible.

Ce réalisme de l'inconscient impliquait que l'analyste défalque sa singularité - on dit en anglais *to factor out* -, qu'il arrive à se mettre hors du champ d'expérience, afin de ne pas polluer, parasiter, le champ d'expérience qui doit permettre à un inconscient déjà là de se manifester.

C'est à ce titre que l'orthodoxie hartmannienne pouvait prétendre donner à la psychanalyse un statut de science.

Qu'est-ce qui commence, là, tellement discrètement ? C'est comme le Boléro de Ravel. Cela commence tout petit et ensuite ça va s'enfler jusque l'extraordinaire orchestration d'aujourd'hui.

Elle introduit la relation. Elle dit : « Dans la psychanalyse, la situation analytique est avant tout une relation de deux personnes. »

Eh bien, la logique qui commence avec Paula Heimann, la relation conduira irrésistiblement à se poursuivre pendant cinquante ans, jusqu'à aujourd'hui, à mettre en question le statut de l'inconscient. Et on peut dire - je m'aventure un peu parce que je n'ai pas encore fait toutes les lectures nécessaires, là aussi ce n'est pas préalable, j'essaye de rattraper le mouvement moi-même - jusqu'à nier l'inconscient. Ce qui a commencé avec Paula Heimann en 49 conduit aujourd'hui à un secteur au moins qui est encore rattaché à l'Association internationale, à considérer que l'inconscient est une hypothèse dont ils n'ont pas besoin.

Deuxième date - ce sont vraiment des repères -, 1956, Margaret Little.

J'ai fait référence à cet article la dernière fois, qui s'intitule « La réponse totale de l'analyste aux besoins de son

patient ».

On ne voit pas comment traduire *needs* autrement que par besoins. Cela consonne là avec l'usage que Winnicott faisait de ce terme.

Cet article s'intitule « R ».



C'est le seul mathème qui a été apporté pendant ces cinquante ans de ce côté-là. Cela traduit justement cet élément créateur.

On peut dire, toujours dans cette esquisse, sous réserve de lectures ultérieures, qu'elle largue le contre-transfert. Elle adopte la définition élargie de Paula Heimann, mais elle n'appelle plus ça le contre-transfert parce qu'elle dit que l'on ne s'y retrouve pas dans ce cas-là.

On voit déjà ce qui la dérange dans l'emploi du terme contre-transfert. Contre-transfert, ça continue de faire référence à l'inconscient, et ça continue de faire référence au transfert, et c'est encore trop, parce qu'on pourrait s'imaginer qu'on vise seulement l'attitude inconsciente de l'analyste envers son patient. Mais ce n'est pas à ça qu'elle a affaire, elle, dans son expérience.

On pourrait s'imaginer, si on dit contre-transfert, qu'il s'agit des éléments inconscients non analysés de l'analyste, ou encore qu'il s'agit de la rencontre du transfert du patient par l'analyste.

Margaret Little a, au contraire, une idée beaucoup plus grande, beaucoup plus grandiose de ce dont il s'agit. Ce qu'elle prend en charge dans la direction de la cure, et dont elle fait, disons dans notre langage, un objet de la direction de la cure, c'est la réponse totale de l'analyste, consciente aussi bien qu'inconsciente.

Son signifiant R inclut tout ce qu'un analyste « dit, fait, pense, imagine ou ressent ».

Déjà, là, et d'une façon encore plus avouée, plus manifeste que Paula Heimann, elle fait le pas suivant. Je ne force rien à dire que la perspective R sur l'expérience analytique efface, du point de vue métapsychologique, la différence entre conscient et inconscient, et du point de vue technique, efface la différence interprétation et comportement.

Cette globalisation est aussi bien à l'œuvre dans l'usage du terme *need*, les besoins du patient. Il ne s'agit pas simplement là des besoins en tant qu'ils seraient différents des pulsions, etc. Cela implique tout ce qu'il faut lui apporter, y compris les dispositions qu'on a à prendre avec l'entourage, le médecin, l'hôpital, etc., les contacts qu'on a à prendre autour pour que l'expérience soit possible.

C'est l'occasion d'ajouter que ce qui est le moteur de cette logique, c'est l'ouverture de la cure analytique à des patients qui ne sont plus ceux de Freud, comme chacun le souligne. C'est l'arrivée des *borderlines*, des psychotiques, des enfants, etc. C'est ça la poussée que la psychanalyse elle-même a induite qui est la base matérielle de cette logique conceptuelle dont je donne ici l'esquisse.

Margaret Little elle-même traite le terme de besoin non pas comme un concept mais comme un terme passe-partout. C'est en effet fait pour effacer toutes les délimitations soigneuses qui avaient pu être faites dans l'œuvre de Freud ou dans la tradition analytique.

C'est par rapport à ça que je donnerai une valeur spéciale à l'article d'Annie Reich, 1960, auquel j'ai fait référence aussi la dernière fois, « Quelques remarques supplémentaires sur le contre-transfert », que vous pouvez lire comme les deux précédents dans le recueil qui avait été publié par Navarin au début des années 80.

Cet article est manifestement un effort pour bloquer la dynamique en cours dans la psychanalyse. C'est dans cet article qu'elle signale, comme déjà en cours, une dilution de la psychanalyse, une confusion entre psychanalyse et psychothérapie, et donc elle essaye de construire une digue qui arrête la progression du

terrible R de Margaret Little.

Elle s'oppose à la mise en équivalence du contre-transfert et de la réponse totale. Ce est l'initiale de *resonse.* Elle voudrait admettre un contre-transfert empathique. Empathie oui, réponse totale non.

Elle essaie d'établir une digue. Elle refuse cet effacement de toutes les délimitations métapsychologiques fines qui sont essentielles à soutenir le point de vue de Margaret Little.

Elle se trouve défendre la position orthodoxe de l'analyste et elle indique à cette occasion ce qui est déjà en train de se véhiculer en 56 contre cette position orthodoxe, dans le même temps où Lacan en France la prend aussi pour cible.

La nouvelle position analytique critique l'ancienne en disant que la neutralité analytique est une tâche impossible, irréalisable. Ce serait même une hypothèse malhonnête que de faire croire que l'analyste puisse s'être détaché, que c'est habiller l'analyste du mythe de la perfection, que cela n'a pas d'autre fondement que la prétention de l'analyste à se poser comme un être supérieur ou même à jouer un dieu. Toutes critiques qui sont vraiment recyclées aujourd'hui dans l'École californienne.

On le voit à travers Annie Reich, déjà dans la décennie des années 50, cette critique était déjà active. Elle signale très bien qu'à prendre les choses ainsi, la cure devient simplement une interaction de l'analyste et de l'analysant, une interaction qui joue sur les identifications et les projections et qui donc modifie les conditions - disons cela dans nos termes - de l'acte analytique.

Elle perçoit, au bout de dix ans de ça, la dynamique de l'interaction qui remplace l'interprétation et qui remplace la remémoration du passé, la reconstruction. Ce qu'on peut ajouter, c'est qu'elle perçoit déjà que la dynamique de la perspective interactive met finalement en question le statut de l'inconscient. Ce qui occupe l'analyste, ce n'est pas la référence à l'inconscient, mais les épisodes, les événements, de son interaction avec le patient.

1949 – Paula Heimann
1956 – Margaret Little
1960 – Annie Reich
1965 – Otto Kernberg

Je comprends maintenant quelle est la valeur d'un texte - assez difficile à lire, il a l'air d'une soupe - d'Otto Kernberg, en 1965, qui écrit un article qui s'appelle « Contre-transfert ». Celui-là n'a pas été traduit dans ce recueil qui s'est contenté de prendre les textes de la décennie des années 50. Entre Margaret Little et Annie Reich, avec toutes les précautions d'usage, Kernberg valide le point de vue de Margaret Little. Il ne contribue pas à la digue d'Annie Reich, mais la détruit plutôt. On peut lire cet article ainsi, sous réserve de le reprendre. C'est un conciliateur, Kernberg, donc il essaye d'en donner à chacun, ce qui rend très difficile de saisir le point d'application. Il me semble que le point d'application essentiel, c'est qu'en 1965 celui qui essaye de donner forme, sinon à la nouvelle orthodoxie du moins au *mainstream*, adopte ce qu'il appelle la conception *totalistique* - c'est une traduction du mot anglais -, il adopte la conception grand R. Il distingue la conception classique du contre-transfert, celle de Freud, et puis tous ceux qui se rattachent à cette position, c'est-à-dire qui prennent le contre-transfert ou avec des pincettes ou avec des réserves. Il admet qu'en effet il y a des sentiments, peut-être on peut s'en servir, mais ils ne sont pas à l'aise avec le contre-transfert, et puis la conception de la réponse totale, totalistique. Dans cet article, on peut dire qu'il adopte cette conception, il admet la réponse totale dans le *mainstream* psychanalytique, tout en faisant la part des choses et en essayant d'intégrer des éléments de la conception classique afin d'obtenir un consensus.

C'est alors que s'accomplit vraiment une sorte d'abaissement des barrières. C'est la fin d'une époque. La

dynamique relationnelle commence à s'imposer. Il y a là une résignation à cette date.

Et puis, il y a aujourd'hui. Il y a certainement des étapes intermédiaires qu'il faut reconstituer, mais prenons ce qui s'est cristallisé à partir des années 80 et qui est sans doute aujourd'hui la ligne de faille principale de la psychanalyse non lacanienne.

Ce qui s'est cristallisé à partir des années 80, c'est l'école intersubjective dont nous avons entendu parler la dernière fois, et celle qui tire les conséquences de la dynamique de la relation, qui pousse ça jusqu'à ses dernières conséquences, c'est-à-dire jusqu'au point où l'interaction l'emporte sur l'inconscient. On atteint là un point extrême qui peut vraiment prendre en charge une critique radicale de l'ancienne orthodoxie, et une orthodoxie qui inclut Freud.

Les psychanalystes intersubjectivistes d'aujourd'hui n'épargnent pas Freud, mais voient au contraire en Freud celui qui a camouflé dans la cure analytique l'omniprésence de la subjectivité de l'analyste, et qui a donné à la psychanalyse un tour scientiste et positiviste. Ce qu'ils appellent ici le positivisme, c'est d'admettre une réalité psychique sous-jacente déjà là, préalable à l'interaction, c'est d'admettre l'inconscient comme déjà là, et en plus de lui chercher des fondements d'ordre biologique.

On les voient donc impatients aussi bien du registre inconscient de la psychanalyse que du registre des pulsions. Donc, une critique radicale et cette fois-ci logique de la position de l'analyste qui se présentait comme scientifique, comme visant une vérité objective qui aurait été déjà déposée, présente dans le patient, et idéalisant une vérité objective, ce qui finalement fonderait l'analyste dans une position dogmatique et autoritaire.

Quelle que soit l'étendue actuelle, que je mesure mal, de cette école intersubjectiviste, elle dégage les éléments qui étaient déjà présents dans l'intervention inaugurale de Paula Heimann en 1949. Ils vont jusqu'au bout, ils s'aperçoivent qu'en effet l'accent mis sur la relation conduit à nier le réalisme de l'inconscient. Il y a donc en effet aujourd'hui une psychanalyse postmoderne qui ne croit plus au réel et qui largue la conceptualité freudienne classique.

Cette École intersubjective se reconnaît des précurseurs. Elle se reconnaît des précurseurs chez Mélanie Klein et chez les théoriciens de la relation d'objet, c'est-à-dire qui ont ouvert la sphère psychique fermée des hartmanniens. Elle se reconnaît comme précurseurs les personnalistes, les interpersonnalistes, cette École qui avait été mise sur les marges de l'IPA, aux États-Unis - Sullivan, Karen Horney, Fromm -, les culturalistes aussi. Elle se reconnaît comme précurseur, bien qu'il ne soit pas exactement dans l'orthodoxie intersubjectiviste, un certain Lacan. Elle fait référence à « Fonction et champ de la parole et du langage », daté de 1984 - c'est sans doute le moment où l'auteur a connu la traduction. Elle se reconnaît aussi à titre de précurseur tout le courant modéré qui a procédé du grand R de Margaret Little, y compris Winnicott, etc. Et en considérant que le fait d'avoir élargi les formulations sur le contre-transfert - *growning*, d'avoir fait plus large - laissait présager, disent-ils, le challenge actuel que l'École intersubjective lance à la psychanalyse classique.

Ce secteur des psychanalystes est dans une attitude de défi à l'endroit de la psychanalyse classique, et déjà d'employer ce terme, repris dans l'*International Journal,* de *challenge*, c'est la première fois qu'on lit quelque chose d'aussi net, d'aussi affirmé, disons une réédition californienne du défi lacanien à l'orthodoxie hartmanienne des dizaines d'années plus tard.

C'est sans doute une version US de Lacan par beaucoup de traits. En effet, elle dégage chez Lacan un théoricien de l'intersubjectivité. Je suppose qu'ils doivent le critiquer parce qu'ils gardent encore trop l'idée de la supériorité de l'analyste sur le patient, qu'il soit à la

place du grand Autre… Tout ça n'est pas démocratique, mais il y a certainement des affinités.

Je m'apprête à lire avec intérêt des articles dont pour l'instant je ne connais que le titre, de ce M. Ogden dont nous avons vu comme il s'intéressait à l'enveloppe - c'est de pure orientation lacanienne, ça. Eh bien, M. Ogden a écrit en 1992 un article en deux parties dans l'*International Journal*, « Le sujet de la psychanalyse » - c'est dans le titre - « constitué dialectiquement et décentré ». Il avait précédemment, en 88, écrit un article qui s'appelait « Sur la structure dialectique de l'expérience analytique ».

Autrement dit, il y a actuellement à l'œuvre une version américaine de Lacan, que nous ignorions, et qui s'appuie certainement sur l'idée d'une négation du déjà-là, qui emporte l'inconscient, qui va donc plus loin que Lacan dans ce sens, considère que la seule réalité en jeu dans la cure, c'est la réalité intersubjective créée par l'interaction analyste/analysant. Donc, tout le reste est de l'ordre de la construction de l'hypothèse ou de la construction socialement déterminée.

Il faudra là se renseigner, il y a un combat en cours, au moins tel qu'on nous le présente, puisque la majorité de l'Association psychanalytique américaine est encore attachée aux préjugés classiques, et que l'on s'efforce de la familiariser avec une sensibilité intersubjective, comme ils s'expriment. C'est ce qu'il y a dessous leurs inquiétudes de : est-ce que la psychothérapie n'est pas en train d'envahir la psychanalyse ? On s'aperçoit que c'est au sein même d'une réflexion sur l'analyse que prend forme cette cure interactive qui fait l'économie de l'inconscient, fait l'économie du ça, fait l'économie des pulsions, et est purement et simplement dans une architecture du dialogue thérapeutique.

Vous voyez qu'il y a là un champ qui est encore à investiguer, mais qui déjà nous permet de mieux comprendre ce qu'a été la logique de Lacan. Il y a eu deux sorties de l'orthodoxie dans les années 50. Il y a eu la sortie par le contre-transfert et il y a eu la sortie de Lacan.

Si l'on date le point de départ de Lacan de 1953, « Fonction et champ de la parole et du langage », évidemment il est précurseur de lui-même, puisque son premier article sur la psychanalyse comporte une description phénoménologique de l'expérience précisément comme une relation. Vous avez ça déjà dans « Au-delà du principe de réalité ». Si l'on prend 1953, Lacan souligne - allez voir la page 258 des *Écrits* - « le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle ». D'emblée une réflexion conceptuelle sur ce qu'il en est de l'inconscient le conduisait à installer ce schéma bipolaire du sujet et de l'Autre. D'ailleurs, dans les schématismes de Lacan où vous trouvez des termes classiques comme celui des pulsions, le fantasme, le moi, vous ne trouvez nulle part dans son graphe l'inconscient à proprement parler, parce que l'inconscient est dans la relation des termes qui sont ici mis en place.

On voit que l'impossibilité de rapporter l'inconscient freudien à un individu conduit, sur la ligne du contre-transfert, à loger l'inconscient dans la relation à deux. C'est ce que fait Paula Heimann, sans savoir ce qu'elle fait, sans savoir qu'elle met en marche une mécanique qui conduira à nier l'inconscient.

Lacan, de son côté, loge l'inconscient dans une dimension transindividuelle, mais évidemment beaucoup plus complexe qu'une relation à deux puisqu'elle comporte parole, langage et discours.

Premièrement, il ramène l'expérience analytique à son fondement dans la parole, et là, en effet, il valide un terme comme celui d'intersubjectivité, on peut même dire qu'il l'introduit dans la psychanalyse. S'il n'y avait que ça, on voit quelle serait la logique.

Sinon que, deuxièmement, il resitue la fonction de la parole dans le champ du langage et de sa structure. Et par là

même, il réintroduit dans cette expérience - dont on ne nous chante que la souplesse, la fluidité, les interactions multiples, *the interplay*, le jeu mutuel de l'analyste et de l'analysant -, en resituant la fonction de la parole dans le champ du langage, il amène comme une référence une structure qui a ses lois, qui a ses contraintes, où il y a de l'impossible et par conséquent où il y a du réel.

Et troisièmement, puisqu'il lui faut le discours pour définir l'inconscient, il y a ici une instance qui a une réalité autonome et, de ce fait, Lacan sort de l'orthodoxie régnante, non pas en liquidant la conceptualité freudienne, mais au contraire, à travers parole, langage et discours, il recycle le scientisme freudien, c'est-à-dire qu'il préserve un réalisme qui est le réalisme de la structure. Et deuxièmement, il recycle la métapsychologie freudienne à partir de la communication, c'est-à-dire qu'il assigne à l'intersubjectivité une structure, et il faut dire une structure foncièrement dissymétrique.

C'est toute la valeur qu'a ce fait que chez Lacan, derrière la relation, il n'y a rien qui soit de l'ordre de l'*interplay*, il y a la lutte à mort hégélienne, c'est-à-dire une structure foncièrement dissymétrique. La différence de conception, de style et de construction de Lacan, c'est qu'on n'a rien chez Lacan qui soit de l'ordre de la soupe interactive que l'on nous présente, puisque la fonction de l'Autre préserve toujours une instance d'étrangeté dans l'expérience.

Au moment même où Lacan introduira le sujet supposé savoir, c'est-à-dire que personne ne sait rien avant que les signifiants soient sortis, l'introduction du sujet supposé savoir chez Lacan, et j'imagine, s'ils en ont eu vent du côté de la Californie, que ça doit à leurs yeux autoriser leur irréalisme, leur constructionnisme, mais au contraire l'introduction du sujet supposé savoir par Lacan n'enlève rien à l'insistance du réel qui est au contraire l'orientation essentielle de son dernier enseignement.

Voilà l'esquisse que je pouvais donner. Elle est pleine de trous qui sont dus à mon ignorance. Je compte avoir le temps de me cultiver entre ces réunions et je compte que d'autres auront peut-être envie aussi d'y participer. En attendant, Éric Laurent va remplir cette tâche pour laquelle je le remercie chaleureusement de nous présenter et de continuer de nous mettre en place les psychanalystes français contemporains de l'empathie, etc.

Éric Laurent

Donc, quelle est notre place, celle d'où l'on pourrait rire de nous ?

Au fond, nous découvrons peu à peu que nous sommes deux.

Nous sommes deux à la place de l'obstacle. Nous sommes deux à la place de la pierre sur le chemin d'une supposée voie unitive nouvelle dans le mouvement contemporain de la psychanalyse.

Nous sommes deux, le courant intersubjectif et nous. Nous allons le voir. Résumer les épisodes précédents, nous en étions restés au moment où Daniel Widlöcher traçait une histoire de la psychanalyse conçue comme triomphe de l'empathie et constatait que après le travail des auteures kleiniennes, Elisabeth Spillius et Betty Joseph -

E. Spillius
B. Joseph

il faudrait que j'obtienne le même degré de précision que toi, que je retrouve les dates très précises et les articles clefs - , mais il présentait surtout leur travail dans le mouvement kleinien, dans les années 80, qui a naturalisé dans ce courant un usage de l'identification projective qui le rapproche et l'a rapproché du contre-transfert.

Il disait ceci : « On a pu dire que l'usage du terme d'identification projective dans le langage kleinien correspondait à celui de contre-transfert dans la pensée nord-américaine. Derrière la pluralité des discours, c'est une attitude nouvelle qui s'est développée - l'attitude la voilà - :

prendre pleinement en compte le fait que l'esprit du psychanalyste est occupé en partie par les productions de l'esprit et les attitudes du patient, et que les expériences subjectives de l'analyste offrent un chemin fécond pour comprendre celles du patient. »

Donc, cette attitude nouvelle emporte tout selon Widlöcher devant elle. Elle unifie d'abord les kleiniens et les annafreudiens, et puis aussi elle permet d'unifier les kohutiens, puisque à partir des années 60, à Chicago, Kohut met l'accent sur le rôle réparateur de l'écoute empathique au détriment de l'interprétation.

E. Spillius
B. Joseph
H. Kohut

Widlöcher note très bien qu'il s'agit du même ordre de méthode que celle du contre-transfert bien qu'en apparence inverse.

Il dit : « Le mécanisme est l'inverse de celui du contre-transfert dans la mesure où il s'agit pour le thérapeute de placer son esprit *dans* le patient [dans celui du patient] et non pas d'observer comment celui du patient prend possession du sien. Il s'agit non seulement de comprendre le patient, mais ainsi de lui rendre consciente sa propre expérience subjective et de restaurer la cohérence de son soi. »

Au fond c'est un peu comme, pour ceux qui ont la pratique des ordinateurs, quand vous avez un disque dur qui ne va pas, vous lui mettez *Norton Disk Doctor* dedans et il rétablit la cohérence interne du machin. Il ne rajoute pas des lignes de programme, il ne fait pas d'interprétation supplémentaire, il remet tout ça cohérent et ça marche. Et en effet ça marche beaucoup mieux, tout le monde le sait quand on a eu son ordinateur un peu fatigué.

Alors…

Jacques-Alain Miller

D'accord. « Restaurer la cohérence de son soi », c'est sans doute au self qu'il pense.

Les analystes ont affaire à ça, ils ont le sentiment - pour prendre des termes non mathématiques - que, dans leur expérience il y a des discontinuités, des marques de rupture du côté du patient et que les effets de la cure sont de rétablir une continuité. Lacan pouvait bien au début définir l'inconscient comme un chapitre censuré et qu'il s'agissait par l'analyse de rétablir la continuité du discours.

Éric Laurent

En termes de synchronie. C'est pour ça que *Norton Disk* ça correspond en effet à quelque chose, de rétablir des…

Jacques-Alain Miller

De rétablir une continuité. Simplement. Cela a l'air d'être inverse et en fait c'est la même chose. Là, nous sommes dans un circuit en effet d'ordre duel où l'on peut prendre l'opération dans les deux sens.

Il se réfère ici à la période après 1960 où se recompose un nouveau consensus, à savoir où l'on admet très généralement le contre-transfert, l'identification projective, la réponse totale, etc., le contre-transfert élargi dans toutes ses variantes, on l'admet comme un instrument d'analyse….

Éric Laurent

Le transfert narcissique en miroir de Kohut, etc.,…

Jacques-Alain Miller

Les années 50, c'est la première poussée du contre-transfert élargi, l'établissement de quelques digues qui se périment. À partir du début des années 60, c'est au contraire à tout-va. Ce n'est plus une orthodoxie mais un vaste consensus où l'on adopte, à travers les différents langages, les différentes écoles, les différents transferts locaux, une position en quelque sorte commune.

Éric Laurent

C'est ça. L'intégration de tous ces divers courants témoignent pour Widlöcher du triomphe de la co-pensée - c'est son invention, c'est son terme à

lui, c'est sa pensée propre -, terme qui lui paraît plus juste que l'évocation d'un esprit tiers psychanalytique, le *analytic third*, qui est de Okden, - il ne le cite pas - mais ce qui montre qu'il emprunte des termes - contrairement à, quand même, Kernberg, qui le tient plus à distance -, mais, lui, il emprunte des termes du courant intersubjectif, en disant : Ils font partie de la grande unification. Mais enfin la réserve qu'il fait, c'est qu'il vaut mieux garder « co-pensée » plutôt que *analytic third,* qui ne lui semble, enfin, pas tout fait ad hoc. Et, en un sens, il a raison d'ailleurs parce que c'est un faux…

Jacques-Alain Miller

C'est le règne des nuances. Structurellement, à partir de cette date où s'établit un vaste consensus hors de toute idée d'orthodoxie, justement parce qu'il s'établit un vaste consensus, chacun se pose avec sa nuance, c'est-à-dire chacun se pose avec son terme qui n'est pas tout à fait celui du voisin. C'est l'autorisation donnée au narcissisme de la petite différence. Ce que M. Ogden appelle le tiers analytique - et il l'appelle comme ça parce qu'il a lu du Lacan, semble-t-il, dans un article de Derrida à ce moment-là […], moi je l'appelle co-pensée, et cela me paraît plus exact. Là, la permission est donnée à un narcissisme échevelé de la petite différence.

Éric Laurent

Il conclut son historique de la bascule du mouvement analytique contemporain vers cette co-pensée en notant une seule résistance. C'est : « Une certaine écoute lacanienne, en s'arrêtant délibérément au texte du discours du patient, a certes récusé non moins délibérément une écoute au-delà du texte et rend la pragmatique de la communication à ses effets de nature linguistique. Dans cette perspective plus attachée au texte qu'aux affects transférentiels et empathiques, la pensée de Lacan a exercé une grande influence. »

Donc, il le met comme résistance car s'arrêtant encore aux significations engendrées dans le discours.

La conception qu'il présente là rejoint celle que présente l'ancien président de l'IPA, Kernberg, dans son dernier article publié précisément dans le *Psychoanalytic Quaterly*, l'organe de Owen Renik, et dans un article commenté par François Sauvagnat dans le volume *Qui sont vos psychanalystes ?*

Kernberg note ceci, il dit : « Les auteurs français - lui, il ne parle pas de la certaine écoute lacanienne, il dit « les auteurs français » - les auteurs français critiquent particulièrement l'intersubjectivité comme une séduction tendant à créer une relation interpersonnelle artificielle, le déni de la théorie freudienne des pulsions et l'intervention psychothérapeutique de soutien qui intervient lorsque l'analyste se présente comme un modèle idéal, - dans cette intervention -, avec comme conséquence majeure l'acting-out déterminé par le contre-transfert. »

Donc en ce sens, Otto Kernberg est moins unitif que Daniel Widlöcher. Il ne considère pas que toute l'IPA est intégrée. Il voit bien le courant intersubjectif qu'il distingue du sien, et il considère que ce sont les auteurs français, l'école française qui résistent.

Que ce soient les autres français ou une certaine écoute lacanienne, cette histoire de la psychanalyse et cette description du moment contemporain de la psychanalyse témoigne d'une conception assez proche.

Cette conception, que semble se faire Daniel Widlöcher de l'enseignement de Lacan, en reste à une lecture partiale de l'enseignement de Lacan jusqu'en 1958. Disons qu'il n'intègre pas l'apologue du restaurant chinois tel que Jacques-Alain Miller a pu l'expliquer dans un pot-au-feu récent à France-Culture.

Rappelons l'apologue du restaurant chinois selon Lacan : un sujet se trouve dans un restaurant chinois. Il lit le menu, il n'y comprend rien. Il peut demander à la patronne de le traduire, il peut aussi en écoutant cette traduction systématique des plats, à un

moment donné, se retrouver intéressé par les seins de ladite patronne du restaurant chinois et traductrice des idéogrammes inconnus, et donc s'intéresser à son désir.

Le problème donc, notait Jacques-Alain Miller, n'est pas qu'on puisse vous proposer un menu dans une langue que vous ne comprenez pas - finalement on peut toujours plus ou moins traduire -, il n'en reste pas moins que, pour s'orienter, mieux vaut se repérer sur le désir de celui qui parle que sur le lexique, pour savoir ce que parler veut dire.

Lacan n'a jamais autorisé une lecture entre guillemets « linguistique » de son œuvre. Et d'ailleurs personne n'a de conception « linguistique » entre guillemets du langage, au sens de Daniel Widlöcher, personne en tout cas qui ait une idée des actes de langage.

L'apologue lacanien pourrait être rapproché de l'apologue de la chambre chinoise inventé par John Searle philosophe américain dont il a été question à plusieurs reprises dans ce Cours.

Searle l'a inventé dans le milieu des années 80 pour faire valoir la différence entre le langage comme tel et une langue artificielle comme celle d'un programme d'ordinateur. La chambre chinoise n'est pas du tout ce que vous pouvez croire. Imaginons qu'un groupe de programmateurs aient écrit un programme qui permette à un ordinateur de simuler la compréhension du chinois. Si on pose à l'ordinateur une question en chinois, celui-ci va la plonger dans sa mémoire ou dans sa base de données et fournir des bonnes réponses en chinois. Supposons que ces réponses soient aussi bonnes que celles d'un véritable chinois, pourrait-on dire que l'ordinateur comprend le chinois comme un chinois comprend sa langue ? Question.

Maintenant, imaginons que nous nous trouvons enfermés dans une pièce où se trouvent plusieurs paniers pleins de symboles chinois. Imaginons qu'aucun de nous ne comprenne un seul mot de chinois, mais que nous ayons chacun un livre en français qui nous dise comment manipuler les symboles chinois. Les règles contenues dans ce livre spécifient de façon purement formelle les manipulations de symboles, en termes de syntaxe et non pas de sémantique. Une des règles dirait : « Prenez ainsi une chin' chin' dans le panier numéro 1 ; mettez-le à côté d'un signe chang chang à puiser dans le panier numéro 2, etc. » Et à mesure qu'on apporterait dans la pièce d'autres signes chinois et que le livre donne d'autres règles qui nous disent ceux qu'il faut faire sortir comme signes de la pièce, nous le ferions. Supposons qu'à notre insu les symboles qu'on a fait pénétrer dans la pièce aient été nommés « questions », et que ceux qu'on fait sortir soient nommés « réponses aux questions ». Supposons, pour finir, que les programmeurs aient si bien fait leur travail et que vous soyez si doués pour manipuler les symboles, que vos réponses deviennent impossibles à distinguer que celles que donnerait un chinois de Chine. Eh bien, vous voilà enfermé dans votre pièce, dans votre chambre chinoise, à jongler avec vos symboles chinois, à faire sortir des symboles censés répondre à d'autres symboles qui entrent. Et il dit : « Dans une telle situation, je vous défie d'apprendre un seul mot de chinois par la manipulation de vos symboles. »

Donc cet apologue-là, là encore, fait valoir la limite de toute conception « linguistique » entre guillemets, en effet, de l'usage du langage. Le philosophe, lui, il ne se règle pas sur le désir, mais il se règle sur l'impossibilité du système de passer de la syntaxe à la sémantique. Et il dit : « Le *mind*, l'esprit, enfin, le cerveau a un contenu sémantique. »

On peut le ramener au vivant, ce contenu sémantique, ou bien l'assigner, comme la psychanalyse, au désir du vivant et à sa jouissance. En tout cas, pas de conception linguistique qui tienne.

Ce qui a été interprété dans l'enseignement de Lacan, c'est le désir de l'Autre. C'est pourquoi Lacan a pu énoncer que le désir est son

interprétation. Nous voyons, là aussi, donc notre tâche. Il reste à essayer de faire poursuivre nos collègues au-delà de la lecture de Lacan entre guillemets « linguiste » qu'ils avaient en 1960.

L'absence de tout lieu de l'Autre, dans leur conception, l'effacement de ce qui est à interpréter, et la mise au premier plan de l'interaction imaginaire peut se dire de bien des façons.

Quelle est la position de chacun dans l'éventail de la pensée contre-transfert ? Owen Renik est très clairement le nom d'un extrême. Mais comment d'autres peuvent-ils le critiquer et d'autres trouver enfin des positions de compromis ?

Voyons cela à propos d'une intervention d'Owen Renik et de la critique qu'il s'attire par quelqu'un de plus centriste ou de plus néoclassique.

Dans son dernier article, déjà cité par Jacques-Alain Miller, le tenant de la *self discloser,* donne un échantillon de sa méthode pour répondre au transfert érotisé d'une patiente.

Donc la patiente vient à sa séance habillée pour séduire. En anglais, *dress to care*. Il parle. Elle lui demande comment il la trouve. *Terrific !* répond le […]. Bien sûr, elle associe à l'avantage de son analyste, en comparant sa réponse, authentique, à la rigidité de son père qui avait été terrifié par son adolescence et qui avait veillé avec beaucoup de soins à enlever tout signe de féminité chez sa fille. Renik ajoute un conseil d'ensemble pour ce type de situation : « Pourquoi ne pas dire que le vécu de l'analyste demeure un tabou dans ces domaines ? Il faut simplement trouver les moyens de l'exprimer. »

Alors, une critique néoclassique, dans le numéro de la Revue française déjà cité, proteste et s'étonne de ce supposé impossible dans l'attitude analytique. Elle dit : « Y faut-il comprendre que l'attitude analytique rend impossible de traiter les difficultés contre-transférentielles, en particulier des mouvements érotiques de l'analyste à l'égard d'une patiente, autrement que dans un agir de l'analyste - ce qu'elle appelle l'agir de l'analyste, c'est l'analyste qui lui dit : Oui, formidable ! - qui tente alors d'expulser le problème de sa psyché au moyen d'un badinage mondain sans mesurer la séduction que cela représente à l'égard de sa patiente ? Cette fois, conclut-elle, c'est la règle d'abstinence qui me paraît sournoisement envoyée aux oubliettes. »

Owen Renik reçoit ainsi ce qu'il faut bien appeler une volée de bois vert de la part de sa critique désignée à cet effet dans le numéro ad hoc, là.

L'envolée de l'article se termine par une phrase énigmatique : « La pulsion est décidément la pire des choses et ne saurait avoir droit de cité dans la séance. » C'est une phrase sans doute ironique à l'égard de Renik, enfin mais dont la portée n'est pas claire et elle semble comme le résumé sténographique d'un long débat. C'est sans doute le même débat auquel fait référence Otto Kernberg entre intersubjectif et les autres.

La pulsion semble faire obstacle au flot de l'intersubjectivité. Le sens doit être complexe, multiple, et dégageant au moins l'opposition intersubjectivité/pulsion. Elle est utile pour comprendre une contribution de Daniel Widlöcher publiée la même année, 1999, que l'article de Owen Renik, que nous commentons.

Cette contribution de Daniel Widlöcher s'intitule « Affect et empathie ». Il faut bien dire que sa lecture seule ne suffit pas à en donner le sens. On cherche le contexte pour rentrer en empathie, vraiment, avec le texte. Mais tous ces termes, en tout cas, ça s'est éclairé pour moi, si l'on pense que tout se passe comme si le but de l'article serait de rendre compatible pulsion et pratique intersubjective. Et là où certains voient un obstacle à l'intersubjectivité dans la pulsion, il y aurait une façon de prendre ça pour qu'au fond la pulsion elle-même devienne intersubjective.

Alors, dans cet article, la méthode utilisée est la suivante. Premier point, l'auteur réunit d'abord l'affect et la pulsion comme synonymes. Il s'agit de la même chose. Donc il dit : « Si,

cliniquement, l'affect se présente avec toute sa complexité, métapsychologiquement, on peut le définir comme l'expression quantitative de la pulsion (un mouvement vers autrui). »

Tout ça ne va pas de soi, mais enfin on voit comment, donc premièrement ils sont synonymes. « Une fois cette identité acquise - Widlöcher continue -, l'affect n'est pas aisément directement repérable dans l'intimité de la séance. Mais d'abord, de quel affect parlons-nous ? De ceux qui devraient marquer chacun des états mentaux qui se succèdent au cours de la séance, de ceux qui sont prêts à surgir à l'évocation de telle ou telle chaîne associative ou de celui qui semble s'être installé comme l'affect dominant de l'humeur du jour ou des contre-affects qui se produisent dans l'esprit du psychanalyste ? »

C'est une question tout ça : de quel affect s'agit-il ? De ceux qui sont liés à chaque énoncé, de l'affect dominant du jour, ou des contre-affects ? « Cette complexité nécessite une grille de lecture. »

Daniel Widlöcher se donne ainsi un projet herculéen car il veut arriver à pénétrer par un double travail de repérage de l'affect dans la psyché de l'autre comme dans la sienne propre, qu'il nous faut maintenant décrire. Il part à la recherche d'une clinique du micro-affect qui ne serait pas l'écoute des humeurs dominantes du jour - comme par exemple : « Je suis en colère. », « Je suis gai, etc. » Mais qu'est-ce que c'est que les micro-affects ? C'est ce qui donnerait le sens de chaque signifiant employé :

$$\frac{\mathbf{S}}{\mathbf{s}} \equiv \frac{\mathbf{S}}{\mathbf{(affect)}}$$

Au lieu d'avoir un algorithme de type saussurien signifiant/signifié, il le remplace par : il y a des signifiants, chacun renvoie à un affect. Et pour savoir ce qu'un mot veut dire, il faut savoir le sens véritable, au sens de l'affect, du quantum d'affect, auquel il est lié. C'est cela seulement qui, dit-il, régule les chaînes associatives.

Alors, en quelque sorte, Widlöcher en se servant d'une certaine lecture du quantum d'affect attaché à la représentation chez Freud, et des sciences, des neurosciences qu'il affectionne, […] provoque enfin sa conception de la recherche du micro-affect.

Et la séance elle-même va devenir la recherche du co-affect : de l'affect provoqué chez l'analyste qui renseignerait sur l'affect chez le patient, sur le modèle de la co-pensée qui permettait d'interpréter l'inconscient de l'autre grâce aux associations de l'un.

Cet ensemble de questions aboutit donc à une extension du domaine de la lutte et à une mise en acte supplémentaire de la fausse fenêtre de la co-pensée. L'auteur va se proposer comme une plaque sensible qui permette enfin d'avoir accès à l'affect de l'analysant. Citation : « C'est donc dans l'après-coup que nous pouvons repérer les effets des affects de l'analysant dans notre propre état mental, après-coup, et qui nous permet de prendre en compte des actions mentalisées ou accomplies qui constituent l'expression motrice de la pulsion en tant que charge d'affect. »

Voilà, ça y est, le tour est joué. On va plus loin que la co-pensée, on est dans la co-pulsion - pas la compulsion, non -, mais la co-pulsion. L'analyste écoute son affect, et il obtient là le mouvement pulsionnel de l'analysant par sa pratique analytique elle-même. Non, pas les macro-affects ! : « Je suis déprimé », « Je suis gai », etc., non non : le micro-affect, celui qui est le sens de chaque chaîne associative l'une après l'autre, nous comprenons là qu'il s'agisse d'une avancée décisive au-delà du continent freudien.

Mais allons encore plus loin. Daniel Widlöcher nous annonce que non seulement il observe les affects mais qu'il en éprouve leur signification de plaisir et de déplaisir. Citation : « Ce que nous sommes susceptibles d'observer, ce n'est pas seulement la

force de la motion pulsionnelle ainsi activée, mais l'effet de plaisir ou de déplaisir que crée cette activation dans son rapport avec les autres motions pulsionnelles. » On s'y perd.

Mais on repère l'effet de plaisir ou de déplaisir. Avons-nous bien lu ? L'analyste éprouve-t-il du plaisir/ déplaisir ? Jouit-il alors qu'il est en fonction ? Mais oui ! Il jouit des affects de l'autre, et il y en a tout le temps, à chaque chaîne associative même s'il n'y en a pas en apparence.

Voyons l'exemple que donne l'auteur dans un article qui décrit cette conception qui a le mérite d'être à l'opposé total de la nôtre. « Une patiente arrive à sa séance en faisant remarquer qu'elle est à l'heure. Rien en apparence ne me permet d'identifier une charge émotionnelle particulière. La remarque est dite de manière enjouée, semble-t-il. À la réflexion, la patiente semble plutôt satisfaite. Mais de quoi est-elle satisfaite - d'être à l'heure ou de me le faire remarquer ? »

Jusque-là tout va bien. C'est excellent.

« J'associe avec le fait qu'elle s'est récemment présentée plusieurs fois en retard, et même - fait unique - qu'elle ait oublié une séance. Mais au-delà - sauf qu'à moins de nombreuses chaînes associatives, en particulier son désir de me faire sentir que les difficultés familiales se sont aplanies, et aussi un défi à mon égard, qui lui avais annoncé que je devais annuler la séance suivante -, l'affect de plaisir était-il lié à l'une ou l'autre de ces représentations ? J'observe que je suis plutôt irrité par son expression de satisfaction, ce qui montre que du point du vue du contre-transfert, je privilégie à tort ou à raison le plaisir du défi. Mais la suite de la séance me montre une autre chaîne associative que je n'avais pas entrevue qui est liée à une expérience de plaisir passif dénuée de culpabilité, expérience qu'elle avait éprouvée lors de la séance dernière. »

Premièrement, il dit : Elle arrive avec le plaisir du défi ; je suis confondu dans mon contre-transfert car je ne sais pas à quoi assigner finalement son affect que j'éprouve moi-même. Mais il me confond, il me trouble ; je ne sais pas à quoi l'assigner exactement ; je m'irrite ; je privilégie le contre-transfert. Mais il fallait que, en moi, j'ai une hésitation parce que j'ai bien raison : derrière le plaisir, c'est pas le défi qui est fondamental, c'est en fait la dépression, et puis une expérience de plaisir passif, qui est le véritable affect qu'il y a derrière. Il le dira.

Jacques-Alain Miller
Je ne comprends pas.

On a tout de même le sentiment d'une activité introspective à fond la caisse. Quand il dit « j'observe », qu'est-ce que c'est que cette activité d'observation ? C'est ce qu'on appelle l'introspection. Il observe ce qu'il est en train d'éprouver, et il nous le restitue avec un certain nombre d'alternatives qui se présentent, ou de confusions, mais c'est une activité introspective et c'est la suite de ce que lui dit la patiente dans la séance qui le fait progresser…

Éric Laurent
Dans les alternatives.

Jacques-Alain Miller
« J'observe que je suis plutôt irrité, etc. », la suite de la séance lui montre une autre chaîne associative parce que la patiente témoigne d'autre chose.

Quelle a été l'utilité de se mettre la rate au court-bouillon comme ça, cette introspection ? Non, là, je ne saisis pas l'opération.

Éric Laurent
Si tu veux, je vais, pour qu'on saisisse cette opération, poursuivre un peu plus loin où il dit ceci : « Cette courte et banale vignette clinique illustre bien

Jacques-Alain Miller
Lui considère que ça l'illustre bien.

Éric Laurent
« … illustre bien le travail psychique de construction rétrospective que fait opérer l'affect. Il y a co-pensée à partir du moment initial de la séance. »

Donc le patient rentre en séance, déjà ça commence, la machine tourne. Il y a co-pensée au moment […]…

Jacques-Alain Miller
Déjà, cette phrase, je n'arrive pas à comprendre. C'est « la patiente dit quelque chose ». Ce n'est pas lui. Elle dit quelque chose et lui se met à…

Éric Laurent
… Á co-penser.

Jacques-Alain Miller
Il réfléchit, il éprouve, il comprend. Donc c'est cette interaction […]. Je suis comme les Californiens.

Éric Laurent
Alors, la co-pensée se mobilise autour d'un affect - l'affect de joie, de ce qu'il repère d'abord comme du défi autour d'un affect - qui va servir de fil directeur au travail associatif. Qu'est-ce que ça veut dire qu'elle soit si contente ? Pourquoi elle est si contente ? Etc.

« La suite des associations de la patiente témoigne d'un moment défensif. Celui-ci s'exprime par un travail de pensée qui semble exprimer un retrait vis-à-vis de ma présence. Une tonalité anxieuse, puis d'ennui, me semble masquer la dimension d'érotisation et de conflictualité que vient de susciter le rappel de l'expérience de la séance dernière. » Donc, après cette joie, il y a une tonalité de petit repli, d'anxiété. Est-ce que je vous ai pas irrité ? Qu'est-ce c'est ? Ennui ? Bon.

« Aurait-elle senti mon interaction contre-transférentielle - pardon : mon une irritation contre-transférentielle, et voulu fuir une agression potentielle ? Dans le cas clinique rapporté, je n'ai pas - c'est là où tout se passe vraiment, pourquoi se mettre la rate au court-bouillon ?, ça commence là - dans le cas clinique rapporté, je n'ai pas directement perçu l'angoisse ni l'ennui. C'est l'enchaînement des pensées qui m'a fait les identifier par un mouvement d'empathie. C'est par inférence que j'ai conclu à un processus d'inhibition et à des effets de retrait que j'ai interprétés comme effets d'angoisse puis d'ennui en m'identifiant à ce que pouvait ressentir la patiente. »

Donc, on part - c'est une expérience exotique pour nous,

Jacques-Alain Miller
Difficile à comprendre.

Éric Laurent
difficile à comprendre, difficile à co-penser même -, mais il dit d'abord : il parle du défi, de l'atmosphère gaie si l'on veut de départ ; l'autre titille son analyste, c'est vif ; puis on tombe dans l'ennui. Et lui-même dit : En effet, j'ai pas tout de suite repéré qu'en fait ça allait tout de suite tomber dans l'ennui. Donc, c'est grâce à la co-pensée que j'ai réussi à m'identifier à ce qu'elle pensait…

Jacques-Alain Miller
Il pense qu'il transmet à son insu un certain nombre de signaux ou d'indices…

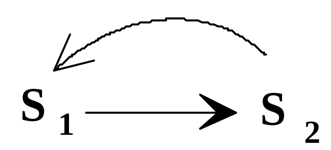
Éric Laurent
Oui, il le dit expressément.

Jacques-Alain Miller

« Aurait-elle un sentiment d'irritation contre-transférentielle par des indices présents que j'ignore ? » Il y a une sorte de transparence contrariée et mutuelle.

Pour nous c'est difficile à saisir. On comprend le sens de la position de Lacan que ce qui détermine la présence de l'analyste dans le réel de la séance, c'est le « Je ne pense pas ». Ici, au contraire, c'est la co-pensée, c'est « Je pense avec ». Tout cet ordre de manigances n'est pas opératoire au sens de Lacan.

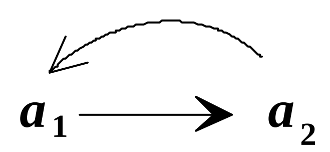
Éric Laurent
Alors qu'avec la co-pensée, on avait l'idée après tout de voir que le S_2 qui interprétait le S_1,



lui était logé au lieu de la co-pensée, d'accord. Et on comprenait ça. Mais avec un algorithme comme ça, comme ça n'est plus l'étage supérieur qui est visé, mais celui-là…

Jacques-Alain Miller
C'est l'affect supposé.

Éric Laurent
…l'affect supposé, le sens profond. Donc, on n'en est plus au niveau du signifiant, mais on a l'algorithme de type $a_1 \longrightarrow a_2$,



et c'est a2 qui permet de localiser a1. L'affect est d'abord joyeux et de défi : Moi-même j'entre dans mon travail, je me demande de quoi il s'agit ; et s'il n'y a pas un moment, je n'y crois pas ; je me permets ; j'anticipe, en fait, qu'il s'agit d'angoisse, en réalité. Et ça rétroagit. Et en effet, c'était bien de l'angoisse qu'il s'agissait. C'est ça qui est vraiment un pas en avant, et qui est évidemment une avancée particulière.

Alors, en tout cas, le point qui est très délicat, c'est que de cela, de cet affect, on en jouit ensemble. Et il ne faut pas reculer devant cette expression car Widlöcher - je cite exactement - : « Nous observons au cours des cures des moments de jouissance réelle, qui sont provoqués par des effets de condensation et de déplacement, et un effet associé de surprise. Cet insight particulier est lié à un contenu manifeste. » Etc.

Et donc, il y a l'insight, disons, qui pourrait être de l'ordre de la chaîne signifiante S1-S2, l'insight, là, est vraiment produit avec un effet de jouissance partagée. Il est aperçu du côté du travail du rêve. En tout cas, il y a production d'un plaisir psychique que l'on doit tenir pour relié à une jouissance sexuelle infantile.

Donc la cause est entendue : la co-pensée est aussi une jouissance partagée, et même une jouissance sexuelle infantile partagée.

Comme le disait Jacques-Alain Miller : à ce moment-là, la conséquence est terrible, le sujet analyste ainsi défini ne voudra jamais renoncer à cette jouissance. En ce sens, la tiercéité à tous les niveaux prend une autre dimension. C'est un audit mais avec jouissance généralisée, c'est le paradis analytique, IPA, *International paradisiacle association*.

Fin du *Cours XII* de Jacques-Alain Miller du 13 mars 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Treizième séance du Cours

(mercredi 20 mars 2002)

XIII

Je fais ici mon éducation et je ne recule pas à vous en faire les témoins. Celui qui vous parle ne sait pas. Il apprend.

Pas à pas, il pénètre, en compagnie d'Éric Laurent et puis de vous - pour ceux qui éventuellement se détacheront aussi pour nous accompagner dans cette exploration - dans des zones du champ freudien qui étaient pour lui, avouons-le, *terra incognita,* pourtant non pas complètement méconnue, puisqu'il avait repéré, de cette terre, la frontière extérieure.

Il savait - je me distingue déjà de ce « il », puisque moi, j'ai avancé entre-temps - qu'il s'agissait d'une pratique de la psychanalyse ayant ignoré la reprise lacanienne du projet freudien, le retour à Freud, la refondation intervenue au début des années 50 sur le fondement de la parole et la structure de langage, une pratique prenant ses repères de la seule dimension imaginaire de l'expérience.

Nous savions ce bord, le bord extérieur de cette vaste zone psychanalytique. Et jusqu'à présent, c'est ainsi. Rien de ce que nous découvrons n'invalide la formule de ce repérage, mais nous nous sommes proposés à l'aventure d'entrer plus avant dans le détail.

La psychanalyse non lacanienne a été, tout au long de ce demi-siècle, animée d'une dynamique dont nous supposons qu'elle a sa logique et que celle-ci peut être reconstituée. Je l'ai formulé la dernière fois. C'est au moins dans cette direction que nous travaillons, travail ingrat à travers une littérature qui ne nous est pas affine.

Grâce à la bibliothèque de l'École de la Cause freudienne, bien pourvue - le savoir est là au-delà de ce que nous connaissons -, j'ai pu prendre connaissance des textes dont la semaine dernière je m'étais borné à mentionner les titres. Entre-temps, je me suis fourni à cette bibliothèque et j'ai commencé à m'avancer dans l'étude des travaux de ces analystes californiens qui lancent à l'orthodoxie de leurs collègues américains un challenge.

Il s'agit essentiellement, même si autour il y a d'autres noms, de ce couple, qui n'ont pas l'air de travailler ensemble, qui ne se réfèrent pas l'un à l'autre, Ogden et Renik - nommons nos duettistes -, et qui sont tous deux de San Francisco.

J'ai donc procédé, avec ce que j'avais, à une lecture, à une petite construction tout à fait élémentaire, et j'apprends en arrivant ici qu'Éric Laurent a trouvé le tout dernier article de 2001 de M. Renik, qui complétera de façon utile mon information puisque moi je me suis arrêté à 1999.

Nous les prenons parce qu'il semble que ce soit l'aile marchante du côté de l'Association internationale, ceux qui font problème aujourd'hui à cette Association, et qui sont des lecteurs de Lacan.

On pourrait recadrer même leur théorie comme constituant une espèce de néolacanisme, le néolacanisme californien, un lacanisme imaginarisé, mais qui a certaines adhérences et en tout cas qui manifeste de temps en temps, explicitement, un intérêt pour l'orientation lacanienne. Sans doute ils n'en lisent pas tout, parce qu'il y a quand même une certaine inhibition à le faire, et quand ils le mentionnent, c'est plutôt en lui donnant une place à part par rapport à leurs propres collègues - développement dont nous avons avoué que nous ignorions, avant le cours de cette année, l'instance.

D'une certaine façon, ils interprètent Lacan à partir des références qui sont les leurs et qui les conduisent à se placer sous l'insigne de

l'intersubjectivité, c'est-à-dire à opérer à partir de la subjectivité de l'analyste.

C'est ici que l'on peut tracer une ligne de démarcation entre l'École anglaise et ce qui s'est développé aux États-Unis d'Amérique.

L'École anglaise, c'est-à-dire le ou les courants qui ont pris forme à partir de Mélanie Klein et de la théorie des relations d'objet, ont fait leur place au contre-transfert dans son acception élargie, comme je l'ai évoqué la dernière fois, élargie jusqu'à inclure l'ensemble des réactions de l'analyste dans l'expérience analytique - intellectuelle, émotionnelle, manifeste, cachée, consciente, inconsciente, etc.

Margaret Little est la première à avoir donné son mathème élémentaire au contre-transfert élargi avec la lettre R majuscule que j'ai indiquée, qui traduit - peut-être peut-on le dire comme ça - l'introduction d'un objet nouveau dans l'expérience analytique, nouveau par rapport au concept freudien de l'expérience. Cet objet nouveau, c'est l'analyste comme sujet, ce qu'il pense, ce qu'il fait, ce qui l'émotionne, ce qu'il associe. Si on l'admet comme une dimension de l'expérience, on dit qu'elle n'a pas été traitée par Freud, et donc on prend en compte, on joue sa partie avec cet objet supplémentaire, dont on peut dire que, dans la ligne freudienne, Lacan s'était débarrassé d'emblée en parlant de la fin du moi chez l'analyste. Nous comprenons mieux maintenant ce que voulait dire cette expression de Lacan, “ la fin du moi chez l'analyste ”, maintenant que nous voyons ce moi au contraire si présent, si actif, si sensible dans l'expérience analytique de nos collègues. Eux, ils n'ont pas du tout fini avec le moi, c'est au contraire sa présence, sa sensibilité qui est manifestée, dont ils font non seulement leurs délices mais leur pivot, le point d'appui de leur pratique.

Kernberg, en 1965, dans son article intitulé “ Le contre-transfert ”, que j'ai mentionné la dernière fois, a fait sa place au contre-transfert. Si l'on regarde de près, on voit qu'il l'admet comme une sorte de complément de l'*Egopsychology*, et spécialement dans les cas de patients *borderline*, de patients d'organisation *borderline,* puisque c'est lui qui a créé le concept qui va au-delà de l'état *borderline*, de l'état limite, celui d'organisation limite.

C'est spécialement à propos des patients présentant selon lui les traits de cette organisation limite, *borderline*, qu'il fait sa place au contre-transfert, alors que, chez nos tout derniers Californiens, ce qui est dans cette zone est tout-terrain. Les exemples qu'ils donnent d'ailleurs viennent tous d'analyses de patients que l'on qualifierait de névrosés. L'emplacement est tout à fait différent.

En 65, pour Kernberg, le contre-transfert élargi qu'il admet, il en fait un complément de l'*Egopsychology* avant tout destiné à manœuvrer les organisations limites. Il en fait un instrument diagnostic qui peut contribuer à évaluer le degré de régression d'un patient, comme il s'exprime, et à clarifier le type de transfert qui est en jeu dans la cure.

On peut souligner, justement par différence avec ce qui advient aujourd'hui dans cette École californienne, l'expression qu'il emploie trois fois de “ complications contre-transférentielles ” - c'est une expression de Kernberg. En effet, pour lui, avoir affaire au contre-transfert, pour l'analyste devoir s'interroger sur ses réactions, c'est un facteur de complications. Ce dont il traite, de façon d'ailleurs un peu lointaine - c'est une mise en place vraiment à distance -, ce sont des patients qui empêchent l'analyste de s'en tenir à la neutralité analytique prescrite par l'orthodoxie, les patients qui délogent l'analyste de sa position standard.

À ce moment-là, il admet que l'on est forcé de noter l'apparition de complications contre-transférentielles : “ Je n'en peux plus, je n'en veux plus, au revoir. Comment se débarrasser de ce patient ? ”. J'essaye d'animer un peu un article qui en lui-même demande à être relu pour qu'on s'aperçoive de quoi il s'agit. C'est le *fade-out.* C'est : “ Je n'arrive à mon cabinet de consultation

qu'en traînant les pieds quand il s'agit de ce patient. L'heure m'a l'air de durer beaucoup plus longtemps que la durée standard. Ou alors je n'y pense plus du tout entre les séances, ou au contraire je ne peux pas faire autrement que d'y penser tout le temps, et le patient s'occupe de me persécuter dans l'intervalle ". Etc.

Tout ce qui déloge donc l'analyste de la position standard, qui introduit des complications contre-transférentielles par rapport au névrosé obsessionnel que l'on supposera fidèle au poste, à l'heure, et ne dérangeant pas cette ordonnance, cette organisation non limite de l'analyste.

Kernberg légitime que l'analyste alors s'interroge sur ce qui lui arrive à lui, sur ce que le patient réveille dans sa réalité psychique, et se demande, s'interroge sur les mécanismes qui sont ainsi chez lui réactivés, et qu'il appelle, d'une façon générale, " mécanismes précoces d'identification et de défense ". Il invite donc l'analyste à repérer chez lui comment se manifeste cette réactivation. On trouve des termes comme la " discontinuité affective " - ce n'est pas entièrement clair mais on peut essayer d'y donner du sens - ou alors le phénomène de dévouement total, qui est aussi non standard, ou encore, chez l'analyste, son attitude qu'il appelle joliment micro-paranoïde à l'endroit du patient.

C'est un effort de synthèse comme ce qui fait le fil, l'orientation, le désir de Kernberg dans ce qu'il a amené à la psychanalyse. C'est un désir de synthèse, un effort pour intégrer à l'*Egopsychology,* ou pour rendre compatibles avec l'*Egopsychology* le kleinisme, les relations d'objet, le contre-transfert élargi, et cela doit en effet représenter pour les États-Unis, à partir du milieu des années 60 jusqu'à 1980, une forme de synthèse qui est encore active aujourd'hui, mais qui s'est formée au cours de ces années.

Cette synthèse de Kernberg, qui a essayé une synthèse de l'École anglaise et de l'orthodoxie américaine, commence à prendre eau au début des années 80, selon un analyste du milieu de Renik qui donne cette indication de date, où il explique qu'à cette date des analystes américains, classiques, formés à l'IPA, ont commencé à conceptualiser la relation analytique comme *interplay* de deux psychologies - le jeu mutuel ou l'interaction de deux psychologies.

S'ils se repèrent sur le terme d'intersubjectivité - on a déjà dit, dans la psychanalyse américaine " interpersonnel " -, c'est parce qu'ils ont lu Lacan. Ce n'est pour l'instant qu'une simple intuition que je présente.

S'ils utilisent le terme intersubjectivité, c'est qu'ils ne considèrent plus le grand R de Margaret Little comme un facteur exceptionnel, dangereux, comme un facteur de complications qui n'entre en jeu que quand le patient est non standard, mais comme un élément comme tel constituant de la relation analytique.

On voit les contributions de ces analystes se répartir sur deux versants. Ce n'est pas tout d'admettre le contre-transfert même élargi ou même de considérer ses propres réactions, le facteur vraiment discriminant pour ces théoriciens c'est de savoir si, pour eux, c'est un encombrement ou si c'est au contraire un élément constituant de la relation analytique.

J'ai eu le plaisir, au cours de cette semaine, de parcourir l'article dont j'avais donné le titre, de M. Ogden, celui qui pendant la séance regarde la lettre qui est posée à côté du bureau dont nous avions parlé, son article de 1992 qui s'intitule " Le sujet de la psychanalyse constitué dialectiquement et décentré ".

C'est un article qui vous apprend que M. Ogden introduit le terme de sujet dans la psychanalyse. Oui. Il introduit le terme de sujet dans la psychanalyse parce qu'il n'est pas satisfait du terme d'ego et du terme de self. Donc, pour cette raison, il préfère désigner l'individu en tant que sujet. C'est un homme qui a beaucoup lu et qui a pour références Hegel 1807 et Kojève 1934-1935. Où va-t-il chercher tout ça ? Donc *La phénoménologie de*

l'esprit et le cours de Kojève sur *La phénoménologie*.

C'est comme ça qu'on lit l'article. Heureusement à la fin de l'article qu'il y a un post-scriptum consacré à Lacan, bien qu'on n'ait pas le temps d'en parler vraiment comme il faudrait dans cet article. Enfin on lit tout l'article au nom de M. Ogden.

Ce qu'il appelle sujet - le rapt des mots est accompli -, c'est l'instance qui fait l'expérience de ce qu'il appelle en anglais *I-ness*, c'est-à-dire l'expérience de la jeïté, l'expérience du *je*.

Ce qu'il veut traduire par là, ce n'est pas l'ego, ce n'est pas le self, mais l'instance qui génère le sentiment de subjectivité. Et il en fait une expérience dialectique toujours changeante en se référant aux bons auteurs, et à Hegel dont il ne dit d'ailleurs rien d'autre que le nom et la date.

C'est visiblement quelqu'un qui a lu et qui a médité Lacan, et qui en absorbe les termes dans sa pratique et dans ce qu'il essaye d'exposer à ses collègues. Ça lui sert à critiquer Freud. Il fait retour sur le sujet freudien pour repérer, à partir de l'idée que tout dans l'expérience analytique est centré sur le *je* et sur la dialectique de l'expérience, ça lui permet de retrouver dans Freud un certain nombre de points sensibles qu'il ordonne pour appuyer son idée du sujet freudien.

C'est présent dans toute cette école, l'idée de dialectique… D'ailleurs tout le monde ne fait pas usage du terme de dialectique. C'est parce que M. Ogden a des lettres qu'il fait référence à la dialectique. Disons que ce qui est non seulement privilégié mais qui est l'aspect unique de cette dialectique qui le retient, c'est le moment de la réciprocité.

Quand on lit dialectique, il faut comprendre réciproque. Et c'est pourquoi ils font varier tous les termes qui commencent par inter - *interplay*, interaction, intersubjectivité. Cela veut dire qu'on n'est pas tout seul, ça se passe aussi de la même façon dans l'autre et réciproquement.

Voilà le concept de la dialectique avec lequel ils opèrent et qui est évidemment très à distance de la dialectique dissymétrisante de Hegel, qui est au contraire au premier plan pour Lacan depuis les années 30 jusqu'à son enseignement des années 80.

Ceci dit, ne serait-ce que sur cette base, il repère, premièrement, que Freud avait beaucoup de mal à s'accommoder de la diachronie de la causalité. L'étiologie n'arrive pas à s'ordonner chronologiquement chez Freud. Freud n'opérait pas vraiment avec un modèle linéaire de la causalité comme les positivistes, et seule la prise en compte de la dialectique permet de rendre compte du projet de la psychanalyse. Il faut des allers et retours, des incidences réciproques qui ne s'accommodent pas d'un schéma seulement linéaire.

Il relit Freud en termes dialectiques. C'est d'ailleurs plutôt proféré que vraiment démontré. Il voit chez Freud une dialectique du conscient et de l'inconscient, telle que l'existence de chacun dépend de l'existence de l'autre. Voilà à quoi se résume pour lui la dialectique.

Deuxièmement, il imagine aussi bien que la seconde topique freudienne du moi, du surmoi et du ça, est un système dialectique tel que chaque terme a besoin, pour subsister, des autres. Il préfère dialectique à structure.

Troisièmement, il s'appuie - voyez ce qu'il va chercher - sur la lecture par Jean Hyppolite du texte de Freud sur la dénégation - où est-ce qu'il est allé trouver ça ? - pour mettre en valeur des termes comme la présence dans l'absence et l'absence de la présence, et aussi la fonction de l'*Aufhebung* qu'il pêche dans ce texte.

Cela lui paraît justifier l'introduction du concept de sujet en tant qu'une instance qui n'est pas localisable, à la différence du moi, et au contraire qui circule entre conscient et inconscient. Il faut attendre la fin de son premier article pour lire un post-scriptum sur Lacan où il explique qu'il ne peut pas se livrer à une discussion approfondie de Lacan. Il peut prendre ses références parce que c'est facile, mais il n'a pas le

temps de se livrer à une discussion approfondie.

Ce qui est formidable, c'est ça paraît dans l'*International Journal of psychoanalysis.* Quand vous avez un article, on le fait circuler parmi les pontes pour savoir si c'est correct. Donc, tout le monde considère parfaitement normal de publier un texte constitué de cette façon-là.

Sans se livrer à ça, il voit tout de même une différence entre Freud, Klein et Winnicott d'un côté, et Lacan de l'autre, et il ne parlera plus de Lacan après ça. D'ailleurs, une fois que Lacan a été délesté d'un certain nombre de termes et de références, qu'est-ce qui reste à en faire ? Freud, Klein et Winnicott, selon lui, fondent le dialogue psychanalytique sur un discours interprétatif mutuel où on se comprend, alors que Lacan traite la compréhension comme une illusion. Cela fait la différence de Lacan qui est due à sa doctrine du signifiant et du signifié qui barre la compréhension et qui le conduit toujours à déconstruire - c'est l'expression qu'il emploie -, déconstruire le texte manifeste.

On comprend que la construction de Lacan débouche sur un “ ne pas comprendre ”, alors que, pour lui, Freud est une herméneutique, Ricœur à l'appui. Voilà le Ricœur de 1967 qui refait surface en 1992 pour habiller et justifier ce mouvement vers Lacan dont, il faut bien dire, ça témoigne néanmoins puisque les références à l'œuvre de Lacan sont rares dans l'*International Journal*.

Avec la même grille de lecture, avec cette dialectique réduite à la réciprocité, il n'a aucun mal à verser au compte de la dialectique l'identification projective kleinienne, et il s'appuie sur Bion pour montrer qu'il s'agit là d'un événement interpersonnel, intersubjectif. Il traite donc du sujet kleinien à partir de Bion, et il montre que l'identification projective n'est pas un mécanisme linéaire mais que c'est un mécanisme dialectique qui révèle l'interpénétration des subjectivités.

De ce que j'ai trouvé en tout cas, après ce grand article Ogden ne fera plus de grande théorie générale. Après il donnera des indications sur sa pratique, fort intéressantes - nous en avons vu une -, mais là où il prend son mouvement propre, c'est quand il formule, une fois dans cet article sur le sujet de la psychanalyse, que finalement la dialectique intersubjective finit par révéler l'interpénétration des subjectivités. Si nous essayons d'ordonner le paysage inédit qui nous est là présenté, c'est la direction d'Ogden. Il construit l'expérience analytique sur l'interpénétration des subjectivités. Il considère même que l'analysant lui-même est créé dans le processus analytique, dans le processus intersubjectif. Être analysant, c'est quelque chose qui advient dans la dialectique intersubjective entre le self et l'autre.

Il approche, avec ses moyens, de ceci qu'il formule : le sujet n'est pas. Il ne dit pas que c'est un manque-à-être, mais qu'il n'est pas. Il devient à travers un processus intersubjectif. Ce que Ogden retient de ce qu'il a parcouru là de Lacan et de l'état de la psychanalyse au moment où il s'y intéresse, c'est la primauté de l'espace intersubjectif. Il est, pour ce que j'en ai vu, jusqu'en 1999, dans la psychanalyse non lacanienne, il est le théoricien de l'espace intersubjectif comme primaire. Donc, il repense tous les termes qui se présentent, aussi bien dans son expérience que dans la théorie, à partir de cet espace intersubjectif.

Autrement dit, la réciprocité débouche chez lui, pas chez tous, sur une forme de fusion. Parti en 92 de l'interpénétration des subjectivités, il pourra donner sa version à lui du tiers, de la tiercéité, mais du tiers lacanien. Lui aussi parle du tiers analytique, mais il entend par là l'espace intersubjectif où les deux subjectivités de l'analysant et de l'analyste s'interpénètrent. C'est ça qui est le tiers et qui est en quelque sorte le tiers primaire, originaire par rapport aux deux subjectivités qui s'y inscrivent.

C'est alors qu'en 94 il amène ce terme du tiers analytique, d'où d'ailleurs

il a prélevé un morceau pour la *Revue française de psychanalyse.* Ce n'est pas un article original, mais un morceau de l'article de 94. Ce qu'il appelle le tiers analytique, c'est l'espace commun des deux subjectivités réciproques, en tension dynamique, c'est-à-dire entre lesquelles il y a des échanges. C'est la relation a-a' prise dans la même parenthèse et conçue comme le lieu de l'Autre, termes de Lacan.

(a – a')

Ce n'est pas ce qu'il dit, mais cela se laisse lire, sans forçage, de cette façon. Le grand Autre d'Ogden c'est la liaison interactive de a-a'. Ce n'est pas excessif de dire qu'on a là une conception imaginarisée du tiers, de l'instance tierce.

Qu'est-ce que cela donne dans la pratique, pour en prendre un exemple ? On a simplement l'impression que l'on perd beaucoup de temps dans l'expérience analytique.

Voilà Madame B. qui est en troisième année d'analyse, une dame active de quarante-deux ans, avocate, qui a des enfants. Cela fait trois ans qu'il l'a en analyse, et il dit : “ Sa demande n'est vraiment pas claire, cela me laisse un malaise, et, chaque fois qu'elle se présente à l'analyse, je me demande ce qu'elle vient faire ici. ” Il faut le faire.

Au bout d'un an et demi d'analyse, il a laissé la demande absolument dans le flou. On doit supposer en effet que, dans cette notion de grand Autre imaginaire, il ne faut surtout pas y mettre trop du sien, qu'une notion de passivité doit être incluse là - il ne faut pas amorcer le processus, il faut en quelque sorte que ça vienne des deux ensemble. C'est ainsi que je vois les choses, pour m'expliquer comment il assume très bien de ne pas savoir pourquoi cette personne vient pendant...

Ce qui se dégage au bout d'un an et demi, c'est que ce qui l'occupe beaucoup, c'est la jalousie de sa mère, qui aurait été et qui serait toujours jalouse des signes de faveur que la patiente peut recevoir de son père, et qu'il lui est aussi très difficile dans son métier d'accepter que des femmes plus âgées lui apprennent quelque chose. Voilà un an et demi d'analyse.

Á la fin de deux ans d'analyse - on ne nous dit pas la fréquence des séances, mais on connaît en tout cas leur durée à peu près -, vraiment elle n'en peut plus. C'est-à-dire silence, long silence, et il faut voir que la durée est invariable, donc quand le patient se lance dans le silence, ça dure. Elle n'arrive pas à élaborer, elle se sent épuisée, désespérée, et c'est alors que commence à s'amorcer la dialectique intersubjective. Parce que, l'analyste, ça le déprime, et là, évidemment, il décrit la propre dépression qu'il a engendrée avec sa pratique.

Il se décrit lui-même à un moment où il a la grippe. On se dit que c'est de la faute à la patiente. En tout cas, ayant la grippe, c'est avec cette patiente, quand il la reçoit, qu'il est plus conscient de son état physique qu'avec d'autres patients, les autres le distraient - je le suppose. Il lui vient de se sentir un très vieil homme. Il faut imaginer ça. L'analyste se déprimant progressivement, la patiente désespérée et l'analyste dans le trente-sixième dessous. Il a un sentiment d'anxiété diffuse, il est en retard aux séances. C'est très joliment dit : “ *One minute or so* ”, une minute ou à peu près. En plus, il commence à avoir des symptômes : nausées, malaises, vertiges. Je ne dis pas tout ça pour faire rire. Pas du tout. Je dis ça pour essayer de recevoir de ce texte la notion de la pratique puisqu'il l'expose.

Il lâche une interprétation. On ne sait pas s'il le fait périodiquement, mais il lâche une interprétation. Il faut voir que tous ces comptes rendus, dans cette École, aussi bien chez Renik, mais surtout chez Ogden, cela se resserre toujours à un moment pathétique. Il y a une présentation d'ensemble qui est en généralement assez floue, et on sent bien que dans le a-a', il n'y a pas d'instant de voir mais il y a un long temps pour comprendre, un peu immobile. Et puis, cela engendre un

malaise - cela a l'air aseptique comme ça - chez le patient qui se transmet à l'analyste. Et à ce moment-là, il y a en quelque sorte une séance où, selon ce qu'il dit, ça se dénoue, quelque chose se passe. Autrement dit, une scansion qui le déborde et qui s'élabore à partir de cette temporalité intersubjective.

Donc il fait une interprétation, il lui dit : " Vous vous inquiétez de votre valeur comme mère " - parce qu'elle avait témoigné de la difficulté à élever ses enfants - " aussi bien que comme patiente ".

Ce n'est pas ça qui fait de l'effet. Qu'est-ce qui fait de l'effet ?

L'analyste a soif. Il veut boire un verre d'eau qu'il a posé tout près de son fauteuil par terre. On l'imagine. Le verre est là *[geste de JAM pour montrer où est le verre]*. Il se penche pour attraper son verre d'eau. Et à ce moment-là, première fois depuis trois ans, la patiente se retourne. Elle le regarde. Et il dit, *with a look of panic* - voyez, pour qu'il y ait *a look of panic* à ce moment-là, dans quelle atmosphère ça se déroule - " Mais pourtant parfois avant, parfois je bougeais quand même un petit peu et ça ne lui faisait pas ça. " Vous imaginez !

Elle lui dit alors : " Je m'excuse - *I am sorry -*. Je ne sais pas ce qui vous arrivait. " Voilà à quoi conduit le a-a' fusionné. Elle, elle fait ce pas de lui dire ça, et à ce moment-là l'analyste arrive enfin à nommer, comme il s'exprime, la terreur qu'il portait en lui depuis quelque temps.

Voyez, il avait des symptômes, des vertiges et tout, c'est parce qu'il était terrifié en son fond, et il s'aperçoit que cette terreur c'était l'idée que tous ses symptômes étaient causés par Madame B. et qu'elle était en train de le tuer -*she was killing me*.

Dans cet échange dialectique réciproque - le mot est dans le texte - *she caused*, elle causait mes symptômes. Là, la fonction de la cause est tantôt du côté de l'analyste et tantôt du côté de l'analysante. C'est une fonction alternative qui n'est pas fixée une fois pour toutes comme sur les schémas de Lacan.

À ce moment-là, qu'il éprouve tout ça, qu'il peut nommer sa terreur, il en profite pour lui faire une interprétation de première. Il lui dit : " Vous pensiez à l'instant que j'étais en train de mourir. " Puisque lui s'est aperçu qu'il pensait qu'elle était en train de le tuer - *she was killing me* -, alors il peut lui faire l'interprétation : " Vous avez pensé que j'étais en train de mourir. "

Elle lui dit : " C'est tout à fait ça. " Là, vraiment, c'est l'illumination. Tout cet *interplay* pour arriver enfin à une interprétation qui dit quelque chose à la patiente. Et elle lui dit : " C'est tout à fait vrai, en vous entendant bouger j'ai cru que vous aviez une attaque. "

Maintenant, il peut faire la théorie de tout ça. - " À ce moment-là, je suis devenu pour elle un objet analytique. " Il dit qu'à ce moment-là il a vraiment été petit *a*.

C'est un phénomène intersubjectif où ce qui éprouve et ce qui pense, c'est le tiers. - " Nous avions en commun la pensée que si cette personne arrivait à se libérer de ses symptômes et à naître, cela me rendrait malade et pourrait même me tuer. "

À ce moment-là, ce qui sort au bout de ce temps écoulé où nous sommes, après deux ans d'analyse terminés, dans la troisième année, la patiente peut venir à dire ou à prendre en considération, si elle l'a dit avant, que sa mère n'aurait pas voulu avoir des enfants. Elle arrive à donner sa valeur au fait d'avoir été un enfant non désiré, et cela s'est poursuivi dans toute son enfance qu'il ne fallait pas déranger le père dans son bureau qui se livrait à des travaux universitaires.

Voilà le processus pénible et cette durée extraordinaire pour produire la première interprétation qui fait de l'effet. C'est la première fois, au milieu de la troisième année, et parce qu'elle s'est retournée quand il prenait son verre d'eau sur le plancher, qu'enfin il s'ouvre un nouvel espace. D'ailleurs les deux s'en aperçoivent. L'analyste formule : " Pour la première fois, j'ai senti qu'il y avait deux personnes dans la pièce qui se parlaient l'une à l'autre. "

C'est une première fois pour lui et

c'est une première fois pour elle, et à ce moment-là l'analyse connaît un nouveau développement.

Cela permet en particulier à l'analyste de changer son style, de s'ouvrir un peu plus à celui de la patiente. Il s'aperçoit qu'en fait il restait identifié à son propre analyste et que lorsqu'il se sentait un très vieil homme, c'était par identification à son propre analyste, et que, pour analyser, il lui fallait aussi tuer en lui ce vieil homme.

Autrement dit, comment est-ce que nous lisons ça ? Il faut vraiment savoir gré à l'auteur de livrer comme ça ce détail de sa pratique sur lequel d'habitude les analystes français sont plus discrets de façon générale. On ne peut pas s'empêcher de traduire ça dans ces termes, que, pendant deux ans et demi, il n'a donné aucune interprétation, aucune scansion, de la position de la patiente en tant qu'enfant non désiré et qu'en effet elle s'est mise, dans son silence, à présenter ça. Il a fallu qu'elle le vive, qu'elle régresse, qu'il l'éprouve, pour qu'enfin une parole de vérité surgisse. À la place de l'interprétation juste, et même plutôt que de tirer comme conséquence de cette affaire qu'il fallait sortir ça beaucoup plus tôt, que c'était possible de le faire, à la place de l'interprétation juste, dont il n'a même pas le concept, il a éprouvé que lui devait mourir, que lui était de trop.

Nous pouvons tout à fait accepter la véracité de ces phénomènes qui sont là rapportés, de cette corrélation - pourquoi mettre en doute le témoignage ? -, mais ils appartiennent évidemment à cette dimension qui n'est pas dialectique, qui est de réciprocité imaginaire. La grande surprise pour Ogden, c'est la vérité sortant de la réciprocité imaginaire.

Ils s'aperçoivent qu'à partir du moment où c'est toujours interprété, c'est la voie imaginaire vers l'interprétation juste. On n'a pas à mettre en doute que, dans la dimension imaginaire, on a ces phénomènes de coïncidence saisissante, et qui sont extrêmement coûteux du point de vue émotionnel aussi bien pour la patiente que pour l'analyste.

Si vraiment *Time is money*, comme ils le pensent, eh bien nous autres pensons avoir les moyens, pour arriver à ce point-là, d'y arriver plus vite et d'une façon plus économique.

Un mot rapide sur Renik, pour passer la parole à Éric Laurent. Renik, c'est autre chose. Cela s'oppose très bien à ça. C'est le théoricien du *self-disclosure*, la révélation qu'accomplit l'analyste auprès du patient. Il dit des choses de lui.

Évidemment, dans l'histoire de la psychanalyse, on pense à Ferenczi et à l'analyse mutuelle. Ici, c'est une protestation contre l'orthodoxie du " Je ne suis personne ". C'est une protestation, une pratique qui s'inscrit en faux contre la rigidité de l'analyste orthodoxe, dont nous n'avons plus vraiment tout à fait l'idée ici.

Il ne faut pas se précipiter à penser qu'il s'agit d'une pratique de confession continuelle. En tout cas, ça ne nous est pas présenté comme ça. Cela prétend même avoir l'ambition de retrouver quelque chose de la pratique de Freud. C'est un point de vue antiformaliste, une pratique antiformaliste de la psychanalyse, qui souligne que les principes de la technique ne sont pas des règles absolues mais des directions générales que l'on doit adapter au cas par cas.

Il y a tout un discours sur la flexibilité de l'analyste qui a l'air en effet d'être adressé à des communautés analytiques - il faut le mettre au pluriel, ils le mettent au pluriel, ils ne disent pas " la communauté analytique " mais " des communautés analytiques " - qui sont au contraire élevées, éduquées dans le style impersonnel, rigide, de la position standard de l'analyste.

C'est un effort vers la flexibilité - ce que Lacan appelait discrètement jadis " la vacillation calculée de la neutralité " -, qu'il est obligé de défendre d'une façon très active et polémique dans un environnement qui n'est pas le nôtre. On sent qu'il a à faire accepter ce qui pour nous est déjà un combat dépassé.

Il ne faut pas immédiatement penser qu'il s'agit pour l'analyste, dans ce *self-*

disclosure, de raconter sa vie. Il s'agit à l'occasion, par exemple, de répondre à des questions de l'analysant sur ses opinions.

D'un côté, flexibilité, mais de l'autre, c'est tout de même un radicalisme. Pour lui, ce n'est pas simplement quand on ne peut pas faire autrement alors on peut autoriser un petit *self-disclosure*, c'est au contraire une partie constitutive de l'expérience analytique. Il faut se laisser connaître par le patient. Avec des recommandations assez strictes, abandonner le piédestal analytique - c'est son expression -, se mettre sur le même plan que le patient. Il dit cela joliment : “ *Levelling the clinical analytic play in the field ”.* Il n'y a plus l'analyste en haut et l'analysant en bas, mais la cour de récréation est bien de même niveau, les deux participants sont de niveau.

J'en étais resté à l'article de 99 - celui que tu étudies est plus récent -, c'est l'article auquel j'avais fait référence par son titre “ Jouer cartes sur la table ”, où il conteste que ce soit simplement un effet contemporain. Il vise la collaboration des deux. Il pense que l'analyste doit se refuser à être un objet mystérieux et que cette attitude libérale ne provoquera pas un désir insatiable du côté du patient d'en savoir toujours plus sur l'analyste.

Tel que c'est exposé, il y a toute une dimension où ce n'est pas absurde du tout. Non seulement pas absurde, mais cela traduit d'une façon raisonnable une position qui consiste à ne pas faire le mystérieux. Il dit : “ Si l'analyste ne répond pas à une question qui le concerne, le risque c'est que le patient conclut que l'analyste n'est pas vraiment intéressé par ses réflexions. ”

Je fais appel non pas à toutes les mères qui sont dans la salle mais à tous les analystes… Il est amené à annuler une séance au dernier moment parce qu'il a mal à la gorge. Je ne sais pas ce qu'ils ont à avoir la grippe en Californie… Il téléphone à la patiente et il lui dit : “ Je ne peux pas vous recevoir… ” Je ne sais pas, dans une heure… Et il ajoute : “ J'ai mal à la gorge, ce doit être un virus, ce n'est pas grave, ça devrait être fini demain. ”

Visiblement, pour l'orthodoxie américaine, c'est vraiment du *disclosure,* absolument encombrant. C'est à considérer au cas par cas. On ne considère pas que c'est une aberration de M. Renik, devant annuler très peu de temps avant, d'entourer cet énoncé de ces propos. Il en fait peut-être beaucoup : “ J'ai mal à la gorge, ça doit être un virus, ce n'est pas grave… ” On croirait qu'il parle à sa maman. Il y a d'ailleurs des éléments qui laissent penser ça.

Il discute lui-même la chose, et il dit : “ La plupart des analystes diront qu'il ne fallait pas dire ça, qu'il fallait laisser les fantasmes venir. ” Mais il dit : “ Ils sont venus de toute façon. ” En effet, la patiente vient le lendemain et lui dit : “ Oh ! quand vous m'avez dit ça, j'étais tellement furieuse que j'ai pensé “qu'il meure !” ” Donc il dit : “ Les associations hostiles ” - ils ont des associations formidables - “ sont venues de toute façon. Je n'aurais rien dit, elle aurait pensé “il va mourir”… J'ai parlé, eh bien ça vient quand même. ” Cela occupe un petit paragraphe d'un article. J'ai trouvé ça assez sympathique.

On voit les impeccables de l'IPA disant : “ Jamais ! Comment avez-vous pu dire “j'ai un virus” ? On se demande ce qu'ils font quand ils ont un rhume. C'est vrai que maintenant on peut prendre des choses qui empêchent d'éternuer. Mais, comme dit Renik, finalement, ce *disclosure* est là de toute façon. Camarades analystes, tout ce que vous faites vous révèle. L'expérience analytique est impensable sans le *self-disclosure*.

C'est la dimension raisonnable de Renik. Il accepte, il ne demande que ça, de mettre la barre sur l'Autre, comme nous disons dans notre jargon. Quand il s'agit de l'Autre du savoir, de l'Autre de la puissance, il accepte très bien A barré. C'est d'ailleurs un trait commun de cette École. Il cherche à contourner le discours du maître et à le faire disparaître dans l'expérience analytique. Ce qui, même si on rit ici et là, traduit un mouvement qui est plutôt

sympathique.

Ce qui est clair, c'est que, chez Renik, ce dont il pense venir à bout avec son attitude, c'est aussi bien de l'Autre du désir. Son idée de jouer cartes sur table, c'est la même métaphore, mais utilisée à l'envers, de celle que Lacan utilisait dans " Variantes de la cure-type " et dans les premiers temps de son enseignement de la partie de bridge, où justement l'analyse se joue alors que l'analyste garde dissimulée sa propre main pour que le patient apprenne à lire la sienne en déchiffrant celle qu'il prête à l'Autre.

Autrement dit, la fonction du désir de l'Autre, qui est déjà présente au début de l'enseignement de Lacan, et qui suppose justement que l'analyse ne se joue pas du tout cartes sur table et qu'on ne peut pas mettre les cartes sur la table…

On voit bien la barre sur l'Autre du savoir. Oui. De la puissance. Oui. Mais l'Autre du désir… Alors qu'il constate lui-même que le désir se fraye la voie quoi qu'il en ait.

Il s'aperçoit que la barre sur l'Autre est une condition pour l'engagement du sujet dans l'expérience, mais pour lui on peut dire que A barré est équivalent à sujet barré.

$$\not{A} \equiv \not{S}$$

La seule façon qu'il connaît de mettre cette barre sur l'Autre, c'est de faire de l'analyste un sujet de l'inconscient. Cela va assez loin. Il n'y a pas d'exemple encore, mais peut-être dans le dernier article. Il dit : " Dans l'expérience analytique finalement, le patient joue le rôle de consultant pour l'analyste. " Il lui indique ses erreurs, ce qui ne va pas, il est donc équivalent à un consultant.

Il y a certes l'auto-analyse, le contrôle, mais personne ne peut aussi bien contrôler l'analyste que son patient. Le patient - je le cite - " est dans la position d'offrir une consultation dans l'instant même et sur la base d'une information qu'il est seul à avoir ". Il parle donc de " *the patient's role as the consultant to the analyst* ", et donc " *uniquely informed in the moment* ".

Il est moins prodigue en exemples détaillés que M. Ogden, mais il donne un aperçu de ce que ça doit être quand il dit qu'il admet que son style tend à l'activisme et à l'exhibitionnisme et qu'il a tendance à s'expliquer excessivement auprès de ses patients. Il admet, puisque tel patient le lui a enseigné, que ça peut aussi bien produire une idéalisation.

Autant Ogden est le théoricien du tiers et de la fusion, Renik est le théoricien du couple analytique. Si j'avais à essayer de les mettre en place, je dirais l'un théoricien du tiers et l'autre théoricien du couple.

Il y a aussi bien chez Renik une théorie. J'ai trouvé une sorte de métapsychologie de sa position, une fois, que je vais laisser de côté. Je vais m'arrêter là et entendre de quoi il s'agit dans le dernier article de Renik, pour voir si cela continue dans la même voie.

Ce qui en fait vraiment un théoricien du couple et pas du tiers, c'est qu'il souligne : " C'est là comme un mérite des analystes français d'être sensibles au thème de la subjectivité et surtout à ses conséquences pour la pratique ". Et à ce moment-là, en 99, il cite Lacan, lui aussi, en disant qu'il n'a peut-être pas réussi à surmonter le problème en ce qui le concerne, mais il l'approuve d'avoir souligné que l'analyste est facilement impliqué dans la situation analytique en tant que sujet supposé savoir. Ce qu'il comprend, c'est que l'analyste doit se refuser à s'identifier au sujet supposé savoir.

En conséquence, dit-il, " les analystes français qui ont été influencés par Lacan font spécialement attention à respecter le caractère privé du point de vue épistémologique de la réalité psychique du patient, " *the epistemological privacy* ". On ne sait pas ce qu'il y a dans la tête de l'autre.

C'est quand même très différent de Ogden qui éprouve, lui, dans un moment de coïncidence formidable… Alors que chez Renik - peut-être d'autres textes contredisent cela, celui-là est de 1993 -, il y avait l'idée que

chacun est de son côté et que dès lors l'interprétation n'est pas un énoncé de vérité qu'assène l'analyste au patient - on voit par là comment il pratique l'interprétation, c'est l'interprétation à l'ancienne, voilà ce qui se passe, c'est ceci et c'est cela -, mais il approuve les lacaniens de se servir de l'interprétation comme des stimuli pour favoriser la recherche du patient.

Il souligne à quel point il serait utile que les analystes américains s'en aperçoivent et qu'on l'a perdu de vue aux USA et que surtout il est important de ne pas se prendre pour le sujet supposé savoir.

Autrement dit, un théoricien du couple fusionné, du tiers, de la fusion du couple imaginaire, alors que là, on a une théorie du couple dont les éléments restent séparés et la *self-disclosure* c'est justement parce que ce n'est pas la même chose.

Si l'on voulait écrire Renik de la même façon, on mettrait aussi *a-a'*, mais on mettrait une double barre de séparation entre les deux, parce que sa théorie suppose cette égalité, ce couple d'égaux qui est là.

a // a'

Ce qui est clair aussi pour l'un comme pour l'autre à part ça, c'est que ce qui les interroge, c'est ce qui a lieu dans la séance. Leur horizon c'est la séance et ce qui a lieu dedans.

Là, Ogden a une très belle formule qui me paraît valoir pour les deux : “ La question qu'il faut poser ”, dit-il en 99, “ n'est pas “qu'est-ce que ça veut dire ?” ” - comme on se pose la question traditionnellement à propos du symptôme, du rêve, de l'*acting out*, etc. -, “ la question analytique c'est *What's going on here ?* - qu'est-ce qui est en train de se passer ici ? ”. Ici . Non pas ce qui se passe chez le patient, par exemple. On ne se pose plus la question “ qu'est-ce que veut dire une formation de l'inconscient ? ” ou “ qu'est-ce qui est en train de se passer chez le patient ? ”. On voit bien que l'effet c'est quand même un abrasement de la clinique et de l'objectivité de la clinique. Et précisément, en se posant la question “ *What's going on here ? ”*, ce qu'il rencontre comme objet primaire, c'est ce qui se passe chez eux. Sur le mode de la fusion chez Ogden, sur le mode de la séparation épistémologique chez Renik, mais le premier objet auquel ils ont affaire dans l'expérience analytique, c'est ce qui se passe en eux. C'est le contact direct avec leur corps, leur *mind*, leurs pensées, leurs comportements.

En effet, dans leurs textes, dans leurs articles, et sans doute dans leur pratique, ce qui occupe toute la place, ce n'est pas vraiment une autoanalyse, ce n'est pas des fragments d'autoanalyse, mais vraiment des fragments d'introspection.

Il y a une enflure de l'introspection, qu'ils présentent à l'occasion comme autoanalyse et qui se poursuit durant la cure, c'est-à-dire pour l'un comme pour l'autre, les cures qu'ils peuvent conduire les éclairent sur leur inconscient. Et là, ils sont attrapés. C'est une pratique qui les intéresse, qui les passionne, parce qu'ils ont construit la chose de telle sorte qu'ils font leur analyse pendant l'analyse du patient, et avec l'analyse du patient.

Si la garantie psychanalytique voulait dire quelque chose dans un groupe analytique, cela devrait plutôt être la garantie que votre analyste ne fera pas son analyse en même temps que la vôtre.

Voilà. Je reviendrai sur Renik après. Je passe la parole à Éric Laurent.

Éric Laurent

Comme l'exemple là de Ogden et Renik ou celui que nous présentait Daniel Widlöcher, comme nous le voyons, de tels recouvrements de co-pensées, de co-souffrances ou de co-jouissances étant possibles, on cherche donc à préserver l'identité de chacun, c'est une préoccupation qui accompagne ces moments d'illumination, d'éclairs, de coïncidences.

Comment assigner les lieux du corps de l'analysant et de l'analyste pour

ordonner le lien qui est en cause ? Je reprends là ces termes de lieu et de lien qui étaient les titres du cours de Jacques-Alain Miller l'an dernier.

Si on lit les écrits de la période que nous apprenons à déchiffrer, la période qui commence aux années 60, la sensibilité change, elle évolue. Dans les années 60 et jusqu'au milieu des années 70, c'est le cadre, *setting* ou *frame*, les deux mots anglais qui correspondent à des sensibilités d'ailleurs distinctes d'emploi. C'est en général le cadre qui se retrouve assigné à cette fonction de préservation.

Disons que ces années 60-70, années structuralistes, aimaient découvrir des lois rigides qui mimaient les lois du langage. A partir du milieu des années 70, une inflexion se fait sentir, le goût va vers l'interaction, le jeu réciproque, et ça sera l'*interplay*, nous le verrons, appuyé sur l'École anglaise. Et c'est le XXIe siècle où vraiment l'accent se retrouve mis sur la réciprocité démocratique, la non-autorité nécessaire, le malaise avec toute position d'autorité, dès que l'on sort du goût pour l'autoritarisme.

Mais saisissons d'abord la façon de procéder des années 70 parmi les analystes français qui reçoivent de plein fouet l'impact de l'enseignement de Lacan. Tout se passe comme si leur effort consiste à utiliser comme synonyme le cadre, le cadre analytique, et la structure, structure de la langue.

On ne peut pas toucher au cadre car il est la structure nécessaire à l'expérience. En forçant le trait, on dirait que leur point de ralliement peut se formuler ainsi : l'inconscient est structuré comme le cadre analytique.

Comment en est-on arrivé là ? Il faut procéder par une série d'amalgames. Cette problématique confond d'emblée deux niveaux distincts : celui du contrat, le contrat analytique, et la règle analytique. Le niveau du contrat existe, il est celui des pratiques sociales et de la définition juridique de l'activité. Grâce à cette fiction par excellence de la société civile, la psychanalyse trouve un abri précaire dans le discours du maître. Il est cependant bien difficile avec la fiction juridique libérale du contrat de situer le pacte analytique. Lacan a préféré l'aborder à partir des lois de la parole, du don symbolique, comme l'abordait Lévi-Strauss à la suite de Marcel Mauss. Plus tard, c'est par la structure elle-même du langage qu'il définira le cadre, la structure du discours qui inclut l'objet *a* aussi bien que S barré.

Un auteur de l'IPA a été loin dans la volonté de saisir l'expérience à partir de la fiction d'un contrat qui assignerait à chacun sa place et dont l'usage viendrait à recouvrir la structure elle-même. C'est Jean-Luc Donnet, dont spécialement mon attention a été attirée par Rose-Paule Vinciguerra sur ses travaux, qui dans un article de 1973 se sert d'une conception étrange de la symbolisation pour s'orienter.

D'un côté, il utilise le cadre comme synonyme de contrat et de l'autre, il le définit comme ce qui fait symboliser. Alors il dit : la nature de ce qui est dans le contrat, dans le cadre, est rationnelle, mais dès que l'on veut vraiment définir le contrat, le cadre, on s'aperçoit que le contenu est énigmatique pour l'analyste lui-même. Comme il le dit : “ on ne saurait en définir les limites au sens strict mais seulement dire ce qu'il n'est pas : il n'est ni la réalité extérieure au champ analytique, ni ce champ lui-même. Qu'il y a-t-il dedans ? ”

Alors on se demande : la règle analytique, la règle de l'association libre, fait-elle partie ou pas du cadre ? Cela dépend. Il apparaît difficile de délimiter le cadre, et sa délimitation est en elle-même un problème théorique.

La fréquence des séances fait-elle partie du cadre ? Cela dépend. Donnet fait référence là au conflit interminable, nouvelle guerre de Cent ans entre les deux côtés de la Manche, les Anglais qui ne cèdent pas sur cinq séances par semaine - c'est ou cinq séances par semaine, ou ça n'est pas de la psychanalyse, c'est de la thérapie -, et les Français qui disent qu'ils ont maintenant des dizaines d'années d'expérience de la psychanalyse à trois séances.

Alors, le temps de la séance fait-il partie aussi de la règle ? Là aussi, il cite les lacaniens qui touchent au temps des séances, et puis donc cela dépend surtout qu'au-delà des lacaniens on constate que la durée se rétrécit partout.

Le cadre et le processus sont-ils liés ? Cela dépend aussi. Pour les uns, pas d'analyse hors du cadre, pour d'autres il est contingent, le cadre n'est qu'une nécessité réaliste et considérée d'un œil méfiant, voire désinvolte. “ Pour les uns, l'artifice du cadre est lui-même analytique, tandis que pour d'autres le cadre doit s'effacer et le processus inscrit dans la réalité devrait apparaître à ciel ouvert comme un filon de pur symbolique dont l'exploitation ne nécessite aucun étayage. ”

Il conclut : “ La plupart des analystes paraissent avoir adopté une voie intermédiaire où le lien du cadre et du processus garde son ambiguïté. ” Cela revient à dire que la plupart des analystes déposent les armes devant le problème. Finalement, il y a un “c'est comme ça parce que c'est comme ça ” inéliminable.

Donnet dit : “ C'est pourquoi, quelle que soit ma conviction du caractère somme toute raisonnable du contrat, je préfère le présenter comme un tout unilatéralement imposé. Et c'est ainsi qu'il reste propice à la symbolisation la plus large. ” On voit que là, cette présentation très années 70, le unilatéralement imposé, c'est vraiment ce qui va s'effacer au fil des années.

Lorsque Lacan évoque le problème du cadre dans “ La direction de la cure ”, il en accentue l'artefact de règle sinon de signifiants-maîtres. Il utilise le mot directive, il ne recule pas : “ directive dont on ne saurait méconnaître la présence sous prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser. Ces directives sont dans une communication initiale posée sous forme de concile. ” Là, on voit dans les années 60 on ne recule pas devant ce dont il s'agit.

Mais Lacan en fait un artefact et il le porte à une puissance seconde. Il est l'artefact même de la puissance du discours. Et il dit ceci : “ Posons seulement qu'à le réduire à sa vérité, ce temps [ce temps de communication des directives] consiste à faire oublier au patient qu'il s'agit seulement de paroles. ” Cette phrase veut dire que c'est à la structure même du discours que Lacan renverra l'index des règles énoncées lors de la communication du contrat analytique, et non pas à des règles de la fiction juridique.

Pour ces auteurs IPA années 70, l'élévation par Lacan de l'artefact des règles à une puissance seconde est rebattue sur une conception selon laquelle le cadre est garanti et source même des pouvoirs du symbolique. Cette conception a en fait deux limites : d'une part, le culte du cadre dans sa rigidité, quelle que soit son énigme, et donc cet écho du structuralisme 70 : il y a des lois rigides qu'on ne voit pas opérer et qui opèrent quand même. D'autre part, les limites, d'autres limites, sont les manifestations du caractère hors sens de l'objet et de tout ce qui est limite du sens dans l'expérience.

Ce point est bien perçu par Donnet, il essaye de le circonvenir en réaffirmant que le cadre assure et la garantie du sens et l'inclusion du hors-sens. Comme il le dit : “ La technique dont le cadre est un condensé tente de pallier cette faiblesse du sens [le fait qu'il y a une barre sur l'Autre, que tout n'est pas sens dans l'expérience], donc cette faiblesse du sens qu'elle entérine et masque à la fois par le cadre avec son caractère nécessaire. Le cadre est ce qui fonde le pouvoir de l'interprétation et l'interprétation ce qui fonde la légitimité du cadre. ”

Voilà donc le pouvoir de la cure dénudé, l'artefact du cadre. On est estomaqué de telles déclarations. Le cadre fonde le pouvoir de l'interprétation et l'interprétation fonde la légitimité du cadre. Donc, plutôt que d'accepter l'évidence, le fait que la structure de l'expérience analytique dépend de la structure du discours, au nom du cadre Donnet adopte des fictions étranges comme s'il rendait compte de quoi que ce soit. Par exemple, il dit ceci : “ En ce qui

concerne la dimension du langage, on a pu déceler un lien quasi structural entre le statut fondamental de la parole dans la cure et la position divan-fauteuil. Ainsi Green écrit-il de façon convaincante, dit Donnet [on pourrait dire aussi sidérante], Green dit : “la parole analytique est une parole couchée, adressée à un partenaire dérobé, elle parvient à son destinataire par une voie récurrente du fait de sa position et de son silence.” ”

Bref, une adéquation miraculeuse entre le dispositif divan-fauteuil, comme il s'exprime, et l'opération de symbolisation. C'est vraiment tout plutôt que de reconnaître qu'il s'agit de la structure du discours.

Ces concrétisations du discours ont l'air de leur apparaître plus vraies, elles justifient le dispositif comme sacro-saint et aboutissent au paradoxe de l'exalté comme *fons et origo* des pouvoirs de la structure.

Ils aperçoivent pourtant bien, dans la perspective qui est la leur, les antinomies du symbolique et du réel. Ils disent : “ Si donc le rapport du processus au cadre est comme celui de la symbolisation à ses conditions de possibilité, deux cas s'ouvrent : dans un cas, ses conditions impliquent une connivence du réel à se symboliser, ils ajoutent, avec la mère suffisamment bonne -, dans l'autre cas, ses conditions impliquent une menace du réel qui ne laisse comme seule issue que la symbolisation. ”

Autrement dit, le réel est-il ami ou ennemi du symbolique ? “ Le cadre, disent-ils, n'est en un sens respecté que parce qu'il a déjà un sens. Mais ce sens, ce n'est pas qu'il tient lieu de l'amour de la mère, son sens premier [au cadre], c'est de ne pas avoir de sens, c'est d'incarner la contrainte de l'Autre comme bonne à symboliser. ”

Le bon à symboliser, fiction mystérieuse, copiée sur le modèle du bon à penser, où le Lévi-Strauss des années 60 du *Totémisme aujourd'hui* voulait réduire le réel, renvoie à ce qui serait un réel qui, sans reste, trouverait à être symbolisé. Là où l'orientation lacanienne réserve sans cesse la place du reste et du discord entre réel et symbolique, les tenants du cadre et de l'opération magique de symbolisation visent à une opération sans reste. Je cite l'auteur : “ L'achèvement de la cure repose en bonne technique sur l'analyse du transfert transformé et liquidé par son analyse même ; de même, il implique l'analyse du cadre pour qu'il soit sans reste. ”

Mais pourquoi donc tiennent-ils tant à ces fictions harmonieuses du bon à symboliser et autres harmonies néo-lévi-straussiennes ? Est-ce autre chose qu'une croyance à la Bernardin de Saint-Pierre sur la bonté divine ? Je ne vois au-delà qu'une raison pratique, c'est qu'il ne faut pas toucher au cadre de peur de l'*acting*. Et en effet, ça revient comme un tourment : “ Quand tout va bien, dit l'auteur, le cadre est investi sans plus être perçu, mais la situation analytique fait surgir des frictions entre cadre et processus. Le cadre - quand ça va bien - est rigoureusement observé, respecté, appliqué - pardon, il y a deux types de situations où il y a des frictions - la première, c'est lorsque le cadre est rigoureusement observé, respecté, appliqué et pourtant le patient parle et le piège (sic) ne fonctionne pas. ”

Alors devant ce type de frictions, il y a ceux qui attendent et ceux qui veulent modifier le cadre ou le rompre dans un *acting*, et puis il y a ceux qui s'opposent à cette question.

Donc la crainte révérencieuse chez ces auteurs de l'*acting* de l'analyste les égare, les paralyse, les empêche de penser. Surtout ne rien toucher.

Les années 80, les années 90, vont desserrer l'étau de cette perspective de bien des façons. Par exemple, en s'appuyant sur une certaine interprétation autorisée par le courant post-winnicottien qui présente la séance analytique et ses règles comme un espace de jeu.

On voit une des preuves de cette volonté de desserrer l'étau dans un auteur français qui s'inscrit dans la perspective de Donnet, et sur lequel Serge Cottet a attiré mon attention en commentant son ouvrage - je ne

connaissais pas son existence -, M. René Roussillon, de Lyon, et qui représente bien ce courant. Son dernier ouvrage paru en 91, *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse,* est préfacé par Jean-Luc Donnet et ça permet à Donnet, donc vingt ans après son exposition des trucs en termes de rigidité - rien toucher, c'est la garantie de, etc. -, ça lui permet de reformer tout ça en termes de jeu. " Dans l'après-coup, dit-il, [dans l'après-coup de son évaluation] aucune cure véritable ne peut se décrire comme application de la théorie, comme déroulement d'un jeu à règles fixes. Lorsque la situation répète, lorsque le processus ronronne, c'est que la conventionalité du jeu s'est faite mortifère, qu'elle tend à rendre futile le sens en neutralisant l'enjeu de la perte. Comme l'indiquait Patson, le jeu analytique est un système évolutif et donc… "

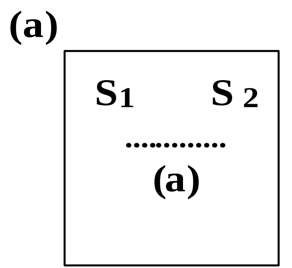
Jacques-Alain Miller
Cela traduit peut-être la pratique de l'analyste, et aussi la pénétration du point de vue anglais chez les analystes français. Entre cadre et interaction, il y a eu la période jeu. D'abord l'accent mis sur le cadre, qui était le structuralisme du pauvre. Ensuite le jeu, et troisièmement - je ne sais pas si c'est arrivé déjà chez les analystes français - l'accent mis sur l'interactif comme…

Éric Laurent
… On en est à l'empathie. Je crois que la situation de Widlöcher prend ça en compte, mais qui me paraît en effet une troisième étape. Alors le jeu, on pourrait dire que c'est aussi une façon pour eux d'intégrer la souplesse de la pratique chez Lacan et qui n'est acceptable pour eux qu'une fois qu'ils ont anathémisé tout ça sur le thème : c'est la scansion, c'est arbitraire, c'est terrible, il ne reste plus que le jeu anglais. Alors, si c'est du jeu anglais c'est très bien, mais si c'est la souplesse lacanienne c'est terrible. Et on voit bien qu'il y a un jeu comme ça, si je puis dire…

Jacques-Alain Miller
… L'arbitraire lacanien ou le jeu londonien.

Éric Laurent
Voilà, l'arbitraire lacanien ou le jeu londonien. Moyennant quoi tout de même, ça leur a permis de desserrer un peu ce qui était insupportable. Donc le cadre en un sens est un pouvoir de symbolisation, de donner sens qui tourne rond, et de l'autre il est objet hors sens, il est objet, hors sens, part psychotique du sujet, disait Lehrer, c'est-à-dire investi libidinalement.

Bref, si le cadre est la structure, il est à la fois lieu de l'Autre et petit *a*, cadre de l'expérience. Je termine sur ce point.



Disons, leur mathème c'est qu'au fond le jeu, ils s'aperçoivent qu'en effet il y a une double valeur au dit cadre, au lieu, à la chaîne signifiante. Il y a d'un côté la chaîne elle-même qui se déroule, l'objet qui court dessous, jeu métonymique comme disait Lacan, et en même temps il est le cadre extérieur de l'expérience.

Alors, voilà comment c'est perçu dans ces concrétisations qu'ils aiment tant faire. " Un enfant apprenant l'arrêt sans doute prématuré de sa psychothérapie avale dans un geste impulsif la pâte à modeler dont il s'était beaucoup servi. Cet acte présenté par la psychothérapeute de l'enfant et l'ami qui me rapportait l'anecdote comme un geste suicidaire me donna à penser. L'hypothèse d'un suicide témoin d'un deuil impossible me parut trop objectivante, une autre interprétation se présenta à moi : il tente d'intérioriser le cadre. "

Et en effet, il y a cette idée de tout de suite voir la réponse suicidaire à l'arrêt, enfin il faudrait avoir la […] mais

c'est très pathétique, comme ça. Je veux dire qu'au fond, l'objet qui court dessous, c'est par ici, il l'avale, eh bien on restitue en effet l'expérience. C'est une façon pour eux d'apercevoir le mathème, la façon dont Lacan nous a fait penser ces rapports de l'objet et de la possibilité même de l'expérience.

Fin du *Cours XIII* de Jacques-Alain Miller du 20 mars 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Quatorzième séance du Cours

(mercredi 27 mars 2002)

XIV

Vous souffrez.

Vous souffrez et nous nous en sommes aperçus, Éric Laurent et moi. Vous souffrez quand nous parlons d'autres auteurs que de Lacan.

C'est d'une part que vous avez sans doute pris de mauvaises habitudes ici, et puis que, comme auteur, Lacan se distingue certainement par une certaine supériorité sur les autres et que, en effet, prendre Lacan comme support d'un enseignement mène sans doute plus loin que lorsque que nous déchiffrons des auteurs contemporains qui sont plus modestes, comme ils le sont tous.

De nous être aperçus de cette souffrance, de la prendre en compte, ne nous empêchent pas de continuer, mais tout de même en esquissant ce que l'on peut appeler un retour à Lacan, que nous n'avons en fait jamais quitté, mais dont nous allons indiquer d'une façon plus précise quels sont les apports de cette lecture pour ce qui est d'élaborer l'orientation lacanienne.

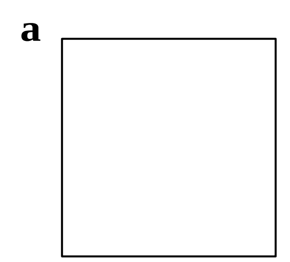
Comme je l'avais annoncé la dernière fois, Éric Laurent va poursuivre d'abord sur M. Roussillon, puis avec M. Renik et M. Ogden, qui nous sont maintenant plus familiers - c'est un gain tout de même que nous avons obtenu -, mais en resituant cette lecture dans les incidences lacaniennes qu'elle comporte.

Ensuite, moi-même je donnerai les éléments d'un petit retour à Lacan, du retour à Lacan que je fais à partir des lectures auxquelles vous avez déjà assisté dans ce séminaire.

Éric Laurent

Nous en étions restés au moment du repas cannibale de l'enfant qui, d'une bouchée, avalait le cadre de la séance à un moment où il était, pour lui, soumis à l'annonce que sa thérapie allait se terminer.

M. Roussillon donc qui saisit ainsi le cadre non seulement comme lieu de l'Autre mais aussi comme objet petit *a*,



inscrit ses travaux dans la suite de ceux d'un des auteurs que Jacques-Alain Miller a cité, une des mères fondatrices de la pensée contre-transfert, Marion Milner, et de son idéal à elle, Marion Milner, de se présenter comme un médium malléable, en anglais *pliable medium*, donc faux ami, *pliable* ne veut pas dire que l'analyste se replie mais donc malléable.

C'est une variante de la pensée contre-transfert en général qui situe, après tout, l'analyste à la place du côté de l'objet,

(a) pliable médum

imaginarisé certes, mais par exemple Roussillon cite Marion Milner et note qu'elle est sensible à la façon dont les enfants psychotiques dont elle s'occupe, en particulier l'un d'entre eux, la façon dont il la traitait comme, en termes kleiniens, une partie de lui-même non séparée, comme un détritus. Voilà comment un analyste kleinien est sensible à sa position comme objet maltraité par l'enfant psychotique en séance, et elle note : cela amenait à être en réaction, à être très tyrannique, à bien veiller sur ceci ça se fait, ça ça se fait pas - pour éviter d'être entièrement débordé.

“ A la place, dit-il, de se révolter intérieurement contre le fait d'être traité comme un reste, Marion Milner a pu

petit à petit accepter de se laisser considérer comme un médium malléable, soumis à l'omnipotence de l'enfant. " Ainsi, Marion Milner put accepter les nécessités de transfert de cet enfant et " lui-même à son tour, dit Marion Milner, il lui est devenu possible de m'utiliser avec le matériel d'équipement de la salle de jeux en tant que substance intermédiaire malléable. "

Milner, on le voit, fait partie de cette génération d'analystes kleiniens qui ont fait un pas supplémentaire, qui se sont aperçus que du petit panier de jouets kleiniens, bien réservés à chaque enfant, etc., que l'objet qui n'était pas dans le petit panier c'était l'analyste lui-même, et que lui-même était un jouet de plus, et que l'enfant qui jouait avec tous ces objets en avait un supplémentaire qui était l'analyste, et Milner a fait ça. Il faut voir comment, par exemple chez les analystes d'orientation lacanienne, les Lefort avaient commencé à être sensibles à cet aspect-là, ou voire même Maud Mannoni, sensibles à ce type de position avant que ça ne soit intériorisé dans la génération anglaise.

Alors, Roussillon se sert de ce médium malléable qui lui plaît bien, mais il ajoute sa petite différence. Il dit : " J'avance ici un certain nombre de caractéristiques fondamentales du médium malléable qui peuvent être dégagées du travail de Marion Milner mais qu'elle-même ne dégage pas. "

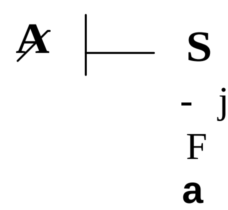
Donc il prend ça mais il va plus loin, disons qu'il la ramène vers cette position d'objet, il la ramène vers le jeu winnicottien, et plus exactement il interroge le statut de l'objet en tant qu'il permet les conditions de la représentation. Comme l'objet transitionnel winnicottien qui, vous le savez, est ni du sujet ni de l'Autre - *the first not-me possession* -, l'objet ainsi est à l'origine des représentations d'objets qui représentent la représentation elle-même. Ça, c'est du Roussillon, il est à l'origine des représentations d'objets, donc il faut qu'il y ait un objet,

$$\mathbf{a} \longrightarrow (\mathbf{S}_1 \longrightarrow \mathbf{S}_2)$$

avant qu'il y ait la chaîne signifiante qui s'articule, disons. Et on voit qu'en s'exprimant ainsi, M. Roussillon reprend sans doute ce que Laplanche a retenu du débat que Lacan avait introduit sur le représentant de la représentation, le *Vorstellungsrepräsentanz* freudien, qui est - puisque en allemand ça se dit à l'envers - le représentant de la représentation, pas la représentation du représentant, mais le représentant de la représentation, le lieu où vient s'inscrire à une place vide, précisément, une place vide comme telle, le fait que, en ce lieu-là, il n'y a pas la représentation.

C'est à la place de l'absence donc de la représentation que vient se loger l'objet ou le lien du sujet avec l'objet : S barré poinçon de petit *a*.

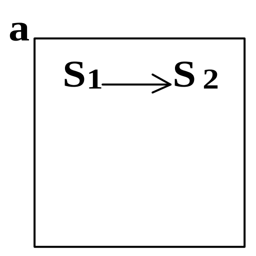
Et là on pourrait reprendre le mathème, puisque j'avais pris ça à partir du *Lieu et du lien*, le mathème que Jacques-Alain Miller amenait le 6 juin 2001, l'an dernier, où notant que A barré, que au lieu où s'inscrit l'absence de la représentation dans la barre sur l'Autre vient répondre - et tu avais utilisé ce mathème pour marquer la réponse, là - le sujet, mais qui aussi bien se note pour Lacan moins phi, grand phi ou petit *a*,



selon les différents moments de son enseignement ou selon les différents accents qui sont donnés à la considération sur l'absence de la représentation.

Car en effet, une fois qu'on a fixé les règles de la représentation qui font que l'objet est attrapé par un signifiant, une fois qu'on a fixé les règles de la […],où est l'objet ? Il n'est pas représenté dans le cadre par définition, puisque justement, dans ce cadre, à l'intérieur, il

y a des signifiants, ce n'est pas l'objet.



On peut dire qu'il y fait tache comme la boîte de sardines sur la mer dans l'apologue de Petit-Jean qui figure dans le Séminaire XI.

On peut dire aussi qu'il traverse le cadre comme l'anamorphose du tableau des *Ambassadeurs*. On peut dire qu'il est le cadre lui-même ou encore qu'il est inclus dans les objets qui pullulent sur le bord des cadres.

Lacan, avant de commenter la place phallique de l'anamorphose qui figure dans le tableau *Les Ambassadeurs*, avait dégagé la place phallique des Montres molles de Dali qui prospéraient sur les bords de ses tableaux, d'ailleurs forçage dans leurs formes et leurs déformations. Ou bien encore, lorsque nous avons évoqué le cas de Maurice Bouvet, Lacan notait “ sur le bord de la représentation, dans un coin discret du rêve, la présence du bidet, à la limite de la représentation ”.

L'histoire de la peinture, spécialement lors des époques où elle tentait de définir et d'interroger son rapport au cadre, a thématisé ce paradoxe de multiples manières. On pourra se reporter sur ce point à l'essai récent de Daniel Arasse “ Le regard de l'escargot ” publié dans son ouvrage *On n'y voit rien*.

À propos d'un escargot se promenant sur le bord du cadre d'un tableau du *Ferrare* de Francesco del Cossa, Arasse disait ceci : “ Posé sur cet espace de représentation et le désignant comme tel, l'escargot nous montre qu'il ne faut pas nous laisser prendre à l'illusion de ce que nous voyons, ne pas y croire. Sur le bord de la construction en perspective, sur son seuil, l'anomalie de l'escargot vous fait signe, elle vous rappelle à une conversion du regard et vous laisse entendre : vous ne voyez rien dans ce que vous regardez ou plutôt, dans ce que vous voyez, vous ne voyez pas ce que vous regardez, ce pourquoi, dans l'attente de quoi vous regardez, l'invisible venu dans la vision. ”

Cette approche que Daniel Arasse partage avec son collègue Didier Huberman, certes, trouve sa source commune dans Merleau-Ponty mais dans un Merleau-Ponty qui a été relu par Lacan tout de même, le Séminaire XI ne leur est pas étranger.

Mais de même, c'est sur le bord de la représentation du rêve que surgit l'objet. Lacan, dans un de ses séminaires, s'était intéressé à un article du psychanalyste américain, c'est sans doute un Américain qui était vu d'Europe à un moment, M. Lewin, un article de 1954 qui relevait un phénomène étrange qu'il avait appelé “ l'écran du rêve ”. Il s'intéressait à la classe des rêves qui se présentent comme rêves blancs, vides, des rêves où il n'y a que le rêve - j'ai rêvé mais je ne me rappelle de rien ; j'ai rêvé mais il n'y avait comme un simple écran ; j'ai rêvé mais devant moi je ne sais pas ce qu'il y avait. Cette catégorie de rêves-là, il en fait une classe et il note : ils sont vides. Et il le prend paradoxalement en disant : c'est dans ces rêves-là que s'accomplit le plus profondément la satisfaction narcissique du sujet, un retour à l'objet original, originel, car au-delà de toute représentation, il y a une pure présence, une présence qui ne s'articule pas en chaîne. Je ne peux pas dire ce que j'ai rêvé - c'est de l'ordre de la pure présence qui peut être celle de l'objet d'angoisse, du cauchemar ou de l'écran blanc.

Pour lui, cet écran blanc c'est comme, dit-il, une hypomanie, une extase - il veut dire par là les expériences de présence de l'objet, hallucination de l'objet réussie, induite par le retrait narcissique du dormeur.

Bien entendu, Lacan ne le suivait pas…

Jacques-Alain Miller
Des hallucinations négatives ?

Éric Laurent

Hallucinations même pour lui positives. L'objet est halluciné sous la forme de l'écran, pour lui le rêve est une hallucination.

Alors bien entendu, Lacan ne le suit pas du tout sur ce plan-là du rêve comme hallucination. C'est une erreur mais qui peut avoir ses lettres de noblesse freudienne, disons une certaine lecture de la satisfaction hallucinée chez Freud, mais Lacan ne le suit pas du tout là-dessus. Pour Lacan, la psychose n'est pas un rêve, mais par contre ce qui l'avait intéressé, c'est qu'au moins il saisissait par là une présence d'une dimension autre que celle de la représentation et pas simplement à partir de la question de l'ombilic du rêve, mais à partir non pas de la fin du signifiant ou du nœud signifiant, mais à partir de ce blanc.

Ainsi pour Lewin, la séance analytique est rapportée à l'espace du rêve mais complétée de l'objet. Pour remettre cette réflexion à sa place, il suffit au lieu d'interpréter le phénomène, le phénomène de l'écran blanc du rêve, au lieu de l'interpréter en termes de régression, il faut le situer dans ses coordonnées logiques où, à considérer la place de l'absence de représentation, l'écran du rêve inscrit l'objet sous sa guise de forme logique, trace, lieu, une simple place.

Daniel Widlöcher qui a lu Lacan commentant cet article de Lewin, l'inscrit dans sa propre conception de la séance analytique : “ Lewin a vu dans la séance d'analyse un champ où oscillent un état comparable au sommeil, producteur d'états mentaux comparables au rêve, et un état de vigilance lié à la réalité de la situation - le hic et nunc de l'objet. Il y voyait l'alternance entre un retrait narcissique induit par le cadre et un rapport à l'objet réel. ”

Il faut bien dire que dans ces métaphores d'état de vigilance, état comparable au rêve, finalement il s'agit de métaphores d'une sorte de neurologie fantastique des états de conscience. Où est-ce qu'on a dans une séance quelqu'un qui est à la fois dormant et vigile ? C'est évidemment très loin de ce que l'on peut se représenter.

Néanmoins, dans ces métaphores de neurologie fantastique, c'est une façon pour ce courant de pouvoir penser dans la séance l'objet comme réel en jeu dans la régression autorité de la séance. L'ennui, c'est que cette approche de l'objet fait concevoir le réel comme accessible sans reste à partir des règles de représentations fixées dans la séance.

Jacques-Alain Miller

Qu'est-ce que c'est les règles de la représentation ?

Éric Laurent

Les règles de la représentation, c'est le cadre au sens où ils disent : le cadre permet de définir les règles dans lequel il y aura représentation du psychisme, de l'état psychique, etc.,

Jacques-Alain Miller

Est-ce que tu peux détailler comment Lacan, lui, reprend cet exemple de Lewin ? Il ne le suit pas sur la séance…

Éric Laurent

Il ne le suit ni dans le rêve comme hallucination, ni dans la séance comme espace du rêve. Il suit Lewin dans la mesure où il le met en série avec des auteurs comme Winnicott, à un autre moment dans le même Séminaire, il le met en série comme ceux qui ont considéré, dans la psychanalyse, la place de l'objet sous une forme imaginaire, mais sauf venant à être représenté, donc sous forme imaginaire, dans la séance analytique elle-même.

Et à cet égard, l'objet transitionnel ou cet objet de l'écran du rêve sont des manifestations imaginaires de l'objet dans la représentation fantasmatique actualisée dans la séance.

Je n'ai pas amené là la citation, mais je reprendrai ça précisément. Donc pour eux…

Jacques-Alain Miller
Qu'est-ce qu'il dégage chez Lewin ? La place…

Éric Laurent
La place…

Jacques-Alain Miller
C'est une représentation de la place vide.

Éric Laurent
Voilà. C'est Lacan qui le reprend comme ça, c'est une représentation de la place vide.

Lui voit ça comme une sorte d'hallucination réussie, de présence de l'objet, parce qu'il y a retrait narcissique. La régression produit à ce moment-là une régression jusqu'au bout, une régression disons réussie qui retrouve la présence de l'objet. Et pour lui, la séance analytique est une sorte d'hallucination réussie. Et en effet il dit : c'est une hypomanie, c'est une extase - c'est une idée de la séance qui en effet va loin.

Jacques-Alain Miller
Est-ce que c'est fondé de faire ce rapport entre cette classe de rêves qu'il constitue, ce que je ne trouve pas absolument convaincant. Ce n'est pas la même chose de dire “ Je ne me souviens pas d'un rêve ” et de parler de l'écran blanc du rêve ? Je ne suis pas très convaincu par l'idée de classe des rêves blancs. Il me semble différent de poser les rêves dont le sujet peut dire “ Je ne m'en souviens pas ” et les rêves où apparaîtrait une blancheur, comme certaines toiles que les arts contemporains peuvent offrir, ou d'une couleur unie. Je n'ai pas fait ce genre de rêve et, pour autant que je m'en souvienne, on ne m'en a jamais raconté. Cela me paraît une création vraiment sui generis.

Éric Laurent
A partir du moment où il considère qu'il met dans la même classe le “ j'ai rêvé mais je ne me souviens de rien ”, il le met dans la même classe que “ j'ai vu du blanc ” qui est de l'ordre de j'ai fait une expérience de mort, etc., j'ai vu de la lumière blanche donc Dieu existe, il y a là tout un, entre les hallucinoses…

Jacques-Alain Miller
C'est ce biais qui lui permet de se rapporter à la séance analytique ? En quoi ?

Éric Laurent
Parce que la séance analytique, ça permet une régression. Puisque, dans la séance, on raconte un rêve, que ce rêve, à le raconter ainsi, est une expérience d'objet retrouvé. Premièrement, il faut dire : la séance est donc une régression analogue au rêve, puisque je peux raconter un rêve. La séance est comme un espace de rêve puisque je le raconte. Je retrouve l'expérience, je régresse et au moment où je dis quand je régresse et je suis dans l'espace du rêve, j'ai un contact avec l'objet. Il n'y a plus rien, il n'y a plus de représentation, mon moi est effacé, pure présence, ça y est, c'est ça.

Mais il faut évidemment que je travaille plus pour arriver vraiment à être convaincant.

Moyennant quoi, en effet, on a une sorte de présence de l'objet qui rend, entre guillemets, le réel accessible dans la séance elle-même, et ce qui ne peut être dit dans le rêve, l'absence de représentation, est au contraire présentée comme l'actualisation d'une retrouvaille dans la communication que fait le patient dans la séance.

Alors, en ce sens, le je poursuit par d'autres moyens, disons par une rhétorique plus moderne, celle de théorie des jeux, poursuit par une rhétorique plus moderne ce que déjà accomplissait la régression. C'est-à-dire, construire un espace où le ici et maintenant d'un objet est enfin accessible et maniable. Il ne s'agit pas de résonance, de visée de l'objet ou de serrage de l'objet selon les différentes façons dont Lacan a pu situer les rapports du sens et de l'objet, mais d'un véritable accès qui peut amener donc à dire que gloup ! l'enfant a avalé le cadre, il a avalé l'objet et il a eu un

contact direct avec le réel.

Mais si le retour à l'École anglaise…

Jacques-Alain Miller

Roussillon, après Marion Milner, ne sont pas dans la voie intersubjective. La question qu'ils posent à propos de l'objet ou leur repérage de la position de l'analyste sur l'objet fait qu'ils sont, sauf erreur de ma part, à distance de la question intersubjective.

Éric Laurent

Ah ! Ils l'abordent différemment mais étant donné que la conception de l'analyste en position d'objet *a*, enfin, pour nous en termes d'objet *a*, ils en accentuent l'aspect imaginaire de médium malléable, de réponse totale…

Jacques-Alain Miller

Quand on dit " Je suis un médium malléable ", je ne suis pas un sujet…

Éric Laurent

Ah… D'accord.

Jacques-Alain Miller

Je pose la question. Je connais très peu cette littérature et…

Éric Laurent

Si tu veux, ça ne fait pas obstacle. Ce qui ne fait pas obstacle à la co-pensée ou si on veut au contre-transfert, c'est l'analyste en position d'objet imaginaire qui peut, par sa souplesse, donner la réponse totale, puisque c'est la même Marion Milner qui a fait la réponse totale…

Jacques-Alain Miller

C'est Margaret Little.

Éric Laurent

Margaret Little ! non, ce n'est pas la même, ça aurait été bien -, mais elle qui s'est fait l'objet, elle donne quand même ce qu'il faut au sujet et elle devient par son contre-transfert, Milner met en avant aussi le contre-transfert comme instrument fondamental, etc.,…

Jacques-Alain Miller

… Qui lui permet de devenir le médium malléable. Donc, sa position essentielle, c'est quand même être l'objet qu'il faut au sujet pour développer son activité…

Éric Laurent

Oui, être l'objet transitionnel qu'il faut.

Jacques-Alain Miller

Dans cette veine néokleinienne, on comprend quand même pourquoi Mélanie Klein a été revêche quand Paula Heimann a amené le contre-transfert comme instrument fondamental de la cure.

C'est que, quand même, par sa voie la plus profonde, sans doute, le kleinisme préfère repérer la position de l'analyste sur l'objet plutôt que sur un sujet de l'inconscient.

L'exemple de Roussillon où le médium malléable est au centre et même représente le cadre tout entier, mais aussi ce que lui se laisse être, ou la position de Marion Milner, c'est quand même un courant, une orientation qui est à distance des thèses intersubjectives.

Éric Laurent

Voilà. Elle est à distance des thèses intersubjectives par l'utilisation du contre-transfert puisque…

Jacques-Alain Miller

Plutôt comme une condition pour pouvoir tenir la place d'objet…

Éric Laurent

Pour pouvoir tenir la place d'objet. La place d'objet n'est pas pour eux quelque chose qui les sépare de la pensée contre-transfert…

Jacques-Alain Miller

La ligne intersubjective telle qu'on la voit se développer, c'est vraiment l'effort pour que l'analyste devienne le même que le patient, un effort de coïncidence, et abattre toutes les barrières qui empêchent la mêmeté et la convergence et même la coïncidence. Ici, on a une autre atmosphère.

Éric Laurent
C'est comment être vraiment son partenaire, et là le contre-transfert est intégré dans la perspective : être vraiment le partenaire de l'analysant.

Jacques-Alain Miller
Mais comme objet.

Éric Laurent
Mais du côté objet. C'est un objet qui, comme il est transitionnel, peut penser, c'est-à-dire que comme objet transitionnel il y a une partie où il correspond exactement au besoin de l'Autre, il a un pied, si je puis dire, dans l'objet et un pied dans l'autre…

Jacques-Alain Miller
Non. Il est harmonieux, il essaye d'être l'objet harmonieux en supposant que la pathologie du patient vient de ce que, dans sa petite enfance, il n'a pas rencontré les objets dont il avait besoin et le soin de la mère suffisamment bonne. D'accord. Mais est-ce que c'est un objet vivant vraiment ? Ou est-ce que ce qu'il y a de pensées contre-transférentielles est la condition pour pouvoir devenir un objet malléable, qu'on finit par avaler, dans cet exemple ? Ce n'est pas du cannibalisme.

Éric Laurent
Oui c'est ça. La pensée contre-transfert doit être traversée pour obtenir vraiment la place d'être l'objet, il faut la traverser.

Jacques-Alain Miller
C'est ça qui les oriente. C'est être l'objet et non pas être le corrélat subjectif du patient sujet. Donc de là, rechercher quel est l'usage qu'ils font du contre-transfert. Est-ce pour se transformer en un sujet même ou est-ce pour devenir l'objet malléable ?

Éric Laurent
Là où Widlöcher unifie tout ça en disant : c'est elle-même une unification par le contre-transfert, il faudrait distinguer dans le contre-transfert ce que tu viens de dire. Il faudrait faire Un se divise en deux dans cette question.

Alors, si le retour à l'École anglaise accentue l'espace de jeu, la conventionnalité dans l'analyse, dans la séance analytique, et qu'elle permet de sortir du carcan des règles strictes au nom de se faire l'objet de l'Autre dans le contre-transfert, ce seront les Américains qui iront plus loin dans leur reprise du je winnicottien et spécialement à travers le courant de l'intersubjectivité.

Ce courant donc de l'intersubjectivité n'a pas la tradition pour elle, mais elle a d'autres avantages. Elle consonne avec l'air du temps, elle est révisionniste, elle n'admet pas les vaches sacrées et les grands Anciens. Elle est postmoderne, elle prend ses références sur Rorty et d'autres du même courant, elle est démocratique et conversationnelle. Elle s'affiche pragmatique, loin des conflits théoriques liés au statut de la métapsychologie, elle est orientée par le résultat évaluable à obtenir.

On peut dire que ce courant aussi consonne avec le DSM athéorique à la mesure de son pragmatisme. Et d'ailleurs, certaines de leurs interprétations, on l'a vu, échappent aux embarras du contre-transfert pour atteindre la belle simplicité de l'analyste citée par Philippe La Sagna, je résume : vous vous rendez insupportable, ici en analyse comme ailleurs, ce dont vous vous plaignez. Et au fond, cette interprétation est sensée, elle n'est pas tirée par les cheveux et on peut penser qu'un tel courant aura un avenir, ne serait-ce que parce que ses références sont profondément américaines. Il redonne une identité à des praticiens soumis à de fortes attaques et il les resynchronise avec une certaine époque.

Il y a un côté futuriste dans ce courant, futuriste comme le courant artistique italien du même nom, qui exaltait à partir de 1909 la modernité, les machines, la voiture, etc.

Owen Renik, dans son dernier article publié, à ma connaissance, dans le *Psychoanalytic Quarterly* de l'automne 2001, va loin dans la provocation futuriste.

À l'envers de l'autoprésentation de la psychanalyse comme envers de la vie contemporaine, les psychanalystes déplorant entre eux qu'ils sont à l'envers de la vie contemporaine, favorables aux durées longues, aux grandes expériences, aux longues entreprises, à tout ça qui ne va pas avec l'époque qui est pour les *quick fix* et les remèdes rapides, Owen Renik soutient l'efficacité rapide de la psychanalyse de valeur fondamentalement thérapeutique. Il aime mettre en avant sa méfiance à l'égard d'intérêts poursuivis à long terme. Et c'est tout l'intérêt du court article qu'il publie là, dans lequel il présente dans cette veine une *success story* comme les Américains les aiment.

Voilà le début de l'article : " Il y a peu, je tombai sur un de mes amis dans une réception. Dirigeant avec succès une grande entreprise, il est extrêmement sceptique sur la psychothérapie. Ce fut donc avec une sorte d'amusement et à contrecœur qu'il me dit avoir une histoire à raconter que j'aimerais sans doute entendre. Il avait juste eu le plaisir d'engager sur un poste très bien payé un nommé Ralph qu'il avait bien connu à un moment mais qu'il n'avait pas vu depuis dix ans. Mon ami était étonné de constater combien Ralph avait changé. Il avait toujours été brillant mais terriblement déprimé et inefficace. Il était maintenant aux commandes de sa vie de la meilleure façon - je traduis comme ça le *he was on top of things in a very nice way.* Mon ami était si impressionné de cette transformation qu'il voulut lui en faire la remarque et lui demanda comment elle s'était produite. "J'ai fait une très bonne psychothérapie, lui répond Ralph, j'ai trouvé un psy - *a shrink* - qui m'a aidé à me représenter ce que je devais savoir sur moi-même."

Donc, pensant qu'il aimerait adresser, à l'occasion, des gens à un thérapeute qui aide effectivement les gens, mon ami demande le nom du psy et fut surpris d'apprendre que Ralph avait été en traitement avec moi, Owen Renik. Au-delà du caractère gratifiant de cette coïncidence - là vient le *in cauda venenum* -, au-delà du caractère gratifiant de cette coïncidence, le fait est que la thérapie qui avait tant aidé Ralph n'avait duré qu'une seule séance. "

Là c'est vite. (2001) En ce sens, le texte de Renik s'inscrit dans la tradition psychanalytique des récits de la séance unique - celle de Freud avec Mahler, par exemple, racontée par Reik, celle de l'entretien thérapeutique unique comme en publiait Winnicott, voire la tradition des thérapies brèves de l'École anglaise.

Mais il renouvelle le genre en accentuant la provocation par le modèle objectif voulu/objectif atteint,

$$\frac{\textbf{O d.}}{\textbf{O a.}}$$

son modèle qui est vraiment managérial, objectif désiré et objectif atteint, dont nous avons eu des exemples.

Donc, en général, les récits de thérapies en une ou très peu de séances soulignent les limites du travail accompli, tout en se félicitant du chemin parcouru dans cette bonne rencontre. Renik va beaucoup plus loin, il expose sa méthode avec laquelle nous avons commencé à nous familiariser.

" Je demandai à Ralph ce qu'il voulait accomplir [en thérapie]. Il réfléchit un moment, il répondit d'une façon que je n'aurais pu prévoir, il dit que ce qu'il voulait vraiment faire était de se sentir capable de consacrer une année à étudier la guitare. C'était un bon guitariste mais il voulait avoir le courage de faire ça. Donc je lui dis qu'il y avait certainement bien des points que nous pourrions explorer ensemble " - après l'avoir fait parler sur sa vie un petit peu. Bref, il s'est fait son idée du diagnostic du type, de ses relations avec ses parents, etc., comment il avait été écrasé. Il se fait sa petite idée mais il dit : " Je lui dis qu'on pourrait sûrement voir bien des points, mais qu'il était important de garder à l'esprit qu'aucune accumulation de savoir sur soi, *self awareness*, allait changer les

circonstances auxquelles il avait à faire face ou le fait qu'il devait agir.

Notre temps s'est écoulé. Je suggérai un autre rendez-vous pour continuer à réfléchir et à se décider. Il acquiesça, mais le jour suivant il appela pour dire qu'il avait bien réfléchi et qu'il ne ressentait pas le besoin d'en parler davantage, il allait donner de ses nouvelles. Un mois après, il annonçait qu'il avait choisi d'étudier la guitare. Un an après, il m'annonçait qu'il avait repris un travail. "

Renik amène cette histoire et vraiment enfonce le clou, le rive, fixe son point de vue. Il affirme sans la moindre oscillation : " Le traitement de Ralph est une analyse clinique réussie parce que, pour moi, la psychanalyse est d'abord et avant tout une méthode de traitement pour apporter les changements de vie désirés par le patient. Je considère que l'*insight* qu'un patient obtient dans une analyse clinique réussie est très important, mais l'*insight* c'est un moyen pour une fin. La fin est de donner au patient selon son jugement moins de détresse et plus de satisfaction. Il semble vraisemblable que la séance unique de Ralph avec moi a déclenché pour lui un processus extrêmement positif d'autorecherche, *self investigation*. Qu'il ait fait une large partie du travail en privé après notre rencontre n'invalide en rien la compréhension obtenue. Je suis sûr que la compréhension obtenue à la fin était loin d'être complète, mais après tout c'est vrai de tout analysant, quel que soit le nombre de séances avec un analyste. "

Et il continue dans cette veine : " Revendiquer, pour un traitement d'une unique séance, le statut d'une analyse clinique réussie peut paraître radical ". Mais au fond, il veut substituer l'idée d'une analyse à une seule séance le fait que c'était le point de départ d'une *open-ended*, une voie ouverte, l'analyse comme voie ouverte.

Et donc, ça lui permet de considérer qu'après tout il n'y a aucune différence entre le fait que s'il avait poursuivi avec un analyste ou pas. Donc cette mention d'une analyse virtuelle, imaginaire, ne suffit pas à Renik, il considère - il veut encore aller plus loin - que l'important d'une analyse clinique réussie, c'est qu'un savoir explicite ou implicite se produit dans, dedans, et en dehors des séances.

Donc il fait une psychanalyse virtuelle dont il admet que le travail se fait entièrement hors des séances et il décoche la flèche finale : " Pour moi, le test de validité de toute compréhension obtenue dans une analyse est de savoir si elle donne ou non des bénéfices thérapeutiques. Je suis très conscient de bien des questions qui peuvent être soulevées par l'approche de la séance unique avec Ralph, je suis sûr qu'un certain nombre de mes collègues pourraient juger que, loin d'engager Ralph dans une *open-ended analysis* , je lui ai permis d'éviter l'analyse. Qu'il me suffise de dire que je ne trouve utiles les théories analytiques et les théories de la technique en particulier que dans la mesure où elles me guident vers la conduite d'un traitement avec bénéfice thérapeutique, un traitement qui permet au patient de faire l'expérience des changements de vie désirée. Il me semble qu'une attitude expérimentale envers la technique clinique est nécessaire. "

Dans les trois points - analyse virtuelle, analyse hors des séances et dont le résultat est strictement évaluable -, il poursuit le paradoxe jusqu'au bout et retourne complètement la situation et la perspective habituelle d'un bénéfice thérapeutique qui vient par surcroît au travail analytique.

Il considère qu'au contraire le fait de ne pas opérer avec toujours présent le bénéfice thérapeutique est nuisible, nocif pour l'analyse elle-même car la rend inévaluable. Et il dit ceci : " Un analyste qui opère avec un but non thérapeutique, compromet sa capacité de répondre aux besoins de la grande majorité des analysants et analysants potentiels " - premier désavantage.

Deuxièmement, à considérer uniquement les résultats thérapeutiques, l'avantage c'est qu'au moins le critère de réussite échappe à toute subjectivité ; on peut l'objectiver.

Et donc, il faut que l'analyste et l'analysant collaborent sur les buts à définir. Il y a le savoir de l'analyste, *expertise*, il y a le jugement épistémologique privé du patient mais ils doivent collaborer et c'est le patient qui a le dernier mot.

Jacques-Alain Miller

C'est le directeur de l'entreprise finalement qui a le dernier mot. Il arrive au début, et c'est lui qui donne la sanction thérapeutique réussie.

Éric Laurent

Le tiers, c'est le dirigeant d'entreprise en effet qui constate qu'il a un employé qui est vraiment en bien meilleur état, qu'il peut enfin lui filer des responsabilités.

En effet, cette définition, on entend comme un écho du critère que Lacan avait énoncé dans une conférence aux États-Unis, d'ailleurs sans doute en faisant le choix de l'énoncer aux États-Unis, dans ce pays où la constitution comporte la poursuite du bonheur, puisque Lacan avait dit à Yale : " Une analyse n'a pas à être poussée trop loin. Quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez. "

Sûrement on entend un écho de ce genre, mais il faut bien dire poussé jusqu'au paradoxe et poussé jusqu'au retentissement, à la reprise de toute la théorie analytique à partir de ce critère-là.

Le terme même d'intersubjectivité est tout entier contaminé par la volonté d'interaction démocratique centrée sur un but à atteindre. On retrouve le même phénomène chez un autre auteur Thomas Ogden, l'Autre de Renik dans le courant intersubjectif.

Ogden, lui, cite plutôt Winnicott alors que Renik a été analysé semble-t-il par [...]. Dans un article publié dans le même numéro de *Psychanalytic Quarterly* de septembre 2001, Ogden relit le premier grand article de Winnicott publié en 1948, et là encore nous allons trouver dans cette relecture de Winnicott ou l'intérêt qui lui semble fondamental de refaire cette lecture en 2001, nous allons retrouver l'écho d'un thème lacanien repensé comme interaction démocratique symétrique.

Par exemple, il insiste sur le fait que l'intérêt des articles de Winnicott est que le lecteur y est convoqué pour y mettre du sien. Le lecteur n'est pas confronté à une transmission de savoir qui serait indépendante du texte même. Je cite le commentaire d'Ogden : " L'écriture de Winnicott exige que le lecteur devienne un partenaire actif dans la création du sens. L'écrit, comme la communication d'un analysant, suggère et ne peut suggérer que des possibilités de sens. Le lecteur analyste doit vouloir et être capable de ne pas savoir, de façon à faire de la place en lui pour un certain nombre de sens possibles qui doivent être expérimentés, et permettre d'exister à un sens ou à un autre, ou bien plusieurs sens tous ensemble.

On retrouve évidemment, dans ce lecteur participant, un écho de l'ouverture d'octobre 1966 des *Écrits* lorsque Lacan dit : " Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il faille mettre du sien."

Mais ce que Lacan montre dans une structure est là ramené à une expérience de partage démocratique du sens : je suggère, tu me fais de la place, nous faisons l'expérience.

Pour souligner combien Winnicott veut impliquer son lecteur, Ogden s'attarde spécialement dans son article sur une phrase de Winnicott, la phrase est la suivante : " Quelquefois, nous devons interpréter le fait que le patient fait état de chaque détail de son week-end comme le besoin pour le patient d'être, comme tous les petits morceaux, rassemblé pour une personne, l'analyste. "

Donc, c'est ça la phrase de Winnicott qui note pourquoi l'analyste doit supporter qu'on lui inflige le récit de la vie quotidienne ou le récit du week-end, et non pas s'énerver, non pas trouver qu'on se moque de lui, que ce n'est pas du travail analytique, pas du tout, c'est une façon de se rassembler.

Alors Ogden commente ainsi : " La

phrase “quelquefois nous devons” s’adresse au lecteur comme à un collègue qui est familier de la situation clinique qui est décrite. De dire qu’il s’agit d’une expérience très commune transmet un important concept théorique. Les états primitifs de non-intégration ne sont pas restreints à l’analyse des patients vivement perturbés, de tels états se produisent dans l’analyse de tous nos patients, y compris les plus sains. ”

On voit que dans le commentaire qu’ajoute Ogden, ce qui lui paraît fondamental c’est de souligner l’égalité démocratique de l’auteur, du lecteur, de l’analyste, de Winnicott, etc., et surtout que ce sont des expériences qui sont fondamentales car elles sont pour tous. Moyennant quoi, au nom de cette sorte d’égalitarisme démocratique qu’il y trouve tout à fait formidable, on sent très bien la distance et la méfiance à l’égard de tout savoir clinique, parce que le savoir clinique c’est précisément celui qui fait obstacle à ce qu’il y ait des expériences qui soient pour tous et, pour tous, les mêmes. Et que le patient sévèrement perturbé, entre guillemets, ça ne veut pas dire grand-chose, mais qu’en tout cas il y a des catégories cliniques, des types de symptômes qui font qu’une expérience dans un type de symptôme n’est pas du tout la même que l’expérience dans un autre type de symptôme. Et cela, au nom de cet égalitarisme très sympathique, de cette considération de l’analysant comme un autre, comme l’autre fraternel à qui l’on s’adresse. C’est une fraternité qui élimine, il faut bien dire, tout obstacle, tout un savoir intermédiaire.

Jacques-Alain Miller

Cela fait voir que ce n’est pas seulement l’un égal de l’autre, mais que le trait que tu soulignes c’est un seul monde, *one world.* Il y a seul monde pour tous. Cela fait disparaître tout trait d’étrangeté ou d’altérité même, puisque le présupposé, c’est les sujets supposés pareils. C’est le présupposé de leur expérience, aussi bien pour Renik que pour Ogden. Le sujet est supposé pareil dans tous les cas. Un seul monde et potentiellement la même expérience pour chacun. La différenciation clinique, ce n’est pas simplement les structures cliniques dont tu parlais, c’est toute différenciation clinique et toute hétéronomie du monde de l’autre.

Éric Laurent

Dans leur idéal en effet de l’intersubjectivité démocratique, c’est vrai, les sujets ne sont pas identifiés, comme la foule freudienne, sur un trait du maître qu’il n’y a pas, mais par *one world*, par un monde, on fait référence au : là est le Un qui fait qu’on est tous pareils.

Jacques-Alain Miller

Des finalités qui sont sans doute communes et qui sont : être embauché comme il convient dans une entreprise, avec un bon salaire, avec des revenus. C’est un seul monde et un accord très profond sur les finalités. Ce n’est pas la co-pensée, c’est la pensée unique.

Éric Laurent

C’est très profondément cette unification qui permet en effet ce pour tous là.

Et d’ailleurs, ce n’est pas seulement là la clinique qui s’éloigne, c’est qu’au fond toutes les règles psychanalytiques sont reprises en se démarquant du standard et de la tradition à condition que la satisfaction de l’analysant soit toujours prévue comme critère objectif. Nous sommes en fait à la croisée d’une psychanalyse orientée vers la satisfaction du client, comme tout service proposé dans une société capitaliste dont les intérêts consuméristes doivent être respectés et le respect démocratique de la liberté de demander de l’analysant. Si on peut se méfier…

Jacques-Alain Miller

Cela serait moins surprenant si nous étions en train de lire un texte de psychothérapeutes, de thérapeutes psychologiques. Nous lisons le dernier article paru, premier article du XXIe siècle, dans la plus importante revue

américaine de psychanalyse, puisque le *Psychoanalytic Quarterly*, l'*International Journal,* comme son nom l'indique, est international, et il est fabriqué à Londres, et Owen Renik est le directeur de cette publication.

Autrement dit, nous voyons maintenant installées avec une extraordinaire assurance dans la psychanalyse elle-même, des thèses, une pratique qui marquent un tournant.

Cet article qui est sympathique, qui est clair, qui retrouve quelque chose de l'origine de la psychanalyse, à savoir de ne pas avoir peur de dire, mais oui, qu'une seule séance, une seule rencontre avec l'analyste peut avoir des effets tout à fait démesurés par rapport à l'investissement. Il y a une causalité non linéaire qu'il accepte. Une seule séance peut changer la vie. Ce n'est pas antipathique là-dessus. Mais il est clair que, de la même façon que l'on parle en logique du rasoir d'Occam, Occam le nominaliste supprimant les classes générales, les universaux, et ramenant l'être à la particularité de chacun - on appelle ça traditionnellement le rasoir d'Occam -, là il y a le rasoir de Renik dans la psychanalyse. C'est un rasoir qui opère la psychanalyse de toute sa clinique, qui, au nom de la relation intersubjective, on ne peut même pas dire qu'elle prend des distances, elle efface. Dans les articles auxquels tu fais référence il n'y a de référence à aucun terme de la tradition analytique.

Du dedans de la psychanalyse même est en train de naître quelque chose qui a un dynamisme certain, qui est en train de faire vieillir à la vitesse grand V ceux qui transmettent les enseignements d'un Viennois de la fin du dix-neuvième siècle. C'est vraiment avec cet article qu'on sent qu'on est dans une […].

L'ensemble de ce qui se propage comme psychanalyse sera soumis au rasoir de Renik. On peut pousser des cris d'orfraie, mais le rasoir de Renik est un instrument très puissant.

On peut même dire que le dernier enseignement de Lacan fait opérer un certain type de rasoir aussi sur les catégories analytiques en mettant en doute la catégorie de l'inconscient comme.. C'est une autre perspective mais on comprend mieux maintenant ce que Lacan a pu anticiper dans son enseignement. C'est quelque chose de cet ordre qui non seulement liquide la métapsychologie, mais liquide la symptomatologie et obtient certains effets, obtient certains effets en négligeant ça, et qui fait comprendre aussi comment il y a des praticiens qui peuvent pratiquer quelque chose qui ressemble à la psychanalyse dans l'ignorance complète de l'histoire de la psychanalyse, de la métapsychologie comme de la symptomatologie. Donc, moi je crois au dynamisme de ce qui là s'annonce…

Éric Laurent

Dynamisme terrible !

Et Ogden qui, dans sa lecture de Winnicott, en le ramenant vers le point de vue de Renik, attaque donc la tradition sur le standard, sur la clinique, etc., donc aborde la question du cadre et il dit très bien que, en 48, Winnicott attaquait le cadre, les règles de tenue de la séance, etc., en disant ceci : " La fin de l'heure, la fin de l'analyse, les règles, viennent toutes comme expression de la haine de l'analyste. " Vous savez que l'utilisation par Winnicott du terme de la haine en séance lui est très particulier. Il considère que c'est une passion, une passion qui doit pouvoir se nommer, il y a non seulement l'amour de transfert mais la haine de transfert et de contre-transfert.

Et donc c'est ce qui fait que dans le cas de la petite Piggle, la petite fille de 5 ans qui ne prononce pas une seule fois dans son analyse la moindre parole de haine, très gentiment vers la fin il la raccompagne à la porte et lui dit : " Je te hais ". Et alors on se demande d'où ça vient, mais il faut comprendre que ça vient de très loin, il parlait winnicottien là, il ne parlait pas la langue normale. D'ailleurs, la petite fille ne s'est pas trompée, elle a bien vu que c'était un monsieur très gentil, et elle ne s'est pas du tout inquiétée quand il lui a dit " je te

hais ", elle a continué toute tranquille, et donc parce qu'elle sait qu'il lui parlait sa langue à lui ; elle n'était pas folle, parce que d'autres pourraient l'être, ça n'est pas du tout dire que Winnicott le soit…

Jacques-Alain Miller
Est-ce que ça présage que, de leur côté, ils sont prêts à toucher à ces différents éléments constitutifs du cadre ? Est-ce que le pas suivant est de dire que le cadre doit lui aussi être négocié au cas par cas ?

Éric Laurent
Je crois que c'est leur façon de s'en approcher, mais que là ils savent qu'on peut toucher à tout, mais aux Etats-Unis, actuellement, toucher ouvertement au cadre, ça va fabriquer des ennuis syndicaux très importants…

Jacques-Alain Miller
On a l'impression là qu'on est sur le bord…

Éric Laurent
Je pense que c'est en effet…

Jacques-Alain Miller
Ils sont sur le bord de retrouver d'une façon […] que eux ont été impassibles devant les…, Lacan n'a jamais fait de propagande pour les séances courtes et variables, mais ils ont été impassibles devant l'argumentation lacanienne là-dessus. Ici, pris par le biais de la négociation démocratique du cadre… Pourquoi le cadre échapperait-il à la négociation démocratique de l'un et de l'autre ? Pourquoi est-ce que ce serait réglé on ne sait pas par qui, par on ne sait quelle puissance extérieure ? alors que tout doit naître et être reconsidéré dans la relation, et qu'ils sont en plus à reconnaître comme témoignage de la haine de l'analyste des facteurs du cadre… Attendons 2002 avec impatience d'avoir le *Psychoanalytic Quartely* pour voir s'ils…

Éric Laurent
…s'ils ont touché au cadre ? Le commentaire qu'il fait donc de la phrase de Winnicott, c'est : " Ces mots tirent une bonne partie de leur pouvoir du fait que la vérité de l'idée que l'analyste exprime sa haine dans ses actions qui passe d'habitude inaperçue, est immédiatement reconnaissable par le lecteur analyste comme une partie de son expérience avec virtuellement chaque patient. "

En effet pour Winnicott, c'est puisqu'on se sépare du patient, on le reconduit à la porte donc on le hait. On l'aime quand il est là, si on le quitte on le hait, donc toute manifestation de ce type de séparation est une manifestation de haine. Moyennant quoi, ce que Winnicott en déduisait, c'était que le recul de l'analyste devant la manifestation de sa haine, son insuffisante analyse contre-transférentielle de sa passion, conduisait à vouloir en donner trop au patient par surcompensation. Winnicott notait que le résultat de la méconnaissance de la haine, c'était la peur de l'analyste et de sa destructivité à l'égard du patient qui conduit à la rupture destruction du cadre, comme par exemple le dépassement par l'analyste de quelques minutes de l'heure pour ne pas couper le patient, ou bien l'analyste qui fait payer moins que ce que le patient peut payer car il a été exploité par ses parents dans l'enfance, ou bien en téléphonant anxieusement au patient quand il rate une séance pour être sûr qu'il va bien, etc.

Cette description des conséquences de l'embarras de l'analyste est très juste par Winnicott. Mais lorsque là Ogden la reprend, c'est surtout pour enrôler Winnicott dans une fonction de précurseur de l'égalitarisme démocratique, en raison de ses réserves à l'égard des positions de pouvoir sous lequel l'idéal d'autorité cache la passion de haine.

Nous retrouvons là encore un certain écho lointain d'un thème lacanien, celui qui se formulait par Lacan comme la dégradation d'une technique en exercice de l'autorité lorsque son praticien ignore les principes de son pouvoir.

Dès le départ de son enseignement public, Lacan est sensible au danger du forçage du sujet par les interventions de l'analyste, " ce forçage - citation - beaucoup plus manifeste dans les techniques dites modernes qu'il ne l'a jamais été dans Freud ". C'est la première séance du Séminaire I.

Lacan renvoyait, lui, aux principes du pouvoir de la cure, à un réalisme des structures qui indiquait la source du pouvoir dans le discours comme tel. Il dénonçait ainsi les prétentions du sujet analyste à se croire maître du sujet supposé savoir, alors que dans son acte il ne témoigne que de sa méprise.

Dans l'interactivité démocratique américaine, il semble qu'il suffise de négocier sur tout pour évacuer le réel en jeu. L'évaporation de l'inconscient objectivé, entre guillemets, par des méthodes scientifiques les a amenés à une évaporation du réel. Pour faire référence au bébé auquel Winnicott tenait tant, le bébé du réel s'est retrouvé jeté par-dessus bord avec l'eau du bain de l'inconscient objet.

Nous touchons là une des limites de l'approche conventionnaliste où il n'y aurait plus que des façons de faire dans le monde qui pourrait se négocier, il faut ajouter dans un même monde. Le rêve d'un réel entièrement rationnel hégélianocartésien a été remplacé par le rêve postmoderne d'un réel contractualisable dont nous éprouverions l'harmonie par la satisfaction qu'il nous donne.

Ce courant d'opinion, fort, a trouvé sa meilleure traduction dans la psychanalyse par le courant intersubjectif, mais là comme ailleurs il n'aide pas à penser l'espace public dans lequel il nous faut penser et agir.

Malgré son bon côté décapant de la tradition et le déplacement de débats stériles qu'il effectue, il construit un monde de rêve, *california dreaming*, Arcadie nouvelle, dans lequel il faut rappeler que *Et in Arcadia ego* selon le titre du tableau de Poussin qui fait un magnifique contrepoint aux *Ambassadeurs* de Holbein. Même en Arcadie, le réel et la pulsion de mort sont là et nous rappellent que nous sommes de malheureux embrouillés.

La véritable garantie que nous pouvons donner au sujet qui s'adresse à nous, ça n'est pas que nous ne savons pas plus que lui la voie vers la bonne vie, au sens aristotélicien, et que nous sommes aussi embrouillés que lui. La garantie qu'il nous faut donner, c'est que nous n'évaporerons pas le réel, il restera le véritable tiers, l'obstacle, l'*enstasis* à toute résorption du sujet dans le rêve de la poursuite du bonheur. C'est l'occasion de donner un sens, dans ce débat, à ce que le sujet dans l'orientation lacanienne est réponse du réel.

Jacques Alain Miller

Nos petites lectures m'incitaient à un retour à Lacan. Je me proposais de faire retour à Lacan à partir de ce que nous voyons s'être développé dans la psychanalyse, si l'on remonte à l'origine, sur le fondement du contre-transfert.

Ce que nous voyons fleurir depuis quelques années - là nous avons les toutes dernières fleurs -, aux États-Unis, sous les espèces de ce courant qui est interpersonnel, interactif et intersubjectif. Dans le même numéro du *Psychoanalitic Quaterly*, il y a un grand panorama fait par Kernberg, qui donc par sa présence valide comme psychanalytique cette entreprise, et qui fait un panorama auquel notre collègue Sauvagnat a fait référence dans le volume *Qui sont vos psychanalystes ?* Tel qu'il construit ce panorama, Kernberg dit : " Il y a le courant principal, le *mainstream*, qu'il bricole et qu'il synthétise, et puis il y a le courant intersubjectif. " Il reconnaît à ce courant intersubjectif, pour la première fois, la dignité d'être l'alternative au courant majoritaire américain.

C'est à la fois un courant radical, et on vient de voir, avec ce commentaire que tu as fait de Renik, à quel point c'est radical. C'est vraiment le rasoir qui passe sur les élaborations psychanalytiques d'un siècle. On doit supposer qu'il s'adresse aux collègues et qu'il suppose un certain nombre de choses connues, mais qui ne sont pas

recyclées. C'est donc à la fois un courant radical et distinct du courant majoritaire.

Tel que nous l'avons pris ici, nous considérons que ce courant radical, dynamique, dont nous allons suivre avec attention les progrès à partir de maintenant, tel que nous avons pris les choses ici, il me semble que l'existence de ce courant est la conséquence logique du tournant qui a été pris au début des années 50 - contre-transfert qui n'est plus un terme en vogue dans le courant intersubjectif mais qui apparaît comme un échelon préalable -, lorsque le contre-transfert a été considéré comme la boussole nécessaire à orienter la direction de la cure.

C'est alors qu'un pas a été fait, celui de tenir le psychanalyste à l'instar du psychanalysant comme un autre sujet. C'est pourquoi ceux qui font du psychanalyste, du thérapeute, un objet malléable, etc., me semblent précisément appartenir à une autre direction, et que Lacan, lui, a recyclé.

On peut dire - c'est une thèse sur l'histoire de la psychanalyse, et qui est aventurée parce que mes connaissances ne sont pas à la hauteur encore de cette thèse - que l'intersubjectivité, que nous voyons aujourd'hui se développer, était en germe dans le contre-transfert.

En effet, que veut dire sujet dans cet usage ? Ça veut dire sujet à l'inconscient, sujet muni d'un inconscient, et c'est en tant que sujet de son inconscient que le psychanalyste a été impliqué dans l'expérience à partir des années 50, à partir de Paula Heimann.

C'est à ce titre que le contre-transfert a été conçu comme la voie d'accès privilégiée à l'inconscient du patient. On pourrait dire que ce dont nous voyons les résultats aujourd'hui, c'est le résultat du contre-transfert conçu comme la voie royale d'accès à l'inconscient, non pas le rêve mais le contre-transfert, la voie royale.

Le contre-transfert est apparu dans un temps logique de l'histoire de la psychanalyse. C'est vraiment une scansion logique que l'on peut vérifier justement parce que, dans le même temps, Lacan commence son enseignement et trouve une autre voie d'accès.

Le contre-transfert est apparu comme le témoin de la communication qui s'effectue dans l'expérience analytique. Contre-transfert, c'est que, une fois Freud disparu qui était lui par son énonciation cette boussole, cette boussole déboussolante, qu'il y a eu une scansion logique où les analystes ont tenté d'élaborer un instrument pour la direction de la cure, que les préoccupations de Freud ne leur exposaient pas d'une façon maniable.

Ses textes sur la technique psychanalytique étaient déjà anciens et, d'une certaine façon - c'est rétrospectif -, lorsqu'il a amené la seconde topique, il n'a pas amené en même temps tous les éléments de la technique qui allaient avec.

Les analystes, à part Lacan, ont trouvé dans le contre-transfert, le témoin, la preuve, la vérification de ce qui se communique dans l'expérience analytique.

Dans cette perspective - c'est tout un, entre 1951 et 2001 -, la communication s'effectue globalement par une voie qui est directe, immédiate et vécue, c'est-à-dire qui est de l'ordre de l'affectif. C'est surtout marqué peut-être chez Ogden. Renik, avec ses textes si simples, c'est quand même plus complexe. Dans l'article que j'ai lu sur tes indications, auquel tu fais référence, quand Ralph vient exposer son problème, il souligne qu'il se sent incapable d'agir, et il lui dit : " C'est comme si vous aviez besoin de me demander à moi la permission, ou à une autorité la permission, et personne ne pourra le faire à votre place. "

D'une certaine façon, il donne une leçon de rasoir de Renik à son patient. Il lui dit : " Il faut faire ça vous-même et pas faire confiance à quelque autorité que ce soit. Ce qui est d'ailleurs le côté plein d'allant d'Owen Renik lui-même, qui bazarde les constructions analytiques. On a là une butée interprétative.

Mais, essentiellement, la communication telle qu'elle a été conçue à partir des années 50, est une communication de l'ordre de l'affectif. Le psychanalyste éprouve, le psychanalyste s'imprègne de l'atmosphère de l'expérience, et il est avant tout qualifié par une passivité, une réceptivité essentielle, qui l'amène à une coïncidence avec l'inconscient du patient.

On en a eu l'exemple avec l'article d'Ogden de la dernière fois. C'est à l'acmé de cette coïncidence qu'est susceptible de se produire l'interprétation juste, la parole inédite d'où s'obtient une révélation de vérité.

Si nous faisons retour à Lacan sur cette base, en ayant un peu animé cette communication directe, vécue et affective, il est clair que, pour Lacan, et pour ceux qui s'inspirent de Lacan, il s'interpose toujours quelque chose entre l'analyste et le patient, qui gêne la communication affective.

Ce qui s'interpose, et qui leur apparaîtrait sans doute comme un mur, c'est le discours, ce qui se dit, la fonction de ce qui se dit. C'est ça l'élément qui finalement se trouve soustrait, effacé, dans la psychanalyse du contre-transfert, parce que là l'expérience est avant tout le moyen de l'affect qui se communique.

C'est là qu'il faut s'apercevoir qu'en même temps que Paula Heimann, en 1951, lance avec un tout petit article le contre-transfert comme la nouvelle boussole de l'expérience analytique, et ce qui va rouler pendant un demi-siècle jusqu'à nous amener ces derniers produits, à la même date nous avons un texte de Lacan, exactement contemporain, de 1951, qui est son “ Intervention sur le transfert ”.

C'est un texte qui porte sur le cas Dora, qui est dans les *Écrits* page 215. Relisons-le avec ce que nous avons appris. On s'aperçoit que c'est un texte qui met en valeur spécialement le contre-transfert. En même temps que Paula Heimann fait son texte.

Il met l'accent, dans le cas Dora, sur le contre-transfert de Freud. Il peut écrire par exemple : “ Freud en raison de son contre-transfert revient trop constamment sur l'amour que M. K... inspirerait à Dora ”.

Eh bien, pour comprendre vraiment cette phrase, il faut penser que, simultanément, il y a l'article de Paula Heimann, et je supposerais - il y a même eu Racker un petit peu avant - que ça participe comme ça de cette agitation d'après la guerre sur le contre-transfert, dans les milieux quand même kleiniens, avec lesquels Lacan était en rapport.

Cette “ Intervention sur le transfert ”, si on la lit comme ça - je n'y avais pas pensé d'emblée -, c'est vraiment ce qui nous donne l'angle que va prendre l'histoire de la psychanalyse pendant cinquante ans. C'est là que l'on voit le partage des eaux s'accomplir. Cette “ Intervention sur le transfert ” est le pendant de l'article sur le contre-transfert de Paula Heimann et ce n'est pas simplement une intervention sur le transfert, c'est une intervention sur le transfert et sur le contre-transfert.

On s'aperçoit là qu'en effet sont déjà en jeu à ce moment chez Lacan, simultanément, le thème du contre-transfert et le thème de l'intersubjectivité, puisque Lacan, dans ce texte, définit l'expérience analytique comme se déroulant tout entière dans le rapport de sujet à sujet.

C'est un thème qui, dans ses écrits d'après la guerre, est tout à fait présent - aussi bien son rapport sur l'agressivité, etc. -, définir l'expérience analytique à partir du rapport de sujet à sujet, c'est-à-dire de l'intersubjectivité. D'où l'intérêt de le relire avec ce que nous savons maintenant, et voir d'emblée comment Lacan dispose et articule contre-transfert et intersubjectivité à ce point de départ.

C'est là que l'on s'aperçoit que le trait essentiel est le suivant. Et c'est saisissant. Il ne loge pas du tout le contre-transfert dans l'intersubjectivité. Il ne dit pas : “ Puisque l'expérience analytique est une expérience qui va d'un sujet à un autre sujet, puisqu'on repère le transfert chez le patient, il y a donc le contre-transfert chez l'analyste. ” Absolument pas.

Il ne rabat pas du tout le contre-transfert sur l'intersubjectivité, mais il structure au contraire le cas Dora de façon à disjoindre intersubjectivité et contre-transfert. C'est ça presque la formule du texte.

C'est ainsi qu'on voit que d'un côté il réécrit le cas à partir d'une série de renversements dialectiques, chacun induit par une interprétation et suivi d'un nouvel *insight* pour la patiente - ce qu'il appelle un développement de la vérité. D'un côté, il y a une série de renversements dialectiques et, de l'autre côté, il y a ce qui est de l'ordre du transfert et du contre-transfert qui, loin d'obéir à cette dialectique, est au contraire situé comme ce qui fait obstacle au processus dialectique, qui empêche Freud exactement d'apporter à sa patiente Dora l'interprétation qui lui aurait permis de reconnaître dans Mme K…, et non pas M. K…, l'objet réel de son amour.

Il situe le contre-transfert, classiquement, de façon négative - c'est vraiment s'inscrire directement en faux contre l'article de Paula Heimann -, comme la somme des préjugés, des embarras, voire de l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique, de telle sorte que, s'il en admet le terme, il ne fait pas du tout du contre-transfert un terme relatif au transfert du patient, tel qu'il le définit.

Il considère le contre-transfert - c'est ainsi qu'il loge ce terme qui s'impose dans le débat psychanalytique contemporain de ce texte -, il le situe comme préalablement constitué chez l'analyste. Le contre-transfert, c'est le nom de l'insuffisance de l'analyste à apporter l'interprétation qui conviendrait, celle qui permettrait à la dialectique de se poursuivre. C'est au point même qu'il glisse dans une phrase, si l'on veut, énigmatique, en tout cas qui n'est pas développée, mais dont on voit bien que le sens est de bloquer le mouvement Paula Heimann. C'est le transfert de la patiente Dora qui lui apparaît comme une entité toute relative au contre-transfert de Freud.

Autrement dit, il bloque tout à fait la voie du contre-transfert comme boussole de l'expérience, puisque ce qu'il dit c'est que le contre-transfert de Freud est préalablement constitué - c'est la somme de ce qu'il ne sait pas, de ses passions, de ses préjugés -, c'est déjà là, et c'est au contraire le transfert de Dora qu'il voit comme relatif au contre-transfert de Freud.

C'est une phrase qui m'était toujours restée énigmatique, et que je ne comprends que maintenant grâce au parcours que nous avons fait. C'est dire de la façon la plus claire que le sillon qu'il est en train de tracer ne passe pas par le contre-transfert.

Il formule une thèse qui prend d'emblée le contre-pied de ce qui se développera par la suite dans la psychanalyse. Ce n'est pas une thèse que Lacan va développer. C'est pour ça qu'elle me restait énigmatique, qu'elle doit se comprendre à partir d'intertextualité. La thèse comme quoi le transfert est relatif au contre-transfert, ce n'est absolument pas ce que Lacan va développer par la suite, mais au moment où il le formule, ça se comprend dans l'intertextualité avec Paula Heimann.

Il établit entre contre-transfert et transfert une relation réciproque mais orientée et qui est antidialectique. Elle relève d'une intersubjectivité, mais faussée, dégradée, corrélative d'un moment de stagnation de la dialectique, d'un point mort.

C'est au point que c'est non seulement le contre-transfert qui est ici mis en question par Lacan, qui est soupçonné ou stigmatisé, mais c'est le transfert lui-même. Son intervention sur le transfert, on pourrait dire que c'est une intervention contre le transfert. Ce n'est pas le contre-transfert, c'est contre le transfert.

En effet, il stigmatise le transfert au titre de répétition, dans une formule que j'avais déjà soulignée jadis comme étant une esquisse du mode-de-jouir. Il qualifie le transfert de « l'apparition des modes permanents selon lesquels le sujet constitue ses objets ». C'est un élément de répétition. Quand il y a transfert, le sujet répète et reproduit en

effet la constitution de son partenaire-symptôme.

Au point où Lacan est là à ce point de départ, ce point où tout se joue, cette constante qui apparaît et qui s'isole comme telle du mouvement dialectique de la cure, de la recherche de la vérité, est nécessairement dévalorisée. Si je voulais employer la même formule, je dirais que, dans ce texte, à ce point nous avons l'apparition chez Lacan du mode permanent selon lequel il conçoit l'expérience analytique, comme le lieu d'un conflit entre inertie et dynamique.

Il situe le transfert même du patient comme un élément qui relève de l'inertie répétitive. Je dis que c'est le mode permanent selon lequel il conçoit l'expérience analytique parce qu'en effet, au fil des années, il ne cessera pas de répartir ces termes ou dans le registre de l'inertie ou dans le registre du progrès de la cure.

Pour valoriser encore ce texte, vous le faire relire, on peut noter que, du fait qu'il fait du transfert essentiellement ce blocage de la dialectique, il formule exactement : " Le transfert n'est rien de réel dans le sujet ", page 225 des *Écrits*. C'est tout de même frappant de voir que lorsque dans la Proposition de la passe, en 1967, bien plus tard pour lui - *Autres écrits* page 249 -, c'est le même terme qui reviendra s'agissant du sujet supposé savoir : " Le sujet supposé savoir n'est pas réel ".

Il y a même un autre terme qui se retrouve et qui montre en effet le mode permanent selon lequel il approche l'expérience analytique. C'est que, déjà en 1951, le soupçon porté sur le transfert appelle le terme de leurre : " interpréter le transfert, c'est remplir par un leurre le vide de ce point mort ".

Eh bien, ne prenons que ça, le même terme de leurre se retrouve à propos de l'acte analytique dans son " Compte rendu de son Séminaire de *L'acte analytique* ", dans les *Autres écrits* page 376, où il dit que l'analyste est amené " à supposer le leurre même qui pour lui n'est plus tenable ".

Je ne donne cette ponctuation que pour marquer que là nous avons une continuité, et qui pose quoi ? Que pour Lacan l'analyste dans la cure joue d'un leurre, d'un leurre utile. Il rêve de compléter le cas Dora, et, dit-il, " même si le leurre est trompeur il relance le procès ". Il invente l'interprétation que Freud aurait pu formuler à Dora à partir de l'erreur de son contre-transfert.

A partir de son contre-transfert, il n'avait qu'à lui dire : " Vous m'imputez les mêmes sentiments, les mêmes intentions que M. K… " Et il invente : " Cela aurait été faux mais Dora s'y serait opposée et ça l'aurait engagée dans la bonne direction, qui l'aurait conduite à l'objet de son véritable intérêt. "

De la même façon, lorsque Lacan sortira de sa poche le sujet supposé savoir qui va rouler dans la psychanalyse jusqu'à arriver dans l'intersubjectivité même, eh bien c'est encore au titre d'un leurre utile dans la cure. Lacan fait du sujet supposé savoir un leurre qui est de structure dans la cure, celui qui fait croire que l'inconscient est déjà là.

Au moment même où le contre-transfert commençait sa carrière dans la psychanalyse, Lacan pouvait déjà définir la psychanalyse comme - je le cite - " une pratique qui se fonde sur l'intersubjectivité ". C'est une intersubjectivité fort différente de celle qui fait la référence du courant intersubjectif américain, puisque c'est une intersubjectivité dédoublée. Et c'est pourquoi chaque fois que nous lisons ces textes américains, nous avons seulement le sentiment que là sont rabattus constamment deux niveaux que nous, dans notre approche de la cure, en effet nous dédoublons - une intersubjectivité réciproque et une intersubjectivité dialectique, une intersubjectivité imaginaire et une intersubjectivité symbolique.

D'ailleurs, Lacan pouvait déjà repérer chez Balint, dans les années 50, la référence qu'il prenait à une intersubjectivité réduite à une dualité d'individus. Ce qui se modèle sur le couple du stade du miroir.

Rien de ce que nous lisons jusqu'après présent ne sort de cette

dimension, c'est-à-dire qu'ils saisissent cette expérience analytique comme se déroulant dans le cas d'une relation de deux individus.

Cela nous fait voir, par contraste, l'appareil beaucoup plus complexe que nous apportons pour structurer l'expérience analytique, avec un certain effet d'étrangeté parce qu'il y a un certain effet aussi de naturel dans la présentation de cette communication directe.

Je commencerai la fois prochaine de formuler notre appareil pour appréhender l'expérience. C'est un appareil qu'il faudra défendre parce qu'il tomberait sinon sous le hachoir de ce rasoir de Renik. Il faut montrer comment cet appareil est constitué et en quoi il est fondé d'arriver à l'expérience analytique avec l'ensemble de ce que nous traînons avec nous.

Fin du *Cours XIV* de Jacques-Alain Miller du 27 mars 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Quinzième séance du Cours

(*mercredi 3 avril 2002)*

XV

Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, mais, en ce qui me concerne, je trouve plutôt inspirant de voir s'agiter nos collègues qui veulent bien nous en faire part dans les textes que nous déchiffrons et se mettre en scène.

A vrai dire, ils ne peuvent pas faire tellement autre chose étant donné que le fondement théorique de leur action n'est pas ce qui les retient en premier lieu, et ils sont conduits de ce fait, pour exposer ce qu'ils font de la psychanalyse, à se mettre en scène.

Pliable medium, c'est le mot de Marion Milner qu'a rappelé Éric Laurent la dernière fois et dont elle qualifie sa position dans la cure - un médium malléable -, sa position et à vrai dire son être même mis à la disposition du patient. Ce mot, il est tentant de le déplacer pour en désigner la psychanalyse elle-même.

Depuis au moins un demi-siècle, elle s'est avérée en effet *a pliable medium.* C'est au point que nous ne reculons pas, au moins à titre expérimental, de la mettre au pluriel, alors même que sa frontière d'avec la psychothérapie, celle qu'elle inspirerait, sa frontière apparaît toujours plus poreuse.

C'est la question, celle du *pliable medium*, qui sans doute motive la recherche de ce séminaire cette année, et c'est une question qui est aussi un souci.

La différenciation croissante qu'a connue la psychanalyse depuis la mort de Freud, et donc plus précisément depuis un demi-siècle, n'est pas sans incidence sur notre pratique à nous de la psychanalyse. D'abord, parce que la dynamique même de cette différenciation tend - nous en avons vu des traces, des prodromes - à réinclure Lacan, son enseignement, au moins des morceaux de son enseignement, dans le mouvement psychanalytique majoritaire, mais surtout elle obligera les lacaniens, les adeptes de la pratique lacanienne, à redéfinir les principes de leur pratique au sein de cet ensemble chaotique, en dispersion, que l'on appelle encore le mouvement psychanalytique.

Cela suppose de sortir d'un bien entendu que partagent les mêmes, la communauté comme nous aimons dire, et peut-être trop aimons-nous le dire. Or, redéfinir les principes de la pratique lacanienne de la psychanalyse dans ce contexte, dans ce qui sera ce contexte, n'est pas simple. D'abord parce que l'enseignement de Lacan est à transformation, comme vous savez. C'est un enseignement ouvert, animé d'une remise en question constante, qui a obéi à la poussée d'un frayage, comme disait Lacan.

Il y a donc différentes cuvées. Le lacanien 1953 n'est pas le lacanien 1958, encore différent du lacanien 64, 67 et la suite, et on sait que cela a pu se traduire, dans le regroupement des psychanalystes, par différentes scissions, difficultés, malaises, qui ont scandé ces transformations, de telle sorte que cuber l'affaire pour dégager les principes de la pratique lacanienne de la psychanalyse paraît une entreprise spécialement ardue.

Sans doute, ce qui fait contraste avec ces transformations, c'est la permanence d'un vocabulaire, dirons-nous. Et si être lacanien c'est l'utiliser, il faut bien dire que ça ne va pas loin. Resterait alors, faute de mieux, la durée de la séance et la permission de la faire variable et courte.

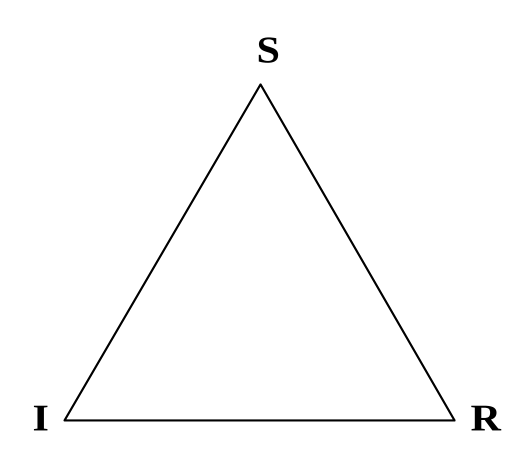
Eh bien, il me semble que ce que nous avons déjà défriché, un tout petit chemin de la littérature analytique du demi-siècle, est déjà de nature à nous permettre de commencer un examen critique de nos principes, voire d'ébaucher leur construction par

différence avec ce que nos collègues nous amènent de ce qu'ils font.

Nous avons la dernière fois pris comme repère l'année 1951 qui a vu paraître simultanément le texte de Paula Heimann à propos du contre-transfert et celui de Lacan qui, tel que je l'ai présenté, semblait lui répondre, “ Intervention sur le transfert ”.

Je peux y ajouter un autre texte de la même année - coïncidence, mais qui vérifie plutôt cette scansion -, celui de Heinz Hartmann intitulé “ *Technical Implications of Egopsychology* ”, dans son recueil que j'avais jadis utilisé ici, *Essays of Egopsychology.* Article qui donne les implications techniques de son article théorique de l'année précédente, “ *Comments on the Psychoanalytical Theory of the Ego* ”.

Pour ne pas m'attarder sur ce ternaire, qui est pourtant hautement significatif de la chronologie, je sortirai tout de suite, pour l'ordonner, un schéma mnémotechnique utilisant les symboles de Lacan.



Je place Paula Heimann en grand I, dans la mesure où, en introduisant le contre-transfert de l'analyste comme un instrument de recherche essentielle pour accéder à l'inconscient du patient, elle ne peut faire qu'elle ne symétrise décidément la position de l'analyste et celle de l'analysant, et pour nous, cette façon d'attraper la psychanalyse, de structurer l'expérience analytique, parcourt les illuminations et les impasses de la relation duelle *a-a'.*

L'inconscient de l'analyste est supposé comprendre l'inconscient du patient. Elle dit *understand* et elle nous assure qu'il y a un *understanding* profond, dont elle ne donne aucun commentaire supplémentaire, mais qu'il émerge au niveau émotionnel. Elle propose donc, comme instrument de ce qui se cherche dans l'expérience analytique, ce que l'on peut appeler une compréhension émotionnelle, qui va jusqu'à une translation des affects du patient à l'analyste.

Ce qui donnera, dans le développement que connaîtra cet apport, cet idéal de coïncidence des deux, dont nous avons vu les derniers surgeons en 1999, en 2001, avec les textes que nous avons eus - Éric Laurent en a la pratique, moi j'ai plus de mérite parce que j'ai moins la pratique -, que nous sommes allés chercher et vérifier qu'on arrive en effet à un idéal de coïncidence qui serait la condition de l'interprétation juste.

Nous pourrions déjà, sans forcer les choses, dégager des principes de la pratique lacanienne par différence avec cette façon de faire. Les principes, ce serait de proscrire tout ce dont il est question dans cet article et tout ce à quoi il ouvre la voie. Se garder de toute compréhension émotionnelle. S'interdire, bloquer la translation des affects et les tenir pour des leurres imaginaires qui ne contribuent en rien à l'avancée, au progrès de l'expérience.

Il faut dire que leur blocage du côté de l'analyste sans doute n'est pas sans retentissement du côté de l'analysant. Le caractère d'encouragement à l'émotion que cette pratique a comme effet n'a pas échappé à un certain nombre de ceux qui étaient pris.

Un Winnicott le dit très franchement à sa façon. Il explique à quel point, dans certains cas au moins, il est nécessaire d'obtenir une régression très profonde du patient, recroquevillé sur le divan, et qu'il faut à ce moment-là faire preuve d'un souci, d'un *concern* extrême pour l'en tirer. Il dit : “ Je sais bien que des collègues disent que j'aime beaucoup la régression des patients et que c'est pourquoi ils s'exécutent de cette façon-là au cours de l'expérience. ”

Il n'échappe pas à ces praticiens des phénomènes que nous rapportons en effet à la relation duelle Et là-dessus, qu'il s'agisse de 1953 ou de 1979, il me semble que nous trouverions l'orientation lacanienne invariable sur l'extraction hors de cette dimension et de cette pratique et de ces inductions.

Laissons ça de côté.

En R, qui n'est pas le grand R de Margaret Little, je place Heinz Hartmann, le phénix, l'oracle de l'*Egopsychology,* dans toute la fraîcheur de l'orthodoxie qu'il était en train d'établir pour une vingtaine d'années et davantage aux États-Unis. Elle n'est pas aujourd'hui invalidée, mais reformulée, enrichie. C'est un texte à sa façon inaugural.

Ce grand R, c'est l'initiale du mot réalité, qui est le maître mot de l'*Egopsychology,* et qui est emprunté à une lecture sommaire du principe de réalité freudien que Hartmann a spécialement distingué puisqu'il lui a consacré un article qui s'appelle " Note sur le principe de réalité ", en 1956, et qui situe bien la position de l'analyste dans la cure, c'est-à-dire dans la façon dont, dans l'*Egopsychology*, on structure l'expérience et on donne comme mission à l'analyste d'y représenter le principe de réalité, alors que l'on peut dire que le patient est livré à tous les avatars du principe de plaisir.

La doctrine, la finalité de la cure, si l'on veut la simplifier, c'est d'accomplir ce qui dans le texte de Freud de 1911, la " Formulation sur les deux principes du fonctionnement psychique " - on l'a aussi traduit, pour faire plus exact, " de l'événementialité psychique ", ou " du cours des événements psychiques " -, la finalité de la cure dans l'*Egopsychology*, si l'on veut résumer, c'est d'accomplir la substitution du principe de plaisir par le principe de réalité. C'est d'accomplir ce que nous pouvons écrire à notre façon de métaphore cette substitution.

$$\frac{\mathbf{PR}}{\mathbf{PP}}$$

Cela suppose d'achever dans celui que nous n'appellerons pas le sujet mais la personne, la personnalité, d'achever la différenciation de l'ego et du ça. L'*Egopsychology* tient compte, même répète, à l'aveugle, les propositions de Freud comme quoi l'ego est une partie différenciée du ça et se donne comme mission, dans une personnalité où les deux sont restés collés, de décoller l'ego du ça, de le différencier pleinement, au point que, au moins de façon mnémotechnique, on pourrait écrire : l'ego viendra à la place du ça ou l'ego tiendra le ça à distance.

$$\frac{\mathbf{Ego}}{\mathbf{Ça}}$$

C'est articulé à une lecture de l'œuvre de Freud qui justifie l'effort de construire cette orthodoxie qui s'est révélée puissante et stable pendant longtemps, cette lecture qui souligne que Freud a commencé, sans encore savoir lui donner son nom, par explorer le ça. C'est là qu'ils mettent donc les débuts de l'œuvre freudienne, la première topique, les œuvres majeures sur lesquelles au contraire Lacan s'appuiera pour partir sur son chemin. Tout ça est lu dans l'*Egopsychology* comme une exploration du ça et ce n'est que dans un second temps, note-t-il, que Freud a dégagé l'ego en tant que fonction qui assure la relation de l'individu au monde extérieur, à la réalité extérieure. C'est cette réalité extérieure, et spécialement extérieure au ça, désexualisée, qui constitue la référence de l'opération analytique. Et donc une structuration de l'expérience fort différente de celle d'une Paula Heimann qui déjà cingle vers la relation interpersonnelle où la référence majeure c'est l'autre, l'autre avec qui j'interagis dans l'expérience.

Rien de ça dans l'*Egopsychology.* La référence majeure, c'est ce qui devrait s'imposer à l'un comme à l'autre, à savoir la relation à la réalité.

On voit bien que, dans la voie

qu'ouvre Paula Heimann, il s'agit que le sujet vibre, s'émeuve, éprouve. C'est le sujet supposé émotion, tandis que du côté Hartmann c'est le sujet supposé réalité, qui d'ailleurs a son nom, chez Freud, de *Real-Ich*.

$$\frac{\textbf{Real - Ich}}{\textbf{Lust - Ich}}$$

Le *Real-Ich* métaphorise, supplante le *Lust-Ich*, le moi-plaisir.

L'ego qu'il s'agit de dégager, de différencier, de fortifier, c'est l'ego en tant qu'organisateur. C'est un contrôleur de la motricité, de la perception. C'est l'ego qui assure l'épreuve de réalité, qui inhibe les pulsions, qui assure l'autorégulation de l'organisme individuel, qui coordonne, qui intègre, qui synthétise, qui est à la fois une fonction de synthèse et un organe d'adaptation dans la réalité.

D'où la thèse, dont Lacan prendra le contre-pied exact, que la psychanalyse est vouée à devenir une psychologie générale, c'est-à-dire à proposer une théorie analytique du normal. On a donné une perspective analytique sur le sujet psychologiquement normal.

Je dis que c'est le contraire de Lacan. Cela suppose en effet que tous les concepts freudiens soient progressivement intégrés aux concepts communs de la psychologie, à des concepts de bon sens. Chaque fois qu'on semble un peu dépasser ce cadre, l'opération propre de l'*Egopsychology* est de dire : mais ce n'est pas si surprenant, c'est ce que Freud exprime de cette façon, et on trouve un corrélat ordinaire au concept freudien. Opération toute différente de celle de Lacan qui consiste à dire : même quand vous croyez, parce que Freud emploie le terme de plaisir ou le terme de réalité, que vous y retrouvez les concepts acquis, reçus dans la philosophie ou dans la comprenette commune, au contraire, à y regarder de plus près, ces concepts n'ont rien à faire, leur fonctionnement s'en différencie. Lorsqu'on lit à côté des textes de Lacan ceux de l'*Egopsychology*, c'est en partie double. L'un accentue l'originalité de la conceptualité freudienne, son caractère inédit, là où l'opération propre de l'*Egopsychology* est de banaliser la conceptualité freudienne.

Il est à remarquer que le premier texte du recueil de Hartmann, qui date de 39, c'est un article qui s'intitule " La psychanalyse et le concept de santé ", qui déjà se prend comme objectif cette résorption à venir de la psychanalyse dans la psychologie générale. A peu près à la même date, il a écrit un petit ouvrage spécialement consacré à l'adaptation. Le postulat qui est comme la clé de voûte de cette opération et de cette théorisation, et ce qui est amené comme une nécessité pour que l'individu puisse se sustenter et se soutenir dans cette réalité extérieure, c'est que l'ego comporte un fonctionnement non conflictuel.

Il ne lui échappe pas tout de même que dans la différenciation du moi, du ça et du surmoi chez Freud, ça tire un peu. Il y a donc beaucoup de l'ego qui a affaire au surmoi et au ça, qui est tourmenté et torturé, tordu par ces relations avec ces instances, et il lui faut donc logiquement isoler, postuler l'existence de ce qui s'est appelé - et ce qui a roulé pendant des années - la sphère non conflictuelle de l'ego. S'appuyer sur la sphère non conflictuelle de l'ego, c'est ce qui, d'une façon plus sommaire, s'est appelé chez d'autres la partie saine du moi.

Si l'on veut s'appuyer là aussi pour dégager un principe lacanien permanent, c'est la négation de la sphère non conflictuelle du moi, et c'est aussi la négation de sa fonction de synthèse et d'adaptation, et aussi bien, mais là il faudra rentrer dans plus de détails, la mise en question du concept même de réalité.

Lacan y a consacré ses premiers efforts théoriques dans la psychanalyse. Il n'empêche qu'à un moment spécialement scandé de son enseignement il n'a pas cru perdre son temps que de s'interroger sur la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité, texte qui figure dans les *Autres*

écrits et qui est un des plus compliqués.

Dans la technique, cela conduit le psychanalyste egopsychologue - c'est là un héritage qui s'est perpétué à travers le temps - à s'attacher à différencier dans la conduite du patient l'aspect de réalité, *the reality aspect*, et l'aspect qui relève de l'illusion.

C'est si loin de nous qu'il faut tout de même s'y intéresser un tout petit peu et, là, remarquer que c'est ce point que Lacan a souligné quand il a commencé une exposition du concept du transfert dans son Séminaire des *Quatre concepts fondamentaux*. Il a fait lire à ses auditeurs l'article de Thomas Szasz qui s'intitule " Le concept du transfert ", paru dans l'*IJP* de fin 1963, et qui est un fil qui court à travers les chapitres X, XI et XII.

Ce qui a retenu Lacan, c'est que Thomas Szasz introduit le transfert précisément par rapport au concept de réalité. Il l'inscrit dans le même registre que l'hallucination, l'illusion et le fantasme en tant qu'un phénomène distinct de la réalité, et donc il valide en passant la définition donnée par Nünberg du transfert comme projection. D'ailleurs, le transfert serait la mise à l'extérieur, l'extériorisation des relations inconscientes que le patient avait entretenues avec ses premiers objets libidinaux via ce qu'il appelle ici l'inconscient, la projection du ça dans la réalité extérieure. Lacan cite à ce propos un petit exemple de Spitz, qui figure en fait dans l'article de Szasz, qui donne le niveau où la question est approchée. C'est un peu truqué dans le texte puisqu'il dit : " Une patiente émet l'opinion à partir d'un rêve " - on comprend qu'elle a rêvé de l'analyste sous cet aspect - " que l'analyste a une belle chevelure châtain, riche et bouclée ". Alors que le nommé Spitz est chauve comme un œuf. Là, la patiente admet de confronter ce qu'il appelle " opinion ", ce qui est sans doute une représentation du rêve, avec *the sorry reality*, la réalité malheureuse du crâne chauve, et à ce moment-là elle reconnaît que c'est un fait de transfert et que c'est en fait son père qui jouissait d'une belle chevelure.

Voilà ce qui pour lui est l'exemple. Le transfert est une perturbation de la perception, une perturbation de l'élément de réalité de l'expérience.

Néanmoins, cette conception comporte aussi bien que tout n'est pas transfert dans l'expérience. Avec référence à Fenichel à l'appui. Tout n'est pas transfert.

Le thème de savoir ce qui est dans l'expérience transfert, c'est-à-dire illusoire, et réalité est un thème qui ne va pas cesser d'encombrer l'*Egopsychology.* Jusqu'au point où Lacan signalera - vous le trouverez dans les *Autres Écrits* à la fin de son compte rendu de " L'acte psychanalytique " - un rapport de congrès de 1969 paru dans l'*International Journal* qui porte justement sur la relation non transférentielle dans l'analyse où l'on voit encore Greenson et un autre s'échiner à faire la part de ce qui est réalité ou de ce qui est transfert dans l'expérience analytique. Donc, un répartitoire qui, encore ces années-là, avait toute sa prégnance et qui fait sans doute une différence avec les thèmes, issus de Margaret Little, de la réponse émotionnelle totale, où en effet on n'essaye pas de faire ces différenciations.

Cela ouvre tout un champ de débats entre l'analyste et le patient, de débats possibles qu'évoque Szasz. Il peut se faire qu'ils sont d'accord. Quand l'analyste dit " c'est du transfert ", le patient dit d'accord. A ce moment-là ils peuvent avoir raison tous les deux. Ou bien l'analyste dit " transfert " et le patient dit "pas d'accord ". Ou bien ils peuvent être d'accord et se tromper tous les deux. Ou encore l'analyste peut penser qu'on est dans le côté la réalité, alors qu'en fait du côté du patient c'est du transfert. Il dit : " Ça, on n'en parle pas mais c'est très important, parce que, justement, quand les analystes pensent que c'est de la réalité, eh bien, par exemple, ils pourraient se mettre à avoir des relations personnelles, amoureuses, avec les patients. " C'est visiblement quelque chose qui intéresse beaucoup

Szasz, puisque c'est ce qu'il prendra ensuite comme exemple à propos d'Anna O.

On trouve le commentaire de Lacan à deux reprises dans le Séminaire XI. Par exemple, page 126, il dit : " On s'aperçoit bien que, dès qu'il y a transfert, ce qui est en question c'est la vérité et l'erreur. " Il tourne donc cet exemple au bénéfice de la thèse qui commence à émerger du supposé savoir, qui est supposé savoir ce qui est vrai ou non. On peut le lire du côté " toujours la négociation, il dit que, je dis que, etc. ". Lacan le prend par le bon côté que ça démontre tout de même qu'il est question, dans l'expérience analytique, de se tromper ou d'être trompé.

Ce que Lacan n'explicite pas mais utilise, c'est la thèse alors originale qu'amène Szasz et qui montre qu'en fait il tourne cette considération contre l'*Egopsychology*, la thèse que le transfert dans la situation analytique sert de défense à l'analyste. En disant " c'est du transfert " - puisque apparemment c'est un mode d'interprétation -, il se protège lui-même d'un engagement personnel trop intense à l'endroit du patient. C'est lui qui amène l'exemple d'Anna O. et de Breuer que Lacan reprend sans indiquer que c'est de Szasz. Il commente à sa façon l'exemple. Il va chercher les textes assez précisément. On voit en effet Breuer fuir le transfert amoureux d'Anna O. dans les bras de sa femme. Et là Szasz utilise les données qui sont rassemblées par Jones où l'on apprend que l'enfant que fera alors Breuer à sa femme finira par se suicider, et où Freud dit avoir entendu de la bouche de Breuer qu'Anna était très malade et qu'il aurait été finalement bien préférable qu'elle mourût, que ça l'aurait soulagée de ses souffrances.

C'est une proposition qui vient en effet à l'appui de la thèse que l'interprétation transférentielle est faite pour protéger l'analyste. Freud, quant à lui, écrit à sa femme : " Une chose comme ça, ça ne peut arriver qu'à un Breuer. "

La conclusion de Szasz, c'est que le concept de transfert, et son utilisation dans la cure, est fait pour rassurer l'analyste. C'est un démenti qui lui confirme que " ce n'est pas de toi qu'il s'agit " et donc " tu n'es qu'un symbole ", dit-il. Pour l'analyste, se symboliser, c'est effacer l'élément personnel qui est pourtant inéliminable de la cure. Donc Szasz là vire, on voit bien. Il finira d'ailleurs par critiquer très profondément la psychanalyse dans les années qui suivront.

Donc, il voit dans cette utilisation du transfert, dans la symbolisation de l'analyste, c'est-à-dire dans l'effacement de l'engagement personnel, une erreur inhérente à la psychanalyse qui doit être corrigée. S'il n'est qu'un symbole, à l'horizon ce qu'il y a c'est que l'analyste a toujours raison. Et on voit que c'est, d'une façon voilée, une critique de la position de l'*Egopsychology*.

Il pense qu'il faut, dans la pratique, rétablir l'individualité de l'analyste, il faut certainement qu'il s'analyse, et le fin mot, que relève Lacan, c'est qu'il faut avant tout que l'analyste soit un homme intègre, " bien qu'on n'ait pas encore découvert, dit-il, une méthode pour que les gens se comportent bien quand il n'y a personne pour les voir. "

Lacan donne sa langue au chat sur l'intégrité et l'honnêteté de l'analyste, et il dit : " Finalement, c'est un rappel de la dimension de la vérité qu'il y a dans l'analyse. " Léger forçage.

La vraie conclusion de Lacan est différente. C'est dans le fil de cet article de Thomas Szasz qui s'interroge sur le partage entre transfert et réalité, c'est-à-dire dans le cadre du courant grand R, pour le retourner, pour le défaire, c'est dans ce fil que Lacan amène sa définition du transfert, à savoir que le transfert n'est pas la mise en acte d'une illusion, mais la mise en acte de la réalité de l'inconscient.

Cette formule de Lacan a frappé à l'époque, et il la reprend dans le chapitre suivant - vous le trouverez page 133. Le nouveau de cette formule est dans le couplage de ces deux termes, réalité et inconscient, à quoi il

donne un développement, que la réalité dont il s'agit est une réalité sexuelle - il faut comprendre libidinale -, et qui ramène en effet qu'il y a une réalité de l'inconscient.

Ce qui comporte en effet que le principe du plaisir n'est pas archaïque, primitif, n'est pas voué à être annulé par le principe de réalité, que la libido c'est la présence effective du désir au niveau du processus primaire, et donc, pour le moins, ça introduit ce à partir de quoi un principe lacanien serait à dégager, pour le dire de façon approximative, le principe des deux réalités, la réalité dite extérieure supposée désexualisée et la réalité érotisée, libidinale, de l'inconscient. Je dis que c'est approximatif parce que c'est destiné à se complexifier, mais c'est déjà présent dans cette définition de la mise en acte de la réalité de l'inconscient.

Si nous revenons à 1951, le point S est évidemment occupé par Lacan. Paula Heimann se règle sur l'imaginaire, Hartmann prend pour référence la réalité extérieure et Lacan prend pour référence le symbolique et l'introduit, premièrement, dans son " Intervention sur le transfert ", en tant que dialectique.

Qu'est-ce qu'il vise avec ce symbolique ? Essayons de nettoyer ça de ce que nous savons déjà. Ce qu'il appelle la dialectique symbolique, c'est le registre où se produisent les *insight*s, des révélations. Il appelle *insight*s des révélations de vérité, des effets de vérité, qui ont une conséquence mutative, qui changent quelque chose du patient, et là il faut bien constater qu'en même temps il amène le terme de sujet.

Il y a là une thèse dont il faut se demander justement si elle est destinée à être permanente. La thèse c'est que les *insight*s sont ordonnés, qu'ils se produisent dans l'expérience analytique les uns après les autres dans une succession ordonnée. On trouve déjà là en effet comme l'esquisse d'une logique de la cure, proposition, qui est tout de même propre à Lacan.

Quant à la réalité, elle reste extérieure au cadre de l'expérience, et quant à l'imaginaire, il se différencie de ce que Lacan essaye de dégager du *pliable medium*. On peut dire plein de choses sur l'expérience, sur la conversation analytique, sur le dialogue analytique. Donc, il essaye de faire voir, de créer… Il crée une dimension qu'il différencie de l'imaginaire en tant qu'il appelle imaginaire ce qui n'est pas susceptible de développement ordonné, qu'il différencie de ce qui est la stagnation dans l'expérience.

L'imaginaire, c'est une sorte de sac à stagnation. Et la libido, la jouissance même, dira-t-il plus tard, est dans ce sac à stagnation, circulant sans doute, mais seulement en se transvasant de *a* à *a'*. Elle n'est pas susceptible du développement du type dialectique qui, pour Lacan, justifie de dégager une dimension symbolique de l'expérience.

Il est évidemment difficile ici d'en faire un principe lacanien, précisément parce que Lacan finira par donner à la libido la forme du désir, et quand il lui donnera la forme du désir, là, il rattachera la libido à la dimension symbolique.

Le concept de désir chez Lacan, c'est la forme sous laquelle la libido participe aussi de la dialectique symbolique, c'est-à-dire c'est la forme sous laquelle elle est susceptible de déplacement non circulaire. Et c'est toute la valeur du terme, au moment où Lacan l'emploie, de dialectique du désir qui figure dans le titre d'un de ses articles, " Subversion du sujet et dialectique du désir ". C'est évidemment en contradiction avec la libido conçue comme stagnante et étant écartée de la dimension symbolique où se déroule la dialectique.

On peut néanmoins de ce point dégager un principe à condition d'être un peu à distance des termes en jeu. On peut tout de même opposer le registre de la mutation au registre de la constante. On peut essayer de dire qu'être lacanien dans l'expérience, c'est l'appareiller à partir de ces deux registres de la mutation et de la constante.

On constate que, quand Lacan fait

passer la libido de la stagnation à la mutation, sous les espèces du désir, qu'il conçoit donc une libido qui est désir métonymique courant sous la parole, sous tout ce qui se dit, il lui faut, après un temps, rétablir la fonction de la constante, et il le fait sous les espèces de la cause du désir, petit *a*, qui est effectivement une fixation.

On peut donc dire, sous réserve d'inventaire, qu'on aborde l'expérience selon un critère qui distribue la mutation et la constante. C'est sans doute pourquoi ces deux termes sont restés pendant très longtemps pour Lacan des termes clés, S barré et petit *a*, S barré qui est le sigle même du registre de la mutation, et petit *a*, comme objet petit *a*, qui a valeur de constante.

Une fois que l'on prend les choses à ce niveau, on peut sans doute considérer que c'est un principe de la pratique lacanienne que d'introduire dans l'expérience la catégorie de sujet, qui paraît comme une catégorie permanente de la pliure lacanienne de l'expérience analytique. D'abord parce qu'elle est foncièrement corrélative de la mutation.

Le sujet lacanien n'est rien de plus que ce que suppose la mutation. C'est le supposé de la mutation, ce n'est pas quelqu'un. Le sujet ce n'est pas un individu doté de qualité. Si j'essayais de le faire comprendre à d'autres que vous qui savez déjà si bien ce que c'est, je dirais que le sujet lacanien c'est ce que l'*insight* transforme, et c'est pourquoi sa définition la plus radicale en fait une place vide, c'est-à-dire la place où s'effectuent les effets de vérité qui se manifestent dans l'expérience comme expérience de dire. C'est la place des *insight*s, et la place où les *insight*s font effet. Si l'on veut, pour un lacanien, le sujet est en quelque sorte le curseur du progrès de l'expérience.

Le premier effet de l'introduction du sujet dans l'expérience, et du sujet qui, par sa phase la plus profonde, est vide, l'effet d'introduire, de placer ce vide dans l'expérience, qui n'est aucun objet de l'expérience, avec lequel vous n'avez pas de contact direct - vous ne pouvez pas rêver d'expérience émotionnelle, de tomber dedans -, le premier effet de structurer l'expérience analytique en y introduisant le sujet, c'est un effet de plein. On le voit se produire dans l'élaboration de Lacan, on le voit rassembler dans le moi tout ce qui relève de l'inertie de l'expérience. Pas du tout sous les espèces de la synthèse, de la coordination harmonieuse. Au contraire, d'une façon fondamentale, sous les espèces du bric-à-brac. Introduire ce point de vide dans l'expérience a pour effet qu'à côté vous avez un bric-à-brac. Ce n'est donc pas l'instance corrélative du système perception conscience, ce n'est pas l'instance qui a à se tenir au niveau de la réalité. Au contraire, pour Lacan - et cela reste dans la pratique lacanienne -, c'est l'instance qui ne reconnaît pas ce dont il s'agit. C'est si l'on veut le support de la *Verneinung*, de la dénégation, c'est l'instance qui toujours nie et qui inverse la vérité de l'interprétation ou de l'*insight*. Comme dit Lacan : “ C'est une irréductible inertie de prétention et de méconnaissance, un noyau opaque à la réflexion et marqué de toutes les ambiguïtés qui structurent le vécu passionnel. ”

De façon élective, les psychanalystes non lacaniens ont affaire à ça, ils n'ont affaire qu'à ça comme corrélat. Sauf que ça peut être sous les espèces du contact immédiat émotionnel ou de la sphère non conflictuelle, c'est-à-dire en construisant ce bric-à-brac comme un ordre ou comme une simplicité émotionnelle, puisqu'ils arrivent à nommer ces émotions.

Le sujet lacanien est une catégorie logique, qui ne se rencontre pas dans l'expérience. On ne peut pas prétendre que ce soit au niveau de l'observable, en rien. C'est, pour un lacanien, une catégorie qui est nécessaire à ordonner l'expérience, et c'est le sens même du retour à la logique auquel Lacan voulait procéder. Je ne vais pas entrer dans le détail de ce que Lacan démontre, bien que ce serait intéressant dans son écrit sur “ Le nombre 13 et la forme logique de la suspicion ”. Quand on relit ce

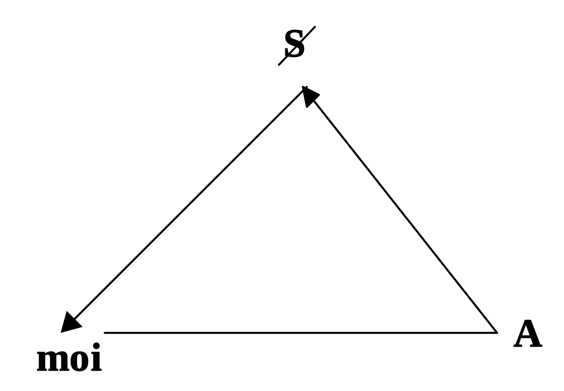
texte, on s'aperçoit que ce qu'il met en valeur c'est le statut du sujet saisi dans la différence de la collection à la classe.

Dans l'usage qu'il fait de ces termes, une classe c'est un ensemble où tous les individus sont spécifiés, c'est-à-dire où tous les individus ont leur prédicat - comme il s'agit ici de peser, c'est lourd ou léger -, alors que ce qu'il appelle collection c'est un état de l'ensemble antérieur à la classe, avant que l'individu soit spécifié, et donc un individu antéprédicatif, avant que les prédicats lui soient venus. Ici c'est matérialisé par la pièce qu'il s'agit de trouver, dont on ne sait pas quelle elle est, on ne sait pas quel est le prédicat qui lui convient, et qui se trouve donc ici saisie dans son indétermination.

L'abord lacanien de l'expérience introduit d'abord le sujet comme indéterminé, une fonction d'indétermination dans l'expérience qui correspond justement bien à ce qui est l'expérience de la voie royale du rêve où le sujet, une fois qu'on en a la catégorie, apparaît effectivement indéterminé entre les différents éléments qui sont là présentés.

Donc, l'introduction d'un sujet qui n'est rien, et rien de déterminé, introduit dans l'expérience une fonction d'indétermination - c'est un principe de simplicité - et qui permet de poser corrélativement le moi comme une facticité, comme un noyau opaque, constitué d'identifications aliénantes, et qui est au contraire une instance complexe. C'est là que s'éprouvent les frustrations, que s'inscrivent les effets des carences réelles, comme dit Lacan, c'est là aussi que s'ancrent les dépendances imaginaires.

Faisons encore un petit triangle mnémotechnique.



Lorsque dans l'expérience on apporte le sujet, on remplit corrélativement ce sac qui s'appelle le moi - c'est une construction -, ce plein imaginaire, et se dégage de l'autre côté grand A comme plein symbolique.

Ce qui l'en distingue au départ, c'est qu'ici on a comme une réserve imaginaire de ce dont on a délesté la catégorie du sujet, tandis que A est par hypothèse le lieu de ce qui détermine le sujet. C'est un plein aussi, c'est un plein symbolique, et tel que Lacan invite à l'aborder, le construit, premièrement, c'est aussi un bric-à-brac, simplement c'est un bric-à-brac symbolique. Il s'y loge tout ce qui est ordre, tout ce qui est loi, tout ce qui est règle, tout ce qui est structure. Je ne peux pas énumérer mais Lacan, dans l'exaltation de sa construction, y met les structures élémentaires de la parenté, les structures complexes, les discordances entre les structures, les effets de rupture de ces structures. On dit l'ordre symbolique pour simplifier, mais en fait il s'agit bien d'ordres au pluriel, et qui éventuellement se contrarient.

Lacan dira un peu plus tard, quand il aura pris un peu de distance avec sa propre catégorie, que l'on y trouve tout ce qui est tradition, accumulation, réservoir symbolique. C'est un amas, c'est un deuxième bric-à-brac. Le premier effet d'introduire le sujet c'est que vous produisez ces deux amas, l'un imaginaire, l'autre symbolique. Dans ce cadre, même quand on parle de métaphore paternelle, on voit tout de suite que c'est une simplification. C'est pour faire comprendre que l'on parle de métaphore paternelle. On parle de métaphore paternelle d'une façon aussi

élémentaire que quand on s'imagine que le principe de réalité se substitue au principe du plaisir.

$$\frac{\mathbf{NP}}{\mathbf{DM}}$$

On réécrit ça Nom-du-Père sur désir de la mère, moyennant quoi le désir de la mère continue bien, à l'insu du sujet, son opération en dépit d'être ainsi tamponné. La métaphore paternelle, c'est une simplification par rapport à tout ce qui se loge dans cet Autre et qui est de l'ordre du bric-à-brac.

On voit bien, tout de suite, ce qui nous gêne dans les comptes rendus de cas de nos collègues d'ailleurs. Quand ils font un compte rendu de cas, il faut toujours qu'ils présentent un individu, et donc ils le présentent par son sexe, son âge, sa situation de famille, sa profession. C'est une fiche de police. Cela tend à la fiche de police parce qu'ils repèrent ce à quoi ils ont affaire comme un individu qui a une position dans la réalité : femme, quarante-cinq ans, deux enfants, avocate, gagne bien sa vie, etc.

Dès que l'on présente le cas par ce biais, on sait qu'on n'a pas affaire à un abord lacanien de l'expérience. Présenter un sujet ce serait d'une certaine façon bien plus complexe parce qu'il s'agirait de repérer sa position dans l'Autre, et par là cela peut être beaucoup plus élémentaire. Quand Lacan amène des éléments cliniques, justement il efface beaucoup de ces déterminations de réalité.

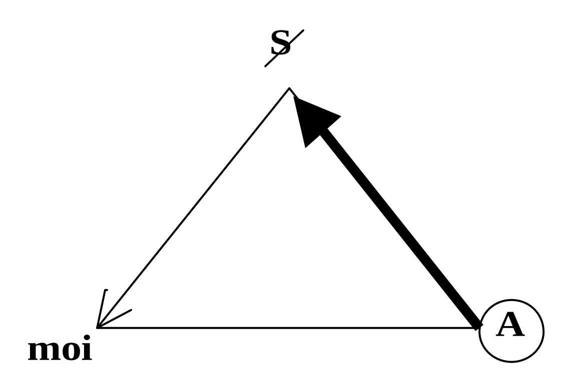
Le départ logique de l'abord lacanien de l'expérience, c'est le sujet comme tel indéterminé. C'est cette position qui constitue l'expérience comme le médium ou la médiation par laquelle la détermination du sujet doit venir à émerger. L'introduction de cette indétermination, purement logique, a un effet sur l'expérience, c'est qu'elle fait de l'expérience le lieu où doit émerger la détermination. On pourrait aller jusqu'à dire non seulement de l'expérience dans sa continuité mais de chaque séance le lieu de cette détermination.

Premièrement, Lacan est entré dans cette affaire avec la notion que cette détermination était symbolique, qu'elle était donc à chercher dans l'Autre, et que c'était lAutre le déterminant. C'est là qu'il y a eu en effet une bascule, la bascule, pour le dire très simplement et en court-circuit, de découvrir que cette détermination est premièrement libidinale, et non pas symbolique, et qu'elle est incarnée dans l'objet dit petit *a,* et qu'il s'agit bien d'un déterminant, c'est bien marqué par le terme que Lacan utilise de *la cause*. Selon l'accent que l'on met, ce n'est pas la même pratique lacanienne. Mais il faut d'abord constater, pour ne pas s'aveugler sur les périodisations, pour essayer justement d'en extraire des principes, que, dans les deux périodes, l'essentiel - et qui demeure -, c'est que l'analyste repère sa position sur le déterminant. On peut mettre en parallèle que l'analyste a à opérer à partir du lieu de l'Autre ou que l'analyste représente ou tient la place de l'objet petit *a.* Bien sûr, ce sont deux périodes de Lacan différentes et qui impliquent sans doute une technique différente, mais, dans les deux cas, l'analyste repère sa position sur le déterminant.

Ce mouvement de l'enseignement de Lacan, c'est celui qui est déjà inscrit au titre de son Séminaire *D'un Autre à l'autre*, où le premier a la lettre capitale et le second est minuscule et désigne l'objet petit *a*.

Là, l'usage des articles est précis. Il dit un Autre, le grand Autre. Ce qui était consacré comme le grand Autre est ici un Autre quelconque parce que général, précisément parce que c'est un fourre-tout, justement parce qu'il n'est pas universel. Un univers c'est en ordre, alors qu'ici c'est un bric-à-brac. Tandis que l'autre comme objet petit *a* mérite l'article défini parce qu'il est particulier au sujet. C'est cette bascule, là, qui est indiquée dans beaucoup d'endroits, mais prenons la dernière phrase du Séminaire de *L'acte psychanalytique,* qui définit l'objet petit *a* comme le résidu à quoi l'Autre

se réduit entièrement pour nous.



En effet, il y a toute une part de l'enseignement de Lacan qui développe la détermination symbolique à partir d'un Autre qui est complexe, désordonné, qui est un désordre symbolique, et il y a tout un autre pan de l'enseignement de Lacan où au contraire la réduction s'opère de cet Autre à une fonction d'objet. Et ce qui fait le dernier enseignement de Lacan, c'est encore une détermination qui est d'au-delà de l'objet petit *a*.

Comment ordonner ces deux registres, dont on peut dire que là, être lacanien c'est aborder l'expérience en fonction de cette dualité de registre, le registre de l'Autre majuscule, du grand Autre, et celui de l'objet petit *a* ?

On pourrait soutenir - c'est à évaluer - si l'expérience obéit à cette logique, c'est-à-dire si en effet ce qui émerge d'abord c'est la détermination signifiante et si cette détermination progressivement se réduit à son résidu d'objet petit *a*. Mais c'est deux styles fort différents d'assigner la détermination du sujet au symbolique ou de l'assigner à la jouissance.

D'abord il faut s'apercevoir, justement parce que Lacan fait virtuellement si complexe le lieu de l'Autre, en tout cas ce qui s'y loge, que, bien sûr, il a procédé à sa réduction théorique. Ce que nous appelons l'Autre, et nous gardons l'usage de cette catégorie dans toute son amplitude, et c'est une catégorie ouverte à cet égard, nous y mettons le discours universel.

Donc, pour opérer, Lacan procède à sa réduction théorique et d'emblée. C'est déjà une réduction que de réduire le lieu de l'Autre, le bric-à-brac de l'Autre, à un discours, pour dire le discours de l'Autre. C'est déjà une simplification de cet ensemble complexe. C'est aussi une réduction que de ramener le symbolique au signifiant, et c'est pourquoi ce qui est resté dans les esprits, c'est l'illustration qui figure dans l'introduction au Séminaire de “ La Lettre volée ”, les réseaux des plus et des moins, des alpha, bêta, gamma, qui nous donnent l'image d'une représentation symbolique élémentaire qui tendrait à ramener la détermination symbolique à une seule phrase qui module la conduite du sujet à son insu, à long terme, et donc qui en effet procède à une réduction saisissante du bric-à-brac de l'Autre.

C'est au point que Lacan pouvait dire - même là, il le dit prudemment - : “ Si l'inconscient existe au sens de Freud, il n'est pas impensable qu'une machine à calculer puisse dégager cette phrase et donc permette que dans le jeu de pair/impair on gagne à tous les coups. ”

Il note que c'est un pur paradoxe, mais qui tout de même nous donne le concept de la détermination inconsciente comme purement signifiante, d'où l'exaltation qu'en ont eue des philosophes portés sur la logique.

Il faut bien dire que ça, qui a tellement marqué les esprits - et encore, quand on ouvre les *Écrits*, c'est par là qu'on commence -, c'est la représentation d'un inconscient qui existe - ce qui ne va pas de soi -, d'un inconscient qui existe et qui existe sous les espèces d'une machine à calculer.

C'est ce qui a conduit Lacan à consacrer son second Séminaire à relire “ Au-delà du principe du plaisir ” pour loger, au-delà du principe du plaisir, l'inconscient qui existe. L'inconscient qu'il a illustré là, c'est précisément l'inconscient d'au-delà du principe du plaisir, c'est-à-dire que l'opération qu'il a effectuée, et il faudra qu'il le paye de réorienter son abord de

l'expérience analytique, l'inconscient qu'il a là construit, qu'il nous a rendu sensible avec ses petits plus et moins, c'est un inconscient disjoint du principe du plaisir, puisque tout ce qui était de l'ordre de la satisfaction, de la jouissance, il s'en était débarrassé pour le loger dans la relation imaginaire.

C'est pour ça que ça lui convenait tellement bien l'au-delà du principe du plaisir occupé par l'instinct de mort. Il a trouvé précisément dans la répétition symbolique le sens de la pulsion de mort, et donc, le sujet qu'il a introduit dans l'expérience analytique, en effet, ce n'est pas un vivant, c'est un sujet purement déterminé par un langage formel. Et c'est pourquoi il pourra écrire, bien plus tard, dans " Subversion du sujet ", au nom du sujet : " Si ce sujet moi j'étais mort il ne le saurait pas, il ne me sait donc pas vivant ".

Voilà l'impasse sur laquelle a buté et bute l'inconscient-machine à calculer, qui fait pourtant partie de l'abord lacanien de l'expérience analytique. L'impasse sur laquelle bute l'inconscient-machine à calculer, c'est que justement ce n'est pas vivant, c'est la psychanalyse valable pour les morts.

Cette impasse a été tenace chez Lacan, puisque l'on trouve encore dans " L'instance de la lettre " ce que j'avais commenté, avec surprise, à une époque. Bien sûr il fait allusion à "La Lettre volée " en disant : " C'est dans une mémoire comparable à celle de nos machines à penser que gît cette chaîne d'un désir mort qui insiste à se reproduire, etc. ".

Cela ne peut pas aller au-delà d'un désir mort. C'est ce qui rend difficile de dégager les principes de la pratique lacanienne. Il faut tenir compte de ça, c'est que pendant des années ça continue de marquer sa place par la prégnance des constructions de Lacan. C'était comme chez Proust dans *La recherche du temps perdu,* Proust, de tout-petit convaincu qu'il y a le côté de chez Swann et le côté de Guermantes, et que ce sont deux mondes entièrement séparés, et qu'on prend par là ou on prend par là. Et puis après, un jour la petite Gilberte, devenue grande, lui dit : " Vous savez, pour aller à Guermantes, prenons par là, et puis on peut tourner, on arrive à Guermantes en passant par le côté de chez Swann. " Et donc, émotion, palpitations, là on ne voit pas quel analyste serait d'une sensibilité assez vibrante pour vraiment s'accorder à la sensibilité du petit Marcel.

Tous les fondements de *La recherche du temps perdu*, ses fondements, c'est les deux côtés, et puis non seulement en se promenant on peut aller de l'un à l'autre, mais tout le jeu du roman, plus on s'avance, c'est que ça ne cesse pas de s'entrecroiser. Et finalement Gilberte, la fille de Swann elle-même, devient une Guermantes par alliance, et puis tout le monde devient Guermantes à un moment. On a un tourniquet à la suite de multiples entrecroisements.

Les *Écrits* de Lacan et les *Autres écrits*, c'est comme le côté de chez Swann et le côté de Guermantes. Quand on ouvre le Séminaire XVII, par exemple, pour prendre un Séminaire qui est édité, on trouve Lacan vous proposant une dialectique du savoir et de la jouissance, qui évidemment salit toute la belle construction en réseau de l'inconscient-machine à calculer et où est restitué… Ce qu'il appelle savoir c'est ce qu'il appelait mémoire, c'est une ordonnance de signifiants où le savoir apparaît comme moyen de la jouissance. Jusqu'à ce qu'on lise dans le Séminaire XX que la réalité est abordée par les appareils de la jouissance et que les appareils de la jouissance c'est le langage.

Il y a un pas métapsychologique que Lacan a été amené à faire assez vite, et qu'il a dû élaborer plusieurs années durant. Après avoir connu son premier succès théorique, en rompant la relation de l'inconscient et du principe du plaisir qui est le secret du formalisme initial avec lequel Lacan est entré dans la psychanalyse, le pas métapsychologique a été de rétablir la jonction de l'inconscient et du principe du plaisir. C'est en quoi le Séminaire VII de Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, dément le Séminaire II

sur le moi. Dans le Séminaire VII, il prend comme base le texte de Freud du *Malaise dans la civilisation*, mais justement en montrant qu'il est dans la même ligne que l'au-delà du principe du plaisir, et donc il dément le Séminaire II qui accomplissait justement cette disjonction, qui nous ménageait un inconscient associé à l'instinct de mort, à la répétition symbolique, et écarté du principe du plaisir conçu dans la stagnation imaginaire.

Ce qu'il souligne au contraire, en relisant le même texte, c'est que le plaisir domine dans l'inconscient - Freud n'a pas cessé de dire ça -, et c'est celui de la répétition d'un signe, c'est un effet de marque, et que d'emblée Freud a associé le plaisir à des effets de leurre, de telle sorte que le processus primaire apparaît comme fait pour retrouver une jouissance qu'il n'obtient en fait que sous les espèces de l'hallucination, et c'est pour poursuivre cette quête de jouissance qu'il passe dans la réalité qui se découvre aussi bien asservie. Se trouve ainsi reconnectés la répétition symbolique, que Lacan nous présentait comme pure, formelle, et le processus primaire.

Les conséquences sont là nombreuses. C'est la transformation de la détermination du sujet. Il n'est pas déterminé par le signifiant pur, il n'est pas déterminé par la mémoire du type " lettre volée " dans laquelle tourne le même message. Il est déterminé par une répétition de jouissance. Ce n'est plus donc à proprement parler le sujet, c'est ce que Lacan essayera d'élaborer sous les espèces du parlêtre.

Cela conduit aussi à un changement du statut de l'inconscient. Il y avait l'idée que l'inconscient existe et qu'il conserve une mémoire - c'est ce que dit la " Lettre volée " - et que cette mémoire n'est pas une propriété du vivant, c'est une propriété d'un langage formel.

Cela change évidemment le statut de l'inconscient si l'on dit que ce qui se conserve, c'est un mode de jouissance qui ne peut être qu'une propriété du vivant. Nous sommes sur des confins - je vais interrompre avec ça -, d'une certaine façon, le mode de jouissance vient à la place de l'inconscient comme ce qui est le réel à rejoindre, comme ce qui est la chose à modifier dans l'expérience analytique.

L'effet, c'est de faire passer l'inconscient au statut de structure de fiction, et c'est pourquoi Lacan a conservé son sujet mais sous le nom de sujet supposé savoir. Alors que corrélativement la jouissance est placée du côté du réel, et il faut dire que heureusement que la psychanalyse est a *pliable medium*, parce que c'est ça qui implique une nouvelle structuration de l'expérience analytique. C'est une nouvelle distribution du principe du plaisir et du principe de réalité, des processus primaire et secondaire, c'est cette refonte-là qui implique ce changement que Lacan a amené, cette nouvelle structuration très forte et proprement originale de l'expérience analytique qu'il a amenée sous le nom de l'acte psychanalytique. Ce qu'il a amené sous le nom d'acte psychanalytique, ça suppose tout ça, ça suppose une transformation de la distribution des deux principes, des deux processus, et cela suppose en effet le déplacement de l'inconscient au statut de sujet supposé savoir.

C'est pourquoi il est difficile de dégager des principes de la pratique qui arrivent à surmonter, sans les suturer, la béance entre ces deux périodes ou ces deux abords. Et certainement que ça touche de très près la technique parce que, quand on structure l'expérience analytique à partir de l'acte analytique, l'interprétation est à certains égards une infidélité que l'analyste fait à sa position, parce que c'est tomber dans le faire, c'est s'accrocher dans un certain faire, bien faire ou mal faire. En tout cas, c'est certainement une interprétation qui n'est pas d'ordre logique, qui n'est pas de l'ordre du nécessaire ou du déductible. C'est très clairement une interprétation qui doit assumer de comporter un élément hasardeux.

Pour finir, à cette occasion, sur une proposition que je cueille à la fin de

“ L’acte psychanalytique ”, ce séminaire qui a été tronqué par les événements, une proposition dont on ne croirait pas qu’elle puisse être de Lacan, en mai 68, qui est sans doute unique - c’est à vérifier -, et qui me paraît donner justement l’étalon pour mesurer cette transformation de la technique elle-même analytique : “ Le désir de l’analyste, il est impossible de le tirer d’ailleurs que du fantasme du psychanalyste. C’est de ce qu’il y a de plus opaque, de plus fermé, de plus autiste dans sa parole que vient le choc d’où se dégèle chez l’analysant la parole. ”

Il faut expliquer pourquoi ça n’a pas à être développé, cela n’a pas matière à donner lieu à un savoir-faire, mais c’est en tout cas l’envers d’une pratique qui s’ordonnerait à la réalité comme désexualisée ou qui spéculerait sur la coïncidence sentimentale.

Fin du *Cours XV* de Jacques-Alain Miller du 3 avril 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Seizième séance du Cours

(mercredi 10 avril 2002)

XVI

Éric Laurent

Nous avons rencontré, dans notre enquête sur un certain nombre d'auteurs contemporains français et américains de multiples usages du signifiant de contre-transfert. Pour certains c'est le signifiant unien par excellence, celui qui permet de rassembler les *membra disjecta* de la psychanalyse.

Pour notre part, nous essayons de discerner sous cet usage unien, l'étonnante diversité des acceptions et nous tentons de préserver l'originalité, les usages de chacun. Ce que fait M. Widlöcher de ce signifiant est fort distinct de ce qu'en font messieurs Donnet, Roussillon, Kernberg ou Renik.

La pensée contre-transfert, par l'accent mis sur la mise en commun des réactions, sur le caractère intersubjectif, sur le tiers, est spécialement embarrassée par l'objet phallique qui se présente justement en candidat naturel si je puis dire, de tiers, de copule, en candidat de choix pour marquer l'articulation et l'échange fantasmatique qui font la trame de la symétrisation transfert/contre-transfert.

C'est pourquoi je présenterai à la suite deux auteurs qui font des rapports de la dialectique phallique au contre-transfert ou à la constitution du tiers analytique un traitement parfaitement opposé. Pour l'un, de ces auteurs, la dialectique phallique envahit tout l'espace contre-transférentiel. Pour l'autre, elle en est complètement absente et le phallus est réduit au statut d'objet partiel comme les autres. Le premier auteur est français, le deuxième est américaine.

Le premier que je vais vous présenter est français, parisien, d'une génération plus proche que celle de Jean-Luc Donnet et Daniel Widlöcher. Il s'agit de Thierry Bokanowski qui participe actuellement au comité de direction de l'Institut de Psychanalyse de Paris, qui est donc un enseignant, il enseigne la pratique de la psychanalyse et la transmet, et il a la particularité de présenter le mouvement transfert/contre-transfert dans une perspective très ferenczienne, postferenczienne de séduction constante et traumatisante dont analyste et analysant ont à se préserver. Le contre-transfert prend alors des couleurs érotiques très particulières.

Son livre est paru en 1998 dans une collection intitulée « Épître ». Ce titre, très paulinien, est-il une influence cachée de M. Denis, Paul de son prénom. Bokanowski commence par définir le contre-transfert de manière très proche de ce que nous avons appris et à connaître chez d'autres, dans les termes d'un fonctionnement psychique immédiatement accessible.

Ce terme de fonctionnement psychique étant présenté comme une évidence axiomatique. L'esprit est ce qui fonctionne. Ce départ, cette évidence, pourrait résonner tout autrement, si on le compare avec ce que le dernier enseignement de Lacan met à sa place : la débilité mentale ; comme l'a fait voir Jacques-Alain Miller dans son Cours du 6 juin 2001. L'esprit est ce qui est débile, ce qui ne fonctionne pas précisément, et la suite de ce qui s'en déduit est tout autre. Mais suivons M. Bokanowski dans sa mise en place.

Je cite : « Le travail analytique étant un travail à deux, il implique qu'il ne peut se réaliser de façon satisfaisante qu'à la condition d'une mise en action et d'une rencontre du fonctionnement psychique des deux protagonistes, mise en action et rencontre qui permettent, dans une action conjointe, d'aboutir à l'interprétation, à

l'élaboration interprétative et la perlaboration. D'où l'importance pour l'analyse, du contre-transfert de l'analyste, opération qui pour certains précède le transfert, et qui se définit classiquement par l'ensemble des réactions inconscientes de l'analyste à la personne, et plus particulièrement au transfert de l'analysé ".

On voit, l'auteur est un enseignant, les choses sont claires, avancent posément, et au fond il voit encore le contre-transfert comme une difficulté à élaborer, il ne peut servir d'instrument dans la cure qu'après un travail intense. Il ne prend pas pour lui l'allure tranquille de l'évidence contre-transférentielle que nous avons pu trouver chez certains. " Dans son écoute du patient, dit-il, l'analyste, pris dans le vif des mouvements transférentiels dont il est l'objet, se soumet à un travail interne, le travail de contre-transfert. (Donc, comme le travail de transfert, sur le même modèle le travail de contre-transfert). Ce travail, qui l'aide à percevoir certaines difficultés qu'il rencontre en lui à l'occasion de l'écoute de tel ou tel matériel, qui vient toucher ses motions pulsionnelles refoulées, peut en même temps l'aider à entendre les nœuds conflictuels inconscients auxquels se heurte le patient dans le transfert. En mesure alors de leur donner un sens, il les interprète et, ce faisant, les restitue au patient. C'est une position très mesurée.

Il note : " Ainsi le contre-transfert, résistance en contre, ou contre-résistance, peut-il devenir le ressort des plus fécondes intuitions de l'analyste ; obstacle, il est aussi à considérer comme l'un des outils les plus précieux pour l'analyste au travail et en travail ".

Finalement, pour lui, le travail de contre-transfert ne se fait pas sans fatigue, et l'auteur revient plusieurs fois dans son ouvrage sur l'aspect épuisant, à l'occasion, de ce travail. Et par exemple dans la phrase " Il s'agit de transformer un travail de contre-investissement épuisant, tant pour le sujet que pour le psychanalyste ". Et il y en a plusieurs, plusieurs fois, le terme " d'épuisant " revient, enfin, à l'issue, pour désigner l'intensité du travail.

Mais, indépendamment de l'aspect économique, si je puis dire, de l'épuisement général, pour nous introduire à l'usage qu'il fait de ce contre-transfert, nous pouvons nous reporter aux trois derniers chapitres du livre qui s'intitulent " La clinique au quotidien ", " Le sexuel et le travail psychique dans la cure ", et " L'analyse avec fin et l'analyse sans fin : la question du refus du féminin ". J'ai lu les titres des chapitres.

Il situe l'abord du contre-transfert en mettant au premier plan les " fantasmes homosexuels ", entre guillemets, qui traversent l'analyse, et ceux du " refus du féminin ", à partir d'une " bisexualité " psychique qui complique l'écoute contre-transférentielle.

C'est toute l'originalité de l'auteur de mettre en avant ainsi la dimension imaginaire de la bisexualité comme ce qui vient au premier plan. Et dans sa direction postferenczienne, il adopte volontiers la conception que propose Jean Gillibert, auteur de l'Institut, je cite : " L'essence même de la bisexualité implique une relation à deux objets contenus dans une même enveloppe psychique où le phallus est par essence l'objet qui transite ".

C'est curieux comme définition du phallus évidemment, enfin, on voit l'enveloppe psychique de deux objets, se sont deux personnes ou deux corps et le phallus qui transite, n'est-ce pas. Donc on a l'essence, l'essence même de la bisexualité, et le phallus est par essence, n'est-ce pas, ça fait beaucoup d'essences pour un phénomène qui a l'air très imaginaire tout de même.

Toute la problématique de la cure se trouve contaminée ainsi par la question du phallus : qui l'a, qui ne l'a pas, comment en faire usage ? etc. Les questions de l'avoir ou les paradoxes de l'avoir selon lesquels il ne suffit pas de l'avoir pour en faire usage, ou que celui qui en fait usage ne l'a pas ou que l'on peut en faire un usage pervers, toutes ces questions viennent au premier plan.

Et, évidemment, là encore dans une perspective assez complexe, il dit : “ le contre-transfert de l’analyste est mis à rude épreuve ”, “ L’écoute analytique de la bisexualité psychique a donc à s’organiser selon plusieurs paramètres. Le masculin et le féminin dans la sexualité infantile et dans la sexualité adulte donnent lieu à un éventail d’expressions du prégénital et du génital, de l’homosexuel et de l’hétérosexuel, du paternel, du maternel, de l’infantile dans la relation transférentielle.

Évidemment tout ça devient complexe, sans mathème et avec une boussole imaginaire c’est assez complexe. Alors pour s’y retrouver et pour faire entendre la difficulté aussi, il fait une matrice simple. Prenons par exemple le cas où un analyste homme prend en analyse un autre homme.

Jacques-Alain Miller

Ce que je retenais là au départ, c'est la complication introduite dans la théorie du contre-transfert quand on prend en compte la bisexualité psychique de l’une et l'autre personne. Autrement dit, ce n’est plus une relation à deux mais une relation à quatre, entre le masculin et le féminin de l'analyste et le masculin et le féminin du patient. On obtient, avec cette matrice simple, une combinatoire plus complexe que celle qui est souvent présentée.

Éric Laurent

Voilà et donc il est amené à dire qu'en effet il présente une combinatoire,

m - m

prenons donc, dit-il, le cas où un analyste homme prend en analyse un homme, l’analyste aura à entendre sur le plan le plus manifeste en tant qu’homme : père, frère, fils, les motions masculines : paternelles, fraternelles, filiales, d’un autre homme.

h - h

h - f

f - h

f - f

Mais en tant qu’homme, donc, homme/homme, en tant qu’homme il va falloir qu’il écoute l’autre comme femme, les motions féminines de l’analysant, les motions féminines mère, sœur, fille, d’un autre homme.

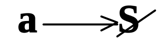
À un niveau plus latent, il sera ensuite conduit à entendre les motions masculines du patient qui s’adresse à lui en comme femme : ce qui conduit l’analyste à fonctionner au niveau de ses identifications féminines.

Et je continue à citer : “ L’analyste n’est cependant au bout de ses peines, car *last but not least*, il se verra, dans le transfert, confronté à la situation d’être une femme à l’écoute des motions féminines du patient homme.

Donc une combinatoire en effet simple, mais, comme l’auteur le dit bien : “ On remarquera donc que les positions identificatoires des deux protagonistes renvoient inévitablement au problème du féminin chez l’homme ”…

Jacques-Alain Miller

On voit d'emblée, avant de rentrer dans le détail de l'approche, la simplification, qui est à soutenir ou à contester, qu'apporte Lacan quand il repère la position de l'analyste sur l’objet petit *a* comme asexué.



Par contraste, on voit la valeur d’écrire la formule petit *a* flèche S barré, puisque, dans le mathème que Lacan propose dans le discours analytique, les deux termes qui sont en jeu dans la structure sont tous les deux des termes qui ne prennent pas en compte la sexuation.

On peut évidemment taxer cette formule, au regard de l'Autre de, non seulement simplifiée, mais on peut

considérer qu'elle évacue une réalité chargée dans laquelle au contraire, là, il s'occupe à rentrer.

Éric Laurent

Á quoi on pourrait dire que certes dans le discours analytique c'est là-dessus que sont, sans le discours analytique ça fonctionne en effet ainsi, mais compliqué du fait que, je veux dire dans le fantasme, au fond par contre les deux côtés, les deux côtés de la formule quand même la question de la sexuation ou en tout cas sur le mode de la castration.

$$\begin{array}{c|c} \mathbf{a(sexu\acute{e})} & \dfrac{\$}{-\varphi} \Diamond \dfrac{a}{-\varphi} \\ \mathbf{a} \longrightarrow \$ & \end{array}$$

Alors, comme est-ce qu'il arrive disons à se repérer dans cette matrice…

Jacques-Alain Miller

On comprend que, pour nous, cette problématique est en quelque sorte absente. On trouve vraiment très rarement élaborée chez nous la différence sexuelle présente dans la relation analytique.

Éric Laurent

En tout cas sur cet aspect imaginaire. On pourrait dire que la problématique du phallique et du féminin est présente dans la séance bien sûr, dans le rapport du sujet à la castration et le montage qu'il opère […] mais jamais au premier plan dans l'imaginaire du transfert en tout cas, ou s'est présent dans l'imaginaire du transfert mais pas comme la structuration même de l'expérience.

Alors donc prenons un cas clinique même qu'il nous présente pour nous faire état de son travail, pour mieux saisir la façon, en juxtaposition, la différence des façons de travailler. Et pour nous représenter la matière contre-transférentielle en travail.

L'auteur présente un cas dans deux chapitres distincts soulignant dans divers aspects du cas, qui lui paraissent important, dans l'un et l'autre chapitre.

Dans l'un des chapitres il présente le cas à partir d'un ensemble de séances s'étendant sur une semaine. Elles mettent spécialement en valeur le contre-transfert dans ses aspects de bisexualité, et l'usage qu'il faut en faire selon notre auteur.

Alors, il s'agit donc d'un homme, analysant. “À la première séance de la semaine, il relate une conversation entendue la veille, qui dénonçait l'invraisemblable pouvoir des analystes non orthodoxes pratiquant des séances courtes à durée variable ”.

C'est nous, on parle de nous.

Pour sa part, il avait pensé à l'invraisemblable pouvoir des patients sur les analystes orthodoxes, du seul fait qu'ils peuvent, en l'espace d'une séance dont le temps fixe est relativement long, tout dire et tout penser, quels que soient l'état psychique et la disponibilité interne de l'analyste. ”

Donc on voit qu'il ne suffit pas d'ailleurs de faire des séances longues et à durée fixe pour éliminer tous les fantasmes de pouvoir qui traînent par-là, alors l'auteur continu, au regard de ce…

Jacques-Alain Miller

Cela s'exprime assez bien dans les réflexions d'un certain nombre d'analystes, entre guillemets “ orthodoxes ”, qui eux-mêmes témoignent de la souffrance qu'ils éprouvent du pouvoir du patient.

Par exemple, tel analyste que j'ai pu entendre au Congrès de Barcelone de l'IPA, Roy Schaeffer(?) pour ne pas le nommer, avait consacré son intervention à développer l'emprise du patient sur l'analyste dans la séance, et en termes d'invasion, invasion du psychisme du patient dans l'espace psychique de l'analyste. Il développait les conséquences pathologiques sur l'analyste, livré en effet, pendant une durée fixe et longue, aux productions du patient. Il est certain que la problématique du pouvoir est là

présente et immédiatement ce patient le met en valeur.

Éric Laurent

Donc en évoquant ce thème, continue l'analyste, le thème du pouvoir, Julien, enfin son patient, qu'il nomme Julien faisait explicitement référence aux capacités de l'analyste à pouvoir recevoir des projections, autrement dit aux qualités réceptives et féminines de la bisexualité de l'analyste. L'analyste intervient…

Jacques-Alain Miller

Réceptives et féminines…

Éric Laurent

Réceptives et féminines, ça va ensemble. Enfin, pourquoi enfin ? Si on ne croit pas au ying et au yang, si on ne croit pas au fait qu'il y a dans la nature une prédisposition qui fait que en effet le réceptif est féminin, le pénétrant est masculin, c'est quoi ça, enfin bref, c'est les qualités réceptives et féminines de la bisexualité de l'analyste.

Jacques-Alain Miller

Tout en donnant à la bisexualité une fonction essentielle - je n'ai pas lu le texte, je me fie à ton compte rendu -, on a le sentiment qu'on a en même temps une élaboration du masculin et du féminin. On n'a pas le sentiment qu'il y a une construction de la sexuation qui aille au-delà des représentations, j'ose à peine dire communes, parce que ce sont quand même des représentations des rôles des deux sexes qui me paraissent des représentations fort dater, vraiment relatives à une idéologie qui est quand même très limitée.

Éric Laurent

Alors l'analyste dit ceci : " J'interviens (alors là il fonde son interprétation sur le contre-transfert appuyé sur la bisexualité), j'interviens pour rapprocher le pouvoir qu'il craint et qu'il désire exercer sur moi de ce qui avait été précédemment travaillé en analyse concernant les fantasmes de domination qu'il avait à l'égard d'une amie métis, dont la couleur de la peau exerçait sur lui une attirance sexuelle. Son excitation avait pour point d'appel des fantasmes sadiques-anaux et des fantasmes d'emprise, liés au pouvoir sur l'autre, voire à l'esclavage de l'autre. Nous savions, Julien et moi, que ces fantasmes avaient non seulement pour fonction essentielle de se protéger des sentiments tendres à l'égard de cette amie, mais aussi de le protéger des sentiments tendres qu'il craignait que cette amie ait à son égard.

« Ah ! Je n'avais pas pensé à ce rapprochement entre cette amie et vous », dit-il alors, ajoutant qu'il lui arrive de donner des rendez-vous dans les heures qui précèdent ou qui suivent sa séance d'analyse, à cette amie précisément ".

Donc. C'est non seulement l'analyste, enfin plus exactement l'analyste par son interprétation, non seulement se présente sous des qualités féminines, mais s'identifie explicitement à la maîtresse de l'analysant et il continue d'ailleurs à abonder dans cette voie, en insistant et en se présentant auprès de l'analysant comme objet maltraité, sadisé. Il continue : " Il associe sur le fait que la veille il s'est surpris à penser à moi par le biais de la conversation concernant les analystes. (Conversation sur le pouvoir). Il en a été frappé, car, jusque-là, il n'avait jamais consciemment pensé à moi, ni à l'analyse entre deux séances. Ceci me conduit alors à lui rappeler un souvenir d'enfance, qu'il avait évoqué à divers entreprises, lorsqu'il fabriquait des objets à l'école (des cendriers, des assiettes décorées, des figurines en plâtre, des dessins, etc., enfin tout ce qu'on leur fait faire), il s'en débarrassait en les détruisant sur le chemin du retour. Donc je lui dis (interprétation) qu'il semble me traiter et traiter les séances de la même manière dont il traitait les objets ou les dessins qu'il fabriquait à l'école. Après mon intervention, silence, il se tait longuement ".

À la séance suivante, au fond l'analysant continue sur ce thème, aidé par la reformulation bisexuelle de la demande et de la castration, et ce

thème prend consistance. Donc “ le patient aborde ce qu’il avait dit ne pas pouvoir évoquer la veille ” - ce qui avait provoqué le silence.

Il était allé voir son amie la semaine précédente, avait fait l’amour avec elle, il s’était rendu compte après l’acte sexuel que le préservatif s’était déchiré. Il avait immédiatement pensé à la contamination par le virus du Sida. Elle, qui ne semblait pas inquiète, a tenté de le rassurer. Mais il ne peut, depuis, s’empêcher d’être très préoccupé. Alors, “ alors que Julien et moi avions déjà longuement évoqué, dans une perspective élaborative, le thème de la destruction/évacuation de ses objets sous l’angle de l’analité, il me semblait que commençait à se dessiner le fait que ce thème maintes fois repris en analyse concernait deux aspects précis : d’abord, ses craintes à surgir en lui le sentiment d’avoir des sentiments tendres à mon égard ainsi que le désir que je puisse être plus réceptif et disponible que ne l’était son père, autrefois ; et plus encore son refus (là ça devient plus, évidemment, plus original disons), et plus encore son refus à se trouver vis-à-vis de moi dans une position féminine qui le conduirait à désirer et craindre de se sentir ‘fécondé’ par mes interventions ”.

C’est un imaginaire très vibrant. On prend la parole, dès que l’analyste prend la parole il féconde l’autre, c’est une atmosphère évidemment qui implique de se tenir enfin très à carreau, il faut faire très attention !

Donc l’élaboration féminine chez l’analyste ou de la position féminine de l’analyste ne semble pas, d’un point de vue extérieur, si convaincante que cela. Elle semble plutôt encombrer l’analyse du sujet et le détourner du conflit central dont il s’agit.

L’identification homosexuelle est présente chez ce sujet, d’accord, mais sur le plan imaginaire. Il n’en a ni la pratique - de la position homosexuelle -, ni la jouissance réelle. Il est surtout confronté, ce sujet, non pas à ses rêveries homosexuelles, il est surtout confronté à la présence d’une mère terrible pour lui. Un rêve produit dans une autre séquence, rapportée dans l’autre chapitre, fait entendre une toute autre note que ses rêveries homosexuelles.

Cette séquence était rapportée par l’analyste pour nous mettre en valeur une interprétation mutative, la séquence est la suivante : “ Il était sur une grève, la plage, face à l’océan. Soudain il voit surgir une immense vague qui va tout emporter avec elle. Il craint qu’elle ne l’engloutisse, ainsi que sa femme et ses enfants. Il cherche alors à s’abriter dans un cabanon d’aspect fragile, dont il pense qu’il ne résistera pas à la lame de fond. ”

Les associations du rêveur, en ce qui concerne le rêve, vont pour l’essentiel, dans un profond sentiment de panique et de détresse, véritable *Hilflösigkeit*, dit l’analyste, auquel venait s’ajouter le sentiment d’être démuni et d’être sidéré. “ Cela m’a rapidement donné à penser, dit l’analyste, que ce rêve tentait de représenter et de metaphoriser, sous la forme de cette immense vague déferlante, un mouvement pulsionnel qui lui échappait : mouvement pulsionnel non intégré, non intriqué, non pare-excité - c’est pas commun dans notre vocabulaire, c’est l’utilisation du pare-excitation freudien de “ l’Au-delà du principe de plaisir ” de façon adjectivé, ça veut dire la même chose, ça veut dire non lié - non pare-excité surgi brutalement en lui, et à ce moment ne pouvait que prendre un aspect effrayant, voire déferlant ”.

Pourquoi ça représente un mouvement pulsionnel plutôt que la mère elle-même, qui risque de l’envahir ? mais enfin pourquoi pas, après tout il suffit de dire que la pulsion est dans le corps de la mère et enfin, et le problème serait réglé. Mais la méthode pour l’analyste pour s’y retrouver est d’abord de chercher où il est représenté dans le rêve. “ J’étais représenté par ce fragile cabanon, seul abri de son moi et de ses objets d’amour, qu’il craignait de voir incapable de l’abriter du déferlement des pulsions, et donc de le contenir. Tentant, pour ma part, d’imaginer ce

que pouvait représenter cette immense vague, ce mur d'eau qui allait s'abattre, il me semblait qu'il pouvait refléter un danger qui venait de ses pulsions œdipiennes. ”

Bon, alors, à la suite de ce rêve, et dans les associations de la séance qui a suivi, Julien évoque pour la première fois une fausse-couche et un avortement de la mère. La fausse-couche s'était produite avant sa propre naissance, tandis que l'avortement avait eu lieu après la naissance du frère puîné. Il se souvient de l'épisode de l'avortement, car la mère, devant faire un voyage à l'étranger pour se faire avorter, avait laissé les enfants seuls avec le père, leur demandant de se débrouiller. Et par ailleurs il évoque, dans cette séance, la présence de ces enfants morts en lui sous la forme d'un questionnement : dans quelle mesure ces enfants morts, notamment celui de la fausse-couche n'auraient-ils pas pu être lui ?

Donc l'analyste reformule dans des termes de contenant, d'objets contenus, d'enfants contenus, le fait que le sujet aborde le vœu de mort de sa mère sur les enfants qu'elle a eu et en particulier les vœux de mort qu'elle aurait pu, elle, avoir envers lui.

Tout se retrouve reformulé, enfin, sur des êtres fantasmagoriques convoqués qui n'ont pas l'air absolument déterminants face à la force de la pulsion de mort qui était présente.

“ De tout ceci, il ressortait, dit l'analyste, que la mère qui était jusque-là, dans son esprit, parfaite, il l'a idéalisée pendant toute son enfance, et jusqu'à aujourd'hui, car elle lui paraît contraster en tout point avec son père, cette mère devenue moins idéalisable : n'avait-elle pas retiré la vie à des êtres humains ? ”

Oui, en effet, on voit d'un côté le mécanisme d'idéalisation, pour se protéger d'avoir à considérer le vœu de mort et la dangerosité de la mère. Et d'ailleurs les choses vont se préciser.

Dans un mouvement d'inquiétude qu'il ressent vis-à-vis des femmes, notamment des femmes qui lui sont proches : sa femme, sa sœur, sa mère, il est amené à évoquer dans la séance suivante un aspect nouveau de sa sœur : elle serait *zinzin*, au sens où, c'est un jeu de mots de l'analysant sur le fait que mystique, elle aurait participé à des sectes zen, donc de zen, zinzin, n'est-ce pas.

À cette occasion, il évoque une anecdote qui sur le moment l'a inquiété : sa mère lui a récemment fait part d'un moment de type hallucinatoire qu'elle-même aurait vécu en visitant une cathédrale, lors d'un déplacement en province. Elle aurait grimpé les barreaux d'une échelle posée contre un pilier et se serait trouvée en haut de celui-ci avec un marteau à la main.

Donc après l'évocation de ce qu'il ressentait comme la fragilité de sa sœur, le récit augmente la perplexité de l'analysant quant à la bonne santé psychique de sa mère.

Ce récit permettait que s'éclaire d'un jour nouveau l'aspect cabanon fragile du rêve de la vague déferlante, par le biais de la folie qu'implique le cabanon, en français, le cabanon est l'endroit, pour ceux qui ne sont pas francophone est l'endroit où on met précisément les fous agités. L'analysant peut ainsi aborder les aspects inquiétants de la mère - là je cite l'analyste - séparée du père dépressif, durant l'adolescence de l'analysant. Il avait décrit sa relation au père comme une soumission terrifiée.

Là en effet on a le sentiment qu'apparaît le noyau le plus important de toute l'analyse, dans cette relation mise à distance de l'envahissement et par l'écrasement de la mère qui le déprimait, lui qui avait idéalisé ça alors que le père lui-même était, à travers sa dépression, la relation qu'il entretenait avec son fils était une relation pénible.

Jacques-Alain Miller

Ces différents éléments qui sont apportés, peut-être que tu vas par la suite l'évoquer, mais comment est-ce qu'on les mettrait en place ? Après les indications que tu donnes, on les mettrait en place à partir de la norme de la métaphore paternelle. On rassemblerait les différents éléments qui sont ici présentés en expliquant le

style particulier de la métaphore paternelle dans le cas du sujet, alors qu'ici on fait des emprunts un peu hasardeux peut-être à la métapsychologie. La pulsion œdipienne, ce n'est pas une expression qui chez nous trouve tout à fait sa place.

Éric Laurent
Et là est abordé à partir de là…

Jacques-Alain Miller
Le personnage de la mère tel qu'il émerge met quand même en question ce rapport immédiat qui est établi entre le réceptif et le féminin. Dans un cas, on nous présente au contraire une mère mortifère, le marteau à la main, qui a des expériences mystico-hallucinatoires qu'elle prend bien soin de confier à son fils, on ne voit absolument pas un personnage qui répond à la norme féminine qui serait du côté de la réception.

Éric Laurent
Voilà, il y a des femmes qui ne correspondent pas à leur idéal féminin, on pourrait déjà en conclure ça, enfin, que les femmes empiriques en effet c'est plutôt le marteau à la main, au sommet des piliers, etc., c'est autre chose que ces fantasmagories de réceptivité, etc.

Alors là, moyennant quoi, arrive le rapport au père. Et la métaphore paternelle, en effet, l'analyste signale le caractère atypique évidemment de la métaphore paternelle chez l'analysant, qui, par exemple, amène à la suite du rêve déferlant, amène un rêve de transfert, dit-il, un rêve de type homosexuel érotique qui le gêne d'abord, annoncé : “ Allongé sur un lit - ça c'est l'analysant qui parle - allongé sur un lit avec son associé, nu, il demande à ce dernier de lui lécher l'anus. Celui-ci lui répond que ces pratiques le dégoûtent. ”

Ce n'est qu'après un long moment d'atermoiement donc que Julien arrive à rapporter ce rêve en cours de séance. Et la relation professionnelle et amicale qu'il entretient avec son associé remonte approximativement aux débuts de l'analyse. Donc ça confirme l'aspect transférentiel du rêve.

Aussi, dit l'analyste, je retiens l'interprétation manifestement évidente que je pourrais lui faire, qui est que Julien dénonce par ce rêve son analyste en le traitant de lèche-cul, ce qui est bien vu d'ailleurs, là il ne se perd pas dans les fantasmagories imaginaires, pendant un moment il prend ça comme, c'est un signifiant, en effet, sur tout ce théâtre, le lèche-cul comme il pensait autrefois être vécu par son entourage comme le lèche-cul du père.

Alors l'analyste dit d'une façon très raisonnable : “ un certain nombre de raisons m'ont conduit à souhaiter différer cette interprétation, car, outre le fait qu'elle pouvait renforcer une certaine forme d'érotisation du transfert - bien vu -, elle m'apparaissait comporter le risque d'être vécue et entendue comme une interprétation défensivement homosexuelle de ma part ”.

Défensivement homosexuel, j'interprète ça comme ça, je ne comprend pas tout mais j'essaye. J'interprète que si on met en avant l'homosexualité, n'est-ce pas, c'est au lieu de la supporter, c'est pour s'en protéger, et donc c'est une interprétation en défense. C'est comme ça que je comprend ça.

Jacques-Alain Miller
C'est-à-dire que l'analyste se défend de…

Éric Laurent
…se défend de pouvoir faire face le temps qu'il faut sans l'interpréter tout de suite à l'homosexualité à laquelle le soumet l'autre. Au lieu d'encaisser sa place dans le fantasme homosexuel il l'interprète tout de suite pour se défendre.

Jacques-Alain Miller
Donc, il ne le fait pas.

Éric Laurent

Donc il ne le fait pas. Donc, c'est pour ça qu'il dit : je n'interprète pas surtout car l'interprétation si je le disais pourrait apparaître comme défensivement homosexuelle. C'est comme ça que j'interprète ça. Mais il faudrait demander à Thierry Bokanowski lui-même effectivement ou en tout cas mieux connaître que…

Alors, au lieu, moyennant quoi, d'interpréter le rêve et l'identification au lèche-cul auquel le fixe le patient, l'analyste est encombré par le fait de la considération homosexuelle, parce qu'après tout la question du lèche-cul se pose, pourquoi ne pas l'interpréter, pourquoi ne pas lui dire au-delà de tout ça : non pas vous voulez que moi je vous lèche le cul, mais lui dire tout simplement en sommes vous reprenez la question, vous rouvrez le dossier du lèche-cul. Non .

Et on voit l'encombrement de tout le temps penser que comme c'est "ici, maintenant et avec moi ", comme c'est tout le temps l'analyste qui est visé, alors qu'il aperçoit un *Witz* dans le rêve de l'analysant, il se retient de peur de s'engager trop loin dans la signification en question.

Alors que ce sujet finalement n'avait pas eu de goût tellement pour la position homosexuelle mais plutôt la maîtrise. La maîtrise de la mère folle, de la sœur difficile, etc., donc il note : " L'adolescence, l'analyste dit, l'adolescence ainsi que la vie de jeune adulte de Julien avaient été marquées par de réelles difficultés sexuelles liées à une importante 'timidité' entre guillemets, laquelle s'étayait sur le fait qu'il se sentait peu viril et qu'il avait des difficultés de contact avec les femmes. Pendant de très nombreuses années, seules les relations avec les prostituées lui avaient été possibles ".

Donc, en effet, c'était plutôt la maîtrise des femmes qui était pour lui en jeu et avec une peur d'être débordé, d'être envahi, d'être emporté par la " vague déferlante ", etc.

Ceci dit, l'analyste situe que dans le rêve avec cette voie homosexuelle qu'il semble manifester, en fait ce rêve est un appel à un tiers paternel, appel qui échoue particulièrement puisque le fait qu'il se raccroche à un transfert homosexuel érotique signe l'insuffisance même de la tentative d'étayage paternel.

Au fond ça c'est assez bien vu de voir que ce rêve sous la mise en scène, etc., a quand même, est une sorte, il vient après le rêve de la " vague déferlante ", est une tentative de mise en place de la métaphore paternelle et un appel à cette question là.

Mais cet appel s'avère insuffisamment structurant : non seulement elle ne lui permet pas de sortir de son conflit, mais elle l'y précipite.

Donc en tout cas dans la façon dont l'analyste situe l'ensemble, qui est fondé, mais on voit à quel point la non-séparationn des registres symbolique, imaginaire et réel produit des conséquences. La situation gagnerait à distinguer l'appel symbolique, l'identification imaginaire à l'objet du père et la jouissance en question. C'est dans cette insuffisance de l'appel au père que se noue le transfert. La suite des séances rapportées le confirme. " À la séance suivante, le lendemain d'un week-end, Julien arrive très déprimé. Il associe ses sentiments dépressifs aux accès dépressifs du père, qui autrefois aurait même parlé d'idées de suicide, à répétition. "

Donc on a vraiment le sentiment que la question du transfert homosexuel est plaquée sur la question de la dépression, aussi bien disons dans la rubrique de la folie maternelle et de la dépression paternelle qui l'empêchaient de faire obstacle au déferlement en question.

La fin des séances rapportées se termine sur une note il faut bien dire très angoissante sur la position de la mère. C'est une séquence disons très proche de la *Reine Margot.* Vous vous rappelez la scène commune à Dumas et à Stendhal, qui trouve toute sa place dans le film de Patrice Chéreau, la *Reine Margot* : l'amante emportant la tête de l'amant guillotiné. Je la rappelle pour que vous entendiez sur ce fond, enfin, le rêve que rapporte le patient

après avoir affronté d'abord la folie maternelle puis la dépression paternelle et ses menaces de suicide, voilà comment se conclue la semaine, sur un rêve précis.

Le lendemain, il évoque un souvenir, ce qui lui est revenu dans l'intervalle entre deux séances - ça n'est pas un rêve du tout c'est un souvenir qui ponctue la semaine. Sa mère lui aurait autrefois raconté qu'elle s'était trouvée prise sous des bombardements dans une ville de province, pendant la guerre, alors qu'elle était adolescente. Tandis qu'elle fuyait au milieu des ruines et des cadavres qui jonchaient la chaussée, elle est tombée sur une tête décapitée. Abasourdie, elle n'a pu faire autrement que de s'arrêter pour prendre cette tête, l'envelopper dans un linge et de tenter de trouver quelqu'un à qui confier ce paquet.

C'est effectivement, en effet c'est un souvenir très violent, qui va dans la série, enfin, de se rappeler le caractère extrêmement particulier de cette mère. Voilà des paquets sans doute bien lourds à confier et faisons la série des découvertes en analyse à travers ces rêves qui nous sont rapportés et la ponctuation finale : la déferlante mère qui ne peut être mise au cabanon, la mère se retrouvant dans ses états, dans une église en tenant un marteau, mère marteau. Enfin confiant à son fils la récupération embarrassée et folle de l'objet de la castration.

Chez Chéreau, d'ailleurs, la récupération finale présente une résonance indubitable avec *l'Empire des sens* de Oshima, où la scène finale présente la maîtresse ayant assassiné et châtré l'amant, erre, folle, dans les rues de Tokyo avec le phallus dans ses mains.

Ce qui nous retient dans la façon dont le cas clinique est présenté, c'est la façon dont l'encombrement imaginaire par la dialectique phallique obscurcit la réalité clinique. En un sens, nous retrouvons là le développement de la tendance déjà à l'œuvre chez Maurice Bouvet. À l'époque, la mise en avant du transfert “ homosexuel ” entre guillemets, était mise en série par Lacan avec l'accent porté sur “ la femme phallique ” dans le matériel clinique au détriment de la castration féminine comme telle.

Ces déplacements dans la pratique étaient au fond deux symptômes de ce que Lacan nomme dans *Télévision* “ la phobie du petit Hans, j'ai montré que c'était là où il promenait Freud et son père, mais où depuis les analystes ont peur ”, peur d'affronter la question de cette castration.

Et au fond plus que le transfert homosexuel, c'est la question phallique et celle de la castration féminine qui est au premier plan dans le matériel qui nous est apporté. Dans l'analyse, le sujet découvre son rapport à la folie féminine et à la soumission terrifiée qui s'adressait à la mère autant qu'au père. C'est là le ressort de ce que l'analyste souligne aussi bien, lui-même, comme essentiel dans cette analyse, puisqu'il nous confie “ l'analyse de ce sujet a comme axe central la découverte d'une dépression latente, relativement sévère, qui semble avoir commencé dès sa petite enfance ”.

Et là on peut être pleinement d'accord avec nos repères. C'est plutôt ça le problème central, la façon dont la métaphore paternelle ne s'est pas mis en place pour cet enfant plutôt que ces histoires de la bisexualité psychique.

Jacques-Alain Miller

Pourquoi dire que sa soumission terrifiée s'adressait à la mère autant qu'au père ?

Éric Laurent

Alors c'est moi qui l'ajoute, pourquoi que je le dis là ? c'est que au fond lui on lui reprochait, l'analyste rapporte la soumission terrifiée, était ce que lui arrivait, au début de l'analyse, de façon consciente il disait voilà mon attitude par rapport à mon père. Mais dans l'analyse il me semble qu'il découvre que tout autant qu'il est, sur le bord de la plage terrifiée par la grande vague qui arrive et que c'était plutôt ça aussi comme enfant son sentiment d'avoir affaire à une mère très idéalisée qui le déprimait par la montée au zénith de

cette idéalisation, et qu'au fond là aussi il était d'une soumission terrifiante envers elle et d'où ses tentatives de faire des emprises sadiques sur les femmes dès qu'il a pu avoir les moyens, surtout que ça ne bouge pas trop.

Jacques-Alain Miller
On a plutôt le sentiment - surtout dans ce que l'analyste dit : “ le patient découvre sa dépression latente ” - qu'il s'est identifié à la dépression du père.

Éric Laurent
Oui, d'accord.

Jacques-Alain Miller
Que l'un et l'autre, que l'élément masculin s'est trouvé, dans le cadre de cette constellation familiale, réduit à la dépression en face d'une mère qui apparaît comme tout sauf dépressive, une mère au contraire active, pas du tout réceptive, extrêmement pénétrante ou intrusive, et que la mère a chez lui contaminé la femme, comme c'est la règle, et qu'il s'ensuit des difficultés à nouer des relations sexuelles, amoureuses, qui soient satisfaisantes, et que de l'autre côté son rapport au père a été plutôt marqué par ce qui apparaît comme le terme réservé de l'interprétation, le “ lèche-cul ”, qui sans doute comporte certainement soumission mais pas soumission terrifiée…

Éric Laurent
Ça c'est le mot de l'analyste pour qualifier la position en effet. C'est pour ça, moi je la mettrai plutôt côté mère, ce côté terreur devant cette chose…

Jacques-Alain Miller
Cela me fait penser à un cadavre lépreux tenant par la main un autre cadavre lépreux. On a ici plutôt le fils déprimé tenant la main du père déprimé et servant sa dépression et recueillant cette identification par le biais de ce qui apparaît dans le rêve, un rapport de “ lèche-cul ”.

Éric Laurent
Oui, absolument…

Jacques-Alain Miller
Dans sa construction, ce n'est pas dans ces termes…

Éric Laurent
Ils ne sont pas du tout dans ces termes-là, c'est en le réorganisant et en extrayant tout le vernis du contre-transfert bisexuel imaginaire que on peut reconstruire le noyau des données cliniques. On a le sentiment que tout ce gonflement transférentiel qui occupe le psychisme empêche de mettre en place des repères cliniques sûrs.

Jacques-Alain Miller
Ce qui me frappe dans ce compte rendu, c'est qu'il semble que dans nos constructions nous faisons beaucoup plus de place aux personnages finalement. Lui a affaire à des abstractions, les catégories cliniques, le transfert homosexuel, les pulsions œdipiennes, etc., alors que, par le biais du signifiant, finalement nous construisons le cas à partir même des personnages de la constellation familiale, qui sont tout le temps supplantés par ces concepts de relation relativement abstraites : le transfert homosexuel, la constellation œdipienne, etc. Nos constructions, même si on les taxe de plus abstraites, elles sont en fait enracinées beaucoup plus facilement dans l'évidence des personnages passés au signifiant, mais c'est quand même en termes de quelle a été la relation de la mère au père — il a été réduit à la dépression, le fils s'est identifié à la dépression du père et on a une sorte d'Œdipe inversé. On dirait, d'après ton compte rendu, que ces termes qui permettent une construction relativement simple sont effacés au profit d'un repérage sur des entités qui sont beaucoup plus abstraites.

Éric Laurent
Beaucoup plus abstraites. En effet il faut non seulement dire qu'il y a tout ce nuage imaginaire, mais une prolifération d'entités abstraites, où là le rasoir de Lacan permet enfin

d'empêcher cette prolifération d'entités qui paraissent un peu parasites, pas essentielles pour comprendre ce dont il s'agit.

Alors, et d'ailleurs le fait qu'il y ait, que l'analyse soit centrée sur la découverte d'une dépression latente etc., c'est une dépression qui reste d'ailleurs à un niveau infra-clinique, c'est une dépression qui n'avait jamais nécessitée de traitement ou d'épisodes majeurs ayant demandés des traitements par antidépresseurs, cette dépression ne s'était jamais manifestée cliniquement, massivement, avant l'analyse. Il n'est pas venu pour consulter pour ça. Tout ça était mis à distance et en effet il a fallu l'analyse pour qu'on aille vers ça.

Jacques-Alain Miller

Qu'on aille vers l'élaboration de son identification paternelle. C'est un peu sommaire de le dire, mais cela peut se ramener à ça…

Éric Laurent

Et ça donne l'envers, c'est l'envers de ce que l'analyse propose qui est que au fond c'est de centrer, toute cette affaire serait centrée sur le refus du féminin et la conceptualité psychique alors que en effet, tu le dis de façon directe, c'est l'identification paternelle…

Jacques-Alain Miller

La découverte d'une dépression latente, c'est un brouillard, c'est une expression tout de même brouillageuse à côté de retrouver l'identification paternelle qui gouverne sa position dans les relations entre les sexes, pour ce sujet-là.

Éric Laurent

Alors, au fond, c'est à partir de là que l'on pourrait se poser la question en terme de subjectivation de la castration féminine, et vers ses aspects les plus traumatisants pour ce sujet, vers lequel l'analyse lui permet enfin de se tourner et lui permet de les affronter.

C'est par-là que le “ refus du féminin ” entre guillemets, comme véritablement Autre trouverait mieux à s'aborder. L'assomption de la bisexualité de chacun ou plutôt en termes modernes gérer sa bisexualité, comme s'exprime l'auteur, paraît plutôt de l'ordre du cautère sur une jambe de bois.

Le contre-transfert c'est tout ce qui lui a permit de gérer sa bisexualité dans le transfert, de retenir son interprétation sur le “ lèche-cul ”, de le guider vers le fait que lui se présente, il ose aborder contre-transférentiellement sa position féminine, il ne recule pas et il dit : vous me prenez pour votre maîtresse, et vous voulez me prendre et donc…

Jacques-Alain Miller

Il est frappant que, dans cette pratique, ça a l'air d'être une opération essentielle que de retenir cette interprétation par crainte que le sujet impute à l'analyste toute une quantité de sentiments ou défenses. Le premier mouvement est quand même celui que tu signalais : où suis-je comme analyste là-dedans ? Donc, il est la maîtresse, il est le cabanon, il est un des deux partenaires qui se livrent à leur pratique. Ce qui est beaucoup plus probant à partir de la structure œdipienne du cas, c'est — et le terme même qu'il retient, à tort, l'indique tout de même - beaucoup plus la relation du père et du fils. A partir du moment où il veut l'interpréter en disant “ c'est moi pour qui vous êtes le lèche-cul ”, s'il avait mis le père en jeu, il n'avait aucune raison de dire son interprétation, et on n'aurait pas soupçonné une défense homosexuelle de sa part. C'est parce qu'il veut se mettre dans le rêve qu'il est obligé de retenir l'interprétation qu'appelle le signifiant en jeu dans ce rêve.

Éric Laurent

Alors que lui-même reconnaît que le rêve c'est un appel au père et que le fait qu'il vienne dans la séance d'après “ la vague déferlante ” c'était un appel au père et que en effet et il retient, il ne peut pas parce que il a le sentiment…

Jacques-Alain Miller

On voit là, dans une mise en acte en quelque sorte, comment le cadrage par le contre-transfert, c'est-à-dire la référence perpétuelle qu'il suppose que l'analysant fait lui, finalement sabote la construction de la structure clinique.

Éric Laurent
Et la pratique même de l'interprétation.

Donc transposons-nous maintenant vers une autre conception de l'interaction contre-transférentielle.

Nous la trouvons chez Marcia Cavell, psychanalyste californienne et philosophe, que nous avons déjà commenté à l'occasion du cours de Jacques-Alain Miller sur *L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*.

Nous trouvons chez elle une position mixte de plusieurs autres. C'est une position, sa position dans le panorama psychanalytique américain est marginal, mais sur la côte Ouest, elle prend une place particulière, celle d'une intellectuelle, féministe modérée, dialoguant avec le *Zeitgeist*, avec l'esprit du temps, au courant, parfaitement à l'aise dans le discours philosophique contemporain.

Dans le numéro de 1998 de l'*IJP* qui présentait - *International Journal* - qui présentait le courant intersubjectiviste, deux articles signés d'elle dialoguent avec le dit courant.

Alors d'une part elle sympathise avec le mouvement intersubjectif qui lui paraît en phase avec l'évolution de la pensée en général et du mouvement philosophique américain en particulier. Elle-même adhère à la sensibilité philosophique américaine d'après Quine, pragmatique sans être relativiste post-moderne, la sensibilité de Putnam, ou de Davidson (qui est son mari). Elle pourrait ne pas partager ses idées mais là c'est le cas.

Ce dernier, comme l'a formulé J.-A. Miller dans un entretien avec lui dans *l'Ane* numéro 39, en 1989, à l'occasion de la première visite " officielle ", entre guillemets, de Davidson, pour une tournée de conférences, alors qu'il était très peu connu chez nous, Jacques-Alain disait que c'est lui, le caractérisait en disant c'est lui qui " a introduit l'intersubjectivité dans la philosophie analytique ".

En résonance avec cette position, donc Marcia Cavell est contre la position monadique d'un inconscient fermé sur lui-même, comme l'*ego-psychology* puis la *self-psychology* l'ont promu. Mais d'autre part, elle maintient des éléments cruciaux de l'*ego-psychology* et du projet hartmanien tel qu'en parlait la semaine dernière Jacques-Alain Miller. Son maître mot est celui de la nécessité " d'un monde réel, partagé, extérieur ". Ce mot de " monde partagé " présente de nombreux points communs avec la réalité de Heinz Hartmann.

Le réel en jeu est réduit à, je cite : " l'idée d'un monde objectif avec lequel nous sommes en rapport et à propos duquel nous essayons d'être plus ou moins objectif, si cela n'est pas, dit-elle, toute soi-disant intersubjectivité s'effondre dans le paradigme de la une-personne " (*one person paradigm*), enfin le solipsisme.

Finalement on se retrouve, finalement s'il n'y a pas un monde, on a beau dire qu'il y a deux personnes, finalement ça revient à une.

Cette idée d'un " monde objectif partagé " avec lequel le sujet veut être objectif est une sorte de reformulation du principe de réalité relu par Hartmann où une adaptation au réel était possible. Le mode d'intervention de Marcia Cavell d'ailleurs s'inscrit dans ce projet, ses articles ou son livre consistent pour l'essentiel en la mise en place d'une sorte de psychologie générale, d'une théorie du normal compatible avec ce qu'elle estime être l'état de la philosophie, d'où se déduit ensuite quelques conséquences pour une pratique de la psychanalyse.

L'article particulier que nous allons commenter, porte un titre parfaitement choisi " La Triangulation, mon propre esprit, et l'objectivité ". " Mon propre esprit " c'est comme ça que je traduit […minde], c'est pas très bon comme traduction mais enfin.

Il ne porte pas, cet article, apparemment sur le contre-transfert…

Jacques-Alain Miller
Ce serait l'esprit propre à chacun, mais au sens du *mind.*

Éric Laurent
Il ne porte apparemment pas sur le contre-transfert qui nous occupe avant tout, mais sur ce qui reste de la théorie après que l'interaction résolue ait tout emporté. Qu'est ce qui peut encore faire tiers entre deux partenaires ? La triangulation proposée par cet article rejoint les préoccupations que nous avons déjà croisées chez plusieurs auteurs.

Donc l'article se divise en deux parties. La première, la plus longue de loin, formule une théorie générale du sujet et du monde qui ne fait en rien appel au vocabulaire freudien, à la tradition analytique, ou même à la clinique et à la pathologie. Ce n'est que dans la seconde, plus concise, qu'une notion de la tradition analytique, le " fantasme inconscient ", est examinée, de préférence à toute autre notion métapsychologique. Elle en interroge le statut dans la psychologie générale qu'elle vient de mettre en place. C'est là ce qu'elle appelle les " difficultés actuelles " du mouvement psychanalytique et c'est de là qu'elles sont évaluées. C'est avec cette triangulation qu'elle occupe un point de vue qui lui permet d'apercevoir la distribution du panorama.

Nous verrons les conséquences qu'a ce monde partagé, mis en position de garantie, sur l'objet psychanalytique comme tel, que ce soit le phallus ou l'objet petit *a*.

Voyons d'abord la théorie " normale " du sujet qu'elle développe. Elle part de la conception de l'esprit reçue dans la philosophie analytique jusqu'à Davidson. Ce n'est pas la jouissance qui l'intéresse, ni aucun objet psychanalytique qui lui est indispensable, c'est la " réalité objective " comme obstacle à l'intersubjectivité déréglée. Son seul référent est " la réalité comme objective, comme concept indispensable aux affaires humaines ", dit-elle.

Donc elle sauve la réalité. Ensuite elle sauve la vérité. Non pas tellement le psychisme comme expérience de vérité mais l'articulation croyance-vérité. Je cite : " La vérité est objective au sens où la vérité d'une phrase ou d'une croyance est indépendante de nous ". Contre le pragmatisme radical qui définie la vérité comme simplement " une vérité c'est ce qui est utile à chacun ", elle tient pour le caractère indépendant de la vérité, et donc du monde, de toute utilité possible.

Jacques-Alain Miller
Là, elle est dans la ligne hartmanienne. Ce qui définit l'expérience analytique, c'est de pouvoir cerner, abandonner suffisamment les particularités de son être, pour partager le même monde que le reste de l'humanité. Cela reste une problématique dominée par l'idée de substitution du principe de réalité au principe de plaisir, et comment obtenir le reste du principe de réalité, d'une réalité objective et qui est le lot commun de l'ensemble des personnes.

Éric Laurent
Et contrairement, ce qui est frappant, c'est que contrairement à son aspect intellectuel, parfaitement au courant de tout ce qui s'agite dans l'intelligentsia, elle reste finalement d'un classicisme, ce qui est frappant, dans la définition du projet, qui est vraiment la continuation avec un vocabulaire plus moderne du même projet hartmanien et les conséquences…

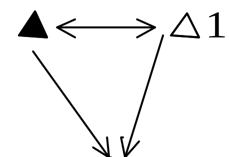
Jacques-Alain Miller
En insérant l'intersubjectivité. L'intersubjectivité est la voie d'accès à la réalité objective commune.

Éric Laurent
Voilà. Alors, elle dit ceci, donc : " Des psychanalystes ont dit de façon chacun différente que l'espace dans lequel la pensée peut se produire est comme triangulé. L'espace psychique que je vois, que je conçois est triangulé

par un esprit, d'autres esprits, et le monde objectif susceptible d'être découvert par chacun d'entre eux, existant indépendamment de leur croyance et de leur volonté, un monde qu'ils partagent et dont ils savent qu'ils le partagent…

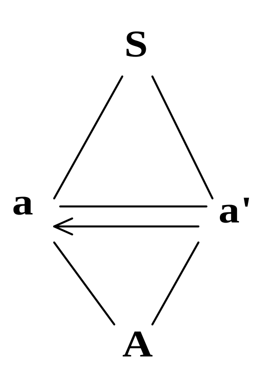
Jacques-Alain Miller
Quel est le triangle en question ?

Éric Laurent
Moi, ego, un autre, le monde.



Le monde

et lorsque nous parlons l'un l'autre, nous devons absolument faire référence à un objet du monde sans malentendu. C'est ça le truc. Pour elle notons que la garantie ne vient pas de l'existence du lieu de l'Autre, que nous dirions, il y a a prime (a a'), d'accord, il y a a a prime et il y a le lieu de l'Autre avec lequel nous supposons qu'une fonction sujet a un rapport.



Non ! elle, il lui faut une genèse du sujet, de même on pourrait dire que ce qui est indépendant, elle pourrait avoir l'idée que ce qui est indépendant des deux c'est par exemple l'expérience de jouissance, ça c'est indépendant de la volonté de la représentation, ça qu'il y a quelque chose qui s'impose avec un caractère précisément de réel, enfin, ça s'impose à vous, non pas du tout ! tout ça est absolument évacué pour la psychologie générale et c'est ça qui est quelque chose aussi d'un écho moderne disons du projet hartmanien. La psychanalyse se retrouve résorbée dans la psychologie générale compatible avec la philosophie bien sûr, une psychologie intelligente.

Le modèle de genèse du sujet est intersubjectif, et en ce sens " anticartésien ". " Anticartésien " c'est un mot de passe dans le monde anglo-saxon qui veut dire : pas de théâtre intérieur où le sujet pourrait prendre conscience de ses représentations mentales, pas d'œil interne qui permet de dire " Je pense : je suis ". Donc je n'ai pas d'œil qui me permet de lire mes pensées.

Jacques-Alain Miller
C'est un cogito mais coupé de l'appel à la véracité divine, coupé du grand Autre. Ce qu'ils appellent cartésianisme, c'est la monade qui pend toute seule…

Éric Laurent
Alors ils prolongent ça en disant le caractère autoritariste du cartésianisme c'est que le sujet cartésien, pour être sûr de ce qu'il voit par son œil interne a besoin de Dieu. Donc il est autoritariste, il a besoin d'un maître, donc c'est autoritaire, tandis que s'il était vraiment démocratique, nous allons voir d'ailleurs ce qui se passe.

Le Descartes cité est un Descartes lu par les auteurs anglo-américains. Le sujet ponctuel et évanouissant est ignoré. La critique de cette conception cartésienne de l'esprit est surtout une critique du moi freudien, je cite l'auteur : " Freud a accepté sans le questionner le modèle oculaire du savoir-sur-soi, modifié par Kant, ainsi que son scepticisme sur notre savoir sur le monde extérieur. Scepticisme de Descartes, nous avons surtout des idées en nous, ça nous en sommes certains, le monde extérieur ça il faut passer par dieu, la certitude, etc., tandis que dans la tradition dans laquelle il veut s'inscrire, non à l'autoritarisme, non à toute garantie, il n'y a que l'échange…

Jacques-Alain Miller

Ce que Lacan signale que Freud souligne la précarité de l'accès du sujet à la réalité, est traduit dans ses termes par scepticisme. La précarité du sujet dans son accès à la réalité, parce qu'il faut traverser le fantasme, parce que le principe de réalité ne s'impose jamais complètement au principe de plaisir, etc., tout ça est rapporté à la même attitude sceptique qui serait celle de Descartes.

Éric Laurent

L'auteur en vient ensuite après cette critique à la présentation intersubjective du modèle du sujet et en évitant de faire référence à Lacan, elle passe directement à la critique de Wittgenstein envers Descartes.

Enfin ce qu'elle appelle la critique de Wittgenstein envers Descartes est une critique très générale de l'idée de la représentation. Il n'y a pas d'idées et de signification préalable à l'usage du langage comme tel.

Pas de signification, donc c'est ce qu'elle appelle chez Wittgenstein alors que finalement Descartes supposerait les significations sont fixes et garanties par dieu,

$$\frac{S}{(s)}$$

pour Wittgenstein, il note ceci : “ Le fait de prêter attention aux façons dont le langage est effectivement utilisé dans la vie quotidienne nous libèrera de la tentation d'hypostasier ce langage et ses significations, comme Platon l'a fait en supposant un monde de formes par exemple. Il n'y a rien comme significations, mais des personnes qui signifient des choses, *meaning things*, ils le font par ce qu'ils disent et ce qu'ils font ! ”

Alors elle prend comme exemple, pour montrer la force du paradigme intersubjectif, un exemple qu'on admettrait volontiers dans l'orientation lacanienne : “ Comment donc un enfant apprend-il le sens du mot fierté, l'argument le plus intéressent est que l'enfant apprend non pas à nommer la fierté mais à la ressentir à travers les interactions qu'il a avec les personnages de son entourage ”.

Le sujet devient donc sujet à travers ses interactions, mais pour elle ça n'épuise pas la question. Une fois qu'elle a mise en place l'axe imaginaire, évidemment ça ne suffit pas. Elle note : “ Nous avons besoin de la confirmation de l'autre, mais l'argument de Wittgenstein ne dérange pas vraiment l'hypothèse cartésienne selon laquelle le langage est un instrument public par lequel nous communiquons des pensées privées - qu'on aurait dans un intérieur. Wittgenstein va plus loin avec un autre argument, dit-elle, cet autre argument c'est le suivant : On ne connaît un concept que si l'on sait suivre une règle qui nous dit comment appliquer le concept et que la mesure du critère de savoir comment suivre une règle est d'être capable de l'appliquer comme d'autres le font ”.

Alors à l'aide de Davidson, Cavell va préciser ce que veut dire suivre une règle. Il faut que le langage échangé ait des fonctions propositionnelles, il faut qu'on puisse définir des croyances ; par exemple croire que “ p ” est juste, donc croire que la proposition “ p ” est juste dans un échange,

"p"

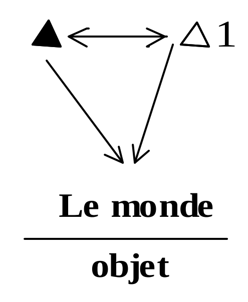
je suis fier, ou je t'aime, là croire que c'est juste c'est tenir que “ p ” est vrai. Bien sûr on peut savoir qu'il peut ne pas être vrai, on peut douter de sa vérité mais que le point et que les conceptions de croyance et de vérité sont nécessairement liés.

Donc après l'Autre imaginaire on a maintenant la construction de l'autre symbolique comme tel, après avoir construit cet étage là, elle va essayer de le construire avec Davidson. C'est ce qui permet d'échapper à l'interaction imaginaire, et d'ailleurs la construction, là encore, va évacuer toute clinique psychanalytique, même celle de l'observation de l'enfant qui n'est pas

ignorée de l'auteur, qui la fera intervenir plus tard.

Mais pour l'instant elle s'en tient à sa psychologie générale. Et elle prend un exemple d'ailleurs qui est après tout, qui est amusant, ce que Davidson appelle de “communication primitive ”. Par exemple : La mère et l'enfant sont tous deux intéressés par une pomme, la mère tend une pomme à l'enfant et dit : Pomme ! L'enfant babille, et à un moment, lors de cette interaction ou d'une autre, l'enfant tombe sur un son assez proche de *pomme* , alors la mère récompense l'enfant avec un sourire, un intérêt plus marqué, plus de jeu ou toutes sortes de réponses que les observateurs de bébés ont décrit ”. Il note très bien que ce premier niveau de réglage sur la pomme, sur l'objet du monde extérieur, ne différencie pas le bébé du chien. Un chien dressé c'est pareil, on pourrait le faire réagir au mot pomme ou du chimpanzé dont toute une génération de femmes anthropologues, enfin, ont réussi à leur faire faire des prouesses admirables, les faire parler avec des cartes, il y a que les dames qui se sont intéressées à ça, mais elles ont réussi leur coup.
“ Ce dont nous avons besoin là - il va plus loin Davidson - ce dont nous avons besoin est une sorte d'interaction particulière entre l'enfant et la mère dans laquelle ils peuvent observer un objet en commun et observer la réponse de chacun à cet objet commun ”. Donc il faut à la fois qu'il observe la pomme, évidemment la pomme prise comme objet entre deux.
“ L'enfant doit répondre à un objet spécifique et il doit savoir que sa mère répond au même objet ”.

Donc toute la question est de savoir, il faut qu'il sache que dans ce monde ils parlent du même objet,



donc tout l'apport de cette théorie de la communication n'est possible que s'il y a suppression d'un malentendu. Donc on note qu'en effet il faut le langage pour que le stimulus *pomme* puisse être reconnu dans sa constance, donc il faut bien le langage mais le langage doit être utilisé pour supprimer toute ambiguïté et être bien sûr qu'il s'agisse de la même pomme.

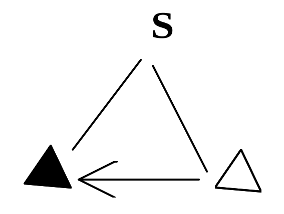
Donc pour notre auteur c'est la recherche de l'élimination du malentendu qui fait surgir le sens comme objet normativé.

Alors c'est amusant, enfin cette genèse du tiers dans le monde de l'enfant par accord sur l'objet extérieur ou bien désaccord entre petits autres qui l'entourent, est très en retrait du *fort-da* freudien, qui, lui, suppose une fonction d'absence, une fonction d'absence de la mère satisfaisante.

En tout cas cette genèse à partir d'une pomme serait plus amusante si on la voyait comme pomme de discorde et si le désaccord portait sur la pomme, sa place et sa fonction dans le jardin d'éden ou si la querelle, le désaccord, portait sur le savoir de savoir où est le phallus dans le dit jardin d'eden.

L'auteur admet que non seulement il faut avoir cet accord mais il faut aussi loger le stade du miroir, ce qu'elle réussit. Ainsi par la psychologie générale, elle obtient la mise en place d'un lieu de l'Autre, distinct de l'interaction imaginaire, garanti par un monde objectivement partagé. Rien de réel au sens de la psychanalyse n'a de place dans cette perspective.

La seconde partie du texte de Marcia Cavell, fait retour donc sur les significations de la psychanalyse. Elle corrige la subjectivité universelle ainsi mise en place,



sa fonction sujet à elle, le tiers mis en place corrélatif du tiers qu'est le monde, elle la corrige cette subjectivité universelle par la prise en compte de ce qu'elle appelle la subjectivité en un autre sens, lequel ? vous allez voir : “ tout concept, dit-elle, acquiert des résonances qui sont uniques pour chaque enfant. Chaque enfant acquiert ainsi un idiolecte ”.

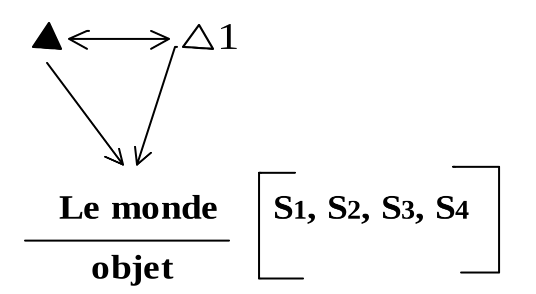
Donc il y a la langue, avec la langue universelle, celle sur laquelle il n'y a aucun malentendu, on obtient soi-disant le monde et l'objet mais immédiatement le malentendu qu'on vient de chasser par la porte revient par la fenêtre et ce sujet là se fabrique un monde…

Jacques-Alain Miller

Elle construit une norme, c'est-à-dire voilà ce que doit être le langage, à cette condition-là on a un monde constant et fixe, et donc un idéal d'un langage sans malentendu et d'une subjectivité universelle. Moyennant quoi, ensuite, elle peut situer les subjectivités qui apportent des déformations particulières à cet univers commun et à ce langage sans malentendu.

Éric Laurent

Que ce langage sans malentendu qui permet de nommer le monde est remplacé en fait par les résonances particulières, comment on dit, on va voir que le mot a toute son importance,



les résonances particulières qu'ont les mots pour chacun, pour chaque enfant.

Alors cette position d'ailleurs de dire la subjectivité interne inconsciente est un idiolecte, est une langue particulière, c'est un point de vue assez proche de ce que Habermas avait retenu de son approche herméneutique de la psychanalyse, qui devait d'ailleurs chez Habermas beaucoup plus qu'il ne le dit, à “ Fonction et champ de la parole et du langage ”. Simplement pour Habermas c'était le symptôme qui avait pour lui la place de l'idiolecte. Et je vous renvoie à *Connaissance et intérêt* qui était publié d'abord en 68, incorporant des conférences de 65.

Alors, elle, donc, elle dit c'est le fantasme, et quand elle utilise le mot de résonance, il faut bien dire que là aussi on a le sentiment que Lacan n'est pas cité mais a été lu, et spécialement la troisième partie de “ Fonction et champ de la parole et du langage ”, où le terme de résonance est mis en avant.

De même on reste coi devant le titre qu'elle donne à cette seconde partie de son texte qui s'intitule “ Le fantasme et la forclusion de la pensée ” - *And the foreclosure of thinking* - ce terme *foreclosure* n'est jamais utilisé dans la psychanalyse américaine, que l'on sache, sinon pour traduire Lacan. Saluons donc ce premier emploi certes non cité, mais saluons-le hors de la traduction de Lacan. Et forclusion est d'ailleurs utilisé dans l'acception lacanienne classique de son effet : couper court à “ toute manifestation de l'ordre symbolique ”, ou bien après tout en des termes qu'on pourrait rapprocher de Davidson : “ que la vérité comme cause la forclusion produit fait que le sujet n'en veut rien savoir ”.

Alors moyennant quoi Cavell présente cette partie de l'idiolecte comme, dit-elle “ la partie du monde interne qui est névrotique et qui ne veut rien savoir du dialogue, de l'épreuve intersubjective, voire de sa reprise par l'agent lui-même. Les fantasmes inconscients sont fixés, gelés dans le temps ”. Les lacaniens apprécient cette définition du fantasme comme “ parole gelée ”. Ça leur rappelle la référence précise de Lacan aux paroles gelées de Rabelais dans “ Fonction et champ… ” et dans “ Situation de la psychanalyse en 1956 ”.

Moyennant quoi, dit-elle, c'est un monde interne qui échappe à l'action du sujet puisqu'il ne reconnaît plus ces pensées comme siennes, puisqu'elles sont gelées. Elles sont “ hors-jeu ”,

donc quelle va être la thérapie, quelle va être l'objectif de la cure : " L'une des tâches du thérapeute, dit-elle, est d'entrer en relation avec le sujet de telle façon qu'un fantasme puisse devenir une croyance ", une croyance comme les autres et ainsi rentrer, être soumis à la critique de toutes les croyances.

Comment obtient-on cette façon d'entrer en relation avec le monde intérieur. Alors c'est là où intervient les jeux du transfert et du contre-transfert, elle dit : " Le but peut être accompli à travers la façon dont dans le transfert le patient essaye de connecter - *to plug in* - l'analyste avec le monde qu'il a inconsciemment construit et l'analyste ressent à travers le contre-transfert quelque chose de ce que veut le patient de lui ; en même temps il apprend l'idiolecte du patient en écoutant ses rêves, ses images, ses associations. Ainsi l'analyste apprend à la fois à parler d'une façon telle que le patient puisse le comprendre et refuse de jouer le rôle qui lui est assigné dans son monde fantasmatique ".

Donc Cavell met à la place l'interaction intersubjective dans le cadre transfert-contre-transfert, tout en sauvant un monde partagé. La fin qu'elle assigne à la psychanalyse oscille donc entre deux perspectives ; l'une est très proche de celle que stigmatisait Lacan chez Hartmann, la relation au réel comme terrain où se décide tout, l'autre est plus sophistiquée, elle dit : " Lorsqu'un sujet voit que ce qu'il a pris pour la façon dont les choses sont, n'est qu'en fait que la façon dont il voit les choses, n'est que son fantasme, alors le " simplement comment sont les choses " ne peut survivre. Il est remplacé par un espace pour penser à propos de la façon dont les choses sont ". Quoi qu'il en soit, que le malentendu sur la référence soit supprimé tout de suite par un axiome réel ou par cette espèce de conversation intérieure dans lequel je dois éclaircir perpétuellement le malentendu sur le monde, c'est le malentendu sur la référence qui doit être supprimée.

Jacques-Alain Miller

Elle a l'idée d'une traversée du fantasme, sans la logique qui va avec, mais d'une traversée du fantasme en direction de la réalité comme monde partagé et langage sans malentendu.

On voit que la différence essentielle de l'orientation lacanienne, c'est celle de la réalité et du réel. Et on peut vraiment considérer comme un principe lacanien de la pratique la différence de la réalité et du réel.

C'est vraiment la ligne de partage qui apparaît pour tous ceux qui sont pris dans la référence hartmanienne, c'est vraiment un principe de base. Ce n'est pas la même chose que de traverser le fantasme en direction d'un réel qui est particulier au sujet, qui est le plus intime et le plus particulier du sujet, et de considérer que si le sujet a accès à ça ou arrive à le serrer, ça modifie l'ensemble de ses relations, y compris avec la réalité commune, ou de considérer qu'on traverse le fantasme en direction de la communauté. Et Lacan traite justement cette réalité commune comme un fantasme.

Éric Laurent

Alors je conclu là-dessus, il reste un effort à faire pour réintroduire le réel, alors on pourra voir que la garantie n'est pas celle d'un monde mais plutôt celle de l'inessentiel du sujet supposé savoir qui permette que l'être du désir rejoint l'être du savoir.

Simplement disons, ce que ça veut dire d'ailleurs exactement, elle dit ça serait à commenter, mais au moins souligner que désir et savoir il y a un moment où cessent de se séparer. Voilà.

Jacques-Alain Miller

Le 1er et le 8 mai étant des mercredis, c'est donc le 15 mai que nous nous retrouverons. En tenant compte de tout ce qui a été dit ici, j'essaierai de poursuivre à cette date-là.

Fin du *Cours XVI* de Jacques-Alain Miller du 10 avril 2002

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Dix-septième séance du Cours

(mercredi 15 mai 2002)

XVII

Dans l'intervalle, il s'est rappelé à nous la politique, par une irruption qui a été une surprise. Je dois avouer que mon goût des surprises va jusqu'au point que j'ai accueilli celle-là avec le sourire. Je confesse un fait. Après, un peu moins, évidemment.

On a constaté à quel point les calculs des experts, mais aussi de la multitude, pouvaient se trouver d'un seul coup démentis, déjoués, comment une évidence nourrie depuis de nombreuses années pouvait s'effondrer et produire un effet de masse, qui a d'un côté été, par certains traits, dépressif, panique, mais aussi bien défensif et maniaque. On a observé une sorte de défense maniaque sociale.

Il s'en est suivi - c'est pourquoi j'y fais allusion ici pour commencer - une mobilisation politique qui n'a pas épargné les psychanalystes et leurs associations - enfin un certain nombre d'entre elles explicitement. Pour les autres, on leur fait la confiance que cela a été plus discret mais néanmoins existant.

Pendant ce temps-là, juste avant, nous étions tout de même à mille lieues de nous soucier de ce qui cheminait dans les profondeurs, puisque nous étions en train d'étudier laborieusement le concept du contre-transfert et l'histoire du mouvement analytique sur le demi-siècle écoulé.

Cela a d'ailleurs fait que j'ai accueilli avec faveur l'occasion qui m'a été donnée dimanche dernier, il y a trois jours, de parler à Milan, à l'occasion de la création effective de l'École lacanienne de Psychanalyse du Champ freudien en Italie, de parler sur le thème qui réunissait nos collègues, “ Les psychanalystes dans la Cité ”. J'ai trouvé l'occasion de renouer avec l'inspiration qui avait été celle de mon travail avec Éric Laurent sous le titre de “ L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique ”.

À cette occasion, et non sans une certaine improvisation, j'ai eu quelques aperçus sur ce qui nous occupe dans la psychanalyse.

Je ne peux pas faire l'impasse sur ce moment et, à la faveur de l'intervalle, je vais vous faire part et développer mes intuitions milanaises qui portaient sur les rapports de l'inconscient et de la politique.

J'ai pris comme point de départ un propos de Lacan de son Séminaire “ La logique du fantasme ” que j'ai rencontré juste avant mon départ pour Milan dans un ouvrage qui vient de paraître ici en France et qui présente une tentative de psychopathologie de la vie politique.

Je cite le propos de Lacan : “ Je ne dis même pas “la politique, c'est l'inconscient” mais tout simplement “l'inconscient, c'est la politique”.” Comme je dispose d'un tableau, contrairement à ce qui était le cas à Milan, je m'en sers.

la politique, c'est l'inconscient
l'inconscient, c'est la politique

Celui qui cite ces propos écarte purement et simplement la seconde formule, c'est-à-dire “ l'inconscient, c'est la politique ”, et il dit que c'est une assertion abrupte et absurde.

La première formule, “ la politique, c'est l'inconscient ”, il l'accepte mais avec des réserves. Il a au moins le mérite de saisir que, comme le souligne Lacan, ces deux formules ne sont pas équivalentes. Ce n'est pas : si A égale B, B égale A.

Les réserves sont les suivantes : oui, il y a du psychique dans la politique, mais, non, la politique ce n'est pas seulement de l'inconscient, mais c'est aussi de l'inconscient - des fantasmes, des rêves, des ratages, des angoisses.

Vaut-il la peine de citer Lacan, si c'est pour émousser le tranchant de son propos jusqu'à en extraire cette pauvreté que l'inconscient ce serait des fantasmes, des rêves, des ratages, des angoisses, et que ça, il y en a dans la politique ?

Ce n'est certainement pas même une définition de la politique, car des fantasmes, des rêves, des ratages et des angoisses, il n'y en a pas seulement dans la politique. Il y en a partout où il y a " l'homme ", entre guillemets, que ce soit dans la contemplation ou dans l'action, dans les différents modes de dire, dans les diverses façons de faire, dans les cultures, dans toutes les cultures, dans l'État, dans la société, dans la solitude, et dans la foule.

Il ne reste rien de Lacan quand on fait un tel commentaire de son propos, alors qu'il y a dans ces formules un flash qui surprend un instant, et puis qui disparaît dans la nuit où tous les chats sont gris. Il y a dans ce propos de Lacan quelque chose qui vaut d'être entendu, et c'est justement ce dont l'ampute sans phrase le commentaire auquel j'ai fait référence.

L'agalma de ce dit de Lacan, c'est la formule " l'inconscient, c'est la politique ". C'est une formule toute simple et dont on peut au moins remarquer que, elle, elle est de la compétence d'un psychanalyste, puisqu'elle propose une définition de l'inconscient de ce à quoi un analyste a affaire.

L'autre formule, " la politique, c'est l'inconscient ", propose, elle, une définition de la politique. Elle est donc plus aventurée que l'autre quand c'est un psychanalyste qui parle, parce que définir la politique n'est pas son affaire, c'est plutôt celle du politologue. Et c'est bien pourquoi Lacan dit précisément : " Je ne dis même pas "la politique, c'est l'inconscient", mais tout simplement "l'inconscient, c'est la politique". "

Voilà la formule à quoi je mesure, je réfère le thème que nos collègues italiens se sont proposé de traiter, à savoir " Les psychanalystes dans la Cité ".

Les psychanalystes sont-ils dans la Cité ? C'est à discuter. Mais en tous les cas, si la formule de Lacan est vraie, la psychanalyse, elle, est dans la politique.

Les réflexions que j'ai présentées à Milan étaient improvisées. En même temps, elles m'ont permis de trouver un fil pour exposer des thèmes à reprendre. Depuis dimanche, j'ai un peu avancé sur la question, mais je vais vous faire repasser par le chemin que j'ai suivi, avec ce qu'il a de sommaire.

Il faut dire que ce que j'exposais se trouvait traduit de façon simultanée en italien. Il fallait faire des phrases aussitôt traduites par une personne qui se tenait à mes côtés. Cela a évidemment limité mes déplacements. C'est pourquoi j'ai présenté les choses - je le ferai ici aussi - comme une succession de propositions ou de réflexions numérotées.

Première réflexion : la politique, c'est l'inconscient.

Lacan dit : " Je ne dis même pas "la politique, c'est l'inconscient" ". Ce qui classe ce propos dans l'ordre de la dénégation, si l'on veut, puisqu'il dit tout en disant qu'il ne dit pas. Mais du point de vue logique, c'est un énoncé que Lacan recule à transformer en thèse et dont il souligne que, si c'était une thèse, elle irait plus loin que l'autre.

Comme thèse, est-ce la thèse de personne ? est-ce une thèse sans père ?

Il me semble que si cette thèse avait un père, ce serait Freud. Cette thèse " la politique, c'est l'inconscient " serait une lecture de Freud, parce que Freud dit quelque chose comme ceci que la politique, au moins quand il en écrit, se ramène à l'inconscient.

C'est la thèse qui se dégage de sa *Massenpsychologie* puisque, dans cet ouvrage, il analyse des formations collectives comme des formations de l'inconscient. Il considère que les formations collectives, celles qu'il examine, tiennent par la mise en dénominateur commun d'un même signifiant identificatoire et de la même cause du désir.

Il me semble que cette thèse

s'évoque dans le propos de Lacan pour autant que Freud considère la politique sous l'angle où elle se réduit à l'inconscient. Le mot important est ici celui de réduction, réduction de la politique à l'inconscient.

C'est pourquoi cette thèse, si elle est celle de Freud ou celle qui se dégage du travail de Freud, se prête à des objections qui sont toutes du même type, à savoir qu'il y a plus dans la politique que ce qui relève de l'inconscient. Dès que l'on se trouve devant une thèse réductionniste, les objections sont des variations sur le thème " ce n'est que partiel ". La politique est une dimension plus large et plus complexe que celle-là.

J'ai évoqué la *Massenpsychologygie* mais on pourrait lire le *Malaise dans la civilisation*, le *Moïse*, à la lumière de la même thèse. Je ne suis pas entré à Milan dans le détail, je ne le ferai pas davantage ici, peut-être, si nous suivons ce fil, dans les quelques réunions qu'il nous reste avant la fin de l'année.

On pourrait récuser cette thèse jusqu'à dire qu'en définitive ce n'est pas de la politique que Freud parle mais toujours de l'inconscient en empruntant ses exemples au champ de la politique. Remarquons tout de même que ce champ, si c'est bien lui qui est approché par Freud, est dominé, structuré, par l'instance du père, que Freud, s'il aborde la politique, le fait dans le régime paternel. C'est pourquoi les thèmes, les termes qui organisent son approche, sont ceux d'identification, de censure, de répression, y compris répression de la jouissance.

Voyons maintenant à faire une seconde réflexion, cette fois sur " l'inconscient, c'est la politique ". Cette thèse qui serait abrupte, qui serait absurde, et que l'on se permet d'écarter d'un revers de main - c'est ça, je suis parti à Milan énervé par cette désinvolture -, alors que, formellement, elle est plus modeste que la précédente, puisqu'elle propose une définition de l'inconscient.

C'est ainsi chez Lacan et c'est beaucoup plus raisonnable. L'inconscient, on sait si peu ce que c'est, l'inconscient est si peu représentable, que c'est invraisemblable, c'est très risqué de définir quoi que ce soit à partir de l'inconscient.

C'est au contraire toujours l'inconscient qui est, lui, à définir parce qu'on ne sait pas ce que c'est. Il n'est jamais chez Lacan le *definiens*, le terme qui sert à définir, il est toujours le *definiendum*, ce qui est à définir dans les formules.

Par exemple " l'inconscient est structuré comme un langage " est une thèse qui suppose que l'on dispose préalablement de la définition du langage, celle dont Lacan faisait usage. C'était la définition d'un langage de Saussure-Jakobson. Ici, il n'y a pas le comme, ce comme que Lacan a de multiples fois souligné dans sa formule que j'ai rappelée.

On doit se demander comment définir la politique de telle sorte qu'il y a un sens à dire que l'inconscient, c'est la politique. C'est une voie pour approcher la question.

Ce qui m'a amusé, c'est que, après être tombé sur le commentaire qui m'a irrité, j'ai ouvert un second livre récent, dans la foulée, d'un politologue qui sans doute a lu Lacan, et qui s'est intéressé à l'histoire de la psychiatrie, qui a des idées même sur la psychanalyse. Il s'agit de Marcel Gauchet dont vient de paraître un recueil d'articles sous le titre *La démocratie contre elle-même*, des articles qui s'étendent sur vingt ans. Donc, pour me détendre du premier, prenant le second ouvrage je suis tombé sur une définition de la politique qui, il faut bien dire, m'allait comme une bague au doigt. " C'est en cela que consiste spécifiquement la politique : elle est le lieu d'une fracture de la vérité. "

Belle définition, qui est à la fois sans doute infiltrée de lacanisme et même peut-être en deçà d'un certain merleau-pontysme, mais dont nous pouvons faire notre profit.

Le mot de fracture est un mot qu'aime cet auteur. On trouve d'ailleurs

dans ce recueil la fameuse formule de " la fracture sociale ", qui doit être dans un de ses articles des années 90-91, et qui, en 95, a été repris par un jeune démographe et est tombé sous les yeux d'une figure de la politique française, et il faut bien dire que ce signifiant l'a porté assez loin. Mais au départ, en effet, c'est ce politologue lacanoïde qui a trouvé la fracture.

Il définit la politique comme un champ structuré comme S de grand A barré. Il définit un champ où le sujet fait dans la douleur l'expérience que la vérité n'est pas Une ou que *La* vérité n'existe pas, ou que la vérité est divisée.

C'est une définition de la politique qui a toute sa virulence dans le moment que nous vivons, dans un moment qui est tout de même dans l'ensemble, entre guillemets, je ne peux pas m'y avancer à l'aveuglette en prenant des slogans, mais qui est tout de même un moment "post-totalitaire ", dans lequel nous sommes entrés depuis 1989 avec la chute du Mur de Berlin, à quoi tout le monde n'a pas applaudi d'ailleurs, je le rappelle.

" Le totalitarisme ", entre guillemets - je ne valide pas nécessairement cette catégorie qui a servi à une propagande politique pendant le XXe siècle, c'est une approximation commode -, a été un espoir, le totalitarisme a enchanté des masses au XXe siècle. Nous autres du XXIe, nous en avons perdu presque le souvenir.

Le totalitarisme était un bel espoir, celui de résorber la division de la vérité, d'instaurer le règne de l'Un dans le champ de la politique conformément au modèle de la *Massenpsychologie*. Au niveau de ses aspirations, le totalitarisme est impeccable, c'est une aspiration à la concorde, à l'harmonie, à la réconciliation, termes qu'il faut faire résonner avec tous les échos qu'il a dans le discours du président Schreber.

Le triomphe de la démocratie qui a le vent en poupe dans l'esprit du temps, au moins pour une bonne partie du globe - évidemment le cas chinois est un peu à part, il est à examiner pour lui-même, le cas chinois où on nous signale l'apparition d'une nouvelle pathologie, les morts par excès de travail, et dans un espace où, semble-t-il, le mot de syndicat serait vraiment une idée neuve -, la démocratie et son triomphe - c'est ce que souligne ce politologue - ne génère pas le même enthousiasme et même comporte un effet dépressif dans la mesure où c'est un consentement à la division de la vérité. Et cette division prend la forme objective de partis politiques qui sont engagés dans une contradiction intrinsèquement insoluble et qui existent par le fait que, en effet, la vérité est vouée à être divisée.

Gauchet dit ça joliment, avec un pathos qui pour moi est quelque chose du style de Merleau-Ponty : " Dorénavant, nous savons que nous sommes voués à rencontrer l'autre sous le signe d'une opposition sans violence mais aussi sans retour ni remède. Je trouverai toujours en face de moi non pas un ennemi qui veut ma mort mais un contradicteur. Il y a quelque chose de métaphysiquement terrifiant dans cette rencontre pacifiée. " J'aime bien l'alliance qui est faite ici entre la terreur et la paix, la terreur et la pacification. En effet, la guerre finie, l'extermination délivre - en tout cas on peut le rêver -, mais il semble qu'on soit dans un processus sans fin. " La guerre se gagne, dit-il, alors qu'on n'en a jamais fini avec cette confrontation. "

D'où l'idée paradoxale que la pacification de l'espace public va de pair avec une douleur privée, intime, subjective, et que dans le même temps où on célèbre les vertus du pluralisme, de la tolérance et du relativisme, on fait aussi l'expérience d'une vérité, je cite, " qui ne s'offre que dans le déchirement ". Pas mal !

On peut y mettre un bémol et considérer que nous n'avons là qu'un effet de surface et que plus profondément la politique reste une affaire de toi ou moi. On rentrera là-dedans une autre fois.

" L'inconscient, c'est la politique ", c'est une définition de l'inconscient qui va très profondément dans l'enseignement de Lacan. Et pour nous

remettre un peu de la surprise qu'en produit l'abrupt, " l'inconscient, c'est la politique " est un développement de la définition initiale de Lacan selon laquelle " l'inconscient, c'est le discours de l'Autre ".

Ce lien à l'Autre intrinsèque à l'inconscient est ce qui anime, depuis son départ, l'enseignement de Lacan. " L'inconscient, c'est la politique ", ça dit la même chose que " l'inconscient, c'est le discours de l'Autre " quand on précise que l'Autre est divisé et qu'il n'existe pas comme Un.

" L'inconscient, c'est la politique " est une formule qui radicalise, qui porte à l'extrême ce que Freud nous découvre dans son analyse du *Witz*, à savoir qu'il s'agit là d'un processus social qui s'achève dans l'Autre, dans celui qui reconnaît le *Witz* comme tel. C'est le titre d'un des chapitres du livre que cette notion de la formation de l'inconscient comme processus social, et la satisfaction, le bonheur que donne le *Witz* tient justement à l'accueil que lui fait une communauté, une société, celle qui rit et qui se trouve ainsi réunifiée pour un instant.

Troisième réflexion : l'inconscient est politique.

L'analyse freudienne du *Witz* justifie Lacan de qualifier l'inconscient comme transindividuel et d'articuler le sujet de l'inconscient à un Autre majuscule. C'est cette analyse qui est à la base de l'intuition directrice de l'enseignement de Lacan sur ce thème. On peut passer de " l'inconscient est transindividuel " à " l'inconscient est politique " dès lors qu'il apparaît que cet Autre est divisé, qu'il n'existe pas comme Un.

Mais de ce fait " l'inconscient c'est la politique " ne dit pas du tout la même chose que " la politique c'est l'inconscient ". " La politique c'est l'inconscient " est une réduction, la formule ramène la politique à la structure de l'inconscient.

Vous noterez d'ailleurs que, quand Lacan, à un moment de son enseignement, formalise ce qu'il appelle le discours du maître, il dit en même temps " c'est le discours de l'inconscient ". Et il emboîte, il ramène et il donne la clé de nombreux textes de Freud.

" L'inconscient c'est la politique " est le contraire d'une réduction. C'est un élargissement, c'est une inflation, c'est une amplification, c'est le transport de l'inconscient hors de la sphère solipsiste, pour le mettre dans ce qu'on appelle la Cité, pour le faire dépendre de " l'Histoire ", entre guillemets, pour le faire dépendre de la discorde du " discours universel " - entre guillemets puisqu'il est discordant - à chaque moment de sa série, pour ne pas dire de son développement.

Quatrièmement, faisons retour un peu sur le terme de départ. Quatrième réflexion : la Cité n'existe pas. La psychanalyse dans la Cité !

Le terme est discutable parce qu'il n'y a plus aujourd'hui la Cité. La Cité est imaginaire. Quand on dit la Cité, on l'entend comme une métaphore pour dire la politique, mais dans la *Wirklichkeit*, dans l'effectivité historique, la politique ne se développe plus sous la forme de la Cité. La Cité est une nostalgie, une rémanence, et elle est aussi imaginaire au sens où on la cherche aujourd'hui pour la trouver dans la télévision.

Étant à Milan, je leur ai cité l'éditorial que j'avais lu du quotidien *La Republica* de la veille, qui était consacré à une critique du Premier ministre de l'Italie, M. Berlusconi. Il y a six chaînes de télévision en Italie, il en possède à titre personnel trois, et il oriente les trois autres à titre de président du Conseil. Cela fait un petit problème. Donc, dans cet article, on voyait en même temps la télévision qualifiée d'agora, et même de moderne agora, évidemment pour souligner à quel point notre agora moderne est éclopée. L'agora antique aurait eu pour premier soin d'ostraciser M. Berlusconi, obéissant au principe qu'un citoyen trop puissant, et même impeccable, doit être envoyé en exil pendant dix ans, histoire de lui apprendre à vivre. Et en même temps le journaliste faisait de la télévision le lieu où s'élabore et se diffuse un consensus. Cela ne peut que souligner que l'agora à l'époque du marché n'a

plus rien à voir avec l'agora antique et que, lorsqu'on évoque la Cité, c'est simplement comme un lieu imaginaire de l'ordre politique comme homogénéité sociale.

Bien entendu, l'instauration de cette homogénéité supposait l'exclusion de ceux à qui était refusé le privilège démocratique. La démocratie a toujours été le privilège de quelques-uns, le privilège d'une classe par rapport à des exclus.

Aujourd'hui, non seulement la Cité homogène n'existe plus, mais si nous ne voulons pas être simplement des songes creux, il faut bien prendre en compte ce que nous savons, à savoir que l'État-nation lui-même est ébranlé, est mis en question, se révèle poreux, qu'il s'affaiblit, que certains vont jusqu'à prophétiser sa disparition. D'autres au contraire essaient de le revitaliser, mais au-delà même de la Cité, c'est maintenant l'État-nation qui est en question. Et, plutôt que de parler des psychanalystes dans la Cité, il faudrait poser, traiter la question des psychanalystes dans la globalisation. Je pourrais y mettre des guillemets avant d'accueillir ce concept, mais il est certainement plus opératoire, même approximatif, que celui de Cité.

Étant en Italie, je leur ai lu un passage d'un auteur allemand qu'ils aiment beaucoup, Hans Magnus Enzensberger, un passage sur lequel je suis tombé en arrivant, en italien, qui est très amusant. Il fait une description carnavalesque de ce qu'on trouve dorénavant de personnages surprenants dans les campagnes de Basse-Bavière et qui, en effet, laisse le péquenot ébahi devant ce chaos, ces nouvelles identités. C'est un carnaval poétique qui est présenté. Évidemment, c'est poétique, c'est un peu anticipatoire. Cette assemblée n'est pas carnavalesque, elle a un grade d'homogénéité assez profond. Comme vision poétique, on voit en tout cas qu'on est très déportés de l'espace homogène de la Cité et que ce qu'on appelle la globalisation, c'est aussi ce que nous entrevoyons d'un espace social où plus rien ne serait à sa place d'avant. Ce qu'on a déjà aperçu en parlant de la décadence des hiérarchies en opposant l'Ancien et le Nouveau Monde, mais c'est plus radical quand c'est la notion de place elle-même qui est soustraite, ce qu'on appelle gentiment la perte des repères.

Il n'est pas difficile de comprendre que, quand plus rien n'est à sa place, la catégorie du manque, cette catégorie elle-même tend à devenir obsolète. C'est par l'exemple de la bibliothèque bien rangée où un livre manque à sa place que Lacan a pu faire comprendre la notion du manque symbolique. Et si ce que nous appelions la globalisation, c'était justement cet espace où la catégorie du manque tend à devenir obsolète.

Ah ! Là il nous faut une nouvelle réflexion. Je vais appeler Freud et la reine Victoria, je vais recycler une boutade de Lacan à son séminaire. Il avait lu un jour, par hasard, le livre de Lytton Strachey sur la reine Victoria et son époux Albert, et il lui vint de faire rire son séminaire en disant que, sans la reine Victoria, il n'y aurait pas eu Freud, que la reine Victoria était en quelque sorte la cause historique de Freud. C'est une boutade mais à prendre au sérieux, et qui esquissait le lien de la psychanalyse elle-même, de sa naissance, à la société disciplinaire, à une exaspération de la société disciplinaire, une société qui portait des interdits puissants, en particulier sur l'expression de la sexualité, une censure sur le dire concernant la sexualité. Bien entendu, c'est à moduler puisque les formes transgressives ont toujours existé simultanément, mais justement elles ont existé comme transgressives, c'est-à-dire que les interdits restaient en place.

Il suffit, a contrario, de penser à la banalisation de l'expression et du spectacle sexuels, depuis le film pornographique jusqu'au livre de Mme Catherine Millet, pour saisir que nous sommes dans un autre régime de la sexualité. Ce n'est plus la reine Victoria, c'est la reine Catherine, si je puis dire.

Or, ce n'est pas la première fois que je souligne que tout l'appareil

conceptuel de Freud reste marqué par l'époque disciplinaire : la fonction de l'interdit, la fonction de la censure, la fonction du refoulement, de la répression. C'est même cette marque disciplinaire dans la psychanalyse qui a permis la jonction de la psychanalyse et du marxisme, que ce soit sous les espèces du freudomarxisme ou celle de la contestation style 1968.

Il faut constater que la renaissance lacanienne de la psychanalyse dans les années 60 et 70, est contemporaine du moment que décrit un auteur qui est beaucoup discuté actuellement en Italie. C'est pourquoi, à peine arrivé, j'ai pris le livre en italien - il est moins lu ici -, en italien ça s'appelle *Impero*, d'Antonio Negri qui rentre tous les soirs à la prison, parce qu'il a été un peu trop convaincant à l'époque où naissaient les Brigades rouges. Il en serait l'inspirateur. Il a aussi enseigné à Paris VIII, je crois. Antonio Negri qui essaye en effet de donner dans cet ouvrage une sorte de doctrine à l'extrême gauche internationale, éperdue pour comprendre l'époque.

Il note ceci, page 333 de l'édition française que je suis allé prendre ensuite : « Dans la période de crise des années 60 et 70, l'expansion de la protection sociale et l'universalisation de la discipline, à la fois dans les pays dominants et dans les pays subordonnés, ont créé une nouvelle marge de liberté pour la multitude laborieuse. Autrement dit, les travailleurs ont utilisé l'ère disciplinaire afin d'étendre les pouvoirs sociaux du travail, d'accroître la valeur de la manœuvre, etc. »

Il souligne ce que le concept même de libération, les luttes de libération, la résistance à la domination, devaient aux formes disciplinaires de la domination. Et donc, ce qu'il essaye de penser dans cet ouvrage, c'est que nous serions après la société disciplinaire. Ce qu'il appelle « *impero* », empire, ce serait un régime nouveau qui ne procède plus par la discipline, c'est-à-dire qui ne procède plus par l'interdit et par la répression, et qui, on peut en conclure, du même fait rend problématique la transgression, l'idée même de révolution et de libération.

Évidemment, à de nombreux traits, la filiation de son inspiration se laisse reconnaître. C'est Deleuze et Guattari. Il recycle *L'anti-Œdipe,* qui a trente ans. Mais l'anti-Œdipe lui-même, ne l'oublions pas, est une lecture de Lacan. Nous pouvons donc y retrouver notre bien, si je puis dire.

C'est ça l'aperçu. Lacan a pensé la psychanalyse à l'époque disciplinaire, mais aussi il a anticipé la psychanalyse à l'époque impériale. C'est ce à quoi nous avons essayé de redonner une actualité avec « L'Autre qui n'existe pas ».

De la même façon qu'une réflexion est à faire sur Freud et la reine Victoria, sixièmement, essayons une réflexion sur « Lacan et la reine jouissance », par exemple.

On peut dire que le rôle historique de Lacan a été d'actualiser Freud, mais ainsi de préparer la psychanalyse à l'époque de la globalisation, au nouvel ordre que M. Negri et M. Hardt - ils sont deux - appellent *Impero*.

À prendre les choses ainsi, on voit se distinguer trois moments, trois phases où s'est accompli le rôle historique de Lacan.

La première phase est celle de la formalisation de la psychanalyse à l'époque disciplinaire. D'abord, par la formalisation du concept de l'inconscient à partir de l'algorithme du signe, par la formalisation unifiante de l'Œdipe, de la castration et du refoulement par les concepts de Nom-du-Père et de métaphore, et la formalisation de la libido par les concepts de désir et de métonymie. C'est ça qui a été le Lacan classique, le noyau dur du lacanisme. C'est Freud formalisé.

Et puis, nous avons une seconde phase que l'on peut peut-être aujourd'hui classer comme de transition, où s'accomplit en effet une subversion de Freud par Lacan. D'abord une subversion de la fonction disciplinaire centrale, celle de Nom-du-Père, qui est d'une part pluralisée par Lacan - il parle des Noms-du-Père au

pluriel - et qui est aussi déplacée quand il attribue l'opération du refoulement non pas à l'interdit paternel mais au fait du langage comme tel. Et encore, la subversion du concept du désir lié à l'interdit, et il déplace le concept du désir par celui de jouissance, et, bien plus que sur le manque, il met l'accent sur ce qui comble le manque. C'est ainsi qu'il dessine ce qu'il a lui-même conçu comme son apport de la fonction de l'objet petit *a*, qui reste bien sûr attachée - c'est pour ça que je dis que l'époque est de transition - au thème du manque, mais ce qui est prévalent, c'est ce qui vient combler ce manque.

Et, la troisième phase du travail de Lacan, ce que nous appelons son dernier enseignement - nous l'appelions son dernier enseignement parce que nous n'arrivions pas à lui donner tout à fait sa place -, où le terme essentiel est celui de la jouissance en tant qu'elle n'a pas de contraire.

Quels étaient ces contraires, avec quoi la jouissance était jusqu'alors en tension, avec le signifiant, refoulant, mortifère ? Eh bien, dans la troisième phase de la réflexion de Lacan, le signifiant devient au contraire un opérateur de jouissance.

Et à quoi avons-nous appris à opposer le terme de jouissance ? À celui de plaisir.

Eh bien précisément, dans la troisième phase de l'enseignement de Lacan, l'opposition plaisir/jouissance décline, tend à se dissoudre, non pas qu'elle n'ait pas une validité, que toute validité lui soit soustraite, mais le plaisir devient un certain régime de la jouissance.

La troisième phase de l'enseignement de Lacan, c'est de penser au niveau de la pulsion qui, à la différence du désir, n'est pas intrinsèquement articulée à une défense. C'est le niveau que Lacan a épinglé de cette proposition, que je crois avoir décryptée pour vous, “ le sujet est heureux ”, il l'est toujours au niveau de la pulsion. Le concept de pulsion, c'est le concept d'une fonction qui se satisfait toujours. La seule question est que la pulsion se satisfasse. Elle se satisfait directement, indirectement, de façon économique, douloureuse, plaisante, etc., mais axiomatiquement elle se satisfait toujours.

C'est précisément ce qui correspond en effet à une sortie de l'époque disciplinaire organisée à partir de l'interdit et de la transgression. C'est que désormais, tout est affaire d'arrangement. Il n'y a plus de dehors. On ne rêve plus du dehors. L'époque est occupée par ça. On évoque la pensée unique Il n'y a pas de pensée unique. Ou la globalisation. Beaucoup de zones échappent à la globalisation. Mais ce qui est là mis en valeur, posé, c'est le sentiment au moins, la représentation qu'il n'y a plus de dehors, et correspond, dans cette phase de l'enseignement de Lacan, à ce qu'il n'y a plus que des affaires d'arrangement, de parcours et de régime de la jouissance.

C'est ce que Lacan a essayé de traduire dans le nœud borroméen, qui est déjà d'une façon évidente un effort pour sortir du binarisme de la structure d'opposition, et donc de l'organisation disciplinaire qui suppose ce clivage.

Je voudrais revenir sur cette notion de société disciplinaire. Cela procède de Michel Foucault et cela a été dégagé, souligné par Deleuze, l'opposition entre la société disciplinaire et la société de contrôle. Cela veut indiquer deux régimes de la maîtrise. Ce qu'il appelle société disciplinaire, c'est l'époque où, si je peux le dire ainsi, il y a une extériorité entre les dispositifs et les appareils de répression, de formation, et les sujets, les assujettis.

Est donc en évidence et saillante la domination comme telle, l'endoctrination, et permet en même temps une opposition frontale à cette domination, à cette oppression, permet de cerner l'oppression et les figures des oppresseurs. Et donc, la résistance peut s'appuyer sur les formes de la coercition.

Ces appareils, c'est ce que, quand Foucault faisait l'historien, il a parcouru : la prison, l'usine, l'asile,

l'hôpital, l'école, l'université. C'est ce qu'il a épinglé de la formule " surveiller et punir " et qui suppose justement une extériorité de l'œil et la sanction, et une délimitation claire entre l'*in* et l'*out*. Il l'a surtout mis en valeur pour l'Ancien régime. Negri pose que cela s'étend à toute la première phase de l'accumulation capitaliste.

Cela prend son intérêt à distinguer de ce que, en effet, il y a déjà vingt ans, trente ans, on sentait se modifier de ces appareils, à savoir que la maîtrise avait cessé d'être évidemment extérieure au champ social et qu'elle s'y trouvait en quelque sorte immanente. Que les fameux mécanismes de domination que pouvaient analyser les marxistes étaient intériorisés, et que la société de communication ou la société d'information à la fois diffusait, si on pouvait encore parler de domination, d'une façon en quelque sorte invisible ou fuyante, qui n'était plus rassemblée dans des figures éminemment repoussantes, isolées.

D'où l'idée que c'est avant tout désormais par des réseaux souples, modulables, fluctuants, que circule une maîtrise qui n'est plus extérieure - au point que Negri utilise la formule de " l'aliénation autonome " pour dire à quel point l'idée d'autonomie est elle-même rongée - oui, dans une maîtrise qui n'est plus externe, qu'on a du mal à dire interne en même temps, mais pourquoi ne pas utiliser notre terme et dire qu'il s'agit d'une maîtrise extime.

Septième réflexion. J'en ai un peu plus mais je ne crois pas que j'irai au bout cette fois-ci, pas plus qu'à Milan d'ailleurs. septièmement, la cure analytique, puisque c'est notre affaire.

Je vous rassure tout de suite sur l'ouvrage de Negri. Ce n'est pas le nouveau *Capital.* Cela m'a fait plutôt l'effet d'un grand poème. C'est quelqu'un qui a étudié Spinoza, qui est spinoziste, donc il décrit d'une façon pathétique un monde en quelque sorte sans opérateur, une globalisation qui s'écoule, qui se multiplie, un empire qui n'est plus impérialisme, de personne, et qui est partout, nulle part, et en même temps sans frontières, sans extérieur. Il s'expose bien sûr à des protestations d'économistes qui disent : " Mais pas du tout, ce qui met tout ça en place c'est le Fonds monétaire international, ce n'est pas du tout anonyme, etc. " C'est évidemment aussi à discuter, à prendre en considération. C'est très répétitif, c'est un vocabulaire économiste sans aucune donnée saisissable. C'est plutôt un chant. C'est plutôt le Dante de la globalisation, quelque chose comme ça. Je ne le prends pas tout à fait au sérieux, mais sinon comme poète, c'est-à-dire très au sérieux.

D'où, septième réflexion : la cure analytique à l'époque de la globalisation.

Les trois temps que j'ai distingués dans cet enseignement de Lacan bien sûr se retrouvent dans la pratique et dans la direction de la cure.

Premier temps : la cure analytique était conçue comme un traitement et il s'agissait de le différencier d'un traitement médical. La cure était ordonnée à un idéal de maturité et à une norme de la personnalité, et même Lacan devait parler d'achèvement de la personnalité ou de réalisation effective de l'Œdipe et de la castration. Et même quand il parle de désidentification phallique, bien entendu qu'il y a un idéal et une norme qui opèrent. C'est pourquoi d'ailleurs ce moment de la pratique et de l'enseignement de Lacan est occupé par un débat avec l'idéal et la norme, pour dire : il ne s'agit pas d'un idéal, il ne s'agit pas d'une norme. Mais nous savons précisément que, quand il faut souligner à ce point qu'il ne s'agit ni de médecine, ni de norme et ni d'idéal, c'est bien parce que la question est pressante. Et je prétends que, tant que Lacan a été dans cette phase de son enseignement, et même jusqu'à parler de désidentification phallique, cela a été très clairement ordonné à un idéal et à une norme, se contestant elle-même, se refusant comme norme mais occupé par l'insistance de la norme et de l'idéal.

À ce moment-là, on saisit qu'il y a eu en effet une deuxième phase, une deuxième phase de la pratique et de la

direction de la cure, marquée par la démédicalisation accomplie de la cure. Je ne fais pas un partage chronologique, précis, mais c'est le moment où la cure a pu être conçue comme expérience et non plus comme traitement. Et le mot d'expérience a toute son importance. Cela veut dire : c'est le lieu où il se passe quelque chose pour vous.

Je suis allé jusqu'à comparer ça avec la doctrine actuelle concernant l'édification des magasins. Je n'ai pas d'exemple à donner à Paris, d'abord parce que je ne sors pas beaucoup, mais on sait que ça commence à s'ouvrir à New York, à Los Angeles, à Beverley Hills, peut-être à Hong-Kong, etc. Les nouveaux magasins. Et qui doivent répondre à ce qu'on appelle l'expérientialisation, c'est-à-dire la transformation du shopping en expérience. Le slogan c'est : transformer le shopping en expérience unique et irremplaçable.

Et donc,les magasins doivent devenir des lieux de vie où il devient possible de vivre des expériences diverses. C'est raisonnable parce que sans ça vous allez vous servir d'Internet, mais il faut qu'acheter votre bouteille d'Évian, acheter vos fringues, soit complètement différent de le faire par catalogue ou de vous déplacer et d'expérientialiser, si je puis dire,

D'une certaine façon, Lacan a, ien avant tout le monde,expérientialisé la cure analytique. Et simultanément, il a mis l'accent sur l'activité du patient, l'analysant, et sur la production d'un nouveau sujet - vous deviendrez autre - ,et ça s'est cristallisé dans sa notion de la passe, la passe qui est la fin de l'analyse, oujours pensée sur le mode transgressif. La traversée du fantasme, c'est bien un passage au-delà d'une limite, et c'est pourquoi je l'inscris dans ce que j'appelais la phase de transition.

Troisième phase, qui est là propre au régime de la globalisation, et c'est ça qui pointe à la fin des *Autres écrits* Cela ne nie pas la passe, mais la resitue comme un récit réussi qui satisfait un auditoire, en tant que procédure.

D'ailleurs, on sait bien que, dans le Champ freudien, les produits de la passe, les Analystes de l'École, ont été pris dans un processus de spectacularisation. En effet, on a invité les Analystes de l'École à se présenter, c'est-à-dire que l'on a présenté les produits de l'analyse devant les plus larges publics qu'on pouvait réunir à l'échelle internationale. On nous l'a reproché. Ceux qui nous l'ont reproché, c'est ceux qui voudraient revenir à l'époque disciplinaire, mais nous, justement par notre ouverture, notre sensibilité au temps, nous avons été en effet capturés nous-mêmes par la spectacularisation de la procédure de la passe.

Et là, si l'on suit les indications éparses de Lacan qui ne démentent pas les constructions antérieures - tout est compatible, c'est comme en Italie, à un certain niveau vous avez le temple païen, après vous avez Mitra, et à la fin vous avez l'Église, c'est au même endroit, et Freud d'ailleurs prend cet exemple à propos de l'inconscient, donc, il ne faut pas penser qu'on jette aux oubliettes le moment antérieur -, si l'on suit les indications de Lacan, la fin de l'analyse se trouve, dans cette troisième phase, dépouillée du pathos de l'au-delà, de la transcendance, du franchissement. Et l'accent est mis au contraire, plus modestement, sur les changements de régime de la jouissance qu'il est possible d'obtenir grâce à l'action de la psychanalyse. Mais c'est dépouillé, en effet, c'est tronqué de l'absolu. Parce qu'il s'agit avant tout de la fin de l'analyse au niveau de la pulsion en tant que la satisfaction pulsionnelle n'a pas de contraire. Et donc là, la référence, ça n'est pas le franchissement, c'est le passage d'un régime de fonctionnement à un autre.

C'est dans ce cadre que s'inscrit le fameux “ il n'y a pas de rapport sexuel ”, parce que cette formule signe l'effacement définitif de la norme qui gouvernait secrètement jusqu'alors la psychanalyse, qui était la norme précisément du rapport sexuel. On ne sort de ce qui retenait la psychanalyse

dans l'époque disciplinaire qu'avec la formule " il n'y a pas de rapport sexuel ". Et il faut compléter " il n'y a que la jouissance ".

C'est ce qui se passe à l'époque de la globalisation dans laquelle nous sommes déjà depuis longtemps entrés. C'est-à-dire s'est ouvert à ce niveau l'espace de l'invention, de l'invention sexuelle, de la créativité hors norme, et qui rend aujourd'hui inaudibles les thèmes de la maturation et de l'achèvement.

C'est évidemment congruent avec l'inclusion de la jouissance dans les droits de l'homme, dans le droit comme tel, c'est congruent avec la juridification de la jouissance. Et cela va de pair avec la promotion du symptôme, parce que du symptôme sous le nom que lui a donné Lacan de *sinthome*, le nom nouveau, pour indiquer qu'il s'agit d'un symptôme qui n'a pas de contraire. Le symptôme classique, il avait un contraire, c'était la guérison.

Ce que Lacan appelle sinthome, c'est le symptôme lorsqu'il n'a plus de contraire, lorsque le sujet est comme tel condamné à ce symptôme, ou, pour éviter ce vocabulaire théologique et disciplinaire de la condamnation, il faut dire que le symptôme apparaît comme le régime propre à la jouissance, que la jouissance est nécessairement éprouvée comme symptôme par le sujet, ou plutôt par l'être vivant qui parle.

Il y a encore un certain nombre de réflexions qui sont à venir. La huitième, c'est ce que cette époque comporte de ravalement de la psychanalyse.

Huitième réflexion : ravalement de la psychanalyse.

Il faut quand même le dire que les opérateurs aujourd'hui éprouvent leur acte sous les espèces de la menace de ravalement. De la même façon que la psychanalyse, qu'elle soit de l'IPA, jungienne ou lacanienne, néolacanienne, s'éprouve assiégée par la psychothérapie. C'est vraiment le petit bout de la lorgnette.

Ce que j'inscris dans ma réflexion, qui n'est pas la dernière - c'est plus gai après - comme ravalement de la psychanalyse, c'est faire voir dans quoi ça va être classé. Si on se réfère à un économiste spécialement astucieux, américain, là-dessus, il classe les psychanalystes et les psychologues dans la grande catégorie des *attention givers*, ceux qui donnent de l'attention. C'est une denrée très précieuse dans l'état de l'anonymat de masse et de la pression des mass médias. On cherche quelqu'un qui fait attention à vous - les psychologues, psychanalystes, les baby-sitters, les majordomes, les professeurs de gymnastique privés, etc. Il construit cette catégorie et il montre que c'est une des deux catégories en croissance dans l'économie. Mais cela va évidemment de pair avec une certaine déqualification. Cela accomplit un certain ravalement de la position de l'analyste.

C'est l'heure. Je poursuivrai donc ces réflexions milanaises la semaine prochaine, en dialogue avec Éric Laurent.

Fin du Cours XVII de Jacques-Alain Miller du 15 mai 2002.

Orientation lacanienne III, 4

Jacques-Alain Miller

Dix-huitième séance du Cours

(mercredi 22 mai 2002)

XVIII

Nous consacrerons cette réunion à l'inconscient politique sur lequel le mouvement de l'histoire nous a fait trébucher, interrompant l'étude laborieuse que nous avions entreprise du contre-transfert. Je poursuivrai mes réflexions, celles dont je vous ai fait part la dernière fois, et Éric Laurent, entre la semaine dernière et aujourd'hui, a lui-même entrepris des réflexions sur l'inconscient politique et son interprétation aujourd'hui.

La formule « l'inconscient est politique » que j'ai sortie la dernière fois a fait pavé dans la mare — c'est-à-dire qu'elle propage des ondes aussi bien dans la pratique que dans la théorie, encore que « théorie » soit ici un grand mot auquel je mets des guillemets.

La théorie, quand on essaye de la produire — la théorie au présent —, n'est rien de plus, au moins dans la psychanalyse, qu'une voie de traverse, une voie que l'on fraye pour tenter de rattraper ce qui a déjà eu lieu et qui avance tout seul. Théorie et pratique en psychanalyse ne sont pas symétriques ou parallèles. Il y a en psychanalyse, il faut bien le constater, un retard de la théorie qui n'est pas contingent, qui n'est pas accidentel, mais qui est sans doute de structure, au moins en ce qui concerne l'élaboration. Et cette élaboration est certes en tension avec le savoir même qu'il s'agit d'élaborer, un savoir dont il serait beau qu'il exprimât la réalité s'effectuant selon un ordre nécessaire, conformément à la proposition 7 du livre II de *L'Éthique* de Spinoza : *Ordo et conexio idearum* — l'ordre et la connexion des idées — *idem est* — sont, est le même, puisque *ordo* et *conexio* sont là réunis — *ac ordo et conexio rerum* — le même que l'ordre et la connexion des choses.

C'est une proposition essentielle, un idéal, à vrai dire, l'idéal même qui anime le structuralisme de Lacan, à condition de remplacer dans cette formule l'ordre et la connexion des signifiants, de faire que l'ordre et la connexion des signifiants remplacent l'ordre et la connexion des idées.

C'est ce que Lacan désignait comme la combinatoire pure et simple du signifiant. Cette combinatoire était supposée définir des rapports de nécessité se rencontrant, les mêmes, dans la réalité.

Voilà la conception du savoir à laquelle nous mesurons nos efforts, puisque c'est la conception d'un savoir qui n'est pas une représentation de la réalité, mais que l'on veut identique au principe même du développement effectif de la réalité, identique au principe de sa production, de sa *Wirklichkeit*.

Dans cette conception, la structure n'est ni une description ordonnée de la réalité, ni un modèle théorique élaboré à distance de l'expérience. Voyez là-dessus le texte classique, pour nous, que constitue la critique de Lagache par Lacan dans les *Écrits*, page 649.

Lacan prétend surmonter la différence, l'opposition, la contradiction qu'il appelle l'antinomie de ces deux conceptions de la structure comme description et comme modèle, en introduisant un mode tiers de la structure selon lequel la structure se produit dans la réalité même et y détermine des effets. Chez Lacan, ces effets sont des effets de vérité, des effets de jouissance, des effets de sujet, et la vérité elle-même est un effet, la jouissance aussi, et également le sujet.

C'est dans cette direction qu'il faut entendre la proposition de Lacan qui est dans cette page, selon laquelle la structure opère dans l'expérience comme — il m'est déjà arrivé de citer cette formule qui vaut spécialement à la date où Lacan l'a émise pour le

fantasme — la structure opère dans l'expérience “ comme la machine originale qui met en scène le sujet ”.

Expliquons ces termes.

Machine, c'est un mot qui désigne une articulation signifiante, combinatoire et déterministique, dont les variations sont strictement conditionnées. Quelques années plus tard, Lacan en donnera un exemple de référence dans son cycle des quatre discours.

La mise en scène du sujet, cela suppose en effet que la machine combinatoire est dans les coulisses, qu'elle ne se donne pas à voir, qu'elle est cachée, ce qui fait croire qu'elle est à distance. Être cachée veut dire qu'elle échappe à toute phénoménologie descriptive, qu'il ne suffit pas de laisser être, de laisser être ce qui est, pour y accéder. L'expression de mise en scène du sujet comporte une ambiguïté qui répercute la division même du sujet. C'est-à-dire que le sujet est mis en scène, il est acteur, il n'est pas le metteur en scène, et en même temps il est spectateur, la réalité est pour lui mise en scène par la structure.

Qu'est-ce qu'ajoute à cette articulation de qualifier cette machine d'originale ? Sans doute Lacan entend par là qu'elle ne dérive de rien d'antérieur, mais au sens proprement génétique, qu'il critique dans cette page, et non pas au sens combinatoire. Et aussi bien originale veut dire unique. Cette machine est propre à chaque sujet, est à reconstituer dans l'expérience analytique pour chaque sujet. Mais il serait sans doute abusif de limiter la validité ou l'inspiration de cette proposition à l'expérience analytique stricto sensu, parce que sujet n'est pas l'individu. Lacan, par exemple, parle aussi bien du sujet de la science et on peut très bien considérer que le malaise, le malaise analysé par Freud, vise le sujet de la civilisation.

C'est à cela que nous avons affaire quand nous sommes alertés comme nous l'avons été récemment. Nous apercevons que nous avons affaire à la machine originale qui met en scène le sujet de la civilisation dans le moment actuel, et que ceci est aussi bien conditionnant pour l'expérience analytique.

Voilà ce qui se dessine d'une ambition toujours reprise, esquissée, de recomposer cette machine originale, celle-ci, à partir de ce qui nous est donné de ses effets.

Il faut que je précise un point de ce que j'ai évoqué la dernière fois quand je vous ai cité un propos de Lacan à partir d'une citation qui en était faite : “ Je ne dis même pas “la politique, c'est l'inconscient”, mais tout simplement “l'inconscient, c'est la politique”. ” J'avais indiqué que ce propos était extrait de “ La logique du fantasme ” et je l'avais cité sans me reporter à la sténographie. Ce que j'ai fait depuis lors. Je voudrais donc ajouter ici, avant de poursuivre, quelques considérations sur ce point. D'abord, parce qu'on rencontre dans la sténographie la formule “ l'inconscience, c'est la politique ”. Mais je suis partisan de corriger cette sténographie et de comprendre, en effet, “ l'inconscient, c'est la politique ”.

Le passage qui était cité, que j'avais repris, s'inscrit dans une phrase que je voudrais vous rapporter plus complètement. Voilà ce que disait Lacan : “ Si Freud a écrit quelque part “l'anatomie, c'est le destin”, il y a peut-être un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira : je ne dis même pas, etc. ”

Ce complément fait apparaître que la matrice du propos de Lacan est bien une formule de Freud, et que Lacan oppose ce que Freud a dit, et que l'on peut citer, ce qu'il a dit lui-même en écho à l'empereur Napoléon, il oppose ce que Freud a dit et ce que Freud nous a découvert, c'est-à-dire ce que Freud a vraiment dit.

Ce que Freud a vraiment dit n'est pas ce que Freud a dit. C'est bien l'inspiration de tout l'enseignement de Lacan qui est là concentrée. Ce que Freud a vraiment dit n'est pas que l'anatomie est le destin. Ce n'est pas le corps anatomique auquel Freud renvoie pour essayer d'expliquer la différence

subjective de la sexuation. D'ailleurs, l'anatomie ne détermine même pas l'hystérie, puisque, comme Lacan le relève dans *Télévision*, la conversion hystérique n'obéit pas au partage anatomique.

A côté du corps anatomique, on pourrait mettre en question le corps vivant, l'en distinguer. Le corps vivant en tant qu'il parle et que la parole conditionne sa jouissance, de ce corps, on pourrait peut-être dire qu'il fait le destin. Mais dans ce passage de son Séminaire, Lacan opère un déplacement de " l'anatomie, c'est le destin " à " l'inconscient, c'est la politique ". Et il l'explique par ceci que " Ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose, est à motiver de la logique que nous essayons d'articuler " — et en ce temps-là, c'était la logique du fantasme.

" L'inconscient, c'est la politique " tient à ce qui lie et oppose " les hommes ", entre guillemets, entre eux, c'est-à-dire l'inconscient tient au lien social. Et c'est la conception que mettra en œuvre, mettra en mathème, le cycle des discours, quelques années plus tard dans l'enseignement de Lacan. L'inconscient tient au lien social — introduisons cette glose — justement parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Et on pourrait aller jusqu'à dire que là où il y a du rapport sexuel, là où le lien sexuel est programmé, eh bien il n'y a pas société.

Bien sûr, on s'est enchanté de rêver à la société des abeilles, à la société des fourmis. Maeterlinck, quand il ne faisait pas rêver de Pelléas et Mélisande, nous enchantait, dans notre enfance, à nous décrire ces sociétés qui nous délivraient une utopie de société, justement parce que c'étaient, parce que ce sont — ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont c'est la même chose justement — des sociétés sans politique. Ce sont les sociétés sans politique qui nous ont fourni en utopies.

On pourrait dire que les théocraties ont essayé de réaliser une société sans politique ou encore que le structuralisme ethnologique nous a présenté des sociétés munies de structures élémentaires de la parenté et apolitiques pour cette raison, ce qui par la suite a été contesté.

Aujourd'hui, il n'apparaît pas abusif de poser qu'il n'y a pas de société sans politique et que, corrélativement, l'inconscient est politique. Et c'est ce que Lacan élaborait dans ces années-là. Après avoir montré que l'inconscient se produit dans le rapport du sujet à l'Autre, il passait à démontrer qu'il se produit dans le rapport à l'Autre sexe, rencontrant, sur ce chemin-là précisément, l'absence de rapport sexuel et l'interposition de l'objet petit *a*.

Ce propos de Lacan — pour être un peu plus complet — s'inscrit dans son Séminaire au cours d'une réflexion sur la formule " être rejeté ", " être refusé ", à partir des considérations sur le masochisme qu'il emprunte à l'ouvrage de Bergler *La névrose de base*.

Bergler introduit ce statut du sujet, " l'être refusé ", à propos du stade oral et il situe le " être refusé " — être refusé qui serait le principe du comportement, de l'attitude de certains sujets —, il fonde cet " être refusé " sur un " être refusé par la mère " et ce serait le désir masochiste que le sujet se créerait — se créerait au niveau de la pulsion orale — et qui lui permettrait de s'apitoyer sur cette injustice et d'en jouir. Il fomenterait lui-même son " être refusé " pour s'apitoyer sur cette injustice et en jouir. " Être refusé ", ce qui ferait le motif de la plainte du sujet trouverait son motif dans le désir de se sauver de l'engloutissement par le partenaire maternel.

C'est ça qui avait retenu à l'époque l'attention de Lacan, ce jouir de l'injustice où Lacan décèle aussi bien une hostilité de Bergler à l'endroit de ses patients qu'il stigmatise comme collectionnant les injustices pour s'en plaindre, ce qui dans la phénoménologie n'est pas absurde, n'est pas indifférent.

Lacan, dans le mouvement même de produire la formule que "l'inconscient, c'est la politique ", fait à Bergler une objection fondamentale et qui situe assez bien la position politique de Lacan. C'est celle-là même qu'il a

soutenue et animée dans son enseignement, à savoir : mais pourquoi donc faudrait-il être admis plutôt qu'être rejeté ? Pourquoi faudrait-il faire ce qu'il faut pour être admis ? Et est-ce que par hasard, la table où l'on aurait à vouloir être admis serait-elle toujours bienfaisante ? C'est le Banquet. Ce qui est derrière, c'est l'image, la métaphore du Banquet et de ceux qui ne sont pas admis à son festin.

Cela situe assez bien la question que Lacan pose, au moment où il s'agit de clinique, de pulsion orale, cela situe bien la position de subversion qui était celle de Lacan et qui, il faut reconnaître, reste d'actualité. À l'époque, l'actualité c'était celle qui se déployait dans ce qu'il appelle un certain petit district de l'Asie du sud-ouest, la guerre du Viêt-Nam. Lacan situait l'enjeu de cette façon — qui résonne et peut résonner encore aujourd'hui où l'Asie sans doute s'est petit à petit régularisée, mais où une autre zone de la planète, pas encore ! — : “ Il s'agit de les convaincre qu'ils ont bien tort de ne pas vouloir être admis aux bienfaits du capitalisme ”. On est devant ça à l'époque qu'ils préfèrent en être rejetés. C'est à ce propos que Lacan invite à s'interroger sur certaines significations — spécialement sur la signification “ être rejeté ” —, et c'est dans la foulée qu'il amène, sans le développer, son “ inconscient, c'est la politique ”.

Ce qu'il ajoute, dans sa brièveté, tout de même susceptible de faire quelques échos pour nous, que l'on est rejeté que si l'on s'offre. Cela le conduit à rappeler comme clé de la position névrotique le rapport étroit du sujet à la demande de l'Autre. Par rapport à cette demande, on doit supposer, il est préférable pour l'analyste, sans doute, de supposer qu'il y a pour le névrosé, dit-il, “ nécessité et peut-être bienfait à être rejeté ”. Plus tard, peut-être Lacan aurait dit jouissance à être rejeté.

Cela comporte une indication clinique tout à fait précise, à savoir qu'il faut y regarder à deux fois avant d'avoir pour ambition de forcer un sujet à ne pas être rejeté, avant de considérer qu'être admis au banquet des autres est ce qui peut lui advenir de mieux. Lacan indique que procéder ainsi, avoir le préjugé qu'il vaut mieux être admis à ce que, vous, vous considérez comme des bienfaits, régler l'opération analytique là-dessus, peut donner à l'analyste une fonction persécutive. C'est mettre le holà sur ce qui serait donner cette valeur de forçage à ce que l'analyste croirait être le principe de réalité, plutôt que de considérer comme tel, comme valable, le désir d'être rejeté, c'est-à-dire de ne pas se soumettre à la demande de l'Autre.

Cela est aussi indicatif pour le moment actuel de la civilisation où ce n'est pas le désir de l'Autre qui est si présent sinon l'insistance de sa demande, de sa demande politique sous les aspects de la démocratie et du marché considérés comme des valeurs auxquelles votre bien est attaché, de telle sorte que devient incompréhensible, voire monstrueux, ce qui se présente en effet comme une préférence, la préférence pour être rejeté de l'ordre de ces bienfaits. Cela indique en tout cas ici une position de réserve pour l'analyste eu égard à ces signifiants-maîtres de la demande proprement politique de l'Autre.

Voilà ce que je voulais ajouter, moduler de ce que j'avais attaché la dernière fois au propos de Lacan en me fiant à la citation que j'avais pêchée chez un auteur.

J'en étais à ma huitième réflexion sur le ravalement de la psychanalyse et j'avais annoncé la ressource que je pourrais trouver dans l'ouvrage de Robert Reich, économiste politique, et dans son livre *The Futur of Success*, qui s'inscrit dans la lignée des essayistes qui ont mis l'accent sur le narcissisme social à l'époque de la globalisation et dont le premier, dans les années 80, a été Christopher Lasch et sa *Culture du narcissisme*.

Son idée est que l'anonymat de masse entre en contradiction avec le désir de célébrité induit par l'objet mass média, d'où la grande question de comment attirer l'attention. Ce “ comment attirer l'attention ? ”, on l'a trouvé, c'est une interrogation qui est

présente dans les motivations que l'on a pu connaître du récent tueur de Nanterre. Il trouvait dans son acte l'occasion de réaliser le propos de Warhol " être célèbre pendant un quart d'heure ", obtenir au moins une fois d'avoir son nom à la télévision et dans les journaux.

L'idée de Robert Reich est qu'il y a une économie de l'attention, une demande d'attention et une offre d'attention, donc un marché de l'attention artificielle, et c'est dans ce registre qu'il inscrit la psychanalyse, y compris ce qu'il signale de sa diffusion croissante aux Etats-Unis, parce que, vraisemblablement, du point où il est, il n'a pas à faire la différence entre la psychanalyse, la psychothérapie et toute forme de psy.

Il cerne donc le développement d'un secteur entier d'activités spécialisées dans le service de l'attention. Ce qui lui permet de créer une catégorie où sont présents aussi les professeurs particuliers de gymnastique — *personal trainers* —, ceux qui font les courses à votre place parce que vous n'avez pas le temps — les *personal shoppers —,* et tous les conseillers spirituels, psychologiques. Il isole donc le secteur des donneurs d'attention, des *attention givers*, mais parmi lesquels il inscrit aussi le personnel domestique, les baby-sitters, etc.

C'est en tant qu'économiste qu'il crée cette catégorie, et il indique que c'est un des deux secteurs qui croissent le plus dans la société actuelle avec ceux des travailleurs créatifs. Il prophétise que, dans l'avenir, au moins aux États-Unis, mais pour lui les États-Unis présagent le devenir des sociétés développées moins que les Etats-Unis. Si l'on n'a pas ce qui est nécessaire pour être un travailleur créatif, il est probable qu'on se trouvera de plus en plus travailler dans le secteur de l'attention spécialisée. Il dit donc : " Vos enfants, s'ils ne sont pas des créateurs, des innovateurs, se trouveront prendre place dans ce secteur, qui est prometteur mais qui est en même temps voué à la déqualification. Si l'économie croît par deux secteurs essentiellement, les créateurs et les donneurs d'attention, les donneurs d'attention, c'est ceux qui n'arrivent pas à entrer dans l'autre secteur. Ça croît aussi mais sur le versant d'une déqualification croissante.

On peut tout de même se rassurer sur le fait qu'il met les psychanalystes et les psychologues parmi les travailleurs de haute qualification, mais il les inscrit quand même dans la même catégorie que les majordomes et les baby-sitters.

Cette analyse n'est pas malveillante, elle ne vise pas essentiellement la psychanalyse. C'est une étude des conditions nouvelles du travail dans le cadre de la nouvelle économie, et d'ailleurs cela précède de quelques mois la bulle crevée de la nouvelle économie. Mais c'est d'autant plus précieux parce que ce n'est pas polémique, et cela donne un sentiment du ravalement de la psychanalyse par le fait qu'elle n'est pas saisie à partir d'un désir de vérité mais à partir d'une demande d'attention personnelle.

C'est un ravalement, mais en même temps nous savons que quelque chose s'est modifié, en effet, dans la dynamique classique de la cure analytique. Et c'est cette modification qui est conceptualisée, à sa façon, par Robert Reich. Certes, ce n'est pas la vérité dernière de la psychanalyse, mais c'est bien fait pour relativiser l'attention que nous portons aux différentiations internes fines qui fragmentent le milieu analytique et qui disparaissent sous l'œil de l'économiste. Voilà à quelle enseigne se trouve logé l'acte analytique. Et il est frappant que, dans ce classement, l'activité du psychanalyste, du psychothérapeute ou du psychologue apparaisse comme plus proche du baby-sitting que de la médecine. Il y a tout de même un petit effet de vérité qui surgit là malgré les réserves, bien entendu, que nous pouvons avoir sur ce classement.

Neuvième réflexion — je l'appellerai comme ça —, les bulles de certitude.

Continuons de porter sur nous-mêmes ce regard qui nous rend

exotiques à nous-mêmes. C'est de la phénoménologie sociale sans doute, mais c'est bien à partir de ces éléments que nous avons à essayer de reconstituer la machine originale de la civilisation d'aujourd'hui.

Le père. On voit bien tout ce qui attache encore la psychanalyse au mythe du père, et que la société en train de se modifier à l'époque de la globalisation a cessé de vivre sous le règne du père. Pourquoi ne pas le dire dans notre langage à nous, la structure du tout a cédé à celle du pas-tout, la structure du pas-tout qui comporte précisément qu'il n'y ait plus rien qui fasse barrière, qui soit dans la position de l'interdit, que l'interdit soit difficile, apparaisse comme contradictoire avec le mouvement du pas-tout.

La structure du pas-tout, c'est ce qui est décrit au niveau social et politique par Antonio Negri comme *impero*, comme l'empire, qui se développe précisément sans rencontrer de limites. Et c'est ce qui pour nous répond à la structure du pas-tout déportée au niveau de ce que l'on ne peut plus appeler l'organisation sociale.

Il ne faut pas s'étonner que nous retrouvions ici le pas-tout puisque ce pas-tout, Lacan l'a introduit dans son écrit " L'étourdit " où précisément il répond à *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari — comme en fait foi la fin de ce texte — en reconceptualisant ce que ces auteurs avaient essayé de capter.

La fonction du père est en effet liée à la structure que Lacan a retrouvée dans la sexuation masculine. Une structure qui comporte un tout doté d'un élément supplémentaire et antinomique qui fait limite, qui permet précisément au tout de se constituer comme tel, qui fait limite et qui permet par là organisation et stabilité. Cette structure est la matrice même du rapport hiérarchique.

Le pas-tout, ce n'est pas un tout qui comporte un manque, mais au contraire une série en développement sans limite et sans totalisation. C'est pourquoi le terme de globalisation est pour nous vacillant puisqu'il s'agit précisément de ce qu'il n'y a plus de tout et que dans le processus actuel, ce qui fait tout et ce qui fait limite est menacé, vacille.

Ce qu'on appelle globalisation, c'est un processus de détotalisation qui met toutes les structures " totalitaires ", entre guillemets, à l'épreuve. C'est un processus où aucun élément n'est muni d'un attribut qui lui serait assuré par principe et pour toujours. On n'a pas la sécurité de l'attribut, mais ses attributs, ses propriétés, ses acquis sont précaires. C'est ce que comporte le pas-tout, il comporte la précarité pour l'élément.

On voit tous les jours, en effet, ce qui était le respect de la tradition céder devant l'attrait pour le nouveau, et ce phénomène, abondamment décrit, pour nous est mis en scène par la machine du pas-tout. Pour prendre un exemple qui est parlant, au moins pour ceux qui sont au courant de la chose, c'est le vrai martyre de l'Église catholique aux Etats-Unis. On a dû voir un cardinal — vous savez ce que c'est qu'un cardinal —, un prince de l'Église, sommé de venir au tribunal et répondre aux questions — aux questions à l'américaine dont vous avez peut-être la notion par les romans policiers de Erle Stanley Gardner, *Perry Mason*. Vous savez comment on pose des questions On ne doit pas faire des allusions, on ne fait pas des discours, on ne demande pas des discours, on pose des toutes petites questions factuelles qui s'enchaînent les unes aux autres. Vous avez à répondre exactement à ce qui vous est demandé par oui, par non, et puis l'autre vous mène par le bout du nez. Eh bien, le cardinal Law, le bien-nommé, de Boston a eu, il y a quinze jours, à répondre à ce questionnaire. Sur Internet d'ailleurs, j'ai trouvé l'ensemble de cet interrogatoire absolument bouleversant pour ceux qui ont un attachement à la tradition. Et le culot de réclamer à l'Église catholique la transparence sur ses opérations, et la méfiance renouvelée, y compris chez les catholiques américains, à l'égard du rôle que joue là-dedans un potentat qui habite un état microscopique du côté de l'Italie. Voilà un signe des temps où l'on voit des pratiques multiséculaires

entourées d'un respect universel être aujourd'hui strictement indéchiffrables et repoussées, rejetées par l'esprit du temps.

On a bien le sentiment là qu'il y a une machine originale qui est en train de mettre en scène des pièces tout à fait inédites comme celle du cardinal Law répondant humblement aux questions du procureur, à savoir : nom, prénom, expliquez-nous ce que c'est qu'un cardinal, expliquez-nous ce que c'est qu'un diocèse, etc. Nous n'en sommes pas encore là dans la vieille Europe, mais voilà ce qui s'énonce d'irrésistible dans cette machine originale.

Par un certain court-circuit, si l'on admet que la machine qui met en scène ce que nous appelons la globalisation c'est le pas-tout, c'est-à-dire, pour Lacan, qu'il rapporte à la sexuation féminine, on peut rapporter à cette structure ce qu'on observe de la montée des valeurs dites féminines dans la société, les valeurs compassionnelles, et aussi la promotion de l'attitude d'écoute, de la politique de proximité, que doivent désormais affecter les dirigeants politiques.

Le spectacle du monde devient peut-être déchiffrable, plus déchiffrable si nous le rapportons à la machine du pas-tout. Évidemment, on ne propose comme politique l'écoute que sur le fond de l'absence de réponse. L'écoute devient la réponse elle-même dans le silence du maître. C'est ça l'usage politique de la communication intersubjective, à savoir que vous ne recevrez jamais d'autres messages que celui que vous avez adressé.

Ce qui fait aussi que l'on pleure sur l'élément traditionnel, qu'on l'observe toujours davantage, ce qui déjà se faisait saisir il y a un demi-siècle, à savoir que le viril est assiégé et on observe, au moins dans les sociétés développées, une certaine difficulté populaire des va-t-en guerre.

C'est bien sûr corrélatif d'un appel à l'autorité, au retour à l'ordre, un appel désespéré au règne en train de s'abolir du signifiant-maître. En tout cas, on observe la tension entre le fonctionnement de la machine du pas-tout qui exacerbe la nostalgie du signifiant-maître. Cet appel au signifiant-maître est d'autant plus exacerbé qu'il apparaît comme détaché du reste, et d'autant plus insistant qu'il apparaît clairement comme supplémentaire, alors que dans le pas-tout social, le signifiant ne nous arrive plus par blocs organisés. Le signifiant tend à se présenter à nous par des fragments discontinus, par exemple par des informations immédiates. Ce qui fait que, quand on décrit le moment actuel, on parle de bombardement d'informations, où les Américains étudient le *information overload*, la surcharge d'informations.

Ce qu'on appelle l'information, c'est la façon dont le signifiant vous arrive, non plus organisé mais discontinu, essentiellement fragmentaire, et avec un effort pour essayer d'y ajouter une organisation qui est tout le temps en train de se défaire. D'où ce que même Robert Reich peut repérer comme une pathologie de désorientation.

C'est pourquoi les sociologues ont isolé, en face de l'overdose d'informations, les stratégies subjectives qui consistent à se replier sur des zones limitées de certitude.

Descriptivement, c'est assez puissant, et c'était déjà annoncé par la promotion du postmoderne, par Liotard qui a généralisé le concept de postmoderne. Il l'avait déjà jadis caractérisé par la déstructuration des grands filtres de savoir, c'est-à-dire les traditions, les autorités consacrées, ce qu'il appelait les métarécits, les stéréotypes, qui sont autant d'organisations du signifiant, et qui sont des formes diverses du discours du maître, qui avaient le mérite d'opérer une simplification et une formalisation de la réalité, de diffuser des modèles de cohérence, des modèles de comportement cohérent sous l'autorité d'instances habilitées et reconnues à ce titre.

On voudrait que, dans cette époque de déstructuration des filtres du savoir, comme par miracle l'École soit capable d'opérer cette simplification et cette

formalisation de la réalité, alors que tous les appareils qui les supportaient sont comme fendillés, atteints, assiégés, au moins ils sont en déclin.

Ce que les sociologues repèrent, c'est que la globalisation s'accompagne d'individuation. Ce qui est atteint, c'est le mode de vivre ensemble, le lien social qui existe sous la forme de sujets désarrimés, dispersés, et qui induit à la fois pour chacun comme un devoir social et une exigence subjective d'invention.

C'est la formule très parlante de *living my own life* — vivre ma propre vie, vivre ma vie à moi, précisément dans sa différence d'avec les autres et qui met en valeur la décadence, le déclin de l'organisation collective des modèles. Et ce qui donc met le sujet devant une demande — qu'il reprend à son compte — d'inventions et de valorisation de son style de vie individuel.

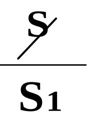
C'est l'époque que nous avions appelée de l'Autre qui n'existe pas, et ce qu'un Bourdieu a essayé de recomposer comme les mécanismes de la distinction déjà se référait à une autre époque. Il y a aujourd'hui un brouillage des mécanismes de la distinction, qu'il évoque, c'est un monde simplifié qu'il nous présente, le monde presque de son enfance.

C'est là que l'on voit dans l'enseignement de Lacan comme à la fois il a isolé puis mis en question ce qu'il appelait S1, le signifiant central de l'identification. Il a isolé le signifiant-maître dans son mathème du discours du maître, qui Ce mathème comporte comme agent central le signifiant-maître, qui est pré-postmoderne. C'est le discours du maître pré-postmoderne.

$$\frac{S_1}{\not{S}} \longrightarrow \frac{S_2}{a}$$

Donc, premier mouvement, isoler ce signifiant central. Mais, à peine l'avait-il isolé qu'il l'a pluralisé, multiplié, en faisant entendre dans l'expression S1 la valeur essaim, pour dire qu'il n'y en a pas qu'un. Il y en a plusieurs et rien n'assure au contraire qu'ils soient autre chose que chaotiques, même si l'essaim se déplace groupé. Une constellation de signifiants plutôt qu'une unicité du signifiant-maître.

Et puis, il a esquissé à côté de ce mathème du discours du maître le mathème du discours capitaliste, modification de celui-ci, où c'est le sujet barré qui s'installe à la place de ce S1.



Cela n'est pas tant ici une promotion de l'hystérie que la promotion du sujet sans repère. C'est en fonction de cette machine originale que l'on peut observer, comme font les sociologues, la constitution de zones restreintes de certitudes qui, à petite échelle, donnent ces repères.

La structure du pas-tout, on peut toujours expliquer qu'elle est abstraite et qu'en fait dans la réalité ça n'est pas ainsi que ça se produit, parce qu'en effet la machine du pas-tout comporte la constitution d'autant plus insistante de micro-totalités dont la multiplication et l'investissement même des sujets qui y sont pris, traduit la présence de cette machine. Des micro-totalités qui offrent dans le pas-tout des niches, des abris, un certain degré de systématicité, de stabilité, de codification, et qui donc permettent de restituer la maîtrise mais au prix d'une spécialisation extrême. Il faut choisir un champ très restreint de signifiants, un champ très restreint de savoir où on restitue une maîtrise.

Il y a un exemple que j'ai trouvé qui me paraît très indicatif, dans une étude qui est parue il y a deux ans, qui concerne un phénomène que l'on a observé au Japon et qui s'appelle là-bas « l'effet *otaku* ». Cela figure dans un article que je ne connais que de seconde main, qui est assez difficile à trouver, et qui s'appelle « *The Otaku Answer to pressing Problems of the Media Society* », « La réponse otaku à des problèmes pressants de la société médiatique ».

C'est ce que l'on a isolé au Japon. Ce sont toujours des catégories que l'on peut considérer comme suspectes, mais qui n'en sont pas moins indicatives. Cela concerne un comportement d'adolescents, ou de grands adolescents — on ne sait plus où ça s'arrête d'ailleurs — qui deviennent fanatiques d'une zone très restreinte des nouvelles technologies. Ils deviennent des spécialistes complets de ce qui paraît un phénomène tout à fait futile de la société médiatique ou de certains types de Manga, d'illustrés, ou bien d'une idole, comme on dit — acteur, mannequin, etc. —, ou d'une technologie en général liée plus ou moins à l'ordinateur, ou de jeux vidéo, ou ils accumulent un savoir aussi complet que possible sur ça en se tenant au courant toujours du dernier cri, et dont on note alors le désintérêt complet qu'ils portent à leurs contemporains à part ça, au point que l'on dit pour le Japon qu'ils ne regardent même pas les gens en face. “ Un otaku préfère rester seul pour poursuivre en paix son hobby. Il se consacre de façon obsessionnelle à un seul secteur d'intérêt. Les objets de sa passion appartiennent généralement à la culture pop ”. Il y a aussi les objets militaires — c'est le Japon. “ L'essence ”, dit le sociologue en question, un certain Grassmuck, “ l'essence du style de vie otaku n'a rien à voir avec un argument spécifique, mais est lié à la façon d'être en relation avec un thème. ” La catégorie qui semble être en usage au Japon n'est pas construite en référence au thème de l'intérêt, mais à la façon d'avoir rapport à ce thème. “ L'otaku a une personnalité monomaniaque. Sa stratégie est de recueillir des informations réservées à une seule section du savoir humain et d'écarter tout le reste. L'otaku cherche une petite zone de connaissance dont il veut tout savoir. ” Et donc, ça se généralise à tous les comportements induits par la société de l'information, de la société médiatique, qui consistent à vouloir savoir complètement à chaque moment ce qui est *in* et ce qui est *out*. Cela s'est d'ailleurs répandu en France aussi dans la presse magazine, pour vous indiquer le *in* et l'*out* de façon à ce que vous sachiez de point en point comment vous repérer dans la foule.

Je ne peux pas juger de la pertinence de cette description pour le Japon, et même on peut considérer que ce n'est pas forcément bien construit pour l'état présent de civilisation en France, mais il y a quand même quelque chose dans la psychanalyse qui se laisse conceptualiser comme une réponse otaku.

Il y a quelque chose du style de vie otaku dans les associations analytiques, dans les Sociétés, dans les Écoles de psychanalyse. On pourrait même dire que l'expérience analytique elle-même est de l'ordre de la réponse otaku — l'expérience analytique comme recherche de certitude et aussi parce que la relation en elle-même qui s'établit dans le cadre analytique restitue au sujet une zone de certitude. L'analyse met au travail l'incertitude, mais c'est dans le cadre d'une certitude au moins hypothétique, d'où l'extrême valorisation du cadre que l'on observe dans l'IPA, et extrême valorisation du cadre en même temps indéfinissable.

D'ailleurs, chez Lacan, on peut observer peut-être la même chose dans la définition du discours analytique qui est, par Lacan lui-même, présenté comme une transformation, donc une version du discours du maître, c'est-à-dire, en effet, comme une bulle de certitude à laquelle le sujet est d'autant plus attaché qu'elle est plongée dans la structure sociale du pas-tout.

Il faut certainement ajouter que si la psychanalyse est une bulle de certitude, en même temps elle rayonne dans la société puisqu'elle est mise au travail dans la publicité et qu'elle a enseigné à la politique la manipulation de la vérité. Elle a vraiment enseigné aux politiques que la vérité est un effet, ce qui a donné naissance aux *Spin Doctors*, aux docteurs de vérité, aux experts en manipulation de la vérité. On a d'ailleurs pu observer tout récemment en France l'extraordinaire promotion d'un spécialiste du marketing, devenu

Premier ministre — c'est une première —, et apparemment choisi pour ça. En même temps que, comme on l'a déjà évoqué, la façon dont se trouve répandu le thème de l'écoute qui noie la psychanalyse d'un côté, mais il faut reconnaître que ça en provient.

Dixième réflexion, la psychanalyse à l'époque de la globalisation.

Pour aller vite, essayons de voir comment se rapportent les modifications de notre clinique à l'époque de la globalisation et à cette machine du pas-tout qui l'animerait.

La clinique classique, celle que nous avons apprise et enseignée, a pour pivot le Nom-du-Père et se distribue en fonction des positions du sujet à l'endroit du Nom-du-Père, pour aller vite. C'est là que l'on distingue différentes modalités du désir — le désir insatisfait, impossible, prévenu, etc., voire différents modes de défense. Notre clinique classique répondait essentiellement à la structure de la sexuation masculine, à la structure du tout et de l'élément antinomique. C'est ce qui nous permettait d'avoir ces classifications étanches, rigides, puissantes, qui ont fondé la notion du lacanisme pour des générations.

Eh bien, disons que la clinique contemporaine, celle à laquelle nous avons affaire maintenant, et depuis déjà des années, bascule sur l'autre versant, sur le versant du pas-tout. Cette clinique du pas-tout est celle où fleurissent les pathologies que l'on décrit comme centrées sur la relation à la mère, ou encore centrées sur le narcissisme, mais qui sont autant de façons que l'on traitait avant de registre préœdipien quand on disposait de la hiérarchie antérieure, et qui en quelque sorte prisent leur indépendance. Qualifier ça de préœdipien est évidemment trop étroit.

Quand on s'intéresse à tout ce qui est de l'ordre des addictions, on observe on peut dire cliniquement la frénésie du pas-tout, des pathologies où l'on met en valeur précisément le sans-limite de la série. On observe en même temps la moindre effectivité de la métaphore paternelle et la pluralisation des S1, et leur pulvérisation. De telle sorte que, depuis déjà des années, nous avons reconnu la crise de nos classifications. Ne prenons que la catégorie de la perversion, à laquelle nous sommes attachés par l'enseignement que nous avons reçu et celui que nous avons distribué, par la puissance même de cette catégorie, mais il faut bien dire que c'est une catégorie qui subit un rejet social massif. Elle est assimilée à un stigmate. On ne peut pas effacer de la catégorie de perversion qu'elle fait référence à une norme, qu'elle appartient au régime antérieur où normes et idéaux tenaient le haut du pavé.

Évidemment, nous objectons — Lacan dit que la perversion, c'est la norme du désir. Mais ce sont les termes mêmes dans lesquels le diagnostic est posé, la catégorie figure, qui ont cessé d'être opératoires.

Et d'ailleurs, Lacan nous a indiqué d'autres voies pour aborder la clinique contemporaine comme clinique du pas-tout. Il nous a indiqué la voie du nœud, ce n'est pas qu'en soi-même le nœud soit lévitatoire, mais en effet le nœud est une façon de répondre à la structure du pas-tout puisque cette clinique nous présente une série indéfinie d'arrangements à partir de trois ronds de ficelle.

Le ternaire RSI se distingue et s'oppose à ce qui était la répartition étanche, discontinue, entre névrose, perversion et psychose. Nous avions avant une combinatoire clinique, centrée sur le Nom-du-Père, pour dire vite, et dont les états étaient discontinus, ce qui nous donnait des catégories tranchées.

Il est évident que, non pas que ce soit invalide, repérer la clinique sur le nœud nous donne sans doute des arrangements différents mais qui sont en continuité les uns avec les autres. On a perdu la sécurité du discontinu et de l'étanche, et le résultat c'est que c'est le symptôme qui devient l'unité élémentaire de la clinique et non plus ce qu'on appelait la structure clinique, qui était une classe. C'est le symptôme qui devient l'unité élémentaire de la

clinique et, après tout, le symptôme, ce que Lacan a appelé le *sinthome* à la fin de son enseignement, c'est la version lacanienne de ce qui est la fragmentation des entités cliniques dans le DSM. Ce n'est pas la même fragmentation, mais c'est le même mouvement de déstructuration des entités qui s'observe dans la seconde clinique de Lacan.

Nous avons opéré d'abord avec une clinique centrée sur l'identification, que la première clinique de Lacan c'était une clinique de l'identification et qui supposait que, dans l'analyse, j'apprends à raconter mon histoire de façon véridique, c'est-à-dire j'élabore une identification qui me permet d'être véridique. Et la fin de l'analyse tient à l'élaboration satisfaisante d'une nouvelle identification, qui passe par une désentification, etc., mais la catégorie centrale c'est l'identification.

La seconde clinique était une clinique centrée sur le fantasme, c'est-à-dire encore sur une histoire, mais cette fois-ci une histoire conçue comme scénario inconscient et centrée sur la relation du sujet au trognon de jouissance qui comble son manque constitutif.

Eh bien, la dernière clinique de Lacan a pour terme pivot le symptôme, et dans cette clinique, l'absolu, la substance, c'est la jouissance. Pour renouer avec ma référence à Spinoza que j'avais introduite au début, c'est vraiment *Deus sive natura, sive* jouissance. C'est-à-dire il n'y a que la jouissance, au détriment de la vérité et du sens.

À ce moment-là, il n'est plus question de guérison pour caractériser la fin de l'analyse, il n'est pas question non plus de traversée, il n'est plus question que du passage d'un régime de jouissance à un autre, d'un régime souffrance à un régime plaisir.

Ce qu'il en est des psychanalystes à l'époque de la globalisation se découvre à partir de la passe. Si l'on voit bien quelle est sa traduction dans ce que met en scène la machine du pas-tout, la passe veut dire qu'on est conduit à poser une déconnexion entre être un analyste et puis la pratique d'analyste. Ceux que Lacan voulait consacrer comme Analystes de l'École, il fallait bien qu'ils soient de l'École puisque c'était une définition de l'analyste indépendante de la pratique analytique, et qui essaye de résoudre par là le problème de préserver le noyau analytique de la pratique dans un monde où l'analyste tend à se dissoudre dans la pratique attentionnelle.

C'est sans doute dans ce contexte qu'il faut penser la formation analytique et qu'en même temps elle est si difficile à déterminer puisqu'il faut désormais penser la formation hors de tout idéal à atteindre, hors de la problématique même de l'idéal et de la norme. Et donc que la formation tend à être saisie comme la communication d'un style de vie plutôt que comme accéder à réaliser un idéal.

La fois prochaine, “ Interpréter l'inconscient politique ”, Éric Laurent.

Fin du *Cours XVIII* de Jacques-Alain Miller du 22 mai 2002.

Orientation lacanienne III, 4.

Jacques-Alain Miller

Dix-neuvième séance du *Cours*

(mercredi 29 mai 2002)

XIX

Éric Laurent

Définir l'inconscient sur le mode de « l'inconscient, c'est la politique » annonce la question de l'interprétation en politique. Comment l'interpréter, cet inconscient, de la bonne façon ?

Il secrète du sens sexuel, et même un excès de sens. Toute une psychopathologie peut se nourrir de ce sens, des fantasmes, des passions, qui traversent la vie politique. Lacan se méfie, dès le départ, de cette voie qu'il a lui-même indiquée comme celle de nourrir le symptôme.

La psychopathologie qui s'en engendre est contradictoire, inconstante, inconsistante, mais fait oublier cette inconsistance par les multiples aperçus qu'elle permet. C'est pourquoi Lacan, dans la phase classique de son enseignement, insiste sur la nécessité de ne pas oublier le sens tragique ou l'expérience tragique au cœur de la cure psychanalytique.

L'expérience politique, telle que la formulait Marcel Gauchet et comme la reformulait Jacques-Alain Miller, est aussi celle d'une division irréductible. Dans les termes classiques, c'est une expérience de la *stasis*, du conflit ; dans ceux de Carl Schmitt, c'est une expérience de définition de l'ami et de l'ennemi ; dans tous les cas, c'est l'expérience d'un déchirement tragique car sans remède.

À son tour, la psychanalyse est une expérience de la barre sur le sujet, de la barre sur l'Autre. C'est avant tout cela notre version de l'expérience tragique telle qu'elle est vécue dans la cure elle-même.

Lorsque la psychanalyse oublie ce déchirement premier, elle sombre dans la psychothérapie. La diffusion de masse des psychothérapies s'accompagne de la posture thérapeutique en politique, réduite à une psychosociologie. C'est ce qu'un auteur aperçoit sous la forme suivante : les groupes et les institutions empruntent de plus en plus la posture qu'ils croient être celle du psychanalyste : écouter la souffrance. Ce triomphe du thérapeute a des effets désastreux : abdication de l'autonomie, dépression, régression.

Sept ans après le Séminaire sur *L'Éthique*, dans son Séminaire « La logique du fantasme », celui où figure cette définition que Jacques-Alain Miller a épinglée, Lacan déplace l'expérience du déchirement tragique : il la sépare du sens, et la pousse vers le non-sens. Dans la même séance où figure la définition que nous commentons, il ajoute une autre définition de l'inconscient. Il dit ceci : « C'est même pour cela que l'Autre, c'est aussi l'inconscient, c'est-à-dire le symptôme sans son sens, privé de sa vérité, mais par contre chargé toujours plus de ce qu'il contient de savoir. » Décrochage du sens tragique, décrochage de la vérité, déplacement vers le non-sens et le savoir.

Ce déplacement est possible grâce à la catégorie de l'acte introduite dans ce Séminaire « La logique du fantasme », comme ce qui est impossible. C'est par là que se pose le lien du sujet et de son corps comme instrument de l'acte. Contrairement à ce que Aristote pensait, l'homme ne pense pas avec son âme mais c'est le sujet qui sait avec son corps le raté de l'acte. La catégorie du déchirement tragique n'est plus adéquate pour décrire cette dysharmonie nouvelle qu'aperçoit la psychanalyse : le ratage fondamental qui disjoint le savoir et le raté de l'acte.

Comment interpréter ? — en visant le hors sens, en s'adressant au symptôme, à un savoir insu. Et à qui

parle-t-on ? S'agit-il de s'adresser au collectif, à un inconscient collectif ? Sûrement pas.

Dans sa *Théorie de Turin*, Jacques-Alain Miller a remis en vigueur la distinction parfois oubliée entre le sujet et l'individuel. Ce qui est individuel, dit-il, c'est un corps, c'est un moi. L'effet-sujet qui s'y produit et qui en dérange les fonctions est articulé à un Autre, le grand. Il en déduit une pratique de l'interprétation. La place de l'idéal dans un groupe, dit-il, est une place d'énonciation. De là, deux modes d'énonciation distincts sont concevables. Il y a un discours émis de la place de l'idéal qui consiste à opposer *Nous* à *Eux*, et qui intensifie par-là même l'aliénation subjective à l'idéal. Un discours inverse peut s'émettre de la place de l'idéal qui consiste à énoncer des interprétations : interpréter le groupe, c'est le dissocier et renvoyer chacun des membres de la communauté à sa solitude.

Jacques-Alain Miller poursuit donc son analyse de la façon dont Lacan intervient dans *l'Acte de fondation de l'Ecole*. Il s'avance et se présente non pas comme un sujet qui se propose comme idéal mais comme un sujet qui a rapport à un idéal, la cause psychanalytique. Dans le moment même où Lacan institue une formation collective, ses premiers mots sont pour dissocier le sujet et le signifiant-maître, et par-là même le sujet et la jouissance qui comporte son rapport au signifiant-maître.

Je me propose d'analyser, sur le même modèle, l'intervention de Lacan six ans plus tard, en 1970, s'adressant en deux occasions distinctes au public du Séminaire et aux étudiants de Vincennes : en leur faisant « honte ». Je tenterai d'aborder une autre façon, j'essayerai de faire honte à propos d'un phénomène plus contemporain.

Mais d'abord venons-en à la dernière phrase du Séminaire XVII, qui est celle-ci : « …pas trop, mais justement assez, il m'arrive de vous faire honte ».

Tous les amateurs se délecteront de cet usage du *good enough* à la française, de la mère «suffisamment bonne » à l'analyste qui fait « suffisamment honte ». Voilà un détour que Winnicott n'aurait sûrement pas pu prévoir. Et c'est là-dessus que Lacan termine une année fertile en événements. Étrange intervention.

Est-ce du ressort du psychanalyste de faire honte, comme si, de la honte, il n'y en avait pas suffisamment qui circulait, comme si la honte de vivre n'est pas le noyau de ce qui sous-tend la demande dans l'adresse au psychanalyste, du moins dans le registre de la névrose. C'est d'ailleurs ce que Lacan lui-même soutient dans le même Séminaire. Comment penser les positions d'un psychanalyste qui en rajouterait sur cette honte ? C'est au point d'ailleurs que quelqu'un, lisant ce Séminaire quelques années après, n'en croyait pas ses yeux. C'était un ex-collègue, psychanalyste, et qui me disait qu'il n'arrivait pas à croire cette phrase. Il se demandait s'il n'y avait pas une erreur de transcription : « Faire honte, pensait-il, est l'affaire du moraliste. » Peut-être, mais en quel sens ? S'agit-il d'un moraliste massifiant, distinguant *Eux* et *Nous*, leur morale et la nôtre, ou bien d'un immoraliste, comme disait Gide, qui renvoie chacun à la solitude de la jouissance de son rapport au signifiant-maître, pour reprendre l'opposition de ces deux modes d'interventions que distinguait Jacques-Alain Miller ?

Le Séminaire XVII comporte aussi un appendice, un « impromptu », ayant eu lieu à Vincennes le 3 décembre 1969 et annoncé sous le titre « Analyticon ». La référence de ce titre est très précise, l'allusion au *Satiricon* de Pétrone est explicitée en février 70. Lacan renvoie à cette lecture sur le signifiant-maître pour faire la différence entre le riche et le maître. L'occasion lui était donnée par la sortie du film de Fellini qui portait le nom de *Satyricon* — avec une faute d'orthographe, dit Lacan.

Satyricon

La faute d'orthographe, c'est de mettre le Y.

Ça a des enjeux majeurs puisque c'est une confusion étymologique qui s'est opérée tardivement. On a écrit *Satyra* avec un Y, mais c'est tardif. Un éminent érudit note que *Satura* vient d'abord du vocabulaire de la nourriture en latin, et signifie « plein » ou « mélange », « en avoir plein la panse » ou « tout mélanger ». Les Romains eux-mêmes ne font aucun rapport entre la *Satura* romaine et les satires grecques.

Ce n'est que tardivement et dans quelques versions du titre de Pétrone que se produit le recouvrement. Les textes de la *Satura* s'inscrivent dans le prolongement des comédies réalistes qui plaisaient tant au public romain, comme celles de Plaute. On sait que les Romains aimaient le réalisme, en art, dans leurs portraits, dans la cruauté de leurs jeux et dans leurs comédies.

Je profite de cette occasion pour saluer l'étonnant travail de traduction de Florence Dupont et de mise en scène de Brigitte Jacques qui réussissent à rendre dans leur mise en scène de Plaute, cet auteur prochain, en y injectant des références qui raisonnent dans notre temps.

Lacan, dans ce *Séminaire XVII,* n'avait pas fait seulement référence à la *Satura* classique de Pétrone. Il avait produit dans son débat avec le public d'alors une figure éminemment satirique, la grande figure qui, pour Hegel, allait incarner l'aboutissement et l'impasse morale des Lumières, celle du *Neveu de Rameau*. Cette référence, à l'époque, pour Lacan parlant à son public, doit s'entendre comme : dans votre tentative morale de jouir sans entraves, vous avez été précédés par cette grande figure.

Le *Neveu de Rameau* est une très grande figure de la littérature française. Elle l'est devenue sur le tard, pas du vivant de Diderot. Ce qui est considéré dans son œuvre, actuellement, comme des chefs-d'œuvres lus, le *Neveu de Rameau* et *Jacques le Fataliste*, aucun des deux n'a vu le jour de son vivant.

Le *Neveu de Rameau* a vraiment été une contingence, un événement imprévu, qui a été trouvé au fond de ses tiroirs. Lacan le martèle dans le Séminaire XVII. Je cite *: « Un type comme Diderot, sortait* Le Neveu de Rameau*, le laissait tomber de sa poche, quelqu'un d'autre le portait à Schiller, il savait tout jusque que c'était de Diderot. Diderot ne s'en était jamais occupé. C'est en 1804* — c'est-à-dire trente-cinq ans après la mort de Diderot —*, que Schiller le passe à Goethe, qui l'a traduit immédiatement, et jusqu'en 1891* dit Lacan — *je peux vous le dire parce que voilà le volume que j'ai été cherché dans ma bibliothèque —, nous n'avons eu qu'une retraduction française de la traduction allemande de Goethe, qui l'avait d'ailleurs complètement oubliée un an après qu'elle était parue, et qu'il n'a peut-être jamais eue, car on était en pleine bagarre franco-allemande*. Je vous rappelle : Austerlitz, 1805. *Goethe sans doute ne savait pas qu'elle était parue. »*

Donc Lacan en rajoute dans la contingence, pour montrer que des choses comme ça, non signées, non publiées, laissées au fond de tiroirs, n'en font pas moins leur effet.

Dès que les philosophes allemands en prennent connaissance, ils se refilent ce petit texte qu'ils voient tout de suite comme le cœur même du problème moral des Lumières. Pour eux ça n'était pas « Kant avec Sade », mais Kant répondant au *Neveu de Rameau*. Hegel, lui, ne se fiait ni à Kant ni au *Neveu de Rameau,* et c'est pour ça que ses amis du Séminaire de Tübingen et lui ont voulu refaire une morale. Le *Neveu de Rameau,* pour Hegel, c'est un nerf, c'est un nœud central pour désigner une figure de la culture, pour désigner l'impuissance d'un rapport au savoir.

Ce texte de Diderot est un discours très étrange qui se présente comme une sorte de dialogue improvisé. C'est le contraire de *Jacques le Fataliste :* c'est une contingence, ça n'est pas le fatum. Il rencontre un beau jour le Neveu de Rameau, personnage qui

existait, au Palais-Royal, au café de la régence, qui n'existe plus, puisque c'est la partie qui a été détruite par la création de la rue de Valois. Il y avait ses habitudes dans ce café. C'était pratique car on entendait, de là, la cloche de l'opéra qui était, à l'époque, là où est maintenant la Comédie française. Diderot se met en scène puisqu'en effet il allait lui-même tous les jours à six heures au café de la Régence regarder les gens jouer aux échecs. C'était un très bon mathématicien, amateur, d'un bon niveau, il adorait ces choses abstraites que sont les échecs. Il se met en scène car il voulait imiter les romans réalistes anglais, comme ceux de Richardson, en particulier *Pamela*.

La conversation avec le Neveu qui a eu lieu au printemps 1761, me semble-t-il, a l'air extrêmement improvisé. Mais, en fait, absolument pas. C'est un des textes que Diderot a travaillés longuement. Il l'a révisé plusieurs fois. On a des traces de quatre années successives, non seulement en 1762 mais en 1766, 67, 77. C'est le travail de la lime qui arrive à donner le sentiment de la légèreté. Et pourtant, c'était le travail qui lui était pénible, le travail qui l'écœurait.

C'est un produit qui se lit admirablement et s'écoute encore mieux. La dernière fois qu'il s'est écouté, c'était Pierre Fresnais, en 1963. Depuis — à ma connaissance —, personne n'a fait aussi bien.

Le Neveu de Rameau est un monstre car c'est un être immoral. Immoral ou amoral, vous pensez bien, on en a écrit des kilomètres là-dessus. C'est en tout cas quelqu'un qui pose de façon décisive la question de la moralité. Il pose deux questions : l'une sur la morale compatible avec les Lumières, l'autre sur le génie — est-ce qu'il en a ?

Ces deux questions ne sont pas sans rapport l'une avec l'autre, en tout cas pour un psychanalyste : en avoir ou pas, et comment en jouir ?

Diderot se posait la question de savoir s'il avait du génie car il écrit son texte à une époque climatérique. Il a quarante-huit ans. Il se sent profondément déprimé. Le succès extraordinaire qu'avait eu *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, publiée la même année, 1761, lui a fait un coup, lui qui n'avait eu qu'un demi-succès avec sa pièce que personne ne lit plus, qui s'appelle *Le père de famille*.

Il interroge ce que c'est que le ratage : être un raté, ce que le Neveu de Rameau était. C'est aussi, ce Neveu, celui qui, à l'égard de la morale, se place au-delà des bornes. Il reconnaît de bon cœur qu'il est un « parasite », un « menteur », un « entremetteur », un homme qui apprend à son petit garçon que « l'argent est tout », un mari endeuillé qui pleure la mort prématurée de sa femme parce qu'il aurait pu gagner de l'argent en la prostituant — tout cela, non seulement il le reconnaît, mais il soutient que c'est la seule façon morale de vivre.

Et le problème moral se présente comme un dialogue. Les deux personnages qui discutent sont : *Lui* et *Moi*. Il y a dans *Lui* des traits de *Moi* et dans *Moi* des traits de *Lui*.

C'est un dialogue où on a repéré qu'un certain nombre de choses dont le *Neveu de Rameau* fait la description, ce sont des choses que dans son jeune temps Diderot a pu faire. Pendant dix ans de la jeunesse de Diderot, on ne sait vraiment pas ce qu'il a fait, pas de traces. Il surgit un beau moment vers 30 ans alors qu'il était arrivé à Paris à 18. Qu'est-ce qu'il a fabriqué pendant ce temps-là ? Ça a beaucoup intéressé. Celui qui en a le mieux parlé, avec l'élégance des Italiens du Nord, est Franco Venturi, l'historien turinois spécialiste du XVIIIe siècle — que m'a fait connaître, il y a longtemps, Jacques-Alain Miller — et qui a fait un très beau livre sur la jeunesse de Diderot, plus profond que celui de Wilson, autre spécialiste, américain celui-là, de Diderot.

Il interroge ce dédoublement du sujet, qui se présente comme le rapport de la morale et de l'immoralisme avec l'aptitude à créer sans entraves, symbolisée par le terme de génie.

Diderot interroge les rapports de la curiosité sexuelle et de l'intelligence, de la création, de la pulsion et de la sublimation. « Que faut-il pour créer : faut-il se priver des satisfactions ou faut-il, au contraire, ne pas s'en priver ? »

Pour développer cette question Diderot ne s'est pas contenté du bric-à-brac et du magasin des accessoires de sa vie. Il a emprunté des traits à des personnages qu'il a connus, qu'il a vus, qui ont écrit et capté l'esprit des Lumières, comme par exemple un nommé [Fougeray de Montbron], joyeuse crapule qui est un des modèles du *Neveu*.

Le ton du *Neveu* est une interprétation par la conscience vile — comme dirait Hegel traduit par Hyppolite —, de la conscience du valet décrivant l'amour de soi. La même chose est exquisément noble quand c'est dans les mains de La Rochefoucauld. Le valet dit la même chose que le noble mais sans l'honneur. Il dit : chacun n'aime que soi et qu'il faut donc être le plus fourbe possible, que c'est la seule façon de manifester cette vérité en ce monde.

Le critique américain Lionel Trilling, qui a eu de l'importance dans le milieu intellectuel new-yorkais, voyait dans ce dialogue celui du moi et du ça freudien : dialogue entre le moi qui interdit et le ça qui veut jouir. On voit que Trilling a raté le surmoi.

Lacan donc avait bien des raisons de produire ce personnage, en 1970. S'il incarne le problème moral des Lumières, on a souligné que ce qu'a voulu faire Diderot, c'est une satire. D'ailleurs, il voulait lui donner le titre de *Satire.* Cela a son prix, puisque la satire, nous dit bien Jacques-Alain Miller, est justement ce qu'on fait quand on ne peut rien faire d'autre. C'est ce qui fait que la Révolution, pour Hegel, a dû procéder autrement pour passer dans l'effectivité.

Le *Neveu*, dit Hegel, c'est la culture à l'état pur. C'est un usage du langage, une dénonciation des semblants pour ne rien dire d'effectif. C'est une dénonciation coupée de tout pouvoir de faire. Et c'est ce que Kojève montre qui met en série le *Neveu de Rameau* chez Hegel avec la Belle âme. Pourtant, apparemment, rien de plus antithétique, le pur impur, si je puis dire, est la pure pure, de l'autre, et pourtant ce sont les deux mêmes. Il pense que c'est à coups d'effets de vérité que l'on fait passer quelque chose dans le réel. Alors qu'en fait, comme le dit Kojève, Diderot, l'honnête homme, ne peut rien dire de nouveau par rapport à ce qu'a dit le Neveu car celui-ci est parfaitement « conscient de lui-même ». En un sens, c'est la parfaite canaille.

Quand Kojève dit que Diderot ne peut rien ajouter de plus, on voit la racine de ce que Lacan a dénoncé comme un des malheurs de la psychanalyse : produire des canailles. Si le sujet arrive à être parfaitement « conscient de lui-même », qu'il arrive à tenir le discours strict du Neveu de Rameau, ce serait le cynique pulsionnel accompli. On pourrait sortir d'une analyse comme lui, en se prenant en plus pour un génie. Au moins, le Neveu de Rameau, lui, se savait être un raté.

Les rapports de la canaille et du génie, Lacan les a mis en question interrogeant les rapports de la canaille et de la bêtise. Il n'a pas dit : mettez le Neveu de Rameau en analyse, et il perdra tout son génie. Il a dit : prenez une canaille, mettez-le en analyse, et il deviendra bête. Ce sont des questions qui sont homologues.

Le cynique peut penser se contenter de produire des effets de vérité. Il aime se penser comme un homme de vérité à sa façon. En fait, il signale son impuissance. Kojève note que ceux qui dénoncent l'organisation de la société — comme le révolutionnaire de 89 — pensent agir avec la vérité. Il dit : C'est un menteur ; par lui, la société se calomnie elle-même, puisqu'il dénonce un mensonge, c'est un menteur.

La société post-révolutionnaire, sur elle, la calomnie n'aura plus de prise, car calomnier la nouvelle société, ce serait dire qu'elle ne diffère pas de l'ancienne. La prétendue calomnie ne dirait alors que la vérité, elle serait donc

sans force.

Dans cette dialectique de la vérité et du mensonge, on voit, telle que Kojève la représente, comment Lacan a pu s'y intéresser pour l'opposer à la force du savoir. La vérité — finalement Hegel le dit, à sa façon, avant Nietzsche — renvoie à l'impuissance.

La satire, bien qu'elle soit comique, relève du sérieux. On s'amuse, mais c'est une des façons de faire honte. Le genre de la satire faite pour faire honte, pas forcément comique mais en forçant les traits, a toujours ses émules.

Un politologue contemporain s'est ainsi employé à nous faire honte, mais tout autrement : il s'agit de Régis Debray dans son *Édit de Caracalla* récemment paru. Il s'agit d'une satire où son héros, fonctionnaire français par excellence, décide que pour poursuivre sa mission de sauvegarde de l'universel il doit se faire américain. Debray déplie sous tous les registres le ridicule de la provincialisation de nos pays européens qui s'occupent de leurs affaires intérieures — et dieu sait s'il y en a — en faisant tout pour négliger les grandes affaires du monde. Depuis que le Mur est tombé en 1989, rien ne se passe en Europe qui puisse avoir une importance pour le monde. La guerre mondiale viendra d'ailleurs.

Nous attendons d'ailleurs quelque chose de cet ordre, une grosse guerre régionale, avec armes atomiques, pour très bientôt, et sans doute avant le mois d'août, entre l'Inde et le Pakistan, si les Américains et les Russes n'arrivent pas à enrayer le processus. On en est maintenant à simplement chiffrer les morts possibles, comme lors de la guerre Iran/Irak. On évalue les dégâts à 12 millions de morts par impact direct, 7 millions de blessés, sans compter les séquelles, avec un danger majeur de voir disparaître quelques têtes atomiques dans de mauvaises mains. On pense qu'un tiers sera utilisé pendant la guerre elle-même, 40 têtes atomiques pour l'Inde, 20 têtes atomiques pour le Pakistan, ça en fait un certain nombre qui pourraient tomber ailleurs. Tout cela — qui va influencer massivement nos vies, dans les prochaines années — n'aura aucune importance…

Jacques-Alain Miller

Tu crois vraiment qu'avant le mois d'août… ?

Éric Laurent

Ou bien, c'est ça, ou bien ce sont des changements de régime dans ces pays, en particulier au Pakistan, avec sans doute des implications directes. Il faudra quelqu'un pour s'en occuper, sinon…

Jacques-Alain Miller

Comme tu dis : c'est une guerre régionale…

Éric Laurent

C'est une guerre régionale. Mais si les têtes atomiques tombent dans de mauvaises mains…

Jacques-Alain Miller

Simplement, j'avais le sentiment que l'époque des guerres mondiale était passée, avec la […], on connaîtrait de toute façon, toutes les guerres, si on connaît des guerres d'Etats, c'est des guerres régionales mais pris dans un certain au-delà de la guerre.

La guerre, cette soi-disant guerre contre les terroristes, c'est autre chose que la guerre d'Etat à Etat. La guerre est entrée elle-même dans l'ère du pas-tout.

Éric Laurent

D'accord.

Jacques-Alain Miller

Et donc même si […] cet accroc, ça n'a pas le statut d'une guerre mondiale. On vit dans une époque d'après les guerres mondiales, et peut-être une époque où justement la division que tu rappelais de Carl Schmitt, l'ami/ennemi, c'est maintenant une nostalgie. C'est-à-dire qu'on fait beaucoup d'efforts pour construire des ennemis, les unifier sous le signifiant *Terroriste,* alors qu'il y a des choses très différentes, dans l'empirique, qui sont subsumées sous ce fait. Donc on a la nostalgie plutôt du

départage ami/ennemi quand c'était incarné par des États-nations. On a affaire à quelque chose de plus difficilement saisissable, et qui peut-être peut fonder à dire que la guerre elle-même est entrée dans l'ère du pas-tout, qu'elle a un tout autre régime qu'auparavant.

Par exemple, pour Carl Schmitt, c'était merveilleux encore, on pouvait distinguer l'état normal et l'état d'exception.

Éric Laurent
C'est vrai.

Jacques-Alain Miller
Or, aujourd'hui, on est visiblement, en tout cas l'énonciation américaine essaye de nous faire vivre dans un état qui est à la fois continuellement d'exception, et qui devient donc l'état normal. Le Président américain vient en Europe nous avertir que notre vie normale […], et nous sommes en fait en train de vivre un état d'exception et pour de très nombreuses années, du moins tout le temps de son mandat. Et que ça justifie donc de façon normale des mesures d'exception concernant les libertés. C'est une remarque tout à fait incidente : cette guerre, elle est bien régionale, à mon avis, elle est régionale et…

Éric Laurent
…et va influencer le mode global, sous le régime effectivement que tu décris, le régime de l'état…

Jacques-Alain Miller
C'est-à-dire qui suppose qu'un certain nombre d'engins nucléaires sont susceptibles de passer dans des mains qui ne sont pas étatiques justement.

Éric Laurent
Absolument.

Jacques-Alain Miller
C'est-à-dire qu'au Pakistan un certain nombre peuvent chouraver…

Éric Laurent
Ça va finir par arriver.

Jacques-Alain Miller
…quelques têtes nucléaires […] précisément en possession d'une organisation non-étatique.

Éric Laurent
Oui.

Jacques-Alain Miller
Au fond, ce qu'on appelle Al Quaïda, c'est une organisation non-gouvernementale…

Éric Laurent
…totalement non-gouvernementale…

Jacques-Alain Miller
…organisation non-gouvernementale et qui, comme ennemi, est un ennemi d'un autre type que l'État-nation…

Éric Laurent
C'est ça.

Jacques-Alain Miller
[…] qu'on pouvait situer. Et s'il s'agissait, en tout cas, de prendre la capitale — toute une problématique : aller vers Berlin, prendre Paris, etc. —, c'est une simplicité qu'on a perdue. Là, maintenant, ça se passe dans des caves, des tunnels, qui ressortent de l'autre côté, une forme labyrinthique…

Éric Laurent
Oui, c'est une topologie très différente en effet.

Moyennant quoi, tout cela qui va influer massivement sur nos vies — là c'est très parlant, on voit qu'on y est — n'aura aucune importance dans nos élections législatives, et pas plus dans aucune élection législative en Europe.

Voilà pourquoi Régis Debray vient militer maintenant pour un nouvel *Édit de Caracalla*. Rappelez-vous, c'est l'édit par lequel l'empereur tenta d'unifier l'empire en 212, en accordant la citoyenneté romaine à tous les sujets libres. L'idée ironique de ce titre lui est venue après le titre du *Monde*, après le 11 septembre : « Tous américains ! »

Dire que nous vivons la fin de l'Europe comme puissance mondiale est sans doute vrai — *Otan en emporte le vent !* — ; dire que le projet social-démocrate est définitivement achevé, comme le dit Pierre Rosenvallon, est vrai aussi ; mais la thèse de la fin de la politique à la Debray est globalement forcée. Et c'est d'ailleurs après la rédaction de son livre que la politique s'est rappelée à nous.

Il faudra cependant examiner la question du populisme européen, ou des populismes européens, à l'époque de la provincialisation, et leur nécessaire corrélation.

Est-ce de la même honte qu'il s'agit dans l'intention de Debray et dans l'interprétation politique de Lacan ? Ce « faire honte » de Lacan vient à la suite du chapitre XII du Séminaire « L'impuissance de la vérité » où Lacan interroge la dernière version que Freud a donnée de l'action du psychanalyste, et la place qu'il occupe dans cette action.

Lacan se référait au texte de Freud, « Analyse finie et analyse infinie », dans lequel il dit : « Il ne faut pas oublier que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la vérité et qu'elle exclut tout faux-semblant et tout leurre. »

Freud peut aussi en parler comme définissant le champ d'action de la franchise analytique. C'est ainsi que le maniement du signifiant, un certain registre de ce maniement de la langue, au nom de l'amour de la vérité, balaye devant lui les faux-semblants de la communication sociale pour obtenir la reconnaissance — d'un réel ou d'une vérité ?

Ce que Lacan va interroger dans son action, et qui consiste à faire honte — juste assez, pas trop —, c'est l'amour de la vérité. Il oppose, en effet, dans cette fin de Séminaire, l'action au nom de l'amour de la vérité et l'action qui touche à la honte, qui relève d'un autre champ, celui du savoir.

L'analyste en rajoute-t-il quand il fait honte ? La honte est un affect éminemment psychanalytique qui fait partie de la série de la culpabilité. Une des boussoles de l'action psychanalytique, celle dans laquelle Lacan a retraduit la franchise psychanalytique freudienne, est de ne jamais déculpabiliser. Lorsque le sujet dit qu'il est coupable, il a d'excellentes raisons de l'être, il a même toujours raison. C'est en tout cas ce que dit l'hypothèse du sentiment de culpabilité inconsciente : le sujet a toujours raison d'être coupable. Simplement, il ne sait pas pourquoi. Et, contrairement aux psychothérapies, la psychanalyse reconnaît, admet cette culpabilité. En ce sens, faire honte s'inscrit dans une volonté de faire cristalliser cette culpabilité. Lacan opposait à déculpabiliser le désangoisser. Il n'y a jamais à déculpabiliser, il y a toujours à désangoisser.

Le terme « faire honte » s'inscrit dans un sillon tracé dans la tradition freudienne et dans une position clinique constante dans l'enseignement de Lacan. Il est pourtant différent de formuler, en disant : « faire honte », que de dire : aider le sujet à formuler sa culpabilité.

Lacan choisit, dans la honte, de manier un registre qui allait anticiper sur la phase morale qu'allait engendrer l'oubli du politique. L'importance du langage moral dans la mise au point des échanges sur la place publique n'était pas aussi claire en 1970 alors que les derniers échos de la politique du siècle se faisaient entendre.

Dès que la civilisation fut Une, à partir de la chute du Mur, nous avons eu le langage moral. Nous avons assisté à un déferlement de demandes d'excuses, de regrets, de pardons, de repentances, etc., tous termes empruntés au vocabulaire moral. Le symptôme de « avoir honte » — ce qui est différent de « faire honte » —, le symptôme de « avoir honte » est devenu un symptôme mondial, comme un certain nombre de politologues l'ont repéré, comme l'excellent Alexandre Adler par exemple, en 1997, à l'acmé et au déclin du phénomène.

À cette acmé-là, n'est-ce pas, il disait : « L'Église catholique n'est pas

seule à jeter un regard de contrition sur le passé du siècle qui s'achève. Tour à tour, s'y sont attelés la société française avec Vichy, la déclaration du Président de la république Jacques Chirac constatant que l'Etat français avait commis l'irréparable, la Suisse avec les ambiguïtés de sa neutralité pendant la guerre, les États-Unis avec l'esclavage et la communauté afro-américaine, puis l'Afrique du Sud avec sa commission « Vérité et réconciliation » où les crimes des uns comme des autres ont été mis à découvert dans un véritable *happening* de remontrances et de pardon collectif. »

Simplement, ce vocabulaire moral qui nous a inondé n'était qu'un symptôme, comme le note Marcel Gauchet, celui du relais qui allait assurer les droits de l'homme à l'égard de la politique.

« Nous en sommes maintenant au point où — je cite Gauchet — la totalité des discours politiques et sociaux élaborés depuis le XIXe siècle pour justifier le mouvement d'être ensemble cesse en quelques années d'être crédible. Tradition, Progrès, Révolution, il n'est pas une seule des figures qui permettaient classiquement de rendre compte du devenir de répondre à la question : où allons-nous et pourquoi, qui résiste à la révocation. La Tradition est intenable, le Progrès insaisissable, la Révolution improbable.

Nous sommes dans des sociétés qui ont intégré la critique d'elle-même comme moyen de leur auto-constitution. C'est à l'ensemble de ces besoins et de ces questions que les Droits de l'homme viennent simultanément répondre, de façon hautement économique par surcroît. Ils dénoncent l'insupportable et ils définissent le souhaitable, sans disputes interminables sur ce qui meut l'histoire et ce que son cours annonce, ils indiquent la direction sans vaines prétentions à prévoir, ils autorisent à tout moment et en tout point à corriger l'iniquité, hors de l'ambition stérilisante d'embrasser le système social tout entier pour rectifier le moindre de ses rouages. » Fin de citation.

Anticipant sur la phase morale du vocabulaire politique, Hanna Arendt avait mis le pardon et la promesse au centre de sa réflexion sur *The human condition*, publié en 1958 et traduit en français sous le titre de *Condition de l'homme moderne*, Malraux oblige. Elle fait du pardon et de la promesse deux formes fondamentales du lien qui accompagnent et transportent, dans la dimension du langage, l'action humaine.

Jacques Derrida a repris la question dans son Séminaire à l'Ecole des Hautes études entre 1996 et 1999, consacré à la « Demande de pardon ». Depuis 99, il le consacre d'ailleurs à autre chose, à la « Peine de mort ».

Hanna Arendt, dans l'ouvrage cité, au milieu du siècle passé, situait une possibilité. « Dans la mesure où la morale, dit-elle, est plus que la somme des mœurs, coutumes et normes de comportement, solidifiée par la tradition, validée par le consentement, elle ne peut s'appuyer que sur le ferme propos de contrecarrer les risques énormes de l'action en acceptant de pardonner et de se faire pardonner, ce qui permet d'oublier les dégâts de l'action passée, de défaire des promesses et de les tenir, ce sont comme des mécanismes régulateurs au sein même de la faculté de déclencher des processus nouveaux […]. » Mais, sommes-nous encore dans une perspective où le monde des règles veuille se réguler sur le pardon et la promesse plutôt que sur la peine de mort et l'administration de celle-ci ?

Derrida fait du pardon une question tout à fait centrale, dans ce qu'il isole d'une nouvelle religiosité. En un sens, le retour du religieux, plus qu'un renouveau de la croyance, est un renouveau des demandes de pardon.

Derrida note que la demande de pardon se fait dans un langage abrahamique — celui que les catholiques appellent l'Ancien Testament —, sur la terre entière, et qu'il y a là un artifice. Cela peut très bien n'avoir aucune signification dans le langage de la religion ou de la sagesse

dominante de la société où cette demande se fait jour.

L'opposition entre Occident et Orient est forte sur ce point. Est-ce un emprunt comme le discours de la science, du discours abrahamique par l'Orient ? Est-ce vraiment un langage abrahamique ? Derrida interroge ce point en poussant la logique du pardon au-delà de la demande de pardon, au-delà de l'adresse. Il veut rendre compte du pardon en termes purs de raison et de son échec. Nous dirions qu'il veut l'interroger au-delà du Nom-du-père.

Il formule un paradoxe étrange. Le pardon absolu, pour lui, serait de pardonner l'impardonnable à celui qui ne demande pas de pardon. C'est pour lui une façon de faire « éclater la raison humaine — je cite — ou, du moins, le principe de raison interprété comme calculabilité. L'impossible est au travail dans l'idée d'un pardon inconditionnel ». Fin de citation.

Cela nous ramène au choix par Lacan du terme de honte. La honte est un terme qui touche à la tradition occidentale et orientale. Il n'est sûrement pas choisi au hasard plutôt que culpabilité.

L'anthropologie a opposé les sociétés à culpabilité et les sociétés à honte. Les sociétés où le sentiment de culpabilité est intérieur, ce seraient celles où on demande au sujet de reconnaître, de dire : « Je suis coupable. » Elles s'opposent aux sociétés à honte, où on ne demande nullement au sujet de se déclarer coupable, mais où on lui demande de s'excuser, et il « perd la face », traduction passée dans les mœurs, mais pas excellente, de ce qui dans des langues, soit chinoise soit japonaise, désignent ce moment de perte de quelque chose d'essentiel : d'une place. La place est cruciale dans ce qui vaut mieux appeler la société de politesse que société à honte. La rhétorique de l'intériorité n'est pas recherchée. On ne cherche pas à sonder les cœurs pour savoir si le sujet est coupable ou pas. Ce qui vaut, c'est le : « Je m'excuse. » Et, à cet égard, si on voit un emprunt de l'Orient à l'Occident dans la rhétorique du pardon, l'Occident emprunte de plus en plus à l'Orient ses références à l'excuse.

L'horizon du pardon généralisé, globalisé, rejoint la question du savoir. En ce sens, la généralisation du pardon, d'un mouvement global qui veut aboutir à une réconciliation générale, peut être rapprochée de la fonction chez Hegel du Savoir Absolu. D'ailleurs Derrida qualifie Hegel de « grand réconciliateur ». Le pardon absolu, comme le Savoir Absolu, délivre de la question de la vérité. Il assure l'homogénéité du monde : aucune jouissance ne vient plus lui être étrangère.

Lacan ne croit pas une seule seconde à l'État déduit du Savoir Absolu de la réconciliation ou de la régulation. Il ne croit pas au Savoir Absolu mais à l'incomplétude.

Il annonce donc à Vincennes, en décembre 69 : Laissez-moi vous donner une petite idée de ce qui est mon projet. Il s'agit d'articuler une logique qui, quelque faible qu'elle en ait l'air, est encore assez forte pour comporter ce qui est le signe de cette force logique, à savoir l'incomplétude.

C'est à partir de l'incomplétude que peut se situer toute dimension de l'interprétation de l'inconscient politique : savoir coupé de son sens tragique, de son sens de vérité mais qui permet pourtant d'accompagner l'action humaine.

Le « faire honte » de Lacan est un « faire honte » qui ne suppose pas de pardon. C'est un « faire honte » qui s'oppose à la façon dont le maître procède, par fixation identificatoire, par aliénation renforcée.

Lacan terminait son intervention à Vincennes en disant à son auditoire : « Le régime vous montre. Il dit — *Regardez-les jouir.* »

Voilà une façon dont procède le maître. Lacan disait aux étudiants, à ceux qui l'écoutaient : à vous faire les non-responsables de votre jouissance, à ne pas en répondre, ce n'est pas la libération sexuelle et toutes ces bêtises-là qui vont s'établir, c'est que

vous serez fixés à un régime de jouissance.

Lacan annonçait ainsi la montée en puissance des communautés de jouissance sous le vocabulaire universaliste de la libération. La fascination pour la classe jouissante, y compris la classe d'âge qui se manifestait, renforçait le système. *Il y en a qui jouissent — Encore un effort, vous n'y êtes pas !*

Avec un effet de fascination/répulsion et en même temps une indication de l'effort à faire pour atteindre ce point de jouissance à laquelle chacun devrait travailler davantage avec tout le monde, ce qui renforce le système du maître. *Au travail ! Au travail pour jouir comme ça !*

Face à cela la position de « faire honte » ne consiste pas à fixer mais à dissocier le sujet d'avec le signifiant-maître, et, par là, de faire apercevoir la jouissance que le sujet vise dans son usage du signifiant-maître. C'est pourquoi Lacan évoque le démon de la pudeur. Comme sur les fresques de la Villa des mystères de Pompéi, dans l'initiation, il y a le démon de la pudeur qui à l'égard de la jouissance marque la place du signifiant.

Là où le maître montre l'obscénité, montre avec impudeur, au contraire le psychanalyste remet le voile et évoque ce démon sous la forme de la honte. D'où le fait que Lacan utilise deux fois, dans le chapitre XIII du Séminaire XVII le terme d'impudence, qui fait contrepoids à ce démon de la pudeur.

Avec son dire : « Le régime vous montre. Il dit — *Regardez-les jouir* », Lacan annonçait le régime de fascination pour les *reality show* qui déclinent les façons de jouir et la monstration du type *Loft*.

En ce sens, l'interprétation est le nom véritable de ce qui s'appelait autrefois promesse et pardon. C'est la pure action qui s'opère du discours psychanalytique.

Il faut bien dire en effet que les formes du pousse-au-jouir contemporain ont admis la formule du *Regardez-les jouir*. Elle est maintenant généralisée. Chacun peut devenir l'ilote du régime du voyeurisme de l'époque durant quinze minutes de célébrité éphémère. Il peut venir à la place de celui que l'on regarde jouir. Ce à quoi l'écran du *reality show* renvoie, c'est au tranchant mortifère du stade du miroir et à son rapport avec le surmoi. Dans tout *Loft story,* il y a élimination de l'autre et, à l'horizon, élimination de soi.

La honte se présente et trouve son lieu comme honte de vivre, celle dont le signifiant-maître soulage à l'occasion.

Lacan n'a jamais oublié ce que le stade du miroir permet de situer de la position dépressive. À la fin du Séminaire V, à propos du cas clinique d'un père déprimé, le sujet qui est en analyse, qu'il commente, a un père déprimé. Et l'analyste avait interprété la dépression du père en relation avec la mère castratrice du sujet.

Lacan commente la chose de la façon suivante : « Peut-être y a-t-il lieu de regarder les choses de plus près et de voir qu'ici, beaucoup plus que d'une castration, il s'agit pour cet homme de la privation de l'objet aimé que semble avoir été pour lui la mère, et de l'inauguration chez lui de cette position dépressive que Freud nous apprend à reconnaître comme déterminée par un souhait de mort sur soi-même, qui vise quoi — sinon un objet aimé et perdu. (…) La demande de mort dont il s'agit au niveau où le sujet voit s'exercer dans le rapport des parents est une demande de mort directement exercée sur le père qui en retourne l'agression contre lui-même, d'où son chagrin, la quasi-surdité, et la dépression. Elle est ainsi toute différente de la demande de mort dont il s'agit dans la dialectique intersubjective, celle qui s'exprime devant un tribunal quand le procureur dit *Je demande la mort*. Il ne la demande pas au sujet, dont il est question, il la demande à un tiers qui est le juge, ce qui est la position œdipienne normale. »

Ce passage du Séminaire V traduit en termes de demande et de perte, en incorporant l'apport kleinien, la description freudienne de la mélancolie.

Je vous rappelle le passage freudien classique qu'on peut retrouver

condensé dans *Massenpsychologie*. « La mélancolie comporte bien la perte réelle ou affective de l'objet aimé au nombre de ses causes les plus frappantes. Un caractère essentiel de ces cas est la cruelle autodépréciation du moi, en liaison avec une impitoyable autocritique et d'amères auto-reproches. Des analyses ont mis en évidence que cette appréciation et ces reproches concernent au fond l'objet et figurent la vengeance exercée par le moi sur cet objet. L'ombre de l'objet est tombée sur le moi, ai-je dit autre part. l'introjection de l'objet est ici d'une netteté indéniable. » C'est au début du chapitre VII de *Massenpsychologie* que tout le monde devrait connaître par cœur.

Lacan suit Mélanie Klein en considérant que Freud, dans ce passage, situe quelque chose qui décrit non pas une affection simplement propre à la mélancolie, mais une structure du sujet dans sa relation à l'Autre de la jouissance qu'il ne reconnaît pas. C'est pour ça que Mélanie Klein parle de position dépressive et que Lacan parlera de structure. Cela énonce une relation plus vraie que l'invention freudienne — un peu plus loin dans le même chapitre V — de la première identification du sujet au père tout amour.

Ce dont il s'agit dans la dépression, ce que Lacan, dans ce Séminaire V, appelle « demande de mort » — d'un terme assez mystérieux, qu'il laissera d'ailleurs après tomber dans l'oubli — est lié à ce que le rapport à la mort du sujet n'est pas purement et simplement tendance mortifère, dit-il. Il s'agit d'une demande articulée et du seul fait qu'elle est articulée, elle ne se produit pas au niveau du rapport imaginaire à l'autre, elle n'est pas dans la relation duelle. Elle vise, au-delà de l'autre imaginaire, son être symbolisé. Et c'est pour cela qu'elle est pressentie et vécue par le sujet dans son retour sur lui-même. C'est que le sujet, parce qu'il est un sujet parlant, et uniquement pour cette raison, ne peut pas atteindre l'Autre sans s'atteindre lui-même. Si bien que la demande de mort est mort de la demande.

Quand je dis que Lacan abandonnera ces termes-là, qu'il les laissera dans l'oubli, ce n'est pas de l'ordre de l'abandon : il les reformulera dans la demande de mort en distinguant les deux morts.

Dans le rapport à l'Autre, la zone du surmoi, du commandement, que résume le commandement du prochain, le commandement de l'amour du prochain, se reprend à ce point. Et le commandement, dit Lacan, ne part pas de l'hypothèse d'un *Je*, il part de l'Autre. « Si nous l'articulons de là où elle doit partir, dit-il, c'est-à-dire du lieu de l'Autre, elle se révèle toute autre chose — toute autre chose qu'aimer son prochain — qui s'énonce : *Tu es celui qui me tues.* Le *comme toi-même* au niveau duquel le commandement s'articule ne saurait être l'expression d'un quelconque égoïsme — le « aimer le prochain comme soi-même » —,pour autant que le *toi* nous mène à reconnaître dans ce *toi-même* rien d'autre que le *tu*. »

Lacan prolonge le commandement chrétien « Tu dois aimer ton prochain » : « *…comme toi-même tu es, au niveau de la parole, celui que tu hais* — du verbe haïr — *dans la demande de mort parce que tu l'ignores*. » Cette reformulation en termes de *Tu es ceci que tu ne veux pas reconnaître, et c'est pour ça que tu te hais dans l'objet,* c'est la reformulation de la critique sur la mélancolie, plus ce que Freud énonce dans «le Moi et le ça», que la haine est première par rapport à l'amour, que la haine provient du refus primordial que le *Lust-Ich* oppose au monde extérieur.

Freud en effet dit ceci : « L'observation clinique nous apprend que la haine n'est pas seulement avec une régularité inattendue le compagnon de l'amour — *comme l'ambivalence le montre* —, qu'elle n'est pas seulement le précurseur fréquent de l'amour dans les relations humaines, mais aussi que, dans toutes sortes de conditions, la haine se transforme en amour, et

l'amour en haine. Mais si cette transformation est plus qu'une transformation temporelle, si c'est une relève — *le terme* d'Aufhebung *est utilisé par Freud —,* alors manifestement le sol se dérobe pour une distinction aussi fondamentale que celle des pulsions [auto-]érotiques et des pulsions de mort qui présuppose l'existence de processus physiologiques aux directions opposées. »

Sur ce point, ce qu'ajoute « le Moi et le ça » par rapport à l'analyse de la mélancolie, c'est que le point essentiel n'est pas la réversion amour/haine, c'est la *relève* de l'un dans l'autre, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de possibilité de traduction dans deux registres radicalement hétérogènes, dans la passion du sujet, de l'opposition pulsionnelle : pulsion de vie/pulsion de mort. Il y a d'autre part la primauté de la haine. C'est ce qui fait que Lacan dans *Encore* considère que Freud a inventé la nouvelle passion de l'hainamoration,

Hainamoration

commençant bien dans le cycle des transformations comme mettant en premier la haine. C'est le point fort, la véritable invention dans le registre des passions de la psychanalyse.

C'est pourquoi la question que nous pose le suicidaire, sous tous ces registres, n'est pas élucidée par le seul recours à la psychologie du désespoir. Chaque fois que le motif du désespoir est évoqué, il faut être prudent. On peut toujours tout expliquer par le désespoir, toutes les catastrophes sociales, toutes les ruptures du monde, tous les nihilismes, tous les suicides — c'est une causalité suspecte que Lacan à l'occasion renverse. Dans *Télévision* par exemple, il note que c'est plutôt l'espoir qui conduit au suicide. À l'époque, c'était l'espoir « des lendemains qui chantent ».

En effet, lorsque l'idéal entre en contradiction avec la sombre réalité et l'écrase, le sujet se retrouve sans recours de parole devant l'idéal. Il se suicide alors par appel à l'idéal, par espoir. L'espérance est une vertu, mais là comme ailleurs la vertu n'a pas que des aspects positifs. Il faudrait bien distinguer les classes de désespoir, et plutôt les mettre en rapport avec la haine de soi qui conduit le sujet au suicide, au meurtre suicidaire, au suicide altruiste, à l'attentat-suicide.

Il y a plus de cinq ans, une période a été ouverte par celui qui s'est appelé HB.

HB

Human Bomb, c'était à Neuilly, le sujet paranoïaque couvert d'explosifs menaçait de faire sauter une classe maternelle pour faire reconnaître un dol obscur lié à son activité professionnelle. Nous n'en avons guère su plus, puisque l'affaire s'est terminée par la mort, sans autre dégât, de HB. Ce souvenir est présent, parmi nous puisqu'on dit que la conduite du maire de Neuilly d'alors, de négocier en direct malgré les risques, puis ensuite la gestion politique très discrète qui s'en est suivie, n'a pas été sans effet dans sa nomination actuelle comme ministre de l'Intérieur.

Puis, nous avons connu les vagues de meurtres-suicides, dans les entreprises américaines, dont l'efficacité meurtrière s'est accrue par la mise en circulation d'armes de guerre bénéficiant d'avancées technologiques importantes. Depuis l'employé schizophrène paranoïde jusqu'au paranoïaque franc, les exclus du marché du travail se sont vengés, témoignant à leur façon de la privation de l'Autre avec un grand A. Ils ont trouvé les petits autres privés, pour régler leurs comptes.

Il y a eu, ensuite, les massacres à l'école où les adolescents américains ont témoigné que ça n'est pas la misère matérielle qui provoque ce goût suicidaire dans une génération. Columbine, reste le nom qui s'attache à ces faits. On en a même fait un film au festival de Cannes, récemment présenté.

Columbine a été suivi de la vague la

plus actuelle des bombardements-suicides, celle qui s'est inspirée par le fanatisme religieux, spécialement sur l'étendue du monde musulman, s'inscrivant avec des moyens modernes dans une tradition séculaire que n'a jamais abandonnée l'Orient compliqué.

La juxtaposition de ces différents suicides est là pour nous montrer combien la régression dont il s'agit va bien plus loin que celle d'une identification à l'idéal. Elle touche à notre premier lien au monde extérieur. Et le lien de la religion avec ce point est sans doute second.

Lacan critique Freud dans son Séminaire XVII, pour avoir voulu élucider la religion par la mise au jour de la place du père. Je cite Lacan : « … que Freud, par exemple, dans la dernière des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* puisse croire tranché ce qu'il en est de la question du rejet de la religion de tout horizon recevable, et puisse croire en avoir fini pour nous avoir dit que le support de la religion n'est rien d'autre que ce père auquel l'enfant recourt dans son enfance, et dont il sait qu'il est tout amour. (…) N'est-ce pas là assez d'étrangeté pour nous faire suggérer qu'après tout ce que Freud préserve, en fait sinon en intention, c'est très précisément ce qu'il désigne comme le plus substantiel dans la religion ? — l'idée d'un père tout amour. »

C'est bien ce que désigne la première forme de l'identification parmi les trois que Freud isole : « Le père est amour, ce qu'il y a de premier à aimer en ce monde est le père ». Étrange survivance. Freud croit que ça va faire évaporer la religion alors que s'en est vraiment la substance même qu'il conserve avec le mythe bizarrement composé du père.

Donc, l'opposition est claire : ou l'on pense la première identification par amour, à partir du père, où on la pense à partir du pire. Nous sommes ramenés alors au Dieu méchant, celui qui exige une mort, celui qui commande le sacrifice. C'est le Dieu dont l'existence même conduit à la question du meurtre. Les meurtres-suicides nous posent la question de ce Dieu-là, d'un grand A, receleur de jouissance, sans la barre.

A

Lacan dit dans ce Séminaire : « Celui qu'on appelle généralement Dieu, avec lequel ça vaut la peine de faire le quitte ou double du plus-de-jouir, c'est-à-dire ce fonctionnement qu'on appelle le surmoi. » C'est ce qu'il ne faut pas oublier lorsque certains pensent résoudre la question de l'inconscient politique à partir du discours des Droits de l'homme.

Le discours des Droits de l'homme, nouveau discours d'explication de soi et de conviction au sujet de soi, dit Gauchet, est non seulement pluriel et contradictoire, il doit savoir qu'il a en son horizon un Autre impossible que le pardon de l'impardonnable ou un autre droit à conquérir que celui de l'abolition de la peine de réclusion à perpétuité, comme le conclut Derrida de son examen de la peine de mort. Il doit inclure la limite de la calculabilité de la distribution de la jouissance qu'introduit la haine de soi dans le calcul.

Nous pouvons toujours développer les Droits de l'homme, il est un fait que l'homme hait l'autre en lui. Pour mettre à distance cette haine de l'autre en nous, il vaut mieux nous mettre à distance de l'affirmation de la ressemblance avec le prochain de la bonne façon.

On peut en déduire, après tout, quelques indications pragmatiques. Il faut faire attention aux volontés de gouverner au centre, à la volonté de faire de grandes coalitions qui gomment toute différence. L'après 20 avril a fait apparaître le contrecoup que subit la France mais aussi qu'ont subi tous les pays européens qui ont voulu être gouvernés au centre par des majorités d'idées, gommant les différences politiques au nom d'un pragmatisme technocratique. À cet égard la Hollande est encore beaucoup plus exemplaire que la France.

Cela n'a fait que renforcer la figure d'un *parent combiné*, d'un lieu de l'Autre jouissant du malheur des sujets

et des temps. Pour lutter contre cette figure à laquelle, à l'occasion, le suicidaire va s'adresser, c'est par la différence argumentée que l'Autre de la jouissance apparaîtra marqué de la barre, divisé. En ce sens, il faut se garder de vouloir trop vite réduire le pluralisme des communautés, y compris des communautés de jouissance. La place publique ne pourra pas être construite sous la forme d'une coalition. Il y faudra une articulation incluant l'impossible.

C'est pourquoi le mouvement psychanalytique et sa recomposition fragmentée que décrivait Jacques-Alain Miller dans ses *Lettres à l'opinion éclairée*, est plus intéressant comme modèle d'une recomposition du lien social. C'est un ensemble qui ne se fascine pas par la recomposition d'un S1, sans pour autant en ignorer la place. Il ne confond pas la reconnaissance de l'incomplétude avec la promotion des zéros, pour occuper le vide central.

Lorsque nous décrivons la fascination de la haine de soi, d'une haine sans pardon, qui s'administre hors toute loi, une peine de mort qu'il est décidément très difficile d'éradiquer dans les faits, pas au niveau des lois, pouvons-nous dire que nous avons formulé une interprétation ? Cela dépend de l'adresse et de la place qui lui est accordée.

Il est clair que la communauté des sujets qui ont pris la décision insondable dans l'être de passer à l'acte suicidaire ou de meurtres suicidaires, véritable « communauté inavouable », celle-là n'entendra rien. Elle se sépare radicalement de la communauté, et puis par exemple de la communauté de ceux qui repassent sans cesse dans leur pensée la scène de leur mort, comme Maurice Blanchot et Jacques Derrida qui l'on dit et écrit.

Si, cependant, il n'est pas vain d'évoquer la fascination de la haine de soi, c'est en s'adressant à l'opinion éclairée qui est aussi l'opinion psychothérapée. Il lui est proposé de ne pas trop vite comprendre et de ne pas trop vite s'identifier avec le désespoir supposé et la position dépressive.

Cela pose la question, pour terminer : est-il possible de faire honte à l'assassin-suicide en lui disant : *Regarde-toi jouir*.

Applaudissements.

Jacques Alain Miller

On va arrêter là-dessus. Je reprendrai la prochaine fois et j'essayerai un commentaire de ce que tu as dit aujourd'hui.

Voilà. A la semaine prochaine.

Fin du *Cours XIX* de Jacques-Alain Miller du 29 mai 2002.